A·PARMENTIER

ALBUM·HISTORIQUE

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION DE
ERNEST LAVISSE
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

LE XVIIIe ET LE XIXe SIÈCLE

LIBRAIRIE
ARMAND·COLIN
PARIS

BIBLIOTECA
FVNDAȚIVNEI
VNIVERSITARE
CAROL I.



N° Curent 21618 Formatul 8°
N° Inventar A. 3504 Anul 1916
Secția Raftul



No.

Album Historique

IV

LIBRAIRIE ARMAND COLIN

Album historique, publié, sous la direction de M. Ernest Lavisse, par M. A. Parmentier (Ouvrage complet en *4 volumes*) :

Le Moyen Age.

La Fin du Moyen Age (*XIVe et XVe siècles*).

Le XVIe et le XVIIe siècle.

Le XVIIIe et le XIXe siècle.

Chaque volume in-4°, *formant un tout indépendant,* relié, **20** fr. ; broché.................... **15** fr.

Inv. A. 3504

A. PARMENTIER

Agrégé d'histoire, Professeur au collège Chaptal.

M 332 229

Album Historique

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

de **ERNEST LAVISSE**, de l'Académie française

BIBLIOTECA CENTRALĂ UNIVERSITARĂ BUCUREŞTI

TOME IV

LE XVIIIe ET LE XIXe SIÈCLE

332233

Costume — Habitation

Mobilier — Armes — Église — Enseignement — Beaux-Arts — Agriculture

Industrie — Commerce — Vie privée, etc., etc...

FUNDAŢIUNEA UNIVERSITARĂ CAROL I

26589

Librairie Armand Colin

5, rue de Mézières, Paris

1907

Droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays.

TABLE DES MATIÈRES

TOME QUATRIÈME

Le XVIIIe et le XIXe siècle.

N. B. — On ne trouvera pas, dans la dernière partie de ce volume, de chapitres concernant les différents pays de l'Europe au XIXe siècle ; il a paru en effet inutile, pour faire connaître les aspects de la vie en Europe à cette époque, d'aller chercher des exemples ailleurs qu'en France, étant donnée l'uniformité manifeste que la civilisation européenne a prise au cours du siècle dernier.

Liste des ouvrages consultés pour le choix des gravures.

N. B. — Pour ne pas allonger démesurément cette liste, on s'est abstenu de mentionner le nom des artistes dont l'œuvre est groupé au département des Estampes de la Bibliothèque nationale ; le lecteur ne trouvera donc ici que les livres où l'on a puisé, les manuscrits, et quelques recueils anonymes du département des Estampes de la Bibliothèque Nationale.

ALBANÈS. Mystères (les) du collège. Paris, 1845, in-12.

ALHOY. Les bagnes, histoire, types, mœurs, mystères. Paris, 1845, gr. in-8°.

APPERT. Bagnes, prisons et criminels. Paris, 1836, 2 vol. in-8°.

ART POUR TOUS (l'). Paris, 1862 et suiv., gr. in-folio.

BÉGUILLET. Description de Paris. Paris et Dijon, 1779-1781, 3 vol. petit in-folio.

BOITARD. Le Jardin des Plantes. Paris, 1842, gr. in-8°.

BOUCHARDON. Études prises dans le bas peuple ou les cris de Paris, 1737, petit in-folio.

BRAND. Cris de Vienne, s. l. 1774, petit in-folio.

BRY (Jean et Théodore de). Les grands et les petits voyage, s. l. n. d. 2 vol. in-folio.

CABINET (le) des modes, s. l. 1786-1790, 5 vol. in-8°.

CHAMPLAIN. Le voyage de la Nouvelle-France occidentale. Paris, 1632, in-4°.

DELSENBACH ET PFEFFEL. Monuments de Vienne, s.l. n. d., petit in-folio.

DEVILLE. Recueil de dessins originaux d'ameublement moderne (B. N[1]. Est. Hd 110 h à 110 m.).

DIABLE (le) à Paris. Paris, 1845-1846, 2 vol. in-4°.

DIDEROT ET D'ALEMBERT. Encyclopédie des sciences, des arts et des lettres. Planches. Paris, 1762-1777, 12 vol. in-folio.

DIGHTON. Charges anglaises au milieu du XVIIIe siècle (B. N. Est. Tf 115.

DURAND, GARBIZZA, JANINET, etc. Monuments de Paris, s. l. n. d., petit in-folio.

DUTERTRE (le père). Histoire des Antilles françaises. Paris, 1667, in-4°

EISEN. Maison militaire du roi. Paris, 1756, petit in-folio.

ESNAULT ET RAPILLY (Modes de 1779 chez), s. l., 2 vol. petit in-folio.

ÉVENTAILS (Recueil d'), à la Bibliothèque Nationale (Est. Lc 12).

FÊTES DONNÉES A PARIS POUR LE MARIAGE DU DAUPHIN EN 1745. Paris, s. d., in-folio.

FOLLET (le), journal de modes. Paris, 1835-1863, in-4°.

FONTAINE. Monuments de Paris envoyés à l'empereur de Russie. en 1809-1815, s. l. n. d., in-folio.

FRANÇAIS (les) peints par eux-mêmes. Paris, 1840-1842, 8 vol. gr. in-8°.

GRASSET DE SAINT-SAUVEUR. Costumes des autorités constituées et des militaires, s. l., 1796, petit in-folio.

GUILMARD. Le Garde-meuble, s. l., 1844, pet. in-fol.

HABILLEMENT DE TOUTES LES NATIONS DE LA RUSSIE, s. l. 1774, petit in-folio.

HARRISSE (H.). Louis Léopold Boilly. Paris, 1891, gr. in-8°.

HOFFMANN. Troupes françaises suivant l'ordonnance de 1786 (B. N. Est. Oa 105 à 105 b).

— Costumes civils et militaires de l'Empire français (B. N. Est. Oa 113 à 113 a).

ILLUSTRATION (l'). Paris, 1843 et suiv., gr. in-folio.

IMAGES MILITAIRES (recueil) de la Révolution et de l'Empire (B. N. Est. Li 10).

JANIN (J.). Un hiver à Paris. Paris, 1846, gr. in-8°.

1. B. N. = Bibliothèque Nationale ; Est. = département des Estampes.

HAUFFMANN. Recueil de costumes militaires de l'Europe. Augsbourg, 1802, in-4°.

KNÖTEL (R.). Recueil de costumes militaires. Rothenow, 1890-1903, 5 vol. in-4°.

LA FONTAINE. Fables, figures par Oudry. Paris, 1755-1759, 4 vol. petit in-folio.

LA MÉSANGÈRE. Journal des modes. Paris, 1797-1821, 24 vol. petit in-8°.

MAGASIN PITTORESQUE (le). Paris, 1833 et suiv. gr. in-4°.

MAITRES DE L'AFFICHE (le). Paris, 5 vol., 1896-1900, petit in-folio.

MARBOT (A. de) ET P. DAVID. Costumes militaires français, de 1439 à 1814. Paris, 3 vol. petit in-folio.

MARLET. Tableaux de Paris. Paris, 1821-1824, in-4° oblong.

MAZAROZ ET RIBALLIER (Meubles de la fabrique). Photographies, 1855-1857, 2 vol. in-folio (B. N. Est. Hdl 108 à 108 a).

MISSEL DE LA CHAPELLE DE VERSAILLES, peint par Beaudoin (B. N. Msc. latin, 8896-8897).

MISSIONS CATHOLIQUES.

MŒURS ET COSTUMES FRANÇAIS AU XVIIIe SIÈCLE. Paris, 1775, gr. in-folio (Monuments du costume français).

MONTIGNY. Uniformes de l'armée française. Paris, 1772, in-12.

PARIS AU XIXe SIÈCLE. Paris, 1841, in-folio.

PERCIER ET FONTAINE. Mariage de Napoléon Ier et de Marie-Louise, s. l., 1810, petit in-folio.

PHILIPPON. Petits albums pour rire, s. l. n. d., 4 vol. in-4°.

PIOLET (père J.-B.-S.-J.). Les Missions catholiques françaises au XIXe SIÈCLE. Paris, s. d. 5 v., gr. in-8°.

PRUDHOMME. Révolutions de Paris. Paris, 1789-1794, 18 vol. in-8°.

QUAGLIA. Tombes du Père-Lachaise, s. l. n. d., petit in-folio.

RECUEIL DE PLANS ET DE VUES DE SAINT-PÉTERSBOURG, s. l. 1753, in-fol.

REY (A.) ET FÉRON (L.). Ville de Paris. Histoire du corps des gardiens de la paix. Paris, 1896, in-8°.

ROSSET. Recueil d'aquarelles (B. N. Est. Od 19).

SABRETACHE (Album de la). Paris, in-folio.

SACRE (le) de Louis XV, s. l., 1722, in-folio.

SACRE (le) de Napoléon Ier, s. l. an XIII, gr. in-folio.

TABATIÈRES (Dessins de), à la Bibliothèque Nationale (Est. Li 6).

TABLEAU DE L'EMPIRE OTTOMAN. Paris, 1787, gr. in-folio.

TABLEAU HISTORIQUE DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE. Paris, an XIII, 1804, 3 vol. in-folio.

TURGAN. Les grandes usines de France. Paris, 1861, in-8°.

UNIFORMES DE L'ARMÉE FRANÇAISE AU XVIIIe SIÈCLE (B. N. Est. Oa 99).

UNIFORMES DE L'ARMÉE ALLEMANDE A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE PARIS EN 1900 publié (*sic*) par le ministère royal de la guerre de Prusse. Berlin, Leipzig, s. d., in-12.

USAGES DU ROYAUME DE SIAM (B. N. Est. Od 59).

VALMONT (M. de). Costumes militaires français (1643-1856). Recueil d'aquarelles (B. N. Est. Oa 102 c à 102 t).

VIE AU GRAND AIR (la). Paris, 1898 et suiv. in-folio.

VIGNETTES (recueil de), sous l'Empire et la Révolution (B. N. Est. Li 4).

VOYAGE PITTORESQUE EN FRANCE. Paris, 1787, 8 vol. in-folio.

VUES DE VILLES DE LA GRANDE-BRETAGNE, s. l., 1741, petit in-folio.

Parmi les documents les plus souvent consultés pour l'établissement du texte, je citerai les récits de voyage de A. Young, de Karamzine, de Grosley, de deux Français dans le nord de l'Europe en 1791-1795, de l'abbé Georgel, de La Rochefoucauld-Liancourt, de Bruys, de Pyrard, de Champlain, de Gages, de Schouten, de Graaf, du père Labat, de Bellin, de Bernardin de Saint-Pierre ; les ouvrages consacrés à l'histoire des colonies françaises de Dutertre, Boucher, Charlevoix, Moreau de Saint-Rémy ; les recueils de documents publiés par M. Margry ; les extraits de dépêches diplomatiques intitulés : *la cour de Russie il y a cent ans ;* le *Moniteur universel;* les trois ouvrages de Mercier (le *Tableau de Paris*, le *Nouveau Paris* et *L'an 2440*) ; le recueil de documents pour l'histoire de l'esprit public à Paris, publiés par M. Aulard sous ce titre : *Paris pendant la réaction thermidorienne, sous le Directoire ;* les descriptions des sacres de Louis XV et de Napoléon Ier ; les rapports non encore publiés des inspecteurs généraux de l'Université en 1810 (Archives nationales F 17 1345) ; les mémoires, souvenirs ou lettres de Thiébaut le père, de la margrave de Bayreuth, du président de Brosses, du baron de Tott, de M. de Ségur, de Reichardt, de Bailly, de Mme Roland, de Bourrienne, de Mme de Rémusat, de

la duchesse d'Abrantès, du maréchal Macdonald, des généraux Marbot, Thiébaut, Godard, Dellard, Boulart, Bigarré, Lejeune, du commandant Parquin, du capitaine Coignet, du sergent Bourgogne, du canonnier Bricard, d'Elzéar Blaze, le journal du maréchal de Castellane, etc. Parmi les travaux modernes qui m'ont été le plus utiles, j'indiquerai, outre les ouvrages cités dans les volumes précédents, de MM. Lavisse, Rambaud, Lacroix, Babeau, Franklin, Havard, Quicherat, Dussieux, Henne am Rhyn, le xviiie et le xixe siècles, publications anonymes de la librairie Hachette; Mention, le comte de Saint-Germain et l'Armée de l'ancien régime; Simond, Paris de 1800 à 1900; Bouchot, le Luxe sous la Restauration et les Élégances du second Empire; Lenôtre, Paris révolutionnaire; Aulard, les Orateurs de la Révolution; Goncourt, Histoire de la société française pendant la Révolution et sous le Directoire; Taine, l'Ancien Régime; Masson, Napoléon chez lui; Maxime Ducamp, Paris, etc.; Weil, les Elections législatives en France; le duc de Conegliano, le second Empire; la Maison de l'Empereur; Allen, Histoire du Danemark; Heidenstamm, la reine Ulrique-Eléonore; Geoffroy, Gustave III et la cour de France; Waliszewski, le Roman d'une impératrice et Autour d'un trône; Molmenti, Histoire de la vie privée à Venise; Desdevizes du Désert, l'Espagne sous l'ancien régime; Lorin, le comte de Frontenac; Castonnets des Fossés, l'Inde française avant Dupleix, etc. Enfin, les recueils bibliographiques de MM. Tourneux, Tuetey et Lacombe (ce dernier en particulier pour le xixe siècle) m'ont été les guides les plus précieux.

De nombreux concours m'ont en outre facilité l'élaboration de ce quatrième volume; qu'il me soit permis de remercier ici soit pour les documents ou les renseignements qu'ils m'ont fournis, Mme Pasteur et M. Vallery-Radot, M. Grimanelli, directeur de l'Administration pénitentiaire; MM. Joffroy, professeur à la Faculté de médecine de Paris; Lemonnier, professeur à la Faculté des lettres de Paris; M. Colomb, sous-directeur du laboratoire de botanique à la Sorbonne; M. Demangeon, professeur à la Faculté des lettres de Lille; M. Picavet, secrétaire du Collège de France; M. Froideveaux, secrétaire de l'Institut de géographie coloniale; M. Bazin de Bezons, proviseur du lycée Lakanal; M. Hue, inspecteur primaire honoraire; M. Bénédite, conservateur du Musée du Luxembourg; M. Galbrun, attaché au Secrétariat des musées nationaux; M. Legrand, bibliothécaire à la Faculté de médecine; M. Braconnier, capitaine de l'état-major du génie à Oran; M. Herlaut, lieutenant au 76e régiment d'infanterie de ligne; M. Raoul Fabens, ancien secrétaire général de l'U. S. F. S. A., directeur du journal « *Tous les Sports* »; MM. les Directeurs de l'*Illustration* et de la *Vie au grand air*, MM. Hachette, Chaix, Morel, Schmidt, Goupil et Valadon, éditeurs, MM. les Directeurs du Crédit Lyonnais, de la Compagnie transatlantique, du Bon Marché, du Louvre, des établissements Duval et Potin, de la Compagnie thermale de Vichy, de l'imprimerie Marinoni, de l'usine Mouton, à Saint-Denis, M. Heugel, MM. Peaucelle-Coquet, Herbet, Jacob, Kriéger, Bing, Pousset, et enfin tous les artistes qui nous ont gracieusement autorisé à reproduire leurs œuvres.

En terminant cet ouvrage, il est légitime de rappeler avec émotion le nom de celui qui en fut l'initiateur et qui n'en a pas vu l'achèvement, M. Armand Colin. La mort a enlevé également celui dont les affectueux conseils m'ont guidé dans la recherche et l'appréciation d'un si grand nombre de documents, M. H. Bouchot, conservateur du département des Estampes, à la Bibliothèque Nationale; je ne saurais d'ailleurs oublier d'exprimer la gratitude que je dois également à ses collaborateurs: MM. Raffet, Courboin, Moreau, Guibert, Riat (lui aussi aujourd'hui disparu), qui m'ont constamment apporté leur concours. Aux dessinateurs de la première heure, dont je me plais à rappeler ici les noms, M. Sellier, sur qui a pesé la plus grosse partie de ce long travail, M. et Mme Courtot, MM. E. et H. Parmentier, Mme C. Parmentier, est venu se joindre M. Brossé-Le-Vaigneur dont on appréciera le talent précis et fidèle. Enfin, je ne saurais oublier la collaboration discrète, mais si précieuse à tous égards, de ceux des employés de la Librairie Armand Colin et de l'imprimerie Capiomont qui, au cours de ces longues années, ont eu à réaliser ou à surveiller l'exécution souvent laborieuse de cet Album historique.

CORRECTIONS ET ADDITIONS

Page 3. *Au lieu de* : Leczinska, *lire* : Leszczynska; cette correction doit être répétée page 100.

— 11. Dans la dix-huitième ligne, à droite, en partant du bas, *au lieu de* : Youg, *lire* : Young.

— 12. La composition **Promenade au Palais-Royal** a probablement été gravée par Lecœur d'après un dessin de Desrais.

— 17. Les légendes **Gentilhomme de cour** et **Speaker** ont été interverties.

— 42. Dans la légende **Monnaie** de cuivre d'Élisabeth, à droite, corriger ainsi les dates (1741-1762).

— 53. Dans la légende **La Basse-Terre**, *au lieu de* : des gravures, *lire* : une gravure.

— 58. Dans la légende **Colonel** des gardes françaises, au lieu de : *Etat ilmitarie*, lire : *État militaire*.

— 68. A droite, ligne 2, en partant du bas, *au lieu de* : considérée, *lire* : considéré.

— 73. Dans la légende **Bal paré**, ne pas tenir compte des dates qui accompagnent le nom du graveur Duclos.

— 78. Dans la légende **Costume de deuil**, *lire* : **Costumes**.

— 93. Dans la légende **Concert** dans un salon, *au lieu de* : 1755, *lire* : 1765.

— 106. Le portrait de mistress Syddons a été peint en 1784 et se trouve dans la collection du duc de Westminster.

— 107. Le portrait de Marguerite Pouget a été gravé en 1755 par Cars d'après un dessin de Cochin.

— 116. A gauche, ligne 3, en partant du bas, *au lieu de* : Camisole, *lire* : Carmagnole.

— 117. La vignette **Cour d'une prison** est reproduite d'après une peinture de Hubert-Robert.

— 118. A droite, ligne 2, en partant du bas, *au lieu de* : mis, *lire* : mises.

— 119. A droite, ligne 11, en partant du bas, *au lieu de* : tels, *lire* : telles.

— 154. A gauche, ligne 2, en partant du bas, *au lieu de* : Bachkris, *lire* : Bachkirs. — Dans la légende « chasseur du régiment prussien de Couvière », *au lieu de* : Couvière, *lire* : « Courbière. »

— 177. Le « groupe d'anges » peint par Goya fait partie de la décoration de l'église Saint-Antoine, à Madrid.

— 187. La peinture de Boilly **Distribution de vivres**, se trouve aujourd'hui au Musée de la Ville de Paris (Petit Palais des Beaux-Arts): collection Dutuit).

— 197. Dans la légende **Chœur**, *au lieu de* : **maître hôtel**, *lire* : **maître-autel**.

— 204. A gauche, ligne 14, en partant du bas, *au lieu de* : aussi, *lire* : ainsi.

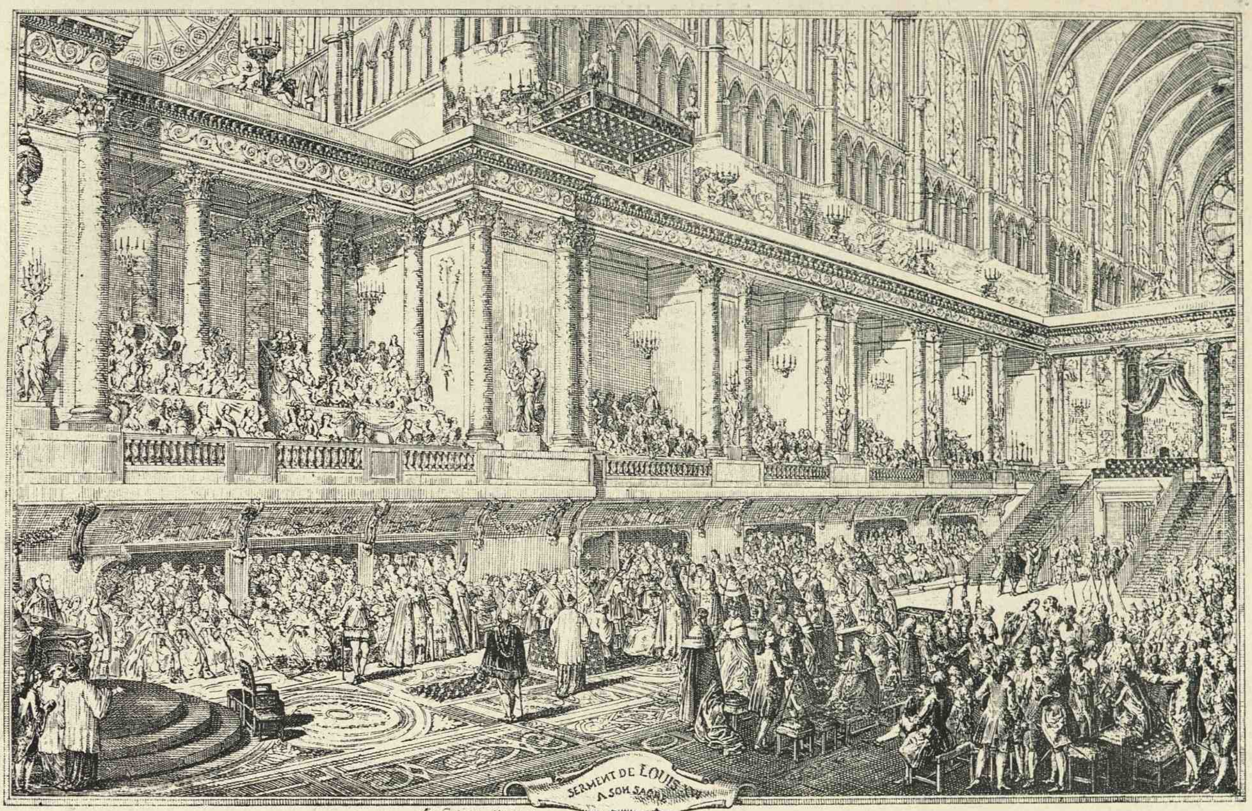
— 221. Dans la légende « Chaise de poste », *au lieu de* : Lamy, *lire* : Lami.

— 236. A gauche, ligne 4, en partant du bas, *au lieu de* : boucle, *lire* : bouche.

— 240. A droite, ligne 2, en partant du bas, *au lieu de* : abondonnés, *lire* : abandonnés.

— 246. Dans la légende **Montagnes russes**, *au lieu de* : caricature, *lire* : caricatural.

— 256. A droite ligne 3, en partant du haut, *au lieu de* : chercher, *lire* : cherché.



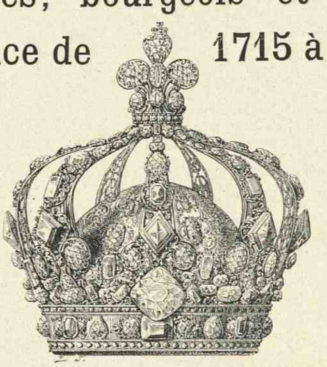
Le Sacre : épisode du sacre de Louis XVI dans la cathédrale de Reims, le 11 juin 1775 ; le roi prêtant serment ; d'après une gravure en taille-douce de Moreau le Jeune (1741-1814).

CHAPITRE PREMIER

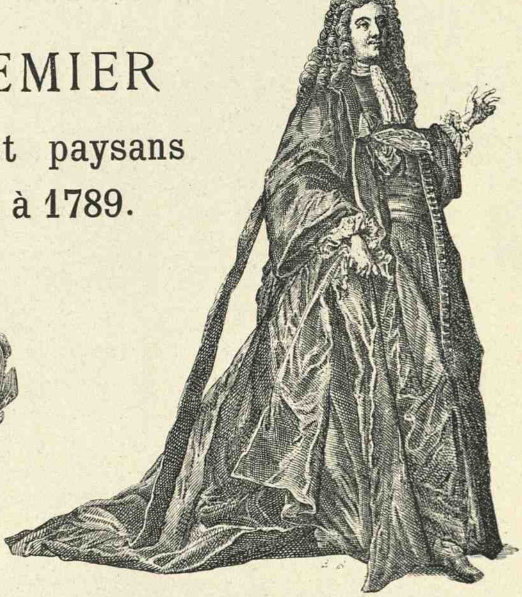
Rois, nobles, bourgeois et paysans en France de 1715 à 1789.



Chancelier en 1722 ; gravure en taille-douce de Cheveau le Jeune (1688-1776), d'après un dessin de d'Ulin (v. p. 4.)



Couronne en argent ciselé, décorée de pierres fines, ayant servi au sacre de Louis XV ; d'après un dessin conservé au département des Estampes de la Bibliothèque nationale.



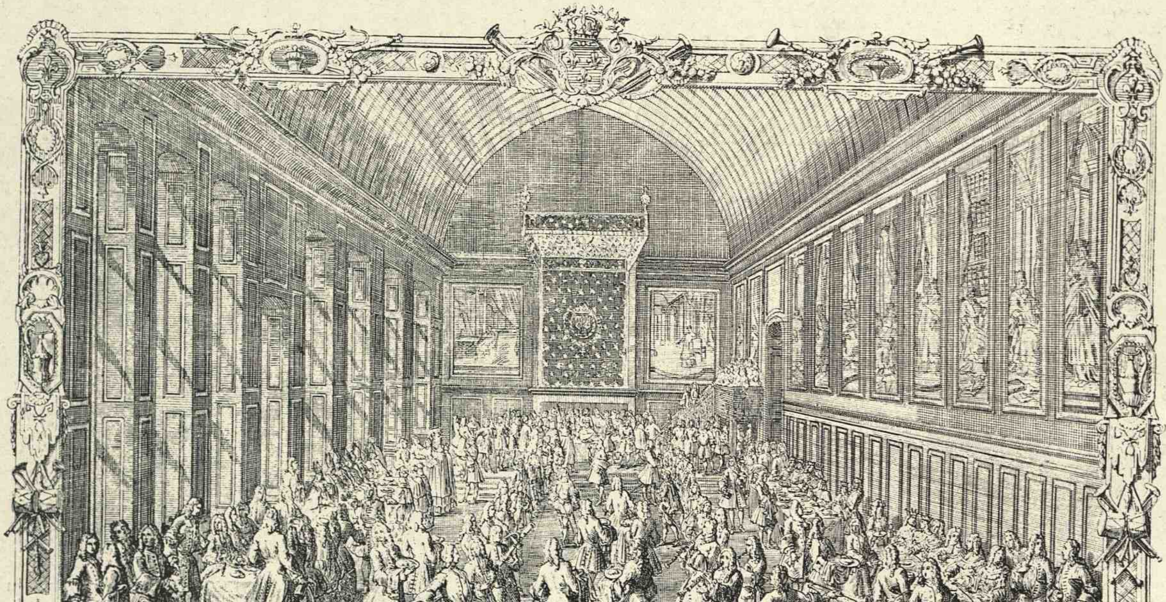
Conseiller d'État assistant (1722) ; gravure en taille-douce de Claude Drevet (1663-1738), d'après un dessin de d'Ulin (v. p. 4).

La Cour. — Sous la régence, il n'y eut point de cour ; le jeune roi vivait au Louvre ; les grands demeuraient dans leurs hôtels à Versailles ou à Paris et ne se réunissaient autour du prince que pour les cérémonies. La cour se reconstitua quand Louis XV fut majeur ; le cérémonial fut remis en vigueur ; mais cependant on peut dire que, sous les règnes de Louis XV et de Louis XVI, la cour de France ne retrouva pas l'éclat extraordinaire qu'elle avait présenté avec Louis XIV. Il n'y eut qu'un petit nombre de circonstances où l'on vit reparaître dans les

La cour. Le sacre.



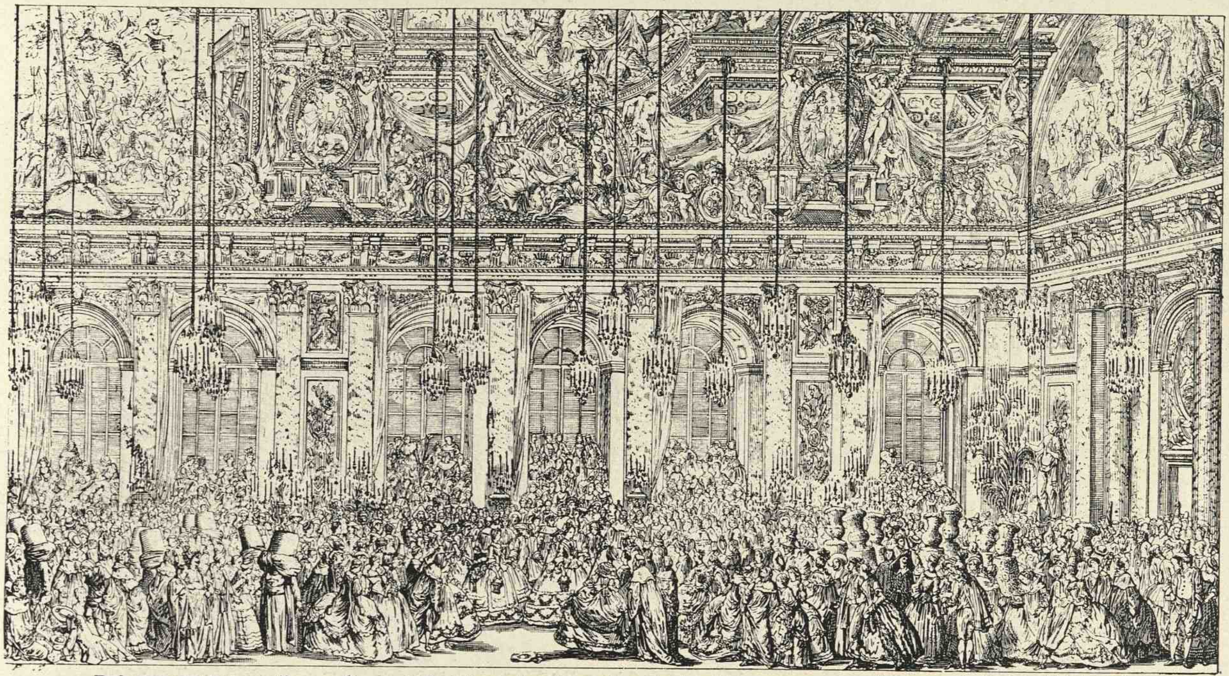
Le Sacre; épisode du sacre de Louis XV à Reims, le 25 octobre 1722; le lever du roi; gravure en taille-douce de Duchange (1662-1759), d'après un dessin de d'Ulin (1659-1748). L'évêque de Laon et l'évêque de Beauvais viennent chercher le prince pour le conduire à l'église.



Le Sacre; épisode du sacre de Louis XV à Reims, le 25 octobre 1722: le festin royal; gravure en taille-douce de Dupuis (1696-1771), d'après un dessin de d'Ulin (1659-1748). Ce festin avait lieu après le sacre dans la grande salle du palais archiépiscopal de Reims. Le roi est assis à la table du fond.

Ces deux gravures sont extraites du magnifique ouvrage consacré aux fêtes du sacre de Louis XV sous la direction du peintre d'Ulin.

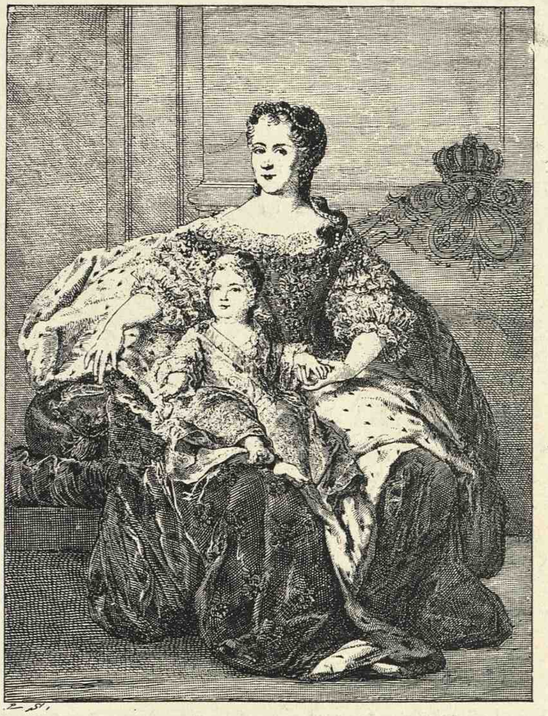
La cour.



Bal masqué à Versailles en février 1745, à l'occasion du mariage du dauphin ; gravure en taille-douce de Cochin (1715-1790).



Reine ; portrait de Marie Leczinska (1703-1768) par Tocqué (1696-1772) ; sur les épaules, elle porte le manteau royal en velours bleu fleurdelisé et doublé d'hermine (Musée du Louvre).



Reine et Dauphin ; portrait de Marie Leczinska (1703-1768) et de son fils mort en 1765 à 36 ans, peint par Belle (1674-1736), conservé au musée de Versailles.

fêtes la splendeur à laquelle Louis XIV s'était plu ; les fêtes les plus célèbres qui furent données sous le règne de Louis XV eurent lieu à propos du premier mariage de son fils et plus tard lors de la naissance du duc de Bourgogne. A cette occasion, « le roi, écrit Barbier dans son journal, a fait entendre à tous les seigneurs et dames de la cour qu'il fallait avoir des habits magnifiques et qu'on ne paraîtrait point en habit de velours simplement ». Le roi fut obéi ;

La cour.



Sceau de Marie Leczinska (1703-1768), conservé aux Archives nationales.



Huissier de la chambre du roi (1722), gravure en taille-douce de Desplaces (1682-1739), d'après un dessin de d'Ulin.

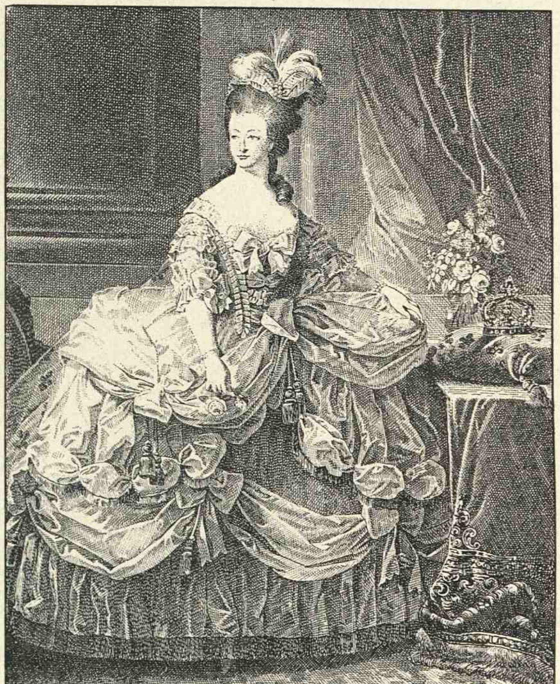


Grand-Maître des Cérémonies (1722); gravure en taille-douce de Haussard, d'après un dessin de d'Ulin.

Les costumes d'huissier, de secrétaire d'État, de grand maître des cérémonies reproduits sur cette page, ainsi que ceux de chancelier et de conseiller d'État reproduits page 1, et ceux de garde écossais, de



Roi dans le costume du sacre; portrait de Louis XVI, par Callet (1741-1823), conservé au musée de Versailles. Le roi porte le manteau royal de velours violet, fleurdelisé, fourré et bordé d'hermine; l'épitoge toute d'hermine; on ne distingue que les manches de la tunique de dessous en satin violet. Il tient de la main gauche une toque de velours noir garnie d'un bouquet de plumes blanches surmonté d'une aigrette de plumes noires de héron; la main droite est appuyée sur la main de justice.



Reine en costume de cour; portrait de Marie-Antoinette par Callet (1741-1823), conservé au musée de Versailles.

La cour.



Sceau de Marie-Antoinette (1755-1793), conservé aux Archives nationales.



Secrétaire d'État (1722); gravure en taille-douce de Desplaces (1682-1739), d'après un dessin de d'Ulin.



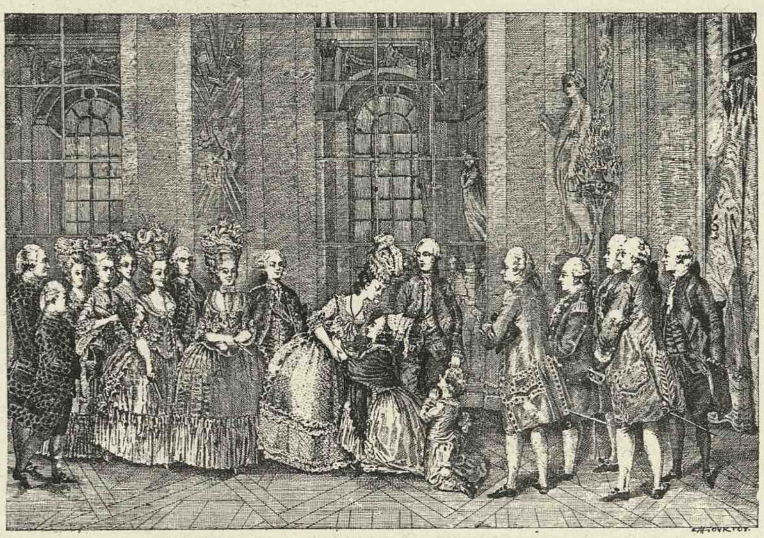
Roi d'Armes (1722); gravure en taille-douce de Duchange (1662-1757), d'après un dessin de d'Ulin.

garde de la prévôté de l'hôtel et de Cent-Suisse, reproduits page 5 sont empruntés à l'ouvrage consacré aux fêtes du sacre de Louis XV et exécutés sous la direction du peintre d'Ulin (1659-1748).

La cour.



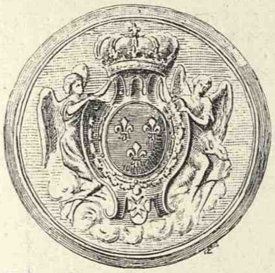
Un des six Gardes Écossais (1722); gravure en taille-douce de Cochin le père (1688-1744), d'après un dessin de d'Ulin (1659-1748).



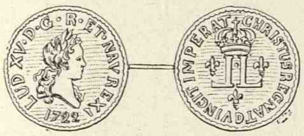
La Cour sous le règne de Louis XVI; « la reine annonçant à Madame de Bellegarde des juges et la liberté de son mari » (mai 1777); gravure en taille-douce de Duclos, d'après un dessin de Desfossés.



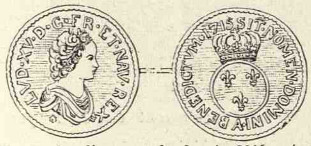
Garde de la prévôté de l'Hôtel (1722); gravure en taille-douce de Desplaces (1682-1739), d'après un dessin de d'Ulin (1659-1748).



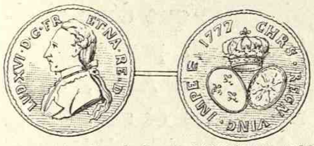
Petit Sceau de Louis XVI (1774-1793), conservé aux Archives nationales.



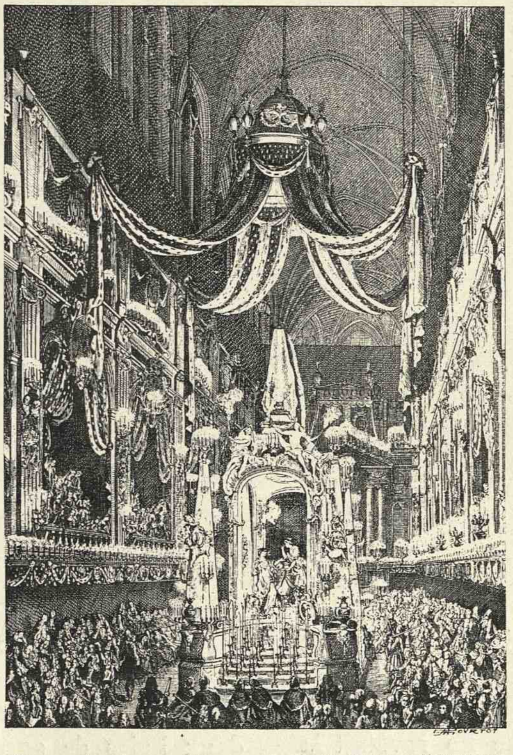
Monnaie d'or de Louis XV (1715-1774), dite Louis aux deux L couronnés.



Monnaie d'argent de Louis XV; écu dit Vertugadin.



Monnaie d'or de Louis XVI (1774-1793), dite Louis aux lunettes.



Pompe funèbre en l'honneur de Marie-Thérèse d'Espagne, dauphine de France, morte en 1746, célébrée à Notre-Dame de Paris; gravure en taille-douce de Cochin (1715-1790).

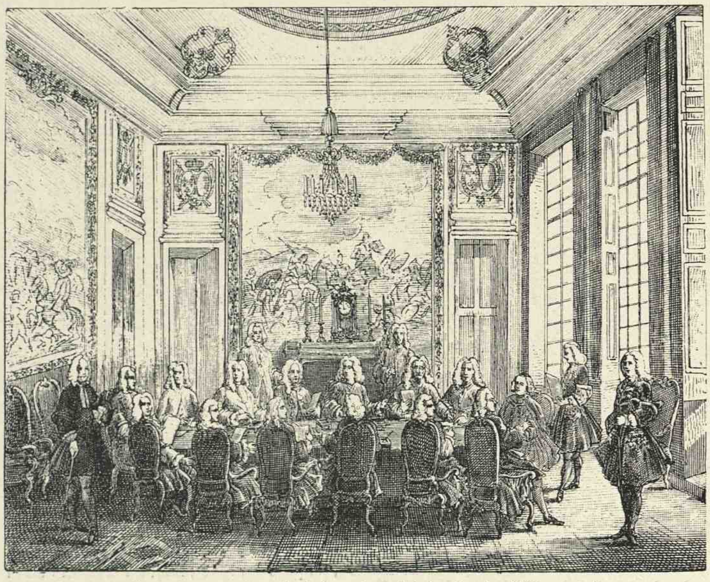


Cent-Suisse de la garde; gravure en taille-douce de Desplaces (1682-1739), d'après un dessin de d'Ulin.

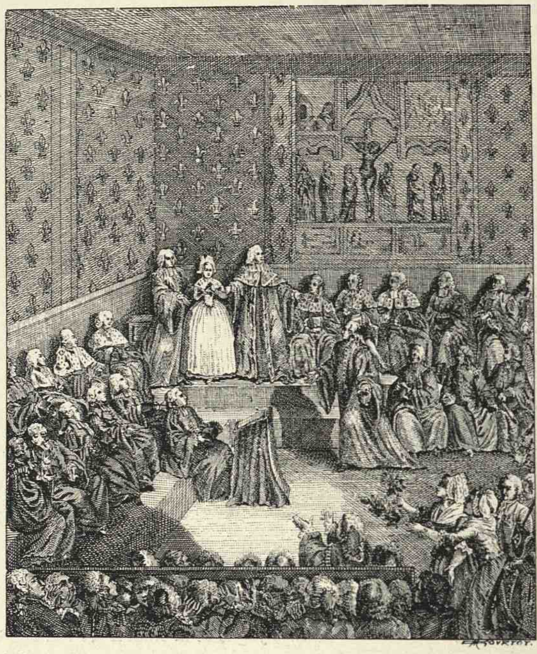
Ces monnaies sont conservées au Cabinet des médailles.

on vit le duc de Chartres et le duc de Penthièvre avec des habits dont les boutonnières étaient brodées de diamants; le reste de la cour était vêtu « d'étoffes d'or de grand prix ou de velours de toutes couleurs, brodées d'or ou garnies de point d'Espagne ». Cette décadence relative de la cour s'explique par le caractère de Louis XV; le roi avait un incessant besoin d'agitation; on a calculé qu'en une seule année il n'avait pas couché cinquante-deux nuits à Versailles; il allait de château en château; il détestait Versailles, où il lui fallait se plier aux obligations de l'étiquette; il se plaisait surtout à Choisy où tout cérémonial était aboli; des divertissements chers à son aïeul, il ne garda que le goût du théâtre. Sous Louis XVI, la cour se modifia davantage encore; elle redevint joyeuse,

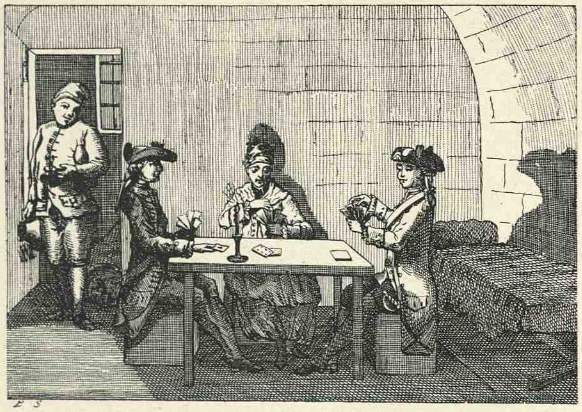
Conseils et parlements.



Le Conseil de Régence pendant la minorité de Louis XV; peinture anonyme conservée au musée de Versailles. On remarquera que parmi ces personnages, les uns sont assis, les autres debout. L'étiquette permettait en effet le fauteuil aux grands seigneurs, membres du conseil, tandis que les fonctionnaires, maîtres des requêtes ou autres qui n'étaient pas titrés, devaient demeurer debout.



Le Parlement en 1786; gravure en taille-douce de Patas (1744-1812), d'après un dessin de Binet (1764-1800) représentant la proclamation de l'innocence de Marie Salmon, faussement accusée d'assassinat (Bibliothèque nationale; département des Estampes).



Intérieur de prison en 1777; gravure anonyme en taille-douce.



La question par les brodequins en 1777; gravure anonyme en taille-douce.

Ces vignettes sont empruntées à une curieuse gravure populaire, conservée dans la collection Hennin au département des Estampes de la Bibliothèque nationale, et représentant l'histoire de l'assassin Desrues qui fut exécuté en 1777.

par suite de la passion que la jeune reine avait des plaisirs; mais Marie-Antoinette s'affranchit des sévérités de l'étiquette avec plus de hardiesse que Louis XV; la reine ne revêtait la robe de cour qu'à regret et préférait la robe de percale, le fichu de gaze et le chapeau de paille, qui lui étaient familiers au petit Trianon. Habits brodés, plaques d'ordre et cordons cessèrent d'être portés, et, alors que sous les règnes précédents, le contrôleur avait seul le privilège de s'appuyer sur une canne à bec de corbin, plus d'un seigneur se présenta devant le roi la canne à la main. La cour de Louis XVI ne recouvrait toute sa magnificence que dans quelques circonstances particulières, par exemple lors des entrées royales à Paris. Alors, entre deux haies de gardes françaises et suisses, la cour gagnait la capitale dans de splendides carrosses tirés par six ou huit chevaux richement harnachés, tenus en main par des valets de pied, tandis que d'autres laquais tenaient les boutons des portières, entouré d'écuyers et de pages, précédé des Cent-Suisses de la garde, drapeau déployé, tambour battant, des gardes de la ville à cheval, aux habits bleus et aux vestes rouges bordées d'or, au milieu de nom-

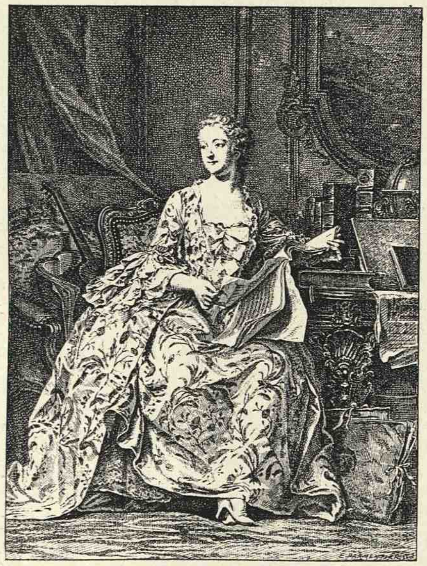
Les nobles.



Reine et enfants de France en costume ordinaire; Marie-Antoinette, sa fille Madame Royale, le dauphin mort en 1789, et le duc de Normandie, depuis Louis XVII, portrait peint en 1787, par Mme Vigée-Lebrun (1755-1842), conservé au musée de Versailles.



Princesse en costume de cour : Madame Henriette de France jouant de la basse de viole; portrait peint en 1754 par Nattier (1685-1766). L'artiste considérait cette peinture comme « un de ses meilleurs ouvrages » (Musée de Versailles).



Dame noble; Mme de Pompadour (1720-1764); portrait au pastel par La Tour (1704-1788) conservé au musée du Louvre.



Enfants nobles; Charles X, à l'âge de six ans, et sa sœur (plus tard reine de Sardaigne), à l'âge de quatre ans; portrait peint par Drouais (1727-1775) et conservé au musée du Louvre.

breux spectateurs qui se disputaient les écus neufs jetés par les officiers de la maison du roi.

Les Nobles. — Parmi les nobles, les uns vivent pauvrement en province; les autres, en petit nombre, demeurent auprès du roi et mènent la vie oisive et dispendieuse dont leurs ancêtres avaient pris l'habitude à la cour de Louis XIV. Ils ont autour d'eux de nombreux laquais qui portent jabot à dentelles, souliers à boucles de brillants, et deux montres, comme leurs maîtres; ils tiennent chaque jour table ouverte. A Versailles, leur vie est absorbée par leur service de cour; à Paris, ils emploient la plus grande partie de leur temps à des visites dont Mercier fait une ironique peinture : « Le beau monde consacre quatre ou cinq heures

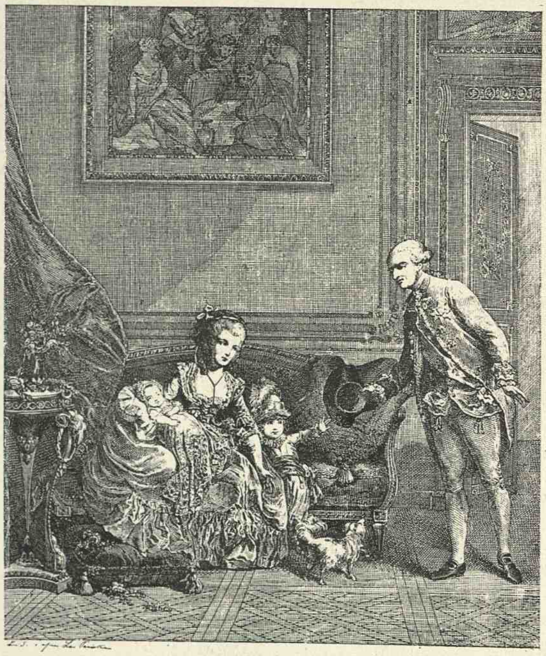
Les nobles.



Collation de gens du monde; fragment de l' « *Entrée du port de Marseille* », tableau peint en 1755 par J. Vernet, qui s'est représenté à gauche.



Gentilshommes et dames nobles, abbé et mendiant; fragment du « *Port de Marseille* », tableau peint en 1754 par J. Vernet (1714-1789).



Famille noble en 1779; gravure en taille-douce de A. de Saint-Aubin (1736-1807), d'après un tableau de Le Peintre.



Famille noble en 1788; gravure en taille-douce de Wille (1715-1807), intitulée « le *Patriotisme français* ».

deux ou trois fois la semaine à faire des visites. Les équipages courent toutes les rues de la ville et des faubourgs. Après bien des reculades, on s'arrête à vingt portes pour s'y faire écrire; on paraît un quart d'heure dans une demi-douzaine de maisons; c'est le jour de la maréchale, de la présidente, de la duchesse; il faut paraître au salon, saluer, s'asseoir tour à tour sur le fauteuil vide... Ces allées et venues dans Paris distinguent un homme du monde; il fait tous les jours dix visites, cinq réelles et cinq en blanc. » Le jeu était fort en faveur dans les salons, ainsi que d'autres distractions plus innocentes; au milieu du siècle, on s'amusait à faire danser des pantins; plus tard, la mode fut d'extraire d'étoffes



Nobles et dames nobles jouant au tric trac vers 1740; gravure en taille-douce de Larmessin (1684-1755), d'après un tableau de Lancret (1690-1743) intitulé l' « *Après-midi* ».

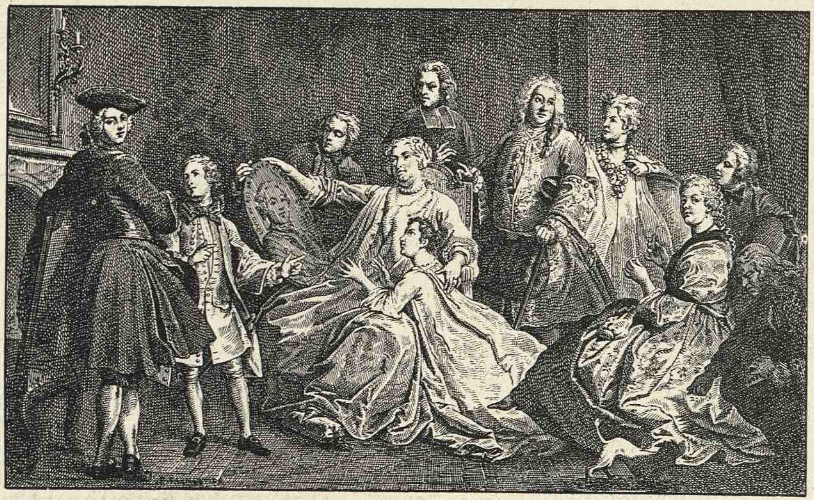


Halte de chasse; tableau peint en 1737 par Carle Van Loo (1705-1765), conservé au musée du Louvre.

Nobles et Bourgeois.



« **Le petit lever de l'homme de Cour** » au début du règne de Louis XVI, gravure en taille-douce de Moreau le Jeune (1741-1814).



Famille bourgeoise; portrait de Mme Mercier, nourrice de Louis XV, dont elle tient le portrait sur ses genoux et de sa famille peint en 1737 par Dumont (1701-1781), conservé au musée du Louvre.

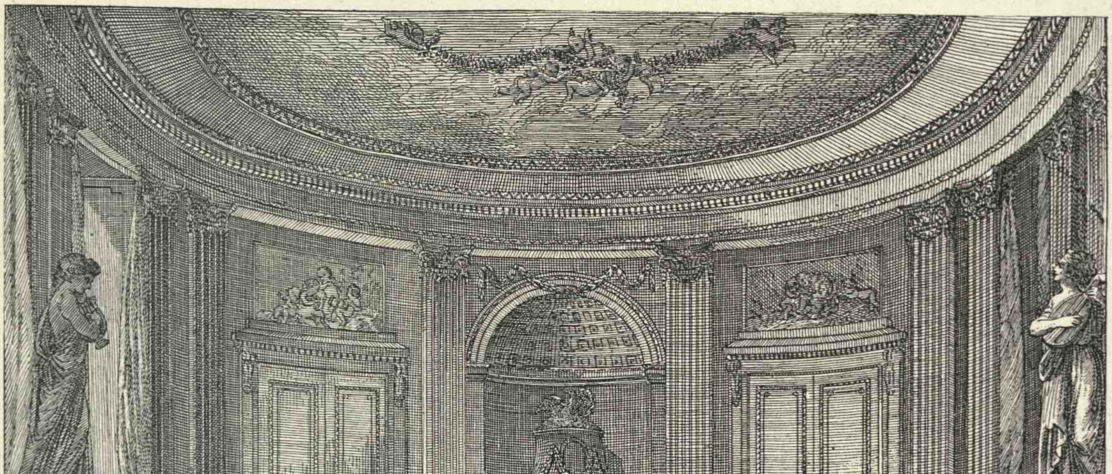
d'or les fils qu'elles renfermaient. On appelait cela *parfiler*. « Je ne vous parle plus de nos chasses, écrivait en 1771, de Chanteloup, l'abbé de Barthélemy à madame du Deffand, parce que nous ne chassons plus; de nos lectures, parce qu'on ne lit plus; de nos promenades, parce que nous ne sortons point. Que faisons-nous donc? Les uns jouent au billard, d'autres aux dominos, d'autres au trou-madame. Nous défilons, effilons, parfilons. » Les financiers rivalisaient de luxe avec les grands. « Dans telle maison de fermier général, vous trouverez vingt-quatre domestiques portant livrée, écrit Mercier, sans compter les marmitons, aide-cuisine et six femmes de chambre pour madame... Trente chevaux frappent du pied dans l'écurie. » Il n'y avait pas moins de richesse chez les hauts magistrats; mais leurs hôtels et leur genre de vie étaient plus sévères.

Les Villes. — Au XVIIIe siècle dans un grand nombre de villes on remplaça les remparts par des promenades avec grilles, terrasses, fontaines et mails; on fit disparaître les cimetières intérieurs; on perça de larges places; on construisit de nombreux édifices publics, hôtels de l'intendance, hôtels de ville, hôtels des fermes, etc.; des salles de spectacle; les rivières furent bordées de quais, sur lesquels on éleva, ainsi que dans les rues nouvelles, des maisons bien alignées et d'un modèle uniforme. Les villes de l'Est, comme Reims et Nancy, les grands ports, Nantes, Bordeaux, Marseille, participèrent surtout à ce mouvement; au contraire les villes du centre, Tours excepté, restèrent jusqu'à la veille de la Révolution, suivant Arthur Young, « laides et puantes. »

Les nobles.



Intérieur noble au début du règne de Louis XVI. « Le thé à l'anglaise dans le salon des quatre glaces au Temple avec toute la cour du prince de Conti écoutant le jeune Mozart. » Tableau peint par Ollivier (1712-1784), conservé au musée du Louvre. L'appartement est de style Louis XV.



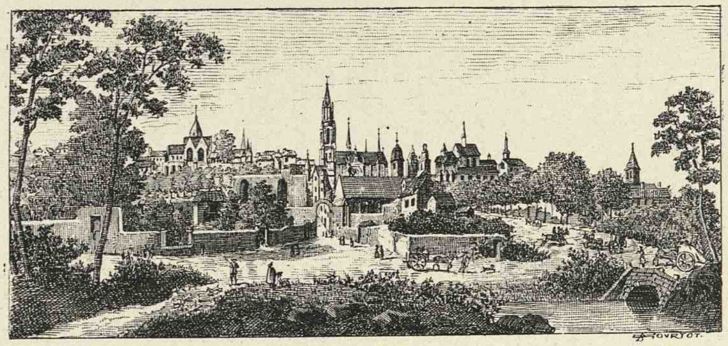
Intérieur noble sous le règne de Louis XVI; « l'Assemblée au concert; » gravure en taille-douce de Dequevauviller (1745-1805), d'après une gouache de Lavrince (1737-1809). L'appartement est de style Louis XVI.

Les villes.

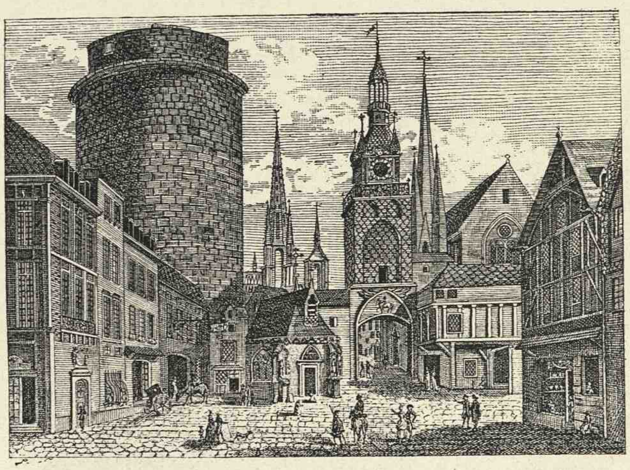


Transformation des villes au XVIII[e] siècle : la place Royale à Reims, inaugurée en 1765 ; au centre, la statue de Louis XV ; à droite, l'hôtel des Fermes.

Les Bourgeois ; industrie et commerce. — Dans les rues nouvelles, les boutiques commencèrent à se transformer ; des devantures vitrées remplacèrent les auvents du moyen âge; l'on adopta l'usage de décorer les boutiques ; à la fin du siècle, le Petit-Dunkerque à Paris, l'ancêtre de nos grands magasins de nouveautés, était célèbre pour sa magnificence. Commerçants et artisans cessèrent de se grouper les uns auprès des autres. Les conditions matérielles de l'industrie se modifièrent peu encore ; cependant, de vastes manufactures s'établirent, comme à Paris la fabrique de papiers peints de Réveillon, qui occupait quatre cents ouvriers. Le travail enrichissait un grand nombre de bourgeois et d'artisans, et quelques publicistes, comme le marquis de Mirabeau, renouvelèrent une fois de plus l'indignation que nous avons signalée tant de fois à propos de l'aisance toujours croissante des bourgeois et des artisans. N'a-t-il pas vu tel marchand dormir la grasse matinée, après s'être fait remplacer dans sa boutique : « sa femme porte couleurs, rubans, dentelles et diamants au lieu du noir tout uni, qu'elle ne mettait encore qu'aux bons jours; » le ménage « brûle de la bougie » ; le mari « prend le café et fait journellement sa partie de quadrille ». Il y avait mieux encore ; car Arthur Youg nous apprend que les grands négociants de Bordeaux se faisaient servir dans de la vaisselle plate.



Vue générale d'une ville à la veille de la Révolution : Senlis en 1786; gravure en taille-douce de Née (1732-1818), d'après un dessin de Tavernier, extraite du *Voyage pittoresque en France.*



Intérieur d'une ville à la veille de la Révolution; Laon en 1787 : gravure en taille-douce de Née (1732-1818), d'après un dessin de Tavernier, extraite du *Voyage pittoresque en France.*

Paris au XVIII[e] siècle. — A Paris, comme dans les grandes villes de province, d'importantes transformations furent accomplies. Malgré les travaux déjà exécutés sous le règne de Louis XIV, il y avait encore beaucoup à faire. « Il faut, écrivait Voltaire en 1740, des marchés publics, des fontaines qui donnent en effet de l'eau, des carrefours réguliers, des salles de spectacle; il faut élargir les rues étroites et infectes, découvrir les monuments qu'on ne voit pas et en élever qu'on puisse voir. » A ces plaintes,

Paris.



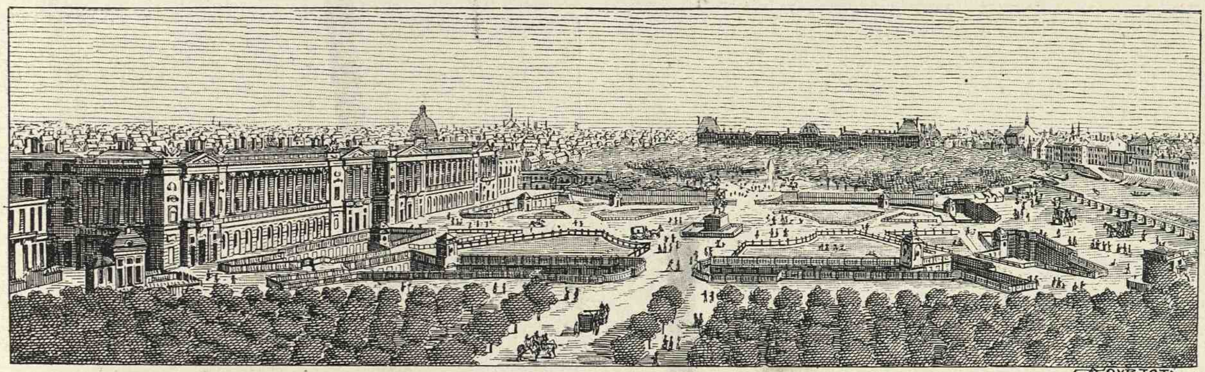
La Promenade des remparts à Paris vers le milieu du XVIIIe siècle; gravure en taille-douce de A. de Saint-Aubin (1736-1807).



La Promenade du Palais-Royal à la veille de la Révolution; gravure en taille-douce de Debucourt (1755-1832).

il ajoutait en 1768 : « Vous avez des boucheries dans de petites rues sans issue qui répandent en été une odeur cadavéreuse capable d'empoisonner tout un quartier. Les exhalaisons des morts tuent les vivants dans vos églises et les charniers des Innocents sont encore un témoignage de barbarie. » Vers la même époque, Mercier s'indignait de voir encore des maisons sur les ponts; il signalait la malpropreté de la Seine « où nombre de teinturiers répandent leur

Paris et ses environs.



La place Louis XV à Paris en 1778; gravure en taille-douce de Née (1732-1818), d'après un dessin du chevalier de Liesse, extraite du *Voyage pittoresque en France.* On distingue nettement les fossés où périrent six à huit cents personnes, dans la bagarre survenue lors du feu d'artifice célébré en l'honneur du mariage du dauphin, qui fut plus tard Louis XVI, et de Marie-Antoinette.



Environs de Paris vers le milieu du XVIIIe siècle; gravure en taille-douce de Masquelier (1741-1811), d'après un dessin du chevalier de Liesse, extraite du *Voyage pittoresque en France.* A gauche, le château de Bellevue; en bas, l'ancien pont de Sèvres en bois, au fond le mont Valérien.



Le théâtre des Variétés à Paris et le boulevard vers 1785; gravure en taille-douce de Née (1732-1818), d'après un dessin de Lallemand (1710-1805), extraite du *Voyage pittoresque en France.*



Une rue de Paris sous la régence; gravure en taille-douce de Guérard; au fond une boulangerie ; à droite, domestiques allumant le réverbère au son de la cloche agitée par le personnage au premier plan.

teinture trois fois par semaine. J'ai vu l'eau, ajoute-t-il, en conserver une couleur noire pendant près de six heures »; et à la fin du règne de Louis XVI, A. Young s'étonnait de ne pas trouver de trottoirs dans des rues trop souvent boueuses, ce qui rend ici, écrit-il, « la promenade à pied une fatigue et un travail pour un homme et une impossibilité pour une femme bien mise. »

Transformation de Paris. — L'embellissement de Paris s'effectua surtout dans la seconde moitié du règne de Louis XV et pendant le règne de Louis XVI. Mais, déjà dès 1729, on mit des écriteaux au coin des rues pour en indiquer les

Les bourgeois.



Intérieur bourgeois simple; le Bénédicité, par Chardin (1699-1779), conservé au musée du Louvre.



Riche intérieur bourgeois; le déjeuner, tableau peint par Boucher (1704-1770) en 1733, conservé au musée du Louvre.

noms; puis, à partir de 1745, des réverbères à l'huile furent substitués aux lanternes munies de chandelles de suif; enfin l'on exigea dans les rues le remplacement des pittoresques enseignes du moyen âge par des enseignes sculptées en bas-relief ou posées à plat le long des murs, et les gouttières saillantes furent également proscrites. De nouveaux quartiers se bâtirent à l'ouest de Paris autour de la place Louis XV, aujourd'hui la place de la Concorde; la rue Royale fut alors percée; d'autres rues furent établies entre les boulevards, la place Louis XV et le Palais-Royal; toute cette région devint la plus propre et la mieux bâtie de Paris; l'aristocratie et la finance vinrent s'y établir; aussi, avec ses beaux hôtels et ses rues tranquilles, faisait-elle contraste avec les rues étroites, bordées de hautes et noires maisons, populeuses et animées de l'est et de la Cité. En 1786, un édit prescrivit la démolition des maisons construites sur les ponts de la Seine; deux ans après disparaissait le cimetière des Innocents; enfin, Paris tout entier avait été enfermé dans un mur d'octroi, et l'architecte Ledoux avait édifié à l'entrée des grandes voies ces pavillons bizarres dont quelques-uns existent encore aujourd'hui.



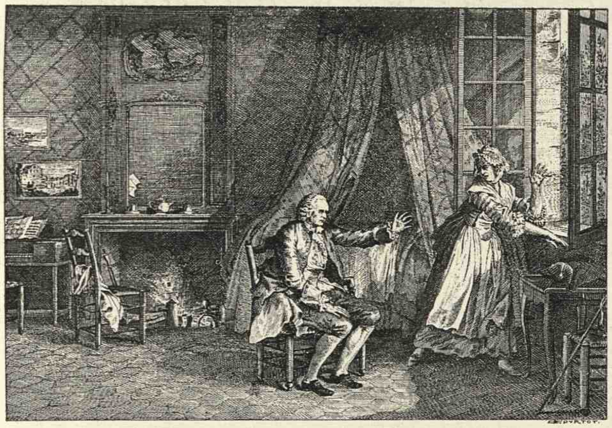
Intérieur bourgeois simple; la « Mère laborieuse », tableau peint par Chardin (1699-1779) et ayant figuré au Salon de 1740 (Musée du Louvre).

Les Plaisirs de Paris. — Les parties les plus animées de Paris au XVIIIe siècle furent sous le règne de Louis XV les boulevards avec leurs belles allées plantées d'arbres, leurs cafés, leurs pâtisseries, leurs restaurants, leurs

L'industrie. **Le commerce.**



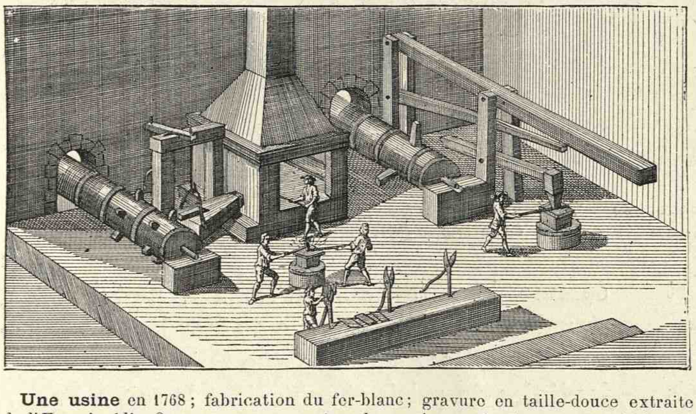
Foire au XVIIIe siècle ; la foire de Beaucaire ; éventail populaire conservé au département des Estampes à la Bibliothèque nationale.



Intérieur simple : « Les dernières paroles de J.-J. Rousseau », gravure en taille-douce de Moreau le Jeune (1741-1814).



Intérieur pauvre en 1785 ; « Terpsichore charitable ou M[lle] Guimard la célèbre danseuse, visitant les pauvres » ; gravure en taille-douce anonyme.



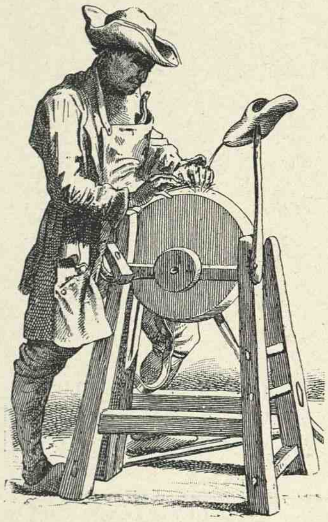
Une usine en 1768 ; fabrication du fer-blanc ; gravure en taille-douce extraite de l'*Encyclopédie*. On remarquera que tous les engins employés pour cette industrie sont en bois.



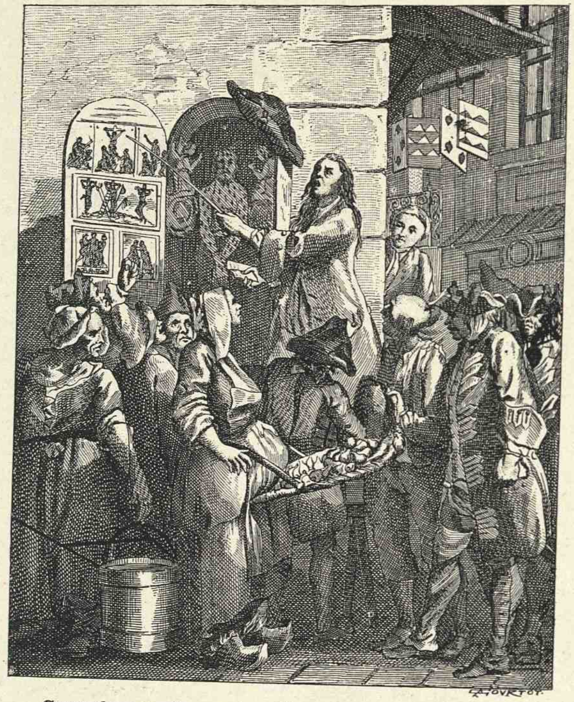
Boutique vers 1777 ; épicerie ; gravure en taille-douce faisant partie de la suite concernant l'histoire de l'assassin Desrues (v. page 6).

théâtres et leurs baraques de saltimbanques. Sous le règne de Louis XVI, les parties les plus fréquentées de Paris furent les Champs-Élysées « où tout invite à se rendre, écrit Mercier, le champêtre du lieu, les maisons ornées de terrasses, les cafés », etc., et surtout le Palais-Royal, transformé en 1781 par le duc de Chartres. Avec ses arcades garnies de boutiques de tout genre, de restaurants, de divertissements, avec ses jardins, et plus tard avec son cirque, cet

Artisans et gens du peuple.



« **Gagne-Petit** auvergnat » ou rémouleur (1742).



Gens du peuple vers le milieu du XVIIIe siècle écoutant un chanteur de cantiques; gravure en taille-douce de Cochin (1715-1790).



Mendiant à la porte de l'église Saint-Roch (1753); la fleur de lys qu'on voit sur sa houppelande indique qu'il a autorisation officielle de mendier.



Crieur pour faire arroser pendant l'été et allumer le réverbère pendant l'hiver (1737).



Raccommodeur de seaux et de soufflets (1738).



Vendeur de la liste des gagnants de la loterie (1746).



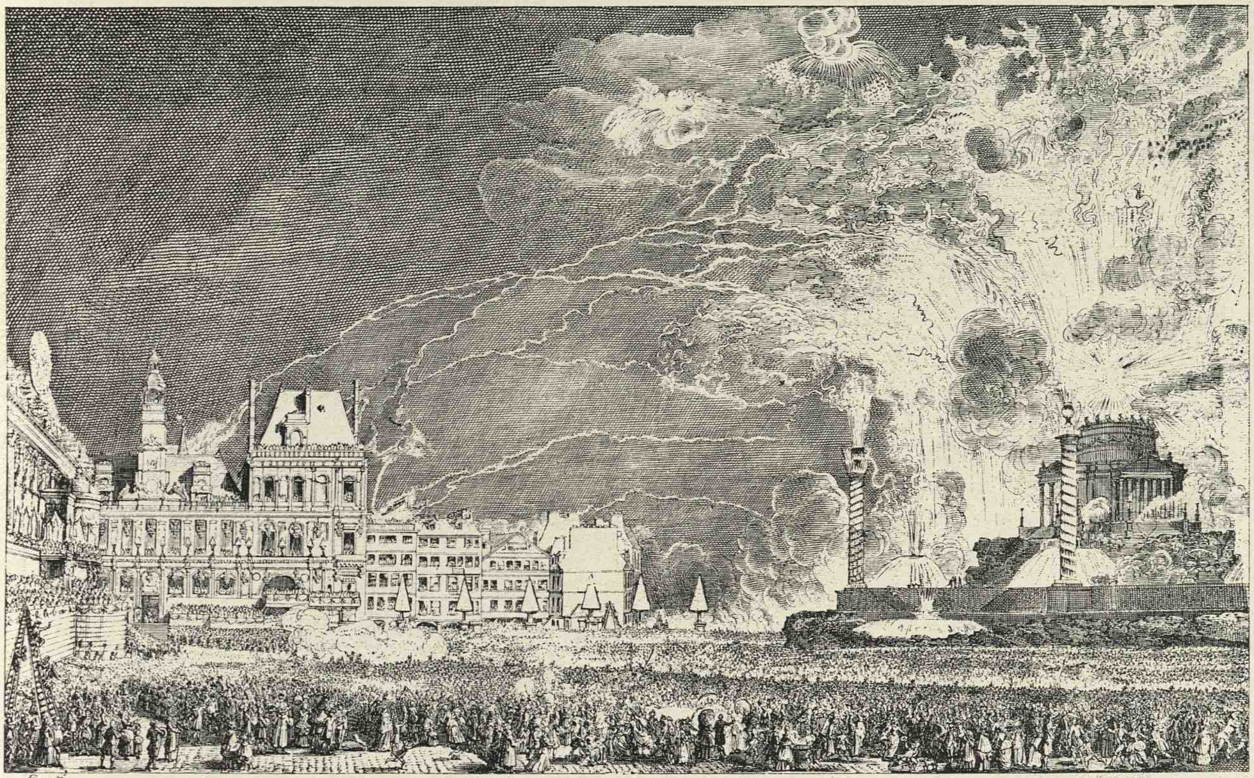
Décrotteur (1737).

Les métiers représentés sur cette planche sont extraits d'une suite de Bouchardon publiée sous le titre d' « *Études prises dans le bas peuple* ». Le mendiant est reproduit d'après un tableau de Chardin (1699-1779) peint en 1753 et gravé en taille-douce par Surugue (1686-1762).

édifice devint le rendez-vous des Parisiens et des étrangers.

Le dimanche, les cabarets des environs de Paris, courtilles et guinguettes, parmi lesquels le cabaret de Ramponneau, s'emplissaient l'après-midi de buveurs, tandis que le petit bourgeois « allait se promener assez ennuyeusement aux Tuileries, au Luxembourg, à l'Arsenal, aux boulevards », ou bien encore, s'il était plus aisé, passait la journée dans sa petite maison de campagne de la banlieue. D'autres, comme le père de Mme Roland, partaient de grand matin pour Bellevue ou Meudon, faisaient un frugal dîner chez quelque Suisse ou quelque jardinier du palais et rentraient le soir à Paris. D'ailleurs, en tout temps, les distractions ne manquaient pas à la population parisienne, avec les fêtes données à propos d'événements politiques comme la signature de traités de paix, ou d'incidents de la vie des princes et de la famille royale, naissances ou mariages. Bals et feux d'artifices en étaient les éléments les plus goûtés.

Divertissements populaires.



Feu d'artifice donné au roi et à la reine par la ville de Paris le 21 janvier 1782 à l'occasion de la naissance de Mgr le Dauphin, inventé par P.-L. Moreau, architecte du roi, dessiné et gravé par J. Moreau le Jeune » (1751-1814).

26589



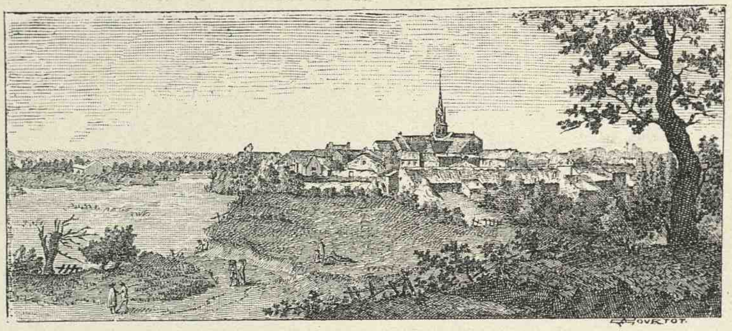
Bal public à l'occasion du mariage du Dauphin, donné à Paris le 23 et le 26 février 1745 dans une salle de verdure construite sur la place Louis-le-Grand, aujourd'hui place Vendôme ; gravure en taille-douce anonyme [illegible] *Fêtes données à Paris pour le mariage du dauphin en 1745* ».

BIBLIOTECA CENTRALĂ UNIVERSITARĂ

Les paysans.



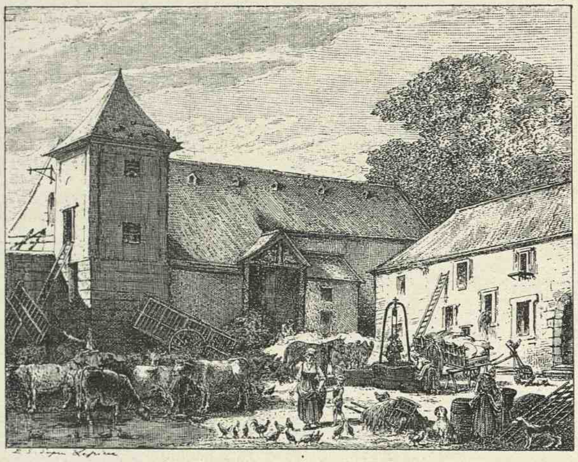
Paysan semant (milieu du XVIIIe siècle); gravure en taille-douce extraite des *Fables de La Fontaine* illustrées par Oudry (1686-1755).



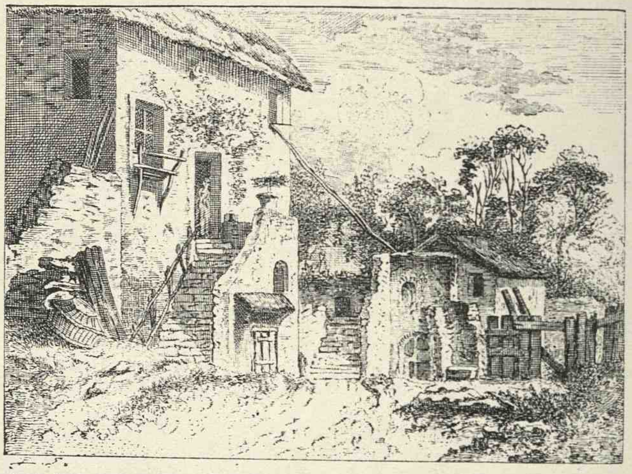
Un village à la veille de la Révolution ; Attigny-sur-Aisne ; gravure en taille-douce de Niquet, d'après un dessin de Saraud, extraite du *Voyage pittoresque en France*.



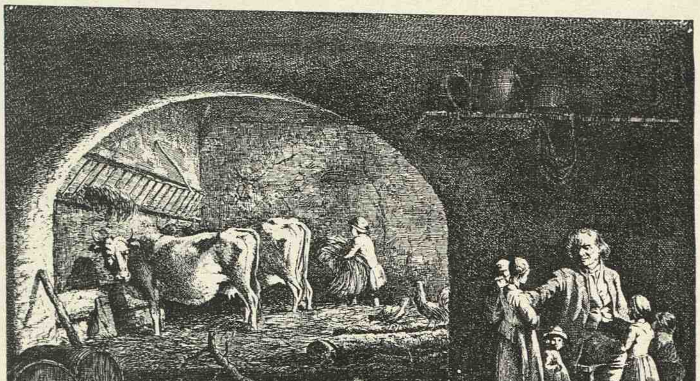
Paysan, paysanne et enfant vers le milieu du XVIIIe siècle; gravure en taille-douce extraite des *Fables de La Fontaine* illustrées par Oudry (1686-1755).



Cour de ferme ; tableau peint par Lépicié (1735-1784) conservé au Musée du Louvre.



Habitation paysanne probablement des environs de Beauvais; gravure en taille-douce anonyme d'après un dessin de Boucher (1704-1770).



Étable en 1782, d'après une eau-forte de de Boissieu (1738-1810).

Les Paysans. — La richesse des villes s'opposait à la misère des campagnes. Le quart du sol était en friche ; la moitié du centre de la France était couverte de bruyères ; à part quelques grandes et belles routes que l'on devait aux Trudaine, les chemins étaient fort médiocres. Les paysans n'habitaient en général que des maisons en pisé, couvertes de chaume, sans fenêtres, sans plancher, où la même pièce servait à la fois de chambre à coucher, de cuisine et de salle à manger. Ils étaient mal vêtus. « Les souliers de gros cuir sont regardés comme un luxe par la partie misérable de la nation, qui se trouve heureuse lorsqu'elle peut en avoir », écrivait le marquis de Paulmy en 1779. Leur nourriture se composait de pain d'avoine, de châtaignes, de raves, de lait caillé, rarement de viande. Ils étaient peu nombreux ceux qui, comme les paysans des environs de Marseille, au témoignage de l'abbé Coyer, se montraient aux voyageurs bien vêtus selon les saisons, habitaient dans des maisons de pierre à toit de tuiles, et qu'on voyait en bas de soie, les jours de fête « faire danser au son du tambourin les compagnes de leur travail, plus parées encore que leurs danseurs ».



Scène d'élection; achat de voix pour l'élection du lord-maire de Londres; gravure en taille-douce de W. Hogarth (1697-1764), exécutée en 1757.



Sceau d'Anne (1702-1714) daté de 1711, conservé aux Archives nationales.

CHAPITRE II

La Grande-Bretagne, les Pays-Bas, l'Allemagne, l'Italie et l'Espagne au XVIIIe siècle.



Sceau de Georges III (1760-1820), conservé aux Archives nationales.

Caractère général des mœurs en Europe au XVIIIe siècle. — Au retour de ses voyages sur le continent, l'Anglais A. Young écrivait en 1789 : « Il se trouve très peu de circonstances dans la table, le service, la maison ou la manière de vivre, qui diffèrent de celles d'un homme du même rang et de la même fortune en France ou en Angleterre. Néanmoins les usages français y dominent. Pour trouver des mœurs différentes, il faudrait sans doute aller chez les Turcs ou chez les Tartares, car en Espagne même, les gens de qualités ne vivent pas différemment. » Ainsi, de l'aveu même d'un contemporain, l'imitation des usages français reste au XVIIIe siècle comme au XVIIe siècle le trait caractéristique de l'histoire des mœurs dans l'Europe centrale, occidentale et méridionale. Cependant chaque pays conservait des usages particuliers qu'il convient d'exposer ici.



Guinée en or de 1703 à l'effigie de la reine Anne (1702-1714), conservée au Cabinet des Médailles.

La cour et les grands en Angleterre. — De la cour d'Angleterre au XVIIIe siècle, il y a peu de

Costumes anglais.



Gentilhomme en costume de cour; le duc d'Argyle, gravure à la manière noire de Watson (1740-1790), d'après un portrait peint par Gainsborough (1727-1788).



Dame noble en manteau de cour; Élizabeth, comtesse de Northumberland; gravure à la manière noire de R. Houston, datée de 1759, d'après un portrait peint par J. Reynolds (1723-1792).



Speaker (orateur) de la Chambre des communes; John Cust; gravure à la manière noire de Watson (1740-1790), datée de 1769, d'après un portrait peint par J. Reynolds (1723-1792).

choses à dire; du vivant des trois Georges, elle fit médiocre figure en Europe. Les peintures de Reynolds, de Gainsborough et des autres grands portraitistes du temps, nous renseignent sur le costume de cour à cette époque. La pièce la plus caractéristique était pour les hommes comme pour les femmes un ample manteau fourré à traîne. Les lords vivaient à Londres pendant l'hiver, à la campagne pendant l'été; ils y avaient de magnifiques résidences, dont beaucoup dataient de la Renaissance; la principale innovation qu'ils y apportèrent au XVIIIe siècle consista dans le remaniement des vastes jardins qui entouraient ces demeures. Ils se lassèrent du jardin apprêté à la française, et « c'est dans les forêts abandonnées à la nature » qu'ils allèrent chercher leurs modèles.



Dame élégante, fillette, homme et enfants du peuple vers 1780; gravure à la manière noire et au pointillé de J.-R. Smith (1752-1812), d'après une peinture de Walton (1720-1795) représentant un marchand de cerises.

Londres. — Londres s'étendait alors surtout sur la rive gauche de la Tamise; le fleuve était bordé de fabriques; à la fin du siècle, deux ponts le franchissaient; dès 1765, le vieux pont avait été débarrassé de ses maisons. La ville comprenait deux groupes de quartiers : le vieux Londres, composé de ruelles étroites où se trouvaient cependant les plus belles boutiques, et le nouveau Londres, percé de rues régulières, bordées de maisons en briques à deux ou trois étages. De distance en distance, les rues étaient coupées de places carrées dont quelques-unes étaient d'une grande étendue; ces

Habitations anglaises.



Habitation riche vers 1725; gravure en taille-douce de Woollett, d'après une peinture de W. Hannan, représentant le temple de Vénus dans le jardin du chevalier Fr. Dushwood à West-Wycomb, dans le comté de Bucks.



Intérieur riche; gravure en taille-douce de W. Hogarth (1697-1764), faisant partie de la suite connue sous le nom de « *Mariage à la mode* », publiée en 1745.



Famille noble vers 1775; la famille de lord Marlborough, d'après un tableau peint par J. Reynolds (1723-1792)

places, auxquelles les Anglais donnaient le nom de *squares*, étaient ornées de boulingrins ou de pièces d'eau, enfermés dans des grilles. Londres offrait peu d'agréments aux étrangers; l'air était constamment chargé d'une épaisse et grasse fumée qu'on attribuait à l'emploi général de la houille comme combustible; les rues, même dans les quartiers élégants, étaient extrêmement boueuses. « En bâtiments publics et particuliers, écrit le voyageur français Grosley en 1765, Londres n'a rien de comparable pour le brillant et la magnificence à Paris et aux villes d'Italie; » la seule beauté qu'elle pût revendiquer, c'était ses magnifiques promenades, Hyde-Park, Green-Park, St-James. Mais les étrangers appréciaient dans cette ville les commodités qu'ils y trouvaient : la présence de trottoirs dans les rues, l'extrême propreté des habitations, l'ordre avec

Londres.



La Tamise et le pont de Londres vers 1750 ; gravure en taille-douce de T. Bowles. On distingue à droite la Tour et au fond le dôme de Saint-Paul.



La procession du lord-maire à Londres, vers 1750 ; gravure en taille-douce de W. Hogarth (1697-1764).

lequel les voitures prenaient chacune leur rang sur deux files, la sécurité de la ville, où la tranquillité était assurée la nuit par des vieillards armés seulement d'une lanterne et d'un bâton. L'éclairage des rues était laissé aux soins des habitants qui devaient chaque soir placer deux lanternes à la porte de leur demeure.

La vie à Londres. — Voici comment Grosley décrit la vie de la haute bourgeoisie à Londres en 1765 : « On se lève assez tard ; on passe une heure chez soi à prendre le thé en famille ; vers les dix heures, on va au café où l'on passe une autre heure ; on retourne ensuite chez soi, ou l'on fait quelque visite d'affaires ; à deux heures,

Scènes de la vie anglaise.



Ramoneur vers 1750 ; d'après une caricature gravée en taille-douce par Dighton.



Maison de commerce; gravure en taille-douce de W. Hogarth (1697-1764) datée de 1747, faisant partie de la suite connue sous le nom de « *Activité et Indolence* ».



Café vers 1750; d'après une caricature gravée en taille-douce par Dighton.



Combat de coqs; gravure en taille-douce de W. Hogarth (1697-1764), datée de 1759.



Intérieur pauvre; gravure en taille-douce de W. Hogarth (1697-1764), datée de 1740, représentant l'infortune du poète.

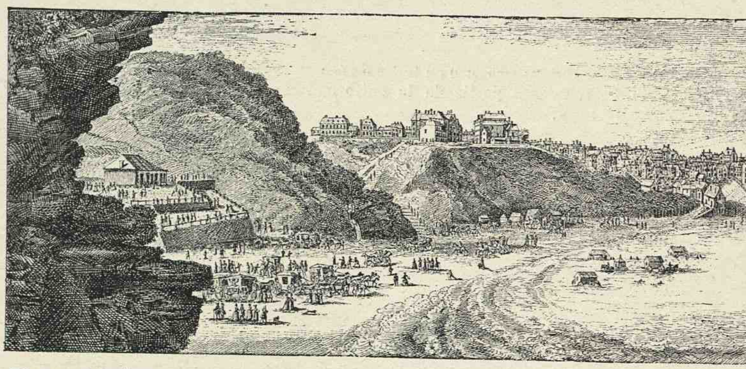
on va à la bourse; la bourse fermée, on passe encore quelque temps au café, et de là on va dîner vers les quatre heures... Le dîner termine la journée, dont on donne le reste à ses amis; au lendemain, les affaires... Dans les grands jours d'été, ce reste de journée se passe soit à la promenade, soit à la campagne, si l'on a quelque maison à portée de Londres. Vers les dix heures du soir, chacun revient chez soi et se met au lit, après avoir pris un léger rafraîchissement. » Quelques usages anglais surprenaient les Français de passage à Londres ; dans les dîners, ils s'étonnaient de voir les dames quitter la table au dessert, et les hommes rester seuls causer entre eux, assis autour de la table et entremêlant leur conversation de rasades et de toasts. Fréquemment les Anglais se réunissaient en petites sociétés dans les tavernes et dans les cafés ; chaque groupe élisait un président, qui prenait place au haut bout de la table, sur un siège orné : la bière, le thé, le café, des pipes et du tabac, les conversations politiques, religieuses et scientifiques aidaient « à y tuer le temps ». L'alimentation consistait surtout en viande rôtie ; les Anglais mangeaient fort peu de pain ; le thé et la bière étaient les boissons les plus ordinaires; leurs mets étaient servis dans de la porcelaine et ils se servaient de fourchettes à deux pointes, comme étant plus aisées à nettoyer. Dans le costume, ce qui distinguait les hommes, c'était le port de longues redingotes; en outre, personne à Londres, excepté les médecins, ne portait l'épée.

Villes et campagnes anglaises.

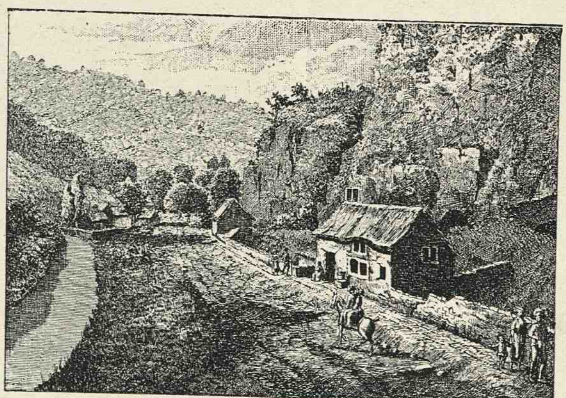


Ville ; Leeds ; gravure en taille-douce anonyme, datée de 1741 (Bibliothèque nationale ; département des Estampes).

En général, les femmes n'avaient pas adopté les coiffures à la française et ne mettaient pas de rouge.



Plage et bains de mer à Scarborough en 1741 ; cette gravure en taille-douce est extraite comme la précédente d'un recueil de vues de villes anglaises.



Habitation paysanne et route dans le comté de Derby ; fragment d'une gravure en taille-douce de Boydell (1719-1805).

Les divertissements. — « En tout temps, écrit encore Grosley, Londres part le samedi pour la campagne, y passe le dimanche et ne revient que le lundi pour l'heure de la bourse ou du Parlement ». C'était évidemment la meilleure façon d'employer l'ennuyeux dimanche anglais, où la religion anglicane interdit tout travail et tout plaisir. Ce jour-là « on voit chaque habitant attendre sur la porte, les bras croisés, ou un nouvel office, ou la fin du jour, sans autre amusement que celui de regarder tristement les passants ». En semaine, le beau monde se rendait au Ranelagh, ou bien au Vaux-hall, vastes établissements en forme de rotondes au milieu de jardins où l'on allait entendre de la musique en prenant des rafraîchissements ; on y dansait aussi, mais peu cependant, car les Anglais « aiment mieux se promener circulairement jusqu'à ce que la tête leur tourne ». D'autres divertissements très goûtés de toutes les classes de la société étaient la boxe, les combats de coq et les courses. La passion de ce sport était déjà générale en Angleterre ; les courses d'Epsom attiraient un grand concours de spectateurs, toujours prêts à faire au vainqueur un éclatant triomphe.

Les villes. — La vie dans les villes du reste de l'Angleterre était beaucoup plus simple qu'à Londres. Un coup d'œil sur les gravures du XVIII[e] siècle qui nous représentent les principales villes de la Grande-Bretagne, nous montre l'aspect paisible de ces petites cités, au milieu de leurs verdures et de leurs prairies, que la construction des usines modernes a fait disparaître. Dès la fin du XVIII[e] siècle, par suite du développement de l'industrie, la transformation commençait pour ces villes ; il s'y formait une population ouvrière fort misérable, où plus d'un enfant, mis au travail dès cinq heures du matin, rudoyé, battu, devait, comme le libraire Hutton qui nous a laissé ces détails dans ses mémoires, se contenter pour toute nourriture d'une épaisse bouillie.

Les campagnes. — La beauté des campagnes

L'industrie en Angleterre.



Forge dans la seconde moitié du XVIIIe siècle ; d'après une gravure à la manière noire de Wright.

anglaises, au moins dans le sud de la Grande-Bretagne, provoquait l'admiration des visiteurs étrangers. « Nous avons parcouru le plus beau pays de l'Europe par la variété des sites et de la verdure, la beauté et l'opulence de la campagne, la propreté et l'élégance rurale de chaque propriété », écrit Mirabeau en 1784. Déjà en 1727, Voltaire s'étonnait de l'heureux sort du paysan anglais, bien vêtu, bien chaussé, bien logé, et « qui mange du pain blanc ». En 1765, Grosley décrit ainsi les habitations campagnardes entre Douvres et Londres : « Les fermes et maisons des paysans qui bordent les chemins ou les avoisinent, bâties en briques et couvertes de tuiles, sont ouvertes par des croisées vitrées, très proprement tenues. Les granges sont aussi en tuiles ; on n'aperçoit que quelques halliers couverts de chaume. » Les paysans qu'il rencontre sont montés sur de petits bidets ; ils ont aux pieds des bottines de cuir « très propres » et sur le dos une bonne redingote de drap. Les routes, fort médiocres au début du siècle, avaient été améliorées et étaient faites de silex concassé. Dans les villages, l'un des principaux personnages était l'aubergiste, grand courtier électoral, dont la maison en général fort bien tenue servait aux réunions politiques.

Les Pays-Bas. — Les habitants des Pays-Bas, désormais peu mêlés aux grandes affaires politiques qui agitaient l'Europe, continuaient à s'enrichir et employaient leurs revenus « à meubler très proprement leurs belles maisons, à cultiver des jardins admirables, à entretenir des maisons de plaisance qui, disposées sur les bords de leurs canaux, semblent former des rues et ne faire de toute la Hollande qu'une seule ville »

Les Pays-Bas.



Femmes du peuple; d'après un tableau de C. Troost (1697-1750).



Intérieur riche; chambre d'une accouchée; gravure en taille-douce de P. Tanjé (1706-1760?) datée de 1757, d'après une peinture de C. Troost (1697-1750).



Paysans, d'après une peinture de C. Troost (1697-1750).



Famille de bourgeois; gravure en taille-douce de J. Houbraken (1698-1780), d'après une peinture de C. Troost (1697-1750) représentant la fête de Saint-Nicolas.

(Brueys). Leur propreté restait proverbiale en Europe. « Il règne dans leurs maisons, lit-on chez le même écrivain, une propreté excessive, gênante et ridicule. » Les nobles et les riches avaient adopté le costume français; alors apparaissent, dans le vêtement des femmes du peuple, ces curieuses coiffures, résilles, casques métalliques, encore aujourd'hui portées par les paysannes hollandaises.

La cour de Prusse pendant le règne de Frédéric-Guillaume Ier. — Dans l'Allemagne du XVIIIe siècle, l'intérêt se porte particulièrement sur la cour de Prusse. La cour de Saxe passait pour la plus riche; la cour autrichienne pour la plus rigoureuse en matière d'étiquette; la cour de Prusse, sous le règne de Frédéric-Guillaume Ier et de Frédéric II fut, sans contredit, la plus originale. La cour de Frédéric-Guillaume Ier était remplie de contrastes; la reine voulait un cérémonial minutieux et une étiquette correcte; le roi se laissait aller parfois à un débraillé d'étudiant. Cependant il tenait à faire figure; mais ses désirs de représentation étaient contrariés par sa sévère économie. Au château de Vonsterhausen, « lit-on dans les *Mémoires* de la margrave de Baireuth, la table était toujours de vingt-quatre personnes, dont les trois quarts faisaient diète, parce que l'ordinaire n'était que de six plats, servis avec beaucoup d'économie. » Mais le même souverain voulant « posséder une nouveauté qu'aucun souverain de l'Europe n'avait encore eu », fit orner les chambres d'apparat du palais royal à Berlin d'une décoration où il entra « plus de deux millions d'argenterie en poids ». Naturellement, avec ce prince aux goûts militaires si développés, les revues tenaient une grande place dans les fêtes de la cour; les princes et les princesses de la famille royale avaient ordre d'y assister.

La cour de Prusse pendant le règne de Frédéric II. — Il y a quelque impropriété à parler d'une cour de Prusse pendant le règne de Frédéric II; jamais prince n'eut peut-être aussi peu de souci de l'étiquette ni du cérémonial. « Si vous

Costumes allemands.



Patricien de Nüremberg; Jean Sigismond Holzschuher, magistrat de cette ville; gravure en taille-douce de J.-M. Preissler (1698-1771), d'après le portrait peint par J. Kupezky, en 1732.



Prince royal de Prusse; Frédéric Henri-Louis, frère de Frédéric II; gravure en taille-douce de Schmidt (1712-1775), d'après le tableau peint par Amédée Vanloo, en 1765.



Dame noble vers 1745; la baronne de Hohenthal; gravure en taille-douce de Bernigeroth, d'après un portrait peint par La Fontaine.



Riche bourgeois, bourgeoise et domestiques vers 1735; d'après une gravure en taille-douce anonyme, conservée au département des Estampes de la Bibliothèque nationale. On remarquera à gauche le coureur.

Villes allemandes.



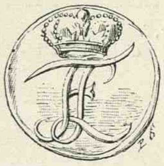


Monnaie en or de Frédéric II, roi de Prusse (1740-1786).





Monnaie de la République de Lübeck (shilling d'argent) frappée en 1732.

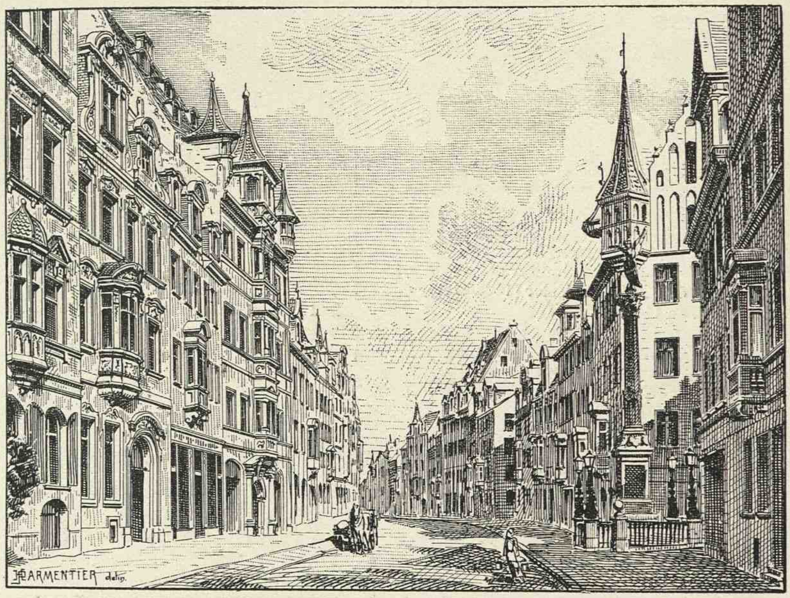


Monnaie de cuivre du landgrave de Hesse-Cassel Frédéric II, frappée en 1774.

Ces monnaies sont conservées au Cabinet des Médailles à Paris.



Place à Pirna (Saxe); d'après un tableau peint par Canaletto (1697-1768) et conservé au Musée de Berlin.



Rue à Nüremberg; la plupart des maisons de cette rue ont été construites au XVIIIe siècle.





Ducat en or de l'électorat de Cologne, à l'effigie de l'empereur Charles VI, frappé en 1724.

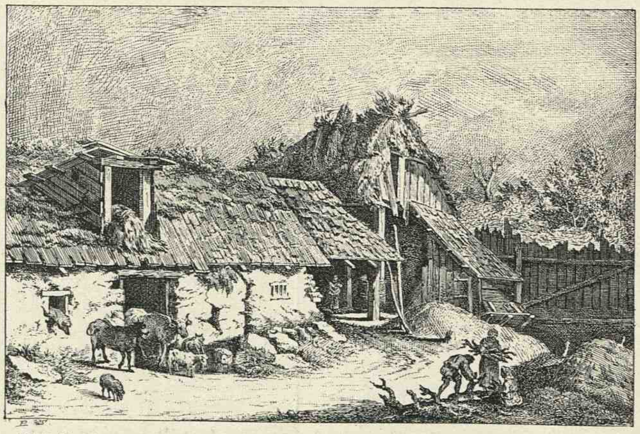




Monnaie en argent de l'électeur palatin Charles-Théodore, frappée en 1765.



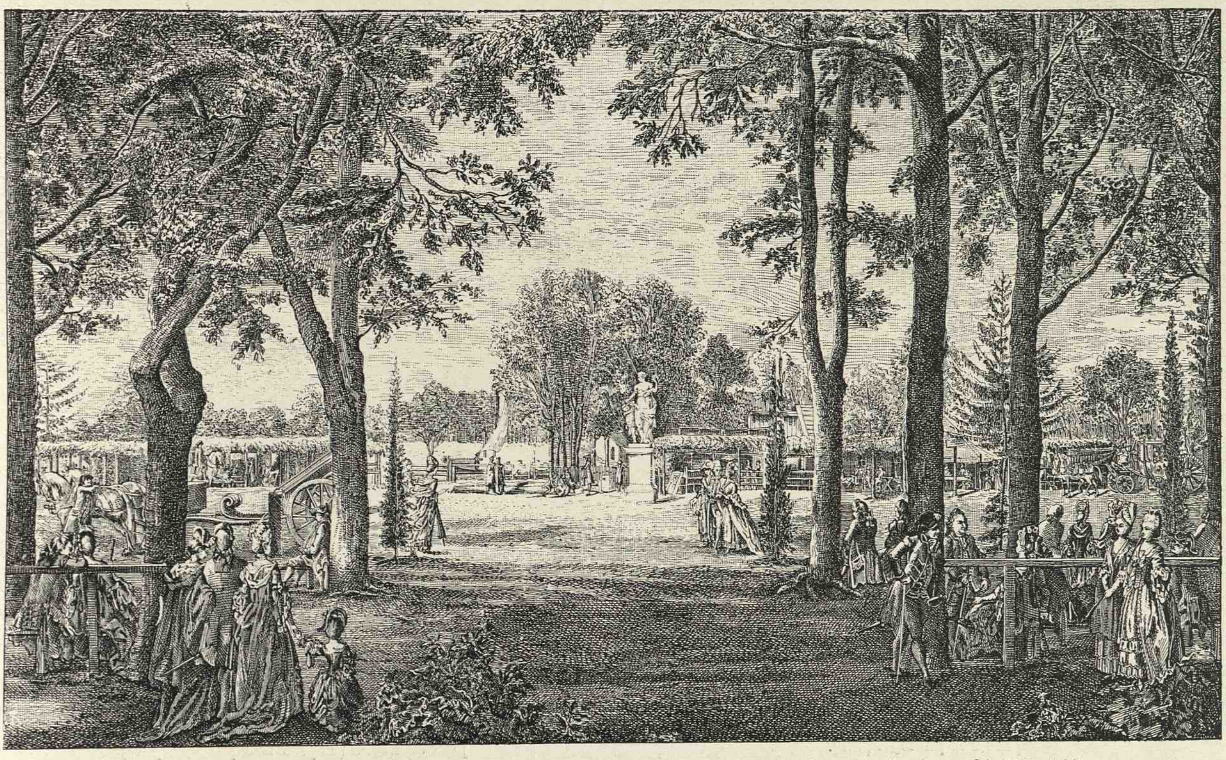
Revers de la monnaie du landgrave de Hesse-Cassel Frédéric II.



Habitation paysanne à Enzensdorf, d'après une eau-forte de Brand (1735-1806).

voulez savoir, écrit Voltaire, les cérémonies royales du lever, quelles étaient les grandes et petites entrées, quelles étaient les fonctions de son grand aumônier, de son grand chambellan, de son premier gentilhomme de la chambre, de ses huissiers, je vous répondrai qu'un laquais venait allumer son feu, l'habiller et le raser; encore s'habillait-il presque seul. » Pour la réception d'un ambassadeur turc, on avait préparé au prince un habit très riche et fort brillant. Le jour de la cérémonie, il tarda tant à s'habiller qu'il n'eut pas le temps de mettre le bel habit. « Ainsi ce fut avec son vieux chapeau, ses vieilles bottes toutes déformées et son vieil uniforme tout usé qu'il alla occuper le trône qu'on lui avait élevé sous un dais antique. » Le prince vivait à Postdam la

Berlin.



Promenade à Berlin vers 1770; la place des tentes au parc; gravure en taille-douce de Chodowiecki (1728-1801).

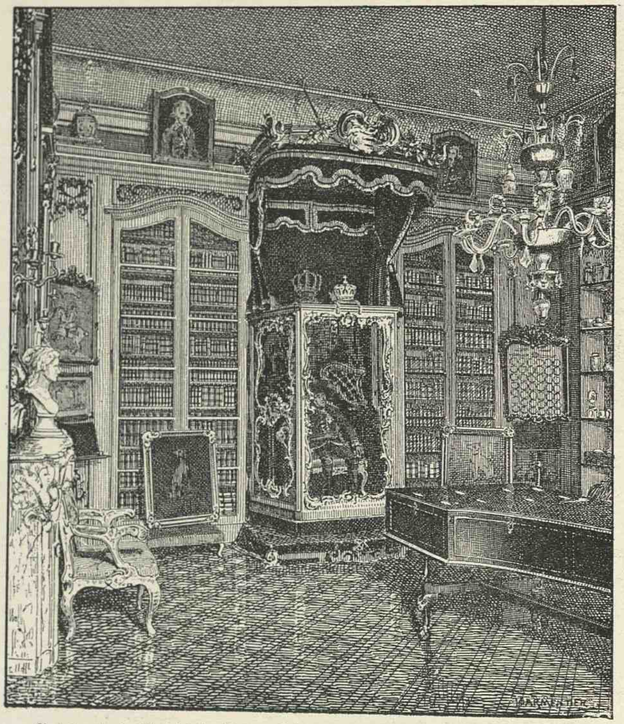
plus grande partie de l'année; levé tous les matins à quatre heures, il donnait la plus grande partie de la journée au travail, et ne s'en délassait que par la conversation et la musique. Le séjour auprès de lui dans cette résidence sévère mettait au désespoir les princes et les officiers que leur devoir retenait auprès de lui, et comme un jour le français Thiébaut demandait au prince Guillaume, neveu du roi, ce que ses compagnons et lui faisaient à Postdam, le jeune homme répondit : « Nous passons notre vie à conjuguer tous le même verbe : je m'ennuie, tu t'ennuies, il s'ennuie, etc. ». La véritable cour de Prusse était tenue par la reine Élisabeth Christine : « C'était chez elle que se rendaient, aux jours et heures marquées, les ministres, généraux, envoyés et courtisans; c'était à elle que se faisaient les présentations d'étrangers et autres. »



Famille bourgeoise; gravure en taille-douce de Chodowiecki, datée de 1771 représentant le cabinet du peintre.

Les petites cours allemandes. — En revanche, tenir une cour était l'objet de l'ambition des petits seigneurs allemands, qui se ruinaient à satisfaire ainsi leur vanité. La sœur de Frédéric II, la margrave de Baireuth, nous a laissé un tableau curieux, d'ailleurs fort satirique, de la vie qu'on menait dans les petites principautés allemandes. La vanité y avait une large place; on en jugera par ce bref résumé d'un repas de cérémonie à la cour du margrave de Baireuth. Après trois sonneries de timbales et de trompettes,

Résidences royales.

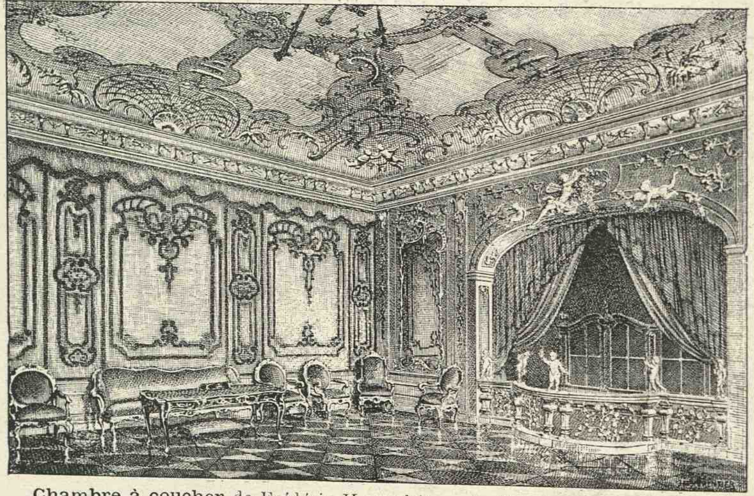


Cabinet de Frédéric II au château de Mon Bijou, près de Berlin (d'après une photographie).



Bibliothèque de Frédéric II au château de Sans-Souci, à Postdam, près de Berlin (d'après une photographie).

le fils du margrave suivi de toute la cour, alla chercher son père qu'il conduisit auprès de la princesse sa belle-fille. « Tout le monde était en habit de gala fort propre. » Le maréchal de cour ayant averti qu'on avait servi, passa le premier avec son bâton de maréchal. Le margrave donna la main à la princesse, et tout le cortège gagna processionnellement la salle du festin. Une table de vingt couverts avait été placée sur une estrade sous un dais. La garde l'environnait. La cour resta derrière les convives jusqu'à ce que le



Chambre à coucher de Frédéric II au château de Potsdam, près de Berlin (d'après une photographie).



Sceau de Frédéric-Guillaume, roi de Prusse (1713-1740).



Sceau de Joseph II, empereur d'Allemagne (1765-1790).

Ces deux sceaux sont conservés aux Archives nationales à Paris.

premier service fut levé. « On but plus de trente santés au bruit des timbales, des trompettes et du canon. Cette insupportable cérémonie dura trois heures. »

Les villes. — La bourgeoisie des villes vivait au contraire très simplement. A peine trouvait-on dans les petites cités allemandes un café ou une maison de thé et de fortes amendes punissaient ceux qui, les jours de fêtes, allaient jouer dans les auberges entre deux sermons. Ces villes conservaient à peu près l'aspect qu'elles avaient

Vienne.



Vendeuse de peaux de lièvre.



Servante.



« Guet qui crie les heures. »



Boulanger, vendeur de craquelins, sorte de petits gâteaux en couronne.



Rue à Vienne vers 1725 ; d'après une eau-forte de Delsenbach (1687-1765) empruntée à une suite représentant les édifices de Vienne.



Ouvrier.

Ces figures sont empruntées à une suite d'eaux-fortes de Brand (1735-1806), intitulée « *Cris de Vienne* » (1774).

au siècle précédent ; en Prusse, les villes de garnison étaient toutes entourées de fortifications, ou au moins de palissades. Beaucoup d'entre elles étaient encore fort sales ; aux bains d'Ems, en 1737, il y avait une allée où « l'on n'était jamais seul : les cochons, accompagnés des autres animaux domestiques, y tenaient fidèle compagnie à chacun, de façon qu'on était obligé de les écarter à coups de canne à chaque tour qu'on faisait ». Cependant, beaucoup d'améliorations furent effectuées dans les capitales ; Frédéric II fit construire un grand nombre de maisons à Berlin ; beaucoup d'édifices à Munich et à Dresde datent de ce siècle ; et à Vienne, l'initiative privée suppléa à la négligence de Marie-Thérèse et de François qui ne firent rien pour leur capitale.

Les campagnes. — Les campagnes eurent encore beaucoup à souffrir des guerres qui ensanglantèrent le milieu du XVIIIe siècle. Les gravures de Brand et de quelques autres artistes nous montrent les habitations paysannes petites, basses, couvertes de chaume, n'ayant guère d'ouvertures. « Dans les États prussiens, écrit Thiébaud à la fin du règne de Frédéric II, le peuple, celui des campagnes, ne vit presque que de café. Les paysans en font des gamelles pleines avec du lait et un peu de cassonade, et la famille tout entière dîne avec cette espèce de soupe, en y joignant un hareng sec. » Les chemins étaient fort mauvais, et, dans les mémoires du temps, le récit d'accidents de voitures revient à chaque instant.

L'Italie. — La décadence de l'Italie se poursuit au XVIIIe siècle. Dans les campagnes souvent incultes, aux chemins à peu près impraticables, les paysans habitaient de pauvres maisons dont

Rome.



La place de la Rotonde à Rome au milieu du XVIIIe siècle ; d'après une eau-forte de Piranesi (1707-1778), empruntée à une suite représentant les vues et les édifices de Rome, publiée en 1755. On distingue à droite le Panthéon d'Agrippa devenu l'église de la Rotonde.



Mendiant.



Homme du peuple.



Jeune femme en prière.

Ces vignettes sont empruntées à une suite d'eaux-fortes de Pierre (1715-1789), publiées en 1756 sous le titre « *Figures du bas peuple à Rome* ».

les fenêtres étaient fermées par des carreaux de papier ; ils se nourrissaient de châtaignes, de fèves, de millet et de maïs. Les villes étaient trop grandes pour leur population ; un tiers à peine de la superficie de Rome était habité ; les monuments s'y élevaient au milieu de masures. Le dénuement avait atteint les plus hautes classes de la société ; à Rome, écrit de Brosses, « les

Venise.



Le Carnaval de Venise; gravure en taille-douce de Giacomo Leonardini, exécutée en 1755 d'après une peinture de J.-B. Tiepolo (1697-1770).



Le grand canal à Venise; d'après une peinture de Canaletto (1697-1768), conservée au Musée de Berlin.



Noble vénitien masqué; gens du peuple; fragment d'une peinture de J.-B. Tiepolo (1697-1770). Le noble porte le manteau. « Tout homme, qui par son état est au-dessus de l'artisan, est moins dispensé de le porter, quand il sort, quelque chaud qu'il fasse, que nous ne le sommes, de porter une culotte » (de Brosses).

palais des grands seigneurs sont la plupart aussi déserts que le reste de la ville. » Il y avait cependant à cette misère générale des exceptions. Turin plaisait aux étrangers par la régularité et la propreté de ses constructions neuves. La place Saint-Marc, à Venise, conservait son aspect animé. « Les robes de palais, les manteaux, les robes de chambre, les Turcs, les Dalmates, les Levantins de toute espèce, hommes et femmes, les tréteaux des vendeurs d'orviétan, des bate-

Types et vues d'Italie.



Sceau de Charles-Emmanuel III, roi de Sardaigne (1730-1773).



Paysans et paysannes des environs de Naples, vers le milieu du XVIIIe siècle ; fragment d'une aquatinte de Sandby (1725-1805).



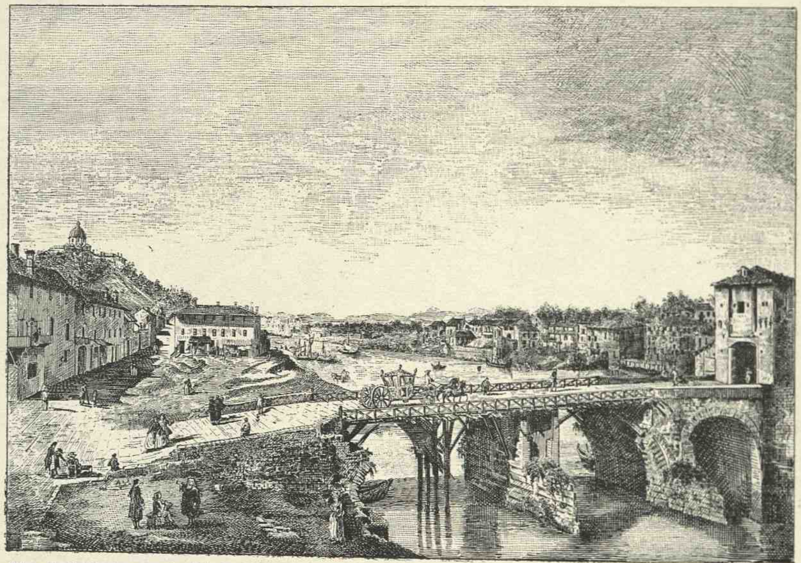
Revers du sceau de Charles-Emmanuel. Ce sceau est conservé aux Archives nationales, à Paris.



Écu d'argent de la république de Lucques, frappé en 1744, portant au revers l'image de saint Martin, patron de la ville (Cabinet des Médailles).



Monnaie d'or de la république de Venise, frappée en 1738, quatrième année du doganat d'Aloys Pisano (Cabinet des Médailles).



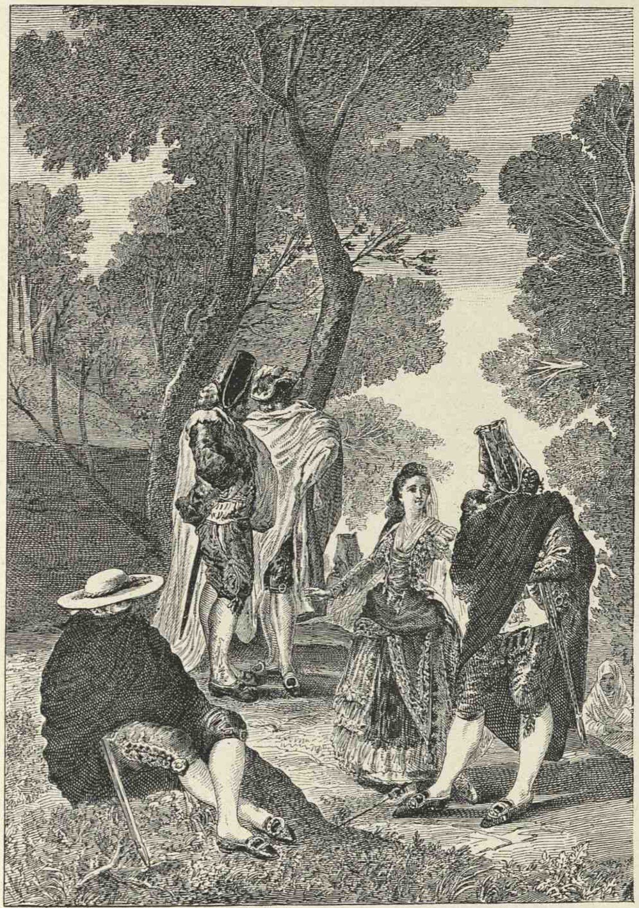
Pont de bois sur le Pô établi sur les piles d'un pont antique à Turin ; d'après une peinture de Canaletto (1697-1770), conservée au Musée royal de Turin.



Musiciens ambulants et gens du peuple ; d'après une peinture de Zoffani (1733-1788) conservée au Musée de Parme.

leurs, des moines qui prêchent et des marionnettes, tout cela, dis-je, qui y est tout ensemble à toute heure la rendent la plus belle et la plus curieuse place du monde » (de Brosses). Les Florentins étaient célèbres pour « leur magnificence outrée en équipages, meubles, livrées et habillements ». Dans toutes les villes italiennes, la bonne société avait coutume de se rendre en carrosse dans l'après-midi ou à la tombée du jour dans la principale rue. De Brosses ne pouvait « digérer cette plate manière italienne de se promener en carrosse, au milieu d'une ville, suffoqué de chaleur et de poussière ». Le soir, on se retrouvait au théâtre, extrêmement fréquenté ou dans les *assemblées*, ou conversations, réunions qui se tenaient à certains jours de la semaine chez une dame ou chez une autre ; on y causait, on y jouait, on y faisait de la musique et l'on se séparait vers onze heures ou minuit, après avoir pris une tasse de café ou de chocolat, un peu d'eau glacée, ou quelque fruit. Enfin le carnaval italien était l'occasion de réjouissances nombreuses ; à Rome, il était accompagné de cavalcades et de courses de chevaux ; à Venise, il durait six mois.

Scènes de la vie espagnole.



Promenade en Andalousie.



Marchande de porcelaines.



Monnaie de Philippe V (1700-1746), frappée à Barcelone en 1705 (Cabinet des Médailles).



Noce de village.
Cette vignette ainsi que la *Promenade en Andalousie* et la *Marchande de porcelaines* sont reproduites d'après des cartons de tapisserie exécutés par Goya (1746-1828) et conservés au Musée du Prado, à Madrid.



Monnaie de Charles IV (1788-1808); quart de réal (Cabinet des Médailles).

L'Espagne. — Il n'y a pas grande différence entre la cour d'Espagne au XVIIe et au XVIIIe siècle; la rigueur de l'étiquette et la monotonie de l'existence y sont les mêmes. La plus originale des cérémonies de cour était le baise-main, défilé de tous les grands devant les membres de la famille royale, dont on devait baiser la main, fussent-ils même au maillot. Les grands continuaient à mener une existence oisive au fond de leurs palais chaque jour plus délabrés. Il n'y avait guère d'animation que dans le peuple des villes, souvent fort misérable cependant. La décadence des villes de l'intérieur s'était accélérée au XVIIIe siècle. Cependant quelques grandes villes commencèrent à se transformer; à Madrid, le marquis Esquilache, ministre de Charles III, fit nettoyer

Scènes de la vie espagnole.

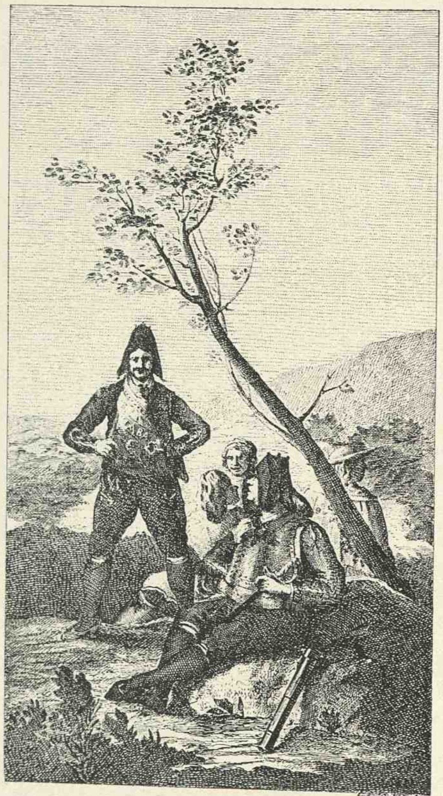


Querelle à la porte d'une auberge.



Le jeu des échasses.

les rues, placer cinq mille réverbères et organiser une police sérieuse. La vie dans ces villes était encore très simple ; les Madrilènes s'éclairaient avec des chandeliers de métal à tige creuse remplie d'huile où trempait une mèche, et se chauffaient avec des brasiers de cuivre posés sur des cercles de bois et remplis de braise ; le mobilier était très sommaire ; l'alimentation, très sobre ; les gens du peuple ne vivaient guère que de pain et de fruits, et ne buvaient que de l'eau additionnée de jus de citron. On apportait plus de recherche dans le vêtement ; vers le milieu du siècle, l'ancien costume espagnol disparut, et tandis que les gens de cour et les fonctionnaires adoptaient peu à peu les modes françaises, bourgeois et gens du peuple s'enveloppaient dans la *cape*, serraient leurs cheveux dans une résille, plaçaient sur leur tête le chapeau à larges bords ; les femmes passaient par-dessus la robe la *basquine*, jupe unie de soie, de taffetas ou de velours, qui laissait voir le bas de soie, et couvraient leur tête de la mantille. Le théâtre, les courses de taureaux, la danse, la promenade et le jeu étaient les distractions principales des habitants des villes. Quant aux paysans, leur sort était très inégal, suivant le régime auquel ils étaient soumis. « Il n'y a d'aisance que dans les pays de petite ou de moyenne propriété, là où règne le grand propriétaire, règne aussi la misère. » Même dans les pays les plus fortunés, les mœurs étaient encore grossières ; les maisons des riches paysans de Navarre et de Biscaye n'avaient pas de vitres et la fumée du foyer s'échappait par un trou percé dans la toiture.

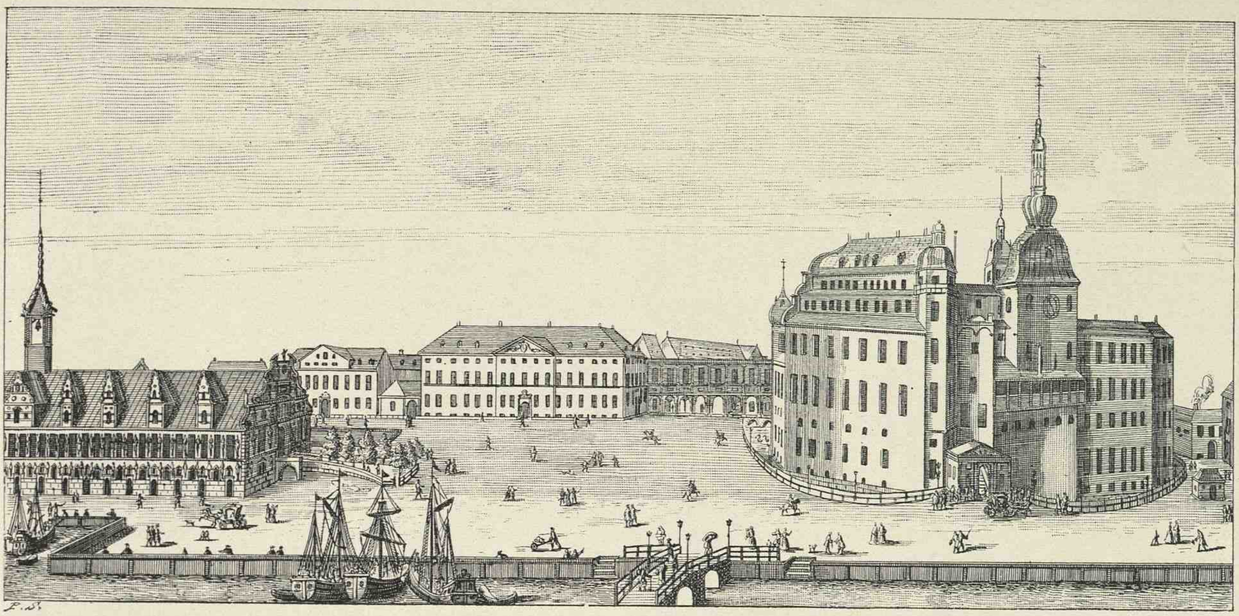


Gardes destinés à empêcher la contrebande du tabac.



Dame noble et son cavalier.

Ces quatre vignettes sont reproduites d'après des cartons de tapisserie exécutés par Goya (1746-1828) et conservés au Musée du Prado, à Madrid.



Copenhague au XVIIIe siècle; la place du Château royal; d'après une gravure en taille-douce de Corvinus (1628-1738).

CHAPITRE III

Les États scandinaves, la Pologne, la Russie et la Turquie au XVIIIe siècle.



Sceau de Gustave IV, roi de Suède (1792-1809).



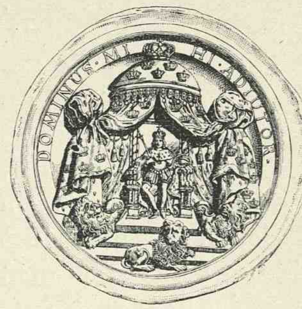
Monnaie d'or de Gustave IV, roi de Suède (1792-1809).



Monnaie d'argent de Gustave III, roi de Suède (1771-1792).



Prince royal de Danemark; Christian VII enfant; d'après une gravure en taille-douce de Preisler reproduisant le portrait du jeune prince peint en 1752 par le peintre suédois Pilo (1711-1793).



Sceau de Frédéric III, roi de Danemark (1699-1730).



Monnaie d'argent de Frédéric III, roi de Danemark (1699-1730).

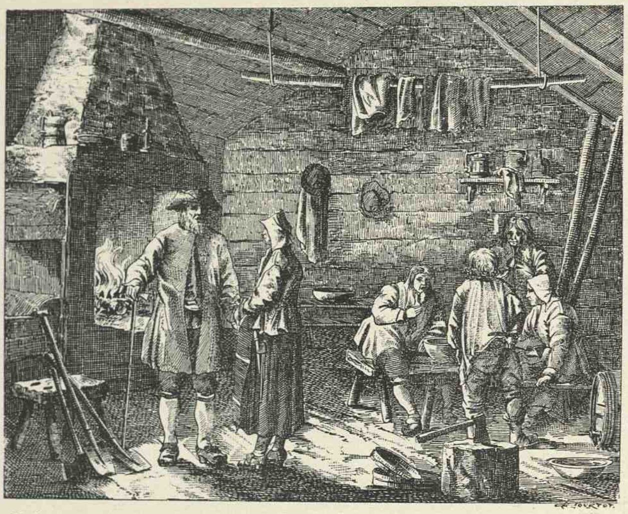


Ducat d'or de Frédéric V, roi de Danemark (1746-1765).

Les sceaux reproduits sur cette page sont conservés aux Archives nationales de Paris; les monnaies au Cabinet des Médailles de la Bibliothèque nationale, à Paris.

Le Danemark. — L'histoire des mœurs au Danemark pendant le XVIIIe siècle est peu intéressante. A la cour l'influence allemande domina d'abord, puis fut remplacée par celle de la France. Fastueuse sous le règne de Christian VI, la cour redevint beaucoup plus simple sous ses

Les États scandinaves.



Cabane et costumes de paysans de la Dalécarlie, à la fin du XVIIIe siècle.



Cabane et costumes de paysans de la Blékingie, à la fin du XVIIIe siècle.

Ces deux vignettes reproduisent des gravures en taille-douce de J.-F. Martin, exécutées d'après des tableaux de P. Hillerström (1752-1816).

successeurs; ce roi et sa femme Sophie-Madeleine eurent le goût des constructions et firent édifier, entre autres monuments, le château royal de Copenhague. La capitale, rebâtie presque tout entière après l'incendie de 1728, était estimée, à la fin du siècle, une des plus jolies villes du nord de l'Europe; au moins deux voyageurs français, qui la visitèrent alors, la trouvent propre, bien bâtie et passablement éclairée. La vie y était en général assez modeste, les fortunes étaient médiocres; cependant le goût s'affinait, le thé, le café et le chocolat commençaient à se substituer à la bière et à la soupe à la bière. Dans les campagnes, les paysans encore soumis au dur régime du servage, vivant souvent dans des cahutes de bois et d'argile couvertes de chaumes, se dédommageaient de leurs maux par l'ivrognerie.



Dame noble norvégienne.



Noble suédois dans l'habit de cour prescrit par Gustave III.

Ces costumes sont reproduits d'après des gravures en taille-douce conservées au Cabinet des estampes de la Bibliothèque nationale.

La Suède. — Gustave III rendit à la cour de Suède l'éclat qu'elle avait à peu près complètement perdu depuis le règne de Charles XII. Déjà sa mère Louise-Ulrique avait rétabli l'étiquette; il réorganisa le cérémonial qui fut calqué sur celui de la cour française. Les fêtes auxquelles se plaisait le roi furent célèbres en Europe; elles étaient extrêmement variées; d'abord le roi aimait passionnément le théâtre; il composait et jouait lui-même; on le vit souvent, après avoir tenu son rôle dans une pièce, en garder le costume encore pendant quelques heures. « En l'espace de deux semaines, raconte un témoin oculaire, j'ai vu jouer à Gripsholm où la cour passait les fêtes de Noël, l'*Athalie* de Racine, le *Cinna* de Corneille, *Adélaïde Du Guesclin*, *Gingiskhan*, *Rhadamiste et Zénobie*, suivis des comédies de *Mélanides*, l'*Anglais à Bordeaux*, et une pièce suédoise, le *Pari*. » A ce divertissement il faut ajouter les ballets, les scènes héroïques ou lyriques, les fêtes allégoriques, les tournois et carrousels, les jeux de bague et de quintaine, les danses de caractère, etc. Le roi essaya de propager ce goût du plaisir parmi ses sujets; il établit des bals parés à la Bourse de Stockholm et allait avec la famille royale y passer quelques instants. Cela bouleversait les habitudes de sa paisible capitale où toutes les maisons étaient fermées à sept heures du soir. Stockholm était

La Pologne.



Sceau d'Auguste III (1733-1763).



Costume noble; Auguste III en costume polonais; gravure en taille-douce de L. Zucchi (1704-1779), d'après un portrait peint par Louis de Silvestre qui vécut de 1675 à 1760 (Schiemann).



Sceau de Stanislas (1763-1794).



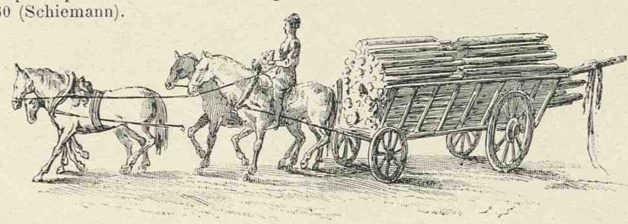
Nobles.



Dame noble, suivante et noble.



Carrosse.



Charrette.



Cavalier noble.



Porteur d'eau.

Ces vignettes sont extraites d'aquarelles anonymes reproduisant divers aspects de Varsovie, conservées au Cabinet des estampes de la Bibliothèque nationale.

Les sceaux reproduits sur cette page sont conservés aux Archives nationales de Paris.

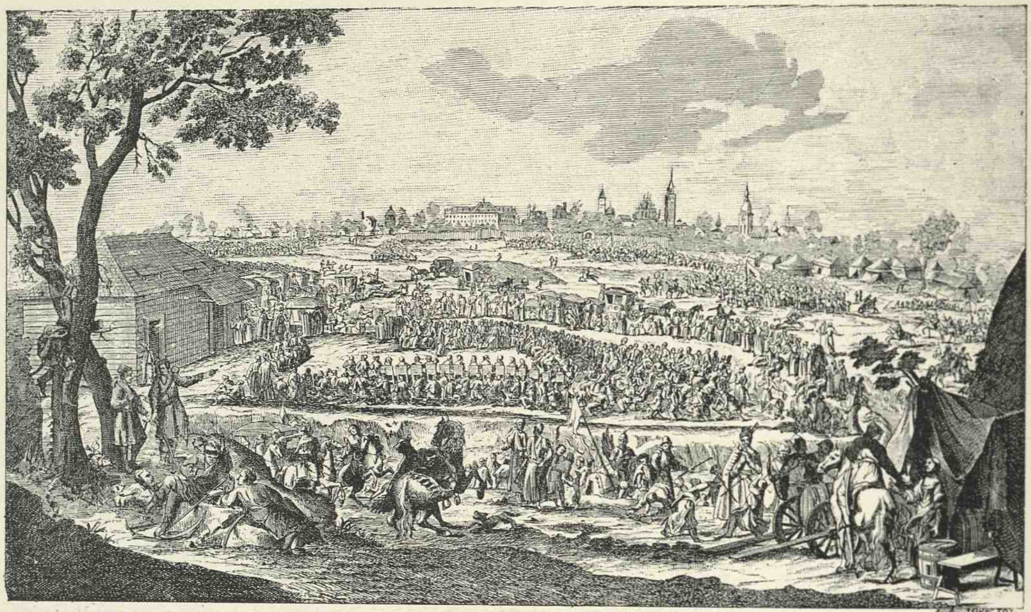
encore à cette date une petite ville, très mal pavée, assez mal éclairée, où la plupart des maisons étaient construites en bois et n'avaient qu'un rez-de-chaussée. Dans toute la Suède d'ailleurs, les maisons n'étaient guère construites autrement; le mobilier était simple et grossier. Les classes supérieures avaient adopté le costume français; les bourgeois et les paysans gardaient leurs pittoresques costumes aux couleurs éclatantes, divers suivant les régions. Un trait commun à toutes les classes de la société était malheureusement l'ivrognerie. « Cette funeste habitude commence dès l'enfance, écrivent deux voyageurs français qui visitèrent la Suède en 1791; nous avons vu des enfants de neuf à dix ans boire de grands verres d'eau-de-vie, dont nous ne serions jamais venus à bout. »

Les nobles polonais. — Pendant qu'autour d'eux, les autres peuples se transformaient, les Polonais étaient restés fidèles aux coutumes que leurs ancêtres avaient adoptées au XVIe siècle. Tout en parlant le français, les nobles avaient pour la plupart conservé le costume national, formé d'une longue veste, descendant jusqu'à mi-jambes, garnie de fourrures en hiver; ils étaient chaussés de bottes dont l'usage était indispensable par suite de l'entassement de la boue dans les rues des villes ou du mauvais état des chemins dans les campagnes; ils portaient le sabre au côté; ils allaient fréquemment à cheval. Ils ne portaient point perruque, se rasaient la barbe et gardaient aux lèvres une moustache épaisse. Hommes et femmes se cou-

La Pologne.



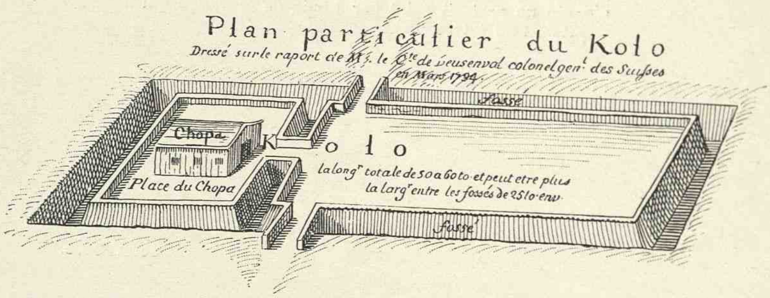
Monnaie d'or d'Auguste II (1697-1733).





Monnaie de cuivre d'Auguste III (1733-1763).

Diète pour l'élection d'un roi à Wola, près de Varsovie; d'après une gravure en taille-douce anonyme (Schiemann).



Plan du Kolo, enceinte destinée à séparer du reste des gentilshommes polonais le primat, les sénateurs et les ministres de la République, pendant la diète d'élection du roi de Pologne; le Chopa ou Szopa est le bâtiment destiné aux conférences de ces personnages; d'après un plan manuscrit conservé au Cabinet des estampes de la Bibliothèque nationale.

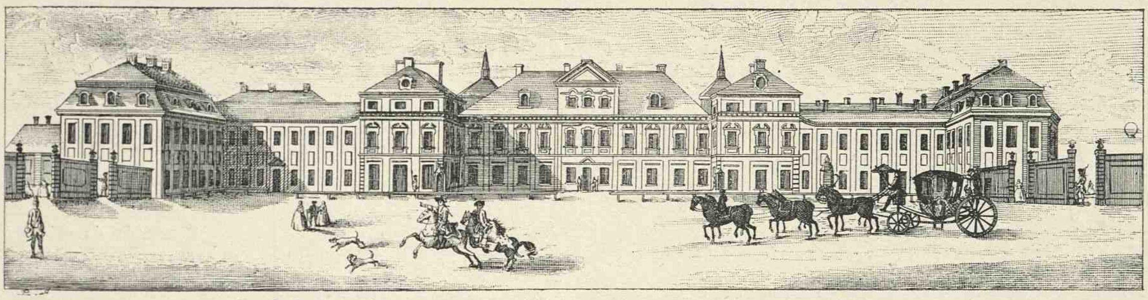
vraient la tête d'un bonnet fourré. Les chefs de la noblesse, les palatins, s'en allaient au combat, à cheval, accompagnés de nombreux écuyers appartenant à la misérable classe de petits nobles, qui vivaient auprès d'eux. Leur armement était resté celui des guerriers du XVIe siècle, lances, sabres, haches, mousquets et pistolets. Leur passion du luxe et du plaisir était effrénée. « Toute l'année, dit un historien polonais, Pzujski, s'écoule en fêtes incessantes, qui sont pour la noblesse des occasions de dépenses énormes; elles suivent les fêtes ecclésiastiques; après la messe et les vêpres, on boit et on danse. » Les Polonais, écrit un voyageur français de la fin du siècle, sont « les premiers buveurs de l'Europe ». Vider une coupe d'un trait était une prouesse habituelle.

Les diètes; l'élection royale. — Au nombre de leurs occupations, il faut mettre les débats politiques. Le régime de la Pologne appelait fréquemment les nobles en assemblées électorales ou délibératives. De toutes ces réunions, la plus curieuse était celle où le roi était élu. Dans la plaine de Wola, auprès de Varsovie, se rendaient parfois 120 ou 130 000 gentilshommes « qui demeuraient sous leurs tentes en attendant l'élection ». On commençait par élever un bâtiment de bois, le Szopa, entouré d'un rempart et d'un fossé; là se réunissaient avec le primat, principal personnage du royaume pendant l'interrègne, les sénateurs et les ministres de la République. Quand les discussions préliminaires avaient pris fin, parfois après plusieurs semaines, les nobles montaient à cheval, s'approchaient du Szopa, et se rangeaient à l'entour sous leurs bannières. On chantait l'hymne *Veni Creator;* puis, le primat passait à cheval devant chaque groupe et proposait à haute voix les noms des candidats. « Alors la scène devient infailliblement tumultueuse, lit-on dans un mémoire anonyme écrit au milieu du XVIIIe siècle sur la constitution du royaume de Pologne; on s'anime, on s'injurie, on met le sabre à la main; les coups de pistolet se font entendre et il y a quelquefois du sang

La Pologne.



La Place du faubourg de Cracovie, à Varsovie; d'après une aquarelle du R. P. Ricaud.



Le Palais royal, à Varsovie; d'après une gravure en taille-douce anonyme.

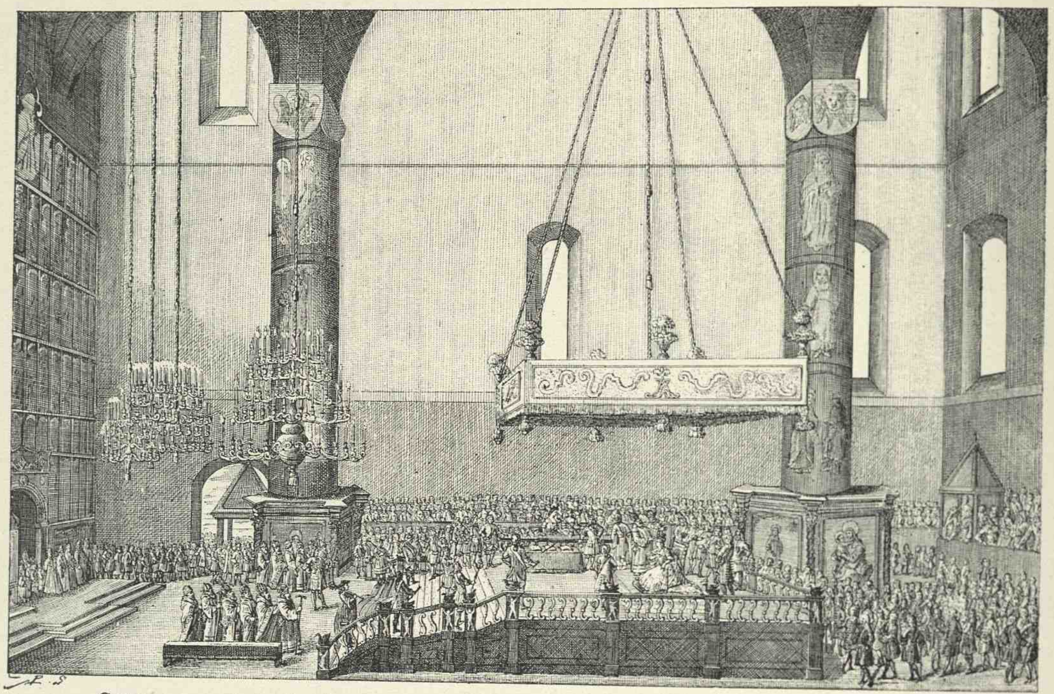
Les originaux de ces deux gravures sont conservés au Cabinet des estampes de la Bibliothèque nationale.

répandu. » Quand l'accord était à peu près fait, le primat nommait roi celui des candidats qui avait été le plus acclamé. « L'assemblée se met à genoux dans la campagne et le primat chante le *Te Deum* auquel succèdent les salves d'artillerie et de mousqueterie, le bruit des timbales et des trompettes et mille cris d'allégresse. » On détruisait ensuite le Szopa; on comblait le fossé, et un second *Te Deum* était chanté dans la cathédrale de Varsovie.

Misère du pays. — En aucun autre pays d'Europe plus qu'en Pologne, on ne retrouvait un aussi saisissant contraste entre la richesse des nobles, la médiocre fortune des habitants des villes et la misère des paysans. Les villes étaient petites; la capitale, Varsovie, était « si horriblement pavée » qu'il était impossible d'y mener les chevaux au grand trot; ses rues étaient sales, point éclairées, « bordées en quelques endroits d'assez beaux hôtels, mais souvent de maisons, ou plutôt de cahutes épouvantables ». Les paysans, vêtus de peaux de mouton non apprêtées, vivaient dans des maisons en bois basses et couvertes de chaume, à peine éclairées par des fenêtres d'un ou deux pieds carrés. « Les villages et hameaux, écrit en 1799 l'abbé Georgel, sont peuplés d'une grande quantité de porcs qui y rôdent en liberté ou qui se vautrent dans la boue. » Un voyage en Pologne était une véritable expédition; il fallait emporter avec soi lit, vaisselle et provisions, s'attendre à verser plusieurs fois par jour, et se préparer à passer la nuit dans de mauvaises auberges où une cloison séparait seulement de l'écurie l'unique chambre où les voyageurs étaient entassés pêle-mêle.

La cour de Russie; Catherine II. — « La cour de Russie passe dans toute l'Europe pour extrêmement brillante; nous ne croyons pas qu'elle mérite cette célébrité », écrivent deux

La Russie.



Couronnement de l'impératrice Anne en 1730 ; d'après une gravure en taille-douce anonyme conservée au Cabinet des estampes de la Bibliothèque nationale.



Monnaie d'argent d'Élisabeth (1741-1762) d'une valeur de 10 kopecks.



Monnaie d'argent d'Anne (1730-1741).



Kopeck en cuivre d'Élisabeth I (1741-1762).

Ces monnaies sont conservées au Cabinet des Médailles, à Paris.



Impératrice ; Élisabeth Petrovna (1741-1762) gravure en taille-douce de Schmidt (1712-1775), d'après le portrait peint par L. Tocqué qui vécut de 1695 à 1772 (Schiemann).



Monnaie de cuivre d'Élisabeth (1763-1796) d'une valeur de 5 kopecks.



Monnaie d'or de Catherine II (1762-1796).

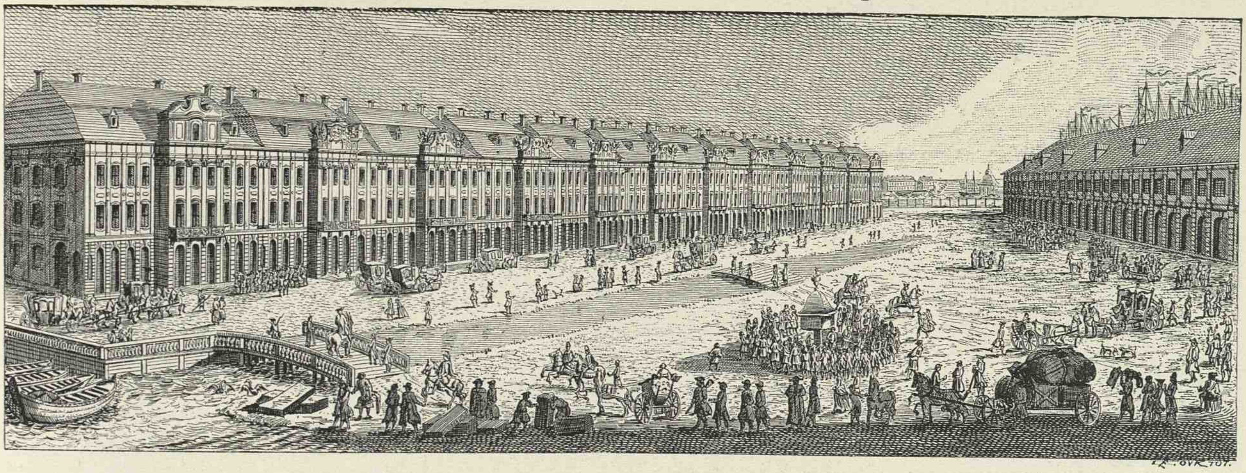


Monnaie de cuivre de Catherine II (1762-1796).

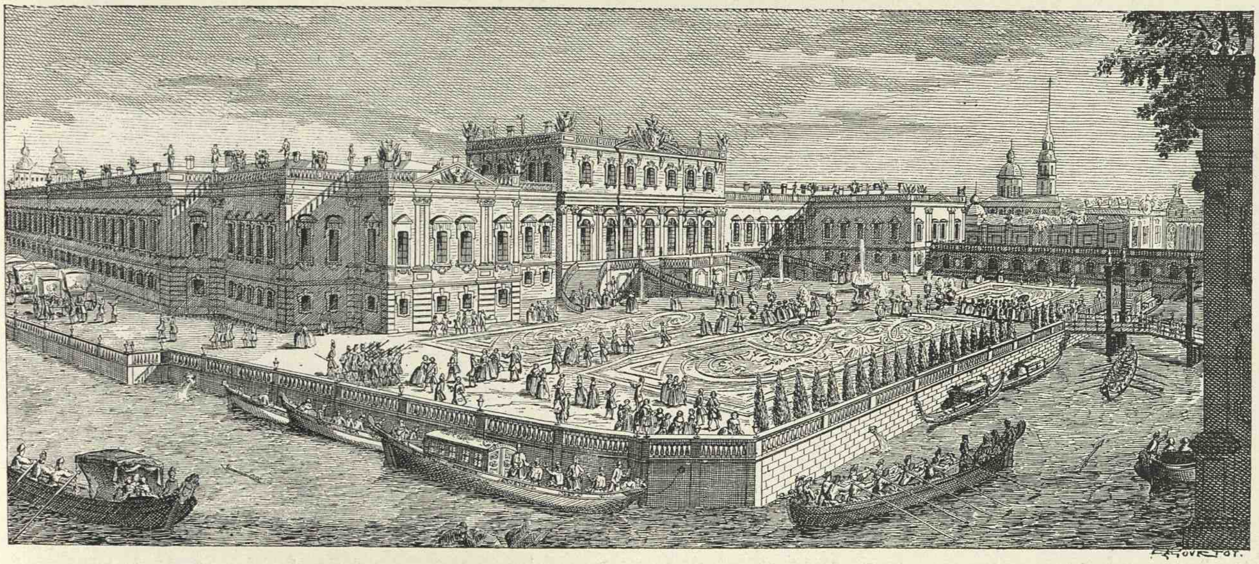
Ces monnaies sont conservées au Cabinet des Médailles, à Paris.

voyageurs français qui parcoururent la Russie en 1792. Cette transformation était due à Catherine II, qui, n'ayant pas beaucoup plus de goût que Frédéric II pour la représentation, avait de bonne heure renoncé au faste encore barbare d'Anne et d'Élisabeth. Levée à six heures, Catherine, après quelques soins de toilette, consacrait sa matinée au travail, dînait à une heure avec une dizaine de convives auxquels elle faisait manger une chère médiocre, car son plat favori était du

La Russie : Saint-Pétersbourg.



Saint-Pétersbourg en 1753 ; vue des bâtiments des collèges impériaux (*Recueil de plans et de vues de Saint-Pétersbourg*).



Saint-Pétersbourg en 1753 ; vue du palais d'Été (*Recueil de plans et de vues de Saint-Pétersbourg*).

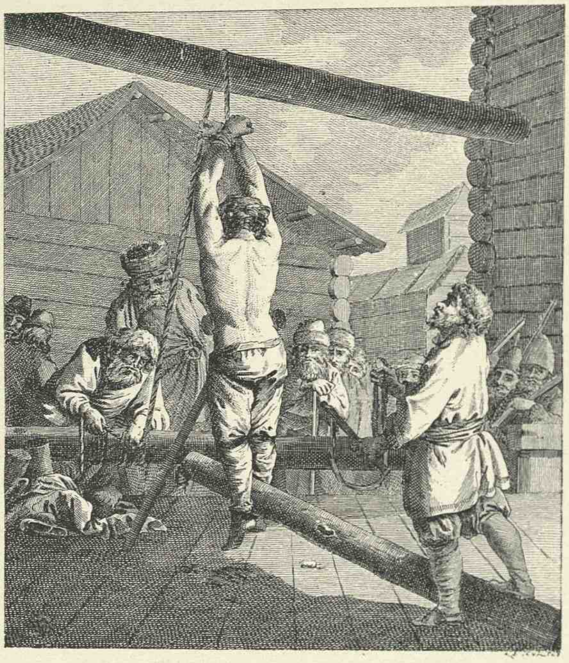
bœuf bouilli avec des concombres salées, donnait ensuite une heure à la broderie ou à la lecture, travaillait de nouveau avec ses ministres jusqu'à quatre heures, se reposait jusqu'à six, visitant les collections de tout genre qu'elle avait rassemblées dans son palais de l'Ermitage, puis à partir de six heures recevait la cour et se couchait à dix heures. Elle se plaisait de préférence à Tzarskoié-Sélo, d'où elle avait banni toute étiquette ; il était rare qu'elle sortît de ses palais. « La tragédie lui déplaît, écrit en 1773 l'envoyé français Durand ; la comédie l'ennuie; elle n'aime pas la musique; sa table est sans la moindre recherche ; le jeu n'est pour elle qu'une contenance ; elle n'aime dans les jardins que les roses ; elle n'a enfin de goût que pour bâtir et pour régenter sa cour, car celui qu'elle a pour régner, pour figurer dans l'univers est une passion. » C'est à ce besoin d'éblouir ses contemporains qu'il faut évidemment attribuer les magnificences du voyage en Tauride, peu familières à une princesse, qui n'avait pas plus d'une trentaine de personnes autour d'elle, estimait inutile de faire éclairer l'escalier principal du château de Péterhof alors qu'elle y conviait la cour à un bal masqué, et se décidait en 1792 à faire renouveler la livrée de ses pages, ce qui n'avait pas été fait depuis trente-quatre ans.

Les nobles russes. — Les nobles russes ne suivaient guère l'exemple de leur souveraine ; tous les témoignages sont d'accord pour signaler le faste « asiatique » des boïards. Ils avaient

La Russie.



Archevêque (Leprince).



Le supplice du grand knout (Leprince).



Pope en habit de ville (Leprince).



Marchand de Kalouga.



Femme de Kalouga en habit d'été.

Ces deux gravures en taille-douce sont extraites d'un recueil anonyme « *Habillements de toutes les nations de la Russie* » publié en 1774 (Cabinet des estampes de la Bibliothèque nationale).

autour d'eux un personnel extrêmement considérable de serviteurs, qu'ils recrutaient parmi leurs serfs ; Razoumowski en avait auprès de lui trois cents, parmi lesquels on comptait deux nains qui servaient de bouffons. Ils étaient magnifiques en vêtements qu'ils faisaient venir de France et portaient sans trop s'inquiéter souvent d'en assortir les couleurs et les parures. Aux fêtes de la cour, leurs femmes ruisselaient de diamants. Ils poussaient fort loin le luxe de la table, étant d'ailleurs fort grands mangeurs. Langeron prétend avoir vu Potemkine, dans un accès de fièvre il est vrai, « dévorer un jambon, une oie salée et trois ou quatre poulets, et boire du kvass, du klouwa, de l'hydromel et toutes sortes de vin. » Le comte Schérémetoff, recevant Catherine II, fait mettre sur une table disposée pour cent couverts d'immenses cristaux enrichis de pierres précieuses de toutes les couleurs et de gemmes du plus grand prix. Dans un souper, Potemkine fit circuler autour de la table des coupes de cristal remplies de diamants et invita les dames à y puiser à pleines mains. Mais, bien que les plus riches d'entre eux entretiennent des troupes de comédiens, qu'ils se piquent de former des collections d'objets d'art et de réunir de riches bibliothèques, les Européens, qui sont en rapport journalier avec eux, font peu de cas de leur culture intellectuelle.

Saint-Pétersbourg. — Le XVIIIe siècle vit Saint-Pétersbourg se développer. Sous Pierre le Grand et ses premiers successeurs, presque toutes les maisons étaient en bois; elles furent peu à peu remplacées par des maisons en briques, revêtues d'un mastic gris qui leur donnait l'apparence de constructions en pierre. Catherine II continua l'œuvre de Pierre le Grand et enrichit la ville d'un grand nombre de constructions nouvelles. Les étrangers admiraient volontiers la nouvelle capitale ; les rues droites, longues, très larges, les quais de granit bordés d'édifices neufs leur plaisaient fort; mais ils s'accordent à déclarer que la ville était mal

La Russie.



Marchands de poissons vivants et d'œufs d'esturgeons.

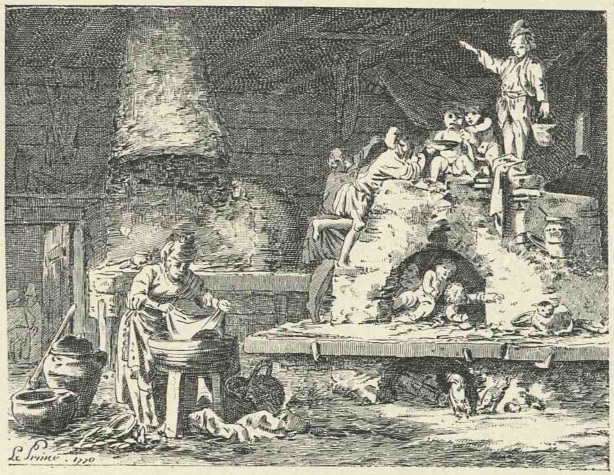


Paysans revenant du marché.



Paysanne promenant ses enfants en hiver.

Ces vignettes, ainsi que celles de la page 44, sont reproduites d'après des gravures en taille-douce de Leprince (1734-1781), artiste français qui vécut en Russie de 1758 à 1763.



Intérieur d'une isba ; à droite le poêle ; aquatinte.

pavée, fort boueuse sitôt qu'il avait plu et très mal éclairée. Les négociants et les bourgeois habitaient les plus anciennes parties de la cité ; les nobles étaient groupés autour des palais impériaux dans le quartier de l'Amirauté. Avec ses prétentions d'être une ville d'aspect européen, Saint-Pétersbourg présentait encore quelques traits propres aux villes russes. Les étrangers seuls pouvaient tenir boutique dans tous les quartiers de la ville : les marchands russes devaient se grouper par catégories dans un très grand bâtiment à deux rangs d'arcades en briques ; il était interdit d'y avoir du feu ou de la lumière et l'on s'y réchauffait à l'aide de gros vases d'étain pleins d'eau bouillante et bien fermés. Les *Boutiques*, comme on appelait ce bâtiment, étaient le rendez-vous de la bonne compagnie ; les alentours en étaient à toute heure encombrés de voitures.

Les paysans. — Les descriptions que les voyageurs de la fin du XVIIIe siècle nous font de la vie des paysans russes présentent déjà la plupart des traits auxquels nous ont accoutumés les récits de nos contemporains. C'est l'isba de bois où dans la même chambre sur le poêle, s'entasse en commun la famille du paysan ; c'est le grossier mobilier de bois ; c'est l'icone dans l'angle opposé au poêle ; c'est le costume fait d'une sorte de veste ou d'une peau de mouton serrée à la taille par une ceinture où le moujik a passé son couteau et sa hache ; c'est pour les femmes, le jour de fête, la parure d'or, de boucles d'oreilles, de collier, etc. ; mais quelques traits ont disparu de nos jours ; la femme du

La Turquie.



Repas. — Cette gravure est empruntée à un recueil d'aquarelles de Rosset, sculpteur lyonnais qui visita l'Empire turc à la fin du XVIIIe siècle (Cabinet des estampes de la Bibliothèque nationale).



Intérieur du sérail en 1720; miniature turque extraite d'un recueil de costumes turcs exécuté au début du XVIIIe siècle et conservé au Cabinet des estampes de la Bibliothèque nationale.

moujik a cessé de se couvrir le visage de plusieurs couches de blanc et de rouge et ne se noircit plus les dents. Pour l'éclairage, le pétrole a remplacé les fiches de bois plantées sur des tiges de fer, qu'on allumait pour éclairer l'intérieur de l'isba. Mais, hélas! le penchant à l'ivrognerie n'a pas encore disparu et tout au plus pourrait-on trouvé aujourd'hui poussé trop au noir le tableau que traçaient à la fin du XVIIIe siècle deux voyageurs français des ravages exercés par le goût de l'eau-de-vie parmi le peuple russe. « L'eau-de-vie est la passion dominante du paysan; dès qu'il a de l'argent, il s'enivre..., les innombrables fêtes du calendrier sont autant de jours consacrés à la crapule; or, comme le lendemain se ressent toujours de la débauche de la veille, on peut assurer que le Russe est ivre plus de la moitié de l'année. »



Femmes pleurant sur la tombe de leurs parents (Recueil de Rosset).

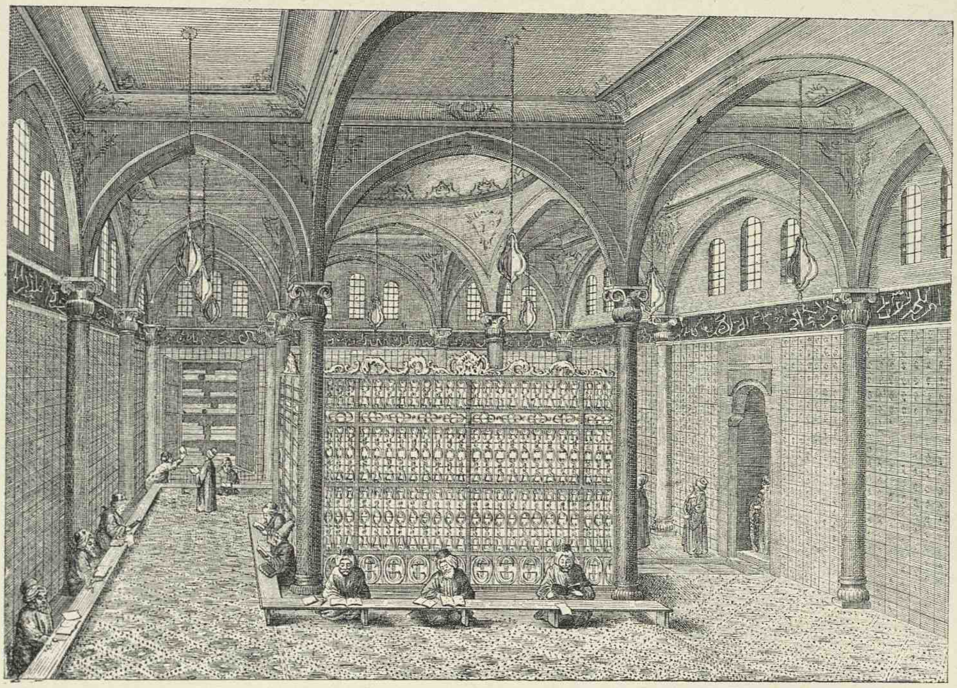
Constantinople. — Dans le courant du XVIIIe siècle, la Turquie semble s'être peu modifiée. A Constantinople, un sultan, Osman, avait bien essayé d'améliorer l'état de la voirie; mais il dût s'arrêter dans cette tentative devant l'opposition des propriétaires qui ne consentirent point à laisser percer des rues nouvelles à travers les terrains qui leur appartenaient. Constantinople resta ainsi la ville la plus séduisante vue de l'extérieur, la plus malpropre à l'intérieur. Les rues bordées de maisons en bois étaient « assez étroites pour que la saillie des toits laissât à peine un passage à la lumière »; elles étaient pavées de méchants cailloux, jamais nettoyées et peu éclairées; de temps à autre de terribles incendies assainissaient un peu la ville. Dans les bazars et les cafés venaient flâner les riches musulmans. « La manière d'être un Turc assez aisé pour n'avoir rien à faire, écrit le baron de Tott dans ses mémoires, est de sortir journellement de chez lui pour aller s'asseoir de préférence dans une boutique de marchand de tabac à fumer. Là, sous le prétexte d'essayer quelque nouvelle qualité de tabac, il fume plusieurs pipes sans rien payer et jouit encore par-dessus le marché du coup d'œil des passants, qui de leur côté admirent

La Turquie.





Monnaie d'or d'Ahmed III (1703-1727), conservée au Cabinet des Médailles.







Monnaie d'argent d'Ahmed III (1703-1727), conservée au Cabinet des Médailles.

Bibliothèque publique d'Abdul-Hamid I (1774-1777), d'après une gravure sur acier de Née datée de 1787 (*Tableau de l'Empire ottoman*).



Femmes de Smyrne faisant le pain (Recueil de Rosset).

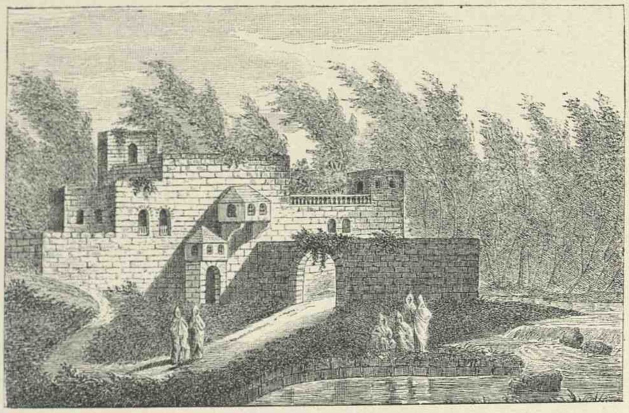


Bazar d'Antioche (Recueil de Rosset).

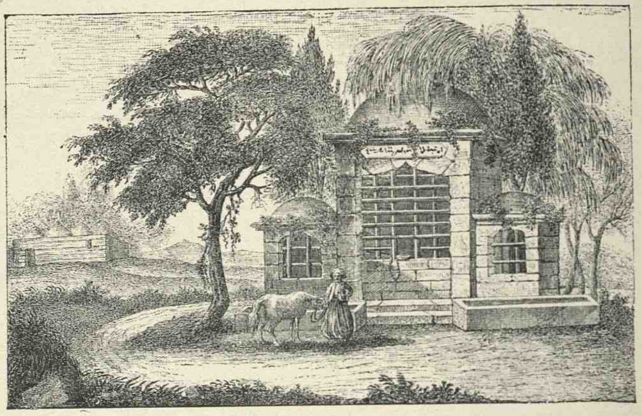
l'insolente gravité du Turc et le respect de deux ou trois valets qui se tiennent debout à ses côtés les mains croisées sur leur ceinture. »

Les sultans. — Les sultans se montraient

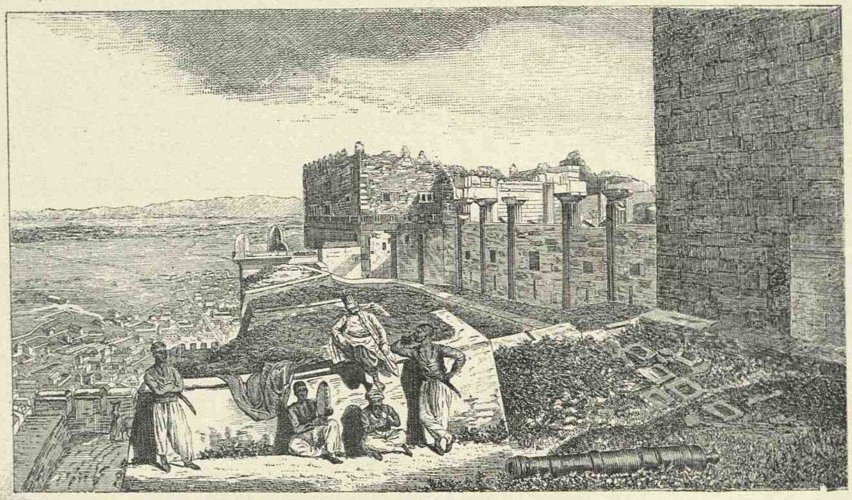
La Turquie.



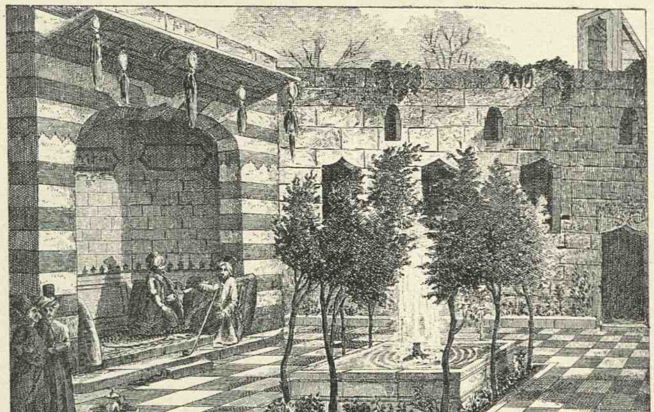
Maison de campagne (Recueil de Rosset).



Fontaine (Recueil de Rosset).

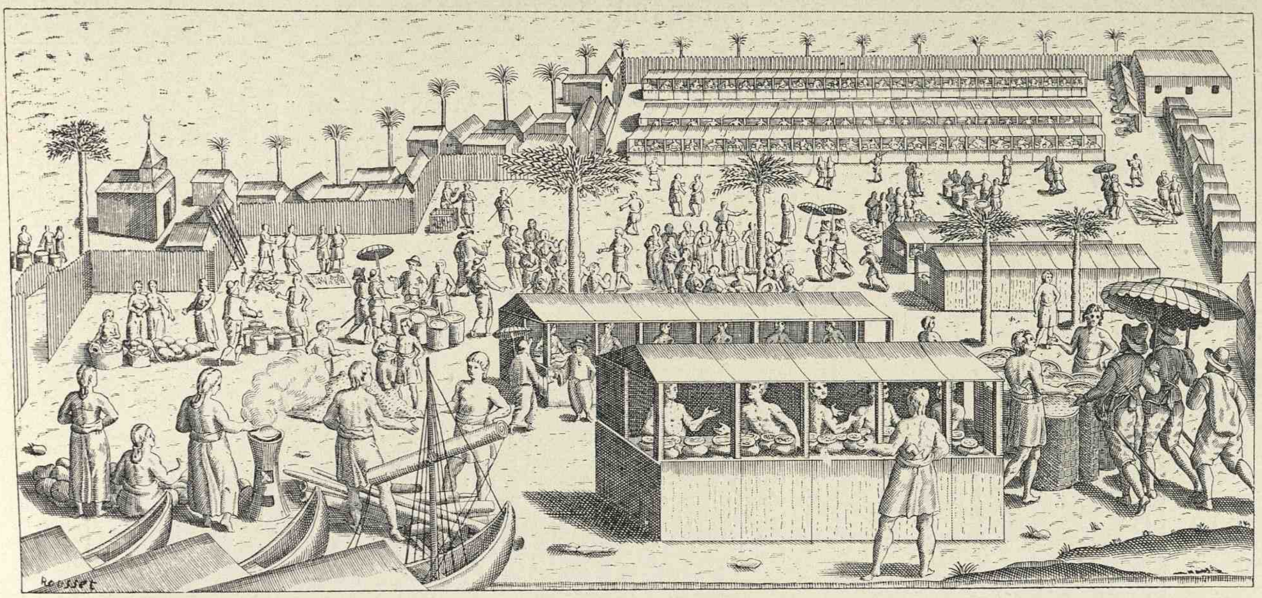


Entrée de l'acropole d'Athènes; d'après une aquatinte de Sandby (1725-1805).



Cour intérieure de la maison du pacha de Damas (Rosset).

rarement à leurs sujets; mais quand ils sortaient du sérail, ils étalaient un luxe qui stupéfiait les Européens appelés à jouir de ce spectacle. Le baron de Tott nous a laissé une minutieuse description de a procession qui conduisit solennellement le sultan Mustapha à la mosquée d'Eyoub, où avait lieu le couronnement des princes ottomans; c'est un éblouissement d'armes de luxe, d'étoffes précieuses, de housses enrichies de broderie, de panaches, d'aigrettes de plumes d'autruche. Quelques détails bizarres frappent dans ce récit : devant le chef des janissaires marche un des officiers supérieurs, sorte d'intendant, ayant sur le corps « une longue ceinture à gros crochets et à charnières qui soutient deux énormes couteaux dont les manches couvrent presque entièrement le visage de l'officier, tandis que des cuillers, des tasses et d'autres ustensiles d'argent suspendus à des chaînes du même métal lui laissent à peine l'usage de ses pieds. » Le grand seigneur est précédé de deux cavaliers portant les turbans du prince devant lesquels s'inclinent respectueusement les janissaires qui forment la haie; enfin, précédant le sultan paraissent des soldats d'élite, armés d'arcs et de flèches, ayant sur la tête un riche casque surmonté d'un panache en éventail « dont les extrémités en se réunissant forment deux haies au milieu desquelles le grand seigneur s'avance seul à cheval ».



Marché à Bantam (Indes néerlandaises) au XVIe siècle.



Monnaie de cuivre de 12 deniers frappée en 1717 pour les colonies françaises d'Amérique (Zay).

CHAPITRE IV

Les colonies européennes pendant le XVIe, le XVIIe et le XVIIIe siècle.



Monnaie d'argent valant trois sols, frappée en 1779 pour les îles de France et de Bourbon, dite *Marqué* (Cabinet des médailles).



Cortège des gouverneurs portugais aux Indes au XVIe siècle.

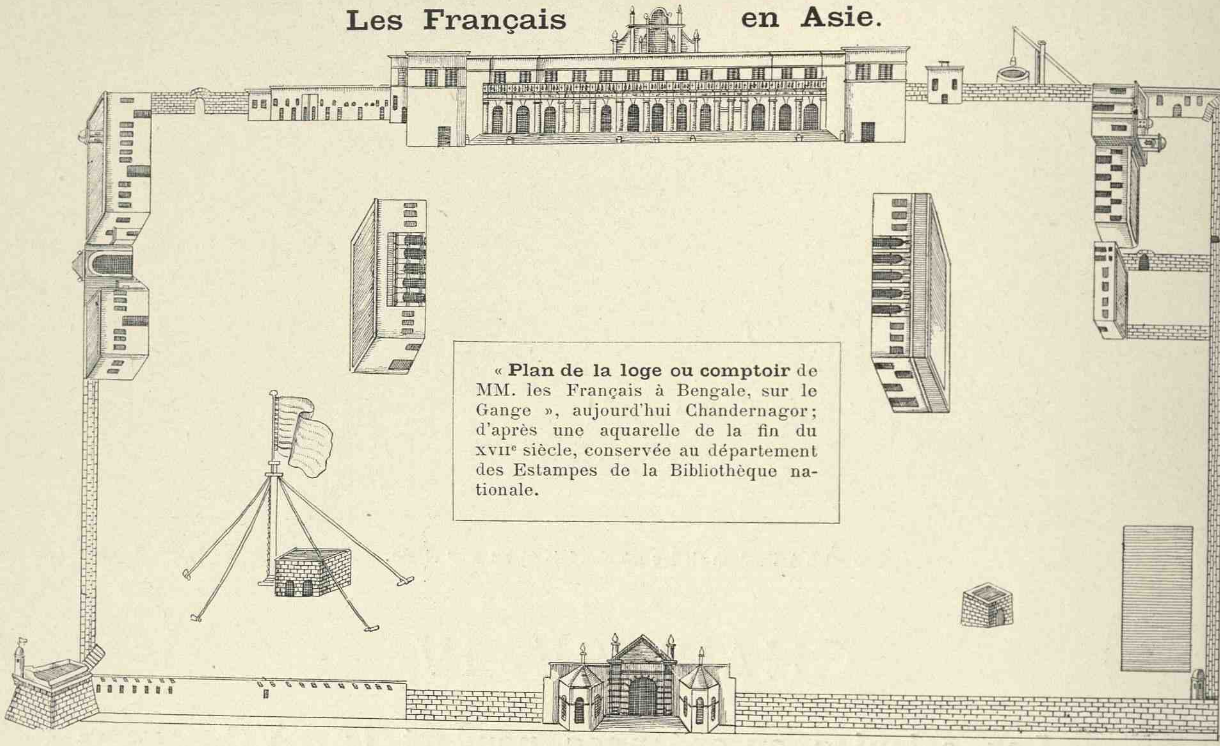


Palanquins dans lesquels les Portugais au XVIe siècle se faisaient porter dans les Indes.

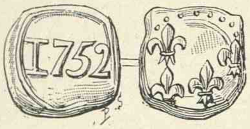
Ces deux gravures, ainsi que le *Marché à Bantam*, toutes trois en taille-douce, sont extraites des *Voyages* de de Bry.

Les premiers établissements. — C'était en général par la plantation d'une croix et de poteaux de bois ou de pierre aux armes de leurs souverains que les conquérants du XVIe et du XVIIe siècle affirmaient l'acquisition des territoires découverts par eux. Puis ils commençaient par construire un fort. L'un des types qui peuvent le mieux nous faire comprendre le caractère de ces premiers établissements est le fort Dauphin construit par de Flacourt sur la côte orientale de Madagascar en 1648; il se composait d'un fort fait de palissades et flanqué de quatre petits bastions; l'enceinte renfermait l'habitation du gouverneur, la chapelle, et le

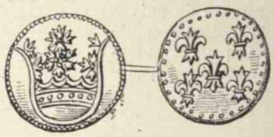
Les Français en Asie.



« **Plan de la loge ou comptoir** de MM. les Français à Bengale, sur le Gange », aujourd'hui Chandernagor; d'après une aquarelle de la fin du XVIIe siècle, conservée au département des Estampes de la Bibliothèque nationale.



Monnaie de billon, dite *la demi-biche*, du sanscrit *païça*, frappée à Pondichéry (Cabinet des médailles).



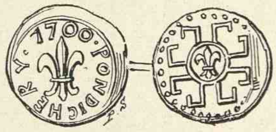
Monnaie d'argent, dite *double fanon*, au type de la couronne hindoue et des fleurs de lys, frappée à Pondichéry par la Compagnie des Indes (Cabinet des médailles).

drapeau royal fixé au sommet d'une longue perche; à côté de l'enceinte, on voyait un puits, des cases pour les compagnons de de Flacourt groupées par six dans des enclos de palissades; plus à droite, le cimetière et un corps de garde; en arrière, des plantations et des jardins que le plan d'où sont extraits ces renseignements nous montre tracés à la française.



Missionnaire français dans les Indes au XVIIe siècle; d'après une aquarelle conservée au département des Estampes de la Bibliothèque nationale.

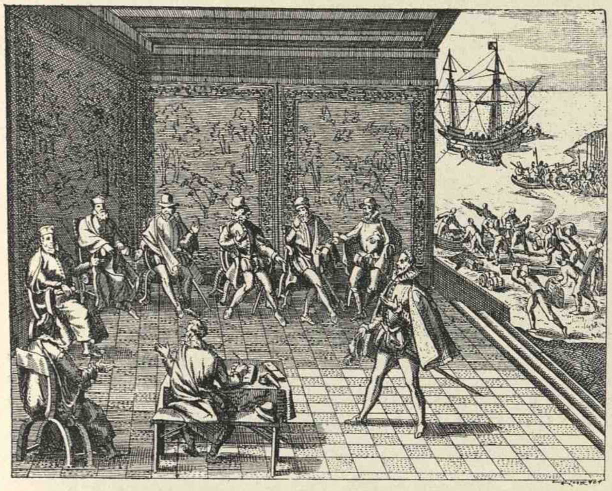
Loges et comptoirs. — Les établissements proprement commerciaux que les Européens entretenaient particulièrement aux Indes portaient les noms de *factoreries*, *loges* ou *comptoirs*. Le plan de la loge de Chandernagor reproduit dans cet ouvrage nous renseigne avec précision sur l'ordonnance de ces établissements. On y voit dans une enceinte en maçonnerie flanquée de bastions à laquelle donne accès une porte monumentale, un logis somptueux destiné aux fonctionnaires de la compagnie, des bâtiments à toits plats, servant de magasins, une sorte d'étang; dans un angle s'élève l'étendard royal.



Monnaie d'argent dite *fanon* (du sanscrit *panam*, pièce), frappée à Pondichéry par la Compagnie des Indes (Cabinet des médailles).

La vie aux colonies. — La lecture des relations de voyage du XVIe au XVIIIe siècle révèle un assez grand nombre de similitudes dans la manière de vivre des Européens établis aux colonies. Le costume restait à peu près le même qu'en Europe, modifié seulement d'après les exigences du climat; il finissait d'ailleurs par devenir une sorte de compromis, surtout pour les petites gens, entre le vêtement européen et l'habillement des indigènes. Le costume des dames portugaises de Goa, fait d'une

Les Espagnols dans l'Amérique du Sud.



Le conseil des Indes à Séville ; d'après une gravure représentant Pizarre demandant le gouvernement des régions qu'il avait découvertes. On voit à droite son départ pour l'Espagne.



Convoi d'indigènes américains, hommes, femmes et enfants, portant les bagages des Espagnols ; d'après une gravure représentant les cruautés de Pierre de Calyce envers les Indiens.



Fabrique de sucre de canne.

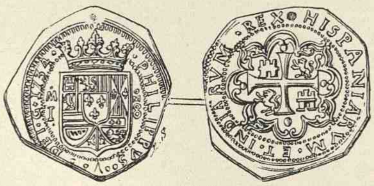


Nègres asservis aux travaux des mines.

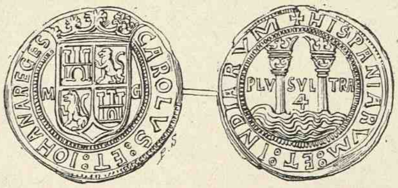
Ces gravures, toutes quatre en taille-douce, sont extraites des *Voyages* de de Bry.



Monnaie d'argent, spécimen des coupures en usage dans les colonies espagnoles (Cabinet des médailles).



Piastre d'argent de Philippe V frappée en 1734 à Mexico (Cabinet des médailles).



Écu d'argent, dit *tostone*, frappé à Mexico en 1535 (Serrure).



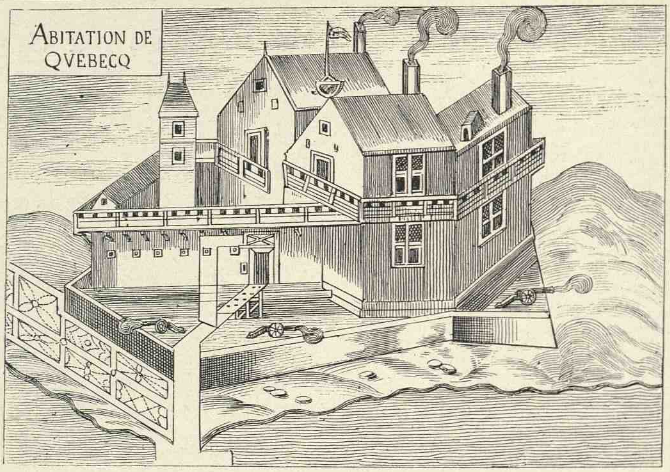
Monnaie d'argent, spécimen des coupures en usage dans les colonies espagnoles (Cabinet des médailles).

ample jupe et d'une veste flottante, n'est pas loin de ressembler à celui des femmes hindoues ; d'autre part, nos Canadiens avaient adopté en hiver des chaussures « à la sauvage », en peau de chevreuil ou de loup marin, sans talon ni semelle, lacées et montant jusqu'à mi-jambes. Les concessions faites aux usages indigènes dans l'alimentation étaient plus grandes encore ; aux Antilles, tous les Européens avaient remplacé le pain de froment par la cassave, faite de farine de manioc ; le chocolat, à peine connu en Europe, était aux Antilles et dans l'Amérique centrale un des aliments essentiels des colons comme l'eau-de-vie était malheureusement leur bois-

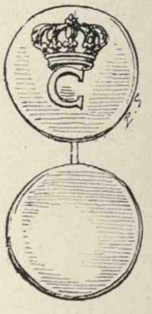
Les Français en Amérique.



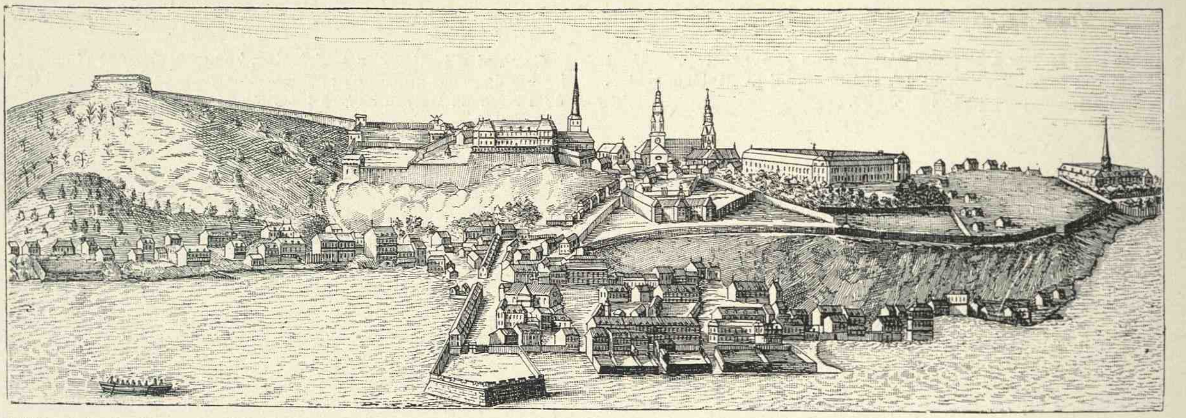
Monnaie d'argent de six sols frappée en 1731 pour les colonies des Antilles (Cabinet des médailles).



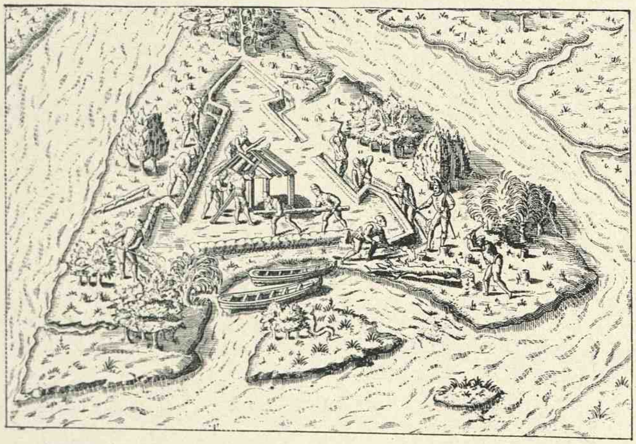
Habitation construite par Champlain à Québec en 1608; gravure en taille-douce extraite du récit de son voyage publié en 1613.



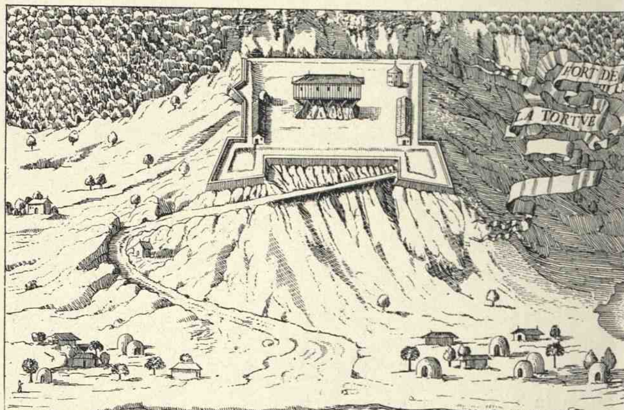
Monnaie de billon, dite *tampé* (estampé), frappée après 1763 pour les colonies d'Amérique (Cabinet des médailles).



Québec à la fin du XVIIe siècle; d'après une aquarelle anonyme conservée au département des Estampes de la Bibliothèque nationale.



Construction d'un fort français sur les côtes de la Floride au XVIe siècle (de Bry).



Le fort de la Tortue à la Guadeloupe au XVIIe siècle; d'après une gravure en taille-douce de S. Leclerc.

son favorite. Presque partout, aux Indes comme en Amérique, les demeures furent d'abord des cases édifiées à la mode du pays ; puis on les remplaça par des habitations de charpente ou de pierre construites sur le type des maisons européennes; et c'est ainsi qu'on pouvait admirer les ordres doriques et corinthiens à la porte des édifices publics de Batavia. En général, les habitations des premiers colons, surtout en Amérique, furent d'abord fort éloignées les unes des autres; puis il se forma des villes. L'histoire des transformations du Cap-Français à Saint-Domingue résume assez bien les développements de ces villes coloniales. En 1701, le Cap n'est

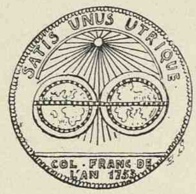
Les Français en Amérique.



Jeton de la Compagnie des Indes (Cabinet des médailles).



Habitation aux Antilles au XVIIe siècle.



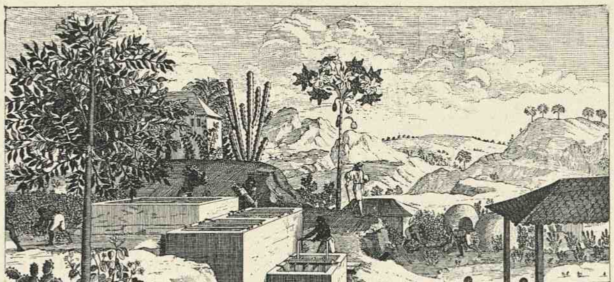
Jeton de la Compagnie des Indes (Cabinet des médailles).



La Basse-Terre à la Guadeloupe au XVIIIe siècle. Cette vignette est reproduite d'après des gravures en taille-douce de Jeanne Ozanne, exécutée d'après le dessin de son père M. Ozanne.



Sucrerie aux Antilles au XVIIe siècle.



Indigoterie aux Antilles au XVIIe siècle.

Les vignettes l'*Habitation*, la *Sucrerie*, l'*Indigoterie* et le *Fort de la Tortue* (page 53), toutes quatre gravées en taille-douce par S. Leclerc, sont extraites de la seconde édition de l'*Histoire des Antilles françaises* du père Dutertre, publiée en 1667.

qu'un bourg où l'on trouve autour d'une assez belle place, trois cents maisons en charpentes, couvertes de feuilles de palme, groupées en sept ou huit rues, ou « espèces de rues ». En 1789, c'est une cité aux rues de 24 pieds de large, tirées au cordeau, et se coupant à angles droits, comme dans toutes les villes fondées par les Européens aux colonies. Ces rues étaient bordées de maisons en maçonnerie, à un ou deux étages, couvertes d'ardoises ou de tuiles. La ville était ornée de places plantées d'arbres et de promenades, et pourvue de deux salles de spectacle. Dans ces villes où la population européenne est surtout groupée, on déploie un luxe insensé ; l'exemple vient d'en haut : les gouverneurs, qu'ils soient hollandais, espagnols, portugais ou français, ne paraissent en public, que portés en palanquins ou en litière et environnés d'un cortège

Les Hollandais et les Anglais en Amérique.



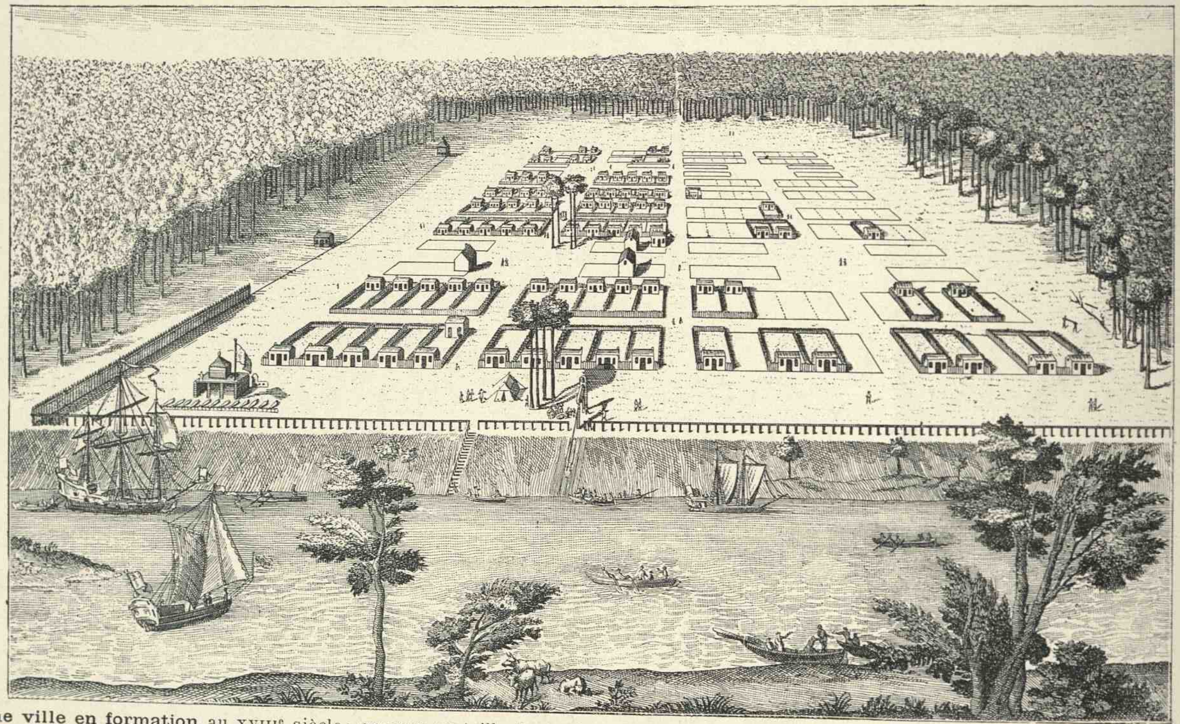
Monnaie de la colonie de Massachusetts; *shilling* frappé en 1652.



Monnaie de la colonie de Massachusetts; *shilling* frappé en 1652.



New-Amsterdam, aujourd'hui New-York au XVIIe siècle; d'après une vignette gravée en taille-douce accompagnant une carte hollandaise.

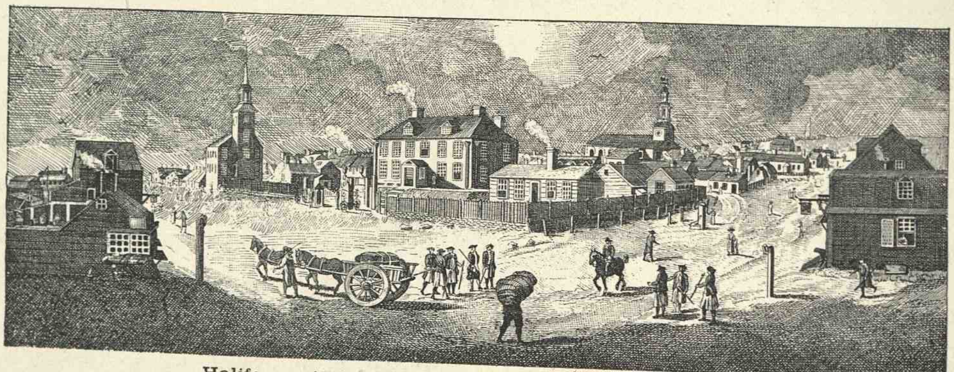


Une ville en formation au XVIIIe siècle; gravure en taille-douce de Fourdrinier, d'après un dessin de P. Gordon, représentant Savannah (Géorgie). en 1734.





Double penny, frappé en 1723 (Cabinet des médailles).



Halifax en 1777; d'après une gravure sur cuivre d'Aveline.
Les originaux de ces trois gravures sont conservés au département des Estampes de la Bibliothèque nationale.

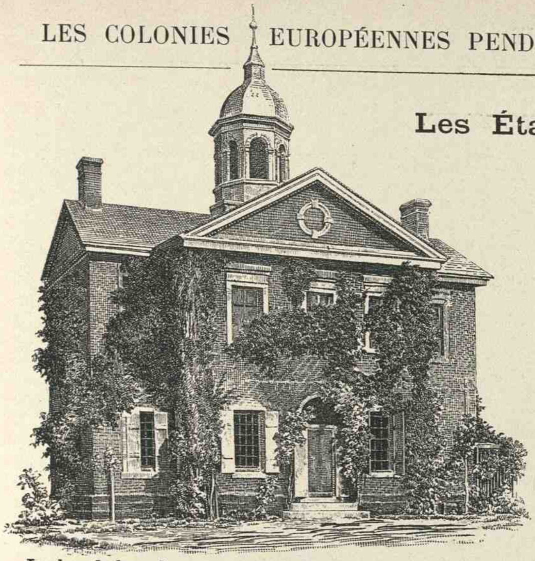




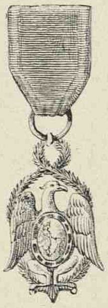
Monnaie de la colonie de Maryland; *shilling* (Cabinet des médailles).

nombreux. A Goa, la soie est si commune que les gens de condition préfèrent se vêtir de quelque méchante serge venue d'Europe. A Batavia, les femmes des Européens, même celles des pasteurs ne vont à l'église qu'avec une nombreuse escorte d'esclaves. A Mexico, au début du XVIIe siècle, « c'est une chose commune de voir des cordons et des roses de diamants aux chapeaux des gentils-

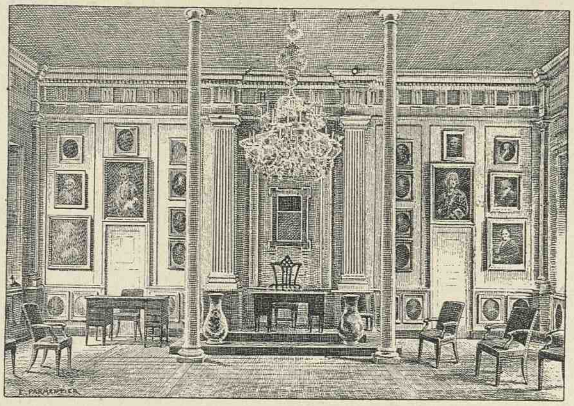
Les États-Unis.



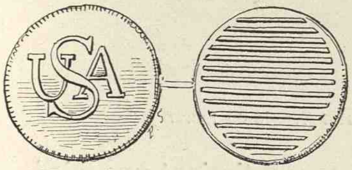
Le local des charpentiers à Philadelphie ; d'après une photographie.



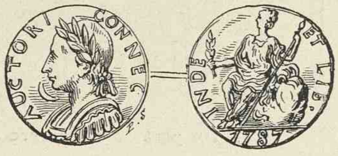
Croix de Cincinnatus, décoration américaine (Musée d'artillerie).



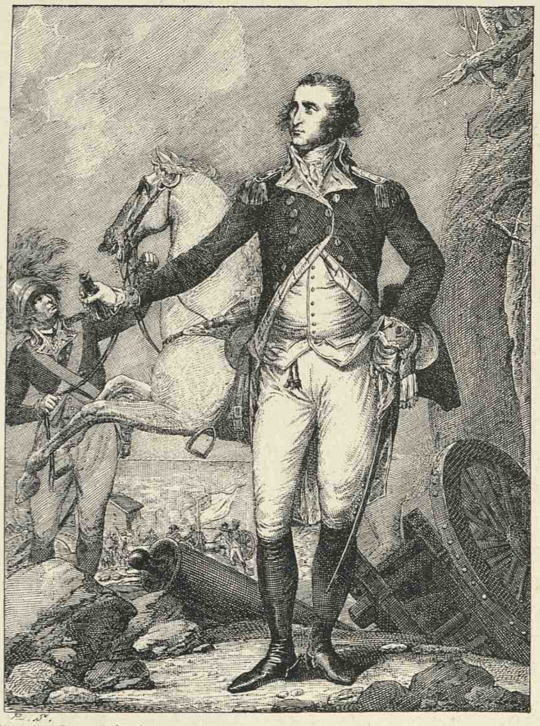
Chambre où fut déclarée l'indépendance des États-Unis à Philadelphie ; elle a été conservée dans l'état où elle se trouvait en 1774 ; d'après une photographie.



Monnaie de billon, dite le *cent barré*, frappée à Birmingham en 1785. Les treize barres représentent les treize États de l'Union.



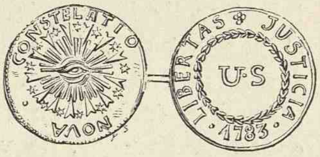
Monnaie de billon de l'État de Connecticut, frappée en 1787.



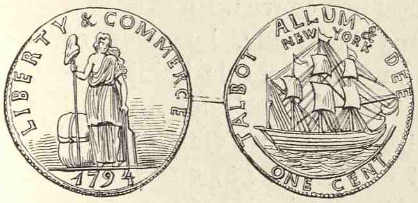
Général américain ; portrait de Washington d'après une gravure à la manière noire.



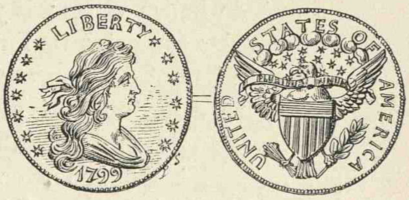
Monnaie d'or de dix dollars, frappée en 1795.



Monnaie de billon frappée à Birmingham en 1783, au type de la constellation. Les treize étoiles et les treize rayons représentent les treize États de l'Union.



Monnaie de billon (*cent*) frappée en 1799 à New-York par la maison Talbot, Allinn et Lee.



Monnaie d'argent (*dollar*) frappée en 1799. Les treize étoiles représentent les treize États de l'Union.



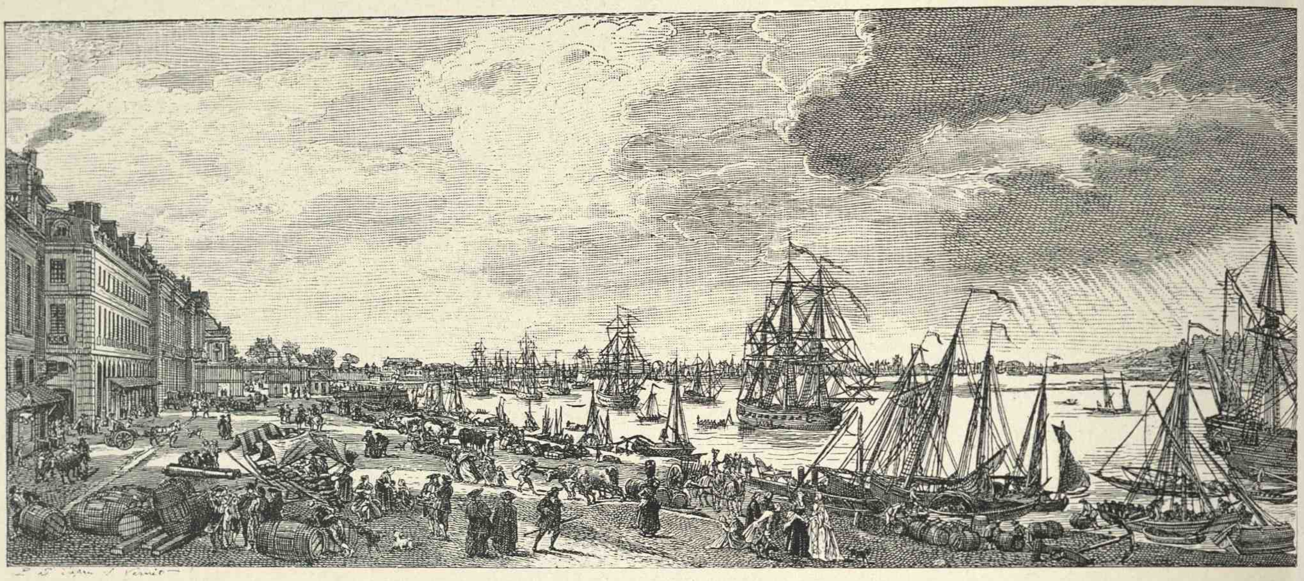
Maison de William Penn à Philadelphie ; d'après une photographie.

Toutes les monnaies rassemblées sur cette page sont conservées au Cabinet des médailles.

hommes et des cordons de perles à ceux des artisans et gens de métier » (Gages). A La Barbade, au XVIIe siècle, luxe qui paraît inouï aux voyageurs français qui visitent cette colonie anglaise, toutes les maisons ont des vitres à leurs fenêtres. A Saint-Domingue, en 1789, « il est de la dignité d'un homme riche d'avoir quatre fois autant de domestiques qu'il lui en faut. »

Les États-Unis. — Le voyage de La Rochefoucauld-Liancourt aux États-Unis dans les dernières années du XVIIIe siècle nous fournit d'intéressants renseignements sur la seule des colonies européennes qui eut alors acquis son indépendance.

Le commerce d'outre-mer.



Un port de commerce au XVIIIe siècle; Bordeaux d'après le tableau peint par J. Vernet en 1757 (Musée du Louvre).

Les villes du littoral présentaient un air de prospérité que signalaient déjà les visiteurs français au XVIIe siècle. « C'est merveille, écrivait en 1663 le canadien Boucher, de voir le pays des Anglais à présent; on y trouve toutes sortes de choses, comme en Europe...; ils ont de belles villes; il y a messageries et postes de l'une à l'autre; ils ont des carrosses comme en France. » Boston, écrivait un autre voyageur au début du XVIIIe siècle, est par rapport à Québec « comme une belle ville de France à l'égard d'un village d'une raisonnable grandeur ». De ces villes celles qui, à la fin du XVIIIe siècle, passaient pour les plus belles, étaient Philadelphie avec ses maisons de briques, et New-York avec ses larges et longues avenues. Sur le littoral, le bon ton consistait dans l'imitation des mœurs anglaises. « Une jeune femme, un jeune garçon, écrit La Rochefoucauld-Liancourt, ne paraîtraient pas le dimanche à l'église sans être parés d'une robe, d'une veste, d'un chapeau fabriqués en Europe. » L'on se réunissait en société pour prendre le thé; les riches américains se recevaient volontiers à dîner entre eux; comme en Angleterre, les dames se retiraient une fois le repas terminé, et laissaient les convives masculins occupés à vider de nombreuses bouteilles de vin, « plaisir le plus saillant de la journée et qu'il est par conséquent naturel de prolonger autant qu'il est possible. » Les spectacles et les bals étaient aussi fort courus. En avançant dans l'intérieur, lorsqu'on se dirigeait au nord vers le Saint-Laurent, à l'est vers le Mississipi, on trouvait d'autres mœurs; c'était alors le Far-West américain. Là, on avait le spectacle de ces curieuses villes en formation où, le long des rues tracées au cordeau, il ne manquait que les maisons. Par de mauvais chemins on gagnait de méchantes auberges, où les gens du pays se montraient « étonnés qu'on eût de la répugnance à coucher dans le même lit deux ou trois et dans des draps sales après dix autres ». Enfin l'on atteignait les « log-houses » des pionniers, maisons faites de troncs d'arbre. C'était là que le soir, au milieu de sa famille, le colon venait boire le thé, manger la viande salée et le poisson fumé qui constituaient sa nourriture, avant de se reposer pour reprendre au matin son œuvre de défrichement des forêts américaines.

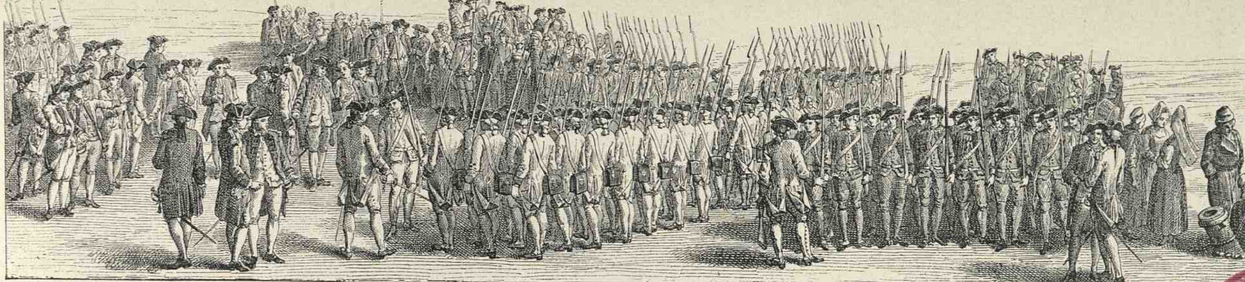


Monnaie de carte pour le Canada et la Louisiane, d'une valeur de 12 livres, émise en 1729 (Bibliothèque nationale).



Monnaie de carte émise au Canada en 1749, d'une valeur de sept sols six deniers (Archives nationales).

FUNDAȚIUNEA UNIV[ERSITARĂ] CAROL I
BIBLIOTECA CENTRALĂ UNIVERSITARĂ BUCUREȘTI



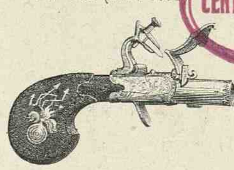
Exercice d'infanterie française dans la seconde moitié du XVIIIe siècle; fragment d'une gravure en taille-douce de Le Bas (1707-1783) et Martini, d'après un dessin de Cochin (1715-1790) représentant le port du Havre.



Éperon d'officier de cavalerie du règne de Louis XV.

CHAPITRE V

Les armées et les guerres au XVIIIe siècle.



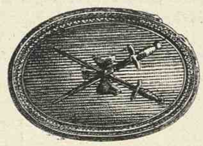
Pistolet de poche de la fin du XVIIIe siècle.



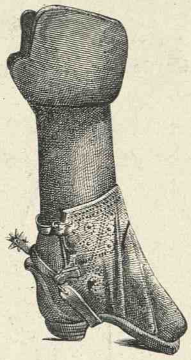
Giberne d'un soldat du régiment de Gruyère, corps suisse au service de la France, datée de 1743.



Casque à turban des dragons de la Morlière daté de 1740.



Médaillon de vétérans; distinction créée en 1771 en faveur des soldats ayant 24 ans de service.



Botte de courrier (règne de Louis XV).



Botte militaire (règne de Louis XV).



Bonnet de grenadier autrichien datant du règne de Marie-Thérèse.

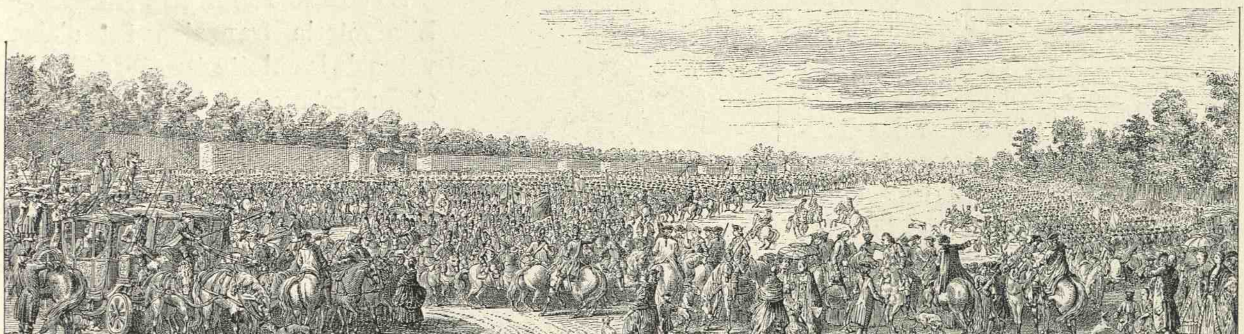


Tous ces objets sont conservés au Musée d'Artillerie.

Tapis de selle aux armes du duc de Coigny, colonel-général des dragons sous le règne de Louis XV.



Bonnet d'officier de grenadiers du régiment écossais d'Ogilvy au service de la France (1747-1763).



Revue de la maison du roi en 1778; d'après un dessin de Le Paon, gravé en taille-douce par Le Bas (*Voyage pittoresque en France*).

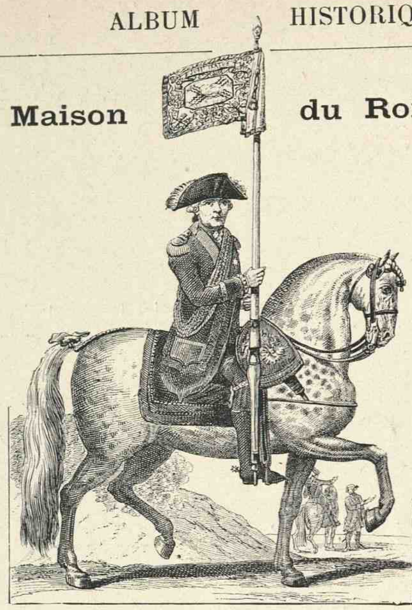
La Maison du Roi.



Garde de la manche (1786).



Cent-garde suisse en habit de cérémonie (1786).



Porte-étendard des gendarmes de la garde ordinaire du roi en grand uniforme (1786).



Sergent de grenadiers du régiment des gardes françaises en grand uniforme (1786).



Soldat du régiment des gardes suisses en petit uniforme (1786).



Colonel des gardes françaises en 1786 ; Louis Antoine de Gontault, duc de Biron.



Mousquetaire de la seconde compagnie (1756); d'après un dessin de de La Rue, gravé en taille-douce par de La Fosse (Eisen).



Timbalier des gendarmes de la maison du roi (1786).

Tous ces costumes, sauf celui du mousquetaire de 1756, sont reproduits d'après l'*État militaire de la France* en 1786, recueil d'aquarelles exécuté par Hoffmann, conservé au département des Estampes de la Bibliothèque nationale.

Le costume militaire en Europe au XVIIIe siècle. — A partir du XVIIIe siècle, le principe du vêtement uniforme est établi pour tous les corps de troupes dans tous les États européens. L'on peut dire même qu'entre les uniformes des armées européennes, il n'y a que des différences de détail. D'autre part, l'évolution du costume militaire est partout à peu près la même ; le vêtement du soldat, encore assez ample au début du siècle, devient, avec chaque modification de tenue, de plus en plus ajusté. C'est d'ailleurs avec les grandes guerres du milieu du siècle que les principaux changements se produisirent dans le costume des soldats.



Cimbalier nègre des gardes françaises en grand uniforme (1786).

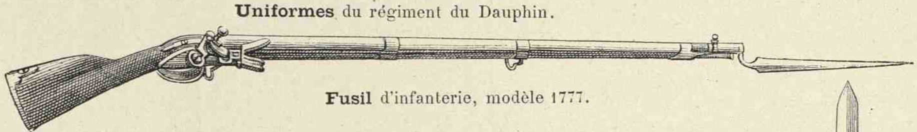
Le costume militaire français. — L'infanterie française fut d'abord vêtue de la culotte étroite, de la veste et du justaucorps à larges pans ; ce justaucorps fut, à partir du milieu du siècle, remplacé par l'habit. L'ordonnance de 1779 ajouta à ce costume de longues guêtres en drap noir pour l'hiver, en toile blanche pour l'été. Le costume était à peu près le même pour la cavalerie de ligne, sauf que les soldats avaient la culotte de peau et les longues bottes.

L'Infanterie.



1724 (Marbot). **1767.** **1772** (Montigny). **1786** (Hoffmann). **Milicien** (1726).

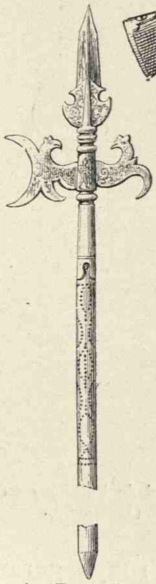
Uniformes du régiment du Dauphin.



Fusil d'infanterie, modèle 1777.



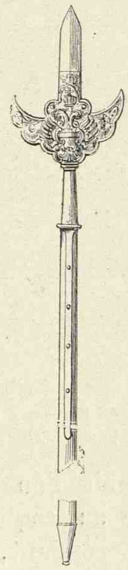
Épieu français de la fin du XVIII[e] siècle, muni de deux pistolets.



Esponton français.



Tirage de la milice, d'après une gravure en taille-douce de Jacques conservée au département des Estampes de la Bibliothèque nationale.

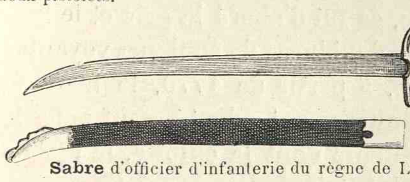


Esponton d'officier allemand.



Pique avec fer de hache et bec de corbin.

Tous ces objets sont conservés au Musée d'Artillerie à Paris. — L'uniforme de 1767 et le milicien de 1726 sont reproduits d'après des aquarelles du cabinet des Estampes de la Bibliothèque nationale.



Sabre d'officier d'infanterie du règne de Louis XV.



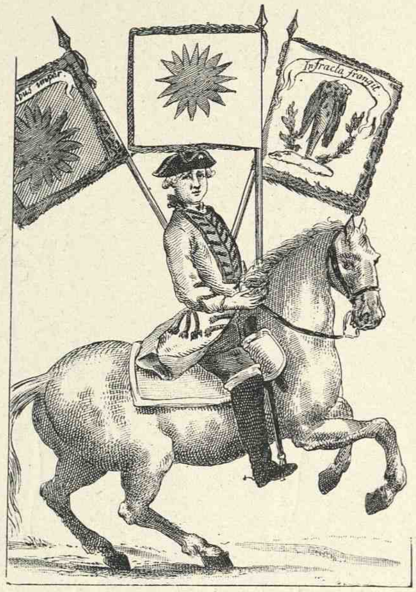
Pistolet français du milieu du XVIII[e] siècle.

Les dragons et les hussards avaient un costume original; les hussards surtout, qui jetaient sur leurs épaules un mantelet garni de fourrures, portaient une veste ornée de brandebourgs, avaient le pantalon collant, les bottes à revers, et remplaçaient la giberne par la sabretache. Pendant la première moitié du siècle, les soldats de ligne furent coiffés du chapeau à trois cornes; les dragons avaient le bonnet à pointe renversée sur l'épaule; les hussards portaient le shako. Entre 1730 et 1740 fut adopté pour les grenadiers le bonnet à poil d'origine prussienne. Vers le milieu du siècle, on essaya une sorte de bonnet conique, analogue aux coiffures du même genre porté par les corps d'élite des armées étran-

La Cavalerie.



1724 (Marbot).



1777 (Montigny).



1786 (Hoffmann).

Uniformes du régiment de cavalerie colonel-général.



Hussard de Bercheny en 1777 (Montigny).



Le duc d'Orléans, Philippe-Égalité, en costume de hussard; gravure à la manière noire et au pointillé de J.-R. Smith, d'après le portrait peint par Reynolds.



Hussard de Bercheny en 1786 (Hoffmann).

gères ; mais l'on revint bien vite au coquet tricorne. Cependant, sous Louis XVI, le casque à chenille ou à plumet fut adopté pour les chasseurs à pied et pour les dragons. Se conformant aux modes du temps, les soldats poudraient leurs cheveux et les disposaient en queue sur la nuque ; à la fin du siècle, ils portaient fièrement la moustache, et ceux que la nature n'avait pas dotés de cet ornement se fixaient sur les lèvres avec de la poix des moustaches postiches faites de drap noir et de cire. La couleur de l'uniforme était le bleu foncé et le rouge vif pour les corps de la maison du roi ; le rouge garance et le bleu céleste pour les corps étrangers. Pour les régiments français, ce fut d'abord le gris et le brun avec doublures de couleurs voyantes ; puis, à partir de 1779, le blanc fut définitivement adopté, sauf pour les artilleurs dont la culotte, la veste et l'habit étaient bleu de roi. Ce costume était élégant et coquet ; mais les connaisseurs lui reprochaient d'être d'un entretien difficile. « On a créé pour les soldats, écrit Guibert, une tenue qui leur fait passer trois heures par jour à leur toilette, qui en fait des perruquiers, des polisseurs, des



Officier de hussards de Ratsky en 1724 (Marbot).

La Cavalerie. — Objets d'équipement.



1777 (Montigny).

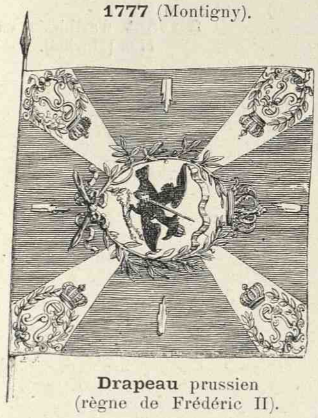


1724 (Marbot).

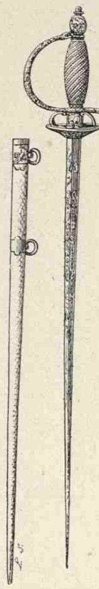


Officier en 1786 (Hoffmann).

Uniformes du régiment royal de dragons.



Drapeau prussien (règne de Frédéric II).



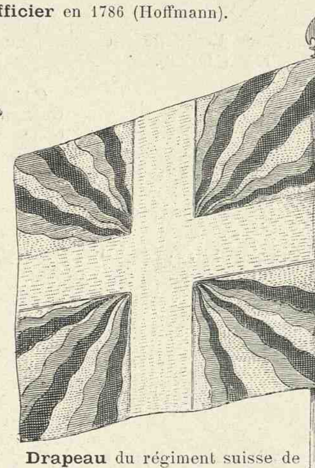
Épée française de la fin du règne de Louis XV.



Plastron de la cuirasse en fer noirci d'un officier sous le règne de Louis XV.



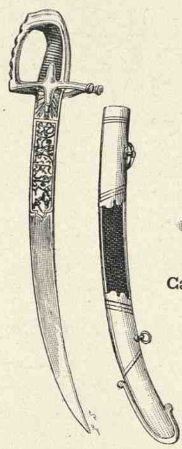
Épée - sabre de mousquetaire de la fin du règne de Louis XV.



Drapeau du régiment suisse de Vatteville au service de la France sous le règne de Louis XVI.



Étendard de la compagnie des gendarmes du Dauphin sous le règne de Louis XV.



Sabre d'officier de hussards du règne de Louis XVI.



Caisse de tambour de dragons du XVIIIe siècle.



Épée d'enfant du milieu du XVIIIe siècle.



Étendard autrichien de cavalerie du règne de Marie-Thérèse.

Tous les objets reproduits sur cette page sont conservés au Musée d'Artillerie.

vernisseurs, tout, excepté des gens de guerre. »

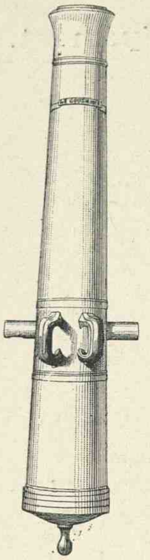
L'armement. — L'armement ne subit pas de grandes modifications au cours du siècle. De l'antique armure des chevaliers du moyen âge, il ne subsista que la demi-cuirasse portée par les cavaliers. Comme armes offensives, l'infanterie et les dragons avaient le fusil à pierre; la cavalerie de ligne était armée du mousqueton ou du pistolet et de l'épée, qui, à la fin du siècle, fut remplacée par le sabre, porté de tout temps par les hussards.

Les soldats d'infanterie étaient aussi armés de l'épée. Les officiers d'infanterie avaient comme insigne l'espontón, qu'ils faisaient porter devant eux par un sergent. Mais,

L'Artillerie.



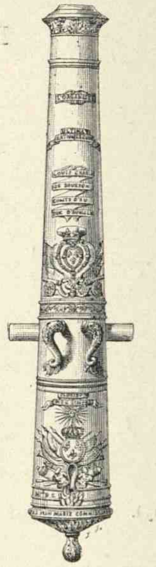
Officier d'artillerie en 1786 (Marbot).



Canon de 24; *le Gourmand;* du système Gribeauval (1765).



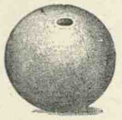
Canonnier en 1777 (Montigny).



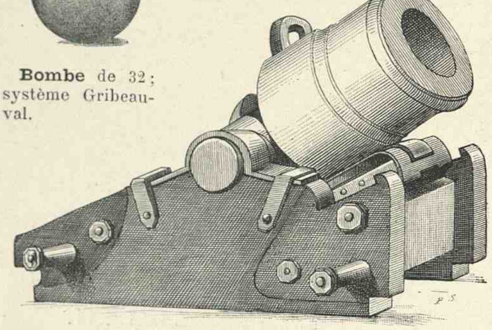
Canon de 24 de siège : *l'Horganiste;* du système Vallière (1746).



Servant d'artillerie en 1786 (Marbot).



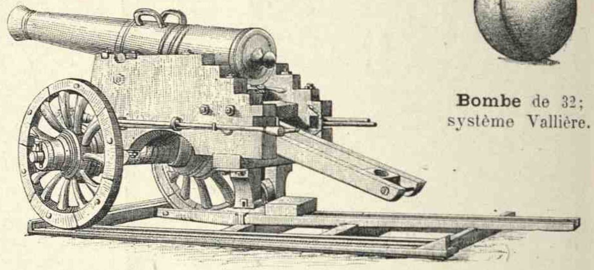
Bombe de 32; système Gribeauval.



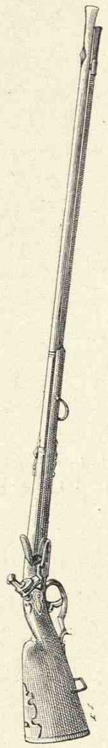
Obusier.



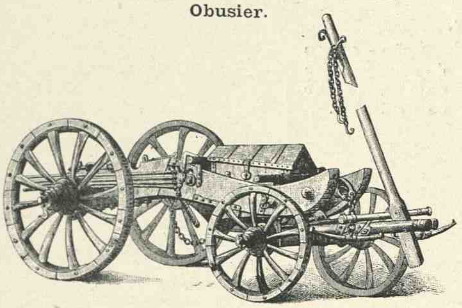
Bombe de 32; système Vallière.



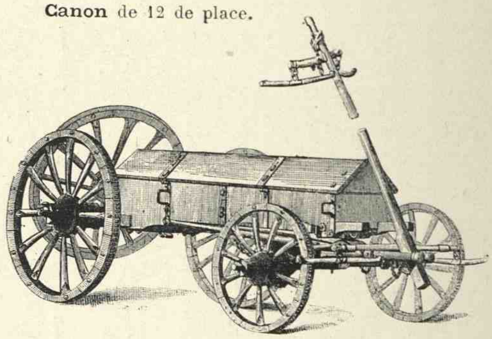
Canon de 12 de place.



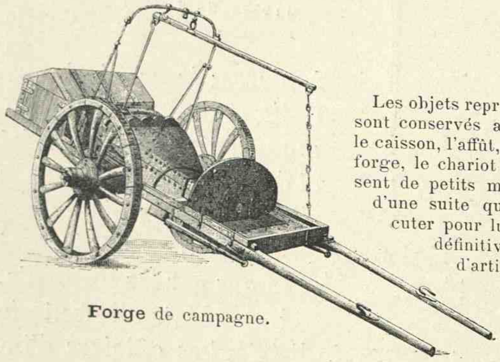
Fusil de rempart de la fin du XVIIIe siècle, probablement allemand. Le canon a 2m,18 de longueur.



Affût de canon.



Caisson.

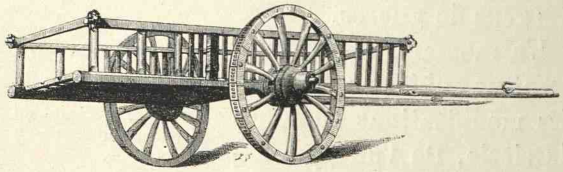


Forge de campagne.

Les objets représentés sur cette page sont conservés au Musée d'Artillerie; le caisson, l'affût, l'obusier, le canon, la forge, le chariot à munitions reproduisent de petits modèles, faisant partie d'une suite que Gribeauval fit exécuter pour lui permettre d'étudier définitivement son système d'artillerie.



Grenadier en arme pour lancer les grenades, daté de 1747.



Chariot à munitions.

à partir de 1762, ils se distinguèrent de leurs soldats par le port de l'épaulette d'or ou d'argent.

L'artillerie. — Une des armes dont l'aspect se modifia le plus au XVIIIe siècle, ce fut l'artil-

L'Armée prussienne.



Grenadier du 1er régiment de grenadiers du roi (1729).



Grenadier du régiment de grenadiers à cheval de Schulenbourg (1729).



Officier du régiment de cavalerie Prince-Royal (1725).



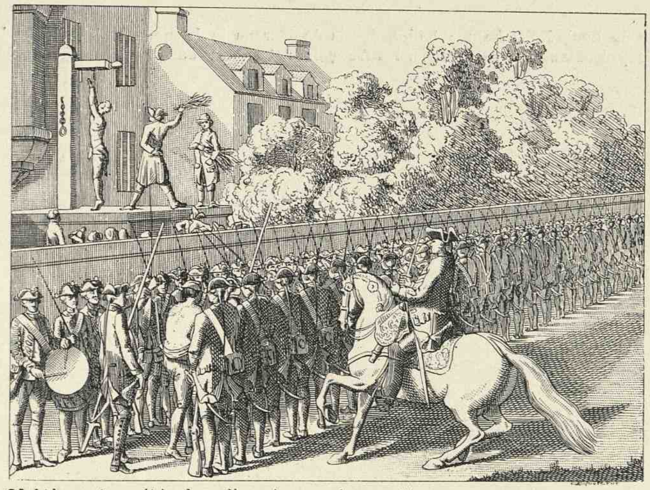
Mousquetaire du régiment d'infanterie de Goltz (1729).



Grenadier de la garde royale (1760).



Officier des gardes du corps en grande tenue (1775).



Châtiments usités dans l'armée prussienne; d'après une gravure en taille-douce de Chodowiecki (1726-1801).



Canonnier (1760).



Officier du régiment de dragons Bayreuth (1760).



Caporal des gardes du corps (1760).

Ces costumes militaires sont reproduits d'après quelques-unes des figures de l'Exposition rétrospective des uniformes de l'armée allemande, faite par les soins du ministère de la guerre du royaume de Prusse à l'Exposition universelle de Paris en 1900.



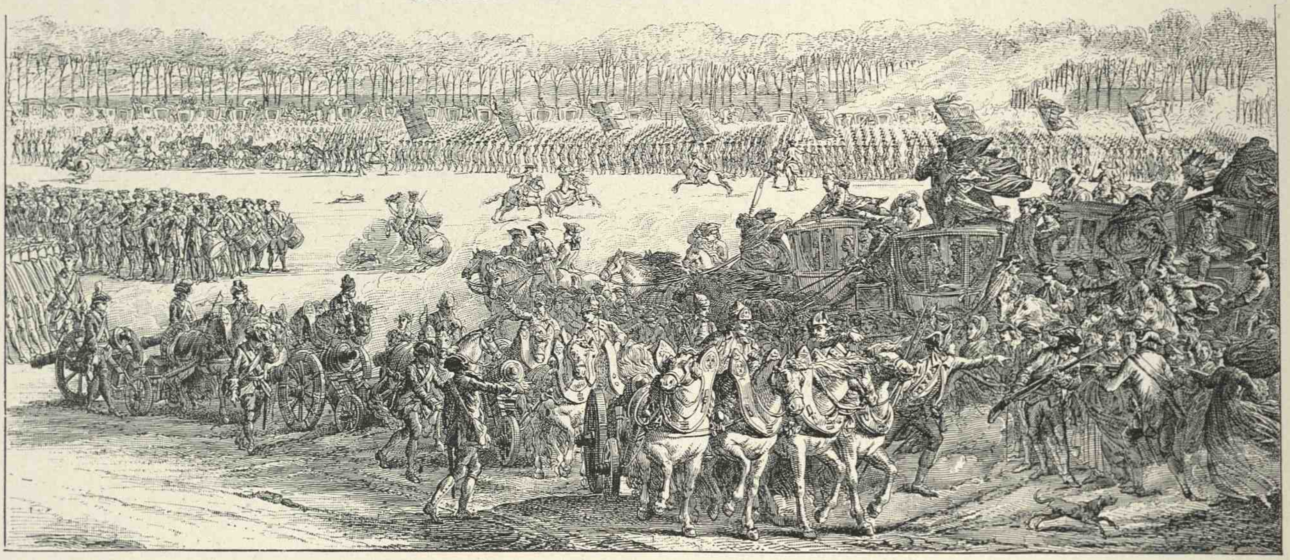
Soldat du régiment de hussards de Zieten (1760).



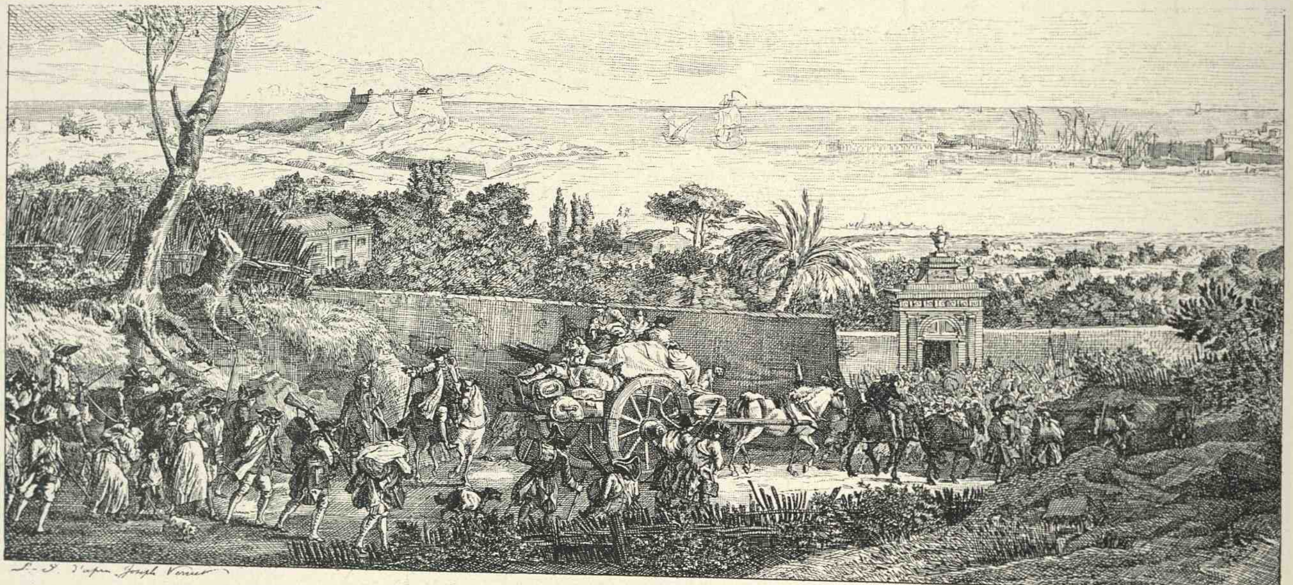
Fifre des mousquetaires du régiment de Hulsen (1760).

lerie à la suite des réformes de Vallière et de Gribeauval. Aux canons du début du siècle, encore ornés de sculptures, Gribeauval substitua des pièces entièrement dépourvues de décora-

Scènes de la vie militaire.



Batterie d'artillerie sous le règne de Louis XVI; fragment d'un dessin de Moreau le Jeune, gravé en taille-douce par Malheste, Liégeard et Née, représentant la revue des gardes françaises et suisses dans la plaine des Sablons.



Gens de guerre en marche; fragment de la *Vue du port d'Antibes*, exécuté en 1761 par J. Vernet (1714-1789).

tion. Puis il remplaça l'attelage en limonière où les chevaux marchaient en file et au pas par l'attelage au timon où les chevaux vont de front; il imagina la prolonge qui permit de ne plus atteler les chevaux directement au canon. Il créa pour le transport des munitions un matériel de caissons et de chariots.

L'armée en temps de paix. — Le pauvre diable, qui s'était laissé séduire aux promesses bruyantes du sergent recruteur, rejoignait à petites étapes son régiment, disséminé dans les villes voisines de la frontière. Parfois, il logeait chez l'habitant; plus souvent il trouvait place dans une des casernes construites en général sous le règne de Louis XIV. Les officiers se réservaient pour eux et leurs familles les meilleurs appartements de la caserne. Les soldats étaient groupés dans des chambres basses, mal aérées, meublées de bancs, d'une planche pour le pain, de râteliers pour les fusils, de tables et de lits, où ils couchaient trois à la fois. A cinq ou sept, ils se groupaient autour de gamelles en bois ou en terre, où, avec des cuillers de fer, ils puisaient leur part de la soupe qui constituait le principal de leur alimentation. Quatre heures par jour environ étaient consacrées aux exercices et aux manœuvres; il y

Scènes de la vie militaire.



Voiture du général en chef.



Honneurs funèbres.



Vivandiers. Ces trois gravures sont empruntées à une suite de Rugendas (1708-1781), représentant des scènes des guerres entre Autrichiens et Turcs.



Le racolage en Angleterre ; caricature de Dighton (1781).

en avait parfois de puériles, au dire de bons juges, surtout dans la première partie du siècle. « On formait avec les bataillons, écrit Guibert, des ronds, des triangles, des carrés, des bastions. » Le public commençait à prendre un vif intérêt aux spectacles militaires ; la revue des troupes de la maison du roi, passée tous les quatre ans par le souverain et les membres de la famille royale au Trou-d'Enfer à Marly, attirait un grand concours de curieux.

L'armée en campagne. — Une armée française en campagne au XVIIIe siècle,

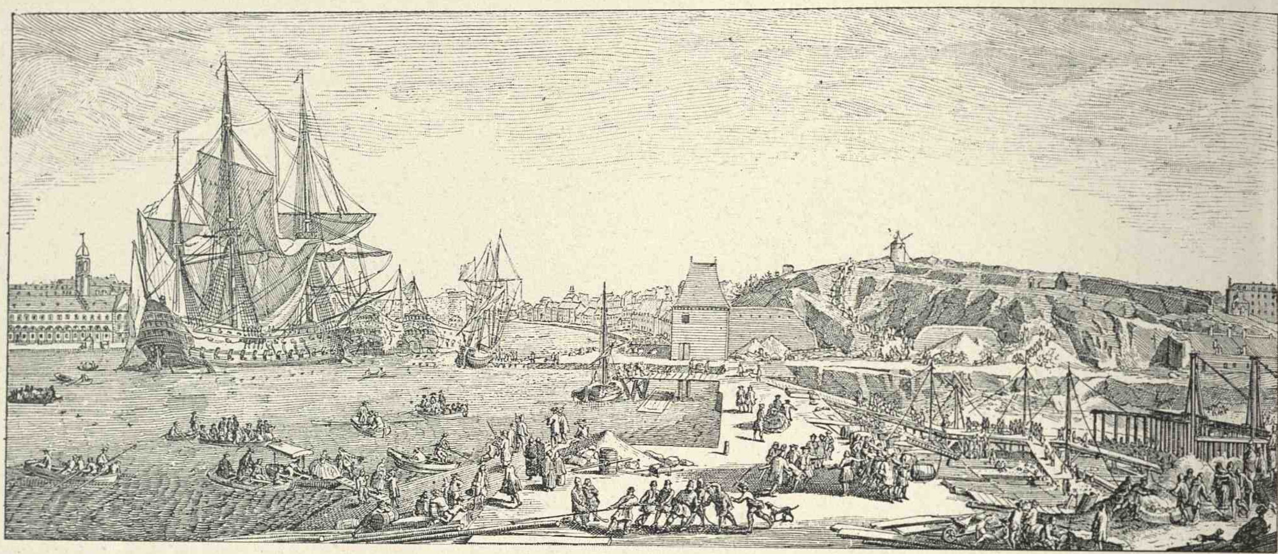


Camp français ; gravure en taille-douce de Beauvarlet (1731-1797), d'après la peinture de Lenfant, *Le Testament de La Tulipe.*

était suivie « d'une si grande quantité de vivandiers, de vivriers, charretiers, domestiques, marchands, ouvriers, etc., que leur nombre surpassait quelquefois celui des combattants (Servan) ». « Il faut à un officier riche, écrit Maurice de Saxe, une berline, un vis-à-vis, un carrosse, un coupé, de beaux mulets richement caparaçonnés, une multitude de laquais et de palefreniers tout chamarrés ». Il n'y avait guère d'ailleurs que l'armée prussienne qui fut à l'abri de ce luxe.

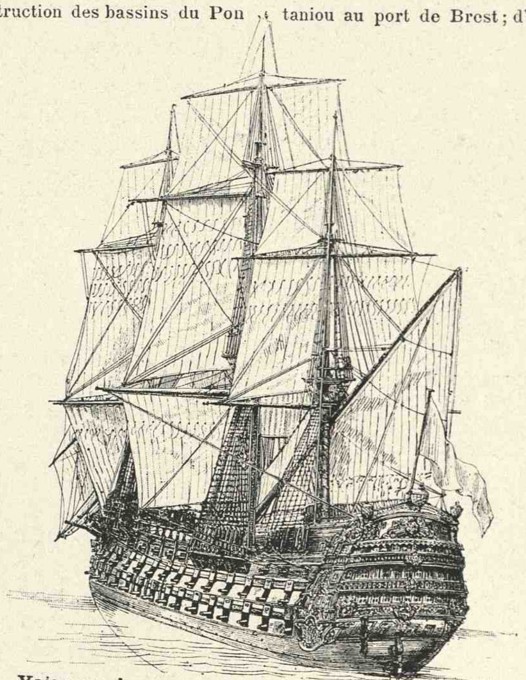
La marine. — L'uni-

La Marine.



Un port de guerre au XVIIIe siècle; construction des bassins du Pontaniou au port de Brest; d'après une gravure en taille-douce de Ozanne.

forme dans la marine, à peu près semblable à celui des autres corps, était rouge pour les officiers de mer et bleu pour les troupes. Les matelots ne reçurent un uniforme qu'en 1786. L'aspect des navires ne se modifia que sous le règne de Louis XVI ; à cette époque, on supprima la décoration extérieure, et, à l'imitation des Anglais, on fit en cuivre la carène des vaisseaux. Nos navires, comme aussi la plupart des vaisseaux étrangers, étaient malpropres, mal aérés et, par suite, fort insalubres. L'équipage était entassé à l'avant ; les officiers étaient logés à l'arrière, les officiers supérieurs dans des chambres à panneaux de bois, les autres dans des chambres à cloisons de toile, meublées d'un lit, d'une chaise, d'une armoire et d'un bureau. Ces vaisseaux étaient armés de canons; les plus grands en portaient 118, disposés sur le pont et dans des batteries superposés. A la proue du navire flottait le pavillon blanc.



Vaisseau de guerre de 108 canons, construit en 1760, dit le *Sans-Pareil ;* d'après le modèle conservé au Musée de Marine au Louvre.



Capitaine des gardes de la marine en 1724 (Marbot).



Capitaine de vaisseau en 1772 (Marbot).



Amiral en grand uniforme en 1786 (Marbot).



Matelot en 1786 (Marbot).



Officier des troupes de la marine en 1786 (Marbot).



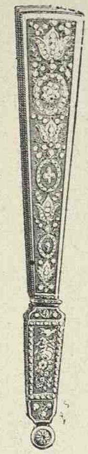
Soldat de la marine royale en 1786 (Marbot).



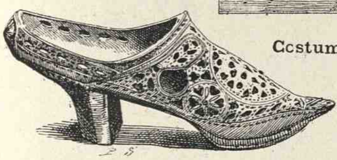
Étui; règne de Louis XVI (collection Franck).



Costumes parés, en 1739; tableau de Lancret (1690-1743), gravé en taille-douce par Larmessin (1684-1755), représentant une scène du *Glorieux* de Destouches.



Monture d'éventail; règne de Louis XVI (collection Franck).



Sabot français du XVIIIe siècle (Musée de Cluny).



Soulier français du XVIIIe siècle (Musée de Cluny).

CHAPITRE VI

La Vie privée au XVIIIe siècle.



Costume de dame sous la régence; d'après un dessin de **Watteau** (1684-1721), gravé à l'eau-forte par Thomassin fils (1688-1740).



Costume d'homme au début du règne de Louis XVI; emprunté à la gravure de Moreau le Jeune (1741-1814), représentant le serment de Louis XVI à son sacre.



Costume d'homme sous la régence; d'après un dessin de Watteau (1684-1721), gravé à l'eau-forte par Thomassin fils (1688-1740).



Boîte à poudre du règne de Louis XVI Collection Franck).



Tabatière en or avec portrait de Louis XVI (Musée du Louvre



Lorgnon; règne de Louis XVI (Collection Franck).

Le costume.



Robe à panier vers 1755 ; portrait de madame Adélaïde de France, peint par Nattier (1685-1766), aujourd'hui au Musée du Louvre.



Dame en négligé ; portrait de Madame Lenoir, exposé au Salon de 1743 par Chardin (1699-1779) et gravé en taille-douce par Surugue (1716-1772) en 1747.



Dame vers 1785 ; portrait de Madame Louise-Élisabeth de France par Madame Guyard (Musée de Versailles).



Costume de femme en 1786 (*Cabinet des Modes*).



Costumes d'homme, de femmes et d'enfants en 1776 ; d'après un dessin de Moreau le Jeune (1741-1814), gravé en taille-douce par C. Güttenberg.



Costume d'homme en 1786 (*Cabinet des Modes*).



Pouf à l'Asiatique vers 1780 (Esnault et Rapilly).



« **Hérisson couvert d'une calèche retroussée** » ; coiffure d'environ 1780 (Esnault et Rapilly).



Coiffure au Quès-aco (1780) (Esnault et Rapilly).

Le costume. — Au XVIIIe siècle comme au XVIIe, le costume masculin se compose du *justaucorps* ou *habit*, de la *veste*, de la *culotte* et des *bas;* mais, au cours du siècle, il s'allonge, se rétrécit et se simplifie. La veste devient notre *gilet*, c'est-à-dire un vêtement de dessous sans manches ; sous le règne de Louis XVI apparaît le *pantalon* considérée à l'origine comme une tenue négligée. Les femmes por-

Le costume et la toilette.



Montre avec sa châtelaine ; règne de Louis XVI (Collection Franck).



« **Distribution de paniers de toutes modes par ma mie Margot aux environs de la ville de Paris en 1735** » ; d'après une gravure en taille-douce anonyme conservée au département des Estampes de la Bibliothèque nationale.



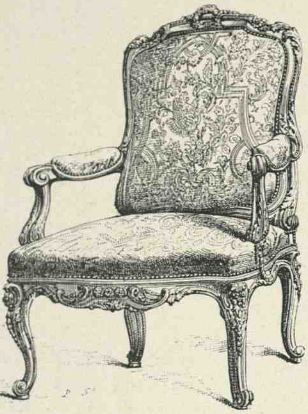
Carnet de bal du règne de Louis XVI (Collection Franck).

tèrent sous la régence la robe longue, peu ajustée, à plis flottants ; puis, vint la mode des *paniers*, sortes de cages dont quelques-unes atteignaient jusqu'à près de 4 mètres de tour. Cette mode fit fureur dans toutes les classes de la société jusqu'à la fin du règne de Louis XV ; à cette date, le panier ne fut plus employé que pour la robe de cour. Le costume féminin redevint alors plus simple et sa tendance fut de se rapprocher dans les façons de la coupe des vêtements masculins. Pendant tout le siècle, hommes et femmes furent chaussés de souliers découverts, dont les talons pour les chaussures féminines étaient forts élevés. Comme coiffures, les hommes portèrent la perruque, petite, avec les cheveux ramassés le plus souvent dans une petite bourse, liée d'un gros nœud de ruban ; à la fin du siècle, on recommença à porter les cheveux au naturel. La coiffure féminine jusqu'au milieu du siècle fut basse ; mais, avec le règne de Louis XVI, les cheveux se relèvent, sont redressés fort haut à l'aide de coussins et d'épingles et servent de supports à toutes sortes d'objets inattendus. Pendant tout le siècle, et quelle que fût la forme de la coiffure pour les hommes comme pour les femmes, la tête fut poudrée de blanc ; en outre les femmes se mettaient sur le visage du rouge et des mouches. Comme chapeau, les hommes eurent le tricorne qu'ils portaient sous le bras ; puis, quelques années avant la Révolution, quelques-uns adoptèrent le chapeau rond de feutre à larges bords. Les femmes n'eurent d'abord que des mantilles ou d'élégants bonnets ; puis, quand la mode des vastes coiffures fut tombée, elles portèrent des toques de

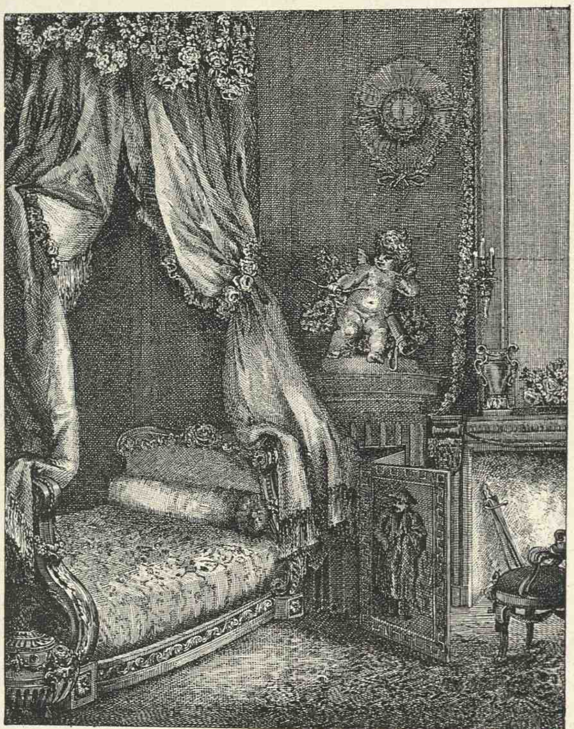


« **La petite toilette** ; d'après un dessin de Moreau le Jeune (1741-1814), gravé en taille-douce par P.-A. Martini (*Monuments du costume français*).

L'ameublement.



Fauteuil (Palais de Fontainebleau).



Chambre à coucher à la fin du règne de Louis XV ; d'après un tableau de Baudouin (1723-1769).



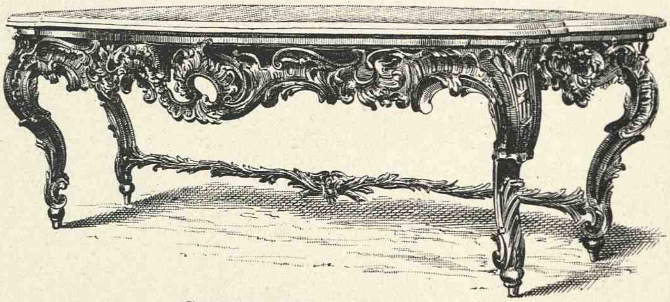
Chaise (Palais de Fontainebleau).



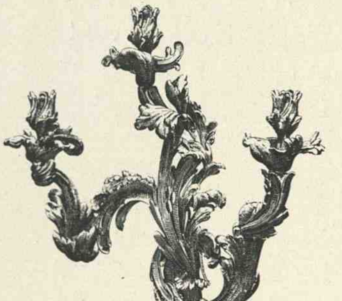
Armoire régence (Collection Chapuis).



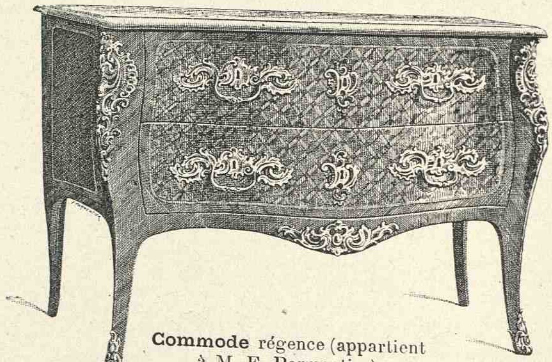
Écran (Palais de Fontainebleau).



Console Palais de Compiègne).



Applique (Musée du Garde-Meuble).



Commode régence (appartient à M. E. Parmentier).



Flambeau (Palais de Fontainebleau).

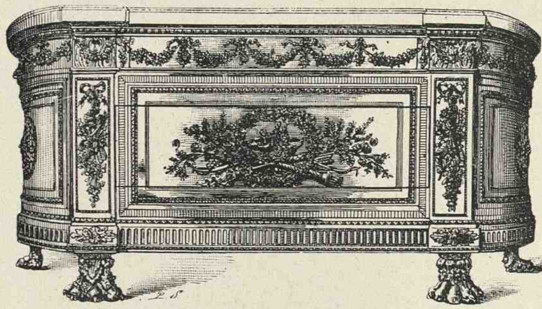
velours à panaches de plumes ou des chapeaux à larges bords, ornés de fleurs ou de rubans. La toilette était fort longue; l'usage se répandit parmi les gens du bon ton de faire suivre la toilette intime d'une seconde toilette, à laquelle assistaient les familiers de la maison.

La parure. — Le costume se complétait avec un grand nombre de petits objets ; hommes et femmes se chargeaient volontiers les doigts de bagues; l'on avait toujours sur soi ou entre les mains toutes sortes de boîtes, à mouches, à parfum, pour le fard, pour le tabac, des étuis, des lorgnettes de poche, des flacons de sel ou de senteurs. Ces bibelots étaient d'or, d'argent,

L'ameublement.



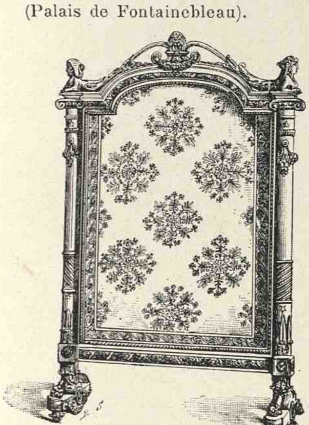
Grand fauteuil provenant du boudoir de Marie-Antoinette (Palais de Fontainebleau).



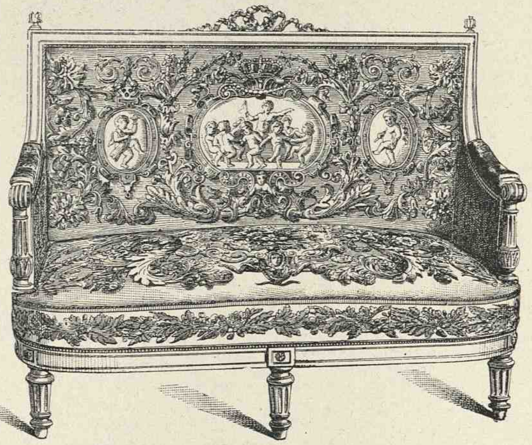
Commode ayant appartenu à Marie-Antoinette ; œuvre de Riesener (Musée du Louvre).



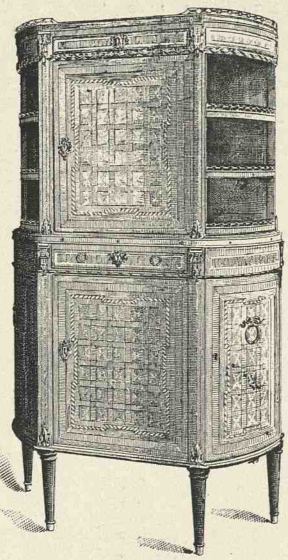
Petit fauteuil provenant du boudoir de Marie-Antoinette (Palais de Fontainebleau).



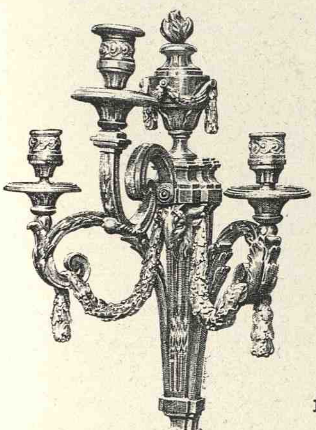
Écran provenant du boudoir de Marie-Antoinette (Palais de Fontainebleau).



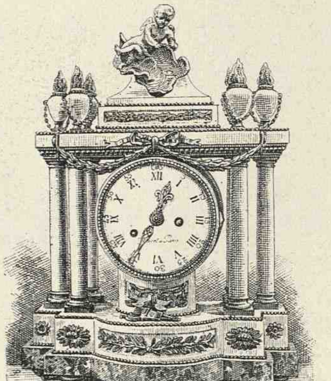
Canapé (Musée Condé à Chantilly).



Secrétaire attribué à Oeben (Collection Klotz).



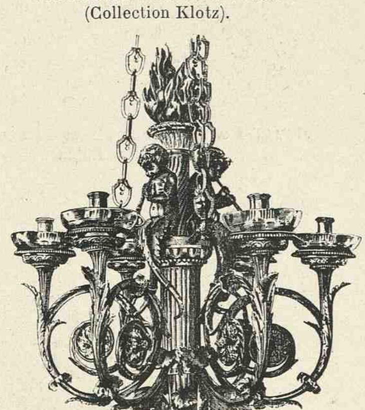
Applique (Musée du Garde-Meuble).



Pendule (appartient à M. E. Parmentier).



Guéridon (Musée de Versailles).



Lustre (Musée de Versailles).

d'écailles, d'ébène, enrichis de pierres précieuses, de camées, d'émaux, de portraits ou de scènes peintes en miniature. Jusqu'à la fin du siècle, il fut d'usage de porter deux montres, l'une en argent, l'autre en or, qui pendaient sur le vêtement. Les femmes tenaient à la main l'éventail ou l'ombrelle; le parapluie fut alors inventé. Les hommes remplacèrent l'épée par la canne que les femmes à la fin du règne de Louis XVI avaient également adoptée.

Les habitations. — Il faut distinguer au XVIIIe siècle deux types d'habitations, au moins à Paris ; les maisons de location à plusieurs étages et les hôtels particuliers. On construisit alors un grand nombre d'habitations dont quelques-unes avaient jusqu'à sept étages. « Dans ces maisons, écrit Mercier, l'opulent habite le rez-de-chaussée, le riche est au-dessus, la pauvreté est au quatrième étage,

La table.



Bouilloire avec lampe à alcool; règne de Louis XVI (Collection Chabrière-Arlès).

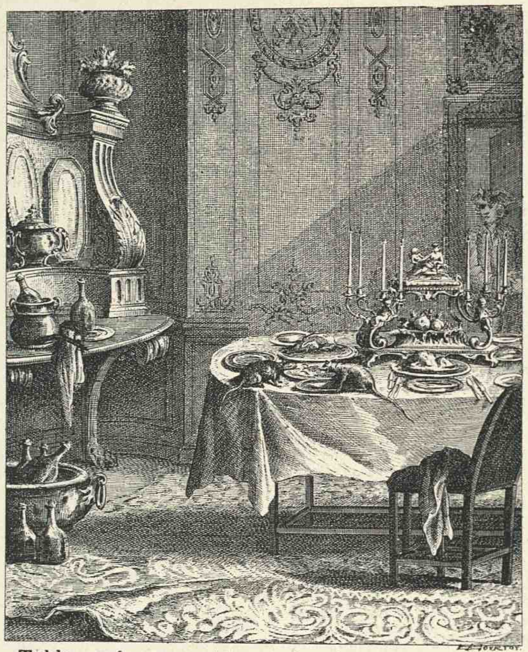


Table parée; servante; vase à rafraîchir le vin, etc. : d'après un dessin de J.-B. Oudry (1686-1755), gravé en taille-douce par J. Ouvrier (*Fables de La Fontaine*).



Pot à lait; règne de Louis XVI (Collection Chabrières-Arlès).



Boite à thé; règne de Louis XVI (Collection Chabrière-Arlès).



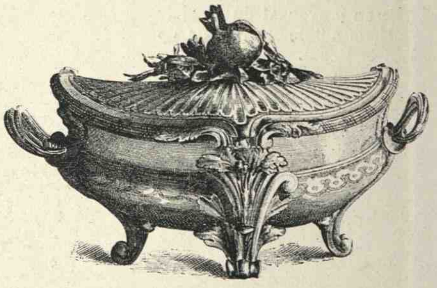
Verseuse; règne de Louis XVI (Collection Chabrière-Arlès).



Cuisine en 1760; d'après une gravure en taille-douce de Gravelot (*Almanach utile et agréable de la loterie de l'École royale militaire pour l'année* 1760).



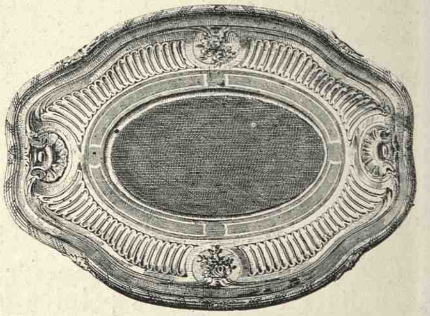
Écuelle à bouillon; règne de Louis XV (Collection Lützt).



Soupière en argent, œuvre de Germain (1726-1791), faisant partie de la collection d'Haussonville.



Coq en faïence de Marseille; pièce de table (Musée de Cluny).



Plateau de la soupière exécutée par Germain (Collection d'Haussonville).

et l'indigent sous les tuiles du grenier entr'ouvert. Ces maisons ont en général sur la rue une porte cochère, dont le fonctionnement est confié à un personnage qui apparaît alors dans l'histoire de nos mœurs, le *portier*. Les habitations privées se caractérisent par la recherche constante d'un plus grand confortable; les pièces sont mieux distribuées; la circulation est plus aisée; les chambres se spécialisent; un appartement comporte désormais salle à manger, salon de compagnie pour recevoir les hôtes, cabinet de travail, chambre à coucher avec alcôve où est souvent disposé le lit. Enfin à partir du milieu du siècle,

Les divertissements.



Le bal paré; fin du règne de Louis XV; d'après un dessin de A. de Saint-Aubin (1736-1807), gravé en taille-douce par Duclos (1742-1745).



La chasse sous le règne de Louis XVI; d'après un dessin de Moreau le Jeune (1741-1814), gravé en taille-douce par Le Mire en 1778.



Courses sous le règne de Louis XVI; d'après un dessin de Moreau (1741-1814), gravé en taille-douce par H. Güttenberg.

on aménage boudoir, cabinet de toilette, salle de bains et garde-robes à l'anglaise. Alors aussi sont imaginées les persiennes extérieures, les jalousies mobiles.

Les intérieurs. — L'aménagement des chambres se modifie; le sol est parqueté et couvert d'un tapis; tantôt les parois de la chambre sont entièrement recouvertes de fines boiseries peintes en blanc et or, tantôt le lambris s'arrête à

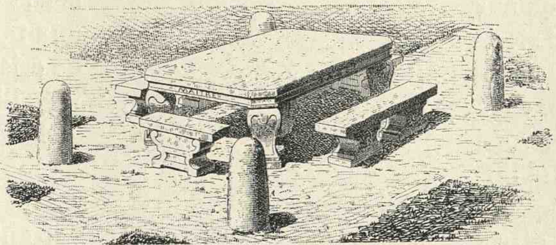


Table du grand maître datée de 1723; rendez-vous de chasse dans la forêt de Fontainebleau.

Les divertissements.



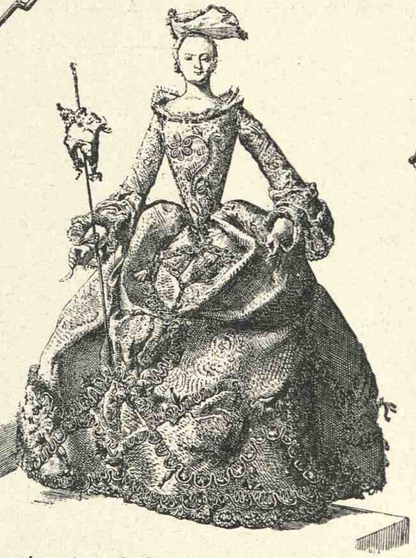
Le jeu de l'oie; d'après un tableau peint par Chardin (1699-1779) en 1743, gravé en taille-douce par Surugue en 1745.



La foire Saint-Germain dans la seconde moitié du XVIIIe siècle; d'après un dessin de J.-B. Oudry (1686-1755), pour l'illustration des Fables de La Fontaine, gravé en taille-douce par P. Aveline (1710-1760).



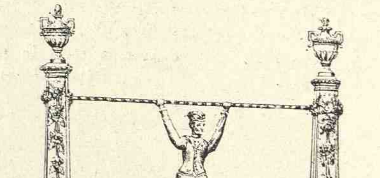
Soldat de plomb de 1789 (Collection Dablin).



Poupée; règne de Louis XV (Musée Carnavalet).



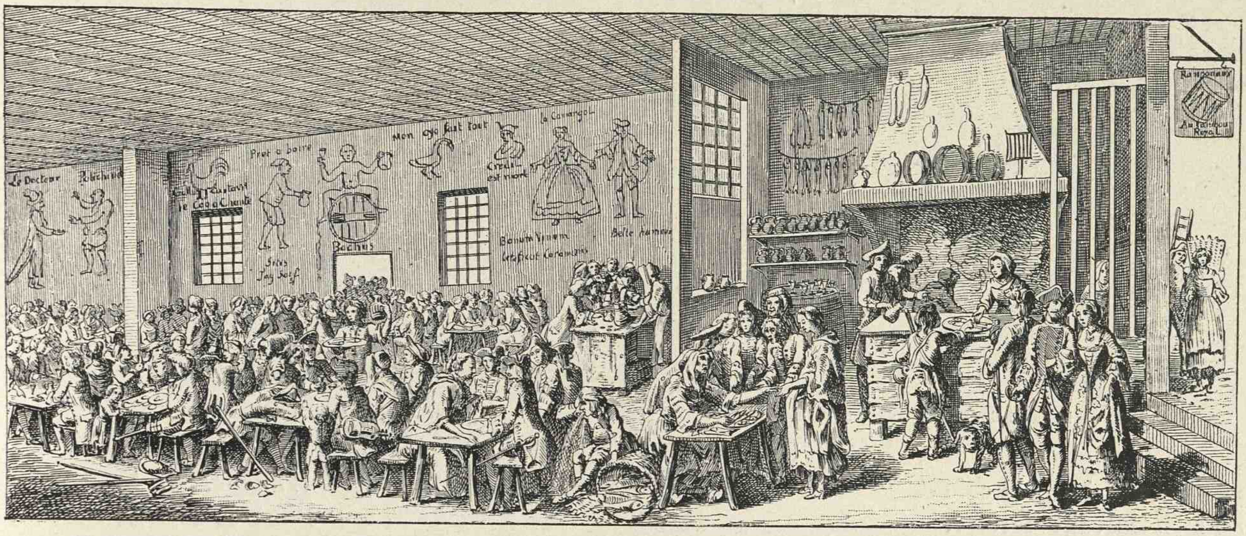
Soldat de plomb de 1789 (Collection Dablin).



Acrobate; règne de Louis XVI (Collection Dallemagne).

peu près au tiers de la hauteur et le reste du mur est tendu de damas le plus souvent cramoisi; au-dessus des portes sont encastrées de petites peintures; une corniche à gorge très creuse contourne la pièce et relie les murs au plafond de plâtre souvent orné de peintures. Les cheminées deviennent moins vastes et sont surmontées de glaces : la tablette porte d'abord des pièces de faïence, puis des candélabres, une pendule et des bustes de célébrité en bronze ou en plâtre doré. Le mobilier devient beaucoup plus considérable qu'aux époques précédentes; le XVIIIe siècle imagine un grand nombre de sièges de repos, fauteuils, bergères, chaises à bras, chaises longues, sofa, canapé, lits de repos, etc.; les lits, décorés de tentures accrochées à un ciel, furent le plus souvent disposés en lits de milieu. Parmi les meubles les plus caractéristiques du siècle, il faut citer l'armoire, la commode et le secrétaire. Sur les meubles on place des groupes en biscuit de Sèvres, en porcelaine de Saxe, des chinoiseries, des cassolettes, etc.; enfin l'on trouve en grand nombre dans les pièces écrans et paravents. Les fenêtres avec leur réseau de petites vitres blanches, sont munies de stores intérieurs. L'éclairage se fait à l'aide de bougies de cire disposées dans des flambeaux souvent de bronze, posés sur les meubles, des bras de lumière accrochés aux murs, des lustres de bronze ou de cristal, des lanternes à monture métallique suspendues au plafond. A la fin du siècle, le pharmacien Quinquet inventa les premières lampes à huile. Le chauffage se faisait au bois, la houille n'étant encore employée que dans quelques indus-

Les divertissements.



Le cabaret de Ramponneau : d'après une gravure en taille-douce anonyme (Bibliothèque nationale ; département des Estampes).



Le Carnaval des rues de Paris : peinture de Jeaurat (1699-1789), exposée au Salon de 1757, gravée en taille-douce par Le Vasseur (1734-1816).

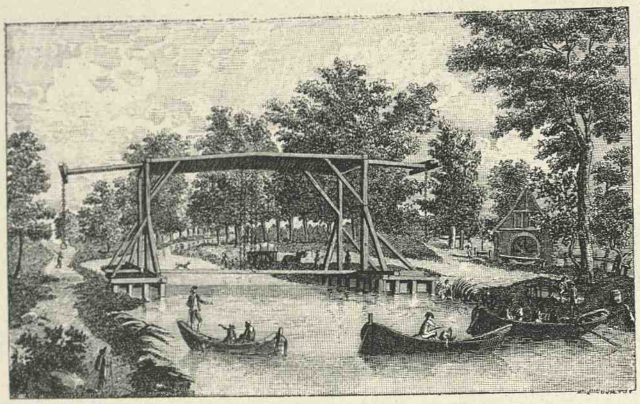
tries, telles que les forges. Les poêles de faïence étaient fort usités.

L'alimentation. — Les usages de la table se perfectionnent : la table est couverte d'une nappe ; chaque convive, même chez les petites gens, a son assiette, sa fourchette, sa cuiller, son verre ou son gobelet. Mais, chez les gens de condition, « chaque convive a son valet, écrit le Russe von Vizine, qui se tient derrière sa chaise... ; vous choisissez de l'œil le plat qui vous plaît et vous dites à votre valet de vous le servir. On ne met pas non plus les vins devant les assiettes des convives ; quand on a soif, on envoie son valet en prendre à l'office. » La vaisselle d'argent est peu à peu remplacée par celle de porcelaine ; on décore les tables de surtouts également en porcelaine ou en fleurs artificielles. L'heure des repas varie suivant les classes de la société ; les ouvriers dînent à 9 heures du matin ; les collèges et les provinces à midi ; on soupe à 11 heures 1/2. L'alimentation est plus délicate et plus raffinée qu'aux siècles précédents ; aux aliments usités antérieurement, le XVIIIe siècle ajouta la dinde, les huîtres, la pomme de terre, les oranges, les glaces, le punch. Le café, le thé et le chocolat sont d'un usage



Café vers 1760 ; d'après une gravure à l'eau-forte de G. de Saint-Aubin.

Les routes.



Pont sur le canal de Picardie ; règne de Louis XVI.



Bac sur le Rhône entre Valence et Saint-Peray.

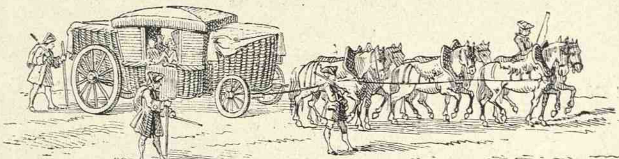
Ces deux gravures sont extraites du *Voyage Pittoresque en France*.

général ainsi que le café au lait. Suivant Mercier, les trois quarts de la population parisienne se nourrissaient à dîner de la soupe et du bouilli ; le soir, de bœuf à la mode, d'une tourte ou d'un morceau de petit-salé, qu'on remplaçait le dimanche par un gigot ou une éclanche de mouton ; les Parisiens ne mangeaient presque jamais de poisson, rarement de légumes « parce que l'accommodage en est toujours cher » ; mais, suivant Young, le repas était toujours accompagné de dessert.

Les divertissements. — Avec le XVIIIe siècle apparaissent le jeu d'oie, le loto et la lanterne magique. L'habitude s'établit pour les hommes de toutes conditions d'aller passer quelques moments au café, et parmi les nombreux cafés de Paris, il y en a désormais d'appropriés à toutes les classes de la société. Les gens du peuple se réunissent toujours au cabaret le dimanche et y dansent de bon cœur. La passion de la danse est d'ailleurs commune à tous les Français ; les grands bals mondains ont lieu pendant le carnaval. L'une des nouveautés du siècle, c'est la création de lieux de plaisir permanents, tels que les *redoutes*, le *Waux-Hall*, le *Colisée*. Dans ce dernier endroit, on donnait « des symphonies monotones, des danses misérables ou puériles ; des joutes sur une eau sale et bourbeuse ; des feux d'artifice sans variété » (Mercier). Ces établissements, ainsi que les distractions que l'on trouvait en si grand nombre au Palais-Royal, achevèrent la ruine de la foire Saint-Germain et de la foire Saint-Laurent. Enfin, pendant la seconde moitié du siècle se répandit en France, à l'imitation de l'Angleterre, la passion des courses de chevaux.



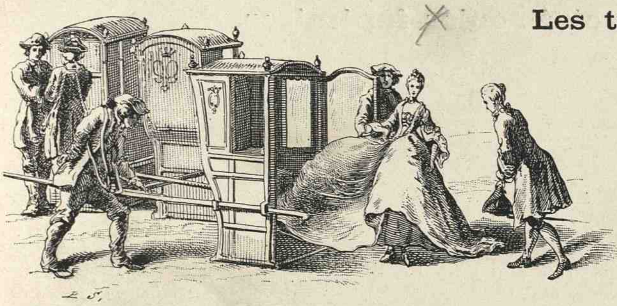
Route et coche dans le second quart du XVIIIe siècle ; d'après un dessin de J.-B. Oudry (1686-1755), gravé en taille-douce par Gaillard (*Fables de La Fontaine*).



Le carabas ; voiture qui faisait le trajet de Paris à Versailles ; fragment d'une gravure en taille-douce de Rigaud.

Les transports. — Les routes, encore médiocres au début du siècle, furent considérablement améliorées dans la seconde moitié du XVIIIe siècle ; elles étaient formées de chaussées pavées avec bas côtés plantés d'arbres. Les transports devinrent plus faciles ; la diligence de Lyon faisait le trajet entre cette ville et Paris en cinq jours en été et six en hiver. Les types de voitures deviennent plus nombreux à la fin du siècle ; on construit des voitures légères, montées sur de hautes roues, imitées des voitures anglaises. L'usage de la chaise à porteurs ne se maintint plus guère que dans les

Les transports.



L'entrée dans la chaise à porteurs ; d'après une gravure en taille-douce d'Ozanne (1728-1811).



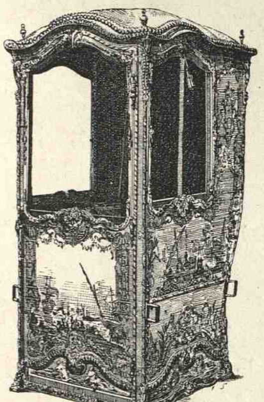
Carrosse d'apparat (Musée de Cluny).



La poste à Vienne ; d'après une eau-forte de Brand ; extraite des « *Cris de Vienne* » publiés en 1775.



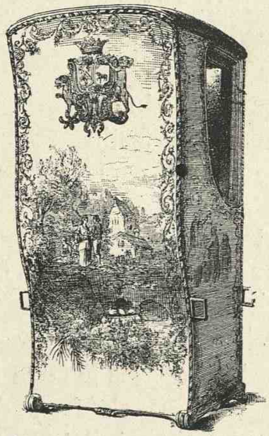
Bureau de poste vers la fin du règne de Louis XV ; d'après une gravure anonyme conservée au Musée Carnavalet.



Chaise à porteurs ; règne de Louis XV (Musée de Versailles).



Traîneau (Musée de Cluny).

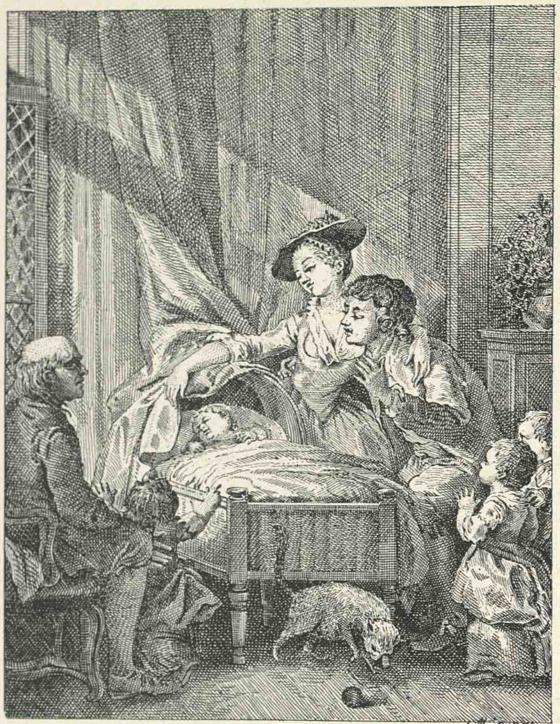


Chaise à porteurs ; règne de Louis XV (Musée de Versailles).

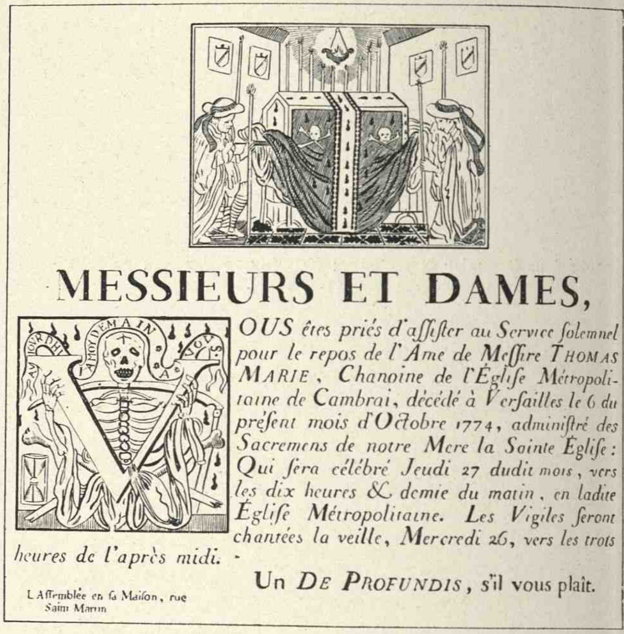
rues de Versailles et de quelques paisibles villes de province. Sur nos rivières, on rencontrait le coche d'eau, bateau lent et incommode.

Les cérémonies de famille. — La sensibilité du XVIIIe siècle nous a valu quelques renseignements sur les cérémonies de famille. Mercier

La Famille, le deuil et les cérémonies funéraires.



Famille réunie autour d'un berceau; gravure en taille-douce, d'après un dessin de Moreau le Jeune (1741-1816).



MESSIEURS ET DAMES,

VOUS êtes priés d'assister au Service solemnel pour le repos de l'Ame de Messire THOMAS MARIE, Chanoine de l'Église Métropolitaine de Cambrai, décédé à Versailles le 6 du présent mois d'Octobre 1774, administré des Sacremens de notre Mere la Sainte Église: Qui sera célébré Jeudi 27 dudit mois, vers les dix heures & demie du matin, en ladite Église Métropolitaine. Les Vigiles seront chantées la veille, Mercredi 26, vers les trois heures de l'après midi.

Un DE PROFUNDIS, s'il vous plaît.

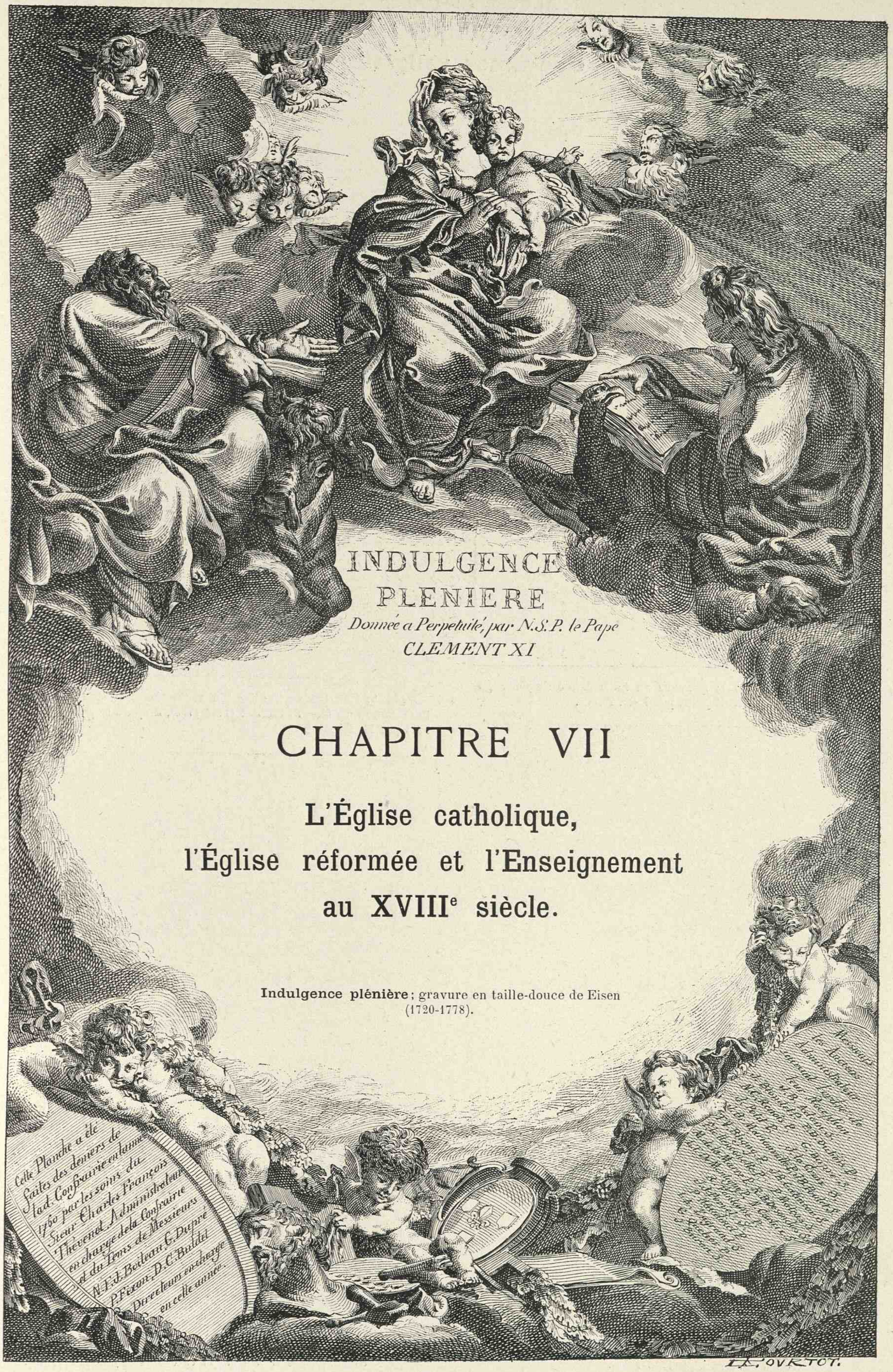
L'Assemblée en sa Maison, rue Saint Martin.

Lettre de mort du chanoine de l'église métropolitaine de Cambrai, messire Thomas Marie, mort à Versailles le 6 octobre 1774, conservée au Département des Estampes de la Bibliothèque nationale. Dans la vignette supérieure, on voit à droite et à gauche du cercueil les jurés crieurs des morts.



Costume de deuil; d'après un dessin de Carmontelle (1717-1806) daté de 1765, gravé en taille-douce par Delafosse, représentant « la malheureuse famille Calas, la nièce, les deux filles, avec Jeanne Viguière, leur bonne servante, le fils et son ami le jeune Lavaysse » (Département des Estampes : Bibliothèque nationale).

nous montre dans les noces de campagnes le cortège des garçons en habit du dimanche, rubans au chapeau, bouquet au côté et des filles en blanc corset. Des noces bourgeoises, la partie principale est « l'indispensable festin toujours commandé d'avance et qui se fait ordinairement chez le traiteur ». A la simplicité des noces des petites gens le même auteur oppose le faste des cérémonies du grand monde. « On s'enferme dans des carrosses à glaces; on est chargé d'atours; les coiffeurs ont occupé toute la matinée; on s'observe tristement; le cérémonial règle tous les pas. » Mercier nous fournit encore d'intéressantes descriptions des usages funéraires. Quelques traits les distinguent des nôtres : c'était l'église qui fournissait les cercueils; les corps étaient conduits à l'église, déposés dans un caveau provisoire et transportés de nuit dans les cimetières. Bien que l'étiquette de deuil eût perdu de sa rigueur, il était d'usage encore, dans les plus grands deuils, de tendre pendant un an les antichambres de noir, la chambre à coucher et le cabinet de gris, et de cacher les glaces pendant six mois. Enfin, l'habitude se répand de « faire porter le deuil aux lettres qu'on met à la poste ; la cire noire est employée » (Mercier).



CHAPITRE VII

L'Église catholique, l'Église réformée et l'Enseignement au XVIII[e] siècle.

Indulgence plénière; gravure en taille-douce de Eisen (1720-1778).

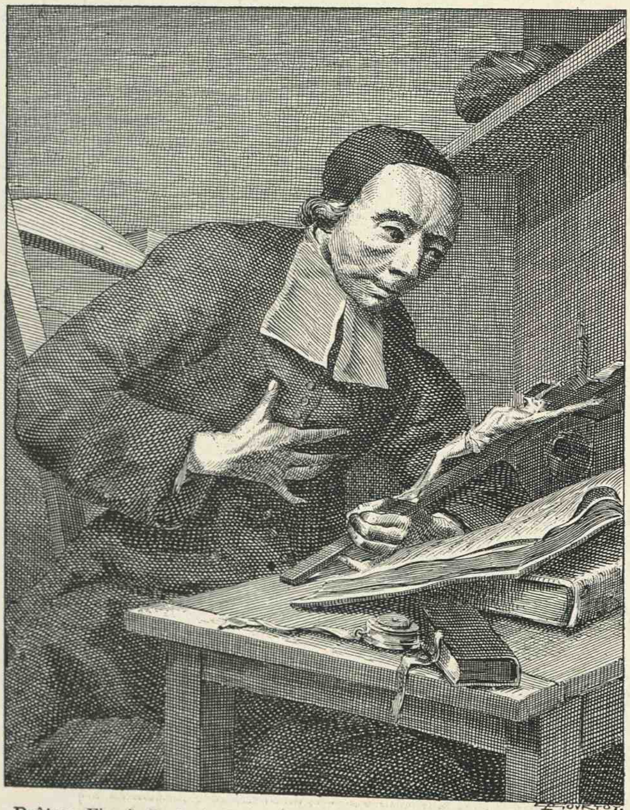
Costumes religieux.



Pape; Clément XIV (1769-1774); gravure en taille-douce de Currego, d'après le portrait peint par I.-D. Porta.



Prélat; Charles de Saint-Albin, archevêque de Cambrai; gravure en taille-douce de G.-F. Schmidt (1712-1775), d'après le portrait exécuté en 1724 par H. Rigaud.



Prêtre; Firmin Ludovic Tournus, mort en 1733; gravure en taille-douce de G.-F. Schmidt (1712-1775).



Abbé; d'après un dessin de Leclerc, gravé en taille-douce par Dupuis dans la *Galerie des modes et costumes français* (1778).

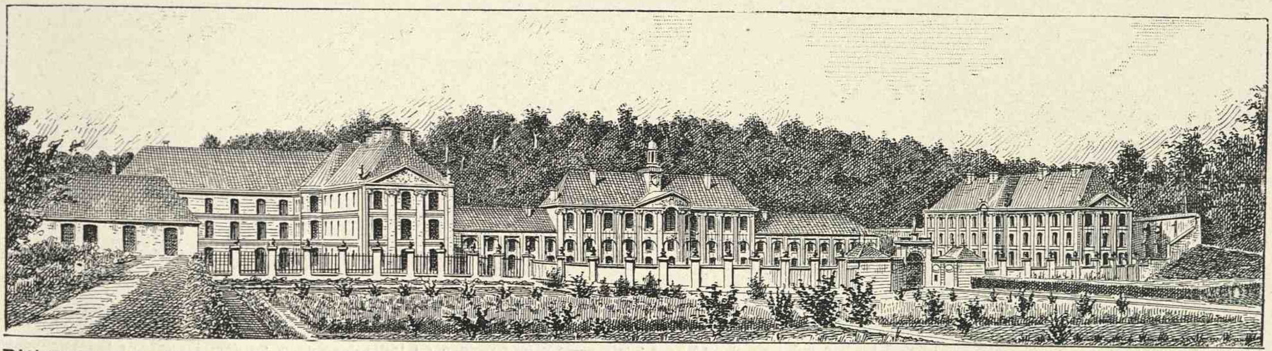
Costumes et bâtiments ecclésiastiques réguliers.



Bénédictin ; dom Denys de Sainte-Marthe, supérieur général de la congrégation de Saint-Maur, mort en 1725 ; gravure en taille-douce de P. Drevet (1663-1738), d'après le portrait peint par Cazes (1676-1754).



Religieuse : Madame de Vergy ; d'après un dessin de A. de Saint-Aubin (1736-1807), gravé en taille-douce par Fessard (1714-1777).



Bâtiments monastiques ; abbaye de Prémontré (état actuel) dans la forêt de Coucy (Aisne), reconstruite dans la première moitié du XVIIIe siècle.

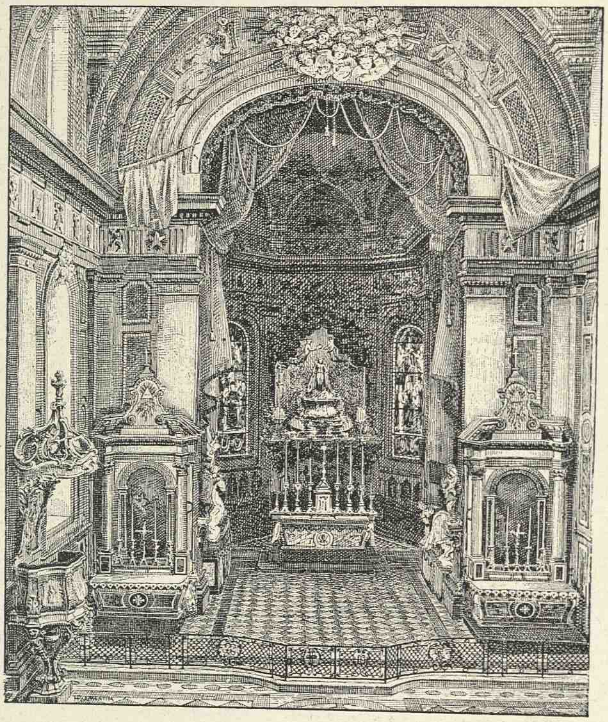
Le costume ecclésiastique. — Il n'y a guère à signaler dans l'histoire du costume ecclésiastique au XVIIIe siècle que l'apparition du vêtement mi-laïque, mi-religieux des abbés. Il ne différait guère du costume civil que par l'addition du rabat avec un long pli dans le dos, dernier débris de la soutanelle ; ce vêtement devait être toujours noir ; en outre, les abbés portaient une perruque petite et élégante qui leur était particulière. Les portraits d'ecclésiastiques du siècle témoignent de la richesse et de l'élégance du costume où les dentelles sont prodiguées aux manches et autour des surplis. Dans les monastères de femmes, il fut parfois difficile d'empêcher les religieuses de se vêtir au goût du siècle ; au chapitre d'Alix, près de Lyon, les chanoinesses allaient au chœur en panier.

Les bâtiments ecclésiastiques. — Les richesses considérables de l'Église permirent aux prélats et aux abbés de se faire construire de fastueuses

Édifices et objets du culte.



Candélabre en bronze doré, par Jacques Renard, conservé dans la cathédrale d'Autun.



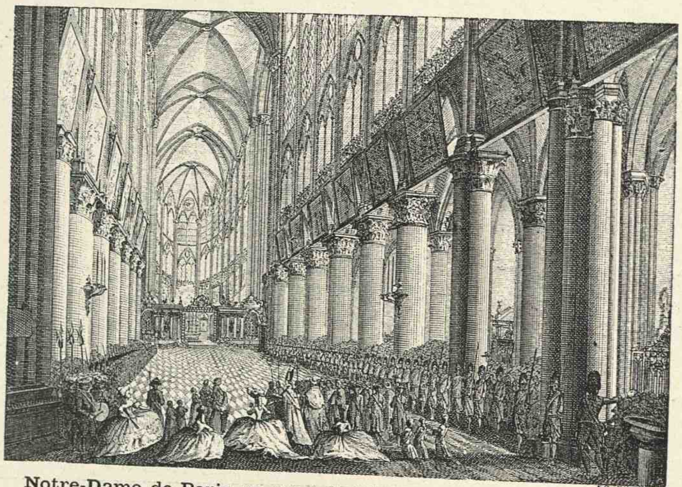
Chapelle de Notre-Dame de Bon-Secours, à Nancy.
Construite sous le règne de Stanislas par Héré de Corny (1705-1763).



Candélabre en bronze doré, par Caffieri, conservé dans la cathédrale de Bayeux.



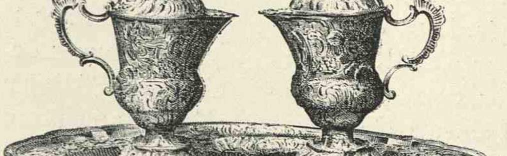
Calice en argent (cathédrale de Troyes).



Notre-Dame de Paris au XVIIIe siècle. — Cette gravure en taille-douce de Née (1771-1818), d'après un dessin de Moitte, représente l'arrivée de Marie-Antoinette pour l'action de grâce célébrée en l'honneur de la naissance du Dauphin (*Voyage pittoresque en France*).



Bénitier (collection Chenaillier).



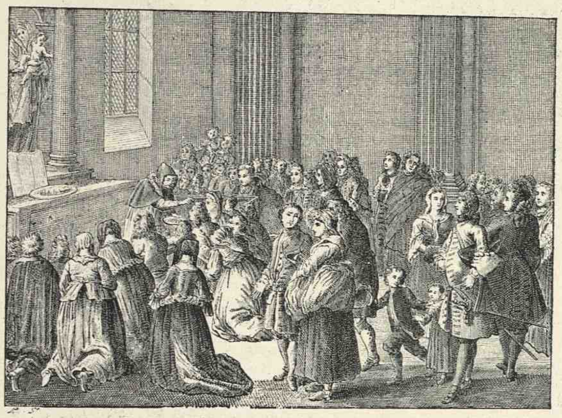
Burettes et **plateau** (cathédrale de Nancy).

demeures ; combien de nos préfectures, de nos musées, de nos lycées, de nos collèges ou de nos hôpitaux sont encore aujourd'hui installés dans des abbayes ou des palais épiscopaux reconstruits au XVIIIe siècle. On peut voir par la gravure qui, dans cet ouvrage, représente l'abbaye de Prémontré, que ces édifices différaient peu des bâtiments civils et que le caractère religieux n'en était guère affirmé. Les églises construites à cette époque portent également la marque du goût du jour ; fort peu religieuses, chargées de décorations contournées parfois en blanc et or comme les lambris des appartements, elles redeviennent plus sévères avec la seconde moitié du siècle quand le goût se reporta vers des formes d'art plus pures. Les mêmes variations de la

Cérémonies religieuses.



La procession du Saint-Sacrement le jour de la Fête-Dieu, à l'époque de la Régence ; gravure en taille-douce de Dubosc, d'après le dessin de B. Picart.

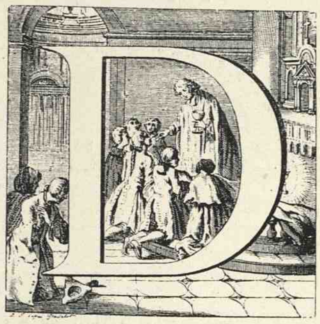


Le jour des cendres.

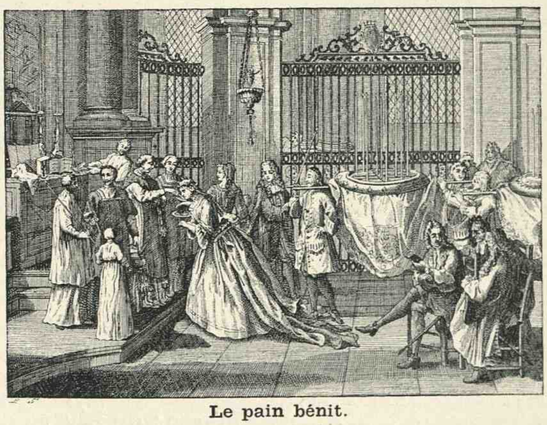
Les trois vignettes : *le pain bénit, l'adoration de la croix, le jour des cendres*, sont reproduites d'après des dessins de B. Picart, gravés en taille-douce par Dubosc.



L'adoration de la croix, le vendredi saint.



La communion ; gravure en taille-douce de Gravelot (1699-1773).



Le pain bénit.



La confession ; gravure en taille-douce de Gravelot (1699-1773).

mode peuvent se suivre dans le style des objets du culte.

Les mœurs ecclésiastiques. — Le faste et l'élégance des prélats pendant les dernières années de l'ancien régime sont célèbres. Les prélats « chassent, bâtissent, ont des clients, des hôtes, un lever, une antichambre, des huissiers, des officiers, une table ouverte, une maison montée, des équipages » (Taine). Au couvent d'Origny, près de Saint-Quentin, « l'abbesse a des domestiques, une voiture, des chevaux, reçoit en visite et à dîner les hommes dans son appartement » (Mme de Genlis). Il arrive fréquemment que l'on joue la comédie dans les couvents de femmes. A cette vie aisée et joyeuse, les historiens ont



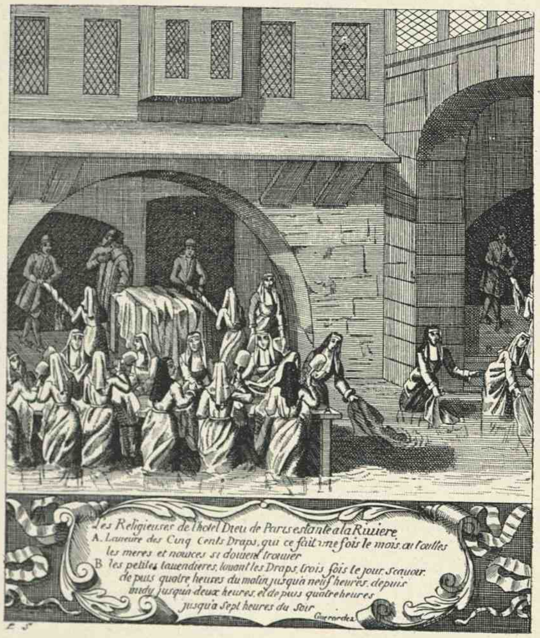
Le catéchisme ; gravure en taille-douce de Gravelot (1699-1773), extraite de l'*Almanach utile et agréable de l'École royale militaire* (1760).

Les institutions charitables.





Salles de l'Hôtel-Dieu au début du XVIIIe siècle; gravures en taille-douce de Guérard.



Le blanchissage du linge à l'Hôtel-Dieu au début du XVIIIe siècle; gravure en taille-douce de Guérard. — Ces trois gravures sont conservées au département des Estampes de la Bibliothèque nationale.



Lit d'hôpital pour quatre malades (reconstitution exposée au Pavillon de la Ville de Paris, à l'Exposition universelle de 1900).

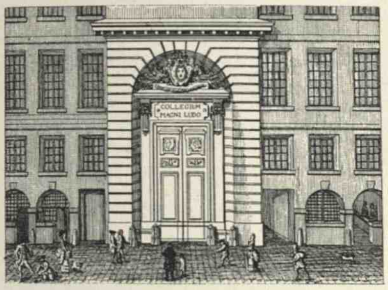
coutume d'opposer l'existence pénible du pauvre curé de campagne qui, à peine rémunéré, n'a presque rien pour vivre et demeure souvent dans un logis aussi sordide que celui de ses paroissiens.

Les cérémonies religieuses. — La ferveur religieuse semble singulièrement ralentie, au moins dans les dernières années du XVIIIe siècle. « Le peuple va encore à la messe, écrit Mercier, mais il commence à se passer des vêpres que le beau monde appelle l'opéra des gueux.... Depuis dix ans, le beau monde ne va plus à la messe ; on n'y va que le dimanche pour ne pas scandaliser les laquais, et les laquais savent qu'on n'y va que pour eux. » Mais aux grandes fêtes religieuses, les églises se remplissaient de nouveau ; il y avait à Paris des paroisses, notamment celle de Saint-Sulpice, où l'affluence était si grande, en particulier à la

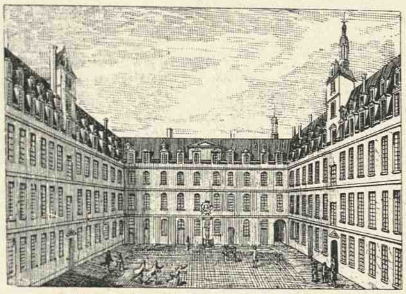


Brasier pour entretenir du feu dans les salles de l'Hôtel-Dieu, conservé à l'Hôtel-Dieu, à Paris.

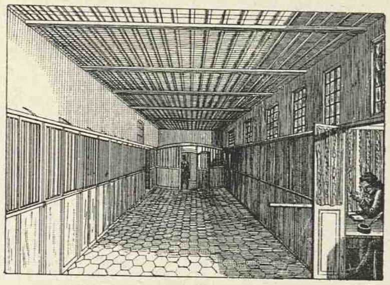
Les collèges.



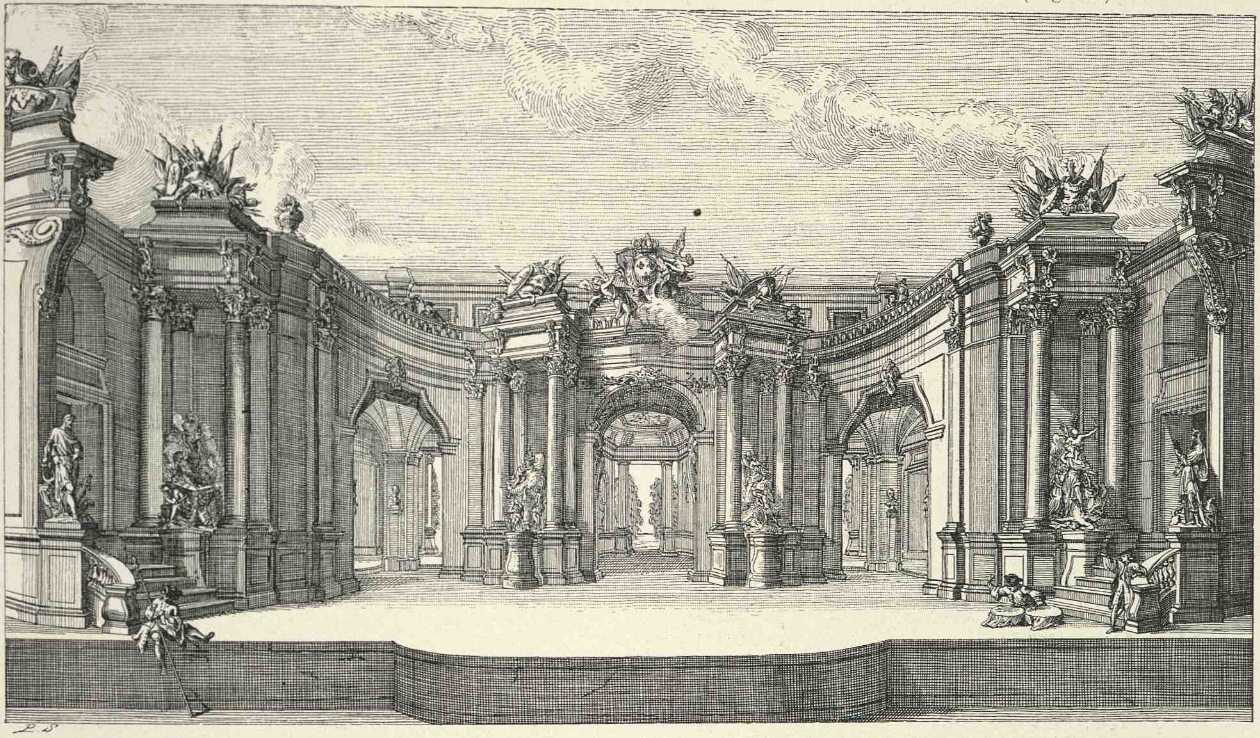
Porte d'entrée du collège Louis-le-Grand (Béguillet).



Cour du collège Louis-le-Grand (Béguillet).



Dortoir du collège de Navarre (Béguillet).



Décoration pour la représentation des tragédies au collège Louis-le-Grand, en août 1732; d'après un dessin de Le Maire.

messe de minuit, que pour prévenir tout désordre, l'archevêque faisait garnir l'église de soldats. De toutes les cérémonies, la plus solennellement célébrée était la Fête-Dieu. « Tous les ordres de l'Église environnent le Saint-Sacrement, écrit Mercier ; toutes les portes sont tapissées ; tous les genoux fléchissent ; les prêtres semblent les dominateurs de la ville ; les soldats sont à leurs ordres ; les surplis commandent aux habits uniformes, et les fusils, mesurant leurs pas, marchent à côté des bannières Les canons tirent sur leur passage ; la pompe la plus solennelle accompagne le cortège. »



La sortie du collège; gravure en taille-douce par A. de Saint-Aubin (1736-1807), extraite de la suite des *Petits Polissons*.

Les institutions charitables. — Pendant la seconde moitié du XVIIIe siècle, quelques hommes de cœur protestèrent contre la négligence avec laquelle était tenu plus d'un établissement charitable. Déjà les représentations que nous avons de l'Hôtel-Dieu de Paris au début du XVIIIe siècle nous montrent jusqu'à trois rangs de lits dans la même salle ; mais, la situation à la fin du siècle s'était singulièrement aggravée. Le chirur-

Écoles et enseignement.



École de ville; d'après une gravure sur bois de 1777 (histoire de l'assassin Desrues). L'enfant au bonnet d'âne est le futur assassin.



École de village; d'après une eau-forte de de Boissieu (1738-1810), datée de 1780.

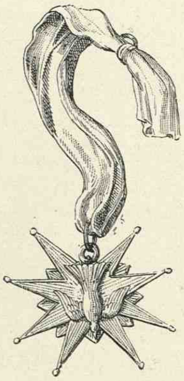


Professeur; Rollin; d'après le portrait de C. Coypel (1694-1752), gravé en taille-douce par J. Balechou (1719-1764).



Précepteur; gravure en taille-douce de J. Balechou (1719-1764), d'après un tableau de Dandré-Bardon (1700-1783).

gien Tenon, qui fut chargé d'inspecter l'Hôtel-Dieu en 1788, a laissé de cet hôpital un navrant tableau. Il décrit les salles avec leurs quatre rangées de lits « disposés en toutes sortes de sens avec des ruelles, des passages obscurs où les murs sont salis par les crachats, les planchers par les ordures qui découlent des paillasses et des chaises percées lorsqu'on les vide, ainsi que par le pus et le sang qui proviennent, soit des blessures, soit des saignées ». Les malades couchaient à quatre, parfois même à six dans le même lit, emboîtés les uns dans les autres. La nuit, de fumeuses lampes à huile éclairaient cette misère. Le chauffage était souvent insuffisant ; on se bornait à chauffer les salles avec des brasiers : parfois dans des hivers rigoureux, des malades eurent le nez et les oreilles gelés, et il fallut leur en faire l'amputation immédiate.



« **Croix** que l'on donne aux dignités dans les classes du collège de Versailles », d'après un dessin conservé au département des Estampes de la Bibliothèque nationale.

L'Enseignement. — D'intéressantes vignettes nous apprennent que l'installation des

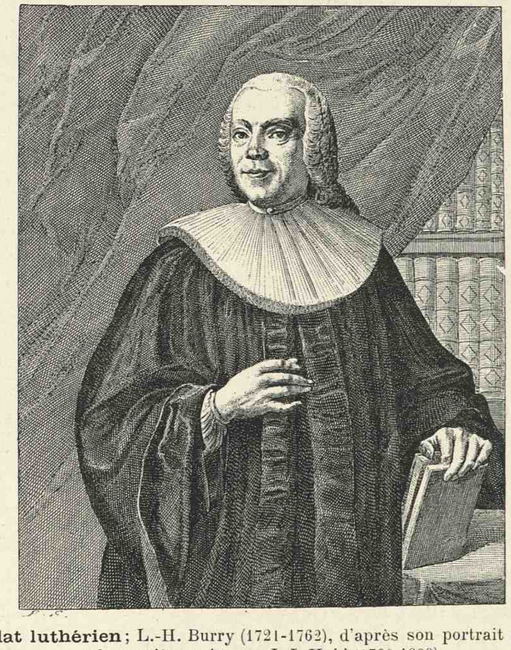
L'Église réformée.



Un prêche protestant au désert ; d'après une gravure en taille-douce anonyme (cabinet des Estampes de la Bibliothèque nationale).



Prélat anglican ; Newton (1700-1783), d'après le portrait peint par J. Reynolds (1723-1792), gravé à la manière noire par Th. Watson.



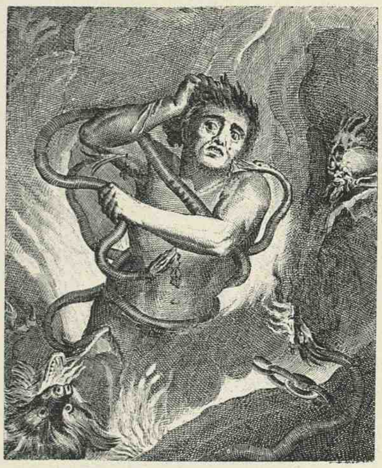
Prélat luthérien ; L.-H. Burry (1721-1762), d'après son portrait gravé à la manière noire par J.-I Haid (1739-1809).

écoles primaires, tout à fait insuffisante dans les campagnes, était encore bien rudimentaire dans les villes. Elles nous renseignent aussi sur les châtiments usités, parmi lesquels nous voyons figurer le fouet et le bonnet d'âne. Dans les collèges, les pratiques mises en usage par les Jésuites au XVIIe siècle avaient à peu près partout pénétré ; cependant l'Université avait renoncé d'assez bonne heure à la représentation lors des distributions de prix de tragédies qui continuèrent, au contraire, à être fort en honneur chez les Jésuites. Le fait le plus intéressant peut-



L'Office divin à Londres au milieu du XVIIIe siècle ; gravure en taille-douce de Hogarth (1697-1764).

Iconographie religieuse.



L'Ame en enfer.



L'Ame en Purgatoire.



L'Ame en Paradis.

Ces trois gravures en taille-douce sont l'œuvre du graveur Ant. Dieu (1662-1727).

être de l'histoire extérieure de l'enseignement supérieur au XVIIIe siècle, c'est l'abandon de la plupart des cérémonies universitaires si fort encore en vogue au début du siècle précédent. La fête du Landit elle-même n'est plus à la fin du XVIIIe siècle qu'un jour de congé, un prétexte à collations sur l'herbe que les élèves des collèges, conduits par leurs maîtres dans des voitures louées par cotisation, vont faire avec eux aux environs de Paris.

Les protestants. — Pendant tout le XVIIIe siècle, les protestants de France ne purent pratiquer librement leur culte. Dans le centre et dans le midi de la France, ils se réunissaient dans des endroits déserts, où, d'une chaire improvisée, un pasteur clandestin leur prêchait la parole sainte. Plus d'un, pendant la première moitié du siècle, s'en fut ramer sur les galères du roi pour avoir pris part à ces réunions. A la fin du siècle, les protestants, devenus assez nombreux à Paris, se rendaient, pour assister aux cérémonies de leur culte, chez les ambassadeurs de leur communion. Les portraits de pasteurs protestants étrangers reproduits dans cet ouvrage nous montrent que les prélats anglicans au XVIIIe siècle ont un costume qui n'est pas très différent de celui des prêtres catholiques ; le vêtement des prélats luthériens avec sa robe noire et sa fraise s'en éloigne davantage.



La Foi ; d'après une miniature du missel de la chapelle de Versailles, peint par Baudouin (1723-1769) et conservé au département des Manuscrits de la Bibliothèque nationale.

L'iconographie religieuse. — On peut juger aisément par quelques-uns des spécimens d'imagerie religieuse que l'on trouvera dans ce chapitre, de la décadence où est tombée l'iconographie religieuse au XVIIIe siècle ; ils témoigneront sans peine que la grâce et l'esprit des artistes de ce temps ne leur ont point suffi pour leur permettre de s'élever au-dessus de types conventionnels ou de mièvres figures.

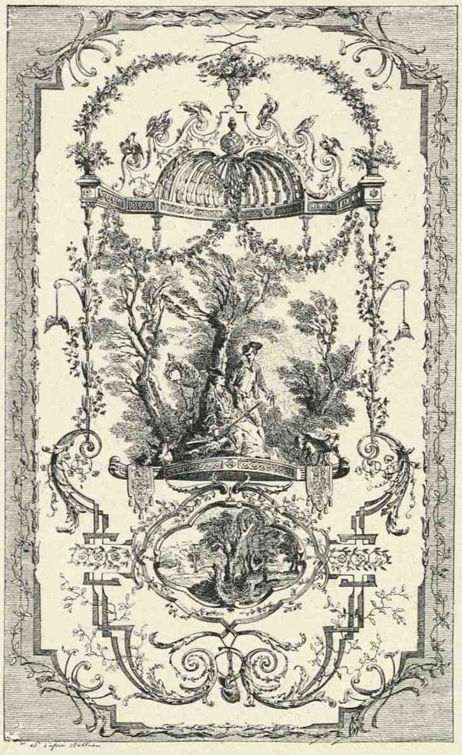


CHAPITRE VIII

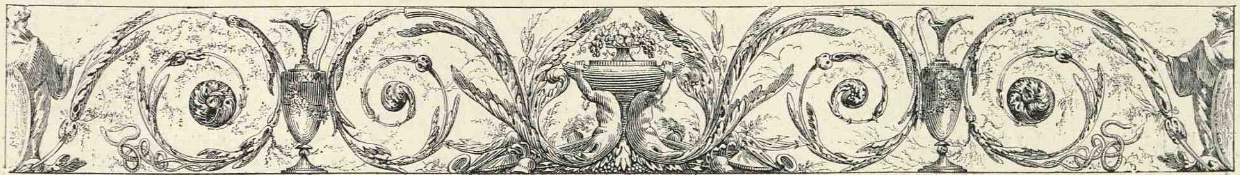
Les Lettres, les Sciences et les Arts au XVIIIe siècle.

Cadre d'affiche pour les représentations du théâtre de la cour au château de Fontainebleau ; d'après une gravure en taille-douce de Moreau le Jeune (1741-1814).

Les livres. — Les livres furent peut-être plus aimés encore au XVIIIe siècle que dans les siècles précédents ; eux-mêmes se firent d'ailleurs encore plus aimables. Sauf pour les ouvrages d'apparat et les publications étendues comme l'*Encyclopédie*, les livres sont de petit format et plus maniables. L'illustration se fait plus abondante : frontispices élégants, décors ingénieux ou gracieux, culs-de-lampe, encadrements de pages en général faits de guirlandes de fleurs, vignettes qui sont souvent d'exquis tableaux de genre, voilà les merveilles dont les Choffard, les Cochin, les Moreau, les Gravelot, les Eisen enrichissent le livre coquet du XVIIIe siècle. En revanche, les livres du XVIIIe siècle sont souvent moins brillamment reliés que ceux des époques précédentes ; la reliure la plus fréquente consiste en une gracieuse bordure entourant le plat qui reste nu. Les grandes bibliothèques du XVIIIe siècle sont de longues galeries où sur les parois des murs les livres sont placés droits sur des rayons ; les ouvrages sont rangés par catégories ; chaque catégorie se groupe dans une division de la galerie limitée par deux petits cabinets éclairés par de grandes fenêtres vitrées ; de riches cadres de sculpture renferment chaque compartiment dont le contenu est désigné par un nom latin écrit en lettres d'or dans un car-

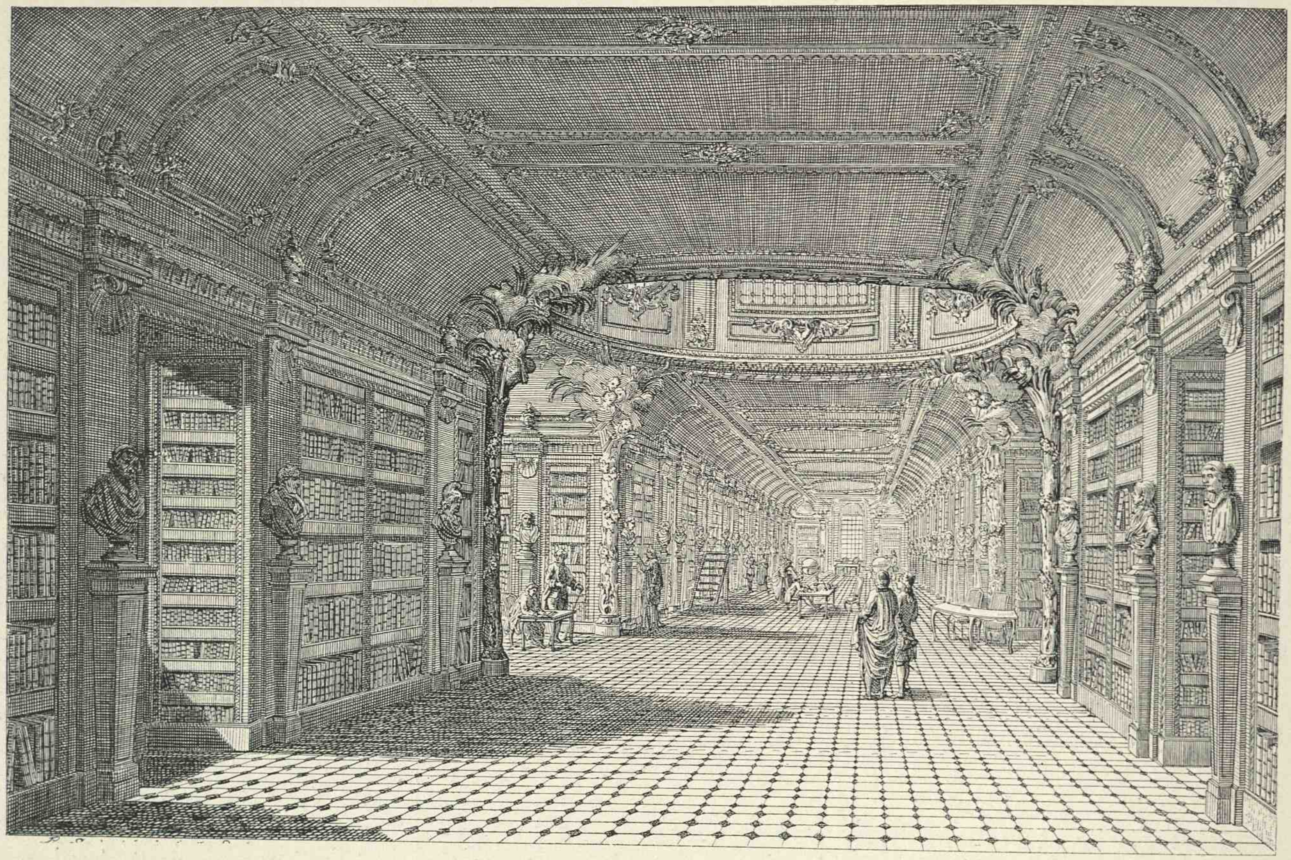


Panneau décoratif ; fragment d'une suite gravée à l'eau-forte par Watteau (1684-1721).

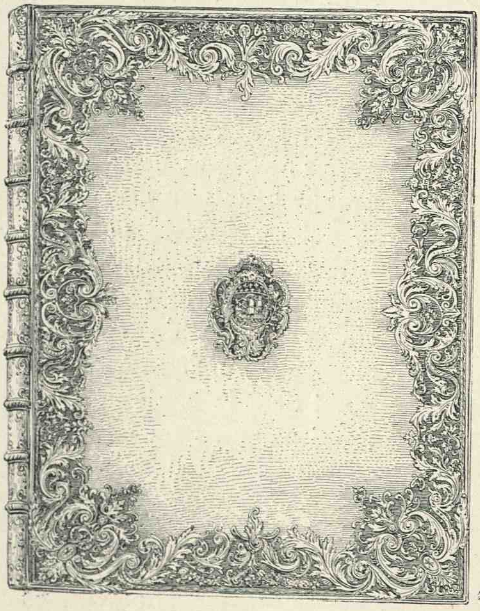


Frise décorative ; d'après une gravure en taille-douce de Salembier.

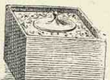
Livres et Bibliothèques.



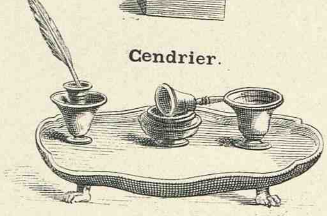
Bibliothèque au XVIIIe siècle : la bibliothèque de l'abbaye de Sainte-Geneviève en 1773 ; d'après une gravure en taille-douce anonyme conservée au département des Estampes de la Bibliothèque nationale.



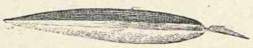
Le livre au XVIIIe siècle ; reliure du volume consacré aux fêtes publiques données par la Ville de Paris pour le mariage du Dauphin en 1745. On distingue sur le plat les armes de Paris.



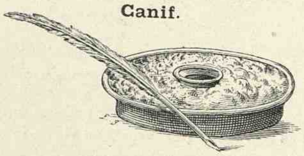
Cendrier.



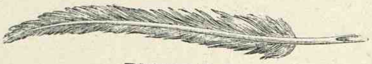
Écritoire.



Canif.

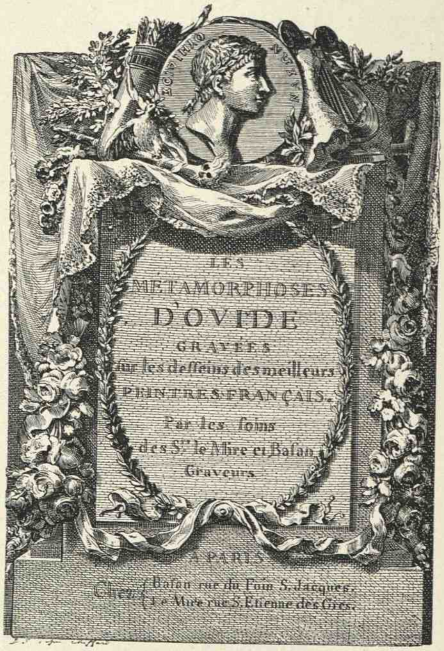


Essuie-plumes.



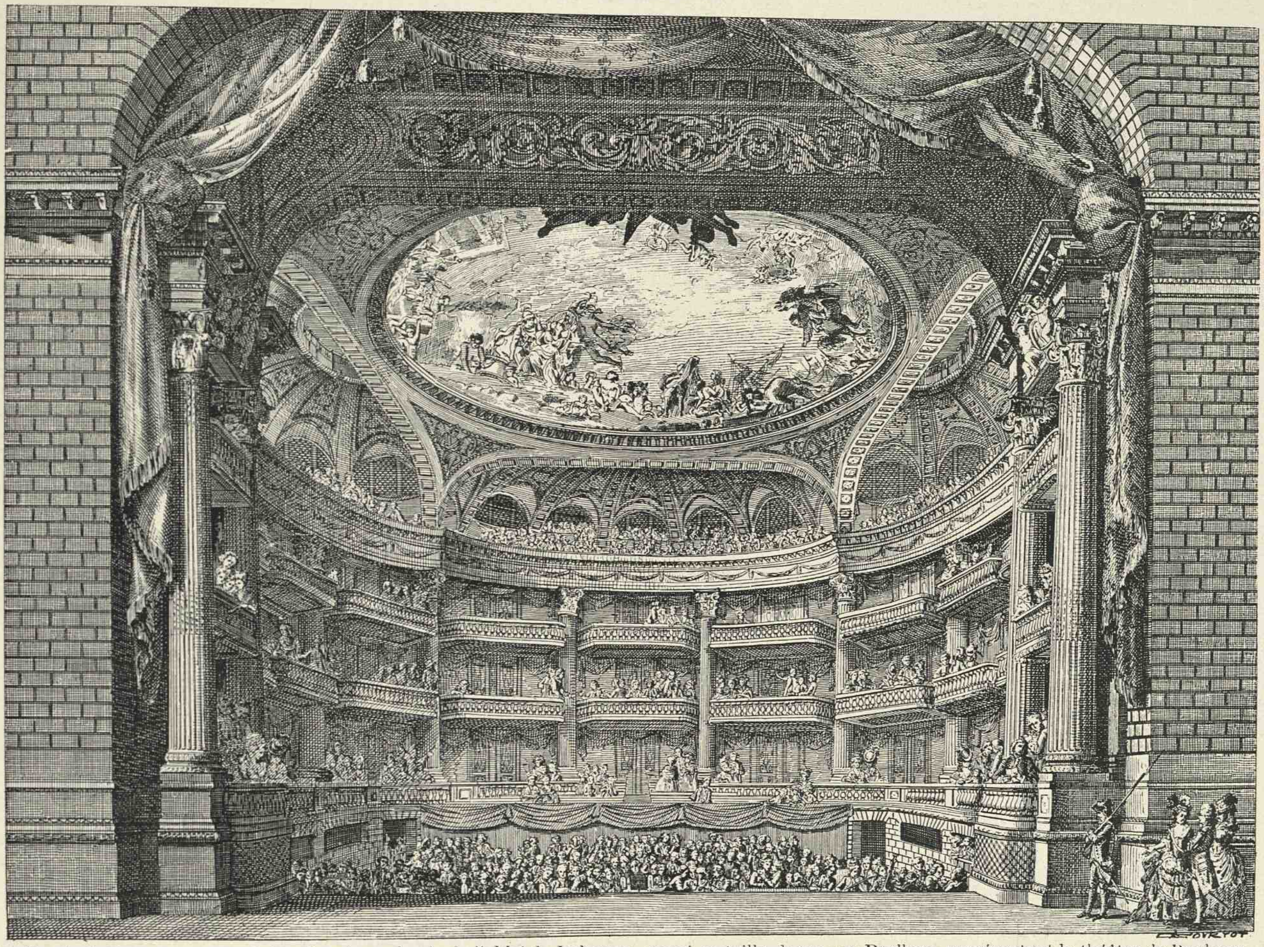
Plume d'oie.

Ces objets sont reproduits d'après les gravures de l'*Encyclopédie* de Diderot et de d'Alembert, consacrées à l'*Art d'écrire*.



Le livre au XVIIIe siècle ; frontispice de la traduction, publiée en 1767, des *Métamorphoses* d'Ovide, gravé en taille-douce par Choffard (1730-1809).

Le Théâtre.



Salle de théâtre au XVIIIe siècle ; d'après un dessin de l'abbé de Lubersac, gravé en taille-douce par Poulleau, représentant le théâtre de Bordeaux, construit par Louis (1731-1802) de 1774 à 1780 (Bibliothèque nationale ; département des Estampes).

touche. Chez les particuliers s'introduit l'usage de l'armoire vitrée destinée à renfermer les livres.

Le théâtre. — Une société, aussi passionnée que celle du XVIIIe siècle pour les choses de l'esprit, ne pouvait manquer de se plaire infiniment au théâtre. Les théâtres se multiplièrent en France ; Paris en eut d'abord trois : l'Académie royale de musique, la Comédie-Française et le Théâtre-Italien. Mais Audinot et Nicolet obtinrent le privilège de créer deux nouveaux théâtres, l'un



Scène d'un théâtre au XVIIIe siècle ; d'après un dessin de Moreau le Jeune (1741-1814), gravé en taille-douce par Gaucher, représentant le couronnement du buste de Voltaire au Théâtre-Français le 30 mars 1778. On aperçoit Voltaire dans la seconde loge, à gauche.

Le Théâtre.



Comédiens italiens; d'après un tableau de A. Watteau (1684-1721), conservé au Musée de Berlin.



Parade à la foire Saint-Laurent vers 1787; d'après une peinture conservée au Musée Carnavalet.



Madame Favart; d'après le portrait peint par Van Loo, et gravé en taille-douce par J. Daullé, en 1764.



La Sortie de l'Opéra vers 1775; d'après un dessin de Moreau le Jeune (1741-1814), gravé en taille-douce par Malbeste pour les *Monuments du costume français.*



Lekain dans le rôle de Gengis-Khan; d'après un dessin de Castille, gravé en taille-douce par Levesque en 1765.

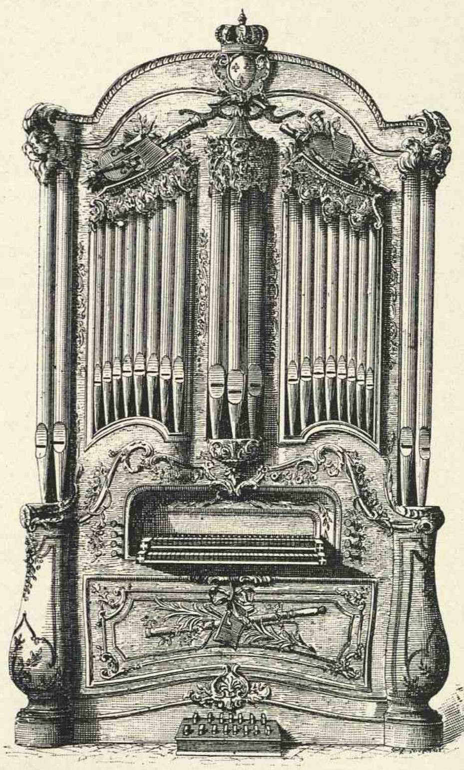
à la foire Saint-Germain, l'autre à la foire Saint-Laurent et ils les transportèrent ensuite au boulevard du Temple. Nantes, Bordeaux et beaucoup d'autres villes de province se construisirent des théâtres permanents; celui de Bordeaux, élevé par l'architecte Louis, est resté un modèle. Les théâtres devinrent plus confortables; à partir de 1759, il n'y eut plus de banquettes sur la scène du Théâtre-Français, et cet exemple fut bientôt suivi partout; à la fin du siècle, dans tous les théâtres de la capitale, sauf à l'Opéra, le parterre était assis; on enfermait les spectateurs sous clef, et pour sortir, il leur fallait se faire ouvrir les portes par les ouvreuses qui apparaissent alors. Le public étant volontiers turbulent, des fusiliers étaient postés dans la salle pour maintenir l'ordre. Sifflets et applaudissements étaient en usage; « on y a joint depuis quelque temps, écrit Mercier, les mots de bravo, bravissimo; on bat aussi des pieds et de la canne. » L'éclairage se faisait encore aux bougies; à partir de 1784, la nouvelle salle de la Comédie-Française fut éclairée par des lampes Quinquet. Les salles de spectacle n'étant pas chauffées, on allumait dans des

La Musique.



Concert dans un salon vers 1755 ; d'après le dessin de Aug. de Saint-Aubin (1736-1807), gravé par Duclos.

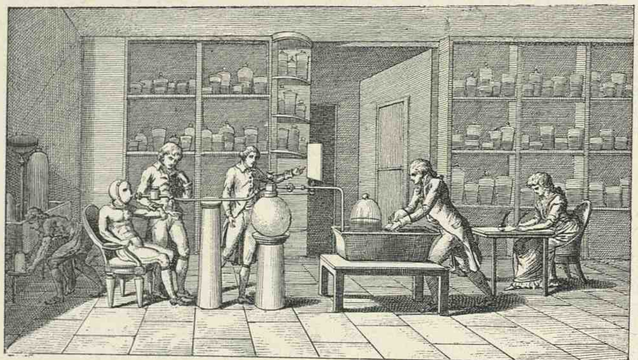
chambres de vastes brasiers dit chauffoirs, auprès desquels, dans l'intervalle des pièces, acteurs et spectateurs venaient se réchauffer. Les représentations avaient lieu de six à neuf heures ; la sortie était fort pittoresque : « Il faut passer à travers une foule de laquais qui portent flambeaux et torches allumées » (Mercier). Les spectacles étaient annoncés par des affiches de couleur apposées le matin sur les murs. Dans l'art théâtral, la grande innovation fut la réforme du costume, due à Lekain et à Mlle Clairon. Le 20 août 1755, Lekain joua dans l'*Orphelin de la Chine* le rôle de Gengis-Khan avec un costume que l'on considéra comme un modèle d'exactitude historique. Les efforts de Mlle Clairon pour chasser les paniers du costume des tragédiennes ne réussirent qu'à demi ; car, dans la gravure qui représente le couronnement du buste de Voltaire en 1778, nous voyons les actrices du Théâtre-Français encore empêtrées dans ce malencontreux ornement.



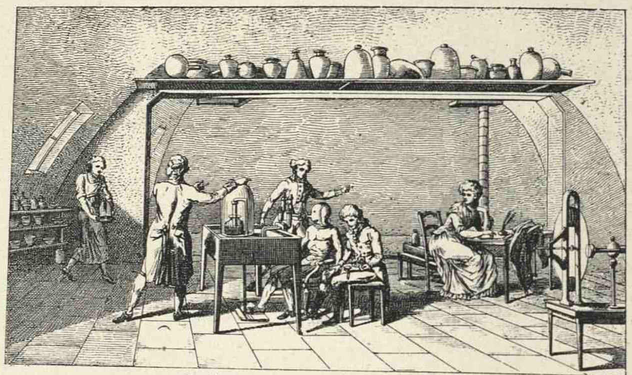
Orgue de Marie-Antoinette, conservé aujourd'hui dans l'église Saint-Sulpice[1], à Paris.

La musique. — La musique fut un art très goûté au XVIIIe siècle. Comme au moyen âge, les princes, les grands seigneurs, les financiers avaient auprès d'eux un corps de musique sous la direction d'un chef. Ces musiciens donnaient des concerts l'hiver dans les salons et les galeries, l'été dans les jardins ; ils faisaient le service de la chapelle ; ils accompagnaient en musique les repas d'apparat. C'est au XVIIIe siècle que furent créés les premiers concerts publics sous le nom de concerts spirituels ; ils furent inaugurés en 1725 aux Tuileries par le musicien Philidor ; ils avaient lieu pendant

Les Sciences.

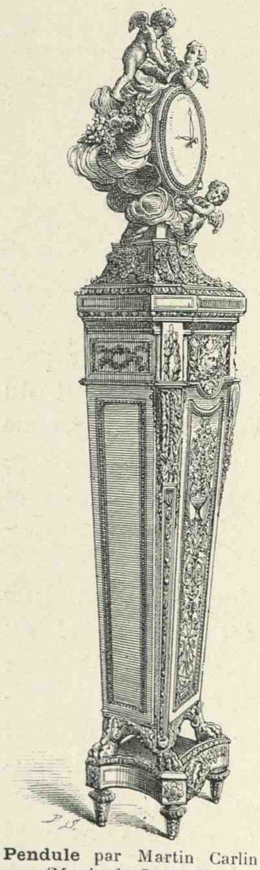


Laboratoire au XVIIIe siècle.

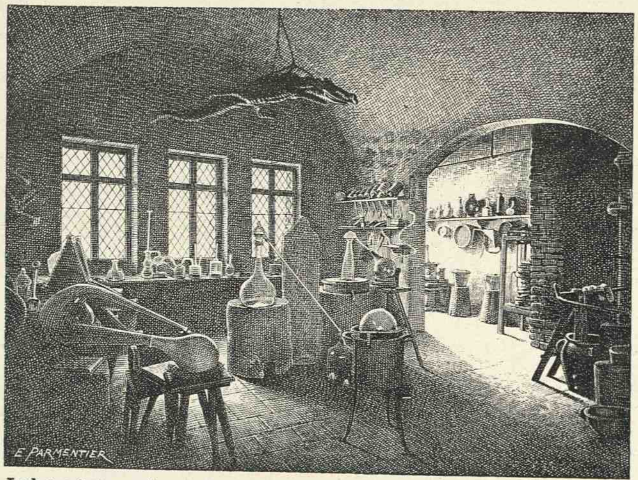


Laboratoire au XVIIIe siècle.

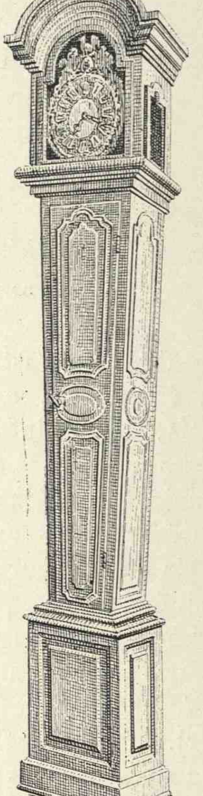
Ces deux vignettes sont reproduites d'après deux dessins au lavis, exécutées par Mme Lavoisier, représentant les expériences poursuivies par Lavoisier sur la respiration. C'est Mme Lavoisier qui sert de secrétaire à son mari (Grimaux).



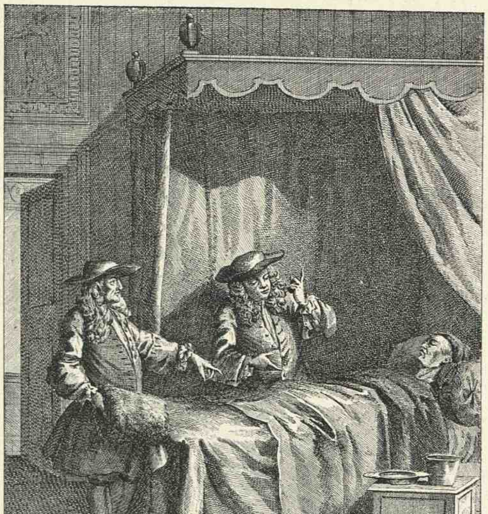
Pendule par Martin Carlin (Musée du Louvre).



Laboratoire allemand au XVIIIe siècle; d'après la reconstitution du Musée germanique de Nüremberg.



Horloge d'appartement du début du XVIIIe siècle (appartient à M. E. Parmentier).



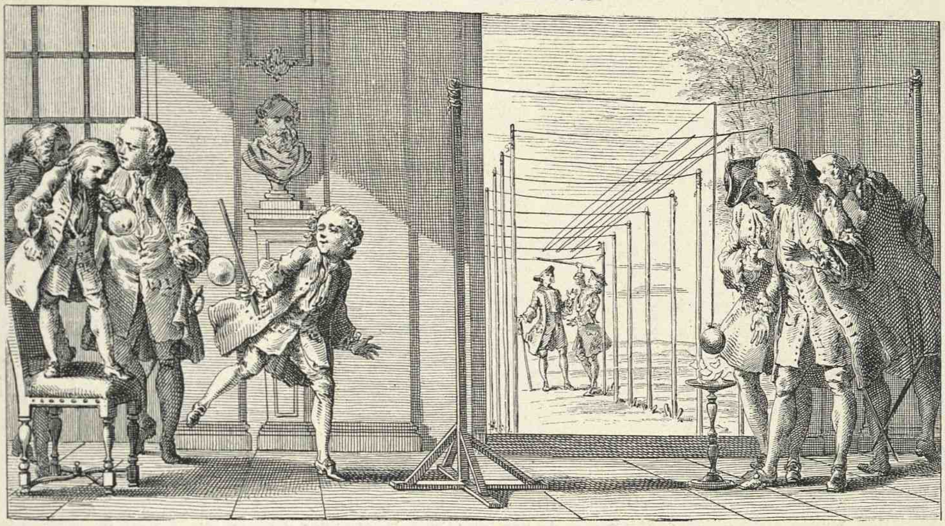
Médecins vers le milieu du XVIIIe siècle; d'après un dessin de Oudry (1686-1755), gravé en taille-douce par Tardieu, pour l'illustration des fables de La Fontaine.

la semaine sainte à six heures du soir et furent donnés presque sans interruption de 1725 à 1791 ; à la fin du siècle il y avait encore concert à la Noël et à la Pentecôte. Comme instruments perfectionnés ou créés à cette époque, il faut citer l'orgue, très goûté des amateurs, la harpe à pédale et le clavecin à marteau, dit *forte piano*, fabriqué par Silbermann, de Strasbourg. Enfin Mercier nous apprend que l'on commençait à rencontrer par les rues l'orgue de Barbarie, dit aussi orgue d'Allemagne, et il célèbre

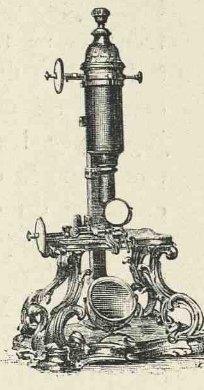
Les Sciences.



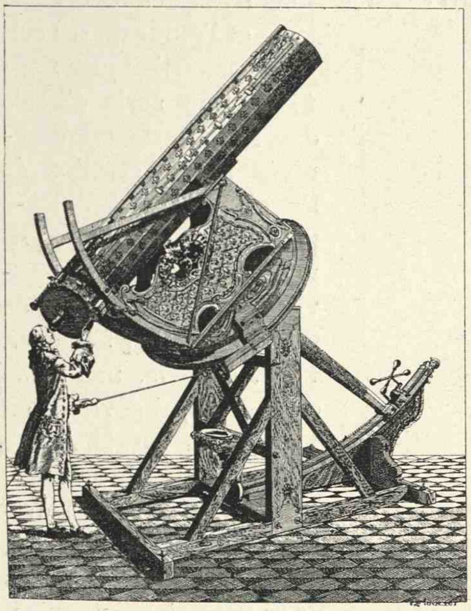
Machine pneumatique de l'abbé Nollet (Musée des Arts et Métiers).



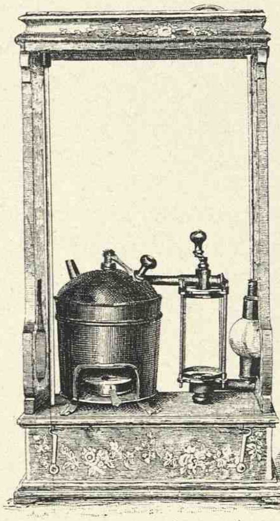
Expériences d'électricité en 1740; d'après une gravure en taille-douce de Cochin (1715-1790).



Microscope du duc de Chaulnes (Musée des Arts et Métiers).



Télescope; d'après une gravure en taille-douce de Choffard (1730-1809).



Pompe à feu de l'abbé Nollet (Musée des Arts et Métiers).



Machine électrique; d'après une gravure en taille-douce de Gravelot (1699-1773).

cette invention comme propre à répandre le goût de la musique parmi les classes inférieures de la société.

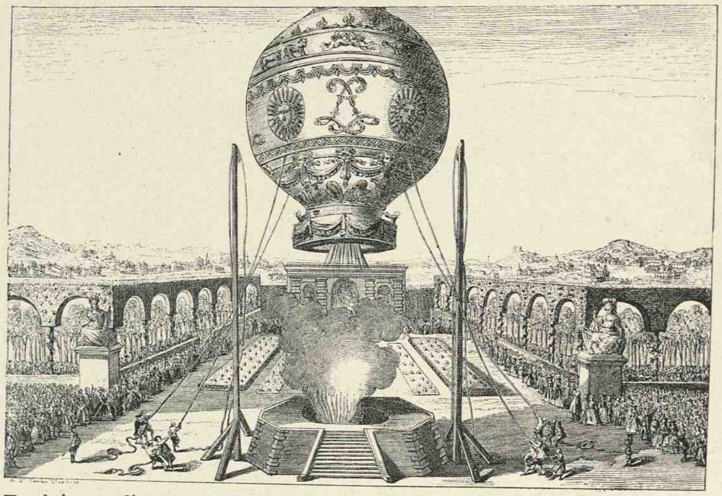
Les sciences. — La faveur que l'étude des sciences rencontre au XVIIIe siècle ne paraît pas avoir beaucoup modifié les conditions extérieures des recherches scientifiques. Les savants travaillent dans leurs laboratoires particuliers qui semblent assez pauvrement installés, si l'on en juge par les gravures qui nous représentent le laboratoire d'un des savants les plus riches de ce temps, le fermier général Lavoisier. Les instruments scientifiques n'ont pas encore la simplicité



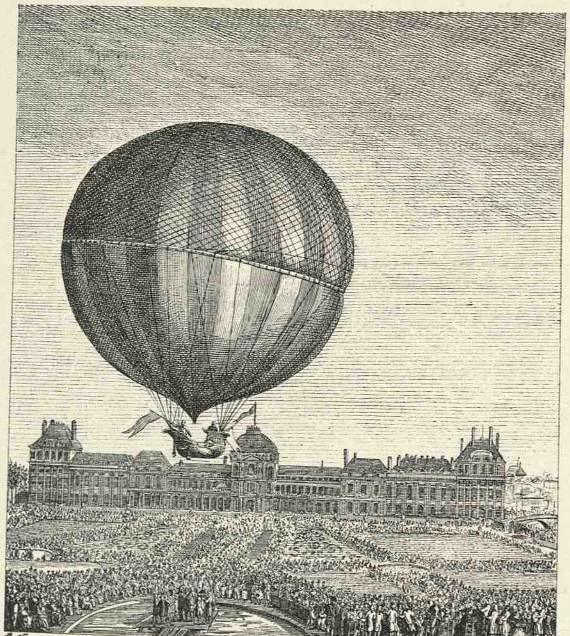
Le baquet magnétique de Mesmer (1734-1815); d'après une gravure en taille-douce anonyme (Bibliothèque nationale; département des Estampes).

Les Sciences.

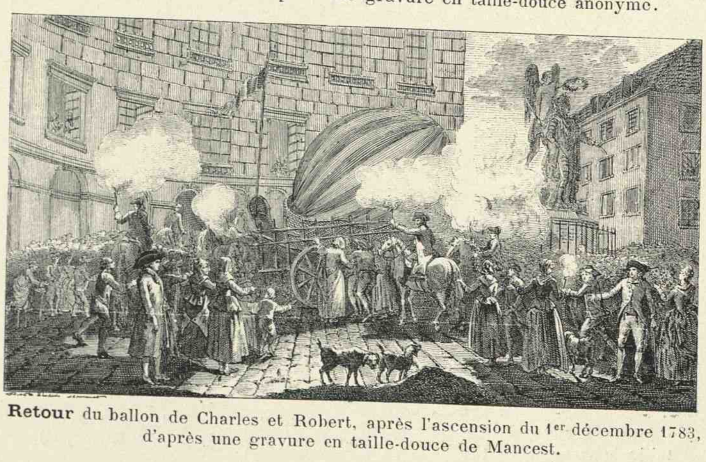
technique des nôtres ; ils se mettent à la mode du jour, comme on en peut juger par les pieds chantournés du microscope du duc de Chaulnes ou par l'ornementation de pur style Louis XVI du premier aérostat lancé par les frères Montgolfier. Un témoignage de l'intérêt porté aux sciences par la société du XVIIIe siècle, c'est la place que tient la science dans l'œuvre des graveurs de ce temps ; Cochin popularise par le travail de son burin les premières expériences d'électricité ; la gravure nous a conservé de même le souvenir du baquet magnétique ou de l'enthousiasme causé par les premiers essais d'aérostation. On peut encore attribuer au goût général alors manifesté pour la science la passion du siècle pour les automates. D'habiles gens surent exploiter la vogue des sciences : « On trouve au Palais-Royal, écrit Mercier, jusqu'à des cours de physique, de chimie, d'anatomie, d'histoire naturelle... Là les femmes badinent avec les sciences qui ne sont plus pour elles qu'un joujou qui les amuse autant que leur caniche ou leur perruche. » C'est aussi le XVIIIe siècle qui vit les médecins abandonner tout signe distinctif dans leur costume.



Expérience d'aérostation dirigée par les frères Montgolfier dans le jardin de M. Réveillon en 1783 ; d'après une gravure en taille-douce de Desrais.



Ascension de Charles et Robert au jardin des Tuileries, le 1er décembre 1783, d'après une gravure en taille-douce anonyme.



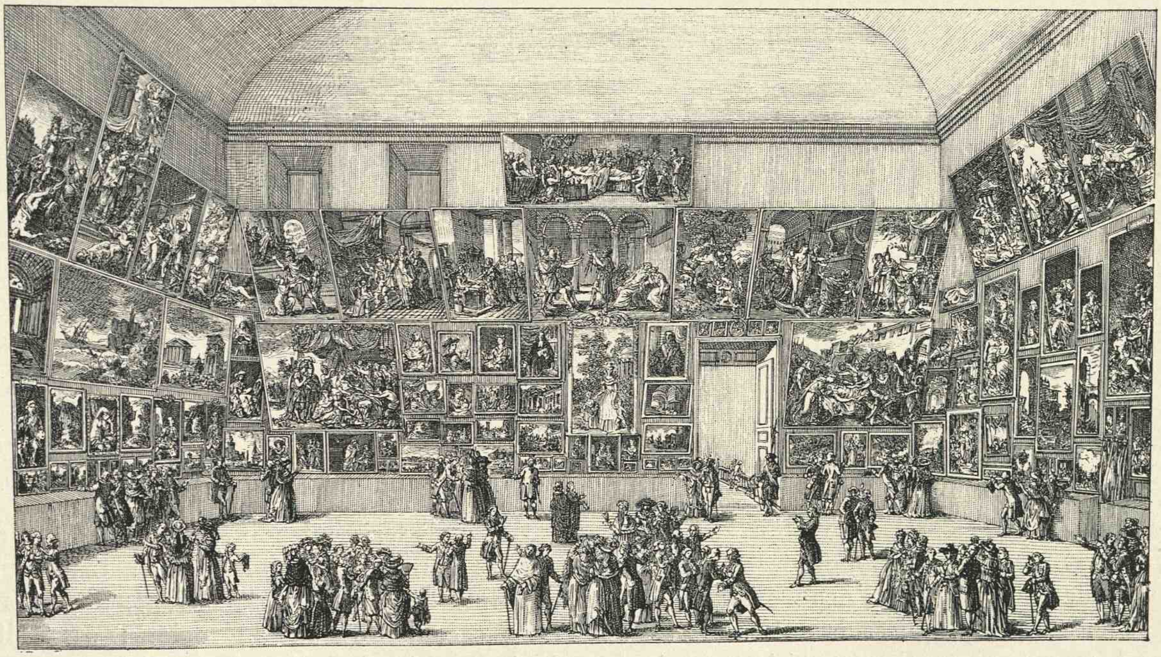
Retour du ballon de Charles et Robert, après l'ascension du 1er décembre 1783, d'après une gravure en taille-douce de Mancest.

L'art en France. — L'art en France rencontre au XVIIIe siècle des conditions très favorables à son développement. Comme au siècle précédent, il a la protection officielle de l'État ; dès 1750, le roi permet à jour et à heure fixes la visite et l'étude de ses collections artistiques ; en 1748, une sorte d'École des beaux-arts est organisée par la création de l'École royale des élèves protégés. L'initiative privée vient en aide au gouvernement ; le peintre de fleurs Bachelier fonde, en 1766, à Paris, une école de dessin qui devient, en 1767, École royale. A leur tour les villes de province créent des écoles de dessin ; de 1737 à 1777, on voit s'organiser des écoles de ce genre à Montpellier, Toulouse, Rouen, Reims, Marseille, Lyon, le Mans, Amiens, Troyes, Tours, Dijon ; cette dernière nous a donné Prud'hon. Ce mouvement est guidé, pas toujours heureusement, il est vrai, par la direction générale des bâtiments du roi, sur laquelle Mme de Pompadour exerça pendant quelques années son influence

Les Arts.



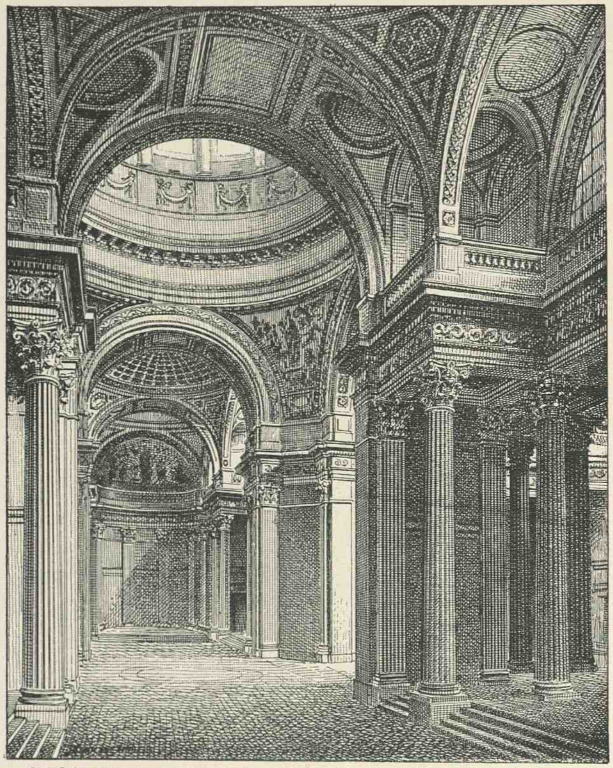
Atelier de l'Académie royale de peinture de Londres; d'après une peinture de Zoffani (1733-1788), datée de 1772 et gravée à la manière noire par Richard Earlom (1743-1822).



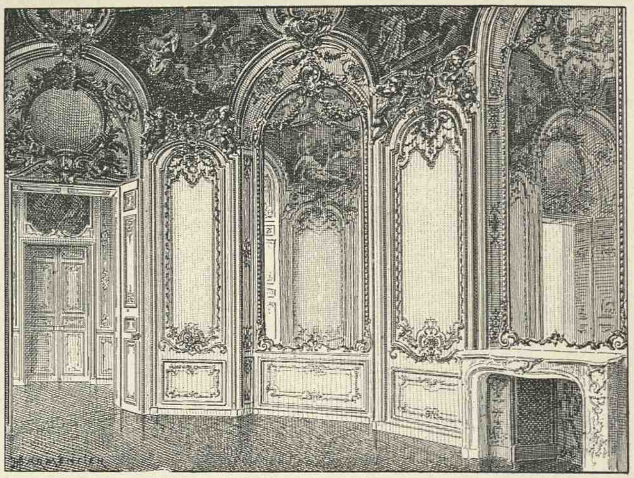
Le Salon de 1785; d'après une gravure en taille-douce anonyme (Bibliothèque nationale; département des Estampes).

par l'intermédiaire de son frère, M. de Marigny. Dans la société du temps, l'art rencontre de nombreux protecteurs, amateurs éclairés comme le comte de Caylus, riches financiers comme La

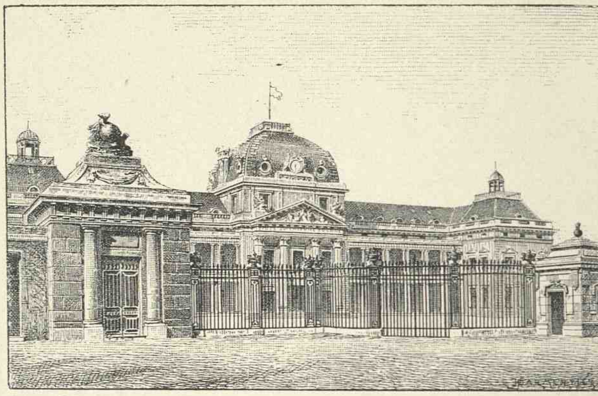
L'Architecture française.



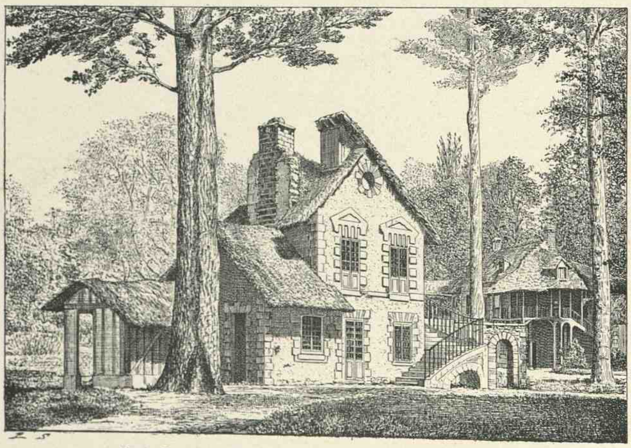
Architecture religieuse : nef et chœur de l'église de l'abbaye de Sainte-Geneviève, aujourd'hui désignée sous le nom de Panthéon, commencé en 1764 par Soufflot (1709-1780).



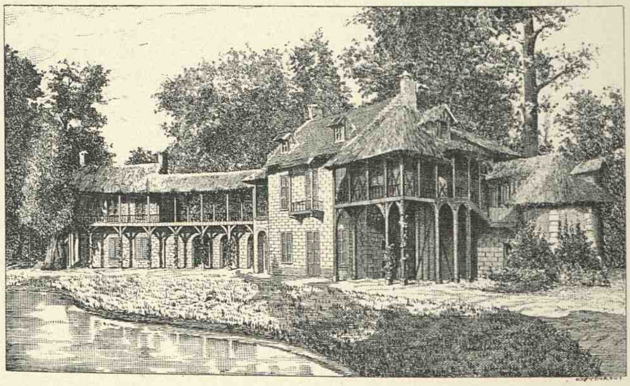
Architecture civile : salon de l'hôtel de Soubise, aujourd'hui palais des Archives nationales, aménagé par Boffrand (1667-1754).



Architecture civile : façade de l'École militaire, construite par Gabriel (1699-1782).



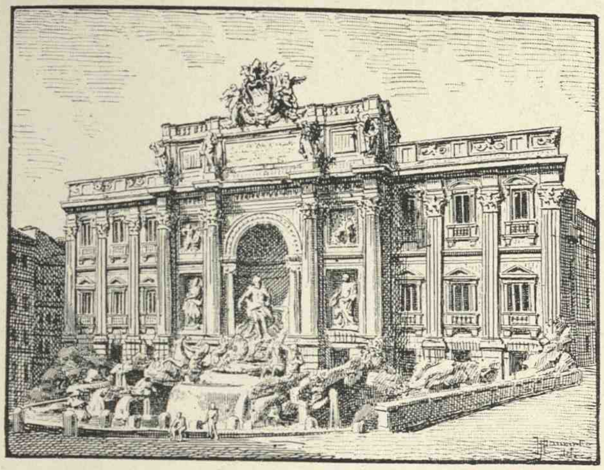
Art des jardins : la maison du meunier à Trianon.



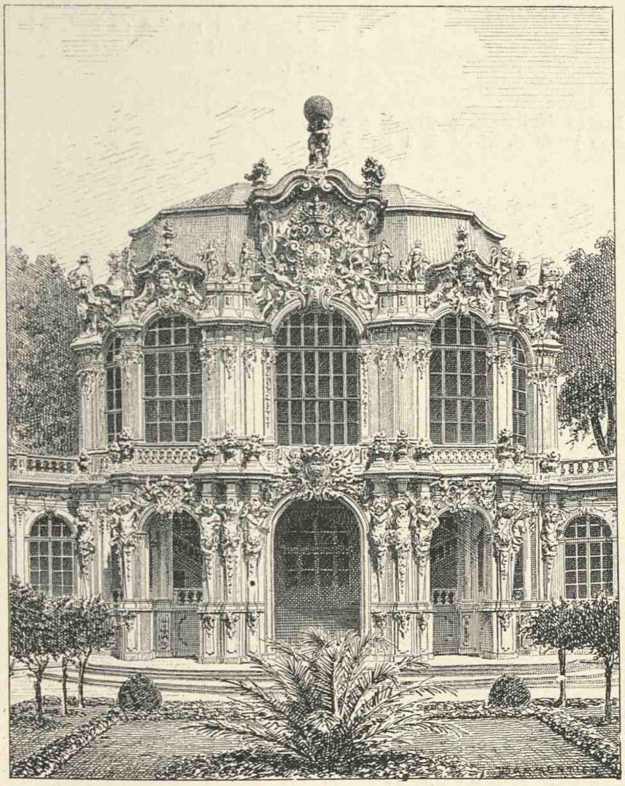
Art des jardins : la maison du seigneur à Trianon.

Ces constructions furent élevées en 1783 sur les plans de l'architecte Mique (1728-1794).

Popelinière. L'institution du Salon de peinture et de sculpture qui s'organise définitivement à partir de 1737, révèle à la foule les œuvres et les noms des membres de l'Académie de peinture et de sculpture, qui seuls ont le droit d'y placer leurs ouvrages. Ces expositions avaient lieu dans la grande galerie ou dans le salon carré du Louvre; elles étaient fort suivies, surtout à la fin du siècle : « On y accourt en foule, écrit Mercier; les flots du peuple, pendant six semaines entières, ne tarissent point du matin au soir; il y a des heures où l'on étouffe. » L'artiste, comme l'homme de lettres et le savant, n'a plus un rang secondaire dans la société; sa position devient parfois lucrative. Les artistes sont nombreux en ce siècle; souvent une famille entière s'adonne à un art : on a des familles d'architectes comme celles des Louis, de sculpteurs



Architecture italienne : fontaine de Trevi, à Rome, construite de 1735 à 1748 par l'architecte Niccolo Salvi (1699-1751).

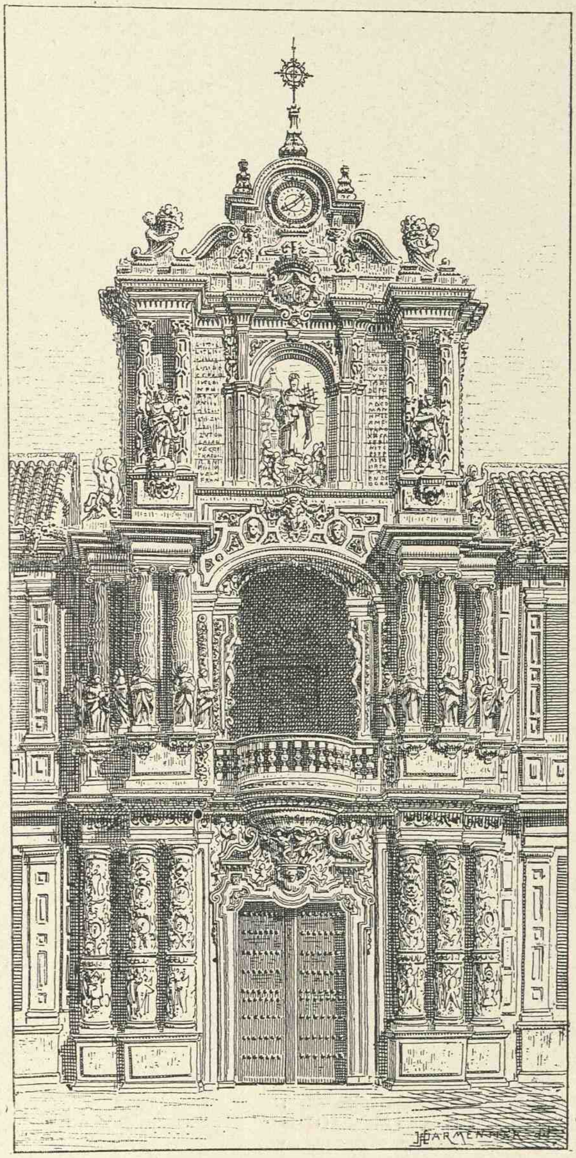


Architecture allemande : façade du pavillon du Zwinger, à Dresde, construit de 1711 à 1722, par Poppelmann (1662-1736).

comme celles des Slodtz, des Coustou, des Adam, de peintres comme celles des Van Loo ou des Coypel, de graveurs comme celles des Cochin, des Moreau ou des Ozanne.

L'architecture. — L'architecture avait commencé à se transformer pendant les dernières années du règne de Louis XIV ; avec la Régence, cette transformation achève de s'opérer. Elle se produisit surtout à l'intérieur des édifices et porta de préférence sur la décoration où la ligne contournée se substitue à la ligne droite. Robert

L'Architecture étrangère.



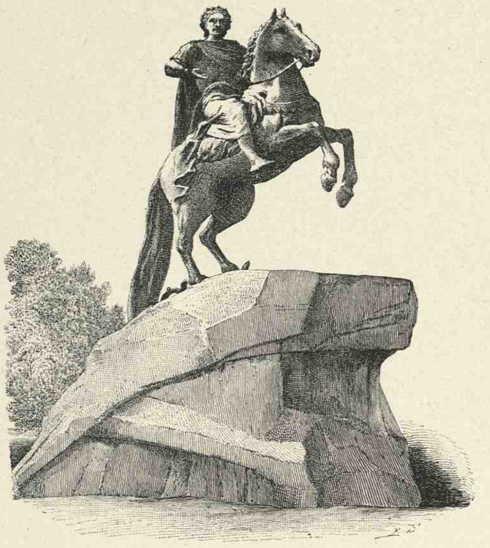
Architecture espagnole : porte du couvent de San Telmo, à Séville, construit en 1734 par Antonio Rodriguez.

de Cotte et Germain Boffrand furent les initiateurs de cette révolution ; avec Oppenort triomphe le style *Régence*, qui, par l'exagération du chantournement des lignes devient, avec Meissonier, le style *rocaille*. Au milieu du siècle, une réaction se produit contre la fatigue que causait à l'œil la vue de tant de courbes parfois extravagantes. Alors a lieu une renaissance classique ; la ligne droite reparaît dans les édifices religieux ou civils ; Gabriel et Soufflot sont les grands protagonistes de cette révolution ; ils font d'ailleurs des motifs qu'ils empruntent à l'antiquité gréco-romaine ou à

La Sculpture française.



Buste en marbre de Mme du Barry, par Pajou (1730-1809), conservé au Musée du Louvre.



Statue équestre en bronze de Pierre le Grand, par Falconet (1716-1791), sur la place Saint-Isaac, à Saint-Pétersbourg.



Buste en marbre de Buffon, par Houdon (1741-1828), conservé au Musée du Louvre.



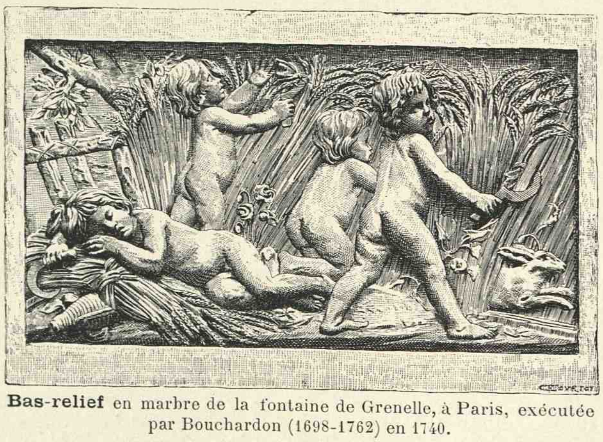
Mercure attachant ses talonnières; statuette en marbre de Pigalle (1714-1781), constituant le morceau de réception du statuaire à l'Académie en 1744 (Musée du Louvre).



L'Hiver, bas-relief de Clodion (1738-1814).



Marie Leczinska, statue en marbre exécutée en 1731 par Guillaume Coustou (1677-1746), aujourd'hui au Musée du Louvre.



Bas-relief en marbre de la fontaine de Grenelle, à Paris, exécutée par Bouchardon (1698-1762) en 1740.



Cul-de-lampe; motif ornemental composé par le graveur Babel (1720-1770).



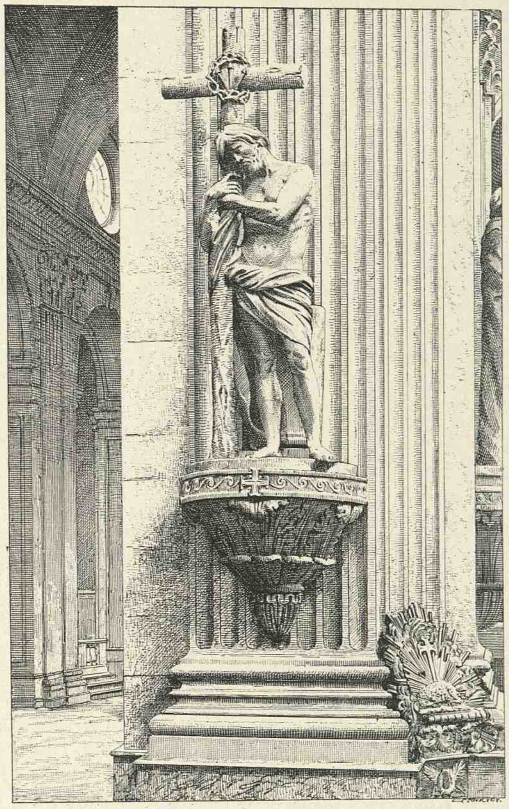
Tête de Neptune, par L.-S. Adam (1700-1759); au palais de Sans-Souci (Potsdam).

l'architecture italienne de la Renaissance un usage remarquable et construisent des édifices purs de style, élégants dans leur allure générale et quelquefois empreints d'une sévère majesté. Malheureusement le retour au classique eut aussi ses exagérations; rien n'est plus curieux que de feuilleter les recueils d'architecture privée de la fin du siècle; l'on y voit maint hôtel particulier couvert d'un dôme bas ou

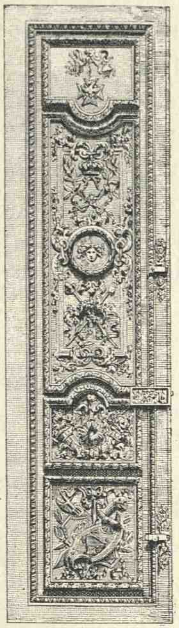
La Sculpture française.



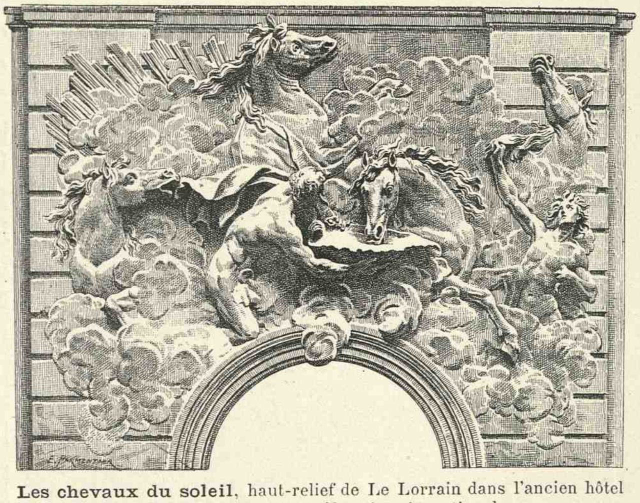
Tombeau de Languet de Guergy, curé de Saint-Sulpice, par Michel Slodtz (1705-1764), dans l'église Saint-Sulpice, à Paris.



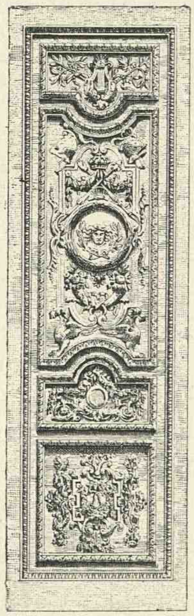
Le Christ portant sa croix, statue en marbre de Bouchardon (1698-1762), conservée dans l'église Saint-Sulpice, à Paris.



Panneau en bois d'une porte du salon d'Hercule au château de Versailles.



Les chevaux du soleil, haut-relief de Le Lorrain dans l'ancien hôtel de Rohan, aujourd'hui l'Imprimerie nationale.



Panneau en bois d'une porte du salon d'Hercule au château de Versailles.

précédé, comme un temple, d'un portique. Une transformation capitale se produit dans la seconde moitié du siècle dans l'art des jardins; au jardin *français* avec ses allées régulières, ses parterres, ses arbres taillés et ses pièces d'eau, se substitue le jardin dit *anglais*, imité plus ou moins librement de la nature avec ses allées sinueuses, ses cours d'eau, ses cascades et ses fabriques, maisonnettes, tombeaux, ruines, petits temples, etc. A l'étranger, l'Allemagne adopte avec passion le style rocaille dont elle fit le style *rococo;* la réaction classique

La Peinture française.



L'embarquement pour Cythère, peinture de A. Watteau (1684-1721), morceau de réception à l'Académie (Musée du Louvre).

ne s'y fit sentir que tout à la fin du siècle. L'Angleterre, au contraire, resta constamment fidèle à l'architecture imitée de l'antique. Les destinées de l'architecture en Italie et en Espagne furent à peu près les mêmes qu'en France.

La sculpture française. — Dans l'histoire générale de la sculpture, l'école française du XVIIIe siècle tient une place des plus remarquables par le sentiment de la vie et de la grâce. Elle puise encore beaucoup de ses motifs dans la mythologie; mais les divinités des Coustou, des Adam, des Pigalle ou des Clodion appartiennent à un Olympe spirituel et léger, qui n'a rien de farouche. Elle excelle dans la reproduction du modèle vivant et peu d'époques ont présenté des portraitistes aussi aptes à rendre le caractère de leur modèle qu'un Houdon ou bien un Pajou. Elle n'a guère, il est vrai, le sentiment religieux, et le XVIIIe siècle, à ce titre, à part le beau Christ de Bouchardon, compte bien peu d'œuvres de valeur. Son penchant à la grâce légère et souriante l'a rendue peu propre également à l'expression des idées élevées et les monuments par lesquels elle prétend éterniser le souvenir des personnages héroïques ou vertueux, statues ou tombeaux, s'ils témoignent d'une grande habileté de main, sont souvent plus déclamatoires qu'émouvants. Enfin nous retrouverons



Gilles, peinture de A. Watteau (1684-1721), conservée au Musée du Louvre.

La Peinture française.



Pastorale : dessus de porte, peinture de Boucher (1704-1770) à l'hôtel de Soubise, à Paris, aujourd'hui hôtel des Archives nationales.

aux arts mineurs ces habiles praticiens qui ont su plier le métal et le bois à leurs caprices ingénieux. La France seule en ce siècle eut une école de sculpteurs de premier rang ; les autres pays ne présentent que des artistes secondaires.

La peinture française. — L'œuvre des peintres français du XVIIIe siècle est très varié. Parmi ces artistes, il faut distinguer d'abord ceux qui continuent les traditions du siècle précédent, les auteurs de tableaux d'histoire, de tableaux religieux ou de scènes mythologiques, les Coypel, les Vanloo, Natoire, Restout, etc., dont l'œuvre, très abondant, mais en général froid et ennuyeux, n'a pas ajouté grand'chose à la gloire de l'art français. Il y a plus à retenir des portraits d'apparat de Tocqué, de Nattier, qui, avec les formules de leurs prédécesseurs, ont conservé leurs habitudes de précision et de fidélité. Mais c'est avec d'autres peintres qu'apparaît l'originalité du XVIIIe siècle ; c'est d'abord avec Watteau, le peintre des fêtes galantes, qui introduit dans l'art français une note tout à fait nouvelle par le choix des sujets et le mélange, dans des proportions presque indéterminables, d'une sincérité absolue dans le dessin de ses personnages et d'une fantaisie poétique



Vénus et Vulcain, peinture de Natoire (1700-1777), conservée au Musée du Louvre.

La Peinture française.



Portrait de M[me] Crozat, peint par Aved (1702-1766), et conservé au Musée de Montpellier.



Figure de fantaisie, peinture de Fragonard (1732-1806), conservée au Musée du Louvre.

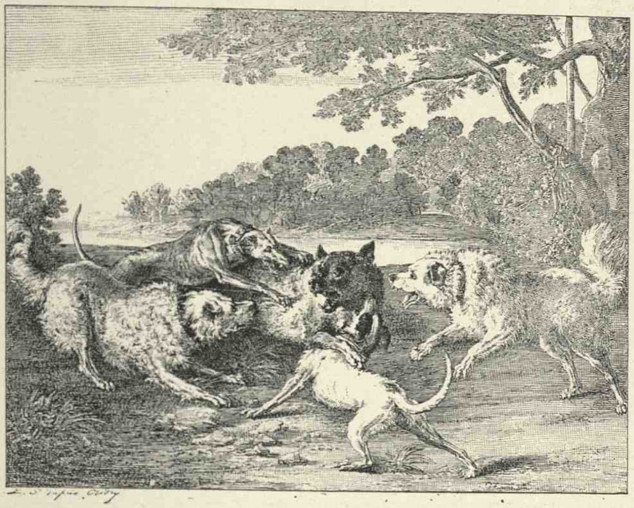
dans le paysage où il les place et dans la lumière dont il les enveloppe. Il faut placer à part Boucher, qui valut surtout comme décorateur avec ses pastorales spirituelles et ses scènes mythologiques où il a tracé comme une sorte d'apothéose du corps de la femme encore affiné par son dessin parfois un peu conventionnel et ses colorations gracieuses et légères. Enfin, l'on peut placer dans un troisième groupe les artistes qui se sont attachés à une étude plus immédiate de la nature et ne s'en sont point éloignés comme les précédents par les rêves ou les caprices de leur imagination. C'est d'abord le grand Chardin, le peintre ému de la vie bourgeoise, le portraitiste fidèle, et l'introducteur dans notre art d'un genre nouveau, la nature morte étudiée pour elle-même; c'est Greuze qui gâte par l'emphase ou la sensiblerie une science remarquable de la composition; ce sont les animaliers comme Oudry ou Desportes, les paysagistes comme J. Vernet ou Hubert Robert, encore bien conventionnels, il faut l'avouer, avec leurs marines ou leurs ruines où le souvenir du paysage classique contrarie souvent l'observation directe de la nature.



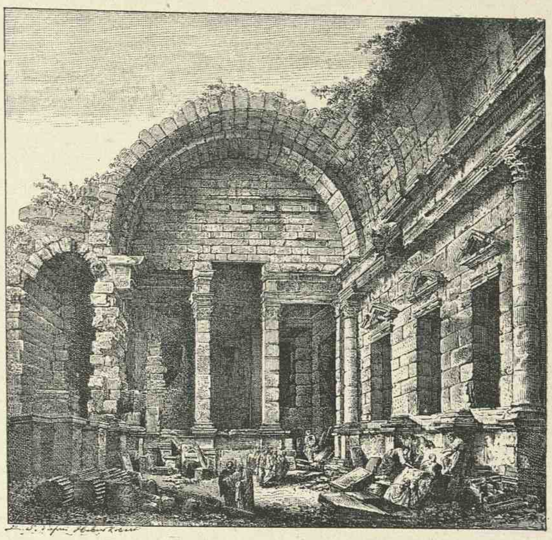
La raie, nature morte peinte par Chardin (1699-1779), conservée au Musée du Louvre.

La peinture étrangère. — La peinture étrangère est vite caractérisée. L'Allemagne et les Flandres s'attardent dans un classicisme ennuyeux. En Hollande, Troost, seul et assez platement, conserve la tradition des maîtres de l'art précédent; les Van Huysum apportent dans la peinture des fleurs et des fruits une minutieuse précision. La peinture espagnole subit une éclipse. En Italie, Rome offre des peintres de

La Peinture française.



Chasse aux loups, peinture d'Oudry (1686-1755), conservée au Musée du Louvre.



Le Temple de Diane, à Nîmes; peinture d'Hubert Robert (1733-1808), ayant figuré au Salon de 1787 (Musée du Louvre).



La malédiction paternelle, peinture de Greuze (1725-1805), ayant figuré au Salon de 1765 (Musée du Louvre).



Marine; peinture de J. Vernet (1714-1789), conservée au Musée du Louvre.

ruines et d'architectures comme Piranèse et Pannini; Venise présente une école qui, avec Tiepolo, conserve l'usage des colorations vibrantes et, avec Canaletto, Guardi, Longhi, le goût des scènes de mœurs. Seule, l'Angleterre possède une école capable de rivaliser avec l'école française; son histoire s'ouvre au début du siècle avec Hogarth, médiocre coloriste, mais habile dessinateur qui inaugura cette tradition tout anglaise de demander à l'art par le choix des sujets d'être un plaisir pour les yeux et un enseignement moral. Puis viennent les admirables portraitistes de la fin du siècle, Gainsborough, Reynolds, Romney qui, avec une couleur parfois un peu apprêtée, savent habilement présenter leur modèle et en exprimer fortement le caractère.

Le pastel et la gravure. — Deux branches de l'art ont été cultivées encore en Europe au XVIIIe siècle avec un succès particulièrement heureux. C'est d'abord le *pastel;* nos artistes Latour, Perroneau, Chardin, ont su tirer de ce procédé le plus habile parti pour reproduire le coloris frais ou vigoureux d'un visage, le brillant des étoffes, l'éclat des accessoires.

La Peinture étrangère.



Portrait de sir John Stanley, peint par Romney (1734-1802), conservé au Musée du Louvre.



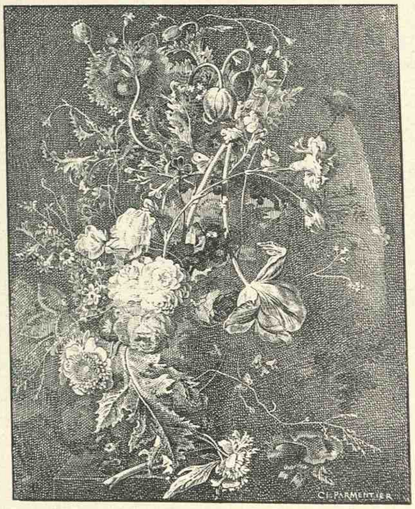
La Vierge et trois saintes, peinture de Tiepolo (1696-1770), dans l'église de Sainte-Marie-du-Rosaire, à Venise.



Portrait de mistress Siddons en muse de la tragédie, peint par J. Reynolds (1723-1792), conservé à la Galerie nationale de Londres.



Portrait de A. Young, peint par Gainsborough (1727-1788), conservé à la Galerie nationale de Londres.



Vase de fleurs, tableau peint par Van Huysum (1662-1749), conservé au Musée du Louvre.



Portrait de femme et d'enfant, peint par Reynolds (1723-1792) et conservé à la Galerie nationale de Londres.

L'Italie eut aussi avec Rosalba Carriera une adroite pastelliste. C'est ensuite la *gravure en taille-douce*. Ce furent de grands artistes que ces Cochin, ces Moreau, ces Gravelot, ces Eisen, ces Choffard et tant d'autres dont le burin a su animer la reproduction des cérémonies officielles, retracer des scènes de mœurs qui font d'eux les rivaux des maîtres hollandais, trouver tant d'ingénieux motifs de décoration. L'Europe entière s'adonne à la gravure : l'Allemagne lui doit le seul artiste qui puisse un instant soutenir la comparaison avec nos maîtres : Chodowiecki. L'Angleterre inaugure le procédé dit « *de la manière noire* », qui fournit à l'artiste de remarquables effets de coloration.

Les arts mineurs. — Les arts mineurs ont également au XVIIIe siècle une éclatante histoire. La tapisserie française conserve sa supériorité;

Le Pastel et la Gravure.



Portrait de La Tour par son élève Perroneau (1715-1783), conservé au Musée de Saint-Quentin.



Jeune fille, pastel de Rosalba Carriera (1675-1757), conservé au au Musée du Louvre.



Joseph Barreti, gravure à la manière noire de J. Wath, d'après le portrait peint par J. Reynolds (1723-1792).



Marguerite Pouget, seconde femme de Chardin, qui l'épousa en 1744, gravure en taille-douce de Cochin (1715-1790).

nos orfèvres, les Delaunay, les Ballin, les Germain, les Lalonde, les Gouthière, les Caffieri; nos ébénistes, Cressent sous la Régence, Œben sous Louis XV, Riesener sous Louis XVI, pour ne citer que les plus fameux, se placent au premier rang en Europe. L'histoire des arts mineurs est celle des variations du goût au courant du siècle. Meubles, ouvrages d'orfèvrerie, décora-

Les Arts mineurs.



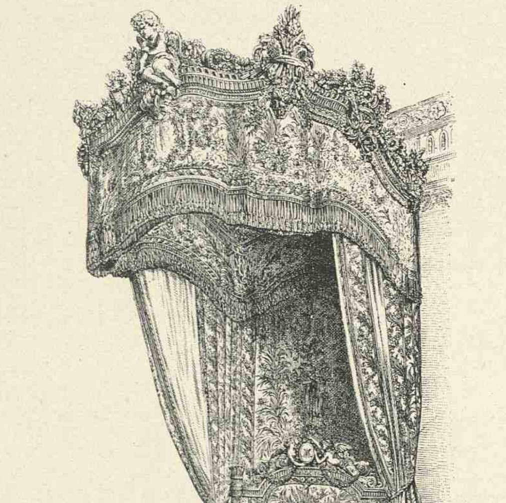
Le limier; fragment de la suite de tapisseries tissées par la manufacture des Gobelins sur les dessins d'Oudry, et connues sous le nom de *Chasses de Louis XV* (Musée des Gobelins).



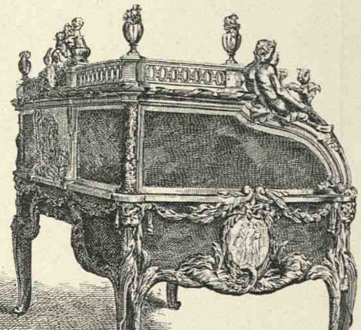
Portière de Diane, tapisserie tissée à la manufacture de Beauvais dans la première moitié du XVIII[e] siècle (Guiffrey).



Chaise de Marie-Antoinette (palais de Fontainebleau).



Lit de Marie-Antoinette au palais de Fontainebleau. A cet ouvrage ont travaillé les sculpteurs ornemanistes Martin, Fourreau, Laurent, le fondeur Forestier, les ciseleurs et doreurs Thomire, Jacques et Chaudron.



Bureau de Louis XV, commencé par Œben et achevé par Riesener (1735-1806), conservé au Musée du Louvre.

tions de tapisserie affectent d'abord les formes contournées si goûtées alors. Puis, avec le milieu du siècle apparaît le style Louis XVI, bien antérieur à l'avènement du prince dont il porte le nom. Alors, les formes redeviennent droites ; l'ornementation est plus sobre ; elle emprunte de nouveau quelques-uns de ses éléments tels que guirlandes, oves, palmettes à l'antiquité classique.

Prééminence de l'art français au XVIII[e] siècle. — Il serait

Les Arts mineurs.



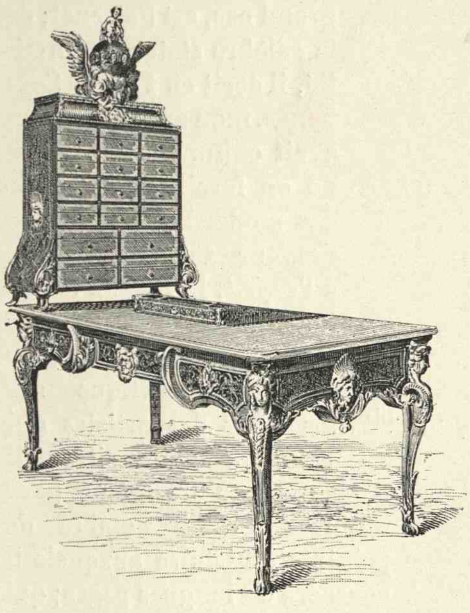
Vase en porcelaine craquelée de Chine, conservé au Musée du Louvre; la monture d'orfèvrerie est l'œuvre de Caffieri (1714-1777).



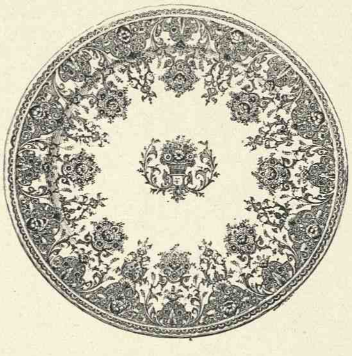
Groupe en porcelaine de Saxe, conservé au Musée de Cluny.



Cuvette et pot à eau en cristal de roche avec monture en or, ayant fait partie du service de Mme Du Barry (Musée du Louvre).



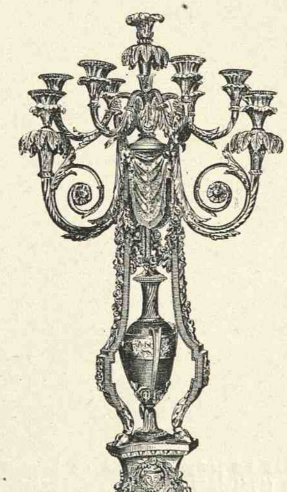
Bureau et cartonnier en marqueterie de style régence, conservés dans la collection Fould.



Plat en faïence de Rouen (Musée de Cluny).



Pendule en cuivre ciselé et doré, de style Louis XV, conservée au Musée de Versailles.



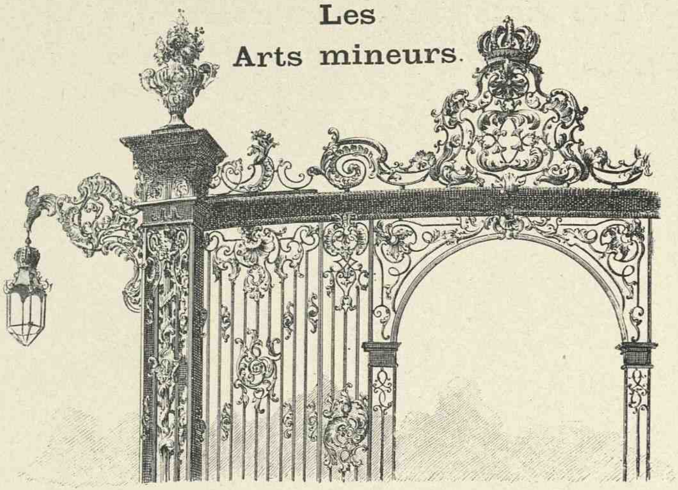
Candélabre de style Louis XVI, conservé au Petit-Trianon, à Versailles.

injuste d'achever ce rapide exposé de l'histoire de l'art au XVIIIe siècle sans constater une fois de plus la prééminence de l'art français en Europe. Rome reste le pèlerinage des artistes; mais ce sont les idées françaises que l'on imite dans l'Europe entière et ce sont le plus souvent nos artistes que les pays étrangers appellent. Robert de Cotte élève des palais en Allemagne et en Espagne; nos sculpteurs travaillent à Potsdam et à Sans-Souci; Falconet, à la prière de Catherine II, élève le monument de Pierre le Grand à Saint-Pétersbourg; nos peintres sont invités à reproduire les traits des souverains étrangers; Germain exécute pour le roi de Portugal un splendide surtout d'orfèvrerie. Nos triomphes artistiques compensent un peu les défaillances de notre politique. « Je me trompe fort, écrit Diderot, ou l'école française, la seule qui subsiste, est encore loin de son déclin. Rassemblez, si vous pouvez, tous les ouvrages des peintres et des statuaires de l'Europe et vous n'en formerez point notre Salon. Paris

Les Arts mineurs.

est la seule ville du monde où l'on puisse tous les deux ans jouir d'un spectacle pareil. »

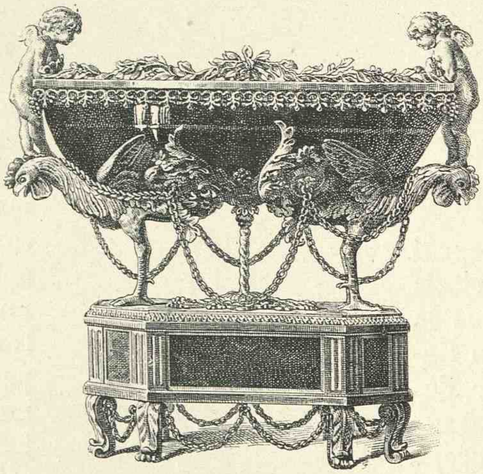
Diderot et les artistes de son temps. — Avec Diderot apparaît la critique d'art ; il nous a semblé intéressant, en terminant ce chapitre, de rassembler quelques-uns des jugements portés par cet amateur passionné des beaux arts sur les artistes dont on trouvera reproduites ici les œuvres les plus caractéristiques. Il n'aime guère Boucher, tout en lui rendant justice. « Cet homme a tout, excepté la vérité... Où a-t-on vu des bergers vêtus avec cette élégance et ce luxe. » Mais aussi « personne n'entend comme lui l'art de la lumière et des ombres ». Il nous apprend que de son temps, le peintre eut deux groupes d'admirateurs « les petits-maîtres, les petites femmes, les jeunes gens, les gens du monde » que ravissaient « son élégance, sa mignardise, sa galanterie romanesque, sa coquetterie, son goût, sa facilité, son éclat, ses carnations fardées » et les artistes. Ceux-ci « qui voient jusqu'à quel point cet homme a surmonté les difficultés de la peinture et pour qui c'est tout que ce mérite qui n'est guère bien connu que d'eux, fléchissent les genoux devant lui : c'est leur dieu ». A « ce faux bon peintre, qui n'a pas la pensée de l'art, qui n'en a que le concetti » il oppose Greuze. « Voilà votre peintre et le mien, le premier qui se soit avisé parmi nous de donner des mœurs à l'art, et d'enchaîner des événements d'après lesquels il serait facile de faire un roman. » « Chardin et Vernet sont deux grands magiciens » ; pour lui, Chardin « est le premier coloriste du Salon et peut-être un des premiers coloristes de la peinture ». « Fragonard a l'étoffe d'un habile homme ; mais il ne l'est pas. Il est fougueux, incorrect et sa couleur est volatile. » Parmi les sculpteurs, un de ceux dont il fait le plus grand cas, est Falconet ; de la célèbre statue de l'Amitié, il écrit en 1765 : « Convenez, mon ami, que si l'on avait exhumé ce morceau on en ferait le désespoir des modernes. » Enfin, du graveur Cochin, il loue « l'esprit, la raison, le pittoresque ». La postérité est restée d'accord avec le grand critique sur les noms des artistes qui viennent d'être cités ; il n'en est pas de même pour un très grand nombre de peintres d'histoire auxquels il consacre de longues pages ; qui donc aujourd'hui s'intéresserait aux sujets baroques traités par un Hallé représentant l'empereur Trajan lorsque, partant pour une expédition militaire très pressée, il descend de cheval pour entendre la plainte d'une pauvre femme, ou bien encore par un Amand peignant Psammétichus, roi d'Égypte, au moment où, dans un sacrifice solennel, il se sert de son casque à défaut d'une coupe, pour faire des libations à Vulcain, « beau sujet, écrit Diderot, bien poétique, bien pittoresque. »



Grille de la place Stanislas, à Nancy (fragment), œuvre du serrurier Lamour.



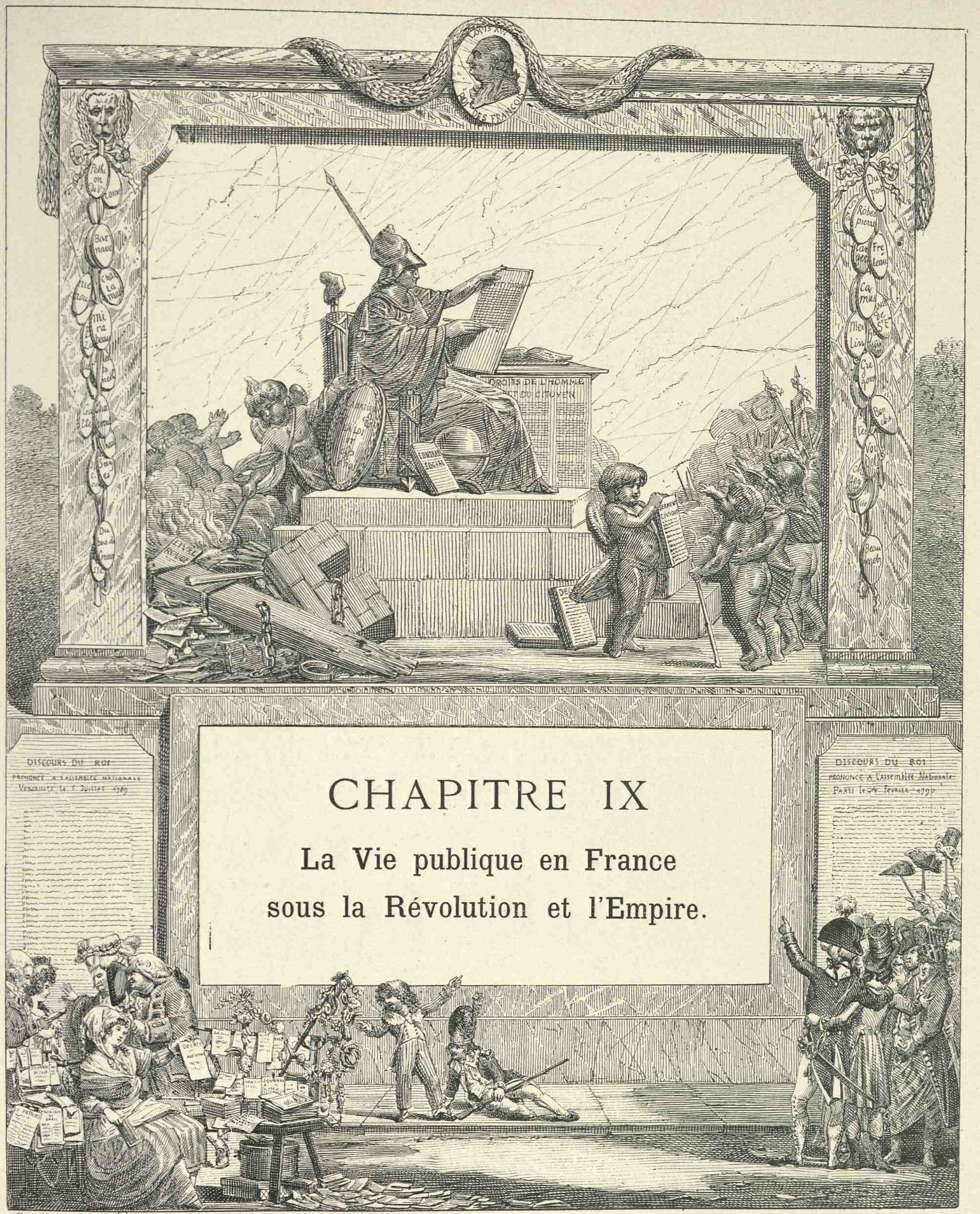
Petit bureau de dame, œuvre de Weisweiller, ayant fait partie du mobilier de la reine Marie-Antoinette.



Nacelle en jaspe, montée en bronze doré, par Thomire (1751-1843) pour la reine Marie-Antoinette (Musée du Louvre).

CHAPITRE IX

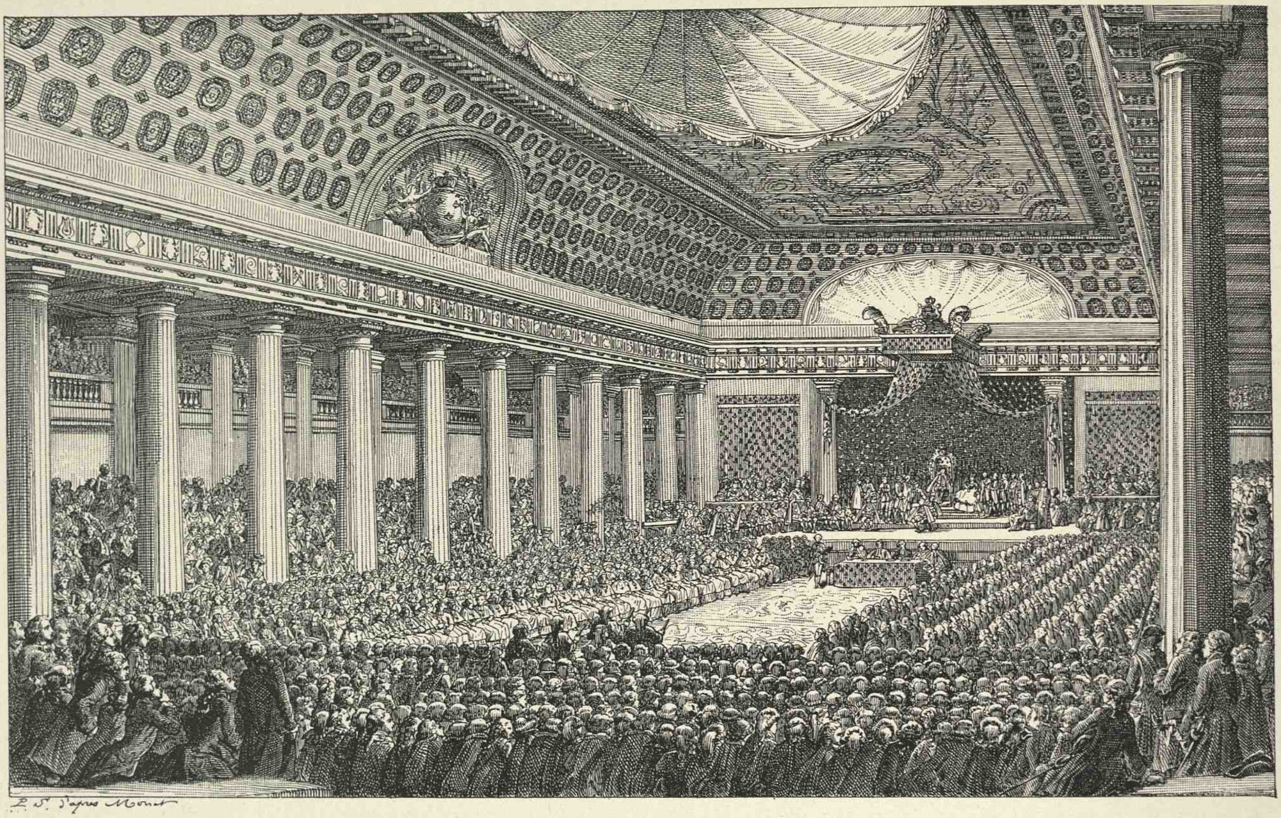
La Vie publique en France sous la Révolution et l'Empire.



Almanach national pour l'année 1791, dessiné et gravé par Debucourt (1755-1832). Le frontispice représente une Minerve gravant la Constitution sur une plaque de marbre ; à gauche, un génie brûle le Livre rouge au milieu de débris de la Bastille ; à droite, un groupe de génies prête le serment civique. Le cadre porte le nom des plus célèbres constituants ; on y remarque le nom de Robespierre. Au bas, à gauche, une marchande vend les principaux journaux, ainsi que des cocardes ; à droite, groupe de gardes nationaux, d'élégants et d'étrangers admirant le bas-relief de la partie supérieure. Au pied du calendrier, remplacé ici par le titre du chapitre, deux enfants, dont l'un habillé en grenadier de la garde nationale.

Documents iconographiques sur la Révolution et l'Empire. La Révolution et l'Empire présentent à l'historien des mœurs une ample matière. Malheureusement, au moins en ce qui

Les États généraux.



Séance d'ouverture des États généraux, le 5 mai 1789, dans la salle préparée à cet effet à l'hôtel des Menus à Versailles; d'après le dessin de Ch. Monnet gravé en taille-douce par Helman (1743-1803). Au fond, une estrade sur laquelle est assis le roi; auprès de lui, la reine, les princes, les princesses, le garde des sceaux et le grand chambellan. A gauche, sur des banquettes, conseillers d'État et maîtres des requêtes; à droite, gouverneurs et lieutenants généraux des provinces; au bas de l'estrade, assis à une table, les secrétaires d'État. Dans la salle, à gauche, le clergé; à droite, la noblesse; faisant face à l'estrade, le tiers. Dans les galeries latérales et les tribunes, l'assistance.

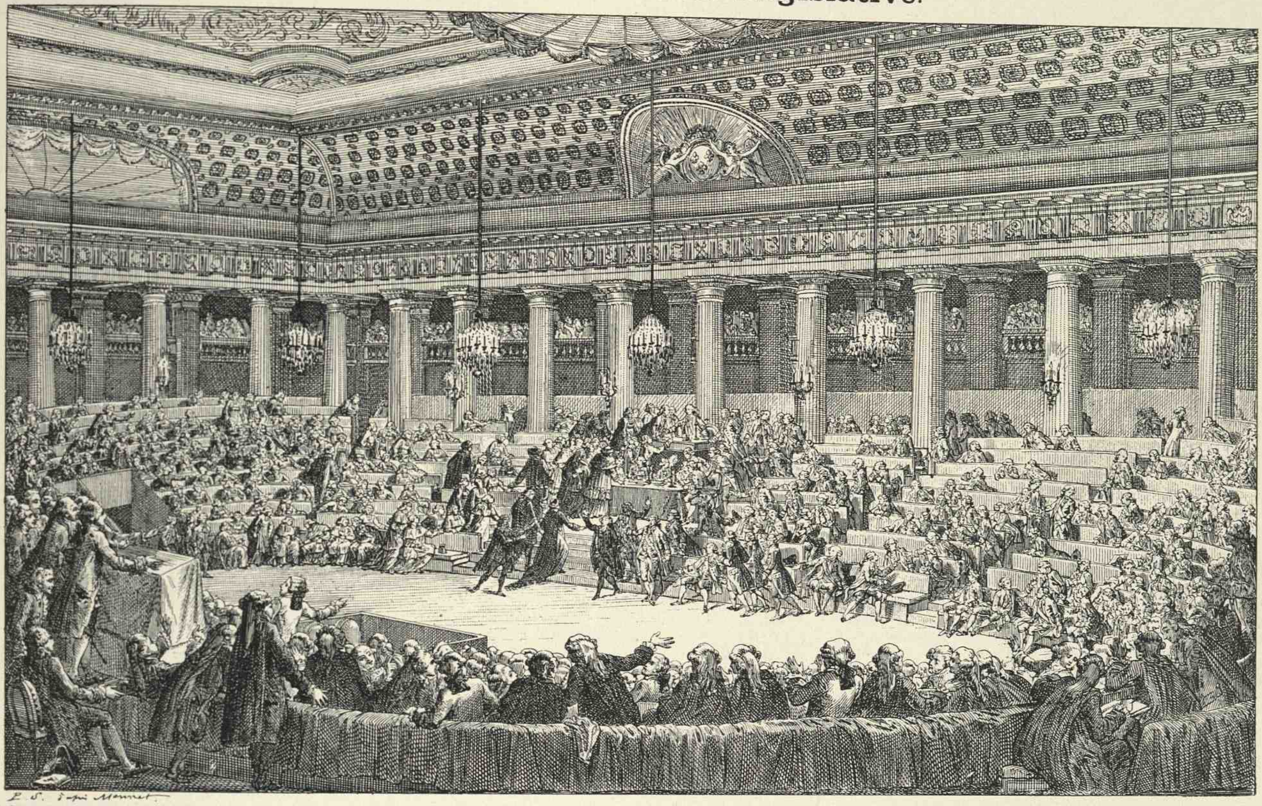
concerne la période qui s'étend de 1789 à 1795, il n'est pas toujours aisé de satisfaire notre légitime curiosité. Les documents graphiques y sont peu nombreux; parmi ceux qui ont été conservés, beaucoup sont encore dispersés dans les collections particulières; car il n'y a qu'un très petit nombre de nos musées qui présentent des collections abondantes de souvenirs révolutionnaires. Nous sommes plus favorisés pour l'époque impériale; Napoléon



Costume des membres de l'Assemblée des États généraux, conforme à la note publiée le 27 avril 1789 par le grand maître des cérémonies. A gauche, cardinal en chape rouge; au centre, noble portant l'habit et la veste ou gilet d'étoffe noire, culotte noire, bas bleus, cravate de dentelle, chapeau à plume blanche, retroussé à la Henri IV; à droite, membre du tiers état, portant « habit, veste et culotte de drap noir, bas noirs, avec un manteau court de soie, ou de voile, tel que les personnes de robe sont dans l'usage de le porter à la Cour; une cravate de mousseline; un chapeau retroussé des trois côtés, tel que les ecclésiastiques le portent lorsqu'ils sont en habit de cour ».

avait lui-même encouragé la reproduction des faits principaux de son règne: les catalogues des salons de 1804 à 1815 contiennent fréquemment la mention de tableaux retraçant soit des épisodes des campagnes de l'Empire, soit des cérémonies publiques; quelques-unes de ces toiles, souvent fort intéressantes, nous ont été conservées; enfin, les ouvrages officiels conçus sur le plan des publications analogues de l'ancien régime nous font connaître

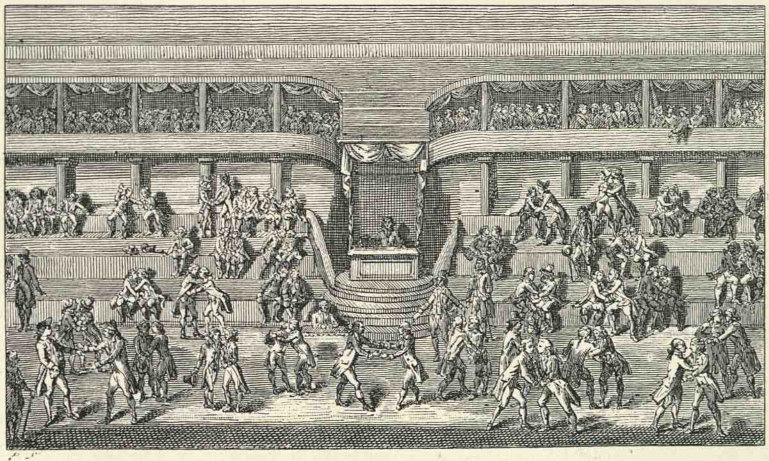
La Constituante et la Législative.



L'Assemblée constituante dans la salle de l'Hôtel des Menus à Versailles, où s'étaient tenus les États généraux; d'après un dessin de Monnet, gravé en taille-douce par Helman (1743-1803), représentant la nuit du 4 août.

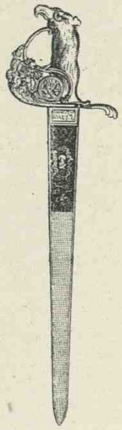
les costumes et les différents aspects de la cour impériale.

Les Assemblées révolutionnaires. — Les États généraux s'ouvrirent avec l'appareil d'usage avant 1789; mais, sitôt que les trois ordres délibérèrent en commun, on disposa dans la salle des Menus des gradins de forme ovale; sur un des grands côtés, on établit une table pour le président, une autre un peu plus basse pour les secrétaires, et en face une tribune pour les orateurs. Quand l'Assemblée se fut transportée à Paris, dans l'ancien manège des Feuillants, à l'extrémité du jardin des Tuileries, on conserva les mêmes dispositions. Les députés prirent place sur des banquettes en ovale; au milieu de l'un des côtés longs, était la tribune où siégeaient le président, et audessous de lui les secrétaires; en face, la tribune des orateurs; devant elle, la *barre*, endroit laissé vide où se plaçaient les députations envoyées à l'Assemblée; audessus des gradins et tout autour de la salle, des tribunes pour le public. Les dispositions étaient les mêmes dans les clubs; la salle de celui des Jacobins était aménagée comme le local de la Constituante. Mais Vignon, l'architecte qui organisa pour la Convention l'ancienne salle des Machines aux Tuileries, disposa le long du mur la tribune du président et des secrétaires, à laquelle il accola la tribune et



L'Assemblée législative dans la salle du manège au Palais des Tuileries; d'après une gravure en taille-douce anonyme représentant l'épisode du baiser Lamourette (7 juillet 1792), extraite des *Révolutions de Paris*.

La Convention. — La Commune.



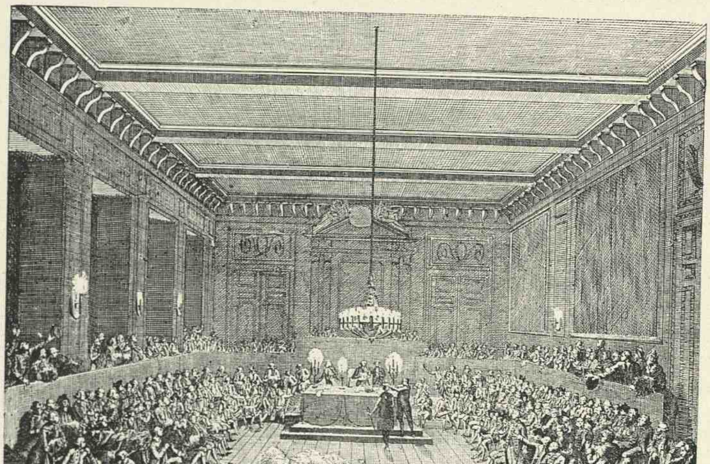
Sabre d'officier d'artillerie de la garde nationale en 1791 (Musée d'artillerie).



Salle des séances de la Convention en 1795 ; d'après un dessin de Duplessis-Bertaux (1747-1818), gravé en taille-douce par Berthaut (1748-1819), représentant l'assassinat du député Féraud (*Tableaux historiques de la Révolution française*).



Fourreau de sabre d'officier d'artillerie de la garde nationale en 1791 (Musée d'artillerie).



Séance de la Commune de Paris à l'Hôtel de Ville ; d'après un dessin de Prieur, gravé en taille-douce par Berthaut, représentant la remise d'une épée d'honneur par la Commune à l'Anglais Nesham (*Tableaux de la Révolution*).

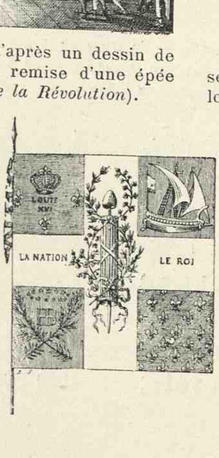


Pique (Musée Carnavalet).



Officier de la police municipale : d'après une peinture anonyme conservée au Musée Carnavalet à Paris.

en face, à peu près en hémicycle, dix rangées de banquettes. Aux extrémités de la salle, il établit deux amphithéâtres pour les spectateurs qui pouvaient encore se placer dans d'autres baies sur les deux côtés longs de la salle. Entre les fenêtres et les ouvertures des tribunes, il fit peindre sur les murs, les statues de Démosthène, Lycurgue, Solon, Platon, d'un côté, de Camille, V. Publicola, J. Brutus et Cincinnatus de l'autre. A droite et à gauche de la tribune du président étaient deux tableaux en

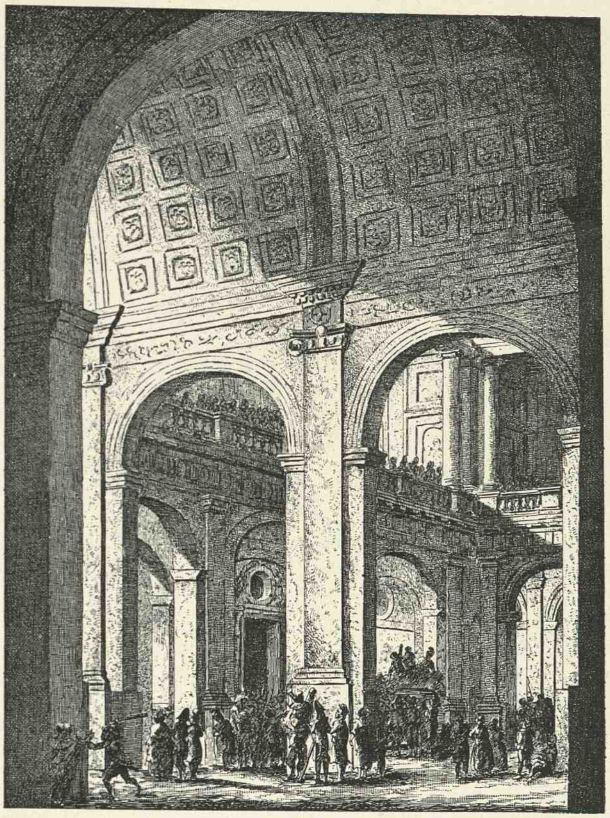


Drapeau de la garde nationale du district des Feuillants ; d'après un dessin colorié conservé au département des Estampes de la Bibliothèque nationale.

Sections et Bureaux.



Sceau de Louis XVI en 1790 (Archives nationales).



Séance du district de la place Maubert dans l'église des Carmes; d'après un dessin rehaussé de lavis de Duplessis-Bertaux (1747-1818) conservé au Musée Carnavalet.



Sceau de la première République (Archives nationales).



Bureaux de la Commune de Paris en 1793; d'après une gravure en taille-douce de Quévédo (1748-1798) d'un caractère satirique, représentant les chevaliers de Saint-Louis et les charbonniers de Paris venant apporter à la commune de Paris les uns leurs décorations, les autres leurs plaques d'identité.

papier peint portant l'un la Déclaration des droits, l'autre la Constitution de 93. Au-dessus du président s'inclinaient le drapeau français et ceux des Républiques des États-Unis et de Genève. Pendant la Terreur, la salle fut en outre ornée des bustes de Marat, Lepelletier de Saint-Fargeau, de Beauvais de Dampierre, et de deux tableaux de David représentant Lepelletier et Marat. La salle ne fut pas modifiée quand le conseil des Anciens y prit place; seulement, on disposa pour les députés des sièges « avec une tablette propre à prendre des notes ». Le conseil des Cinq-Cents s'établit d'abord au manège des Feuillants, puis au Palais-Bourbon, où les dispositions adoptées furent les mêmes qu'au conseil des Anciens.

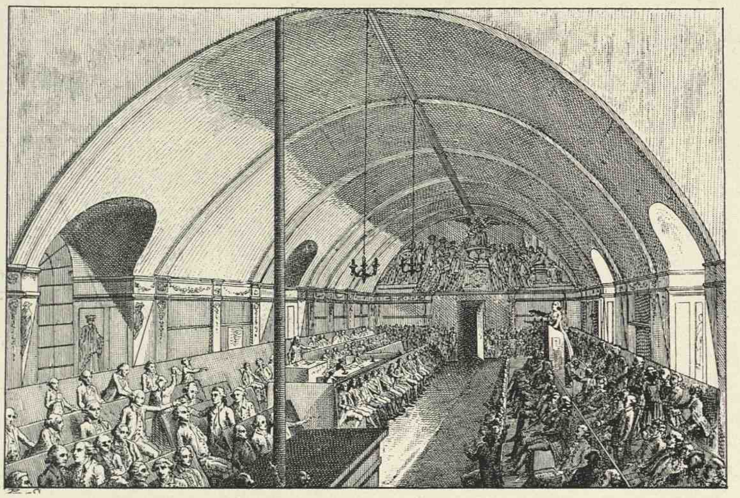
Costumes des députés. — Dès le 15 octobre 1789, la Constituante renonça à tout signe distinctif. L'Assemblée législative décréta que ses membres porteraient dans le lieu de leur réunion et lorsqu'ils feraient partie d'une députation ou rempliraient une mission, un ruban tricolore placé en sautoir, portant les tables de la loi attachées à sa partie inférieure. La Convention attribua aux députés en mission aux armées un sabre, une écharpe et un chapeau rond surmonté de trois plumes tricolores. Ce costume, pendant la réaction thermidorienne, fut porté par la Convention tout entière dans les cérémonies. Sous le Directoire, les membres des deux conseils furent vêtus d'une robe serrée par une ceinture, d'un manteau et d'une toque, dont la couleur variait pour les deux assemblées. En 1798, la robe fut remplacée par une redingote et une plume tricolore fut ajoutée à la toque. Sous le Consulat, le manteau disparut et la toque fut remplacée par un chapeau.

Insignes révolutionnaires. — Pendant la Révolution, les Français adoptèrent des insignes destinés à rendre sensibles aux yeux les transformations opérées dans l'ordre politique et social. Sur le sceau de l'État, l'image de la République remplaça l'effigie royale. La Constituante donna aux

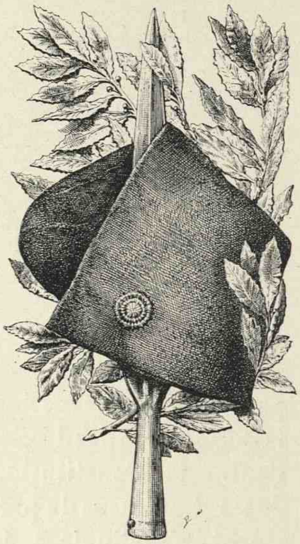
Les Clubs.



Tricoteuse; d'après une peinture de Boilly (1761-1845), gravée en taille-douce par Bonnefon, d'un caractère satirique.



Séance de la Société des amis de la Constitution, qui prit plus tard le nom de Club des Jacobins, dans la bibliothèque du couvent des Jacobins à Paris, en 1791; d'après une gravure en taille-douce anonyme (Millin).

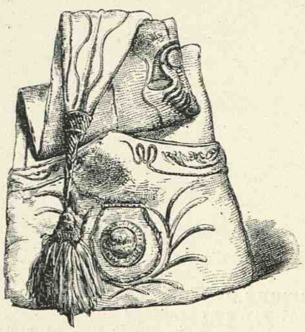


Pique surmontée du bonnet rouge, insigne de la section armée du Bonnet rouge (Musée Carnavalet).



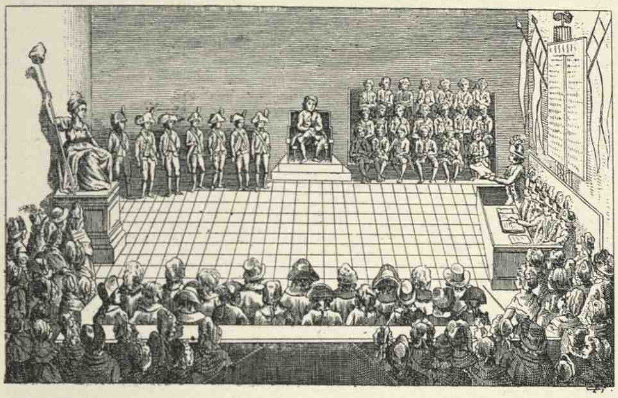
« **Réunion des citoyens du faubourg Saint-Antoine et Saint-Marceau**, allant à l'Assemblée nationale présenter une pétition et, de suite, une autre chez le roi le 20 juin 1792 »; d'après une gravure en taille-douce anonyme (*Révolutions de Paris*).

administrations municipales et départementales comme marque de leur autorité, l'écharpe tricolore à laquelle pendait une médaille, qui d'après un décret de l'Assemblée législative varia suivant la fonction. Dans le costume des magistrats, elle remplaça le vêtement long par l'habit noir avec un ruban tricolore en sautoir et une médaille, un manteau et un chapeau surmonté de plumes noires avec une cocarde tricolore. Avant de se séparer, la Convention donna aux magistrats un vêtement analogue à celui des conseils, et aux administrateurs un costume sur le modèle de celui des directeurs avec les variantes obligées dans la couleur et les insignes. Dans le costume privé, la Révolution se manifesta par la cocarde et le bonnet rouge; les Jacobins, la Commune de Paris, quelques administrations l'adoptèrent. La veste courte ou camisole, le pantalon et le bonnet rouge semblent le costume en usage parmi les membres des comités révolutionnaires; la pique complétait cet accoutrement. Sur les édifices, on plaça les sévères devises républicaines. Parfois aussi on les décora du bonnet rouge; le Dôme du pavillon des Tuileries fut surmonté d'un immense bonnet rouge, au-dessus duquel flottait une oriflamme tricolore; beaucoup de clochers reçurent la même décoration. Dans les salles de délibération des sections et dans les bureaux des administrations, les murs furent ornés de calendriers républicains, d'exemplaires de la Déclaration des droits, de vignettes républicaines, de bustes des hommes qui furent successivement populaires, de statues symbolisant les trois termes de la devise républicaine. Sur les places publiques, on planta des arbres de la liberté; on édifia des autels de la patrie; on éleva de petits tertres symboliques auxquels on donna le nom de montagnes, qui furent détruits après le 9 thermidor. Enfin, l'on dressa des statues colossales et des groupes allégoriques, tels que le Génie de la France terrassant l'hydre du Fédéralisme.



Bonnet de Jacobin (Musée Carnavalet).

La Justice révolutionnaire.



Le Tribunal révolutionnaire pendant la Terreur ; d'après une gravure en taille-douce anonyme représentant la lecture de l'acte d'accusation aux Girondins (*Révolutions de Paris*).

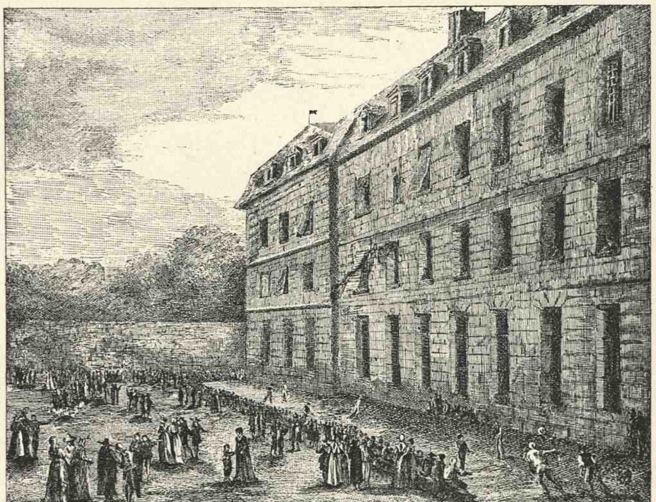


Exécution des Girondins sur la place de la Révolution le 31 octobre 1793 ; d'après une gravure en taille-douce anonyme (*Révolutions de Paris*).

Le tribunal révolutionnaire.— L'appareil judiciaire fut modifié par la Révolution. A Paris, le plus célèbre des tribunaux, le tribunal révolutionnaire, tint ses séances dans la grande chambre du Parlement, qu'on avait dépouillée de tous ses ornements. Le président et ses assesseurs étaient assis sur une estrade ; auprès d'eux, l'accusateur public à son bureau ; dans un angle de la salle, les accusés étaient placés sur des gradins, avec au-dessous d'eux leurs défenseurs ; en face des accusés, étaient deux rangées de tables et de fauteuils pour les jurés.



« **Intérieur d'un comité révolutionnaire** sous la Terreur » ; d'après un dessin de Fragonard fils (1780-1850), gravé en taille-douce par Berthaut (1748-1819) et Malapeau.



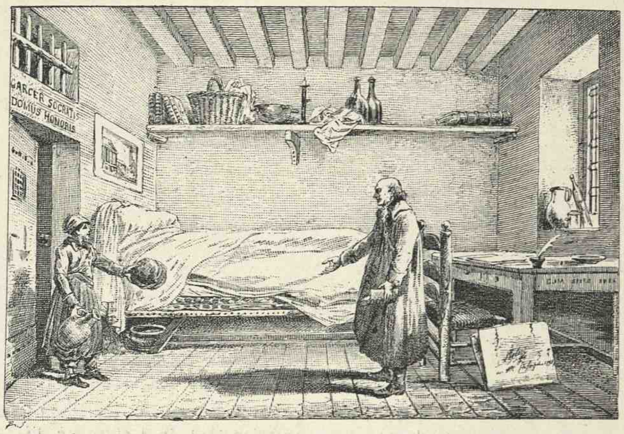
Cour d'une prison sous la Terreur ; d'après une peinture anonyme représentant la récréation des détenus (Musée Carnavalet).

Prisons et exécutions. — Pendant la Terreur, les suspects furent entassés dans les prisons et dans beaucoup de propriétés nationales, églises ou hôtels transformés en prison ; ils y étaient amenés sur des charrettes entourées de troupes. Ils vivaient en commun, couchés sur la paille, mal nourris, sauf ceux qui, assez riches pour payer leur pension, vivaient en cellule et faisaient venir leur nourriture du dehors. L'insouciance des captifs et des captives, dont quelques-unes faisaient trois toilettes par jour, est restée célèbre. Les condamnés étaient conduits au lieu du supplice dans des charrettes, les mains liées derrière le dos, les cheveux coupés, le corps parfois couvert d'une chemise rouge. Les exécutions avaient lieu de préférence dans

La Justice révolutionnaire. — Les Fêtes.



Une arrestation sous la Terreur; d'après une peinture de Boilly (1761-1845), représentant l'arrestation du chanteur Garat (Harrisse).



Cellule d'un prisonnier sous la Terreur; d'après un dessin d'Hubert Robert, daté de 1793 (1733-1808), représentant l'artiste à Sainte-Pélagie (Musée Carnavalet).

l'après-midi; la guillotine était entourée d'un cordon de troupes; fréquemment, après la décapitation, le bourreau présentait à la foule la tête du supplicié.

Cérémonies révolutionnaires. — Les cérémonies de la Révolution furent d'abord absolument spontanées; ce furent, par exemple, les bénédictions de drapeaux de la garde nationale, les serments civiques, les fédérations, les plantations d'arbres de la liberté. La religion y avait sa part; messes et *Te Deum* en faisaient partie. Avec la Convention, elles furent provoquées par l'Assemblée et devinrent absolument laïques. Elles eurent lieu dans toute la France; à Paris, le jardin des Tuileries en était fréquemment le théâtre. C'était le plus souvent des cortèges où des groupes de tout âge et de tout sexe accompagnaient des chars et des bustes de personnages révolutionnaires; on détruisait les emblèmes de la monarchie et de la religion dans des sortes d'autodafés. La musique avait un rôle prépondérant; le Conservatoire de musique exécutait « les airs chéris des républicains », des symphonies, des odes composées par les plus grands poètes et mis en musique par les plus grands musiciens du temps. La

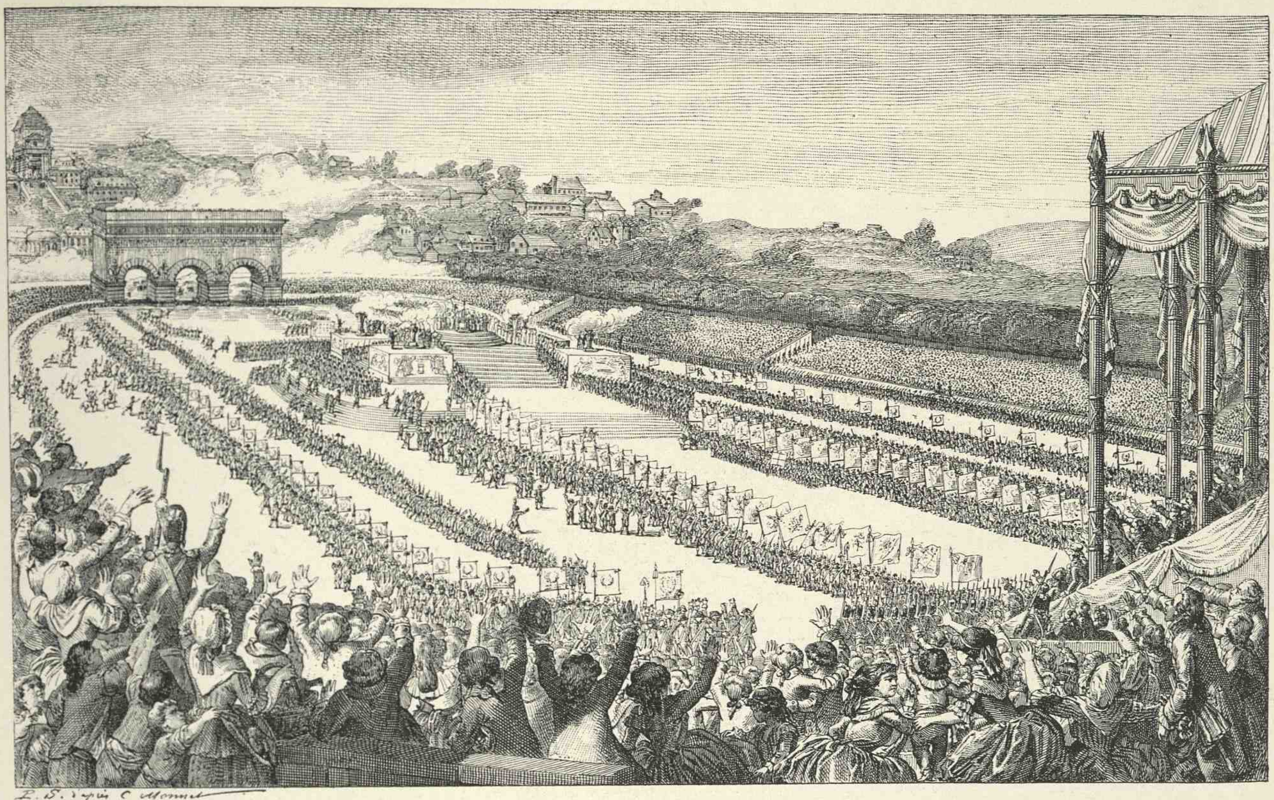


Acceptation de la Constitution républicaine, le 10 août 1793 par le peuple de Paris.



Soupers fraternels dans les sections de Paris en 1794.
Ces deux gravures en taille-douce de Berthaut (1748-1819), d'après les dessins de Swebach (1769-1823), sont extraites des *Tableaux de la Révolution*.

Les Fêtes.



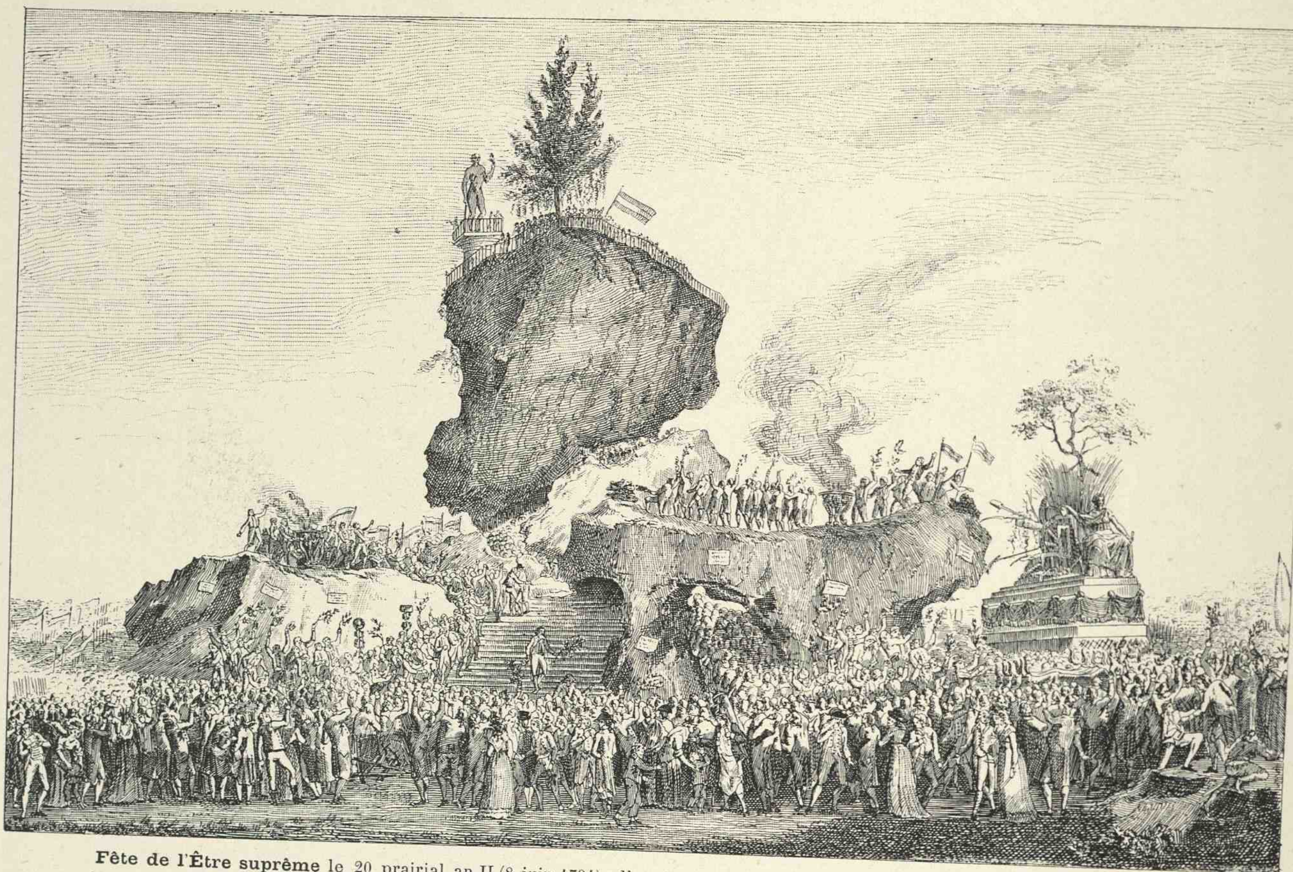
La fête de la Fédération au Champ-de-Mars le 14 juillet 1790; d'après un dessin de Monnet, gravé en taille-douce par Helman (1743-1803).

Convention prit part à ces fêtes, jusqu'au 9 thermidor; elle les célébra ensuite dans son sein par des discours et des concerts patriotiques, et cet exemple fut suivi par les Conseils sous le Directoire. Le soir, les Tuileries étaient illuminées, on y dansait, et la fête était, en général, terminée par un feu d'artifice symbolique. Sous le Directoire, les fêtes firent régulièrement partie de la vie nationale; elles étaient prescrites par la Constitution; il y avait d'abord les fêtes décadaires, qui consistaient en discours civiques dans les églises; puis les fêtes solennelles célébrées surtout dans la belle saison. A Paris, elles eurent lieu le plus souvent au Champ-de-Mars, que l'on avait spécialement aménagé à cet effet; le Directoire et les administrations s'y rendaient en grande pompe. Elles comprenaient une partie d'éducation civique, constituée par les discours des présidents du Directoire, glorifiant les dates célèbres de la Révolution, les âges de la vie, les occupations les plus utiles à l'homme, tels que l'agriculture, et une part de divertissement. A ce titre, prirent place dans les fêtes, à côté des bals, concerts, illuminations, feux d'artifice, des courses à pied, à cheval, en chars, des ascensions aérostatiques, des pantomimes militaires. Des fêtes de la Révolution, il ne resta plus dans celles du Consulat et de l'Empire, singulièrement réduites en nombre, que le second élément, et Napoléon rétablit même la dégradante coutume des distributions de comestibles, de boissons et d'argent.



Autel de la patrie; d'après une gravure en taille-douce anonyme représentant la célébration du 14 juillet 1792 au Champ-de-Mars (*Révolutions de Paris*).

Les Fêtes.



Fête de l'Être suprême le 20 prairial an II (8 juin 1794) ; d'après une peinture anonyme conservée au Musée Carnavalet.



La fête de l'Unité, le 10 août 1793 ; d'après une peinture de Demachy (1723-1807) conservée au Musée Carnavalet.

Les Églises pendant la Révolution. — Les églises, au début de la Révolution, tout en restant consacrées au culte, servirent d'abord de lieux de réunion aux assemblées communales et aux sections parisiennes. Puis, quand elles eurent été fermées, elles furent transformées en maga-

La Religion.



Désaffectation officielle d'une église sous la Terreur; d'après une peinture de Swebach (1769-1823), conservée au Musée Carnavalet.



Fête de la Raison célébrée dans l'intérieur de Notre-Dame de Paris, le 20 Brumaire an II (10 novembre 1793); d'après une gravure en taille-douce anonyme (*Révolutions de Paris*).



Un baptême chez les Théophilanthropes; d'après une eau-forte de Mallet (1759-1835), conservée au département des Estampes de la Bibliothèque nationale.

sins, arsenaux, prisons, hôpitaux ou écoles ; fréquemment aussi sous le nom de Temples de l'Être suprême ou de la Raison, elles abritèrent les curieuses tentatives des cultes révolutionnaires ; en plusieurs villes on y éleva de petites montagnes où, comme à Strasbourg, des jeunes filles venaient déposer des gerbes de fleurs et de fruits et brûler de l'encens. Quand elles eurent été rendues au culte en 1795, l'office « y fut parfois célébré parmi des tas de fourrages, de sacs, de tonneaux de bois appartenant au Gouvernement ». Ayant été affectées aux différents cultes qui devaient s'y succéder, elles servirent à Paris tour à tour au catholicisme et à la religion des Théophilanthropes, dont les prêtres célébraient leurs très simples cérémonies, revêtus de longues redingotes blanches.

Magnificence du Directoire. — Le Directoire ramena le faste dans la vie publique; ses membres parurent dans les cérémonies, vêtus de costumes luxueux, aux couleurs éclatantes, où l'on avait prodigué l'or, les broderies et les panaches, escortés de leur garde, des généraux et des officiers de l'état-major de l'intérieur, des ministres et messagers d'État, groupés les uns et les autres dans des voitures de gala. L'on retrouvait cet appareil militaire jusque dans le palais du Luxembourg, résidence assignée par la Convention au Directoire; il y avait dans la cour d'entrée six canons; des hussards et des grenadiers étaient en faction devant la porte. Il avait fallu naturellement reconstituer un cérémonial; cependant le Directoire avait voulu garder contact avec la nation, par l'usage des audiences journalières, dans lesquelles un des directeurs recevait lui-même les pétitions qui lui étaient présentées par les citoyens.

Reconstitution d'une Cour sous le Consulat. — « Pendant le Consulat, écrit Mme de Rémusat, Bonaparte, chaque jour, inventait quelques nouveautés dans sa

Le Directoire.



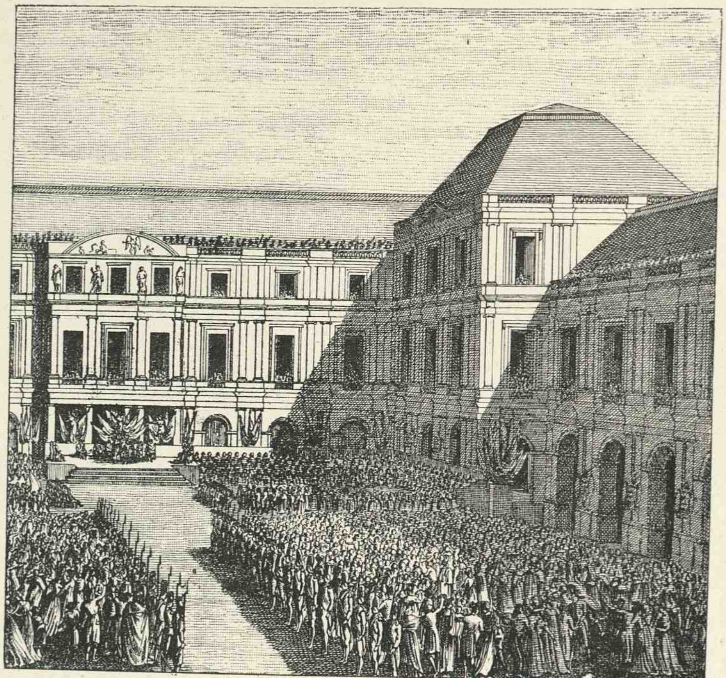
1. **Huissier du Directoire exécutif.**



2. **Messager d'État.**



3. **Membre du tribunal criminel.**



Fête donnée à Bonaparte au Palais national du Directoire (le Luxembourg), après le traité de Campo-Formio, le 20 frimaire an VII (10 décembre 1797); d'après un dessin de Girardet (1764-1823), gravé en taille-douce par Berthaut (1748-1819), pour les *Tableaux historiques de la Révolution française*.



4. **Membre du tribunal civil.**



5. **Juge de paix.**



6. **Secrétaire du Directoire exécutif.**



Ambassadeur de la République française; d'après un portrait peint par Goya (1746-1828), de Guillemardet (1765-1809), ambassadeur de la République française en Espagne en 1798 (Musée du Louvre).



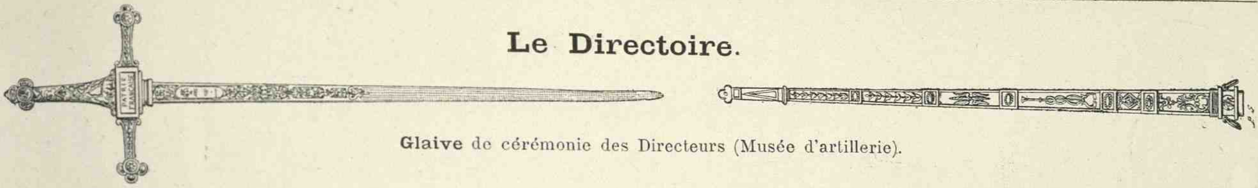
7. **Directeur.**



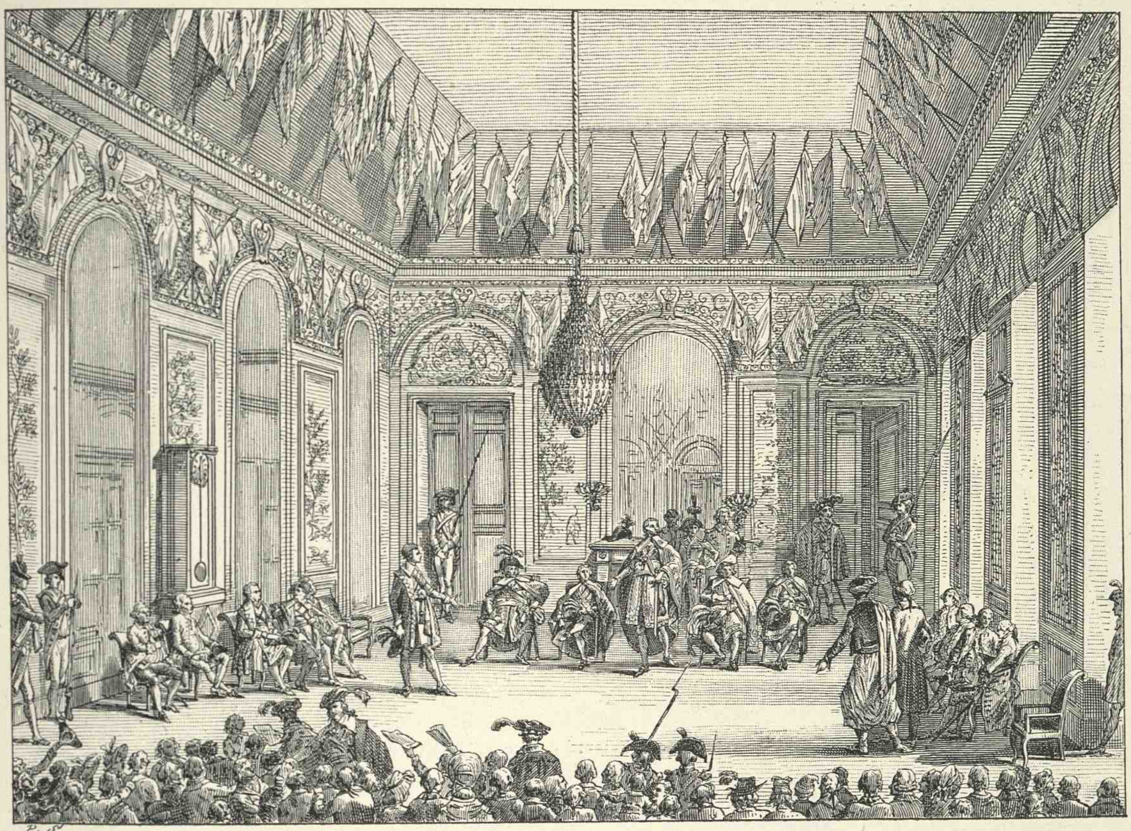
8. **Représentant du peuple.**

Les n°s 1 à 6 sont reproduits d'après une gravure en taille-douce anonyme, conservée au département des Estampes de la Bibliothèque nationale; les n°s 7 et 8, d'après les dessins de Châtaignier (1772-1817), gravés en taille-douce par Poisson.

Le Directoire.



Glaive de cérémonie des Directeurs (Musée d'artillerie).



Réception publique des ambassadeurs par les membres du Directoire exécutif en costume ; d'après un dessin de Duplessis-Bertaux (1747-1818), gravé en taille-douce par Berthaut (1748-1819), pour les *Tableaux historiques de la Révolution française*.



Ces personnages sont reproduits d'après une gravure en taille-douce anonyme (Bibliothèque nationale ; département des Estampes).

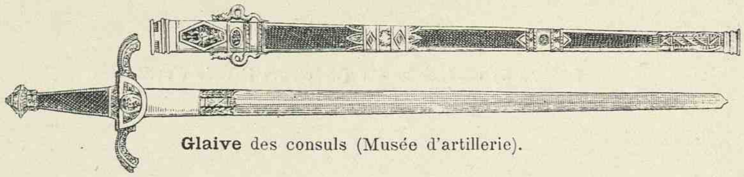
Membre de la haute cour de justice. — **Membre du Tribunal de cassation.** — **Ministre.** — **Président d'administration municipale.** — **Membre d'administration départementale.**

manière de vivre, qui donnèrent bientôt au lieu qu'il habitait de grandes ressemblances avec le palais d'un souverain. » Il se transporta solennellement aux Tuileries dans une voiture tirée par six chevaux et pénétra dans la cour du Carrousel entre deux rangs de grenadiers faisant la haie, « usage royal » remarque Bourienne. Aux Tuileries, on vit reparaître les dîners de cent couverts et les réceptions solennelles d'ambassadeurs « avec les cérémonies usitées chez les rois ». Il ne paraissait en public qu'accompagné d'une garde nombreuse, ne permettait à ses collègues

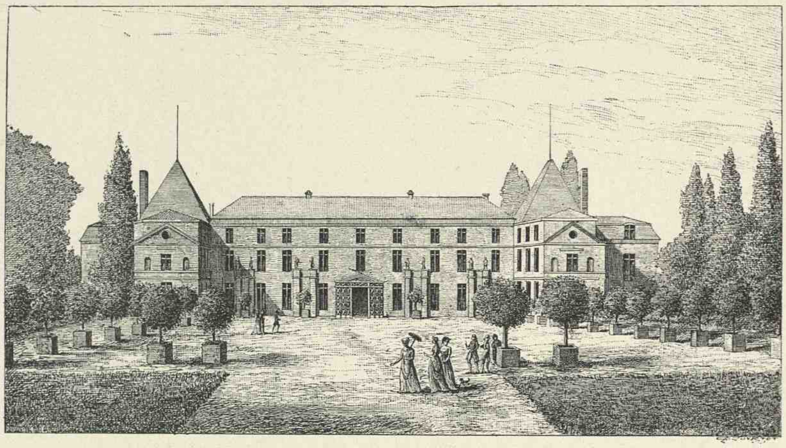
Le Consulat.



Consul.



Glaive des consuls (Musée d'artillerie).



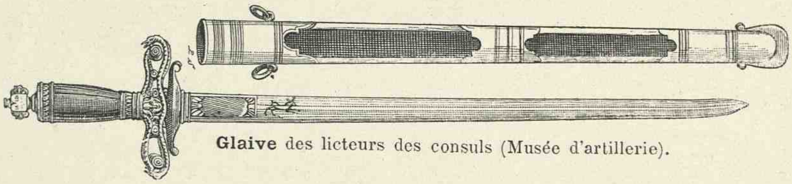
Le château de la Malmaison en 1802; d'après un dessin de Bourgeois (1767-1836), gravé à l'aqua-tinte par Amély, femme Coiny.



Ministre.



Membre du corps législatif.



Glaive des licteurs des consuls (Musée d'artillerie).



Sous-préfet.



Juge du tribunal criminel.

Ces personnages sont reproduits d'après les dessins de Châtaignier (1772-1827), gravés en taille-douce par Poisson.

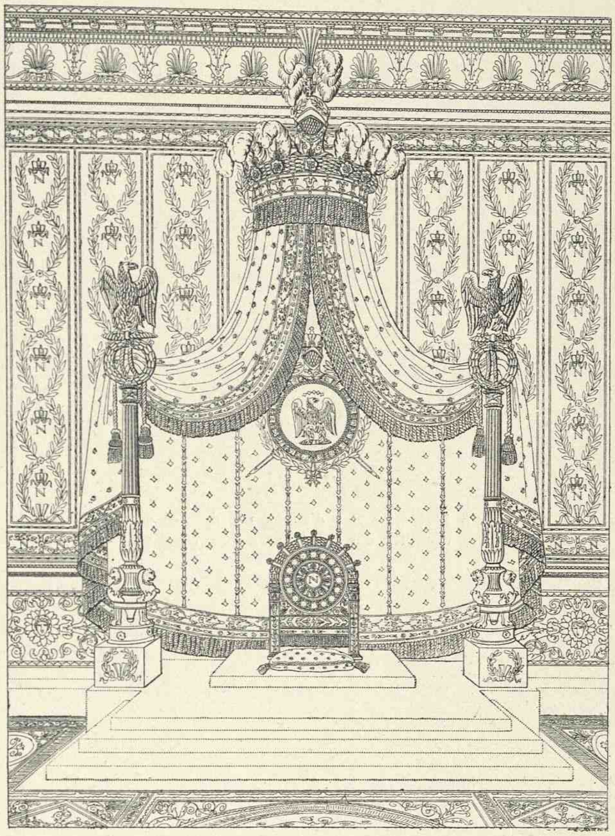
que deux grenadiers devant leur voiture, et enfin commençait à donner à sa femme un rang dans l'État. Mais cette majesté naissante, encore peu faite au fardeau de l'ancienne étiquette, allait de temps à autre s'échapper en fusées de jeunesse à la Malmaison, où elle se récréait parfois à la comédie de société.

Le Sacre. — Le sacre acheva de marquer le retour aux usages de l'ancien régime; il eut lieu conformément aux traditions légèrement modifiées cependant de l'ancienne monarchie. Les cérémonies durèrent quinze jours; le 2 décembre 1804 fut célébrée la cérémonie religieuse; vingt-cinq voitures conduisirent l'empereur, l'impératrice et la cour des Tuileries à Notre-Dame; la voiture de l'empereur était attelée de huit chevaux; les autres de six. Le lendemain, des hérauts d'armes à cheval allèrent distribuer au peuple dans les principaux quartiers de la ville, des médailles d'or, d'argent et de cuivre frappées en l'honneur du couronnement impérial. Le 5 décembre, l'empereur remit aux troupes leurs aigles au Champ-de-Mars; le même jour un banquet fut donné aux dignitaires dans la galerie de Diane aux Tuileries. Puis du 6 au 20 décembre, il y eut réception des fonction-

La Cour impériale.



Dame du palais au sacre,
portant les offrandes.



Le trône de l'Empereur au palais des Tuileries ; d'après un dessin au trait de Percier (1769-1838) et Fontaine (1762-1853), gravé par Ch. Moussand (1765-1840).



Princesse.



L'Impératrice Joséphine
en petit costume.



L'Impératrice Joséphine dans le costume
qu'elle portait au sacre.



Chef des hérauts d'armes.

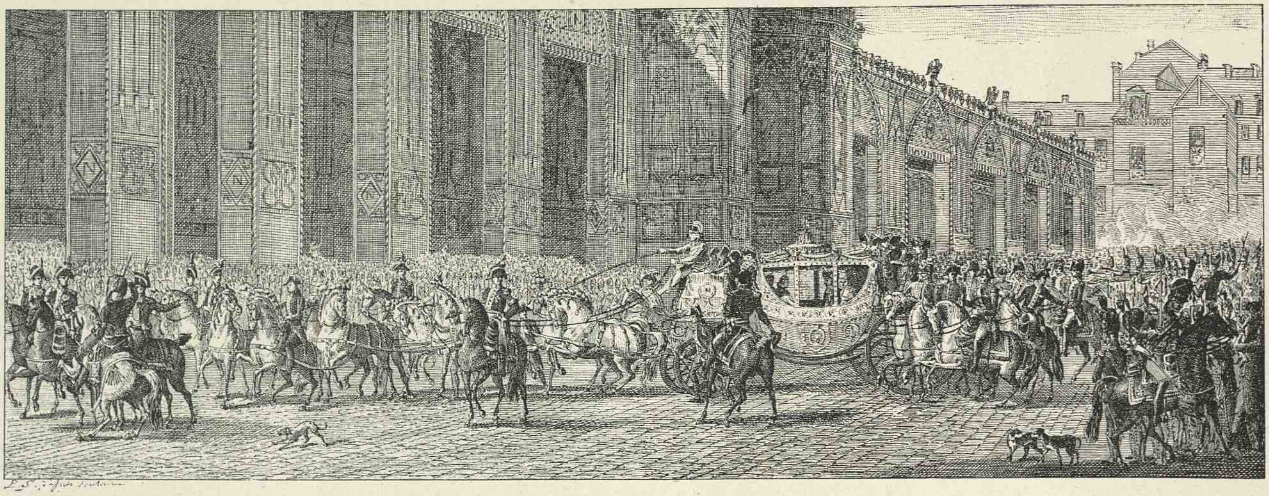


Costume porté par l'Empereur au sacre (Hoffmann). Les autres figures ont été gravées en taille-douce, d'après les dessins d'Isabey (1767-1855), par Pauquet, Delvaux, par Massard père et fils, et Audouin, pour l'ouvrage consacré au sacre de Napoléon Ier.



Huissier de la Chambre.

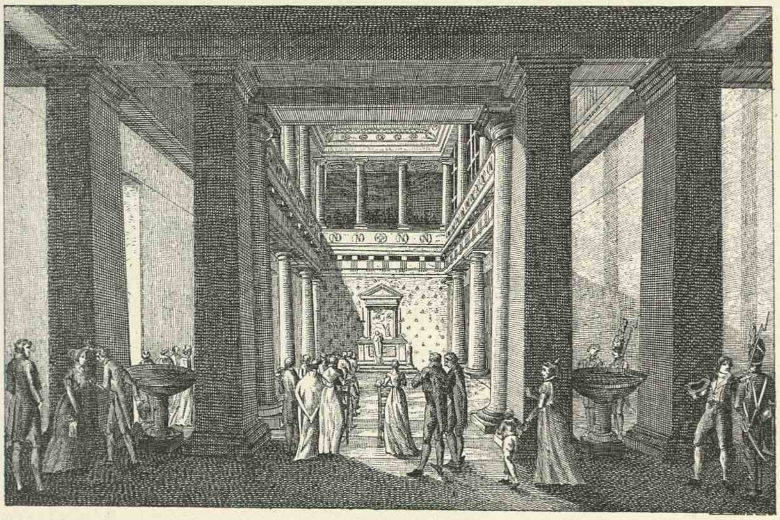
Le Sacre.



Le sacre de Napoléon Ier; arrivée de l'Empereur à Notre-Dame ; d'après un dessin d'Isabey (1767-1855) et de Fontaine (1762-1853), gravé en taille-douce par Dupréel. Cette vignette est extraite de l'ouvrage consacré au sacre de Napoléon Ier.



Archichancelier (Hoffmann).



Chapelle impériale au palais des Tuileries, construite par Percier (1764-1838) et Fontaine (1762-1853); d'après un dessin de Garbizza gravé par Chapuis (*Monuments de Paris*).



Page de la cour impériale (Hoffmann).

naires civils et militaires, soit aux Tuileries, soit au Louvre ; sept mille personnes figuraient à la réception militaire. Enfin une grande fête offerte par la municipalité de Paris à « Leurs Majestés » clôtura ces réjouissances. L'empereur et l'impératrice prirent part à un repas solennel; ils mangèrent seuls sous un dais à une table dressée sur une estrade; puis ils assistèrent à un feu d'artifice dont le motif principal fut le passage du Mont-Saint-Bernard. D'autres fêtes avaient été données par le Sénat, le Corps législatif et les maréchaux de l'Empire. « Paris resplendissant, écrit Marbot, étalait un luxe jusqu'alors inconnu... ce n'était partout que fêtes, bals et joyeuses réunions. » Dans les cérémonies, les fonctionnaires parurent revê-

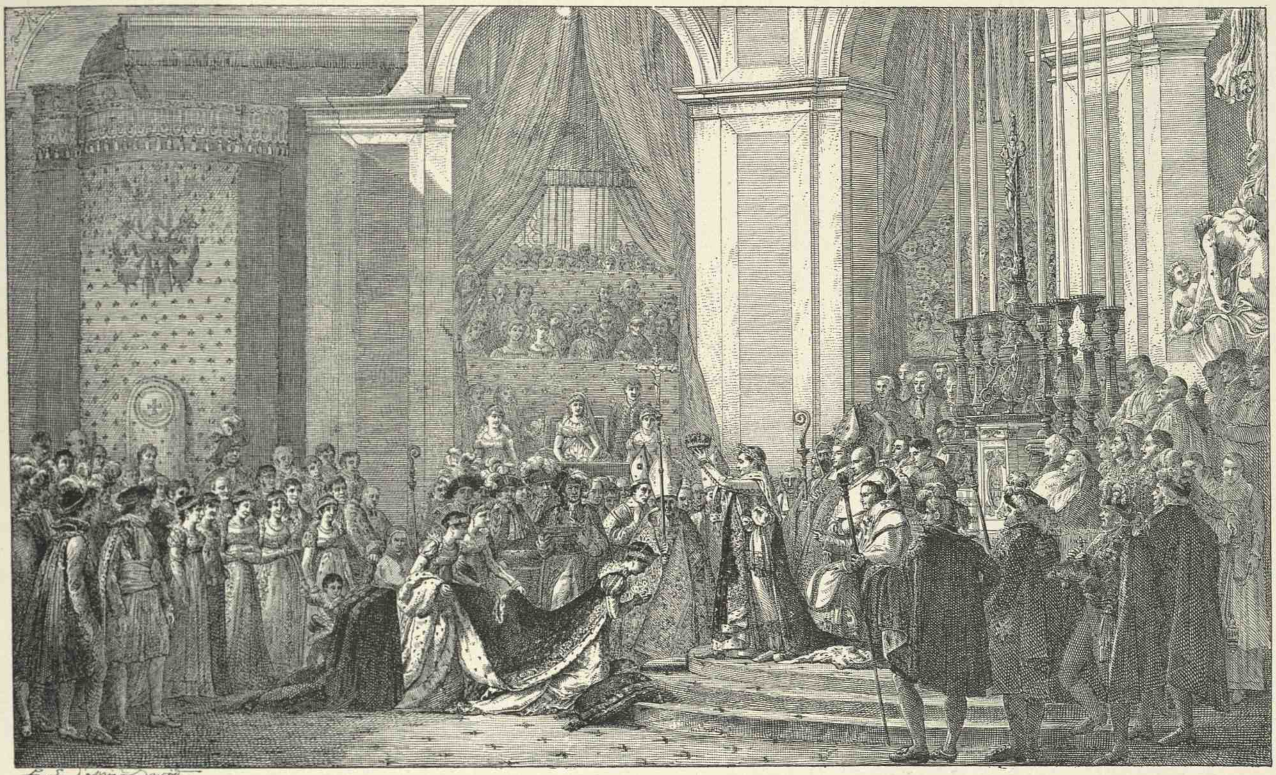


Coureur (Hoffmann).



Huissier (Hoffmann).

Le Sacre.



Le sacre de Napoléon Ier; l'Empereur plaçant la couronne sur la tête de l'Impératrice Joséphine; d'après le tableau de David (1748-1825), conservé au Musée du Louvre.



Le sacre de Napoléon Ier; l'Empereur prêtant serment sur le livre des Évangiles par devant les présidents des quatre assemblées; d'après le dessin d'Isabey (1769-1855) et Percier (1764-1838), gravé en taille-douce par Pauquet et Delignon (*Sacre de Napoléon Ier*).

La Cour impériale.



« **Cérémonie du mariage civil** de S. M. l'Empereur Napoléon et de S. A. I. Marie-Louise d'Autriche dans la galerie de Saint-Cloud » ; d'après un dessin au trait de Percier (1764-1838) et Fontaine (1762-1853), gravé par Pauquet et C. Normand (1765-1840).

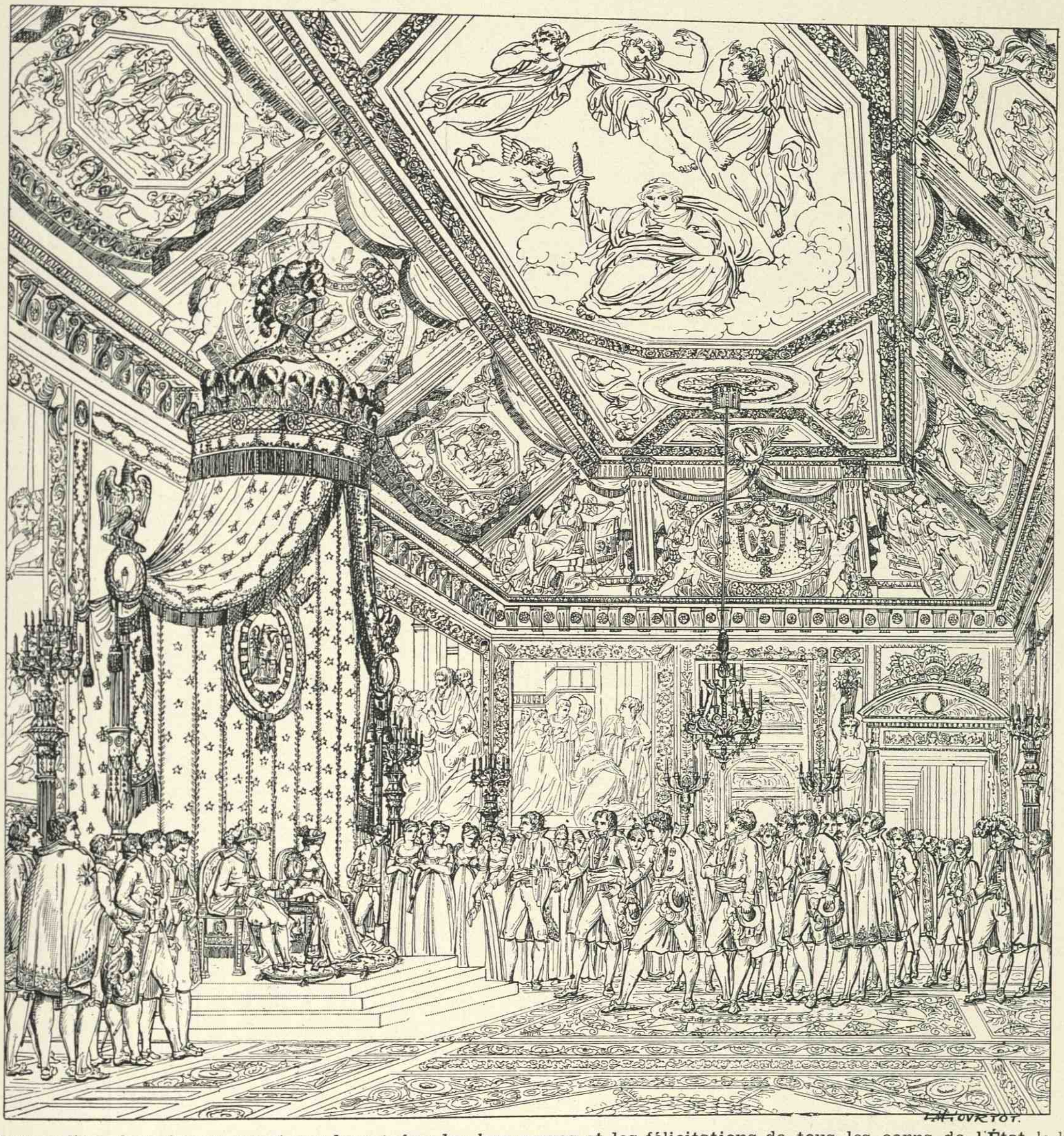
tus des nouveaux costumes prescrits par l'étiquette, les hauts dignitaires en habit, manteau, chapeau à plumes, les fonctionnaires en frac décoré de broderies, les uns et les autres portant l'épée, les magistrats et les professeurs dans la robe longue, qui était redevenue le costume des premiers depuis le Consulat.

La Cour impériale. — Napoléon voulut que la nouvelle cour fût aussi fastueuse et aussi régulièrement ordonnée que l'ancienne. Il fit richement meubler les palais impériaux dont les salles par ses soins furent garnies de tentures de Lyon, de meubles d'acajou, de bronzes, de vases de porcelaine provenant des manufactures impériales, à ce point que Louis XVIII trouva « tous les palais meublés à



Sceau de Napoléon Ier (Archives nationales).

La Cour impériale.



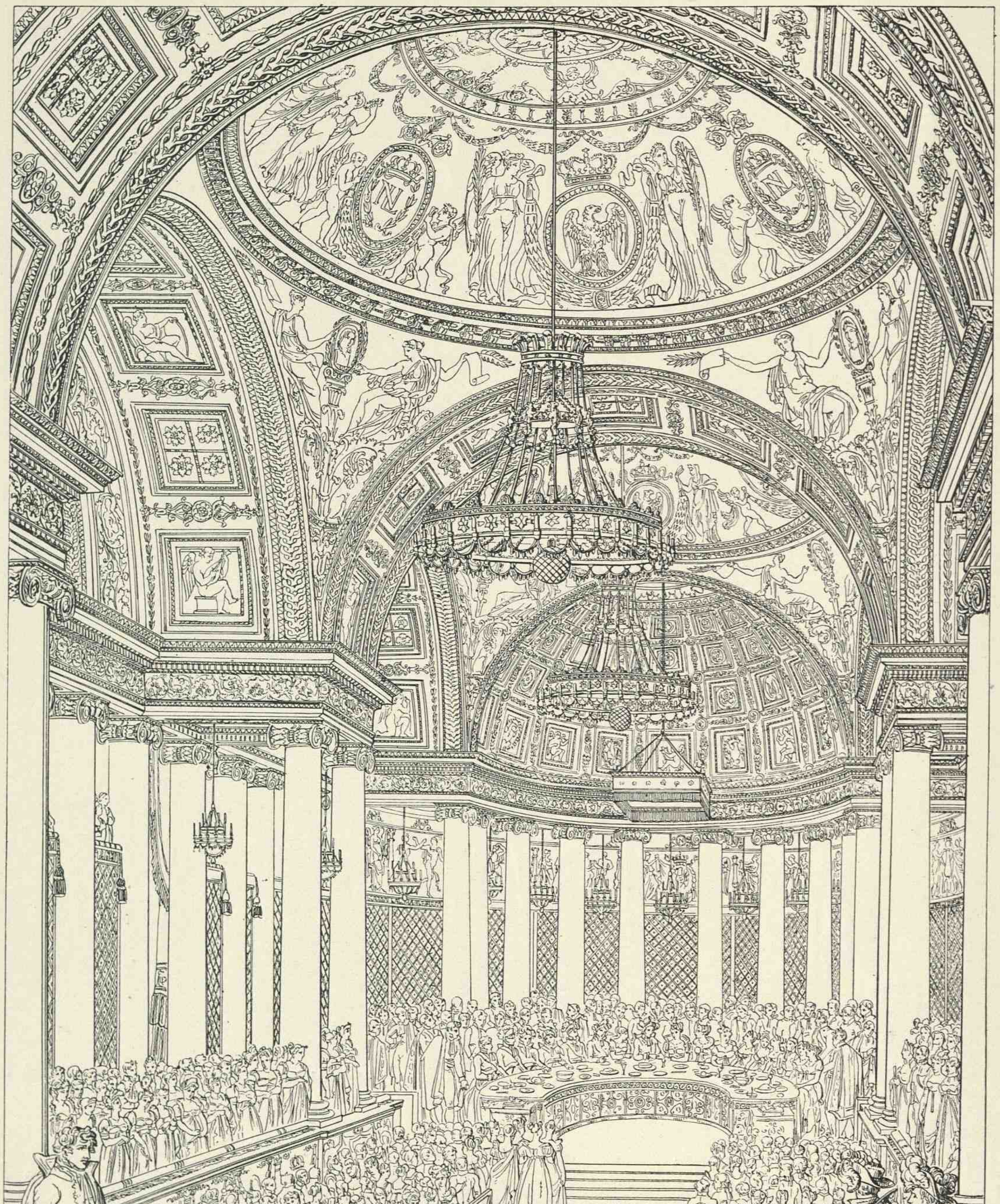
« **L'Empereur et l'Impératrice recevant sur leur trône les hommages et les félicitations de tous les corps de l'État** le lendemain de leur mariage » ; d'après un dessin de Percier (1764-1838) et Fontaine (1762-1853), gravé par C. Normand (1765-1840).

neuf et les garde-meubles remplis. » Les architectes lui édifièrent un trône fort majestueux et vraiment original. Sa table fut servie aux jours ordinaires en vaisselle d'argent, aux fêtes et grands couverts en vaisselle de vermeil. Il exigea des personnes qui figuraient à la cour des costumes élégants et somptueux. Joséphine, qui avait la passion de la toilette, au point de porter rarement deux fois la même robe, donna volontiers l'exemple. On la vit vêtue de robes brodées d'or et d'argent, garnies de nacre, ou de dentelles qui valaient parfois jusqu'à cent mille francs. Il lui arriva de porter dans ses cheveux, outre la couronne impériale, des perles pour une valeur de plus d'un million. Les princesses finirent par « surcharger leurs robes de perles fines et même de diamants qui les rendaient sans prix ». Une simple dame du palais, comme Mme de Rémusat, avait parfois les cheveux ornés de jasmins mêlés à des épis de diamants,



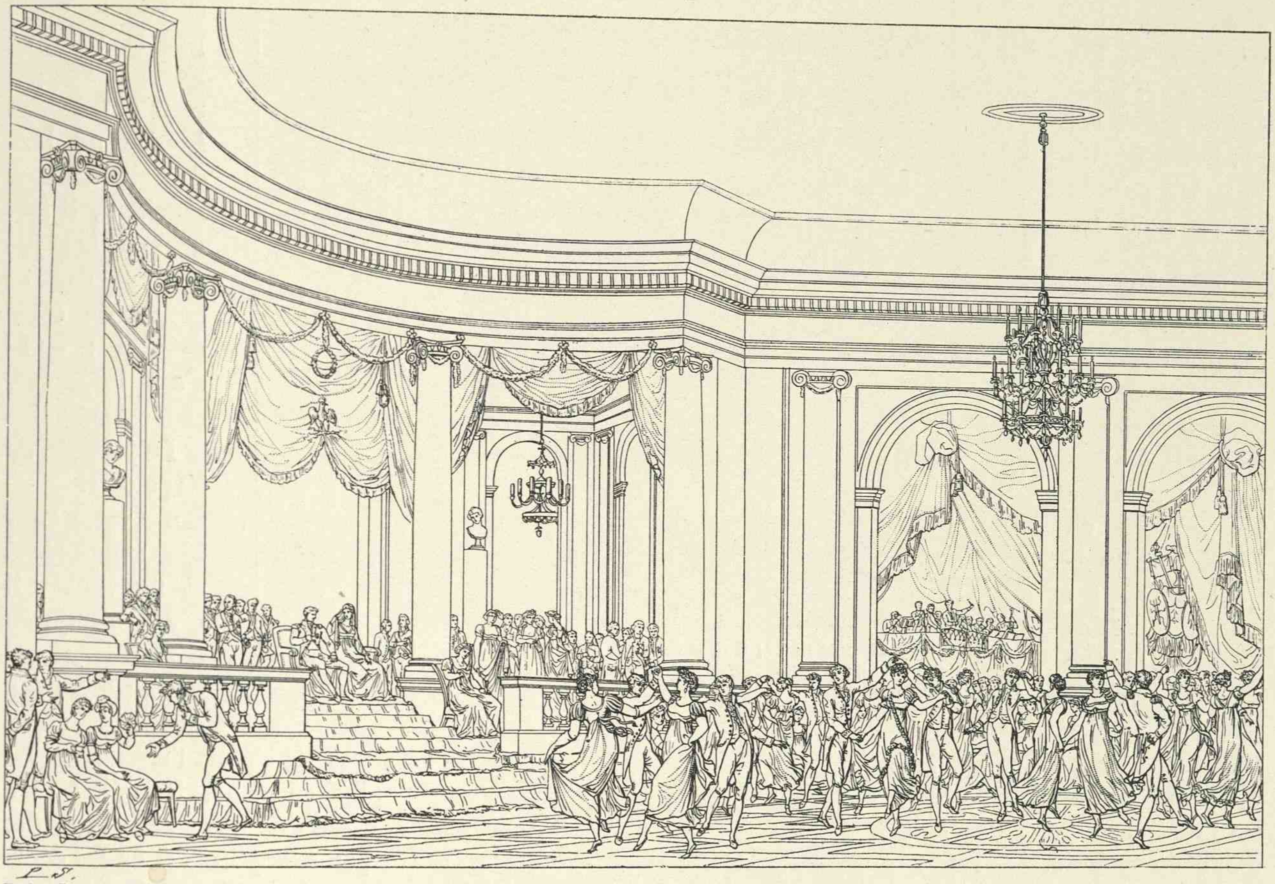
Sceau impérial des titres (Archives nationales).

La Cour impériale.



Le banquet impérial dans la grande salle du palais des Tuileries à l'occasion du mariage de l'Empereur avec S. A. I. l'archiduchesse d'Autriche »; d'après un dessin au trait de Percier (1764-1838) et Fontaine (1762-1853), gravé par C. Normand (1765-1840).

La Cour impériale.



Bal offert à l'Empereur et à l'Impératrice en 1806 à Strasbourg; d'après un dessin au trait de Lix, gravé par Guérin (Bibliothèque nationale; département des Estampes).

dont chacun valait de 4 à 5000 francs. « Un habit de cour, écrit cette dame, nous coûtait au moins cinquante louis, et nous en changions fort souvent. » Aux cérémonies officielles comme l'ouverture du Corps législatif qui se faisait toujours en grande pompe, aux cérémonies privées comme les mariages des membres de la famille impériale, Napoléon en ajouta d'autres de son cru, qui rappellent les adulations des anciennes monarchies orientales. En 1806, étant assis sur son trône, ayant l'impératrice à sa gauche, les princesses, la dame d'honneur sur des tabourets à sa droite, les grands officiers debout des deux côtés, il fit défiler devant lui les dames du palais, les femmes des maréchaux, des grands officiers et des ministres, puis leurs maris. Les uns et les autres « en habit de cour très pompeux, vinrent, jusqu'au pied du trône, faire leur



L'Empereur dans son cabinet de travail; d'après une aquarelle anonyme représentant l'audience accordée à une ambassade persane par Napoléon au château de Finkenstein (Prusse) le 27 avril 1807 (Bibliothèque nationale : département des Estampes).

Napoléon dans l'intimité.

silencieuse révérence ». Un autre jour, il reçut de même les révérences de tous les préfets et de tous les présidents des collèges électoraux. Les principaux divertissements de la cour furent des concerts, des ballets exécutés par les artistes de l'Opéra et quelquefois par les princesses et des dames de la cour en habit de théâtre, des cercles tenus par Joséphine, où, à la différence de l'ancien régime, on jouait fort peu, des bals suivis de soupers, des représentations théâtrales, et lors du voyage triomphal à Fontainebleau en 1808 des chasses à courre, pour lesquelles l'empereur voulut que la cour eût un costume spécial. Cérémonies et divertissements étaient ordonnés « avec la sévérité de la discipline militaire. Le cérémonial, écrit Mme de Rémusat, s'exécutait comme s'il était dirigé par un roulement de tambour ». Il devint encore plus rigoureux lorsque l'empereur eut épousé Marie-Louise ; et le brave capitaine Coignet, exprime peut-être sans s'en douter la pensée de plus d'un courtisan, lorsque, après avoir décrit le banquet solennel offert par la ville de Paris à l'empereur et à Marie-Louise au lendemain de leur mariage, il formule ce bref jugement sur ce genre de cérémonies : « Si c'est imposant, ça n'est pas gai. »



Déjeuner de Napoléon Ier; il tient dans ses bras le roi de Rome; auprès de lui est assise Marie-Louise ; d'après une peinture de Menjaud (1773-1832), conservée au Musée de Versailles.



« **Après-déjeuné** de S. M. l'Empereur, accompagné de son épouse et de S. M. le roi de Rome son fils sur la terrasse de Saint-Cloud » ; gravure en taille-douce anonyme destinée à orner le couvercle d'une tabatière (Bibliothèque nationale ; département des Estampes).

La journée de Napoléon. — Dans cette cour bien ordonnée et si fastueuse, il n'y avait qu'un personnage qui dérogeât à l'étiquette et au luxe prescrit; c'était l'empereur. Le plus souvent, il n'était vêtu que d'un uniforme de sa garde; par exception, dans les cérémonies, il portait un riche vêtement avec un manteau et un chapeau à plumes « qui lui allaient très bien »; il y joignait un magnifique collier de l'ordre de la Légion d'honneur, tout en diamants. Il mangeait sobrement et vite. « On le servait, entrées et entremets tout à la fois; écrit Mme de Rémusat ; il mangeait avec distraction, prenait tout ce qui se trouvait devant lui, fût-ce des confitures ou quelque crème qu'il se servait avant d'avoir touché aux entrées. » Il passait la plus grande partie de la journée, matin et soir, au travail et n'en distrayait guère que les moments



Voiture du roi de Rome conservée dans les collections de l'Empereur d'Autriche.

Cérémonies officielles.



Signature du contrat de mariage de Jérôme Bonaparte et de la princesse de Würtemberg dans la galerie de Diane au palais des Tuileries en 1807; d'après un tableau de J.-B. Regnault (1754-1829), conservé au Musée de Versailles.



Sénateur (Hoffmann).



Le Tribunat apporte au Sénat les drapeaux conquis sur les Autrichiens en 1806; d'après le tableau de J.-B. Regnault (1754-1829), ayant figuré au Salon de 1812 et conservé aujourd'hui au Musée de Versailles.



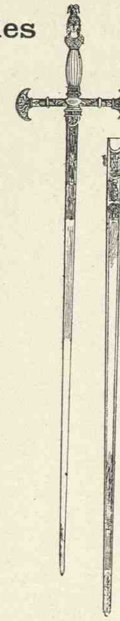
Ministre d'État, procureur de la Haute-Cour (Hoffmann).

réservés aux audiences, auxquels on donnait le nom de levers. Sa toilette rapidement faite, il passait dans un salon et recevait d'abord les grands officiers de sa maison et les généraux de sa garde; puis, l'on faisait entrer les chambellans, les généraux de passage à Paris, le préfet

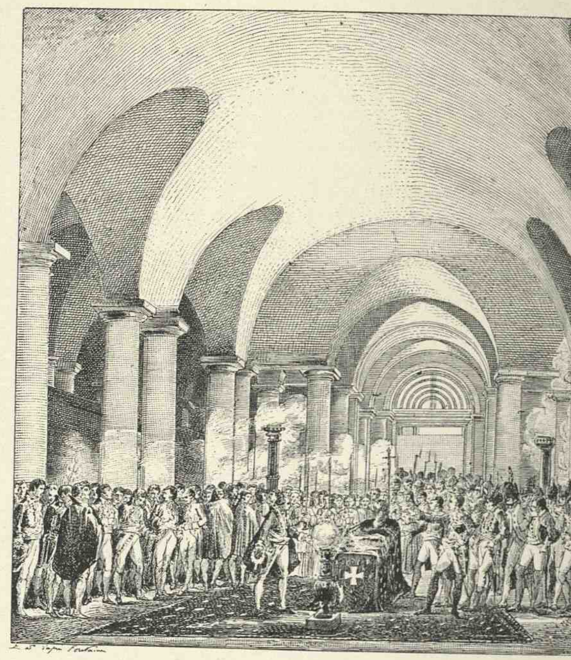
Cérémonies officielles.



Cérémonie de l'ouverture de la session du Corps législatif.



Epée de sénateur.



Honneurs funèbres rendus au Panthéon aux grands dignitaires de l'Empire.

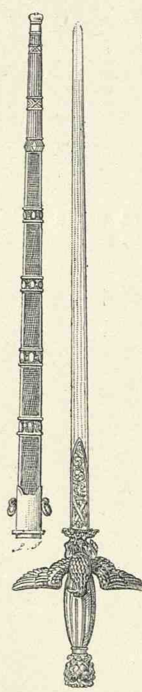
Ces deux vignettes ont été reproduites d'après des aquarelles de Fontaine (1762-1853), exécutées pour l'empereur de Russie, Alexandre Ier, de 1809 à 1815.



Grand juge (Hoffmann).



Préfet (Hoffmann).



Glaive de cérémonie des dignitaires impériaux. Ces deux épées sont conservées au Musée d'artillerie.



Maire (*Sacre de Napoléon Ier*).



Garde champêtre (Martinet).

de Paris, le préfet de police, les princes et les ministres ; à tous ces personnages, il donnait ses ordres, accordait publiquement des éloges, ou distribuait brutalement des blâmes. Le soir, l'empereur dînait seul ou en famille, passait quelques moments au cercle de l'impératrice, assistait quelques instants aux divertissements qu'il avait ordonnés et rentrait bientôt dans ses appartements privés. Pour son lever comme pour son coucher, il avait renoncé au cérémonial compliqué de l'ancien régime.

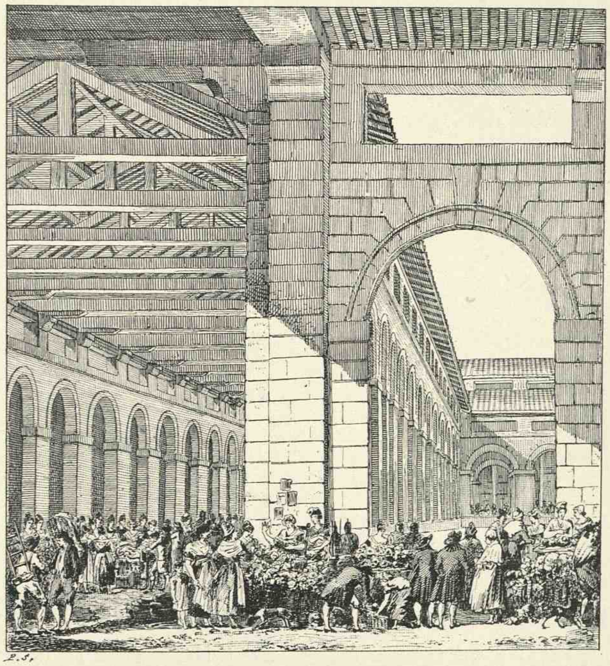
Paris sous l'Empire. — Bien que Napoléon ait en général peu séjourné à Paris, il voulut que par sa beauté la grande ville attestât son rang de capitale de l'empire ; aussi sous son règne fit-on à Paris de nombreux travaux. Il débarrassa la

Encouragements à l'industrie et au commerce.



Le premier Consul visite la fabrique des frères Sevennes à Rouen en 1802; sépia de J.-B. Isabey (1767-1835), au Musée de Versailles.

ville des vieilles constructions, sans discerner toujours celles qui, par leur intérêt historique ou artistique, méritaient d'être conservées; il fit dégager les édifices publics; il fit ouvrir de nombreuses rues, aménager des places, percer des passages; la Seine fut bordée de quais : de nouveaux ponts (ponts des Arts, d'Austerlitz et d'Iéna) rejoignirent ses rives; par son ordre, on construisit de nombreux bâtiments d'utilité publique, halles et marchés; on répara les anciennes

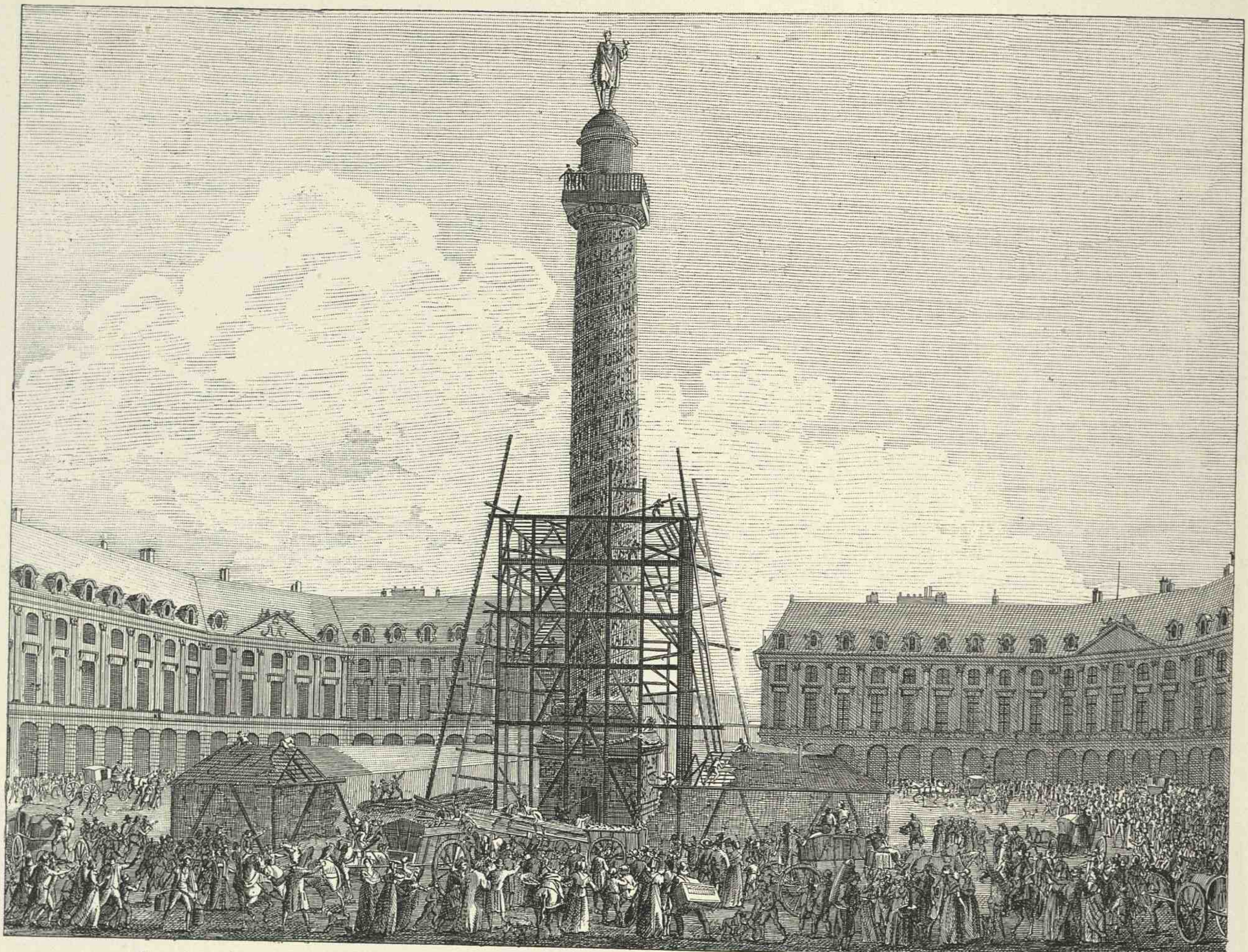


Vue intérieure du marché Saint-Germain commencé en 1814; d'après une aquarelle de Fontaine (1762-1853), exécutée pour l'empereur de Russie, Alexandre Ier.

églises; enfin des monuments d'un caractère original, tels que le temple de la Gloire, devenu plus tard la Madeleine, des arcs de triomphe, la colonne élevée à la gloire de la Grande Armée, embellirent Paris.

Encouragements à l'industrie et au commerce. — Enfin le souverain s'attacha à montrer l'intérêt qu'il portait au commerce et à l'industrie par les visites assez fréquentes que sous le consulat et au début de l'empire il fit aux grands industriels de Paris et de la

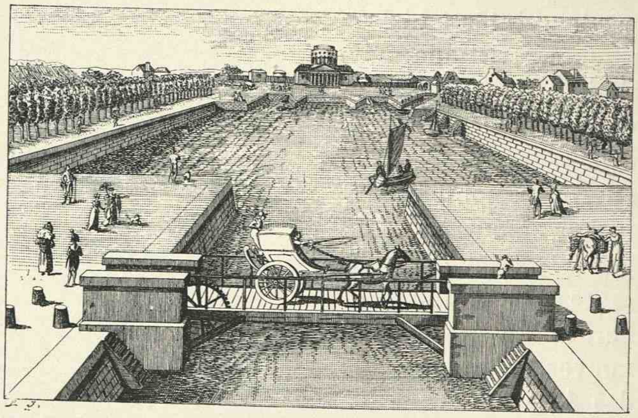
Embellissements de Paris.



Construction de la colonne Vendôme; d'après une gravure en taille-douce de Duplessis-Bertaux (1747-1818).



Travaux de percement de la rue de Rivoli; d'après une eau-forte de Duplessis-Bertaux (1747-1818), représentant un ouvrier serrurier travaillant à l'installation de la grille des Tuileries.

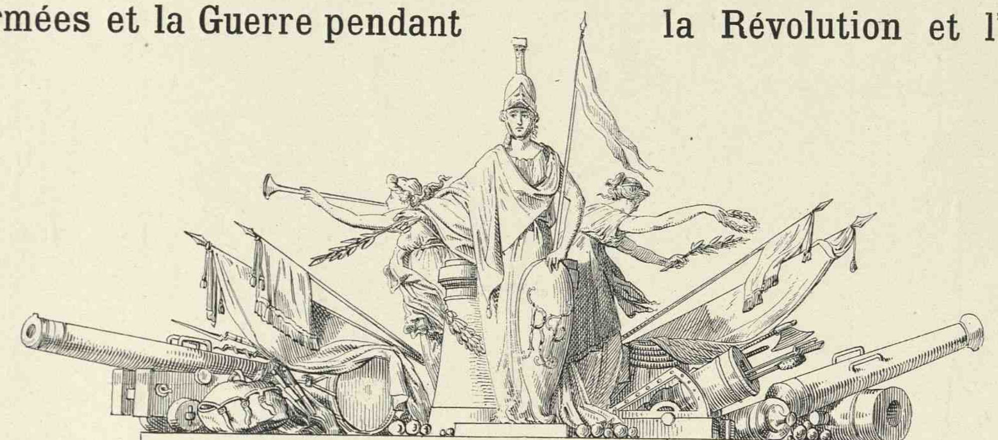


Le canal Saint-Martin; au fond, la barrière de la Villette; d'après une gravure en taille-douce anonyme (Bibliothèque nationale; département des Estampes).

province. La jolie sépia d'Isabey nous a gardé le souvenir de la visite qu'il fit accompagné de Joséphine à la fabrique des frères Sevennes à Rouen. L'usine d'Oberkampf à Paris le vit également, et en 1812 il alla porter à Benjamin Delessert la croix de la Légion d'honneur dans la fabrique de sucre de betterave que cet industriel avait établie à Passy.

CHAPITRE X

Les Armées et la Guerre pendant la Révolution et l'Empire.



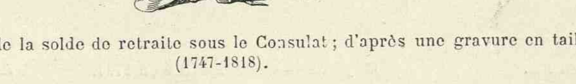


Le costume militaire pendant la Révolution. — Les troupes pendant la Révolution conservèrent à peu près le même costume que sous le règne de Louis XVI; cependant la couleur des uniformes fut modifiée. L'habit blanc fut proscrit par la Constituante comme un reste de l'ancien régime, et il fut remplacé par l'habit bleu des gardes nationales, lorsque les bataillons de volontaires furent confondus avec les troupes de ligne. L'armée fut dès lors comme habillée dans le drapeau, car les principales pièces du costume, l'habit bleu, les revers écarlates, la veste et la culotte blanches, reproduisaient les couleurs nationales. Quelques généraux prirent le bonnet rouge; mais ce furent de rares excentricités. La sévérité de l'uniforme républicain frappa vivement ceux des étrangers qui purent le voir en bon état; car, malheureusement, par suite des campagnes incessamment renouvelées et des dilapidations des fournisseurs que les mesures sévères du Comité de Salut public ne purent parvenir à enrayer, les armées de la Révolution combattirent trop souvent en haillons. Quantité de militaires à l'armée de Sambre-et-Meuse en 1794, étaient



Sabre de conventionnel en mission aux armées (Musée Carnavalet).





Encadrement d'un diplôme pour le paiement de la solde de retraite sous le Consulat; d'après une gravure en taille-douce de Duplessis-Bertaux. (1747-1818).

Costumes militaires pendant la Révolution.



Soldat de l'armée du Rhin vers 1794.



Général en chef en 1795.



Adjudant général en 1795.



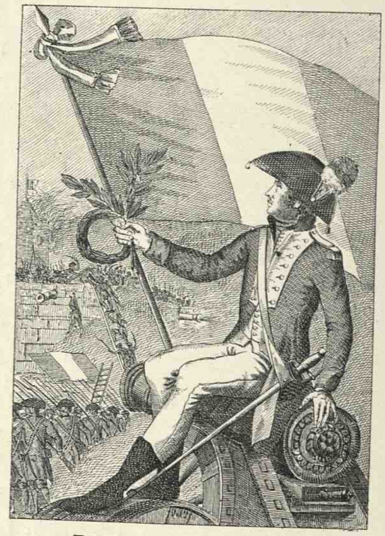
Soldat de l'armée du Rhin vers 1794.



Chef d'escadre en 1795.



Commissaire ordonnateur des guerres en 1795.



Porte-enseigne en 1795.



Représentant du peuple aux armées pendant la Convention.



Capitaine de vaisseau en 1795.

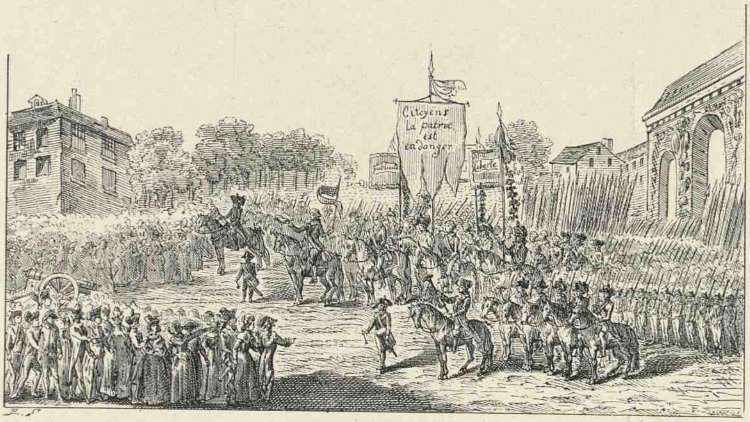


Aide de camp en 1795.

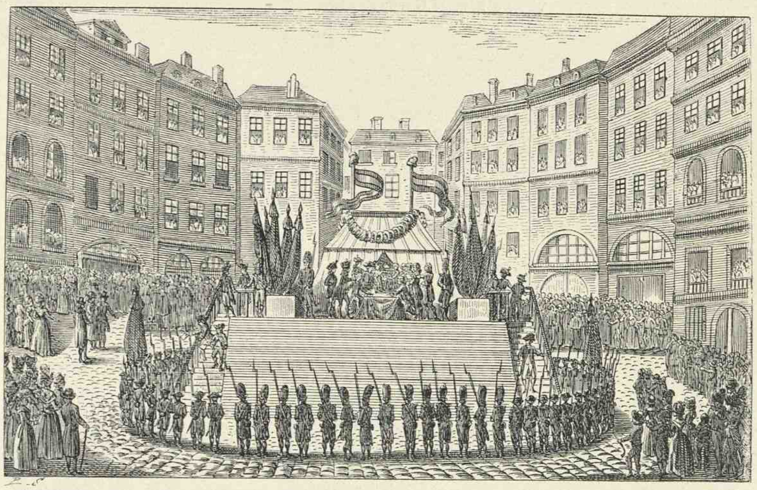
Les deux soldats de l'armée du Rhin en 1794 sont reproduits d'après une gravure en taille-douce anonyme allemande conservée au département des Estampes de la Bibliothèque nationale. Les autres costumes sont empruntés au Recueil de costumes dessinés et gravés en taille-douce par Labrousse, publié par Grasset de Saint-Sauveur (1757-1810).

L'Enthousiasme patriotique pendant la Révolution.

vêtus d'habits de paysans, la plupart des soldats étaient sans souliers ; d'autres portaient des sabots ou s'entouraient les pieds de tresses de foin. Les trop rares estampes où nous voyons représentés les soldats de la République confirment ces témoignages.

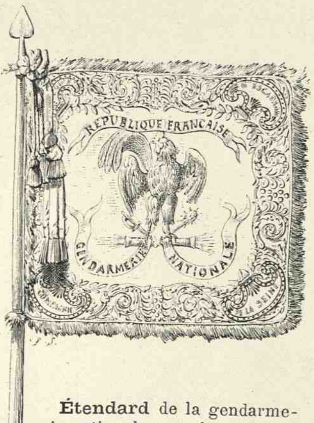


Proclamation de la patrie en danger en juillet 1792; d'après une gravure en taille-douce anonyme (*Révolutions de Paris*).

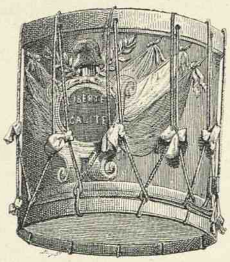


Enrôlements volontaires à Paris, en juillet 1792, d'après une gravure en taille-douce anonyme (*Révolutions de Paris*).

Cérémonies militaires. — Pas un instant, l'armée de la République ne resta isolée de la nation; cette participation à la vie nationale s'attesta par des cérémonies dont la célébration constitue un des faits les plus intéressants de l'histoire de ces armées. Parmi ces cérémonies, il y en eut de politiques, telles que la prestation du serment à la Constitution de 1791, l'acceptation de la Constitution de 1793, la célébration des nombreuses fêtes instituées par la Convention et le Directoire. Ces événements donnèrent lieu parfois à de touchantes manifestations d'un caractère absolument spontané. Lorsque les commissaires de la Convention eurent obtenu l'assentiment de l'armée du Rhin à la Constitution de 1793, les soldats ornèrent leurs tentes de branches d'arbres ; ils se réunirent autour de l'arbre de la liberté planté dans le camp ; « on fit un repas frugal après lequel on chanta et on dansa au son d'une musique qui exécutait des airs patriotiques. » D'autres cérémonies eurent un caractère plus particulièrement militaire ; telle fut la remise des drapeaux confiés aux différentes armées par la Convention ; ce fut avec un cérémonial solennel que les troupes reçurent les couleurs nationales.



Étendard de la gendarmerie nationale sous la première République.



Caisse de tambour de la 16e demi-brigade.

Ces trois objets sont conservés au Musée d'artillerie.



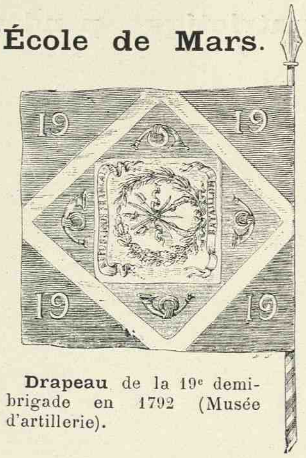
Étendard du 2e escadron des Guides sous la première République.

Le costume militaire sous l'empire. — Le costume militaire se modifia davantage sous l'empire. L'armée conserva, il est vrai, le vêtement ajusté, en usage depuis la seconde moitié du XVIIIe siècle ; mais on vit alors apparaître la capote. L'infanterie se coiffa

L'École de Mars.



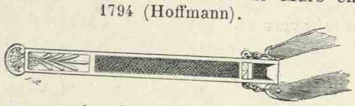
Élève fantassin de l'école de Mars en 1794 (Hoffmann).



Drapeau de la 19e demi-brigade en 1792 (Musée d'artillerie).

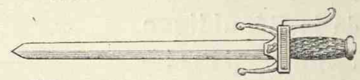


Élève cavalier de l'école de Mars en 1794 (Hoffmann).

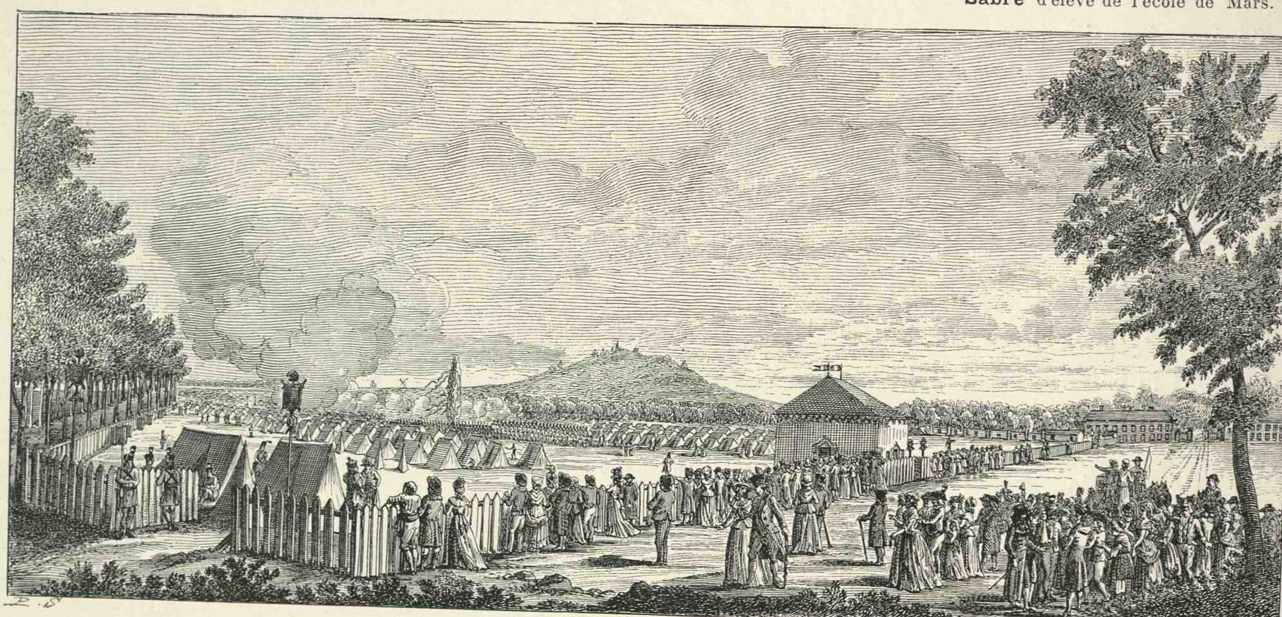


Fourreau de sabre d'élève de l'école de Mars.

Ces trois objets sont conservés au Musée d'artillerie ; le camp des Sablons est reproduit d'après une peinture anonyme conservée au Musée Carnavalet.



Sabre d'élève de l'école de Mars.



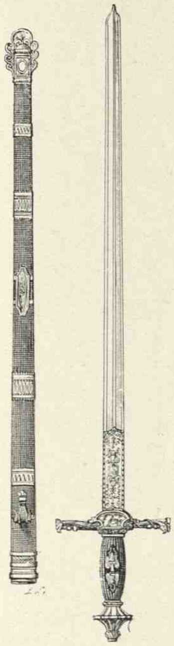
Le camp des Sablons près Paris, en 1794, destiné à l'instruction militaire des élèves de l'école de Mars.

du shako surmonté d'un plumet fort élevé dont la couleur varia suivant les corps. La garde impériale porta le bonnet à poil; pendant quelque temps, elle conserva l'usage de se coiffer avec la queue et de se poudrer, mais à partir de 1806, cette pratique disparut de l'armée, au grand désespoir des cavaliers qui regrettaient leurs cadenettes. Napoléon essaya de rétablir l'habit blanc; mais il renonça vite à cette tentative mal vue des soldats. Il laissa les officiers

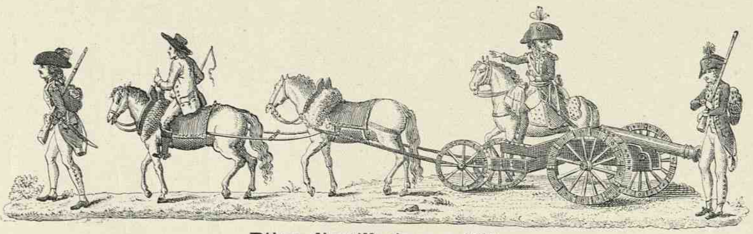


Fête des victoires au Champ-de-Mars le 30 vendémiaire an III (21 octobre 1794); d'après un dessin de Girardet, gravé en taille-douce par Berthault (1748-1819), pour les *Tableaux historiques de la Révolution française*.

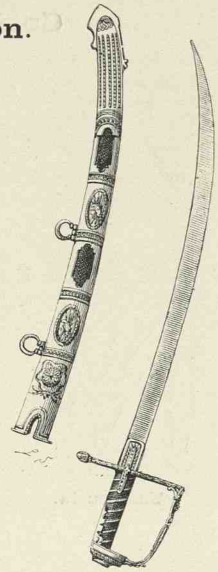
Scènes de la vie militaire pendant la Révolution.



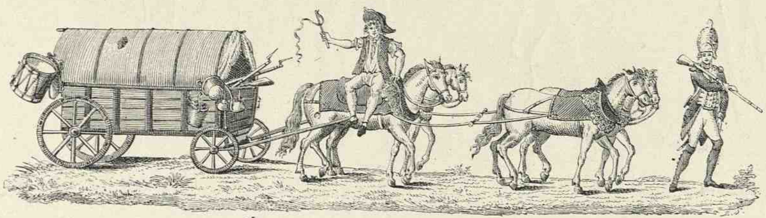
Glaive de cérémonie des généraux en chef sous le Directoire (Musée d'artillerie).



Pièce d'artillerie vers 1795.



Sabre d'honneur donné à Augereau après la bataille d'Arcole (Musée d'artillerie).

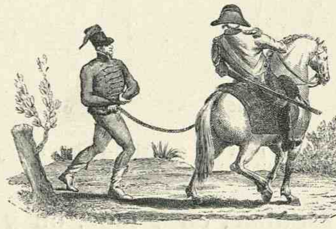


Équipages de l'armée vers 1795.



Voiture d'ambulance.

Ces vignettes sont reproduites d'après des gravures en taille-douce anonymes conservées au département des Estampes de la Bibliothèque nationale.



Capture d'un prisonnier.

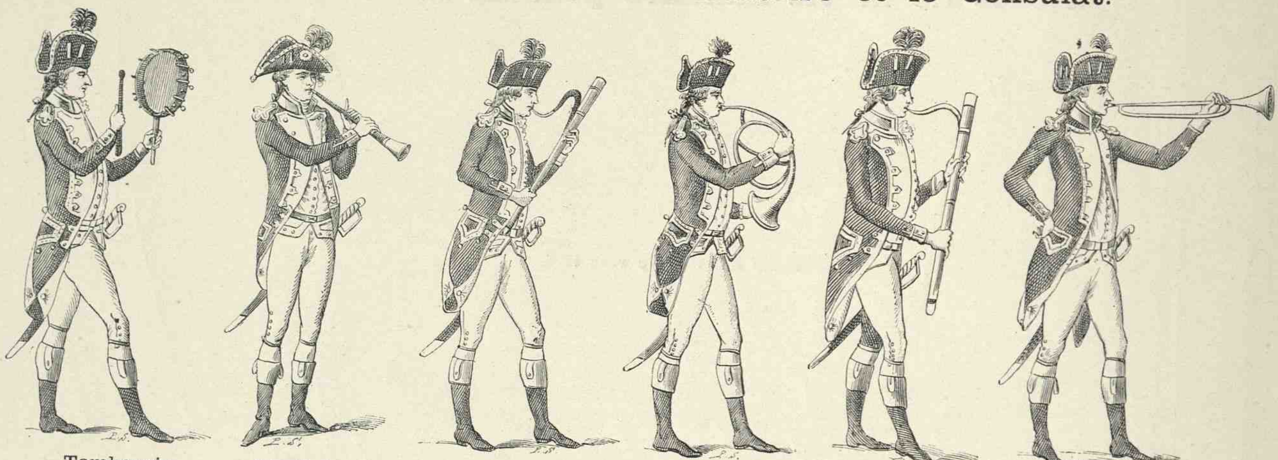


Grenadier garde d'honneur des assemblées du Directoire et **garde national.**

étaler un luxe insensé ; les uniformes des officiers supérieurs se couvrirent de chamarrures, de torsades, de tresses, de galons qui donnaient à leur costume un aspect rutilant et faisaient ressortir la simplicité de l'uniforme de colonel des chasseurs à cheval porté le plus fréquemment par l'empereur. « C'était curieux pour les étrangers, écrit Coignet, de voir le plus mal habillé maître d'une si belle armée. » L'armement fut peu modifié, les fantassins de l'empire, comme ceux de la République, firent toutes leurs campagnes avec le fusil à pierre de 1777. Quelques modifications de détail furent apportées en l'an XI au matériel d'artillerie créé par Gribeauval. Les cuirassiers reçurent la cuirasse double ; les carabiniers eurent le casque à chenille rouge et la cuirasse à soleil d'or ; quelques régiments de dragons reçurent la lance.

Camps et bivouacs. — L'incommodité de quelques pièces de ce costume n'empêcha pas les soldats de Napoléon d'être d'incomparables marcheurs. Le soir de leurs longues marches, les troupes formaient le bivouac, groupés autour de grands feux. Si les soldats demeuraient quelques jours dans le même endroit, ils s'installaient de légers abris de paille ; si leur séjour se prolongeait, ils recevaient l'ordre de construire un camp. C'était alors une véritable « ville de bois et de paille » avec ses rues bordées de baraques en bois quelquefois précédées de sapins, ses cuisines, des salles pour les maîtres d'armes et de danse, quelquefois un bâtiment spécial pour les galeux. La tente ou la baraque de la cantinière servait de « salon de compagnie, d'estaminet, de café ; c'est le point

Costumes militaires sous le Directoire et le Consulat.



Tambourin. Hautbois. Bugle. Cor. Basson. Trompette.



Cimbalier. Triangle. Serpent. Flûte. Grosse caisse. Chef de musique.

Musique de la garde du Directoire Exécutif ; d'après une gravure en taille-douce anonyme conservée au département des Estampes de la Bibliothèque nationale.



Artilleur sous le Consulat ; d'après une aquarelle du général Lejeune (Album de la Sabretache).

central de réunion ; on y joue, on y boit, on y fume » (Blaze). Quand les troupes tenaient garnison dans les villes étrangères, les femmes des officiers venaient bravement rejoindre leurs maris et aussitôt on organisait des bals, des concerts, des spectacles de société et des parties de chasse.

Champs de bataille et hôpitaux. — Puis la guerre recommençait et, en quelques jours, ces brillants officiers se retrouvaient à la veille d'une bataille. « Alors, rapporte le sergent Bourgogne, l'un prépare ses armes ; d'autres du linge en cas de blessure ; d'autres font leur testament et d'autres, insouciants, chantent ou dorment. » Quelques officiers se paraient avec un soin minutieux pour le jour du combat. « On n'est jamais trop beau quand le canon est en fête, » disait l'un d'eux. Avec les formations en colonne, les charges de cavalerie, les furieuses canonnades



Brigadier de dragons sous le Consulat ; d'après une aquarelle du général Lejeune (Album de la Sabretache).

L'Armée en campagne sous le Consulat.



L'armée en campagne sous le Consulat : Bonaparte au bivouac de Bourg-Saint-Pierre, dans la vallée du Grand-Saint-Bernard en 1800.



L'armée en campagne sous le Consulat : Bonaparte écoutant un rapport lors du passage du Grand-Saint-Bernard en 1800.

Ces deux gravures sont reproduites d'après des dessins de Thévenin, conservés au Musée de Versailles.

Costumes militaires sous l'Empire.



Fusilier grenadier.



Maréchal.



Soldat du 21[e] régiment d'infanterie de ligne.



Tambour-major d'infanterie de ligne.



Sentinelle d'infanterie de ligne en campagne.



Tambour d'infanterie de ligne battant la *Diane* à l'entrée du camp.



Marin de la garde impériale.



Maître d'armes donnant la leçon.



Grenadier et cantinière.



Sergent-fourrier d'infanterie de ligne.

Ces costumes sont reproduits d'après une suite gravée en taille-douce et publiée par Martinet vers 1810, conservée au département des Estampes de la Bibliothèque nationale.

Objets d'équipement.

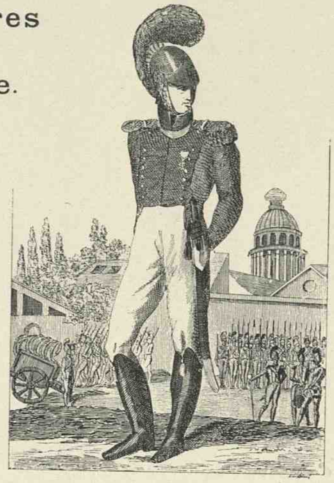
Costumes militaires sous l'Empire.



Pompier au feu (Martinet).



Élève de l'École polytechnique (Martinet).



Officier de pompier (Martinet).



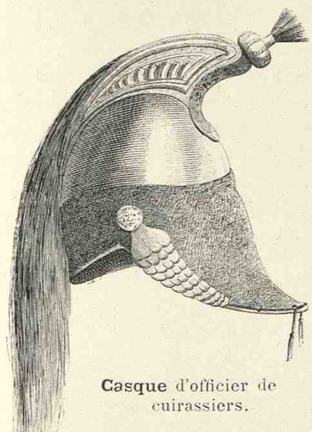
Drapeau du 123e régiment d'infanterie de ligne.



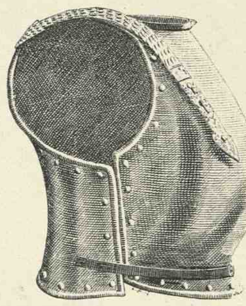
Général et lieutenant de carabiniers en 1812; d'après le portrait de Lariboisière et de son fils, tué à la bataille de la Moskova, peint par Gros (1771-1835) et conservé aujourd'hui au Musée d'artillerie.



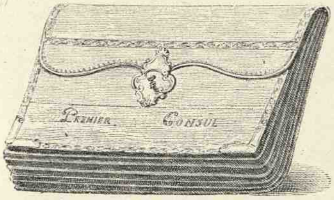
Étendard de l'artillerie à cheval de la garde impériale.



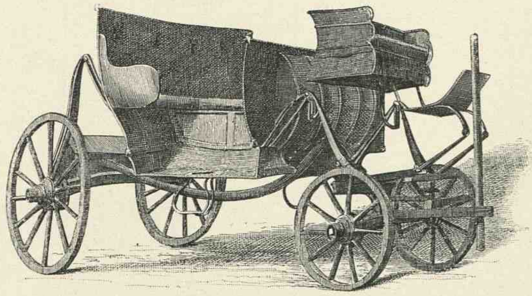
Casque d'officier de cuirassiers.



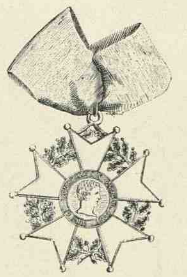
Cuirasse d'officier de cuirassiers.



Portefeuille du premier Consul (Musée de l'armée).



Voiture de campagne du maréchal Davoust.



Croix de commandeur de la Légion d'honneur.

Tous les objets représentés sur cette page, dont la provenance n'est pas indiquée, sont conservés au Musée d'artillerie.

Costumes militaires sous l'Empire.



Colonel général des dragons en 1804.



Lieutenant général en uniforme de colonel des hussards; d'après le portrait du comte Fournier Sarlovèze, peint par Gros (1771-1835), conservé au Musée du Louvre.



Colonel général des chasseurs en 1804.



Colonel général des hussards en 1804.



Pistolet de selle de Napoléon Ier.

Ces deux objets sont conservés au Musée d'artillerie. — Les costumes d'officiers supérieurs sont extraits de l'ouvrage consacré au *Sacre de Napoléon*.



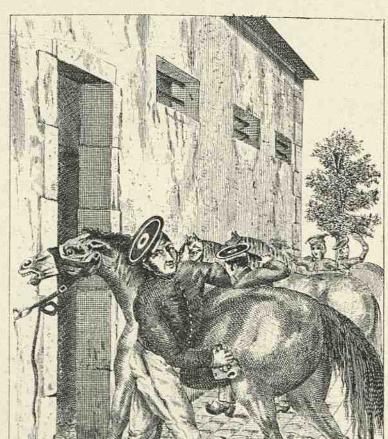
Bâton de maréchal ayant appartenu à Augereau.



Colonel général des cuirassiers en 1804.



Lancier polonais (Martinet).



Dragon à la caserne pansant un cheval (Martinet).



Officier de mamelucks (Hoffmann).

Scènes de la vie militaire sous l'Empire.



Départ d'un conscrit.



Instruction des recrues.

Toutes ces vignettes sont reproduites d'après des gravures en taille-douce anonymes, conservées au département des Estampes de la Bibliothèque nationale.

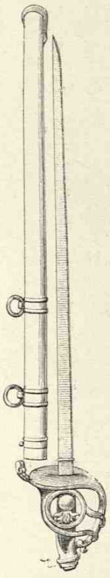
Les armes sont conservées au Musée d'artillerie.



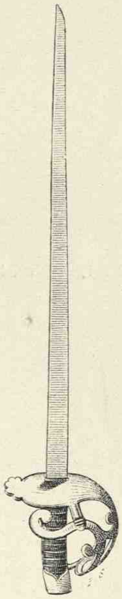
« **Amusements** des militaires au camp. »



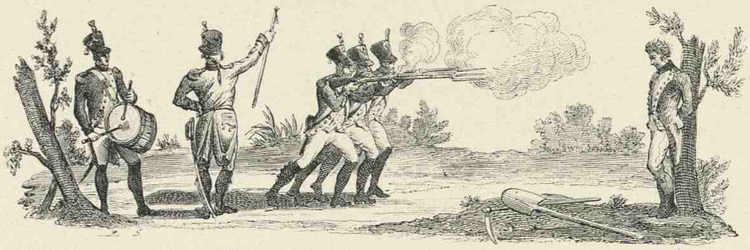
Ronde de nuit.



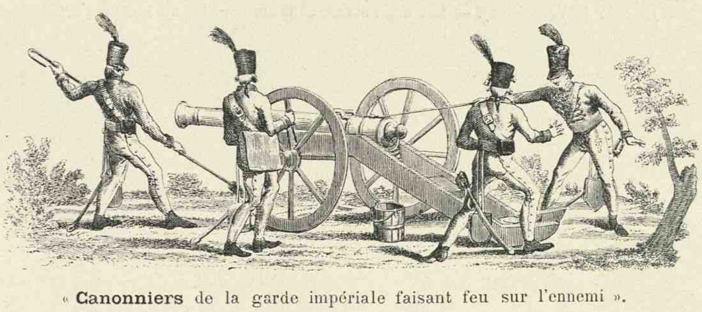
Sabre de grenadier de la garde impériale.



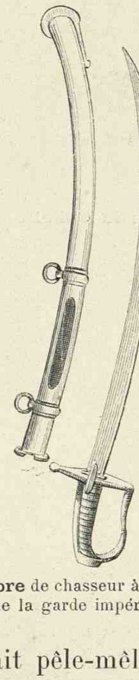
Sabre de grosse cavalerie.



Exécution d'un jugement militaire.



« **Canonniers** de la garde impériale faisant feu sur l'ennemi ».



Sabre de chasseur à cheval de la garde impériale.

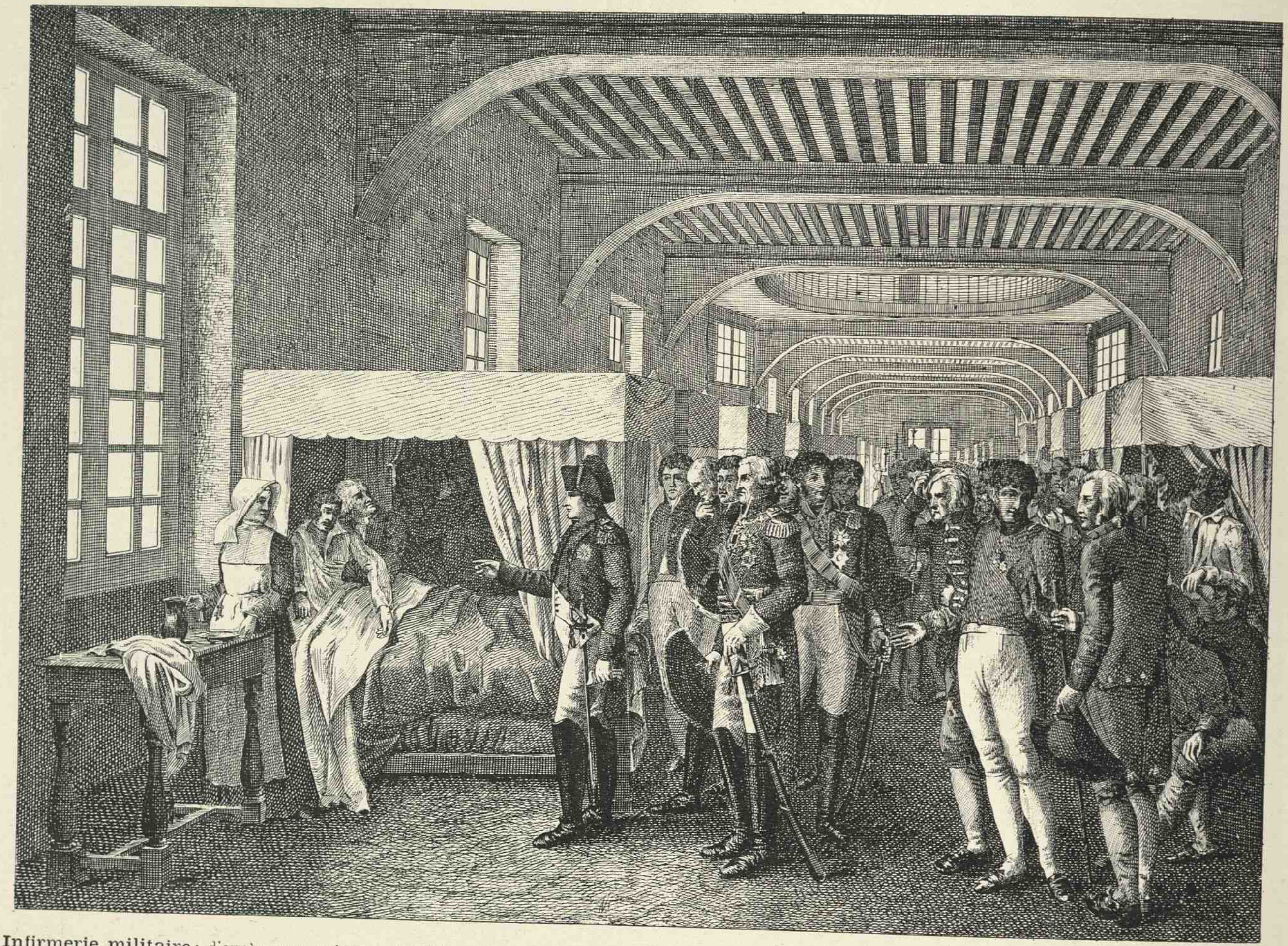
comme celles de Wagram, ces luttes étaient très meurtrières, et les champs de bataille présentaient de lugubres spectacles. A Eylau, à Friedland, des carrés entiers restèrent sur place. Pour prévenir la peste, on



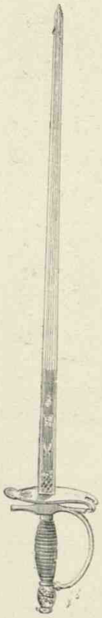
La cuisine au bivouac.

ensevelissait pêle-mêle les morts, ou parfois, comme à Marengo, on entassait hommes et chevaux, et l'on mettait le feu à cet amoncellement de cadavres. Malgré les efforts de la Convention et ceux de Napoléon, le ser-

Hopitaux militaires sous l'Empire.



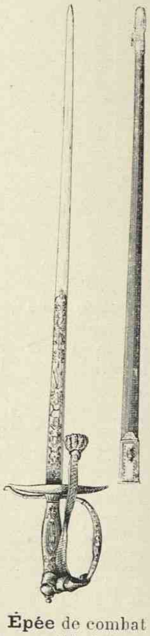
Infirmerie militaire; d'après une peinture de Véron-Bellecourt représentant la visite de Napoléon à l'infirmerie des Invalides, le 11 février 1808 (Musée de Versailles). — Les deux armes sont conservées au Musée d'artillerie.



Épée d'officier d'infanterie.



Ambulance en campagne: d'après une peinture de Ad. Roehn (1780-1867) représentant l'hôpital militaire des Français et des Russes à Marienbourg, en juin 1807 (Musée de Versailles).

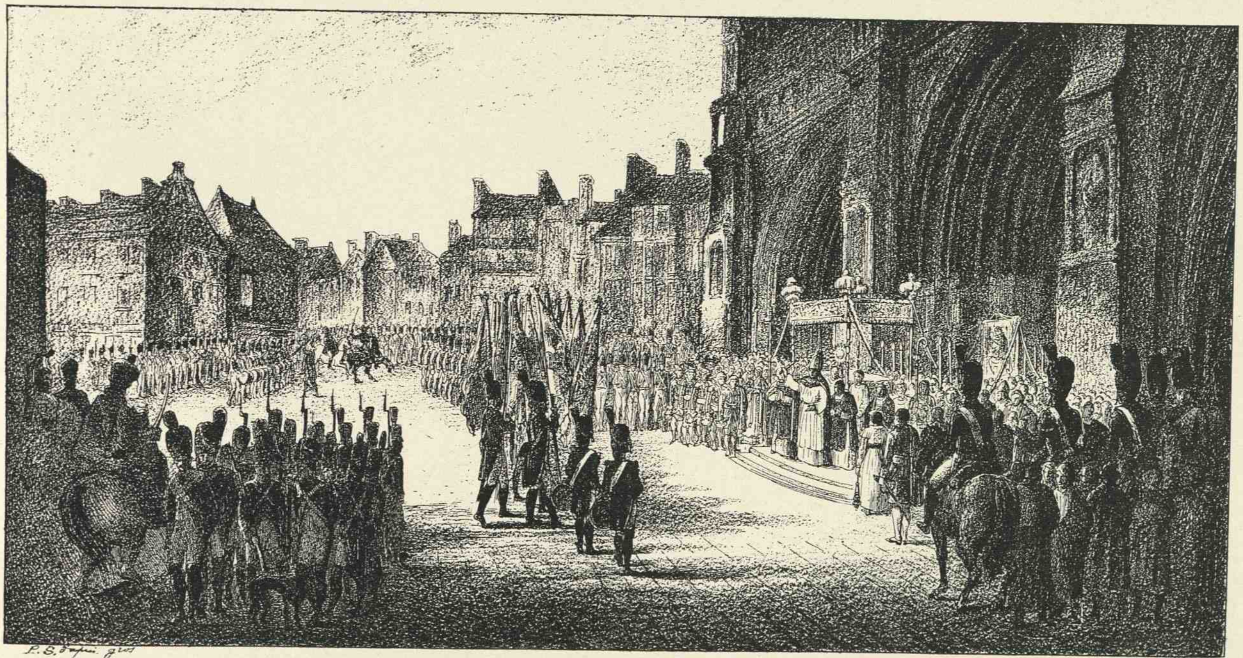


Épée de combat du maréchal Bessières.

Cérémonies militaires sous l'Empire.

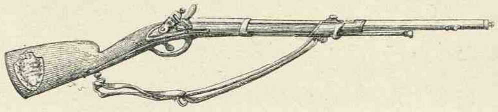


Entrée triomphale de la garde impériale à Paris en 1807 ; d'après une peinture de Boilly (1761-1845), conservée au Musée Carnavalet.



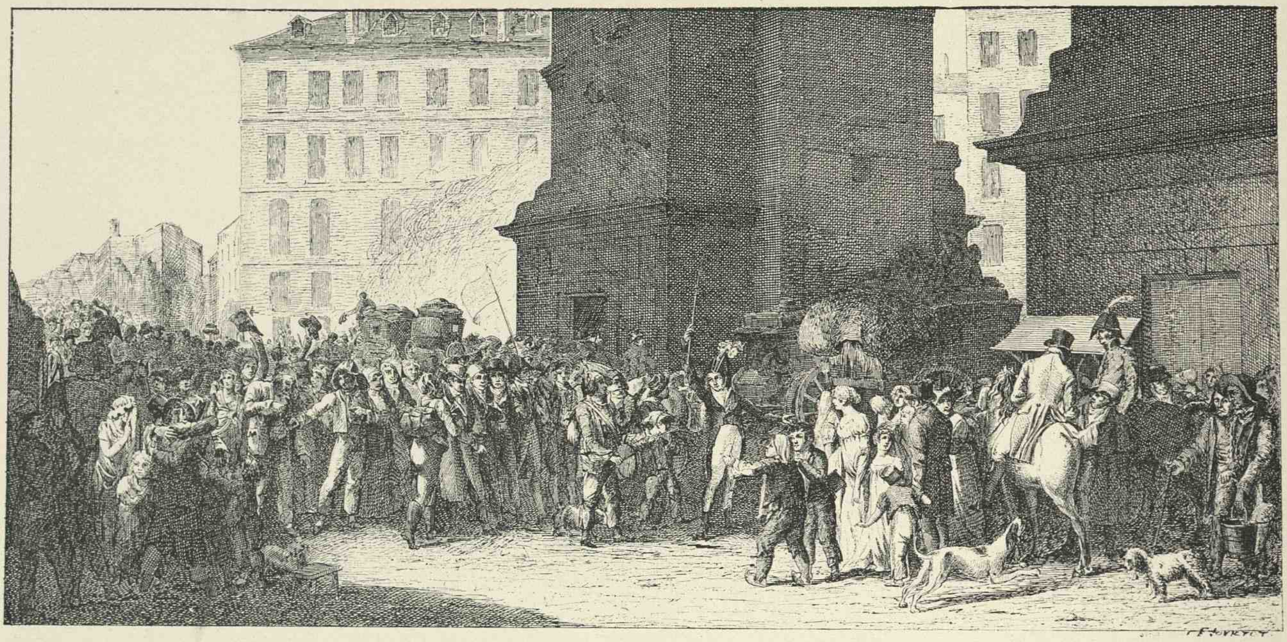
Bénédiction des drapeaux pris à Austerlitz, devant Notre-Dame à Paris, par le cardinal de Belloy en 1806 ; d'après une peinture de Gros (1771-1835), conservée au Musée Carnavalet.

vice des ambulances et des hôpitaux restait défectueux. A Smolensk, en août 1812, le général Rapp fit jeter les morts restés depuis quatre jours à côté des vivants couchés sur la pierre. A Dresde, des sous-officiers blessés, demeurés sans médicaments, sans

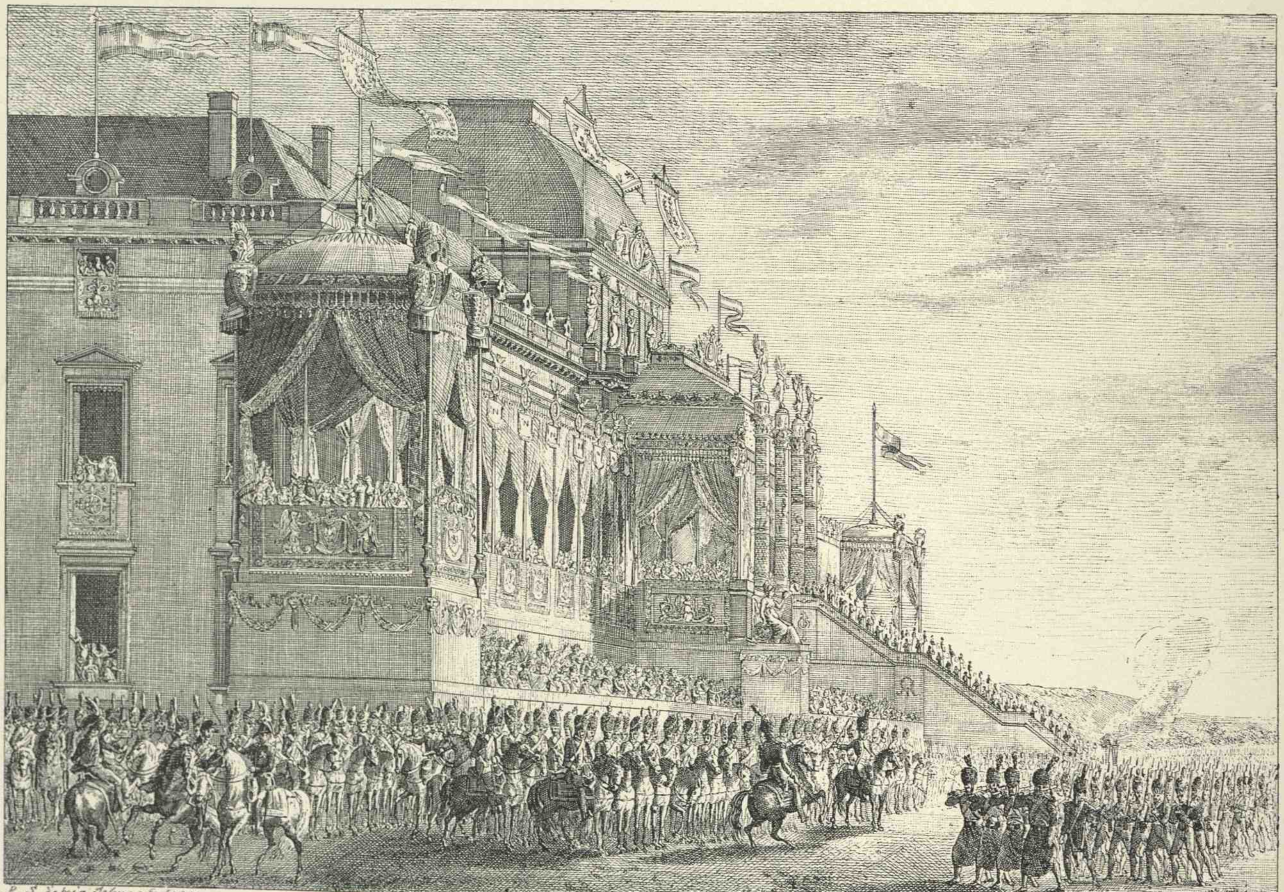


Mousqueton donné par le premier Consul au citoyen Royal cavalier au 14e régiment (Musée de l'armée).

Scènes de la vie militaire sous l'Empire.



Le Départ des conscrits vers 1810 ; d'après une peinture de Boilly (1761-1845), conservée au Musée Carnavalet.

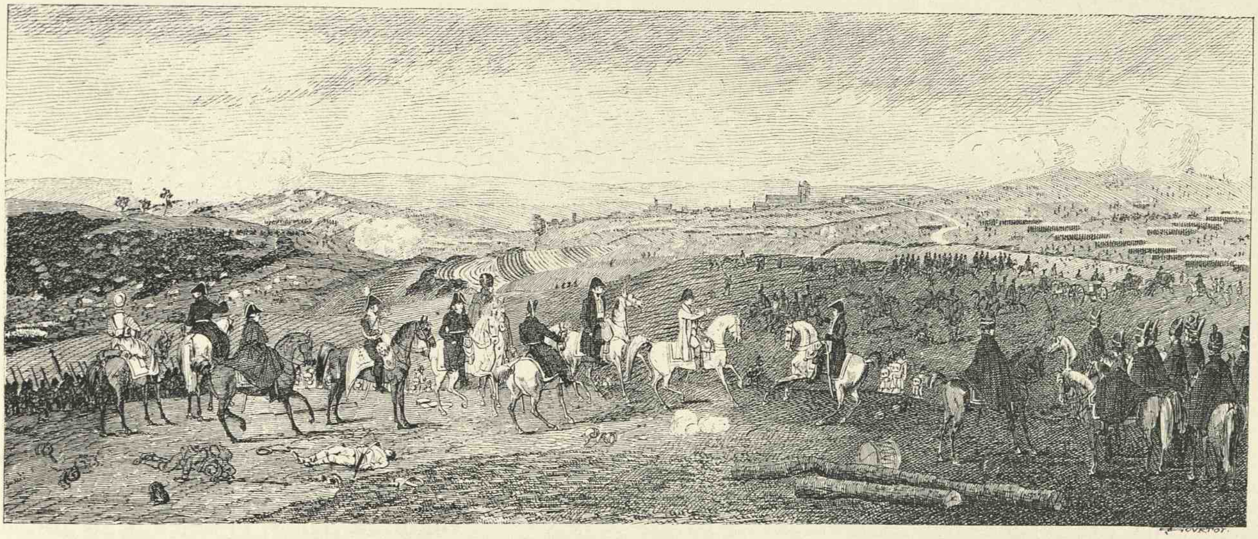


Distribution des Aigles, le 5 décembre 1804 au Champ-de-Mars ; d'après le dessin d'Isabey (1767-1855), gravé en taille-douce par Malbeste (1754-1843) pour l'ouvrage consacré au Sacre de Napoléon Ier.

Scènes de la vie militaire sous le Consulat et l'Empire.



La parade aux Tuileries sous le Consulat ; d'après un dessin d'Isabey (1767-1855), gravé en taille-douce par Mécou (1774-1838).



Opération militaire en 1805 ; d'après une esquisse de Kobell (1766-1855) représentant l'attaque d'Ulm, conservée au département des Estampes. de la Bibliothèque nationale.

linge et presque sans nourriture se coupèrent la gorge.

L'empereur en campagne. — L'arrivée de l'empereur parmi ses troupes était annoncée par des salves d'artillerie ; on le voyait parcourir le front des régiments ou courir inspecter les positions de ses corps d'armée toujours entouré de son escadron de chasseurs à cheval. « Un brigadier et quatre chasseurs, dont deux portaient l'un le portefeuille et l'autre la lunette de Sa Majesté, galopaient en avant et lui faisaient faire place. S'arrêtait-il, mettait-il pied à terre, ces chasseurs

Costumes militaires étrangers de 1789 à 1815.

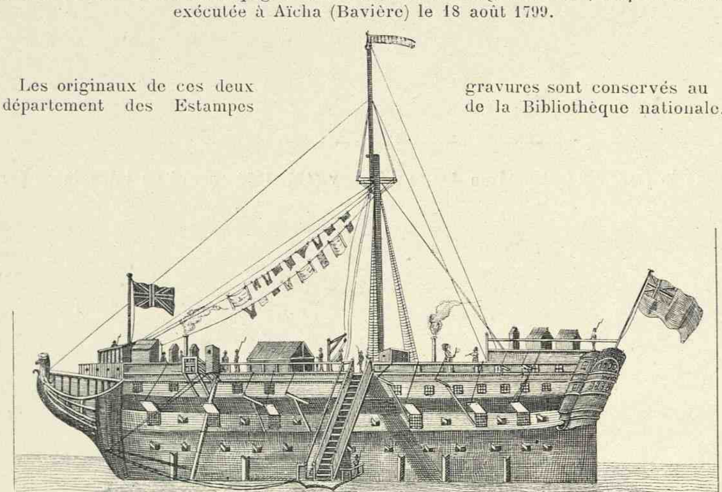


Équipage de la femme d'un officier russe, accompagnée d'une escorte de dragons russes; d'après une aquarelle de Kobell (1766-1855) exécutée à Aïcha (Bavière) le 18 août 1799.

Les originaux de ces deux gravures sont conservés au département des Estampes de la Bibliothèque nationale.



Officier d'infanterie anglaise en 1815 (Knötel).



Ponton anglais servant de prison aux captifs français.



Officier des Life-guards en 1813 (Knötel).



Rifleman anglais en 1813 (Knötel).

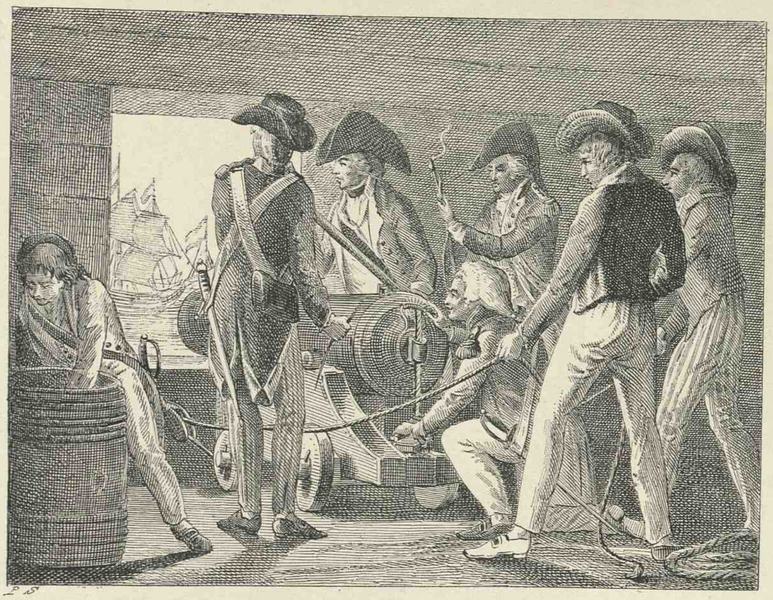
l'imitaient à l'instant, plaçaient la baïonnette au bout du mousqueton, et marchaient ainsi en carré, l'empereur au milieu d'eux » (Parquin). A partir de 1812, Napoléon fit plutôt usage de la voiture que du cheval; même à cette date, on le voyait encore sur pied, dès deux heures du matin, suivant son usage. Pendant les campagnes, il savait admirablement partager les fatigues de ses soldats; les récits contemporains nous le montrent au bivouac, dans une méchante hutte, ou bien en plein air assis devant le feu sur des fagots et dictant ses ordres, à la lueur de bougies placées sur des tambours; ou bien encore comme à Eylau, mangeant au milieu de ses grenadiers quelques pommes de terre que ceux-ci lui ont fait cuire sous la cendre de leur feu.

Les armées étrangères. — Il y avait peu de différence dans le costume militaire entre les soldats de Napoléon et leurs adversaires. Un coup d'œil sur les uniformes étrangers réunis dans ce chapitre

Costumes militaires étrangers de 1789 à 1815.



Grenadier anglais en 1815 (Knötel).



Batterie de canons dans un navire anglais, d'après un dessin de Mettenheiter gravé en taille-douce par Kauffman, extrait d'un *Recueil de costumes militaires de l'Europe*, publié à Augsbourg en 1802.



Hussard anglais en 1807 (Knötel).



Grenadier autrichien en 1799 (Knötel).



Chasseur à cheval autrichien en 1809 (Knötel).



Soldat d'infanterie de ligne autrichienne en 1805 (Knötel).



Grenadiers russes (Knötel).



Hussard autrichien en 1809 (Knötel).



Soldat d'infanterie de ligne autrichienne en 1813 (Knötel).

Costumes militaires étrangers de 1789 à 1815.



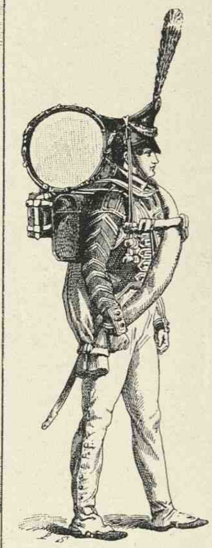
Officier de chasseurs de la garde prussienne (1812).



Grenadier d'infanterie de la garde prussienne (1812).



Campement de Cosaques en 1815; d'après une gravure en taille-douce de C. Vernet (1758-1835).



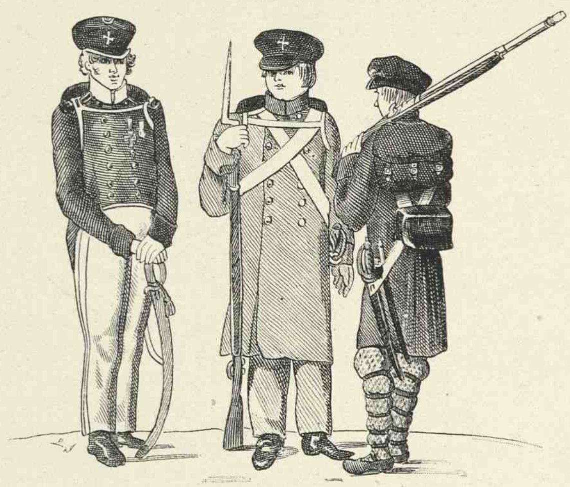
Tambour russe en 1815; d'après une gravure en taille-douce de C. Vernet.



Chasseur du régiment prussien de Couvière en 1806.



Chasseur du corps franc royal de Prusse en 1813, en tenue de campagne.



Uniformes de la landwher ; d'après un album dessiné et peint pendant l'occupation française à Hambourg.



Soldat d'infanterie prussienne en 1813, en tenue de campagne.

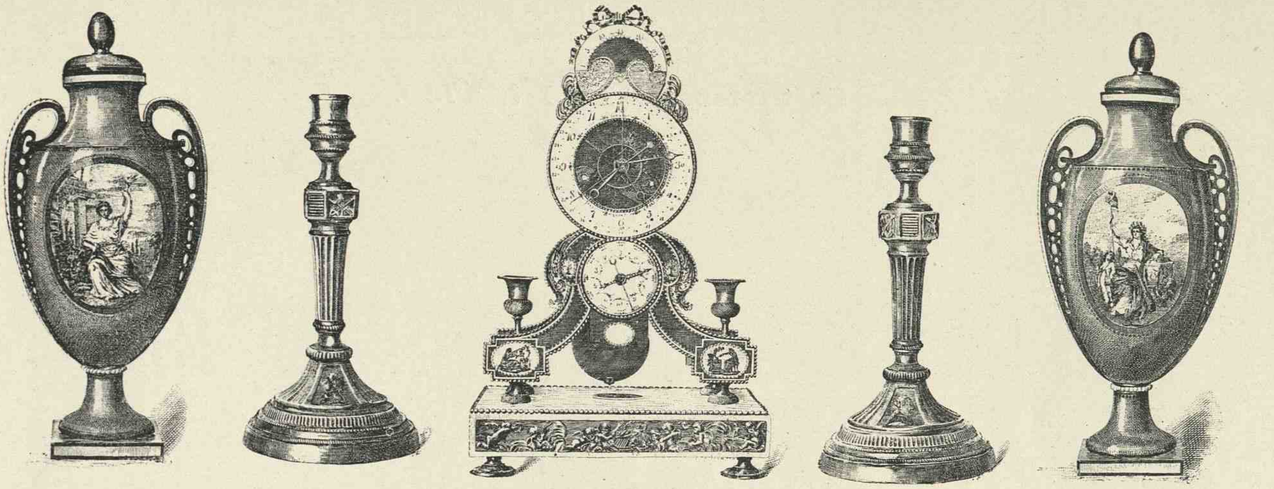
Les cinq costumes prussiens sont empruntés à la suite de costumes de l'armée allemande ayant figuré au pavillon des armées de terre et de mer de l'Exposition universelle de Paris en 1900, par les soins du ministère de la guerre prussien.

montre la similitude des usages alors suivis dans les armées européennes. Les chasseurs de la garde prussienne n'avaient à envier aucun plumet aux soldats de l'armée française; le bonnet des grenadiers anglais pouvait rivaliser avec celui des grenadiers de Napoléon. Hussards russes et anglais avaient l'uniforme presque aussi chamarré que celui de nos cavaliers. Les Cosaques, les Bachkris et quelques autres populations asiatiques qui, parfois, n'étaient encore armées que d'arcs et de flèches donnaient à l'armée russe un aspect original.



Hussard russe en 1810 (Knötel).

La Marine. — Les navires de guerre français se modifièrent si peu de 1789 à 1815 qu'il n'a pas paru nécessaire d'en représenter dans ce chapitre. De grands perfectionnements furent introduits dans l'aménagement intérieur des vaisseaux de la marine anglaise.



Garniture de cheminée révolutionnaire (Musée Carnavalet).

CHAPITRE XI

La Vie privée sous la Révolution et l'Empire.



Ceinture portée par les jeunes filles lors de la translation des cendres de Voltaire au Panthéon le 11 juillet 1791 (Musée Carnavalet).



Canne d'incroyable (Musée Carnavalet).

Le costume masculin. — Au début de la Révolution, le costume masculin reste composé de l'habit, de la veste ou gilet, de la culotte attachée au genou, des bas et des souliers; c'est encore le vêtement habillé même sous la Terreur. En 1793 et 1794, les Montagnards adoptent le pantalon populaire, la veste ou gilet appelée *carmagnole*, la houppelande en forme de longue redingote et le bonnet rouge. Après le 9 thermidor, reparut la mode des culottes attachées au genou par des rubans, des redingotes à larges revers avec un collet dont la couleur variait suivant l'opinion politique, et de l'ample cravate autour du cou; c'est, avec un arrangement particulier de la coiffure, le costume des incroyables et des muscadins. Après 1800, la culotte, le frac, la chemise à jabot redeviennent d'usage dans le costume habillé; dans la tenue de ville, règne désormais le pantalon tombant droit ou pris dans des bottes; il s'accommode au gilet et à l'habit dont la forme varie suivant les caprices de la mode; la cravate continue à être enroulée autour du cou. En hiver, l'anglomanie fait adopter comme vêtement de dessus le carrick à nombreuses pèlerines. La chaussure est le soulier jusque vers le Consulat, puis sous l'Empire la demi-botte d'origine militaire. Le tricorne disparaît en 1789 devant le chapeau de feutre à large bord, orné jusqu'à la fin du Directoire de

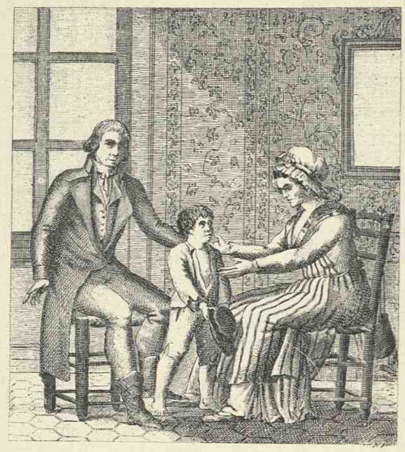


Broc révolutionnaire (Musée Carnavalet).

Costumes de 1789 à 1799.



Dames en 1790 (*Cabinet des Modes*).



Gens du peuple en 1789 (Labrousse).



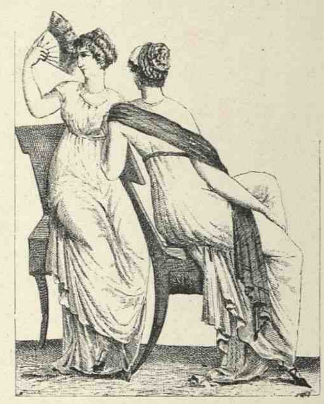
Jeune homme en 1790 (*Cabinet des Modes*).



Incroyable et Merveilleuse ; d'après une gravure en taille-douce de Châtaignier (1772-1827).



Muscadins vers 1795, d'après un dessin de Bosio (1767-1841), gravé en taille-douce par J. Marchand.



Dames en 1799 (*La Mésangère*). Ces deux dames portent le *costume à l'antique*.



Dame et enfant en 1799 (*La Mésangère*).



Jeune homme en 1799 « lisant la feuille des spectacles » (*La Mésangère*).



Dame et homme en 1799 (*La Mésangère*).

la cocarde tricolore ; pendant l'Empire, le bicorne redevient le chapeau habillé, et dans la tenue de ville, d'immenses chapeaux en croissant imités du chapeau des officiers supérieurs font concurrence au chapeau haut de forme. Dans la coiffure, la perruque se maintient d'abord ; mais la poudre est vite abandonnée ; sous l'Empire, la perruque elle-même disparaît, et les Parisiens reprennent l'habitude de ne plus porter que leurs propres cheveux coupés ras autour de la tête ; c'est la coiffure *à la Titus*. Sous le Directoire, incroyables et muscadins portèrent leurs cheveux longs, nattés sur les tempes en *oreilles de chien*. Parmi les accessoires de la toilette, il faut noter les breloques, l'épingle en forme d'étoile, de papillon ou de croissant attachant les plis de la chemise sous le Directoire, la solide canne des incroyables et les besicles qu'il fut d'usage d'avoir sur le nez pendant le Directoire et le Consulat.

Costumes sous le Consulat et l'Empire.



Dame et enfant en 1806.



« **Élégante** » en 1800.



Homme et enfant en 1801.



Dame en « shall » en 1802.



Homme en 1802.



Dame en négligé en 1803.



Ouvrière en modes en 1804.



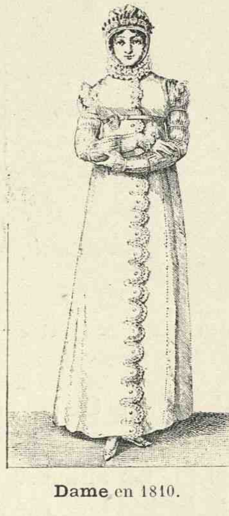
Dame en demi-parure en 1803.



Costume demi-habillé (1803).



Dame en 1806.



Dame en 1810.

Toutes ces gravures en taille-douce anonymes sont extraites du *Journal des Dames et des Modes*, publié par *La Mésangère* (1761-1831).



Fillette en 1810.



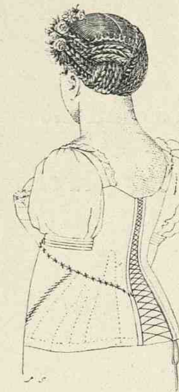
Homme en 1810.

Le costume féminin. — Sous la Constituante, le costume féminin conserve à peu près les mêmes façons que pendant les années précédentes; la vogue est seulement aux couleurs natio-

Costumes sous le Consulat et l'Empire. — La Toilette.



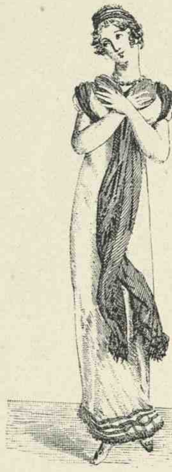
Boutique de bottiers sous le Consulat, d'après une gravure à l'eau-forte de Duplessis-Bertaux (1747-1818).



Corset en 1810.



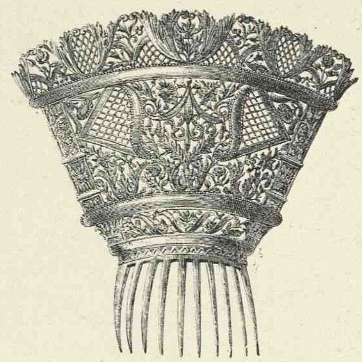
Enfants en 1800.



Costume de bal en 1811.



Dame en 1811.



Peigne d'écaille dit en corbeille, dont la mode s'introduisit vers 1805 (Musée Carnavalet).

Les figures qui ne sont pas accompagnées de leur provenance sont reproduites d'après les vignettes en taille-douce anonymes du *Journal des Dames et des Modes* publié par *La Mésangère* (1761-1831).

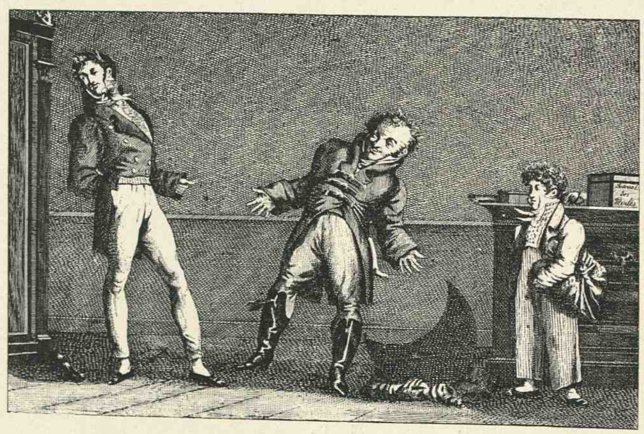


Jeune fille en 1813.



Dame en camisole du matin en 1812.

nales ; les femmes ornent leur coiffure de la cocarde tricolore. Sous la Convention, le costume ne se compose plus que d'une jupe ample, d'un corsage à manches justes dont la taille est assez basse, d'un fichu en pointe et d'un bonnet de dentelle. A la fin de 1794, apparaît brusquement le *costume à l'antique ;* la jupe devient longue, tombante et à traîne, la taille remonte sous la gorge portée très haut ; souvent la poitrine et les bras sont nus. Lorsque la rigueur du climat ne permet pas ce déshabillé, les femmes portent le *spencer*, corsage d'étoffe, d'origine anglaise ; un *shall*, écharpe d'étoffes orientales ou de dentelles complète le costume. Les étoffes le plus en vogue sont avec les toiles imprimées de Jouy, fabriquées par Oberkampf, les mousselines de l'Inde, véritables « tissus d'air », brodées ou lamées, que l'on dispose sur des satins s'accordant avec le ton des garnitures de fleurs ou de ruban dont sont ornées les robes. On porte aussi volontiers en hiver, d'épais velours. Les robes sont agrémentées de dentelles. La chaussure est le soulier plat attaché à la jambe, sous le Directoire, par des rubans. Sous la Terreur, les femmes couvrirent leurs cheveux d'une perruque blonde ; cette mode

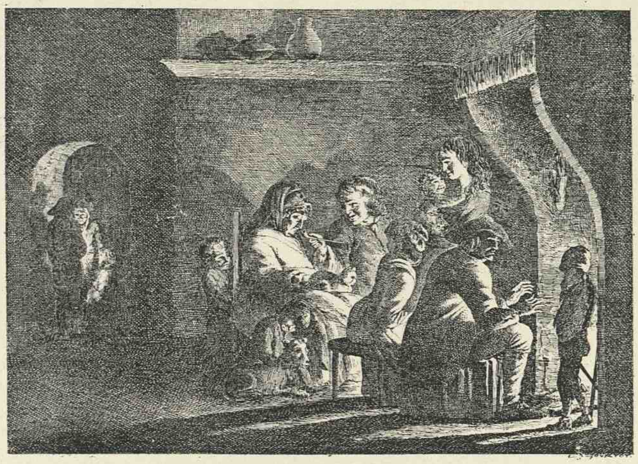


Costumes d'hommes en 1812 ; d'après une gravure en taille-douce de Debucourt 1755-1832), intitulé *Le Tailleur*.

Paysans et gens du peuple sous le Consulat et l'Empire.



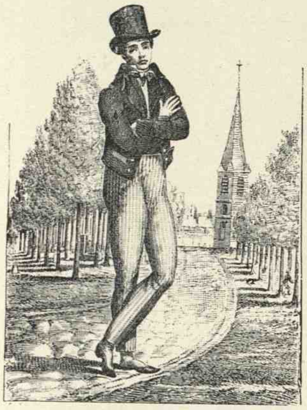
Jeune fille de Marly-le-Roy (Martinet).



Paysans d'après une gravure à l'eau-forte de Boissieu, datée de 1800.



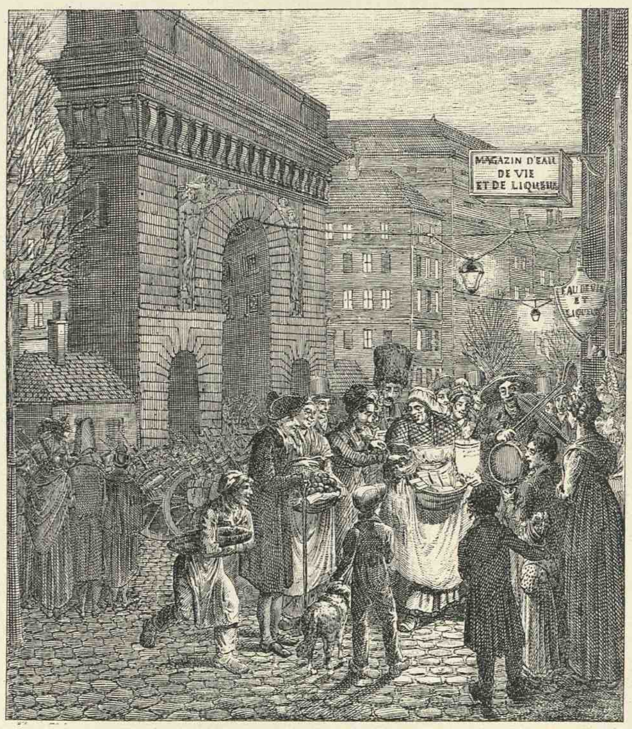
Femmes du Val-de-la-Haye et du pays de Caux (Martinet).



Jeune homme de Marly-le-Roy (Martinet).



Laitière de Marseille sous l'Empire (Martinet).



Gens du peuple à Paris, en 1814; d'après une aquarelle d'Opitz, représentant des chanteurs populaires, conservée au département des Estampes de la Bibliothèque nationale.

prit fin sous l'Empire; les cheveux sont alors nattés sur la nuque, maintenus avec de grands peignes d'écaille et frisés sur le front. La venue de l'ambassadeur turc à Paris en 1797 mit à la mode le *turban* qui se maintint pendant les premières années de l'Empire. Les coiffures habillées sont parées d'aigrettes, de bandes d'orfèvrerie, de réseaux de perles, etc. A partir de 1795 revient l'usage du chapeau; c'est le plus souvent une capote de dimensions parfois extravagantes, ornée de rubans ou de bouquets de plumes. Dans le vêtement de dessous sont inaugurés le corset de toile et le pantalon; le goût du linge fin est général. Comme parure, on multiplie les diamants et les perles, auxquels on ajoute les colliers de corail; les femmes ont cessé de se poudrer et de se farder. L'accessoire principal de la toilette fut le *réticule* ou la *balantine*, sac attaché au bras, dans lequel étaient renfermés les menus objets de toilette, mouchoirs, éventail, bourse ou cette lorgnette, que les femmes tenaient constamment à la main, lorsque la myopie fut de mode.

Variété des costumes; gens du peuple et paysans. — Les costumes qui viennent d'être décrits n'étaient point les seuls portés. « Il n'y a point d'endroit sur la terre, écrit un contemporain en 1806, où l'on ne voit un assemblage plus complet qu'à Paris de tous les costumes

L'Ameublement.



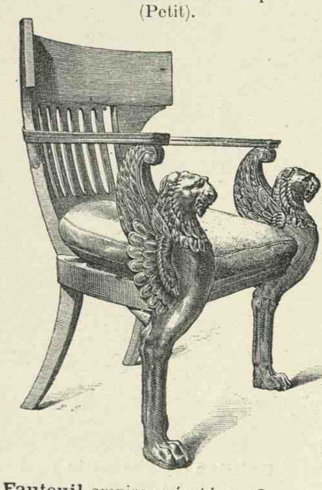
Charbonnier sous l'Empire (Petit).



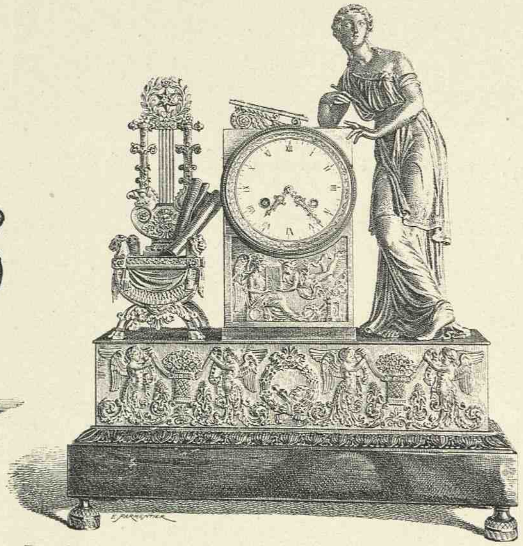
Menuisiers sous l'Empire : d'après une gravure à l'eau-forte de Duplessis-Bertaux (1747-1818).



Porteur d'eau sous l'Empire (Petit).



Fauteuil empire exécuté par Jean (collection A. Raynaud).



Pendule en bronze doré empire (Palais de Compiègne).

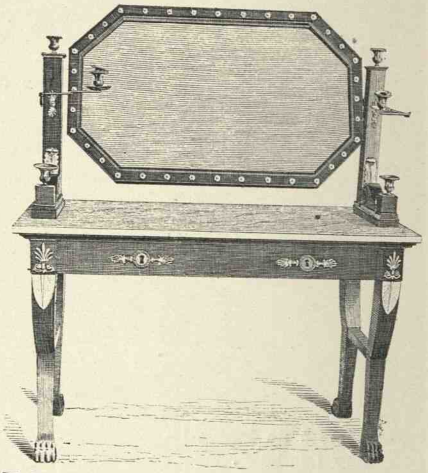


Table de toilette empire (Palais de Compiègne).

qui ont existé depuis soixante-dix à quatre-vingts ans. » Cette diversité se retrouve dans le costume populaire. Parmi les gens du peuple, beaucoup portent le pantalon; mais beaucoup aussi la culotte attachée au genou; le costume des femmes avec le bonnet et le fichu reste à peu près le même depuis les premières années de la Révolution jusqu'à la fin de l'Empire. Enfin les recueils de costumes des départements nous montrent pareille variété dans le costume campagnard où le vêtement s'éloigne avec la distance des modes parisiennes.

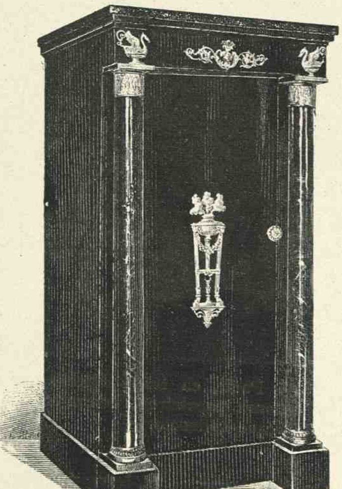


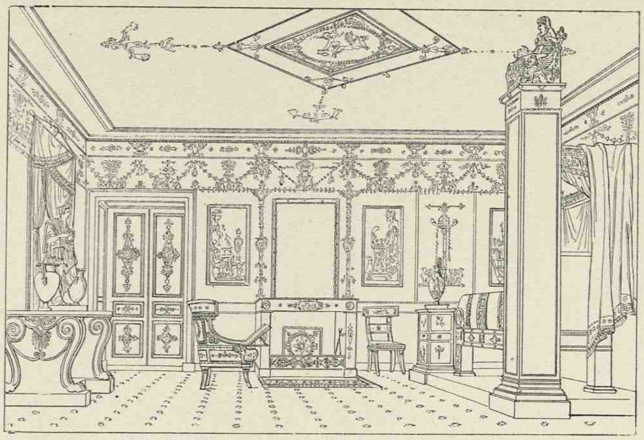
Table de nuit empire (Palais de Compiègne).

L'habitation et le mobilier. — Pendant la Révolution et l'Empire, il y a peu de modifications dans la construction des habitations; l'usage se répand d'adjoindre dans les maisons riches une salle de bain à l'appartement; le style anglais triomphe dans la disposition des jardins. Mais l'aménagement intérieur et le mobilier se transforment; les glaces se multiplient; le papier peint commence à remplacer les tentures. Le style antique, innové dans les dernières années du règne de Louis XVI, auquel s'ajoute depuis l'expédition d'Égypte l'imitation du style égyptien, s'impose exclusivement à la décoration et au mobilier. On ne voit plus aux murs que des motifs imités des peintures de Pompéi. Le mobilier, le plus souvent d'ébène ou d'acajou, affecte des formes droites, aux arêtes vives; les meubles sont ornés de bronzes dorés, victoires, griffons, sphinx, attributs guerriers, dont la vogue est générale. Alors

L'Ameublement.



Chaise empire (Palais de Compiègne).



Chambre à coucher sous l'Empire ; d'après une gravure au trait de Percier (1764-1838), et Fontaine (1762-1853).



Fauteuil empire (Palais du grand Trianon à Versailles).



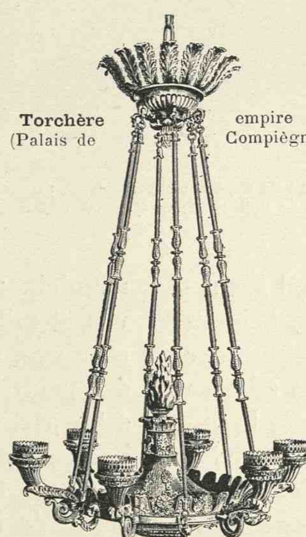
Maçons ; d'après une gravure à l'eau-forte de Duplessis-Bertaux (1747-1818).



Marchande de papiers peints (Petit).



Tailleurs de pierre ; d'après une gravure à l'eau-forte de Duplessis-Bertaux (1747-1818).



Torchère empire (Palais de Compiègne).

apparaissent le lit en bateau disposé sur une estrade, la table de nuit, la chaise longue, le candélabre à haute tige, la psyché, la pendule à sujet qu'on rencontre désormais sur toutes les cheminées, cantonnée de vases d'albâtre ou de porphyre. Les appartements sont chauffés à l'aide des cheminées à la prussienne, éclairés par des lampes à huile, le quinquet « éblouissant », la lampe Carcel ou par des lustres. L'eau n'étant pas encore amenée dans les appartements, le soin de munir la maison de sa provision d'eau quotidienne constitue le métier de solides Auvergnats ou Savoyards.

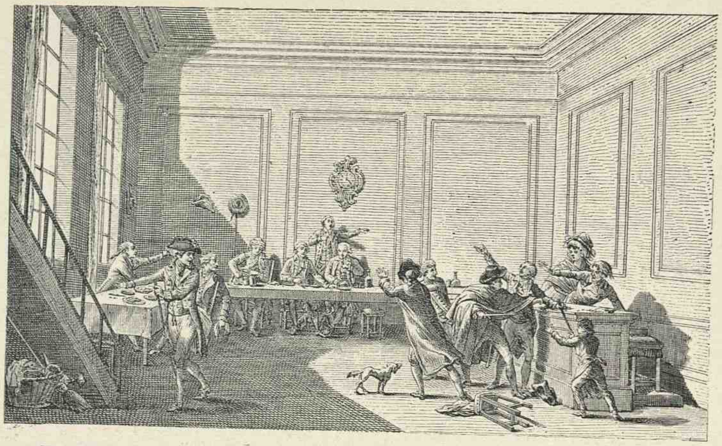
L'alimentation. — Après la Révolution, de l'aveu des contemporains, dans toutes les classes de la société, on mangea plus et mieux qu'avant 1789. Suivant Mercier, cela fut dû à la transformation en restaurateurs des cuisiniers des émigrés qui vulgarisèrent les recettes de l'ancienne cuisine française, à la vente des caves ecclésiastiques ou nobles qui répandit le goût des vins fins, à la mode qui, en débarrassant les femmes de vêtements où elles étaient serrées à outrance, leur permit de « manger à satiété ». Aux trois repas antérieurs, on en ajouta un quatrième, le *déjeuner à la fourchette* que les élégants prirent d'abord au café vers onze heures et dont l'usage se généralisa par la suite dans les familles. Dans les dîners parés, le service se modifie ; Cambacérès imagine de faire servir ses convives par son maître d'hôtel et ses propres valets.

L'alimentation est volontiers recherchée ; des fruits nouveaux, tels que l'ananas, paraissent sur les tables ; par contre, la ruine de nos colonies et la politique de Napoléon forcent

L'Alimentation.



Marchande de saucisses chaudes sous l'Empire (Petit).



Restaurant en 1793 au Palais-Royal ; d'après un dessin de Swebach (1769-1823), gravé en taille-douce par Berthault (1748-1819) représentant l'assassinat de Lepelletier de Saint-Fargeau le 20 janvier 1793 (*Tableaux historiques de la Révolution française*).



Marchande de café au lait sous l'Empire (Petit).



Marchand de coco sous la Révolution ; fragment d'une composition de Boilly (1761-1834) gravée en taille-douce par Bonnefoy.

les cuisinières à remplacer le sucre par la cassonade ; l'anglomanie introduit dans la désignation des mets les noms de *beefsteak* et de *roastbeef*. La politique se manifeste à table par la décoration emblématique de la vaisselle révolutionnaire, par la composition curieuse des mets comme en témoigne la mention dans des livres de cuisine du temps, d'une soupe à la cocarde où des rosettes de choux font les trois couleurs, par l'usage sous le Directoire d'accompagner le repas de toasts patriotiques. On en revint plus gaiement sous l'Empire aux chansons et aux mystifications. Les restaurateurs deviennent très nombreux; à Paris, il y en a à tout prix ; on y prend ses repas à prix fixe et à la carte ; on y mange « chèrement et tristement », car chaque consommateur a sa table et il est devenu « rare qu'on adresse la parole à son voisin ». Mercier signale le curieux usage des cuisines en plein vent pour les gens du peuple sur les quais, et nos estampes nous montrent la marchande de saucisses faisant cuire ses crépinettes sur un fourneau placé sur une sorte d'étal attaché à ses robustes hanches.

La vie de société. — La vie de société qui avait disparu pendant les premières années de la Révolution reprit avec le Directoire; Cependant, il n'y eut d'abord, comme réunion d'un caractère vraiment mondain, que les « *thés* » pour lesquels hommes et femmes se réunissaient dans l'après-midi en grande parure. Le Consulat vit renaître les habitudes élégantes de l'ancienne société; des maisons se reconstituent; Sieyès a une « antichambre pleine de laquais galonnés » ; les domestiques de Cambacérès sont en « livrée de drap bleu avec revers de velours de même nuance et galons d'or » ; les équipages reparaissent. Sous l'impulsion de Napoléon, qui, pour développer le commerce et l'industrie, « voulait qu'on s'amusât », la haute société parisienne s'enivre de plaisirs mondains; princesses, hauts fonctionnaires civils et militaires, riches financiers, multiplient réunions, dîners et bals ; on se plaît à danser des quadrilles composés, sorte de ballets, comme cette partie d'échecs que décrit le général Lejeune dans ses *Mémoires*, où « trente-deux personnages figuraient les rois, les princes et les sujets de l'Égypte et de la Perse dans les costumes les plus riches » ; on se reposait de ces danses compliquées avec la valse qui apparaît alors dans les salons français. Mais quelques habitudes de l'ancien régime disparurent définitivement ; ainsi l'usage si répandu au XVIIIe siècle

Les Transports.



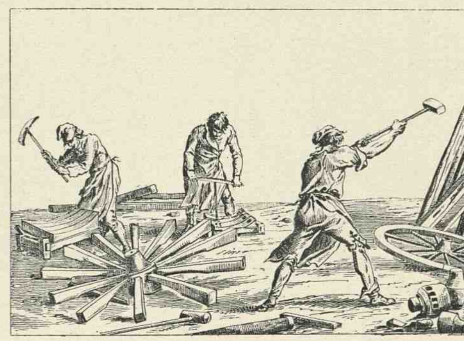
L'arrivée de la diligence ; d'après une peinture de Boilly (1761-1845) conservée au Musée du Louvre.



Maréchaux ferrants sous l'Empire ; d'après une gravure à l'eau-forte de Duplessis-Bertaux (1747-1818).



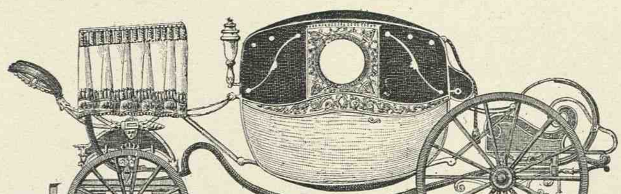
Amazone en 1800 (La Mésangère).



Charrons sous l'Empire ; d'après une gravure à l'eau-forte de Duplessis-Bertaux (1747-1818).

chez les femmes du monde de laisser assister leurs amis à une partie de leur toilette.

Les divertissements. — Le théâtre et la danse furent les divertissements favoris des Parisiens jusqu'en 1795. Avec le Directoire, les lieux de plaisirs se multiplient ; sur les boulevards, on trouvait les cafés en renom tels que Frascati, où il était de bon ton, au sortir de bals payants, d'aller prendre des glaces, des théâtres, des panoramas, genre de spectacle d'invention récente, des baraques de saltimbanques, les arènes de Franconi, sans compter quantité de chanteurs populaires. Le soir, s'ouvraient de nombreux jardins. Plusieurs habitations d'émigrés avec leurs beaux jardins avaient été transformés par des spéculateurs en lieux de plaisir ; c'étaient, par exemple, Bagatelle, l'Élysée-Bourbon, les bosquets d'Idalie, les jardins Mousseaux, aujourd'hui le



Voiture élégante de ville en 1806 (dép. des Estampes ; Bibl. nat.).

Les Divertissements.



Le jeu de l'arc en 1812 (La Mésangère).



Orchestre en plein vent sous l'Empire d'après une gravure à l'eau-forte de Duplessis-Bertaux (1747-1818).



Le jeu du Diable en 1812 (La Mésangère).



La promenade du jardin turc sous l'Empire ; d'après une gravure en taille-douce de Jazet.



Costume de bal en 1800 (La Mésangère).



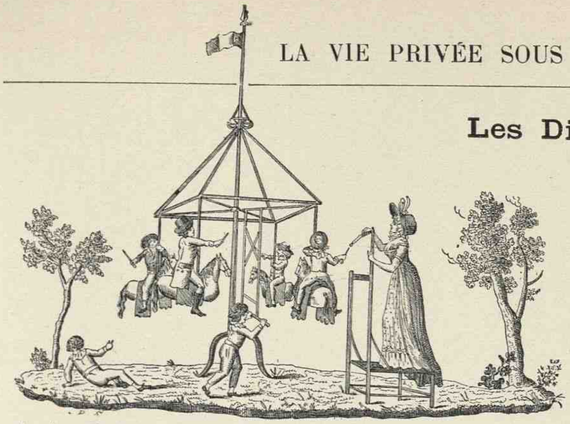
Le café Frascati en 1803 ; d'après une gravure en taille-douce de Debucourt (1755-1832).



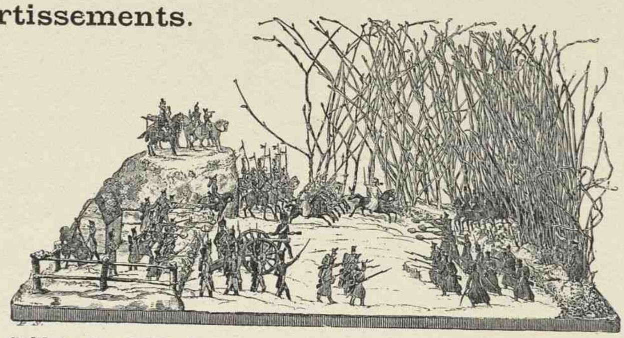
Costume de bal en 1800 (La Mésangère).

parc Monceaux, les jardins Botin plus connus sous le nom de Tivoli, le jardin Turc. On y voyait des illuminations

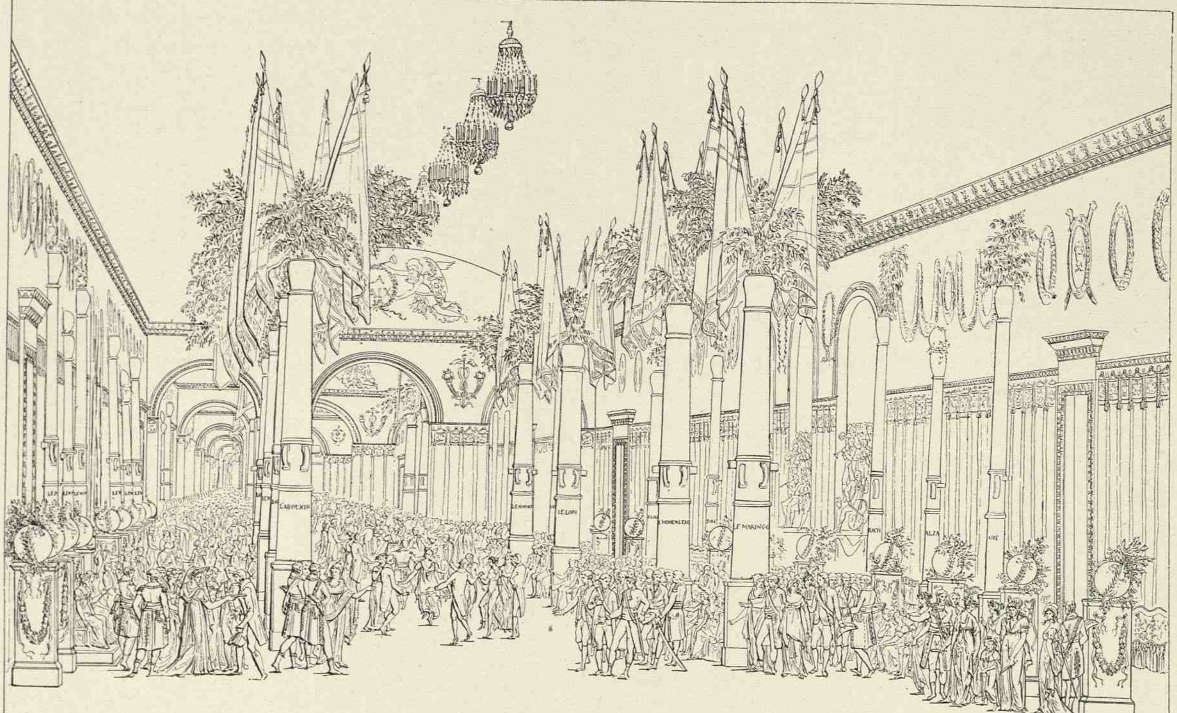
Les Divertissements.



Le jeu de bagues sous l'Empire ; d'après une gravure en taille-douce anonyme (Bibliothèque nationale ; département des Estampes).



Soldats de plomb figurant le passage de la Bérésina (collection Fabens).



« **Fête** donnée par le général Berthier, ministre de la guerre, dans son hôtel et jardins de Paris à l'occasion de la paix le 2 germinal an IX (23 mars 1801 ; d'après un dessin au trait de F. Piranesi (1756-1810).



Une maison de jeu sous le Directoire ; d'après un dessin de Germain gravé en taille-douce par Darcis.



Les oublies sous l'Empire ; d'après une gravure anonyme en taille-douce destinée à servir de couvercle à une tabatière (Bibliothèque nationale ; département des Estampes).

de couleur, des feux d'artifices, des expériences d'aérostation et des bals. Enfin à lui seul le Palais-Royal réunissait à peu près tous les divertissements parisiens et attirait les joueurs à ses

Cérémonies de famille.



Mariage civil sous la Terreur.

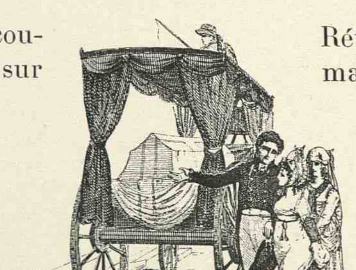


Mariée en 1813 (La Mésangère).



Enterrement en 1802.

Ces trois vignettes sont reproduites d'après des gravures en taille-douce anonymes du département des Estampes à la Bibliothèque nationale.



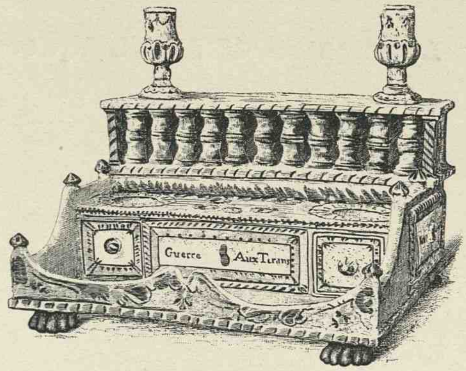
Corbillard en 1802.

nombreux tripots. En 1797, on vit renaître la promenade de Longchamp ; en 1800, les bals masqués de l'Opéra ; en 1805, le cortège du Bœuf gras.

Cérémonies de famille. — La Révolution créa le mariage civil qui pendant quelques années fut le seul pratiqué. Pour les funérailles, « l'appareil funèbre, écrit un contemporain en 1795, consistait dans le cercueil couvert d'un drap tricolore et reposé sur un banc. » Des porteurs précédés d'un commissaire civil le conduisaient au cimetière, sans passer par l'église, à toute heure du jour ; avec un ou deux parents, ils constituaient tout le cortège. Dès la fin du Directoire, on se remit à célébrer les fêtes ordinaires de l'année ; avant même que le calendrier révolutionnaire eût été aboli, les Parisiens échangèrent des cartes de visite et des confiseries au 1[er] janvier ; les mariages se firent avec le cérémonial antérieur ; Junot offre à sa fiancée la corbeille et le bouquet de fiançailles ; la jeune mariée paraît au mariage civil avec la couronne de fleurs d'oranger et le voile en point d'Angleterre ; le mariage religieux a lieu à minuit ; le bal de noce a lieu, comme avant la Révolution, dans la quinzaine qui suit le mariage. Enfin des règlements de police sous le Consulat donnent aux pompes funèbres l'organisation qui dans ses grandes lignes est encore celle qui règle les cérémonies de nos jours. Les défunts furent désormais portés au cimetière dans un corbillard, honneur réservé jusque-là aux princes et aux grands seigneurs. L'usage de draper de deuil les appartements des personnes de distinction ne reparut plus après 1789.



Marchand d'encre sous l'Empire.



Céramique révolutionnaire : encrier de C. Desmoulins.

(L'**Encrier** et la **Reliure** sont conservés au musée Carnavalet ; les deux **médailles** au cabinet des Médailles ; la vignette « **Marchand** d'encre » est reproduite d'après une gravure en taille-douce de Petit, conservée au département des Estampes de la Bibliothèque nationale).



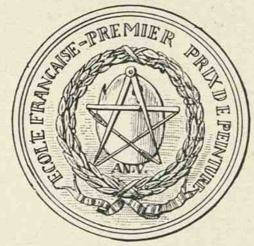
Reliure révolutionnaire.

CHAPITRE XII

Sciences, lettres et arts pendant la Révolution et l'Empire.



Médaille commémorative de l'organisation du Musée des Antiques au Louvre sous l'Empire.



Médaille décernée au premier prix de peinture du Salon en l'an V (1797).



Diplôme décerné à titre de prix d'émulation en 1793 par l'Institution des « citoyennes Hurard », à Rouen ; d'après un dessin de C.-N. Cochin (1715-1790) gravé en taille-douce par Prévost.

Le théâtre. — Dans cette période où l'activité intellectuelle fut très intense, l'art dramatique conserva naturellement la faveur qu'il avait au siècle précédent. L'aménagement intérieur des salles de spectacle continue à s'améliorer; dans presque tous les théâtres, les spectateurs du parterre sont désormais assis; les bougies des lustres sont remplacées par des lampes. Sous la Terreur, la décoration du principal théâtre parisien, l'ancien Théâtre-Français, devenu le Théâtre-Égalité, fut mise au goût du jour; la salle fut entièrement peinte aux couleurs nationales disposées en raies égales et étroites. Les bustes « des martyrs de la liberté et de ses plus ardents amis » ornèrent les balcons; les loges sur le théâtre furent remplacées par deux massifs où l'on figura dans des niches des statues colossales de la Liberté et de l'Égalité. Il y eut peu de modification dans la décoration scénique; la rénovation du costume se poursuivit grâce aux efforts de Talma; mais les contemporains éclairés se plaignent de voir, dans le répertoire tragique aussi bien que dans celui de la comédie, les premiers rôles revêtus de costumes exacts tandis que les seconds rôles étaient habillés au hasard du magasin; on pourra juger par

Le théâtre et la musique.



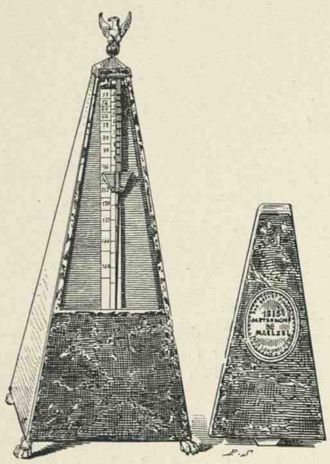
Costumes de théâtre sous l'Empire; Talma et Mlle Duchesnois dans la tragédie d'*Hector* (Martinet).



Le théâtre sous l'Empire; scène du *Triomphe de Trajan* représenté à l'Opéra en 1807; d'après une gravure en taille-douce anonyme conservée au département des Estampes de la Bibliothèque nationale.



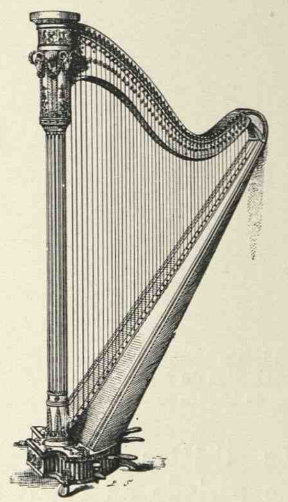
Costumes de théâtre sous l'Empire; Talma et Mlle Duchesnois dans *Hamlet* (Martinet).



Métronome construit par Maelzel en 1815 (Conservatoire des Arts et Métiers).



Dame prenant une leçon de chant sous le Directoire (La Mésangère).

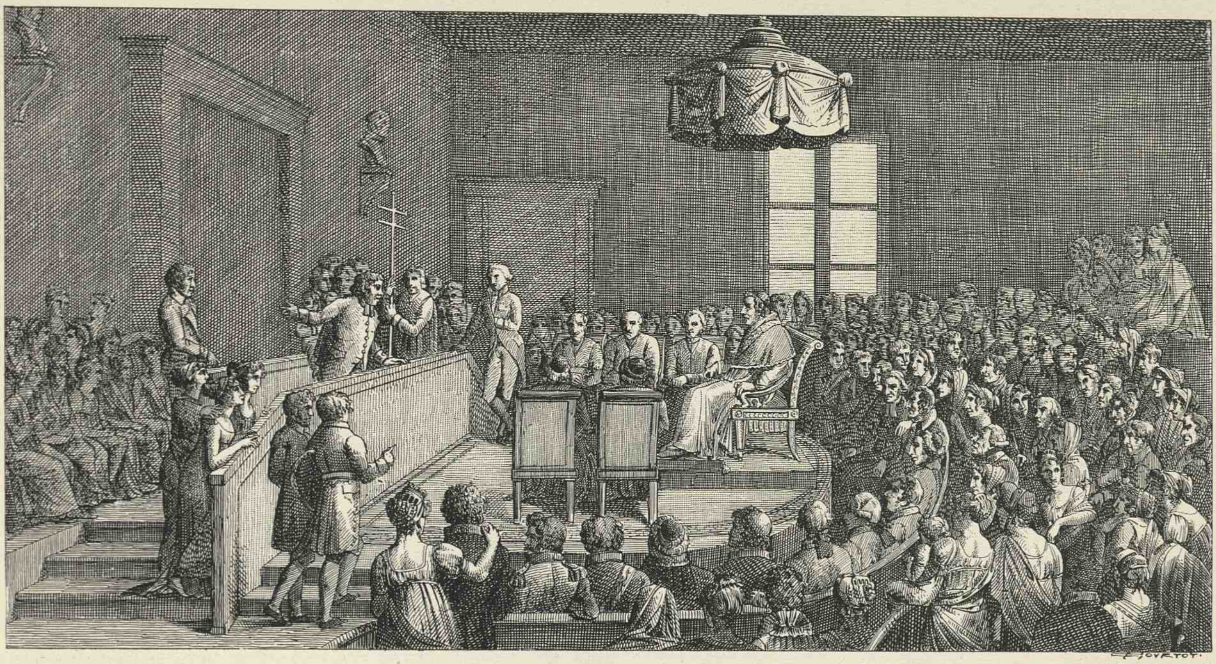


Harpe construite sous l'Empire (Conservatoire des Arts et Métiers).

les costumes de Talma que nous donnons ici de ce qu'était alors l'exactitude du costume théâtral. On aimerait encore à connaître l'aspect qu'eurent à la scène les pièces du théâtre révolutionnaire ou ces figurations de la *Marseillaise* ou du *Chant du Départ* que les contemporains nous dépeignent comme si émouvantes; mais il semble bien qu'il n'en ait subsisté aucune représentation figurée.

Les écoles sous la Révolution. — L'aspect des écoles créées par la Révolution est assez mal connu. En vertu de la loi du 27 brumaire an III, les écoles primaires devaient être installées dans les anciens presbytères; en réalité, dans beaucoup de villages, elles furent établies dans les locaux que l'on put se procurer; il est donc probable que ces écoles conservèrent à peu près l'aspect de celles du XVIIIe siècle. Les écoles centrales furent aménagées de préférence dans les anciennes abbayes dont les jardins furent transformés en jardins botaniques. Si l'on en juge par l'école centrale d'Angoulême, les salles furent parfois ornées de devises républicaines ou de sentences morales; le mobilier était très sommaire et ne comportait guère qu'une chaise pour le professeur, des bancs pour les élèves; ceux-ci, étant tous externes, ne portaient pas d'uniforme. Le début et la fin de l'année scolaire étaient marqués par des cérémonies où assistaient toutes les autorités de la ville; la distribution des prix se faisait solennellement; elle était précédée d'un examen public des élèves qui durait parfois plusieurs jours, accompagnée parfois de séances littéraires et scienti-

Établissements d'enseignement. — Costumes universitaires.



Salle de cours sous l'Empire; d'après une gravure en taille-douce de Marlet représentant la visite du pape Pie VII, le 28 février 1805, à l'Institution des Sourds-Muets dirigée par l'abbé Sicard (Bibliothèque nationale; département des Estampes).



Élève du lycée Charlemagne; d'après une gravure en taille-douce publiée par Martinet.



Membre de l'Institut (Hoffmann).



Chef de bureau de l'Université (Hoffmann).



Lycéen vers 1810; d'après une gravure en taille-douce publiée par Martinet.



Doyen et professeur de la Faculté des Sciences (Hoffmann).



Grand maître de l'Université (Hoffmann).

fiques avec expériences, d'une exposition des travaux d'art des élèves, de concerts, de représentations dramatiques, et terminée par la remise aux lauréats de leurs récompenses; c'étaient, outre des livres, des couronnes de chêne et des guirlandes de laurier. Cela n'allait pas sans de nombreux discours entremêlés de morceaux de musique et la cérémonie s'achevait parfois par une procession dans laquelle on reconduisait triomphalement les élèves du local où ils

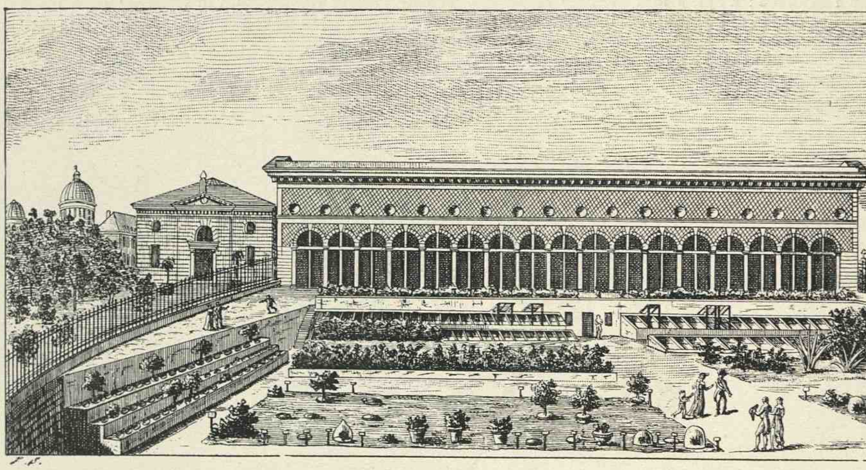
Institutions et établissements scientifiques.

avaient été couronnés jusqu'à l'école centrale.

Les lycées impériaux. — Les lycées impériaux eurent un tout autre aspect que les écoles centrales de la Convention; on y vit reparaître les pratiques des collèges ecclésiastiques avec des usages militaires. Ce furent des internats installés le plus souvent dans des bâtiments ecclésiastiques qui n'avaient pas toujours eu cette destination; aussi trop souvent les salles de classe ou d'étude et les dortoirs furent-ils trop petits pour le nombre des élèves; on vit des dortoirs de 60 et de 80 lits. Le caractère religieux de ces établissements se manifesta par le retour aux récompenses et aux punitions du régime antérieur, moins le fouet, à savoir : tables d'honneur et de punition dans les réfectoires, estrades d'honneur dans les classes pour les premiers, lecture à haute voix faite par des élèves au réfectoire pendant les repas. A Bruges, il y avait de l'eau bénite à l'entrée des dortoirs, et les salles de classe étaient décorées d'images de piété. D'autre part, les élèves furent groupés en compagnie avec des caporaux et des sergents qui eurent les insignes de leurs grades; puis les élèves portèrent l'uniforme d'abord bleu, ensuite gris; tous les mouvements dans l'intérieur des lycées se firent militairement; le tambour remplaça la cloche; dans son zèle, le proviseur du lycée de Rouen, dont l'établissement passait d'ailleurs pour un des mieux dirigés, envoyait à la promenade ses élèves groupés deux par deux et précédés d'un tam-



Première séance de l'Institut national, le 15 germinal an IV (4 avril 1796); d'après un dessin de Girardet gravé en taille-douce par Berthault (*Tableaux de la Révolution française*).



Le Jardin des Plantes en 1806: la grande serre; d'après un dessin de Garbizza, gravé en taille-douce par Chapuis (*Monuments de Paris*).

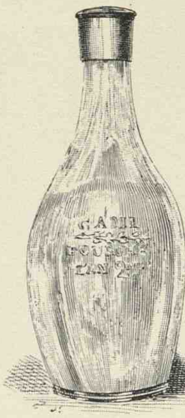


La grande galerie du Muséum d'histoire naturelle sous le Consulat; d'après un dessin de Rœhn (1780-1867), gravé en taille-douce par De Lannoy, conservé au département des Estampes de la Bibliothèque nationale.

Le Système métrique. — Inventions scientifiques.



Pièce de cinq centimes en bronze (face et revers) frappée en l'an V (1797).



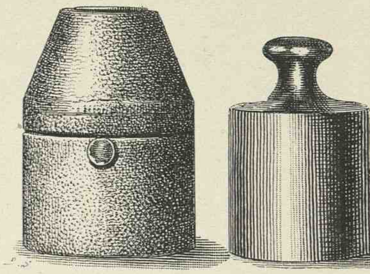
Carafe contenant un litre ; première forme des mesures de capacité.



Usage des nouvelles mesures ; d'après un dessin de Delions gravé en taille-douce par Labrousse, conservé dans la collection Hennin au département des Estampes de la Bibliothèque nationale.



Médaille commémorative de l'amélioration de la frappe des monnaies en l'an IX (1802).



Premier poids d'un kilogramme avec la boite qui le renfermait.



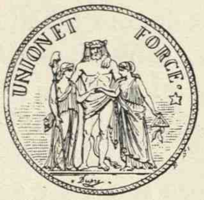
Pièce de dix centimes en bronze frappée en 1806.



Pièce de cinq francs en argent, frappée en l'an XI (1803).



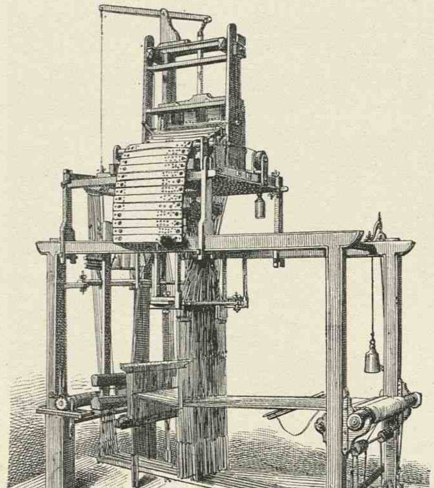
Étalon du mètre fabriqué en 1793.



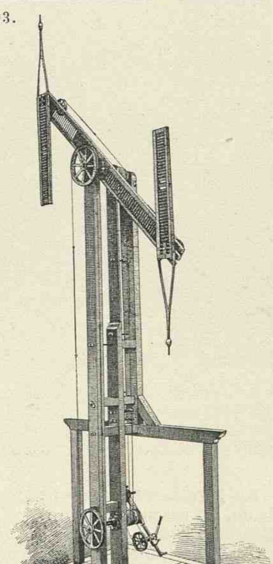
Pièce de cinq francs en argent, frappée en l'an V (1797).



Pièce de cinq francs en argent, frappée en l'an V (1797).



Métier inventé par Jacquard (1752-1834) pour le tissage de la soie.



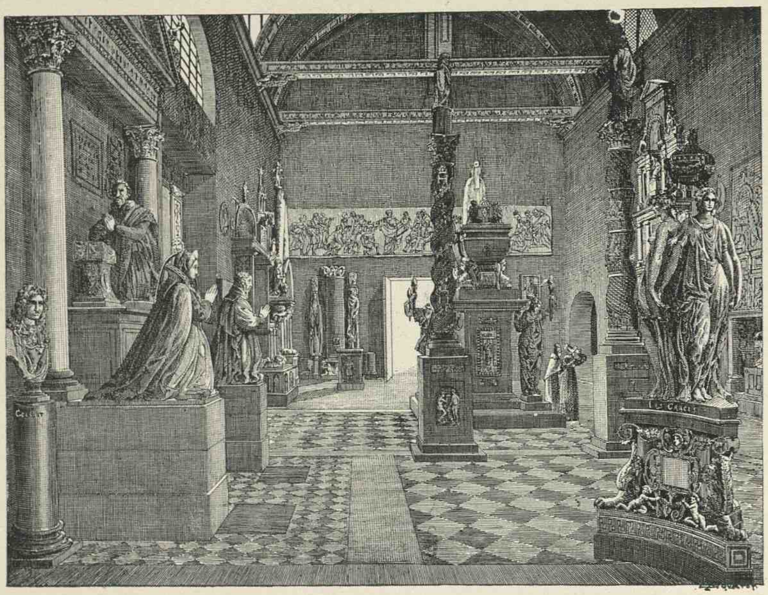
Télégraphe Chappe (1763-1805).

Les monnaies représentées dans cette page sont conservées au cabinet des Médailles ; les autres objets au Musée du Conservatoire des Arts et Métiers.

bour. A la liberté des écoles centrales, on substitua ainsi un « ordre tout spartiate », et les adversaires du régime reconnurent eux-mêmes la « ponctualité rigoureuse » avec laquelle s'accomplissaient tous les exercices. Les fonctionnaires de l'Université, aussi bien de l'enseignement secondaire que de l'enseignement supérieur, reçurent eux aussi un costume qu'ils durent porter dans l'exercice de leurs fonctions et dans les actes publics ; c'est, à quelques détails près, celui que la tradition conserve encore dans l'Université actuelle pour les cérémonies.

Établissements et innovations scientifiques. — Le goût du savoir, si répandu au XVIII[e] siècle, ne s'affaiblit pas pendant la Révolution. Ce fut au contraire, principalement sous le Directoire et le Consulat, la période

Institutions artistiques.



Salle d'entrée du Musée des monuments français dans le couvent des Grands-Augustins, aujourd'hui l'École des Beaux-Arts, à Paris.



Le Musée des Antiques au Louvre; d'après une aquarelle de Fontaine (1762-1853).

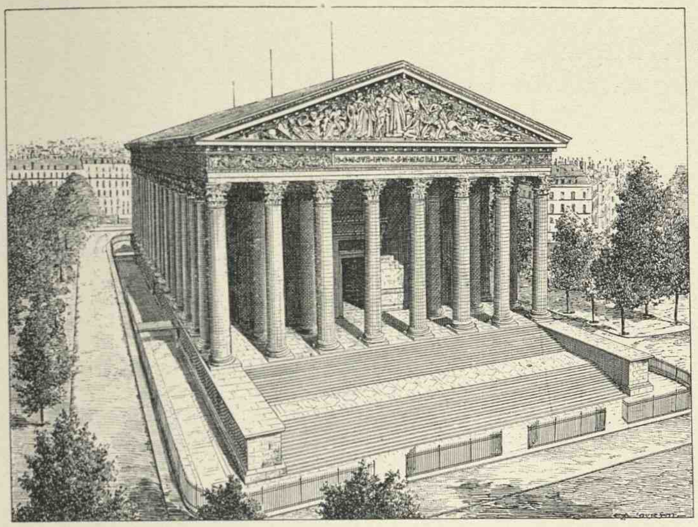


Le jardin du Musée des monuments français. — Cette gravure, ainsi que la précédente, est extraite des *Vues perspectives et pittoresques des Salles du Musée des monuments français, gravées au burin par MM. Réville et Lavallée, d'après les dessins de M. Vauzelle*, publiées à Paris en 1816. — La vue du Musée du Louvre est extraite du journal des *Monuments de Paris* envoyés à l'empereur de Russie dans les années 1809, 1810, 1811, 1814 et 1815.

d'activité la plus intense pour de fameuses entreprises d'instruction, Lycée des arts, Lycée républicain, Société polymathique, etc. On y faisait des cours de tout genre, des expériences publiques de physique et de chimie, science alors très goûtée du public; on y donnait des concerts; on y distribuait solennellement des récompenses aux inventeurs qui venaient y exposer eux-mêmes leurs travaux; enfin les curieux y trouvaient des salles de lecture et de conversation. Ces établissements avaient un public assidu, où figurait, à l'étonnement des étrangers, un grand nombre de femmes. Cette curiosité intelligente se retrouvait jusque parmi le peuple; sous le Directoire, des camelots, pour deux sous, électrisaient dans la rue les curieux ou leur montraient la chambre noire, la double lunette à réfraction et le microscope. Le public put d'ailleurs satisfaire encore son désir de s'instruire aux grandes collections organisées par les gouvernements révolutionnaires; alors, fut fondé, avec la collection Vaucanson pour noyau, le Conservatoire des Arts et Métiers. Le Jardin des Plantes se transforma; on y éleva des bâtiments nouveaux, serres, amphithéâtres, etc.; les animaux de la ménagerie royale de Versailles y furent amenés.

C'est alors aussi qu'on vit se dresser sur les monuments les bras du télégraphe Chappe. Enfin, à Paris, aux murailles des principaux édifices, on scella un mètre de métal encastré

L'architecture et l'art décoratif.



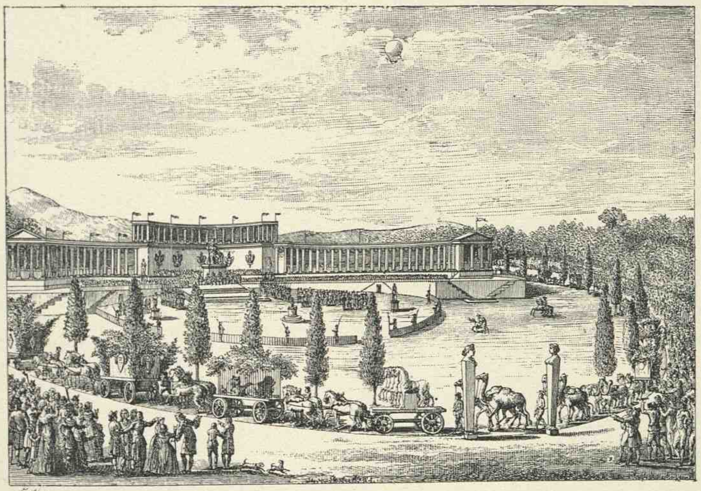
L'architecture : façade de l'église de la Madeleine, à Paris, commencée en 1764, continuée par Vignon (1763-1828).



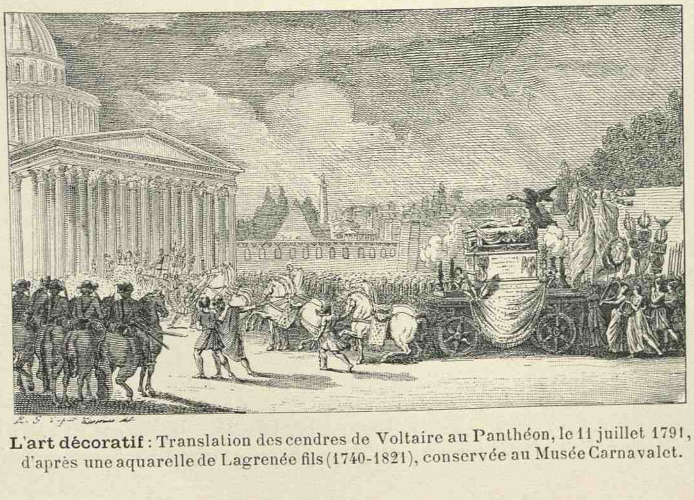
L'architecture : Arc de triomphe de la cour du Carroussel, construit par Percier (1764-1838) et Fontaine (1762-1853).

dans un tableau de marbre blanc et sur les grandes routes aux environs de Paris on commença à marquer les distances par des « pierres miliaires antiques avec l'inscription *kilomètre* ».

Créations artistiques de la Révolution. — La Révolution contribua au développement des beaux-arts en supprimant le privilège de l'Académie de peinture et de sculpture, en ouvrant à tous les artistes le Salon qui prit une importance telle que dès 1795 il redevint annuel, en créant des musées d'art. En 1793 fut ouvert le Musée du Louvre; on y entassa les collections royales, les collections des émigrés, et sous le Directoire les chefs-d'œuvre de l'étranger, dont le transfert à Paris fut d'ailleurs blâmé par un grand nombre d'artistes et de gens de goût; aux peintures et aux sculptures on ajouta d'abord quantité d'objets disparates « dont la plupart auraient été mieux placés dans un cabinet de curiosités »; de Wailly aménagea les salles et sous l'Empire le musée ne renferma plus que des œuvres d'art. L'énergie de Lenoir sauva de la destruction un grand nombre de monuments de l'art français qu'il rassembla dans le couvent des Grands-Augustins, où jusqu'en 1816 ils formèrent le pittoresque Musée des *Monuments français*. Par

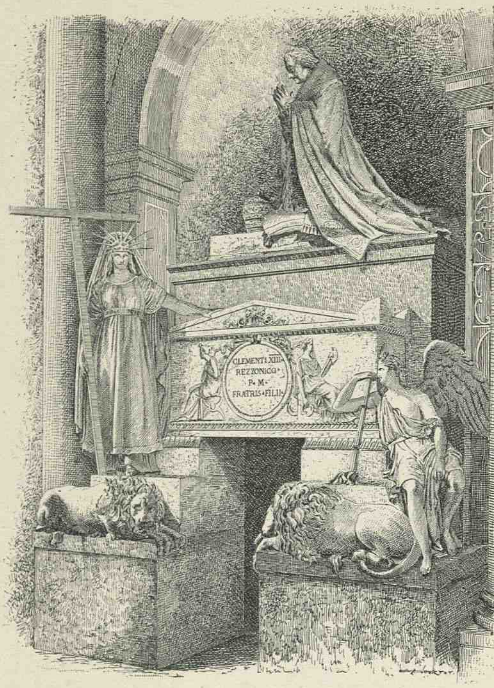


L'art décoratif : Fête de l'entrée triomphale des monuments des sciences et des arts en France, célébrée au Champ-de-Mars les 9 et 10 thermidor an VI (27 et 28 juillet 1798); d'après un dessin de Girardet (1764-1873), gravée en taille-douce par Berthault (1748-1819) pour les *Tableaux de la Révolution française*.



L'art décoratif : Translation des cendres de Voltaire au Panthéon, le 11 juillet 1791, d'après une aquarelle de Lagrenée fils (1740-1821), conservée au Musée Carnavalet.

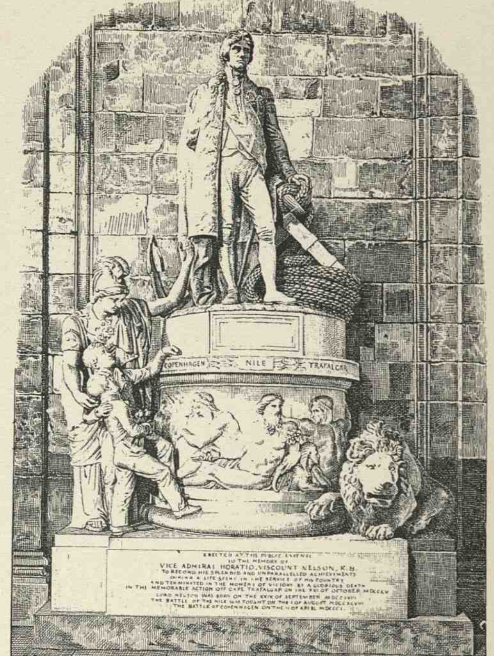
La sculpture française et étrangère.



Sculpture italienne: Le monument du pape Clément XIII (1758-1769), par Canova (1757-1822), dans l'église Saint-Pierre, à Rome.



Gravure en médaille
Médaille frappée (1810) à l'occasion du mariage de Napoléon avec Marie-Louise (Cabinet des Médailles).



Sculpture anglaise : Monument de l'amiral Nelson (1758-1805), par Flaxman (1755-1826), dans la cathédrale Saint-Paul, à Londres.



Homère, par Ph. Roland (1748-1816), statue en marbre, exposée au Salon de 1812.



Portrait de Mirabeau, buste en marbre par Lucas de Montigny (1747-1810).



Portrait de sa mère (plâtre), par J.-E. Dumont (1761-1844), exposé au Salon de 1799.

Ces sculptures sont conservées au Musée du Louvre.



Œdipe enfant rappelé à la vie par Phorbas, groupe en marbre par Chaudet (1763-1810); le plâtre fut exposé au Salon de 1810.

ses commandes, Napoléon imprima à son tour une vive impulsion aux beaux-arts. Ceux des artistes à qui la fortune sourit se meublèrent de somptueux ateliers; celui de Gros était célèbre par les étoffes et les armes de prix qu'on y admirait.

Les beaux-arts. — L'imitation le plus souvent irraisonnée des modèles antiques domine l'art européen de 1789 à 1815. Fidèles à ce principe, les architectes construisent des monuments en forme de temples antiques qui sont ici des bourses ou des tribunaux et là des églises, comme ils pourraient être ailleurs des églises ou des bourses. Les sculpteurs français, en poursuivant la réalisation d'un type de « beauté impersonnelle et abstraite », ne produisirent, à l'exception de quelques bustes où se conserve l'observation des grands portrai-

La peinture française.



Le général Bonaparte visitant les pestiférés à Jaffa (11 mars 1799), peinture de Gros (1771-1835), exposée au Salon de 1804 (Musée du Louvre).



La Justice et la Vengeance divines poursuivant le Crime ; peinture de Prud'hon (1758-1823), exposée aux Salons de 1804 et de 1814 (Musée du Louvre).



Le retour de Marcus Sextus : peinture de Guérin (1774-1833), exposée au Salon de 1799 où elle obtint le premier prix (Musée du Louvre).

tistes de l'époque précédente, que des ouvrages froids, et conventionnels. On en peut dire autant de la sculpture emphatique ou maniérée d'un Flaxman ou d'un Canova, les plus grands sculp-

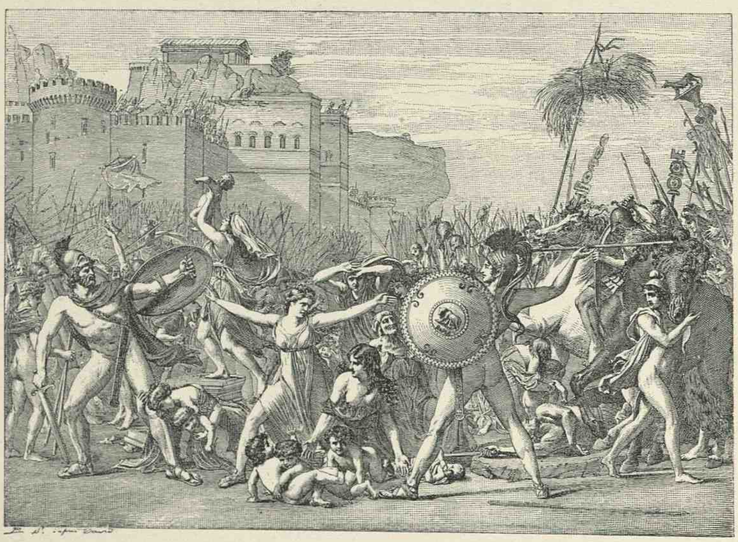
La peinture française.



Départ pour une noce de village, peinture par Demarne (1744-1829), conservée au Musée du Louvre.



Portrait de madame Récamier, peint par David (1748-1825) vers 1800 (Musée du Louvre).



Les Sabines; peinture exécutée par David (1748-1825) en 1799 (Musée du Louvre).



Portrait de madame Morel de Tanguy et de ses deux filles, peint par David (1748-1825), conservé au Musée du Louvre.

teurs étrangers. La recherche du même idéal se manifeste dans une bonne partie de l'œuvre des peintres français de ce temps groupés autour de David, le champion de l'asservissement de l'art à l'étude de l'antique; mais, par une heureuse inconséquence, le grand artiste abandonne ses froides théories pour revenir à l'observation la plus serrée de la nature dans ses portraits d'une si intense vérité et dans ses tableaux historiques d'une si belle ordonnance et d'une si large intelligence du sujet. Ce sont des qualités du même ordre, et parfois avec une couleur plus chaude que l'on retrouve chez les peintres, qui, comme Gros, retracèrent les grandes scènes de l'épopée impériale. L'observation exacte de la vie se rencontre encore chez les peintres de genre; on a pu rapprocher Boilly des petits maîtres hollandais; voici qu'avec Demarne les paysagistes commencent à peindre la nature sans se croire obligés de la corriger pour l'embellir; enfin, il faut mettre à part Prud'hon, unissant à de hautes inspirations



Orfèvrerie : Berceau du roi de Rome exécuté sur un dessin de Prud'hon, conservé aujourd'hui au Palais impérial à Vienne.

Peinture anglaise et espagnole.



Peinture anglaise : Portrait d'un invalide de la marine à l'hospice de Greenwich, par sir Henri Raeburn (1756-1823), conservé au Musée du Louvre.



Peinture espagnole : Groupe d'anges, peinture par Goya (1746-1828), conservée au Musée de Madrid.



Peinture espagnole : portrait de femme par Goya (1746-1828), conservé dans une collection particulière en Espagne.



Peinture anglaise : paysage par Morland (1763-1804), conservé à Londres dans une collection particulière.

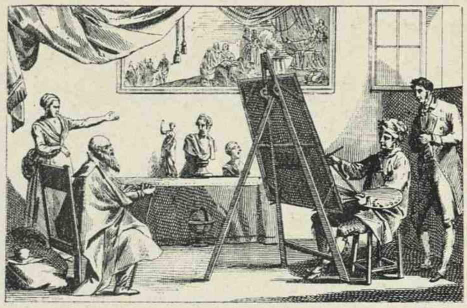


Peinture anglaise : portrait de miss Fry par Lawrence (1769-1830), conservé à Londres dans une collection particulière.

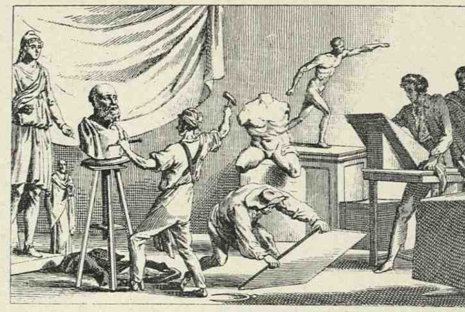
le charme de sa grâce ingénieuse. A l'étranger, l'école anglaise s'impose seule à notre admiration avec ses grands portraitistes et ses paysagistes; l'Espagne a Goya dont l'œuvre étonne par un mélange de réalisme et de fougueuse imagination. Les graveurs sont encore nombreux et habiles ; mais leur burin n'a plus ni l'élégance ni la finesse des maîtres qui les ont précédés. Dans les arts industriels sévit l'imitation de l'antiquité romaine et égyptienne ; mais il faut reconnaître que si les lignes des meubles de ce temps sont raides et monotones, l'accord des bronzes, des ors et des bois riches produit souvent de chaudes harmonies.

La musique. — La musique fut très cultivée pendant cette période. La Convention recourut à ses accents pour embellir les fêtes publiques. Pendant le Directoire et le Consulat, les concerts d'artistes ou d'amateurs furent extrêmement fréquentés. La *harpe* resta l'instrument le plus en vogue; cependant alors commence la brillante fortune du *piano* dont les Erard viennent de perfectionner la fabrication.

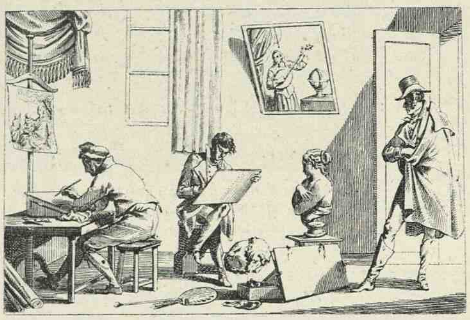
Les arts mineurs.



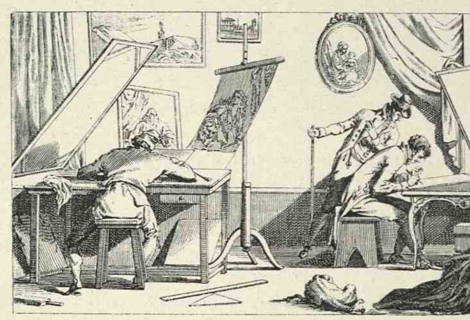
Atelier de peintre.



Atelier de sculpteurs.



Dessinateurs.



Graveurs en taille-douce.

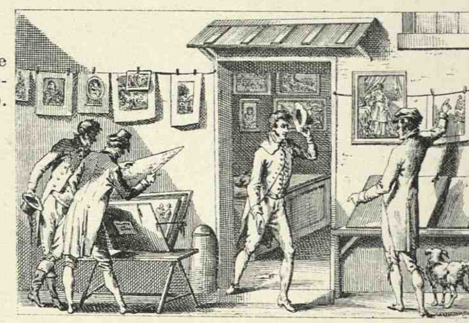


Céramique impériale : vase de Sèvres exécuté par Swebach (1769-1823) en 1806 (Musée de Versailles).



Imprimeurs en taille-douce.

Ces trois vignettes sont reproduites d'après une suite d'eaux-fortes de Duplessis-Bertaux (1747-1818).



Marchand d'estampes.

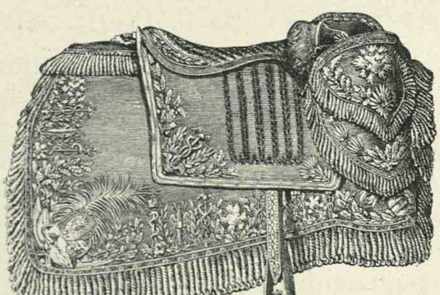
Ces trois vignettes sont reproduites d'après une suite d'eaux-fortes de Duplessis-Bertaux (1747-1818).

Cette suite peut être datée du Consulat ou des premières années de l'Empire.





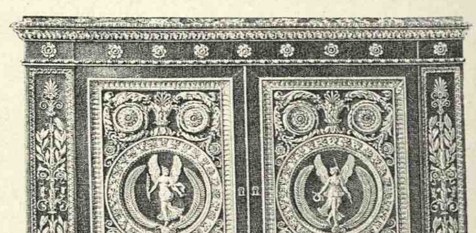
Art du bronze : chenets de style empire (Musée de Versailles).



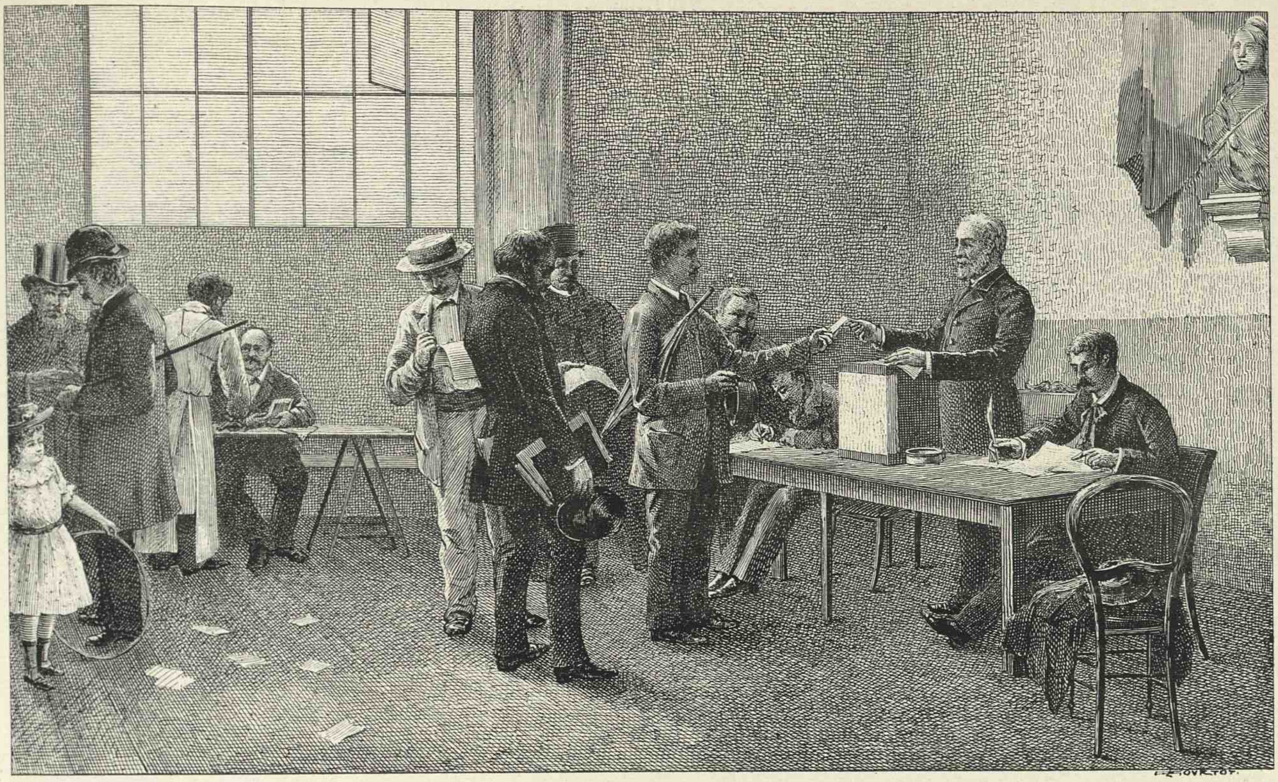
Broderie : Selle ayant appartenu à Napoléon Ier (Musée d'artillerie).



Art du bronze : candélabre d'applique de style empire (Palais de Compiègne).



Art du meuble : commode de style empire, conservé au Petit-Trianon, à Versailles.



Le Suffrage universel : scène d'élection d'après le tableau de Bramtot exposé au Salon de 1891 (*Illustration*).

CHAPITRE XIII

La Vie publique en France au XIXe siècle.

Élections législatives. — Jusqu'en 1848, les élections législatives se passèrent fort simplement ; alors « on briguait un siège de député comme on brigue un fauteuil à l'Académie ». (G. Weil). A partir du règne de Louis-Philippe, les réunions électorales devinrent plus fréquentes et plus mouvementées. Le mécanisme auquel nous sommes habitués s'élabora après l'établissement du suffrage universel en 1848 ; il ne s'est pas beaucoup modifié depuis ; l'affichage des professions de foi des candidats a seulement pris plus d'importance.

Les Chambres. — Depuis 1815, les Chambres ont constamment siégé à Paris, sauf entre les années 1871 et 1879 où elles résidèrent au château de Versailles. La Chambre des pairs, puis le Sénat ont tenu leurs séances au palais du Luxembourg ; la Chambre des députés, le Corps législatif au Palais-Bourbon. De 1829 à 1832, il fallut édifier une salle provisoire en planches, parce que le lieu ordinaire des séances



Sceau de Louis XVIII (1814-1824).



Sceau de Louis-Philippe (1830-1848).



Sceau de Napoléon III (1852-1870).



Sceau de Charles X (1824-1830).



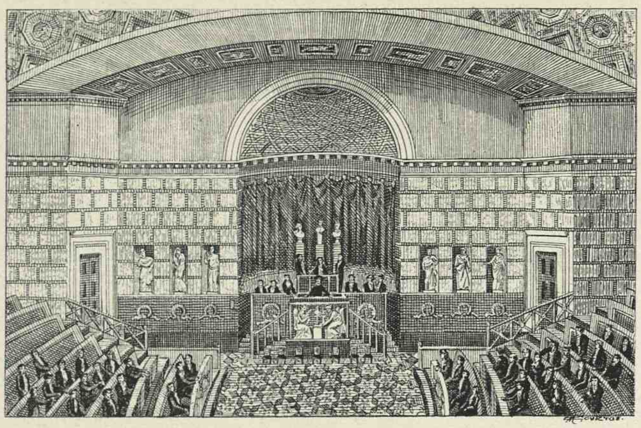
Sceau de la seconde République

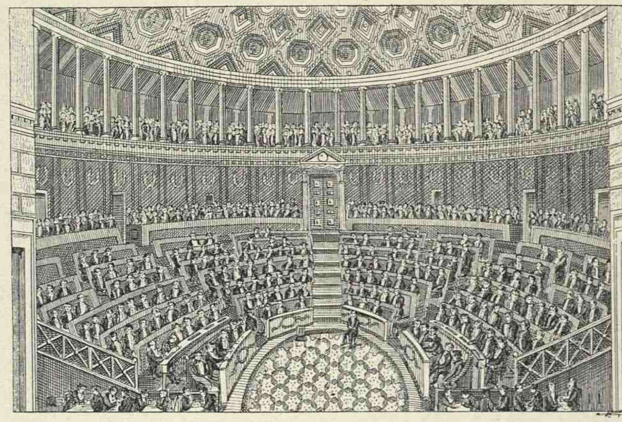


Sceau de la troisième République (*revers*).

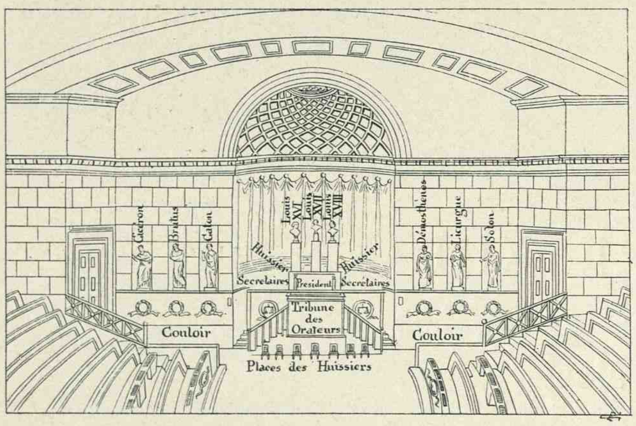
Tous les sceaux représentés sur cette page sont conservés aux Archives nationales ; on n'a donné que le revers du sceau de la troisième République parce que la face est semblable à celle du sceau de la seconde République.

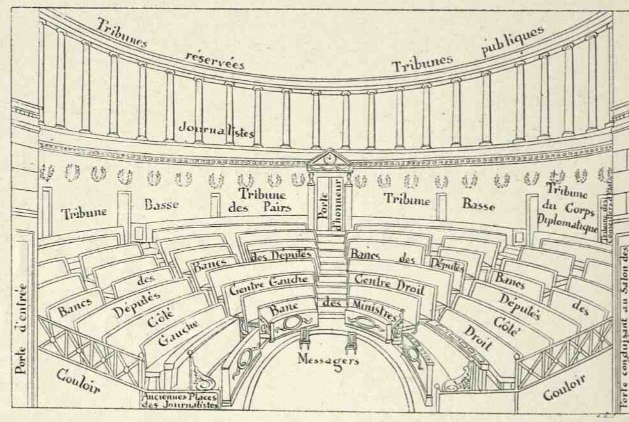
Les Assemblées politiques.





Salle des séances de la Chambre des députés sous la Restauration ; d'après un dessin de Montaut, gravé en taille-douce par Couché, conservé au département des Estampes de la Bibliothèque nationale.





Plan de la salle des séances de la Chambre des députés sous la Restauration : accompagnant les deux gravures ci-dessus.

menaçait ruine. En 1848, on construisit dans la cour du Palais-Bourbon, pour les 900 membres de l'Assemblée constituante, une salle qui fut démolie en 1852. Dans tous ces édifices, l'aménagement intérieur fut celui qu'avait adopté Vignon pour la salle de la Convention : l'hémicycle de gradins auquel font face la tribune de l'orateur et le fauteuil présidentiel. La tribune disparut dans les assemblées du second empire où chaque orateur parlait de sa place ; elle fut rétablie en 1867.

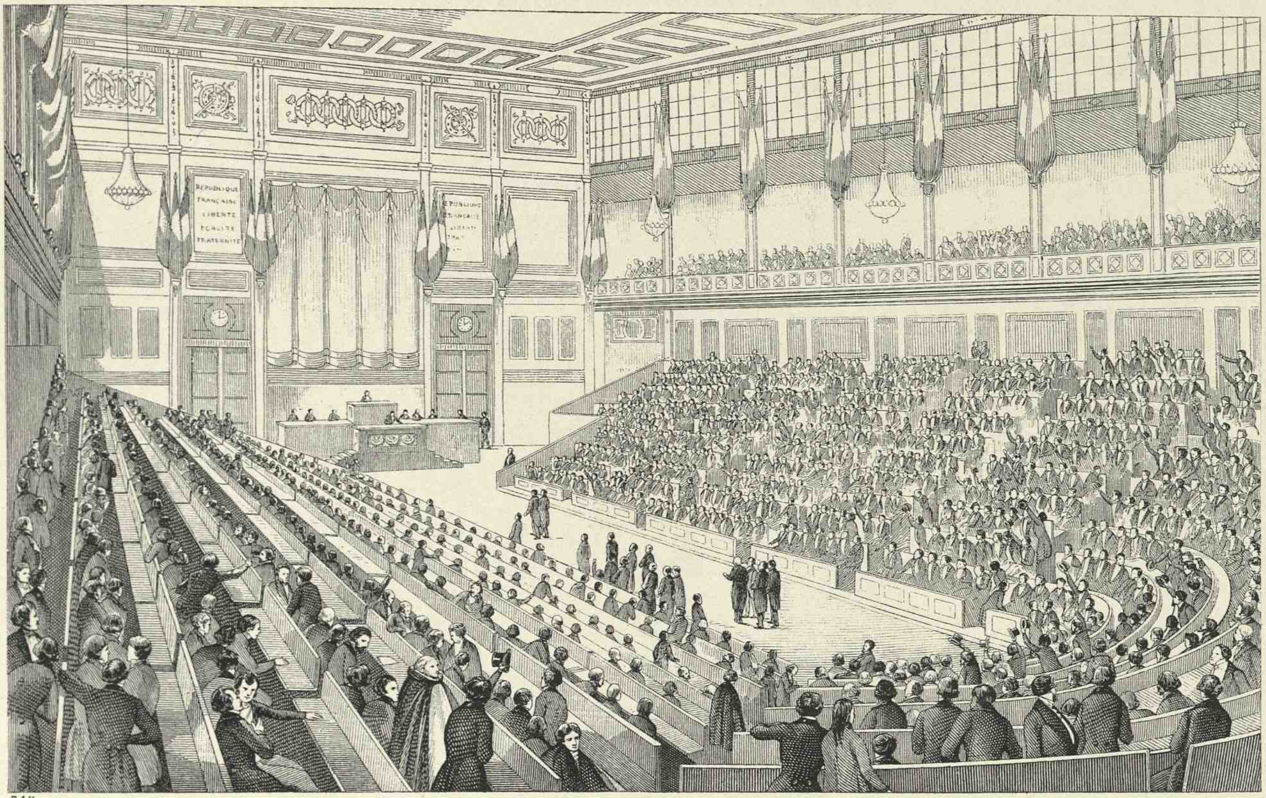
Costume des députés. — « Les députés ne peuvent siéger en séance publique sans être



Costumes de député et de pair sous la Restauration ; d'après des gravures anonymes conservées au département des Estampes de la Bibliothèque nationale.

revêtus de leur costume », avait-il été établi dans la séance du 27 juin 1814. Cette obligation fut peu respectée ; mais un député ne pouvait prendre la parole sans porter le costume officiel. Ce costume était l'habit bleu de roi à boutons et broderies fleurdelisées, culotte et bas ; il comportait l'épée ; celui des pairs, avec le manteau et le chapeau à plumes, rappelait le vêtement des sénateurs impériaux. Le costume, tombé tout à fait en désuétude pendant la monarchie de juillet, reparut sous le second empire. Ce fut alors l'habit de drap bleu avec boutons décorés à l'aigle, le gilet blanc, le pantalon de casimir

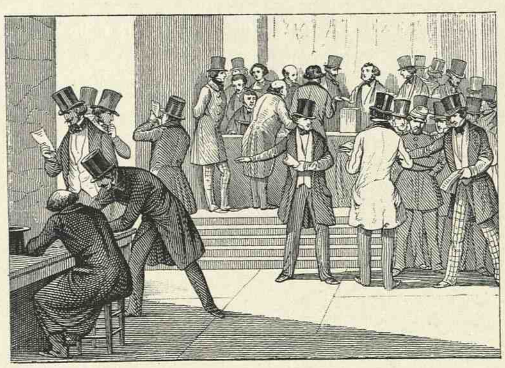
Les Assemblées politiques; opérations électorales.



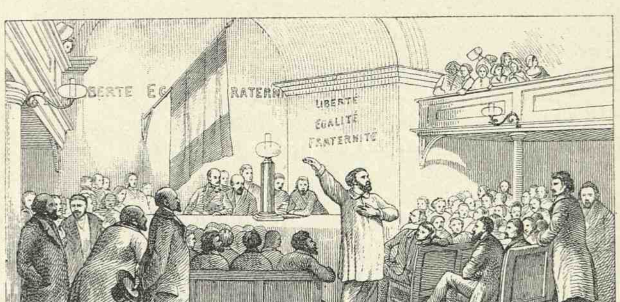
Salle des séances de l'Assemblée nationale en mai 1848 ; d'après une gravure sur bois du journal l'*Illustration*.

blanc, le chapeau bicorne à plumes noires, l'épée. Ce costume n'était pas obligatoire en séance pour les députés. Au contraire, jusqu'en 1870, les sénateurs portèrent en séance le costume de petite tenue qui était, à quelques détails près, le même que celui des députés. Les assemblées républicaines se sont contentées d'insignes distinctifs, portés seulement dans les cérémonies officielles, écharpe tricolore à franges d'or passée en sautoir, décoration ornée des faisceaux de la République surmontée de la main de justice.

Cérémonial législatif. — Dès la Restauration, le président se rendait solennellement en séance; jusqu'en 1848, il fut précédé de vétérans de la garde nationale qui furent remplacés, après la suppression de ce corps, par un détachement d'infanterie de ligne. Avant 1870, l'ouverture des sessions se faisait solennellement; sous les règnes de Louis XVIII et de Charles X, les Chambres allaient au Louvre écouter le discours du trône. Louis-Philippe venait à la Chambre prononcer ce discours; il y parlait le chapeau sur la tête. Sous le règne de Napoléon III, l'ouverture des sessions se fit d'abord aux Tuileries dans la salle des Maréchaux, puis au

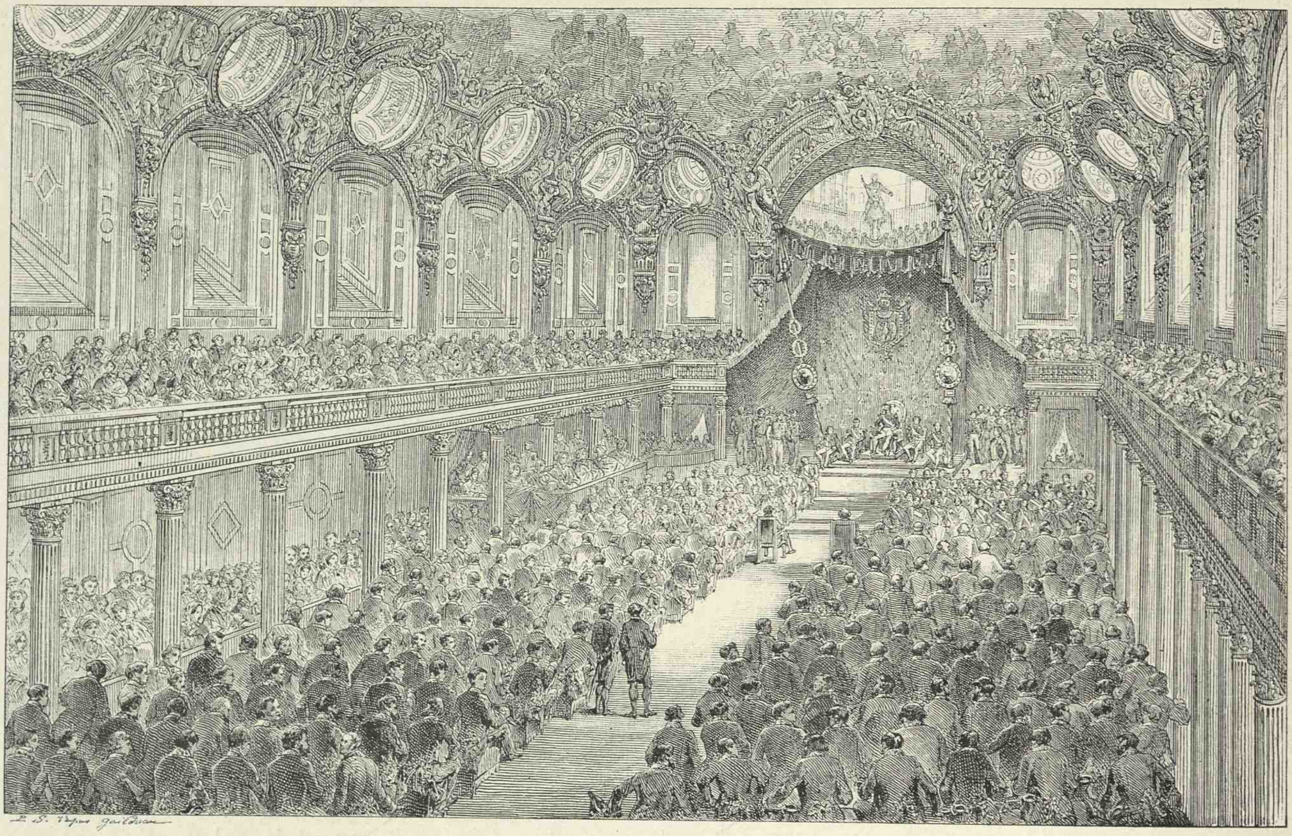


Salle de vote à Paris ; élections d'avril 1848 (*Illustration*).

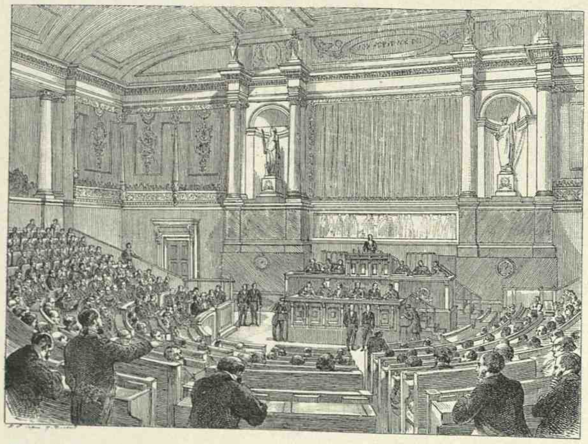


Les débuts de la liberté de réunion ; un club en 1848 (*Illustration*).

Les Assemblées politiques.



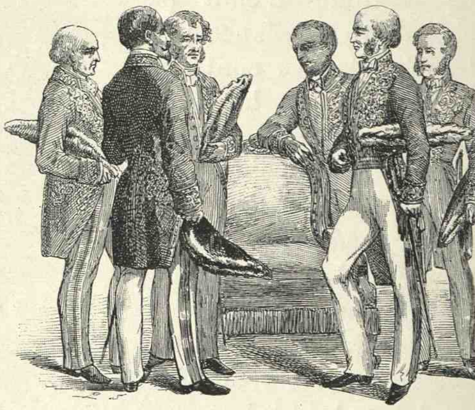
« **Ouverture de la session législative** de 1859 par S. M. l'Empereur dans la nouvelle salle des États au palais du Louvre, le 7 février 1859. »



Première séance du Corps législatif pendant la session de 1862.



Sénateur en petite tenue.



Sénateurs en grande tenue.

Ces vignettes sont reproduites d'après des gravures sur bois du journal l'*Illustration*.

Louvre, dans la salle des États; le souverain y lisait son discours debout sur une estrade au-dessous d'un dais. Dans le cours de la session, les communications entre les deux chambres ou avec le gouvernement se firent jusqu'en 1848 par l'intermédiaire de *messagers d'État*, fonctionnaires qui, revêtus d'un costume spécial, se tenaient pendant toute la séance assis en avant des gradins, en face du président.

Intronisation des chefs d'État. — Louis XVIII prit possession du trône sans cérémonie spéciale, Charles X se fit sacrer avec tout le cérémonial de l'ancien régime. Louis-Philippe vint prêter serment de fidélité à la Charte devant la Chambre;

Les Chefs d'État.



Le roi Charles X (1824-1830).

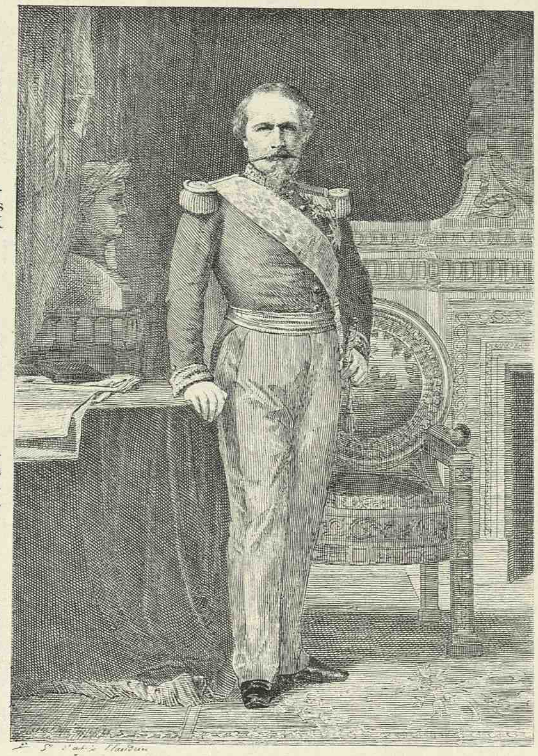


Médaille des députés, argent (face), sous le règne de Charles X (Musée Carnavalet)



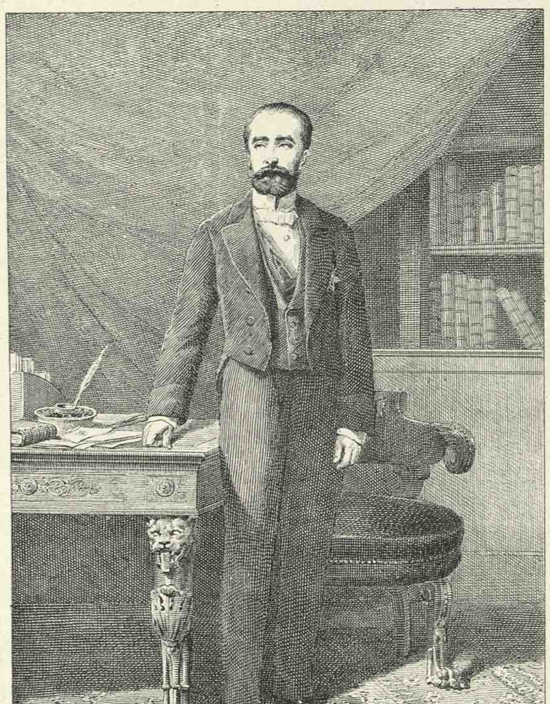
Médaille des députés, argent (face), sous le règne de Napoléon III (Musée Carnavalet).

De ces trois portraits, celui de Charles X a été peint par Ingres en 1829; celui de Napoléon III est l'œuvre de H. Flandrin; celui de S. Carnot est dû à A. Yvon. Tous trois sont conservés au Musée de Versailles.



L'empereur Napoléon III (1852-1870).

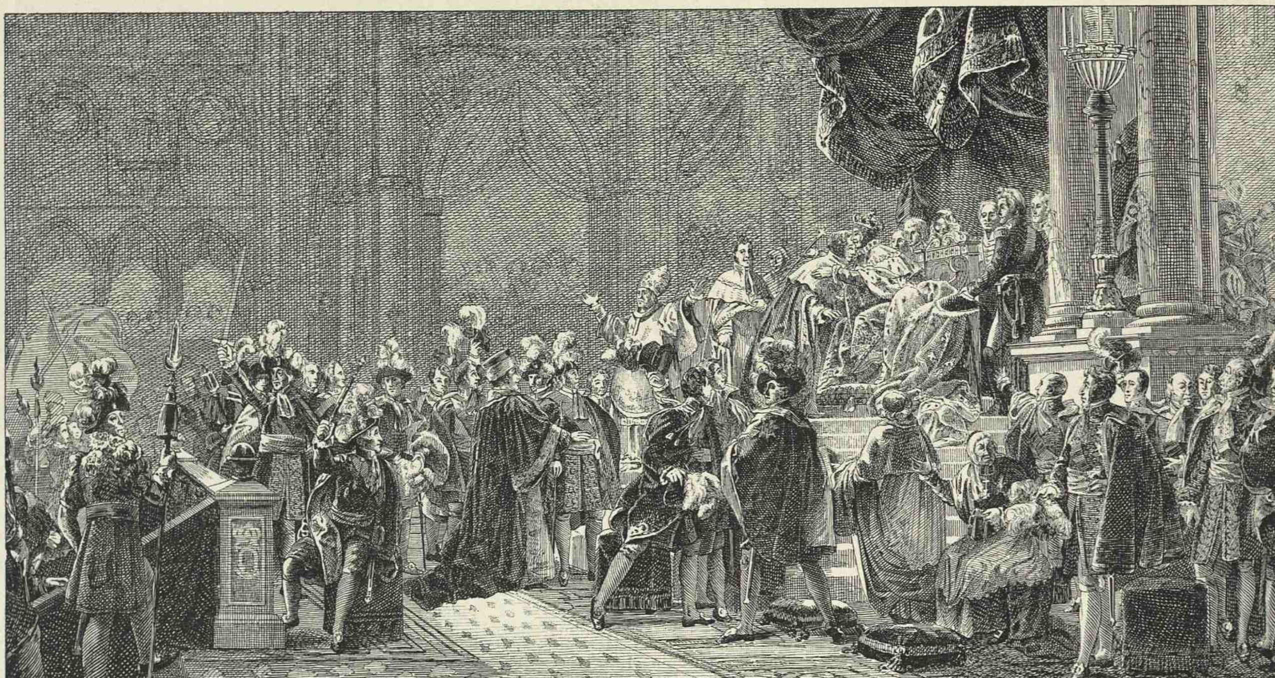
de même le prince Louis Napoléon, élu président de la République par un plébiscite, prêta serment devant l'Assemblée législative. Quand il devint empereur, une députation des assemblées alla lui porter le *sénatus-consulte*, qui établissait le changement de régime. Sous la troisième République, c'est la proclamation à la tribune du Congrès, par le président de cette assemblée, du nom du personnage sur qui s'est porté le choix des votants qui confère ses pouvoirs au chef du gouvernement. De 1815 à 1870, les chefs d'État ont porté dans les cérémonies un costume militaire avec le cordon de grand-croix de la Légion d'honneur; cet insigne est aujourd'hui tout ce qui distingue le chef de l'État.



Le Président de la République S. Carnot (1887-1894).

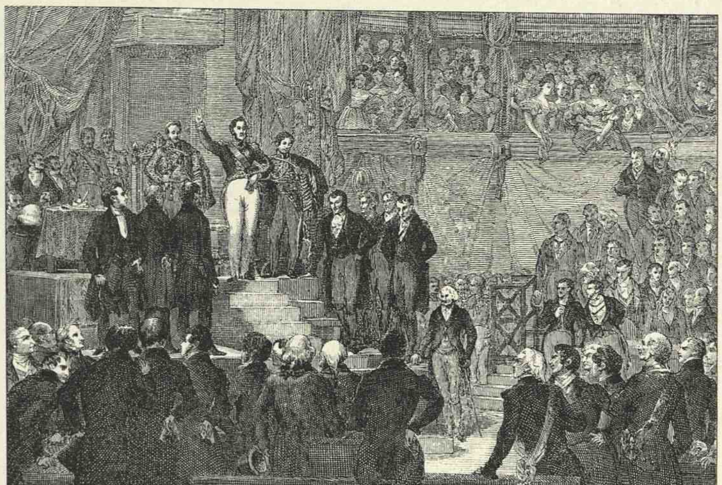
La Cour au XIXe siècle. — Pendant le XIXe siècle, il n'y eut de véritable vie de cour en France que sous le règne de Napoléon III. Quelques bals, de grandes chasses, la célébration des fêtes religieuses et la reconstitution d'anciens usages, comme la consécration des chevaliers de l'ordre du Saint-Esprit, six semaines avant les journées de juillet, tels furent les épisodes les plus saillants de la vie de cour sous les règnes de Louis XVIII et de Charles X. Louis-Philippe se garda bien de rétablir le cérémonial et de reconstituer le personnel des cours de l'an-

Établissement des chefs d'État.



Sacre de Charles X (1824-1830) dans la cathédrale de Reims, le 29 mai 1825, peint par Gérard (1770-1837), conservé au Musée de Versailles.

cien régime. Il s'attacha, suivant le mot de J. Janin, à faire de la cour « la meilleure maison bourgeoise de Paris ». A la différence du roi-citoyen, Napoléon III réorganisa une véritable cour avec grand maréchal, grand chambellan, grand écuyer, grand veneur, grand maître des cérémonies, grand aumônier, maison militaire, garde particulière du souverain (ce furent les *cent-gardes*), maison de l'impératrice, maison du prince impérial; les domestiques, nombreux, reçurent une livrée brillante, les écuries impériales furent renommées pour la qualité des chevaux et l'élégance de la carrosserie. Les visites des souverains étrangers, les expositions universelles furent l'occasion de fêtes brillantes; des bals et de grandes chasses en étaient

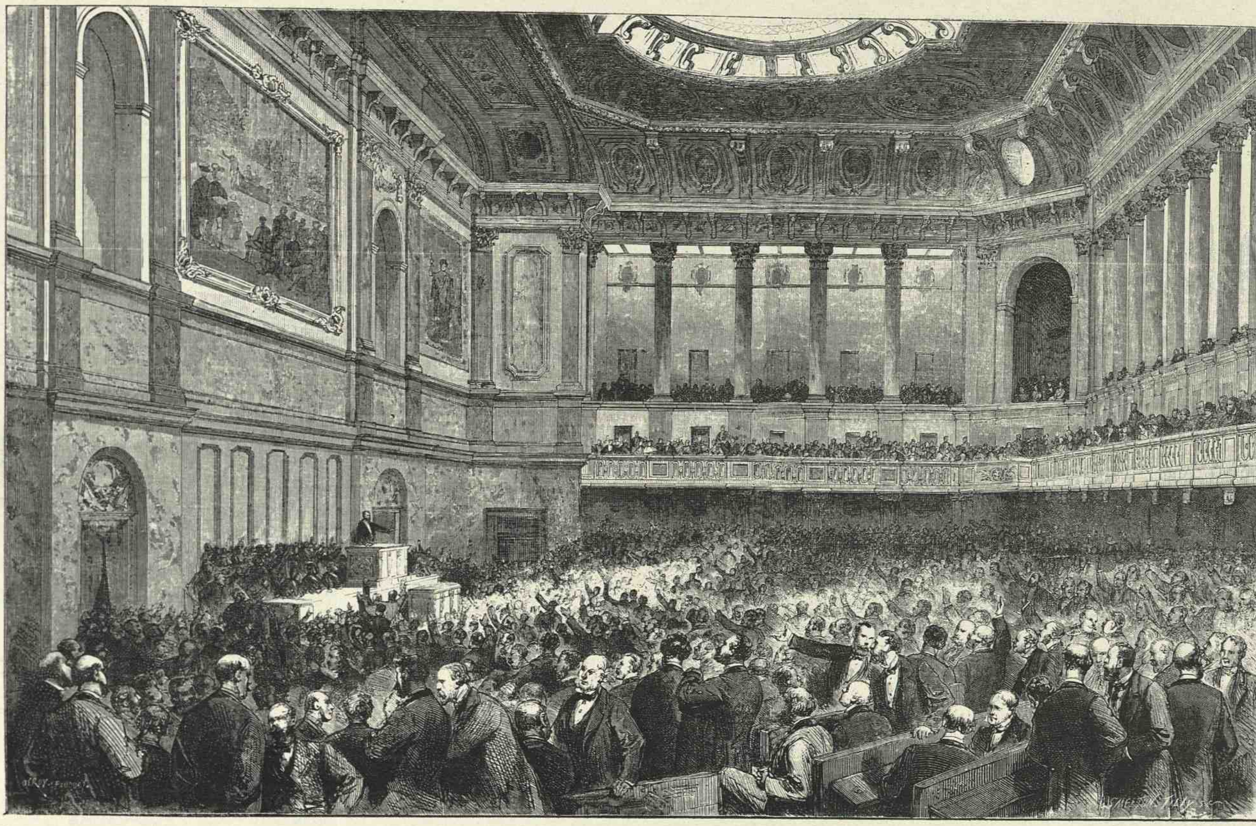


Louis-Philippe (1830-1848) prêtant serment devant la Chambre des députés, de maintenir la Charte de 1830, le 9 août 1830; d'après le tableau d'E. Dévéria (1805-1865), conservé au Musée de Versailles.

les principaux éléments. Les souverains résidaient pendant la plus grande partie de l'année aux Tuileries; mais ils passaient la belle saison à Saint-Cloud, où la vie était très simple; à Fontainebleau, où les promenades en forêt et les repas sur l'herbe étaient les distractions principales; à Compiègne, à la fin de l'automne, où il était d'usage de convier les artistes, les savants et les écrivains les plus renommés de l'époque. A Paris, comme dans les résidences d'été, l'étiquette était peu rigoureuse.

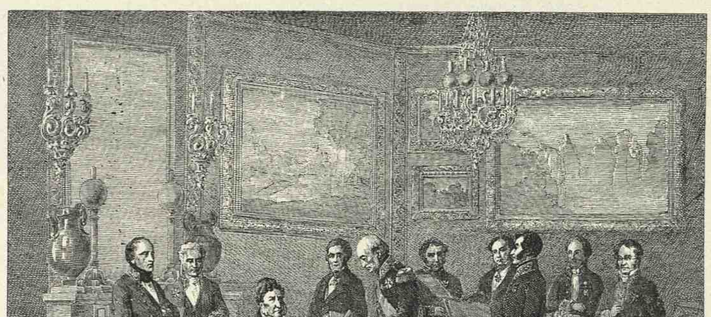
Fêtes publiques. — Jusqu'en 1848, il fut d'usage de célébrer la Saint-Louis; le second empire adopta, comme fête nationale, la date anniversaire de la naissance de Napoléon I[er]; la troisième République commémore le souvenir

Établissement des chefs d'État.



Proclamation de J. Grévy comme président de la République par le président du Congrès, dans la salle des séances du Congrès au palais de Versailles, le 30 janvier 1879 ; d'après une gravure sur bois du journal l'*Illustration*.

de la prise de la Bastille. Le fonds commun à toutes ces cérémonies a consisté dans des fêtes foraines, des jeux publics, des concerts, des bals en plein air, des illuminations. Il faut y ajouter, à l'époque de la Restauration, des distributions de comestibles et de liquides ; sous le second empire, on donna quelquefois au Champ-de-Mars des pantomimes militaires représentant des scènes des guerres de l'époque. De nos jours, une revue militaire est l'élément principal de ces fêtes.



Séance du Conseil des ministres, tenue au palais des Tuileries le 15 août 1842 ; d'après le tableau peint par C. Jacquand (1805-1878), conservé au Musée de Versailles.

La justice. — Le premier empire avait donné un uniforme à tous les fonctionnaires. La tendance commune à la plupart des administrations publiques pendant tout le XIXe siècle a été l'abandon de tout vêtement distinctif. Plus que tous les autres corps de l'État, la magistrature est restée fidèle dans l'exercice de ses fonctions au port de son costume ; l'appareil extérieur des jugements n'a guère changé depuis la Restauration. Ce qui s'est modifié le plus, c'est le système pénal. D'abord en 1836 fut

La vie de cour.



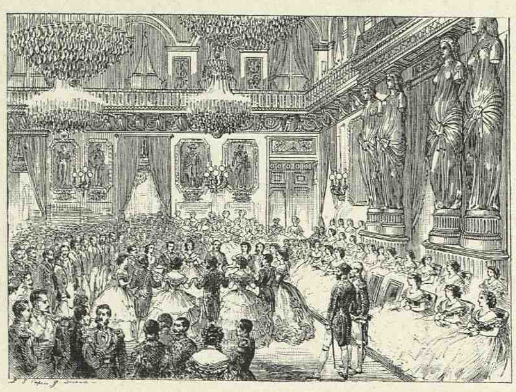
Réception des ambassadeurs du roi de Siam au palais de Fontainebleau par l'empereur Napoléon III et l'impératrice Eugénie, le 27 juin 1861; d'après le tableau peint par Gérôme (1824-1904), conservé au Musée de Versailles.



Livrée impériale à la française : postillon et garçon d'attelage.



Livrée impériale à l'anglaise : courrier.



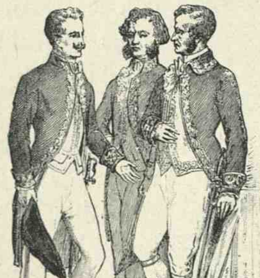
Premier grand bal donné au palais des Tuileries dans la salle des Maréchaux, en 1860.



Livrée impériale à l'anglaise : garçon d'attelage.



Livrée impériale à la française : cocher et piqueur.



Costumes de cour.



Costume de cour, d'après le portrait de la princesse Mathilde (1820-1904), peint par E. Dubufe (1820-1883) en 1861 (Musée de Versailles).



Livrée impériale à l'anglaise : postillons.

Les vignettes qui ne sont pas accompagnées de leur provenance sont reproduites d'après des gravures sur bois du journal l'*Illustration* (1860).

Fêtes publiques.



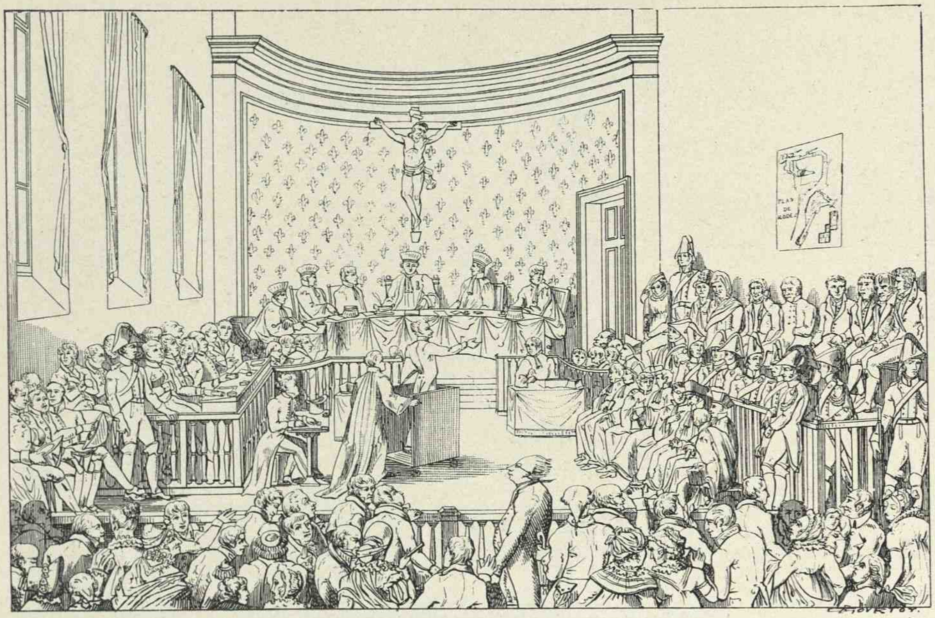
Distribution de vivres, d'après un tableau peint par Boilly (1761-1845), exposé au Salon de 1822 (collection Denière).



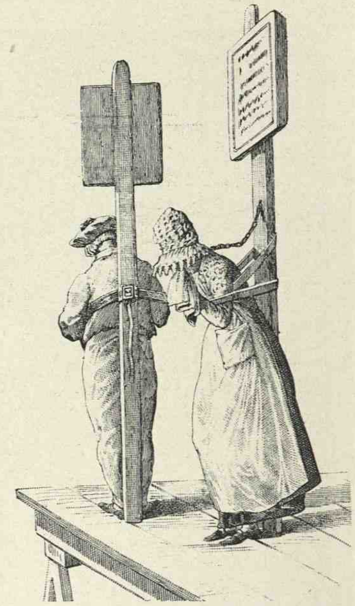
La première Fête nationale du 14 Juillet à Paris, sur la place de la République ; d'après le tableau peint par M. Roll (Musée de la Ville de Paris).

supprimée la *chaîne des forçats*, et l'on n'eut plus le lamentable spectacle de ces misérables, enchaînés deux par deux, par série de vingt ou trente, assis dos à dos, les jambes pendantes sur

La Justice.



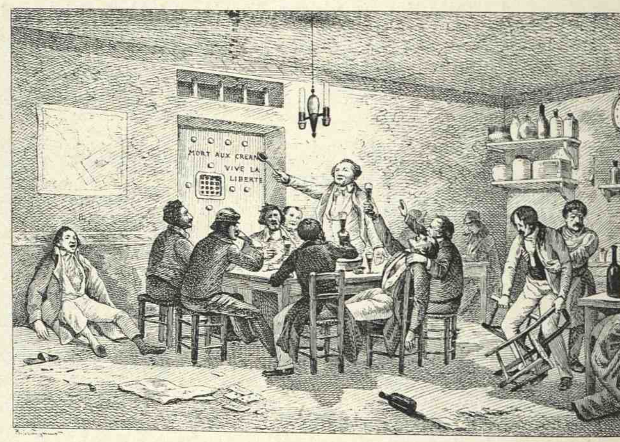
Séance d'une cour d'assises sous la Restauration; le procès Fualdès à Albi en 1817; d'après une gravure au trait de Normand fils, conservée au département des Estampes de la Bibliothèque nationale (collection Hennin).



L'exposition au pilori sous la Restauration, châtiment des « petits voleurs »; d'après un dessin de Philipon (1802-1862), lithographié par Wattier (1800-1868), extrait d'un album intitulé *Compensations*.



La prison pour dettes sous la Restauration; le bain du créancier.



La prison pour dettes sous la Restauration : le café des prisonniers.

La prison pour dettes était, sous la Restauration, établie à Sainte-Pélagie; elle fut en 1826 transférée rue de Clichy. Ces deux vignettes sont reproduites d'après des lithographies de V. Adam (1801-1867).

de longues charrettes et voyageant ainsi à travers toute la France pour gagner les ports où étaient installés les *bagnes*. Le bagne lui-même fut aboli en 1854 et les condamnés aux travaux forcés furent désormais transportés aux colonies ; avec le bagne disparurent les fers, la casaque et le bonnet, rouge pour les condamnés temporaires, vert pour les condamnés à perpétuité, signes auxquels on reconnaissait alors les forçats. Le régime pénitentiaire s'est également transformé ; avant 1840, les prisonniers vivaient dans la plus singulière promiscuité ; il y avait telle prison, comme Sainte-Pélagie à Paris, où les détenus qui, quelquefois encore, couchaient deux dans le même lit, faisaient leur toilette à une fontaine dans la cour, n'avaient point de réfectoire, et quand il pleuvait, se tenaient en commun dans une vaste salle, sans y être astreints à aucune occupation. C'est vers cette date que fut introduit en France le *régime cellulaire;* la comparaison d'une cellule à la Conciergerie, seule prison où ce régime existât avant 1840, et d'une cellule de la prison récemment construite à Fresnes (Seine), rendra sensibles les modifications apportées au régime des prisons, dans la seconde moitié du XIXe siècle. En 1867, fut sup-

Le Bagne.



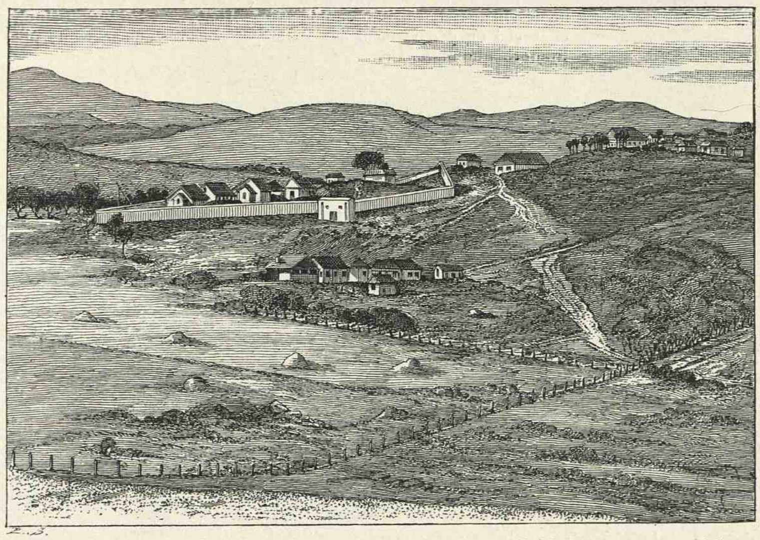
La chaîne, dans les premières années du règne de Louis-Philippe (1830-1848); d'après une lithographie de V. Adam (1801-1867).



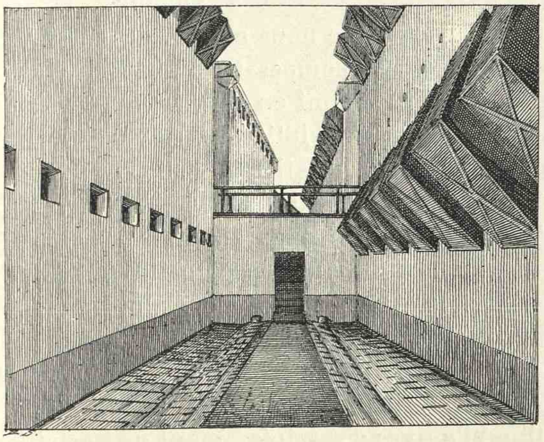
Le ferrement des forçats en 1836; d'après une gravure en taille-douce de Debout, extraite de *Bagnes, prisons et criminels*, par Appert.



Forçats en 1830; d'après une lithographie de H. Gaugain, extraite de *Les Bagnes*, par M. Alhoy.

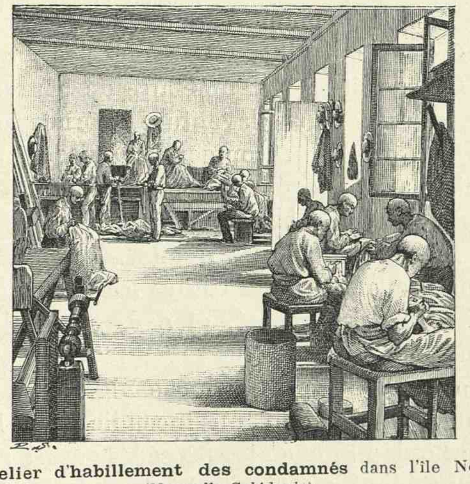


Camp à Bourail (Nouvelle-Calédonie) pour les forçats employés aux travaux publics à l'intérieur de l'île.



Préau dans la maison de détention des condamnés à Nouméa (Nouvelle-Calédonie).

Les trois vignettes, **Camp à Bourail, Préau des condamnés à Nouméa, et Atelier d'habillement des condamnés**, ont été dessinées d'après des photographies conservées à la Bibliothèque de l'Office colonial à Paris.

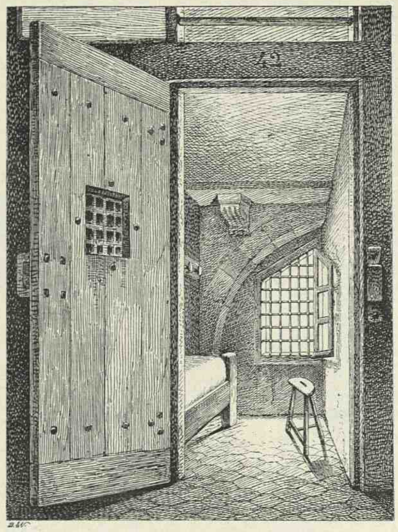


Atelier d'habillement des condamnés dans l'île Nou (Nouvelle-Calédonie).

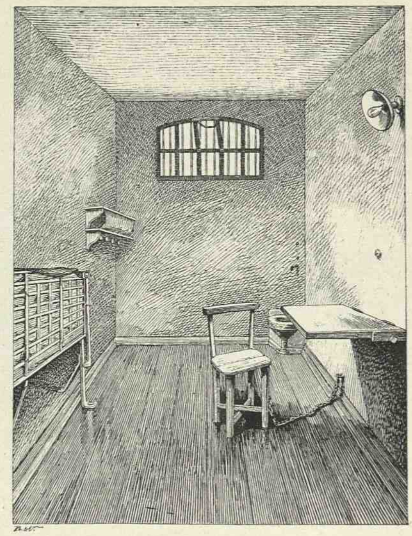
La Police. — Les Prisons.



Sergent de ville sous la Restauration (Rey et Féron).



Cellule de la Conciergerie en 1831, d'après un dessin de Collard, lithographié par F. Hunty, conservé au département des Estampes de la Bibliothèque nationale.



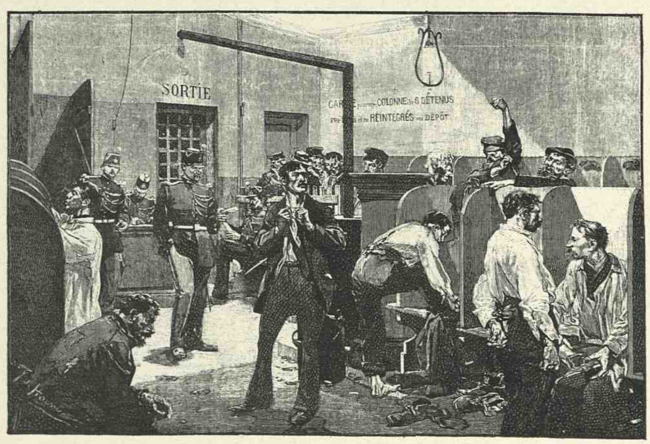
Cellule de la prison départementale de Fresnes (Seine), construite par M. H. Poussin ; d'après une photographie.



Gardien de la paix sous le second empire (Rey et Féron).



Gardien de la paix sous la seconde République (Rey et Féron).



Détenus se préparant à la prise des mesures nécessaires à l'établissement des fiches anthropométriques, d'après une gravure sur bois du journal l'*Illustration* (1889).



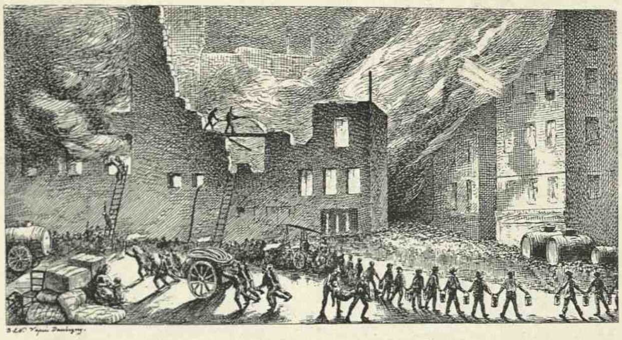
Gardien de la paix (tenue actuelle), d'après une photographie.

primée la *prison pour dettes,* curieuse prison, comme on en pourra juger par nos deux gravures, où l'on voit les détenus faire un mauvais parti au créancier qui s'aventure imprudemment au milieu d'eux, ou tromper l'ennui de leur captivité par de joyeuses séances au café installé pour eux dans la prison.

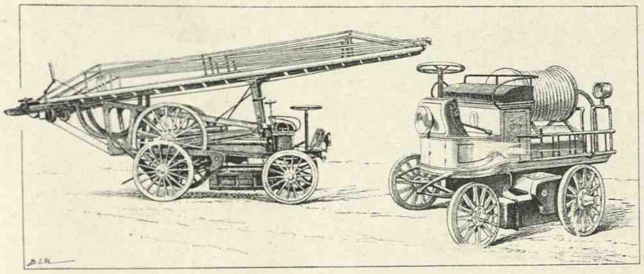
La lutte contre les fléaux. — Le XIXe siècle a énergiquement lutté contre les fléaux auxquels l'homme est exposé, et dans ce combat, il a appelé à lui toutes les ressources de la science. Voyez dans cette curieuse vignette de Daubigny, représentant un incendie sous le règne de Louis-Philippe, les procédés encore rudimentaires dont on disposait alors pour combattre le feu, et comparez-les avec cette pompe à vapeur, et ces énormes tuyaux que nous montre le tableau de Detaille, ou ces pompes-automobiles et ces échelles roulantes dont on dispose aujourd'hui. D'autre part, dans la lutte que poursuit contre la maladie l'administration hospitalière, quelle différence entre cette salle de l'Hôtel-Dieu sous la Restauration, avec ces lits à courtines entassés les uns auprès des autres, et cette salle de la Maternité, largement aérée, éclairée à l'électricité, avec ses lits de fer, groupés autour de cette table, fleurie d'une plante d'appartement.

Transformations de Paris. — Le XIXe siècle a continué l'œuvre d'assainissement de nos villes, entreprise au XVIIIe siècle par les intendants;

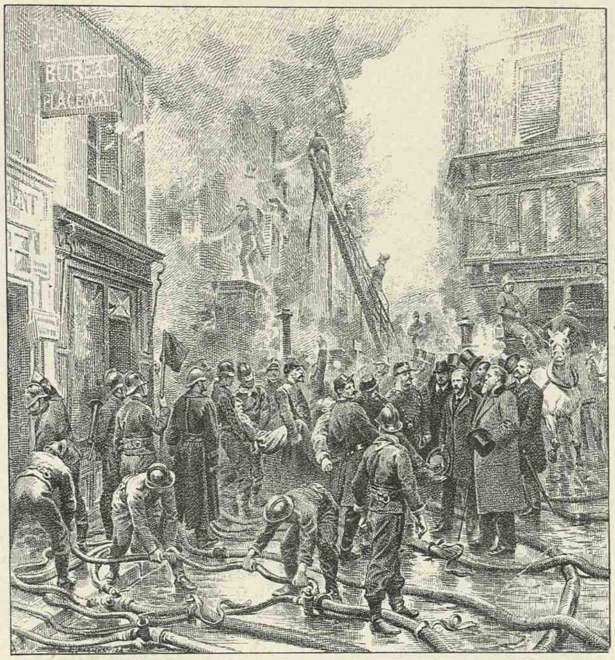
Les incendies. — Les hôpitaux.



Incendie en 1846, d'après une gravure sur bois de P. Daubigny, (1817-1878), extraite de *Le Diable à Paris*.

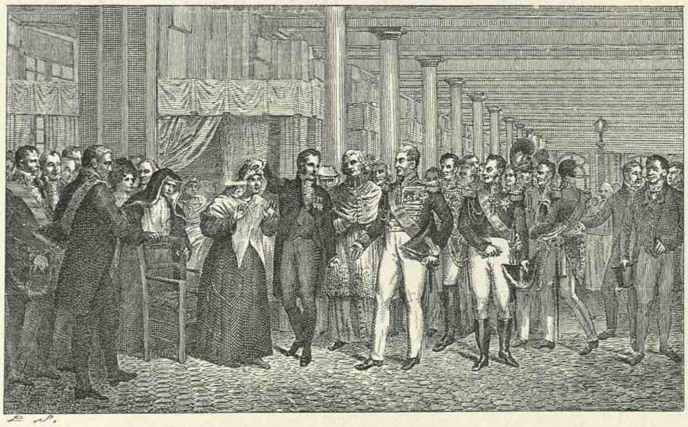


Pompe et échelle électriques du régiment des sapeurs-pompiers de Paris (Caserne du Vieux-Colombier).

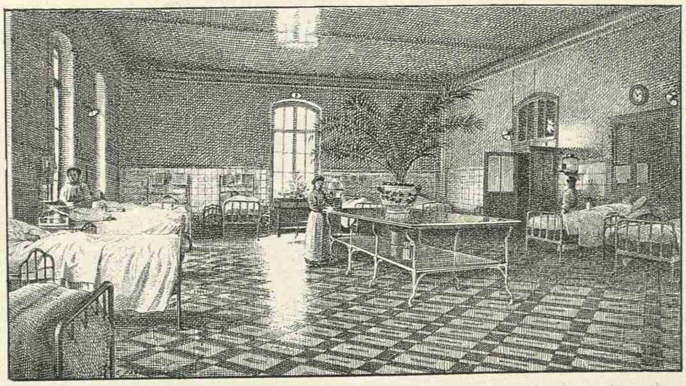


Incendie à Paris à la fin du XIXe siècle, d'après le tableau de M. Detaille, *Victimes du devoir*, ayant figuré au Salon de 1894 (Musée de Versailles).

mais, nulle part, cette œuvre n'a peut-être été plus sensible qu'à Paris. Commencée sous le règne de Louis-Philippe, elle fut vigoureusement poursuivie sous le second empire par le préfet Haussmann et elle se continue de nos jours. Dégagement des monuments publics, percement de voies droites et larges souvent bordées d'arbres ; nivellement des rues trop accidentées du vieux Paris ; créations de places, de squares et de promenades publiques, disposées sur le modèle des jardins anglais ; établissement de ponts sur la Seine, ponts suspendus sous le règne de Louis - Philippe, ponts de pierre ou ponts de fer depuis 1848 ; constructions d'édifices d'utilité publique, tels que les halles centrales, l'Hôtel-Dieu, les écoles ; adduction de l'eau nécessaire à la population parisienne ; substitution, dès le règne de Charles X, de l'éclairage au gaz à l'éclairage à l'huile, puis introduction de l'éclairage électrique ; tous ces travaux ont entièrement modifié l'aspect de

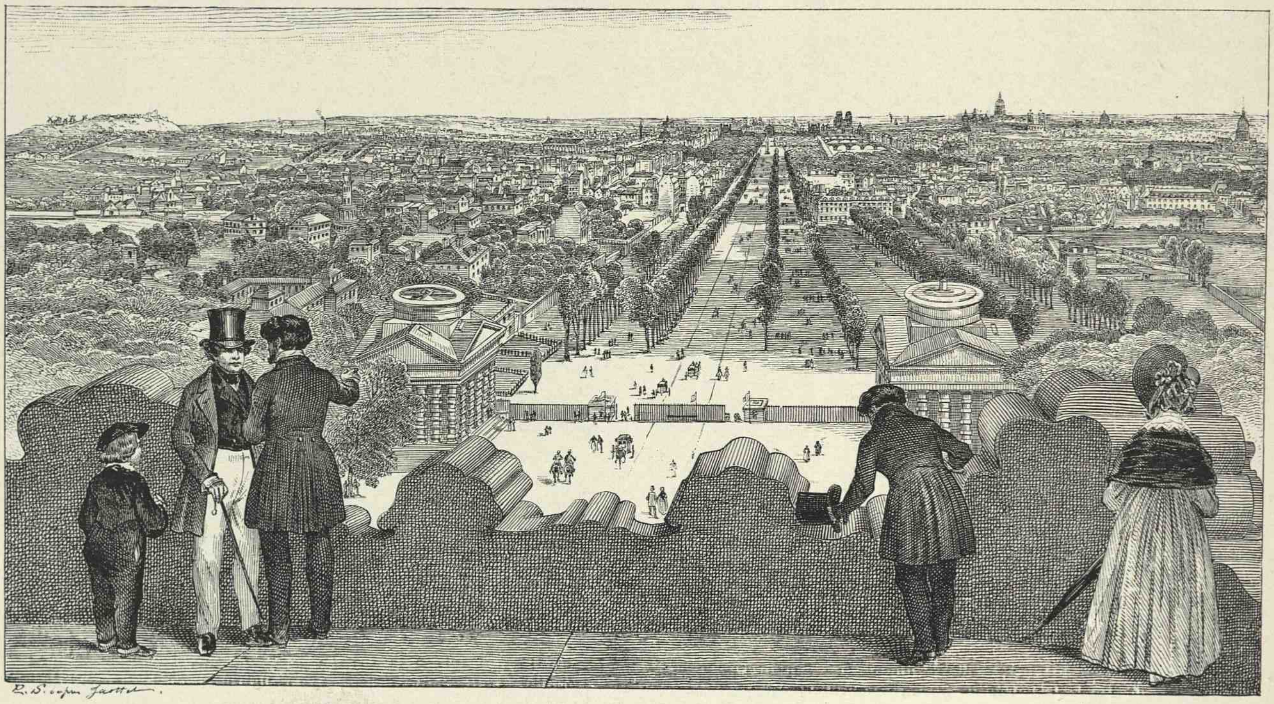


Hôpital sous la Restauration ; opération de la cataracte faite en présence de Charles X par Dupuytren, dans une salle de l'Hôtel-Dieu, à Paris (Musée Carnavalet).

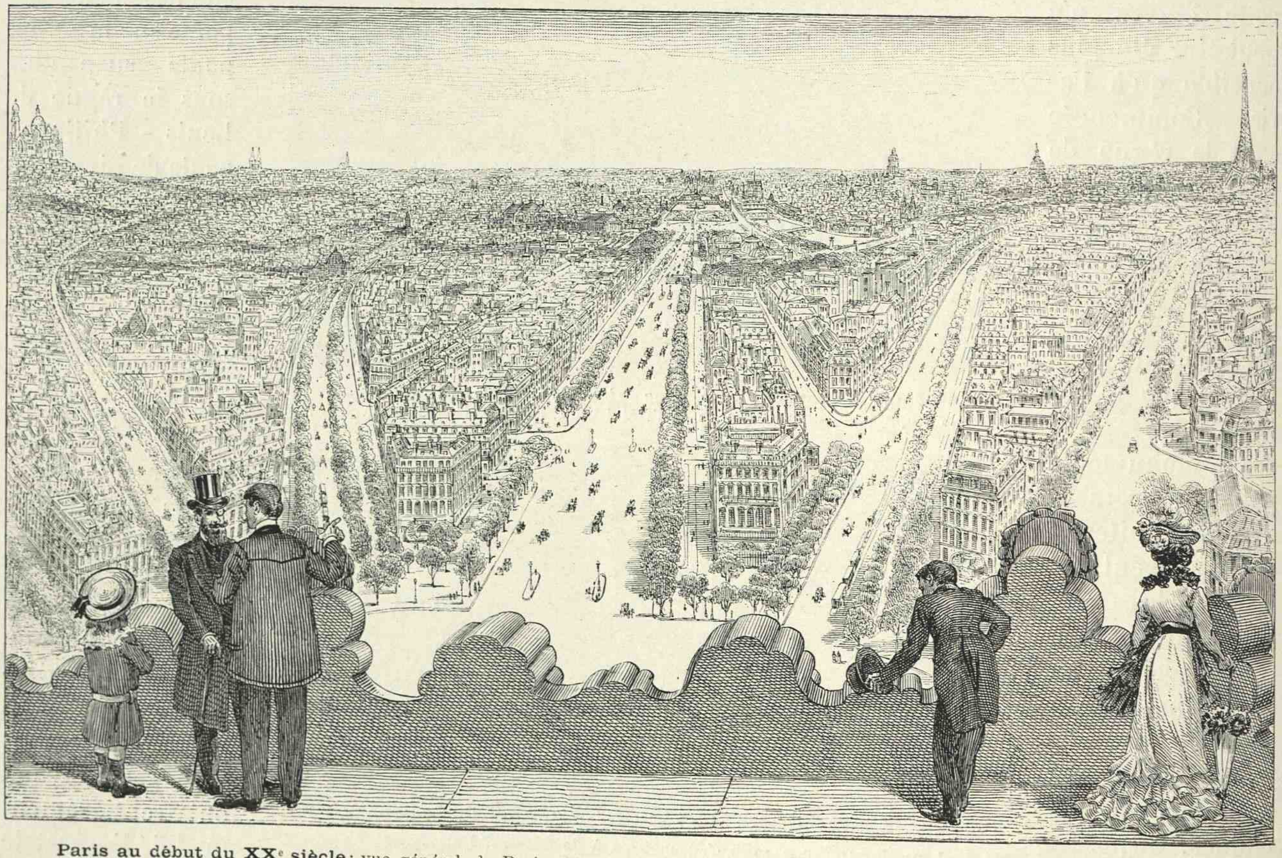


Hôpital moderne ; une salle d'accouchées à la Maternité de Paris ; d'après une photographie.

Transformations de Paris.



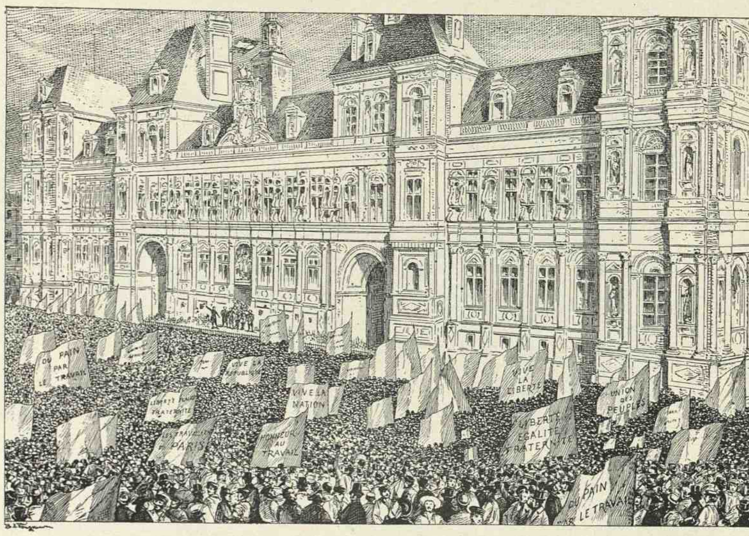
Paris sous le règne de Louis-Philippe (1830-1848); vue générale de Paris prise du haut de l'Arc de triomphe de l'Étoile en 1839; d'après un dessin de Jacottet, lithographié par Gihaut, conservée au département des Estampes de la Bibliothèque nationale.



Paris au début du XXe siècle; vue générale de Paris prise du même endroit que la précédente en 1902; d'après une photographie.

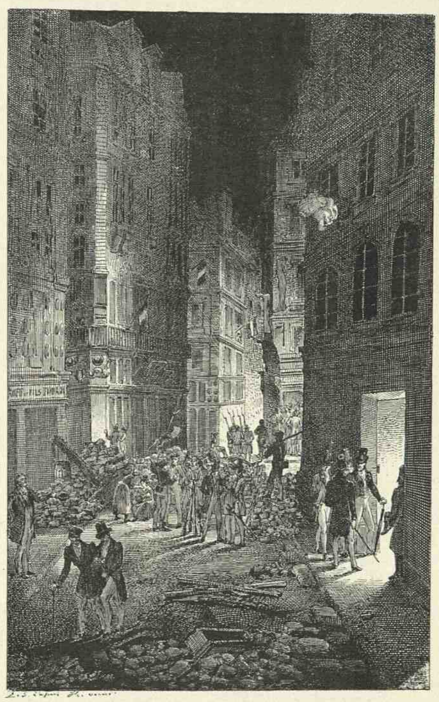
L'opposition.

Paris. Enfin la sécurité a été garantie par l'accroissement du nombre des *gardiens de la paix*, d'allure aujourd'hui plus martiale que leurs prédécesseurs de la Restauration; c'est à partir de 1854 qu'ils remplacèrent, pour la garde de Paris, les postes de soldats de ligne disséminés dans les différents quartiers de la ville.



Manifestation devant l'Hôtel de Ville de Paris, le 17 mars 1848; d'après une gravure sur bois du journal l'*Illustration*.

L'opposition. — L'opposition au régime établi s'est manifestée pendant les deux premiers tiers du XIXe siècle par des agitations qui ont imprimé à cette période un caractère spécial. Sous la Restauration, les enterrements d'hommes politiques furent, de la part de la jeunesse libérale, l'occasion de bruyantes manifestations. Avec l'année 1827, apparurent les premières barricades. La guerre de rues devint alors la principale forme d'opposition au gouvernement jusqu'au jour où l'insuccès de la Commune eut démontré l'impossibilité pour les troupes d'insurgés de résister derrière des barricades à une armée organisée. Depuis ce jour, l'opposition s'est bornée, au moins extérieurement, à des manifestations tumultueuses sur la voie publique, facilement dissipées par les corps de police. Les attentats anarchistes, tentatives de destruction d'immeubles à l'aide d'explosifs, ont constitué une autre forme de la lutte contre les gouvernements établis. Les partis d'opposition se sont créé des emblèmes qu'ils ont opposés aux emblèmes officiels; c'est ainsi qu'en face du drapeau tricolore, les insurgés, sous la monarchie de juillet, arboraient le drapeau rouge ou le drapeau noir.



Barricades : le duc d'Orléans parcourant les rues de Paris le soir du 29 juillet 1830; d'après un tableau peint par Horace Vernet (1789-1863), conservé au Musée Carnavalet.

La répression de l'opposition. — De leur côté, les gouvernements ont lutté contre l'opposition, par des arrestations opérées par la police et les gendarmes, des visites domiciliaires, des perquisitions, des saisies ou des destructions du matériel d'imprimerie quand il s'agissait de réprimer les infractions aux lois sur la presse, par l'exécution confiée à l'armée des décisions gouvernementales, enfin par la répression à main armée des émeutes, suivie souvent d'exécutions sommaires. La lutte contre l'émeute était confiée avant 1870 à un corps spécial, la *garde nationale*, composée de citoyens chargés de faire respecter la loi; c'était une véritable petite armée, astreinte au port d'un uniforme militaire, subdivisée en infanterie, cavalerie, artillerie; elle était, sous la monarchie censitaire, passée souvent en revue par le roi, et les cris que l'on poussait sur le passage du souverain étaient un des indices les plus sûrs de l'opinion publique. Dans la lutte contre l'émeute, elle était, au besoin, secondée par l'armée de ligne.

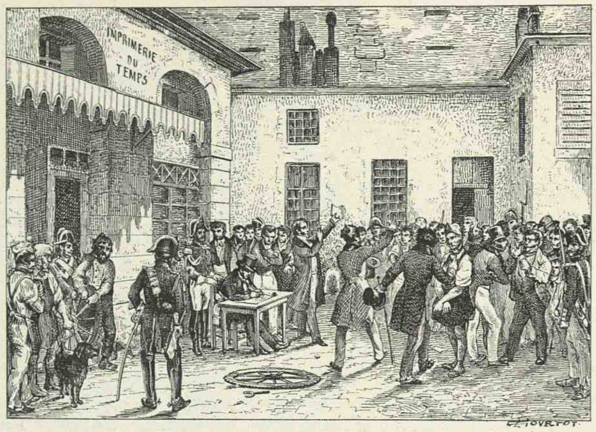
La lutte contre l'opposition; la garde nationale sous le règne de Louis-Philippe.



Grenadier (grande tenue).



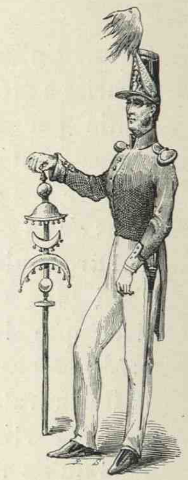
Officier de grenadier.



Saisie des presses du journal « le Temps » en 1830; d'après un dessin de V. Adam (1801-1867), lithographié par Delaporte.



Voltigeur en petite tenue.



Musicien.



Garde nationale de la banlieue.



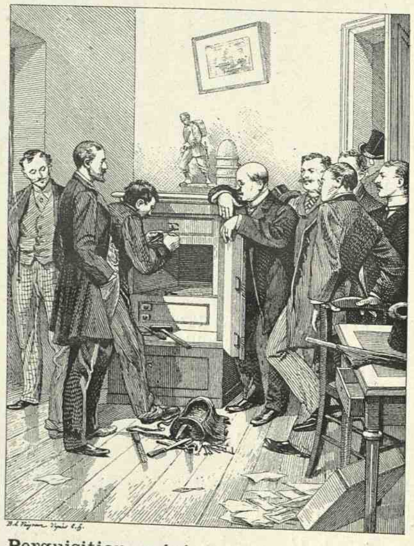
Prise de la barricade de la rue Saint-Maur, le 16 mai 1870; d'après une gravure sur bois du journal l'*Illustration*.



Garde national non encore en uniforme, dit *biset*.



Officier d'état-major.



Perquisition opérée au siège de la Ligue des Patriotes, en 1889, d'après une gravure sur bois du journal l'*Illustration*.



Porte-étendard.

Les gravures qui ne sont point accompagnées de la mention de leur provenance sont reproduites d'après une suite lithographiée par V. Adam.



Un ange; fragment d'une peinture murale d'H. Flandrin (1809-1864) dans l'église Saint-Germain-des-Prés, à Paris.



La Vierge Marie, d'après une peinture de D. Ingres (1780-1867), dite la *Vierge à l'hostie*, exécutée en 1860.

Cette figure et celles qu'on trouvera sur cette page ont pour objet de donner une idée de l'iconographie religieuse en France au XIXe siècle.



Le prophète Moïse; fragment d'une des peintures murales d'H. Flandrin (1809-1864) dans l'église Saint-Germain-des-Prés, à Paris.



Médaille de mariage sculptée par M. Roty (Musée du Luxembourg).



Médaille de première communion (Cabinet des Médailles).

CHAPITRE XIV

L'Église au XIXe siècle en France.

L'iconographie religieuse au XIXe siècle. — Les peintres français au XIXe siècle ont fait, soit pour achever la décoration d'églises anciennes, soit pour orner les murailles de nouveaux édifices, d'importantes compositions religieuses; les sculpteurs ont eu leur part également dans ces travaux; néanmoins, peu d'œuvres originales ont été produites, et les conceptions mêmes des plus grands artistes ne se sont point généralisées. Aussi, l'iconographie religieuse du XIXe siècle, avec ses types le plus souvent conventionnels, reste-t-elle inférieure à celle des époques qui ont précédé notre temps. Les dogmes nouveaux introduits dans la religion n'ont guère inspiré jusqu'à présent nos artistes, et les effigies du « Sacré-Cœur de Jésus » ou de « l'Immaculée-Conception » destinées à figurer d'ailleurs de pures conceptions théologiques,



Le « **Sacré-Cœur de Jésus** »; modèle appartenant à M. Peaucelle-Coquet.



« **L'Immaculée-Conception** »; modèle appartenant à M. Peaucelle-Coquet.

Costumes ecclésiastiques. — Objets du culte.



Ostensoir exécuté sur les dessins de Viollet-le-Duc (1814-1879), pour la cathédrale de Paris.



Curé de campagne sous le règne de Louis-Philippe, d'après un tableau de F. Grenier (1793-1867), lithographié par A. Maurin.



Ciboire exécuté sur le dessin de Viollet-le-Duc (1814-1879), pour la cathédrale de Paris.

n'ont guère été que des œuvres ennuyeuses et sans style.

Costumes ecclésiastiques. — Les vêtements liturgiques ont conservé leurs formes traditionnelles; on n'y peut guère signaler que des modifications de détail; la barrette, fort élevée au début de la Restauration, a repris à la fin du siècle une forme basse et variée; les gravures de la même époque nous montrent les prêtres revêtus de surplis à tout petits plis sur les ailes. Aux grandes cérémonies, les prélats apparaissent revêtus de chapes et de chasubles qui le cèdent peu en magnificence aux pièces conservées dans nos musées. Pour le costume ordinaire, la loi du 18 germinal an X avait statué que tous les ecclésiastiques seraient habillés à la française et en noir; les évêques étaient autorisés à ajouter à ce vêtement la croix pectorale et les bas violets; mais une décision ministérielle du 14 novembre 1806 permit aux ecclésiastiques de continuer à porter la soutane comme ils faisaient avant la Révolution. L'habit prescrit par la loi du 18 germinal an X, en usage encore au commencement de la Restauration, fut ensuite entièrement abandonné; par contre *le chapeau à la française* a peu à peu remplacé le chapeau à haute forme que plus d'un prêtre de campagne portait encore au début du second Empire. A part les missionnaires et quelques moines, les ecclésiastiques français

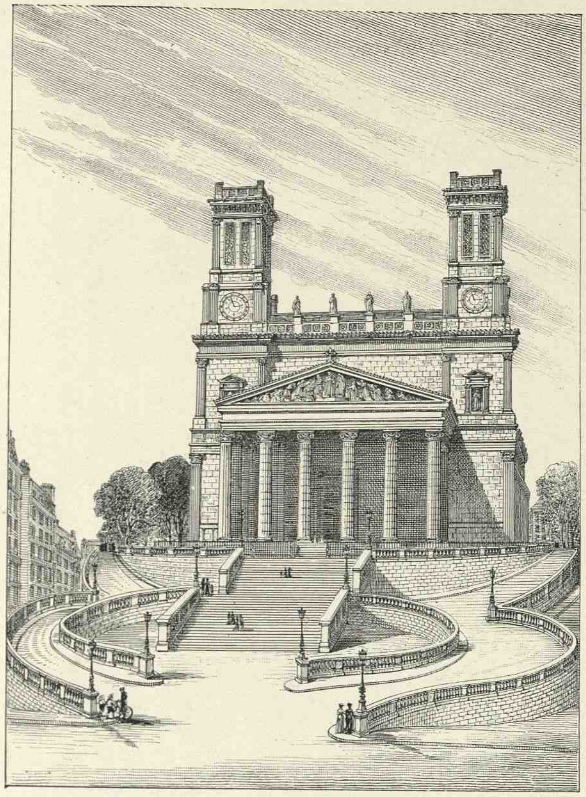


Ecclésiastique sous la Restauration, d'après une lithographie de Marlet (1771-1847), exécutée en 1816.

au XIXe siècle se sont rasé le visage. Il n'y a guère eu d'innovation non plus dans les costumes des congrégations d'hommes qui se sont fondées au cours du siècle dernier; ceux que les ordres féminins ont adoptés ne diffèrent le plus souvent des vêtements portés par les ordres religieux du XVIe et du XVIIe siècle que par des modifications de détail, couleur des tissus, forme du voile, chapelet, ornements accessoires.

Édifices et objets du culte. — De nombreuses églises ont été construites, sans qu'un style original ait pu être imaginé. Les édifices religieux élevés à l'époque de la Restauration sont de mauvaises copies des temples romains, plus ou moins heureusement adaptées aux nécessités du culte catholique. Sous le règne de Louis-Philippe, on imita d'abord les anciennes basiliques romaines ; puis, lorsque l'art du moyen âge eut été remis en honneur, on attribua aux églises les formes du style gothique d'abord, du XIIIe siècle de préférence, puis du roman. Quelques tentatives aussi furent faites pour approprier le style de la Renaissance française aux édifices du culte. A l'intérieur, les églises ont été le plus souvent débarrassées des ornements postiches que les âges précédents y avaient accumulés; mais trop souvent les chapelles des saints les plus vénérés sont encombrées encore de bannières et d'ex-voto. Lorsqu'on

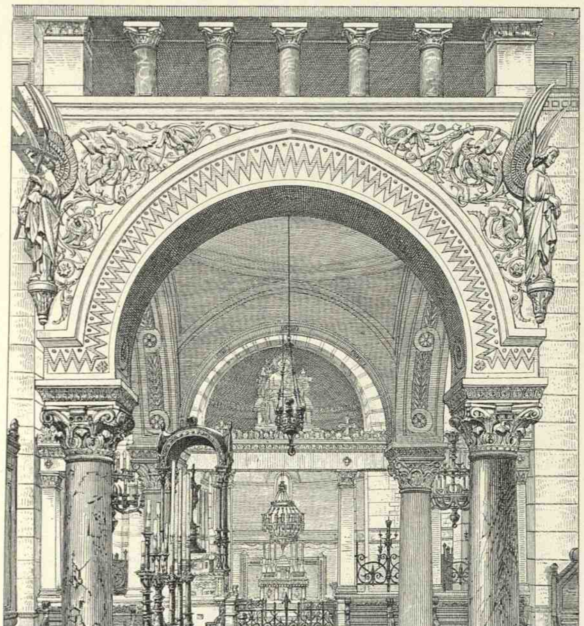
Édifices religieux.



Façade de l'église Saint-Vincent-de-Paul, à Paris, commencée en 1824 par Lepère (1761-1844), et terminée en 1844 par Hittorf (1792-1867).



Façade de l'église de la Trinité, à Paris, construite de 1863 à 1867 par Ballu (1817-1885).

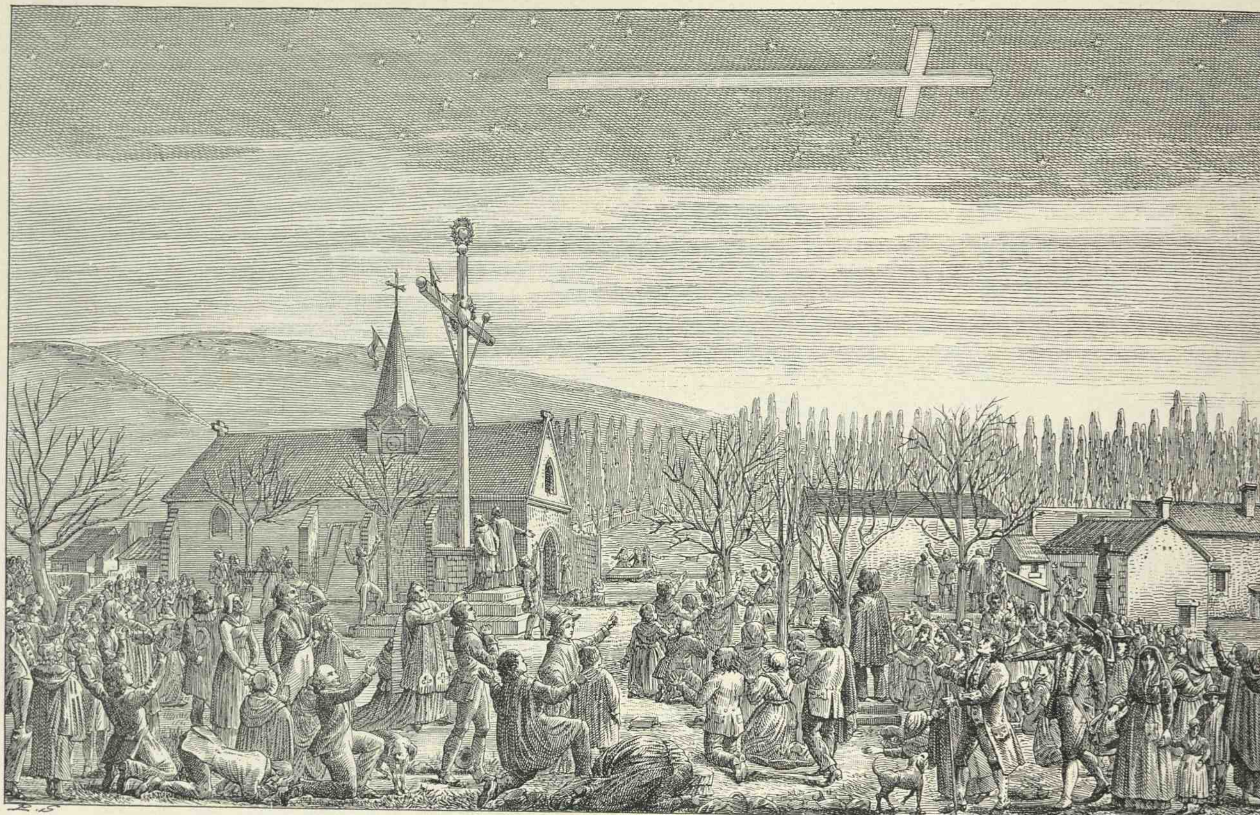


Chœur et maître-hôtel de l'église Saint-Pierre-de-Montrouge, à Paris, construite de 1864 à 1872 par M. Vaudremer.



Vue extérieure de l'église Notre-Dame-de-Bon-Secours, auprès de Rouen, construite de 1840 à 1842 par Barthélemy.

Cérémonies religieuses.



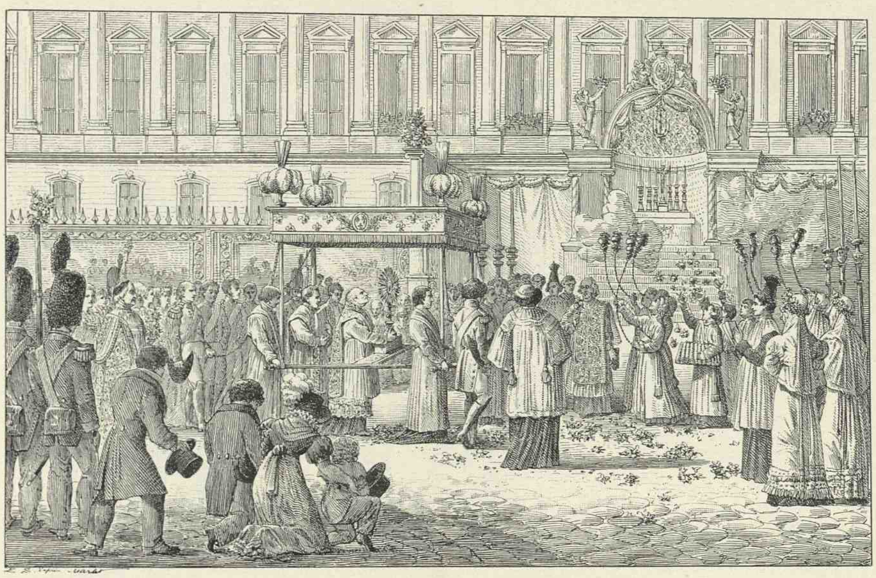
Plantation solennelle d'une croix dans le cimetière de Migné (Vienne), le 17 décembre 1826, pour la clôture des exercices du Jubilé; d'après une lithographie de Chabert. L'on fit alors grand bruit d'une « apparition miraculeuse » d'une croix dans le ciel, qui aurait terminé la cérémonie, comme on le voit représenté dans cette gravure.



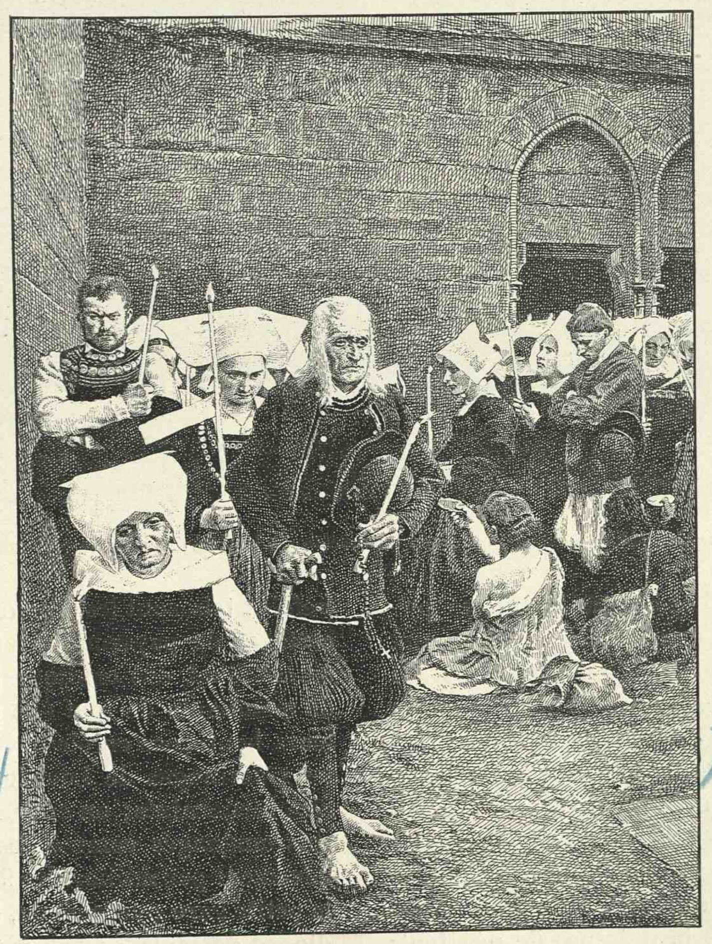
Erection d'un Calvaire au mont Valérien, près de Paris en 1819; d'après une lithographie de Marlet (1771-1847).

Cérémonies religieuses.

eut connaissance de la polychromie en usage dans les monuments gothiques, on reprit l'habitude d'orner de peintures les murailles des églises, de peindre les colonnes et de dorer les chapiteaux. Le retour aux styles du moyen âge pour les édifices ecclésiastiques est redevenu si général dans la seconde moitié du XIXe siècle que les bâtiments ecclésiastiques non destinés au culte tels que pensionnats, hôpitaux, maisons de retraite, usines mêmes ont été élevés tantôt en style pseudo-roman, tantôt en style pseudo-gothique. C'est encore dans ces deux styles qu'ont été dessinés les autels, les vitraux et la plupart des objets du culte, en particulier les ciboires, les châsses et les reliquaires; quelquefois cependant les formes de la Renaissance ont été employées pour les ostensoirs.



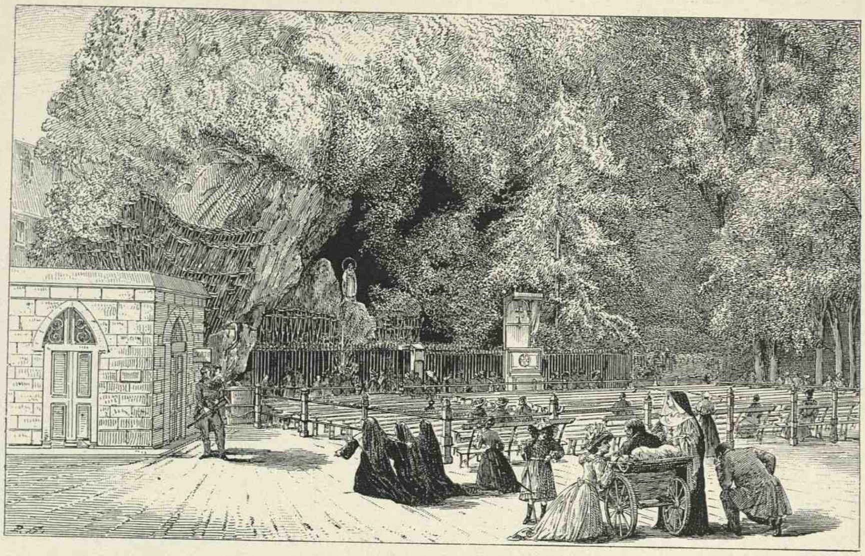
Procession de la Fête-Dieu à Paris dans la paroisse Saint-Germain-l'Auxerrois, sous la Restauration; d'après une lithographie de Marlet (1771-1847) faisant partie de la suite connue sous le nom de *Tableau de Paris*.



Pardon en Bretagne : d'après une peinture de M. Dagnan-Bouveret, ayant figuré au Salon en 1887.

Cérémonies religieuses. — La principale des cérémonies religieuses, la messe, se célèbre à présent dans toutes les églises de France d'après le rite romain. Parmi les autres cérémonies, on peut citer surtout l'installation de calvaires et la plantation de croix, l'une et l'autre si fréquentes pendant la Restauration et à toutes les époques du siècle où le clergé a le plus fortement exercé son influence. Sur une éminence on dressait un crucifix accompagné ou non des croix des deux larrons. De toutes les solennités religieuses, les plus brillantes furent les processions, surtout celle de la Fête-Dieu. Rétablies en 1814 au retour des Bourbons, elles ont duré dans la plupart des grandes villes jusque dans le dernier quart du siècle et

Pélerinages.



La « **grotte miraculeuse** » à Lourdes (Hautes-Pyrénées); d'après une photographie.

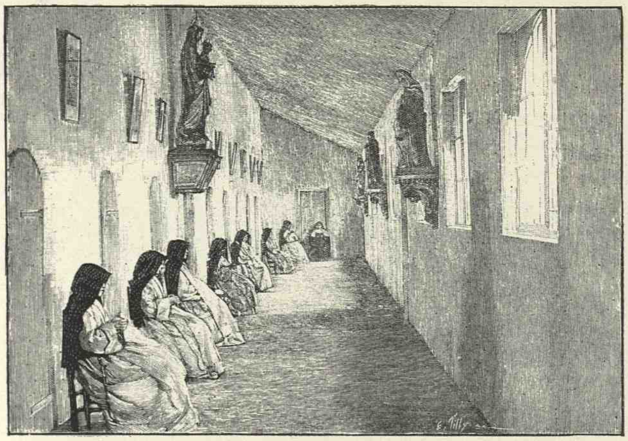


Prières des pèlerins devant la « grotte miraculeuse » à Lourdes; d'après une photographie.

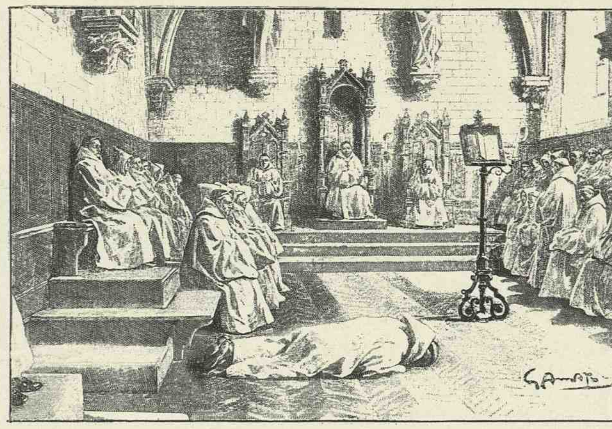
elles se célèbrent encore aujourd'hui dans la majeure partie de nos villages et de nos petites villes. Les traits les plus intéressants de ces cérémonies, ce furent pendant longtemps la présence de la garde nationale ou de l'armée formant la haie sur le parcours de la procession, et la participation au cortège de toutes les autorités officielles en grand costume. Le spectacle pittoresque de la décoration des rues, des reposoirs luxueux ou naïfs installés le long des murailles ou sur les places publiques, des costumes sacerdotaux mêlés aux vêtements des confréries précédant ou suivant le Saint-Sacrement, des bannières au-dessus du cortège, a été souvent retracé par nos écrivains ou a fourni des sujets de tableaux à un grand nombre de nos artistes. En quelques régions éloignées des grandes villes, de curieux usages se sont conservés dans quelques cérémonies religieuses; c'est, par exemple, aux processions du midi de la France, la présence de pénitents en cagoule; c'est encore, en Auvergne, la reconstitution naïve des épisodes de la Passion.

Pèlerinages. — Les pèlerinages n'ont pas eu moins de vogue au XIXe siècle qu'aux époques précédentes; avec le développement des voies de communication, les stations célèbres ont attiré un concours de fidèles que n'ont peut-être pas vu aux temps antérieurs aux nôtres les endroits autrefois réputés les plus saints. De ces pèlerinages, les uns ont conservé l'aspect que ces usages présentaient autrefois; tels sont les Pardons bretons avec leurs cortèges de paysans défilant le cierge en main en chantant des cantiques, avec leurs réunions de mendiants de tout âge et de tout sexe, avec leurs boutiques en plein vent. D'autres, comme les pèlerinages de Lourdes, se sont pour ainsi dire modernisés; on connaît ces trains de pèlerins aménagés comme des salles d'hôpital qui déversent par milliers les fidèles sur les quais de la petite gare pyrénéenne, ces transports méthodiques de malades par des brancardiers volontaires, ces foules énormes se soumettant à une

Modes de l'activité de l'Église française au XIXe siècle.

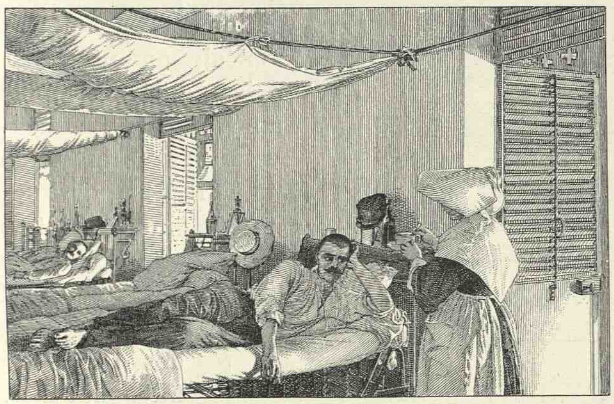


L'heure de la contemplation à l'abbaye des Bernardines, à Anglet (Basses-Pyrénées).

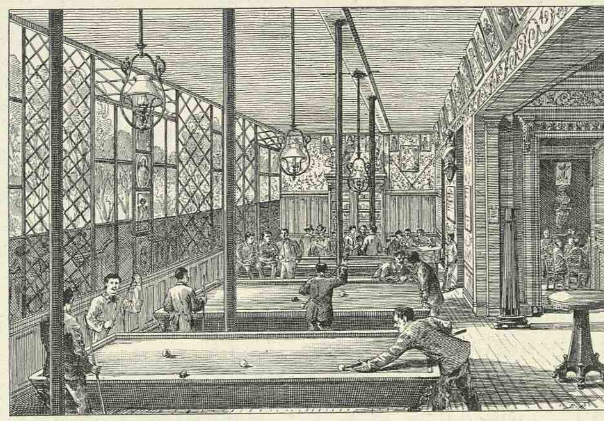


Chapitre de la Trappe à Soligny (Orne); le moine couché sur le sol attend le jugement du chapitre devant lequel il a confessé ses fautes.

Ces deux figures sont reproduites d'après des gravures du journal l'*Illustration* (1897).



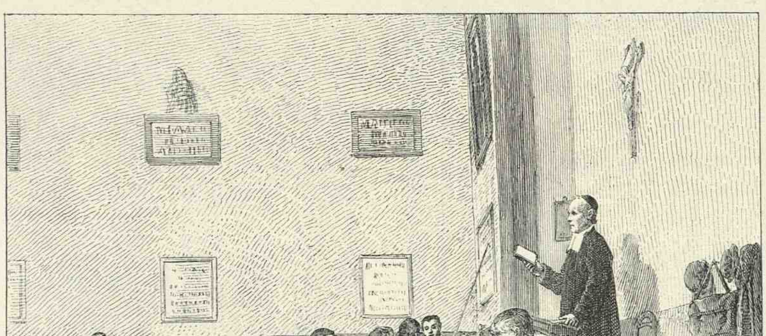
Sœur de l'Ordre de Saint-Paul de Chartres soignant les malades à l'hôpital militaire de Saïgon (*Missions catholiques françaises*).



Salle des jeux, dans un cercle catholique ouvrier à Paris; d'après une photographie.

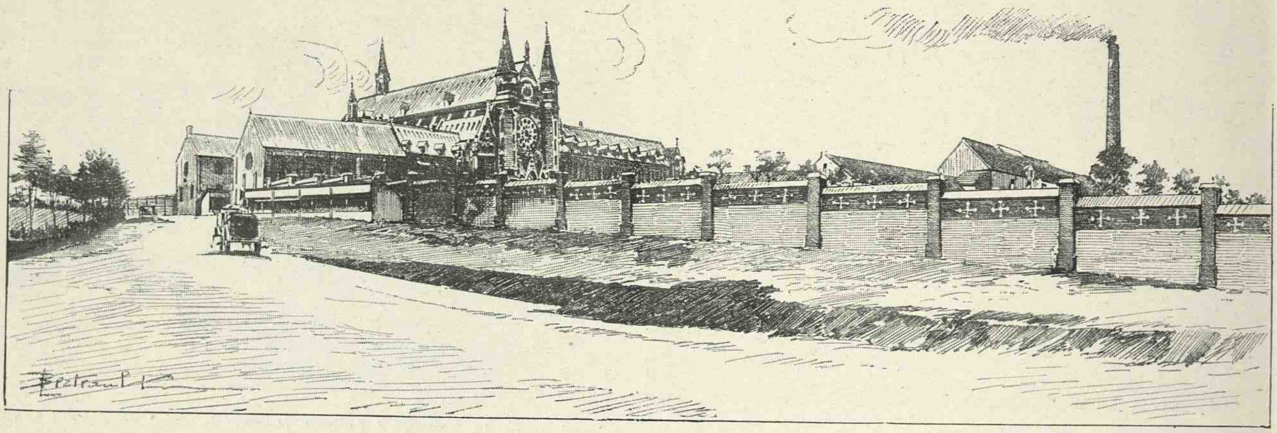
sévère discipline, passant de la prière à genoux, les bras en croix, au chant des cantiques et se déroulant en longs cortèges, ordonnés comme une armée en marche.

Activité de l'Église française au XIXe siècle. — L'Église française au XIXe siècle ne s'est pas bornée uniquement à l'enseignement de la religion et à l'exercice du culte; un coup d'œil sur les pages 201 et 202 de ce volume montre le vaste champ d'action que s'est ouvert l'Église de France en ce siècle. Tandis que le clergé séculier se consacrait en général uniquement à la pratique du culte, les congrégations joignaient à leurs



École tenue par les frères ignorantins; d'après une peinture de Bonvin (1817-1887) ayant figuré à l'Exposition rétrospective de la Ville de Paris lors de l'Exposition universelle de 1900.

Modes de l'activité de l'Église française au XIXe siècle.

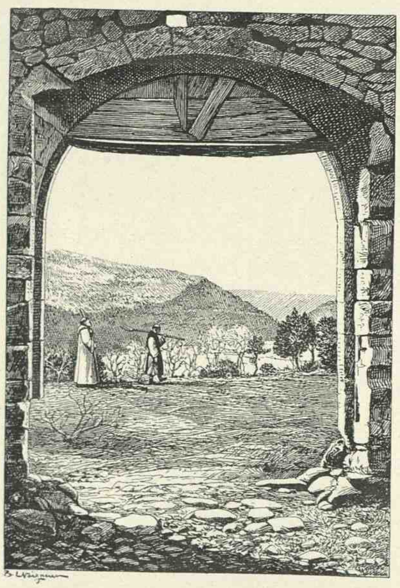


Le monastère et l'usine à l'abbaye de Sainte-Marie-du-Mont (Isère).

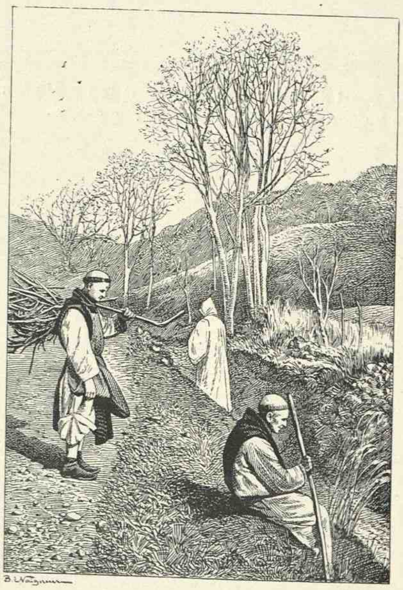
devoirs religieux des occupations très variées. Un petit nombre seulement contribuèrent à s'adonner exclusivement à la contemplation et à la méditation; d'autres, surtout les congrégations de femmes, fidèles d'ailleurs aux traditions des époques antérieures, se vouaient aux œuvres d'assistance et soignaient les malades dans les hôpitaux et dans les hospices. Depuis la Restauration, un très grand nombre d'ordres s'occupèrent de l'instruction de la jeunesse. La répartition se fit à peu près ainsi : l'enseignement primaire fut donné de préférence aux garçons, par les frères de la Doctrine chrétienne appelés aussi *frères ignorantins*, aux



Le frère brasseur à l'usine de l'abbaye de Sainte-Marie-du-Mont.



Les moines agriculteurs chez les Cisterciens de Sénanque. — Le départ au travail.



Les moines agriculteurs; le retour du travail.

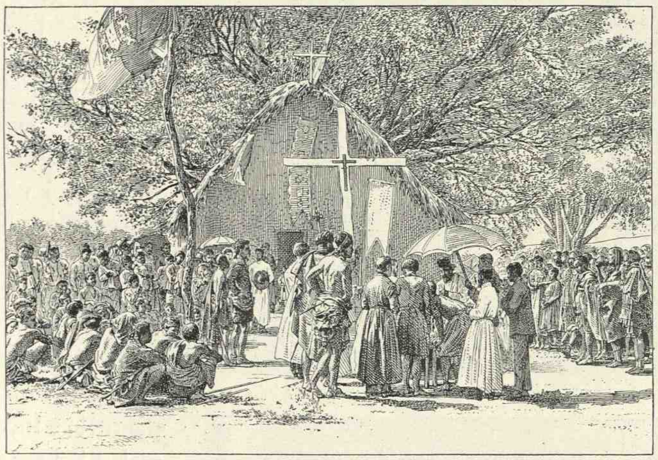
Ces quatre gravures sont reproduites d'après le journal l'*Illustration* (1898).

fillettes par des congrégations de femmes; l'enseignement secondaire pour les garçons appartint le plus souvent aux jésuites, et pour les filles, il fut aux mains d'un très grand nombre d'ordres de femmes qui, avant l'établissement des lycées de filles par l'État, avaient fini par monopoliser presque entièrement l'éducation des jeunes filles de la bourgeoisie. On peut encore considérer comme des œuvres d'instruction ou tout au moins de propagande les cercles ouvriers, dans la fondation desquels le clergé séculier eut en général plus de part que le clergé régulier. D'autre part, dans la seconde moitié du XIXe siècle, beaucoup de congrégations orga-

L'Église française hors de France.



Réception solennelle du cardinal Langénieux comme légat du pape à Jérusalem, en 1897 : d'après une peinture de J. Tissot (1836-1902), conservée dans la cathédrale de Reims.



Baptême d'un chef dans une mission française au Congo ; d'après une photographie (*Missions catholiques françaises*).

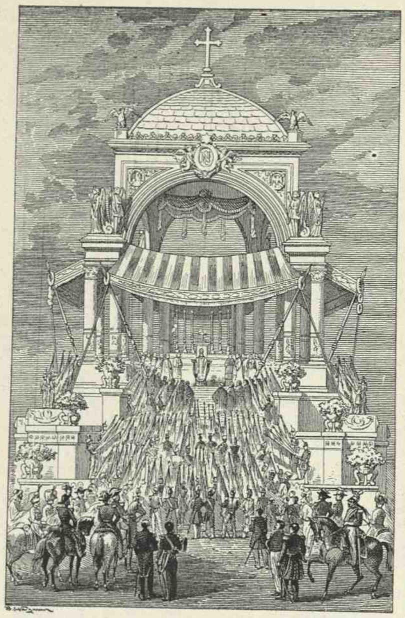


Père Blanc (fantassin) en costume de marche (*Illustration*).

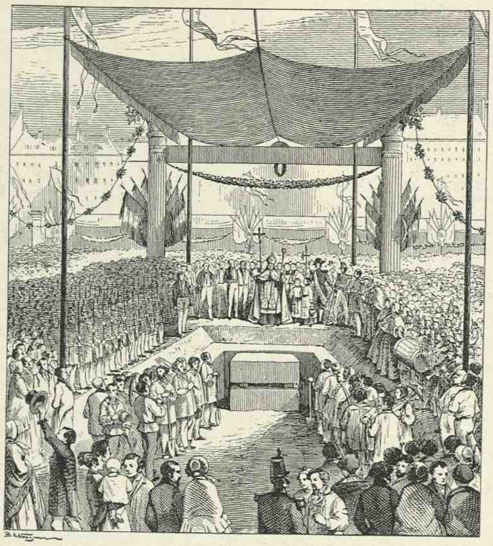
nisèrent des établissements agricoles et surtout industriels : on vit des moines fonder des fromageries, des chocolateries, des distilleries devenues rapidement célèbres, et ce mode de l'activité de l'Église française au XIXe siècle fut peut-être le plus nouveau.

Les missions. — Enfin il convient de rappeler l'action de l'Église hors de France ; de nombreux missionnaires français sont allés répandre la doctrine chrétienne dans les contrées éloignées de l'Europe ; des ordres nouveaux ont été créés, parmi lesquels un de ceux dont l'aspect est le plus original par suite de l'appropriation de son costume aux fins particulières qu'il poursuit, est celui des *Pères Blancs* d'Afrique, créé par le cardinal Lavigerie pour évangéliser les tribus africaines et y faire disparaître l'esclavage. Dans les pays où depuis longtemps régnait l'influence des missions françaises, cette prééminence de l'Église française s'est parfois manifestée en de grandioses cérémonies, dont on peut voir un exemple ici dans la réception solennelle du cardinal Langénieux comme légat du pape à Jérusalem en 1897.

L'Église française et la société au XIX[e] siècle.

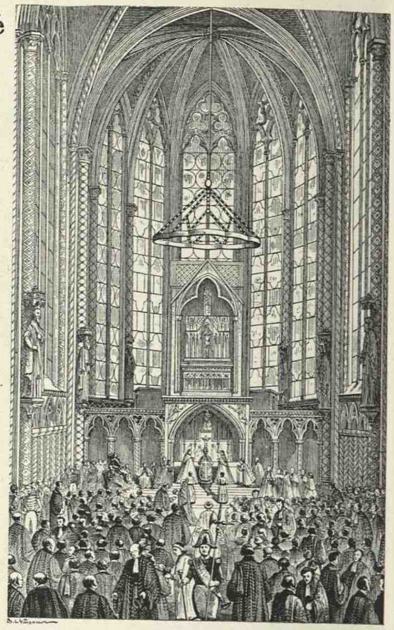


Bénédiction des drapeaux de l'armée française à Paris, le 30 mai 1825.

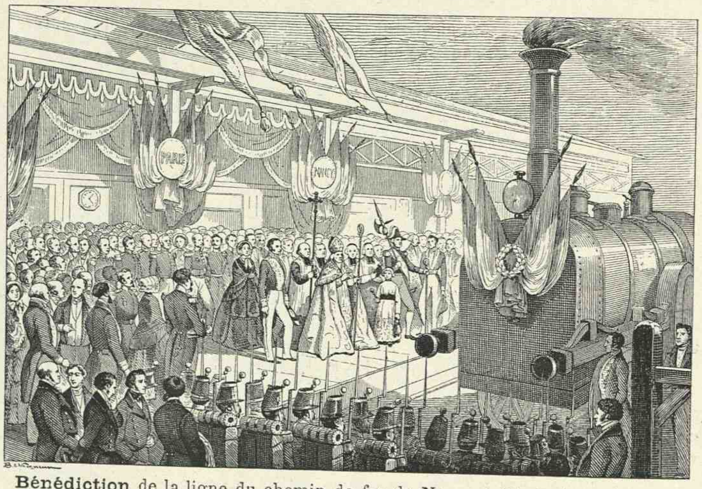


Bénédiction de la première pierre des cités ouvrières par l'archevêque de Paris, le 8 mai 1849.

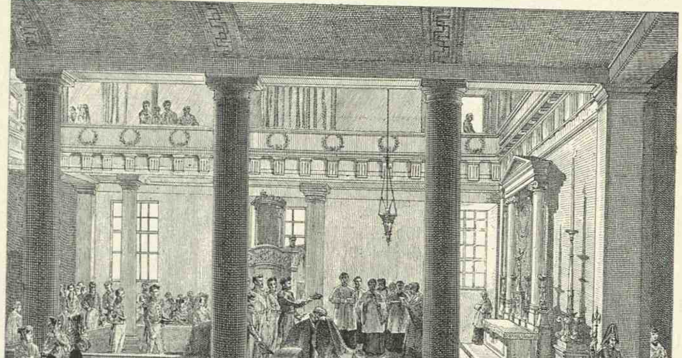
Ces quatre gravures sont reproduites d'après l'*Illustration*.



La Messe du Saint-Esprit, 3 novembre 1849.



Bénédiction de la ligne du chemin de fer de Nancy à Paris, le 17 juin 1852.



Remise de la barrette au cardinal de Chevérus par Louis-Philippe, aux Tuileries (10 mars 1836); d'après une peinture de Granet (1775-1849), Musée de Versailles.

L'Église dans ses rapports avec la société. — Par suite du progrès continu de la laïcisation de la société française dans le dernier quart du XIX[e] siècle, la participation de l'Église aux actes de la vie publique s'est fort réduite. Jusqu'alors, le clergé avait été constamment associé aux cérémonies publiques. Il y avait aussi, lors de la rentrée des chambres, des prières publiques où assistaient les fonctionnaires de l'État; de même la réouverture des tribunaux était précédée chaque année d'une messe solennelle. Chaque semaine, dans les camps, était célébrée une messe solennelle; les drapeaux remis à l'armée française en 1852, furent bénis par l'archevêque de Paris. Enfin, il était d'usage de placer sous la sauvegarde de l'Église des institutions ou des inventions nouvelles; c'est ainsi que nous voyons ici l'archevêque de Paris bénissant en 1849 la première pierre des cités ouvrières, et l'évêque de Nancy bénissant en 1852 la première locomotive qui fit le trajet de Nancy à Paris. Aujourd'hui l'Église n'est plus en contact avec la société laïque, en dehors des cérémonies privées, que dans le cas où les ecclésiastiques apparaissent à titre de fonctionnaires, comme dans les réceptions officielles ou lors de la remise par le chef de l'État de la barrette aux cardinaux.

CHAPITRE XV

Les Armées françaises au XIXe siècle.



Drapeau d'infanterie de ligne sous le règne de Louis XVIII (6e régiment).



Drapeau décoré de la garde impériale sous le règne de Napoléon III (bataillon de chasseurs à pied).

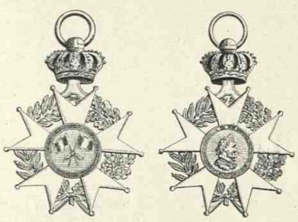




Aigle du 30e régiment de ligne sous le règne de Napoléon III, sauvé à Sedan.

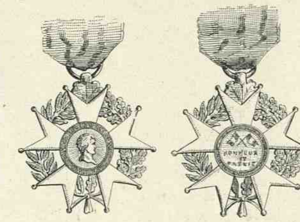


Coq servant d'enseigne aux drapeaux français de 1830 à 1848 (26e régiment de ligne).

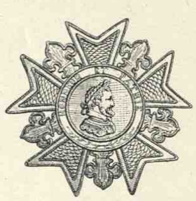


Croix de chevalier de la Légion d'honneur; face et revers (règne de Louis-Philippe).

Conscrits sous la troisième République; d'après une peinture de M. Dagnan-Bouveret, intitulée « *les Conscrits* » et ayant figuré au Salon de 1891, aujourd'hui conservée à la Chambre des députés.



Croix de chevalier de la Légion d'honneur sous la seconde République.



Plaque de grand officier de la Légion d'honneur (Restauration).



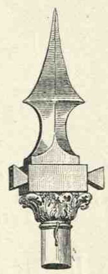
Décoration du lys, créée par Louis XVIII: la croix du milieu est la croix réglementaire; celle de droite et de gauche (face et revers) était portée par les gardes du corps.



Plaque de grand officier de la Légion d'honneur (règne de Napoléon III).



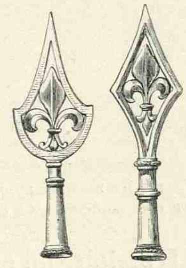
Drapeau d'infanterie de ligne sous le règne de Louis-Philippe (1er régiment).



Enseigne de drapeau de 1870 à 1880.



Drapeau d'infanterie de ligne sous la seconde République (23e régiment).



Enseignes de drapeaux sous la Restauration.



Drapeau d'infanterie de ligne sous la seconde République (69e régiment).

Tous les objets rassemblés sur cette page sont conservés au Musée d'artillerie, à Paris.

Costumes militaires de 1815 à 1848.



Officier de cuirassier de la garde royale (1827).



Chasseur à pied (1845).



Sapeur du génie (1845).



Maréchal (1845).



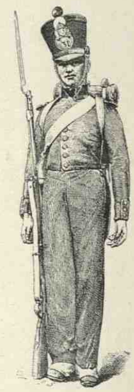
Voltigeur d'infanterie légère (1845).



Dragon (1845).



Carabinier (1845).



Soldat d'infanterie de ligne (1827).



Grenadier à cheval de la garde royale (1818).



Chasseur d'Afrique (1845).



Chasseur à cheval (1845).



Lancier (1845).

Ces costumes ont été dessinés d'après les modèles ayant figuré au Pavillon du Ministère de la guerre à l'Exposition universelle de 1900. Tous ces modèles sont aujourd'hui conservés au Musée de l'armée, à Paris.

Costumes militaires. — L'histoire du costume militaire français au XIXe siècle n'est que l'énumération des simplifications que l'on y a introduites pour le rendre plus pratique. Le costume des troupes de la Restauration diffère peu de celui des soldats du premier Empire. Dans l'infanterie, c'était toujours l'habit, la veste et le pantalon, et sur la tête le shako ou le bonnet à poil;

Costumes militaires sous le règne de Napoléon III.



Cent-garde.



Cantinière de chasseurs à cheval.



Cantinière d'infanterie de ligne.

Ces deux figures sont représentées d'après des lithographies de H. Lalaisse.



Trompette des cuirassiers de la garde.



Hussard (1855).



Soldat d'infanterie de ligne (1870).



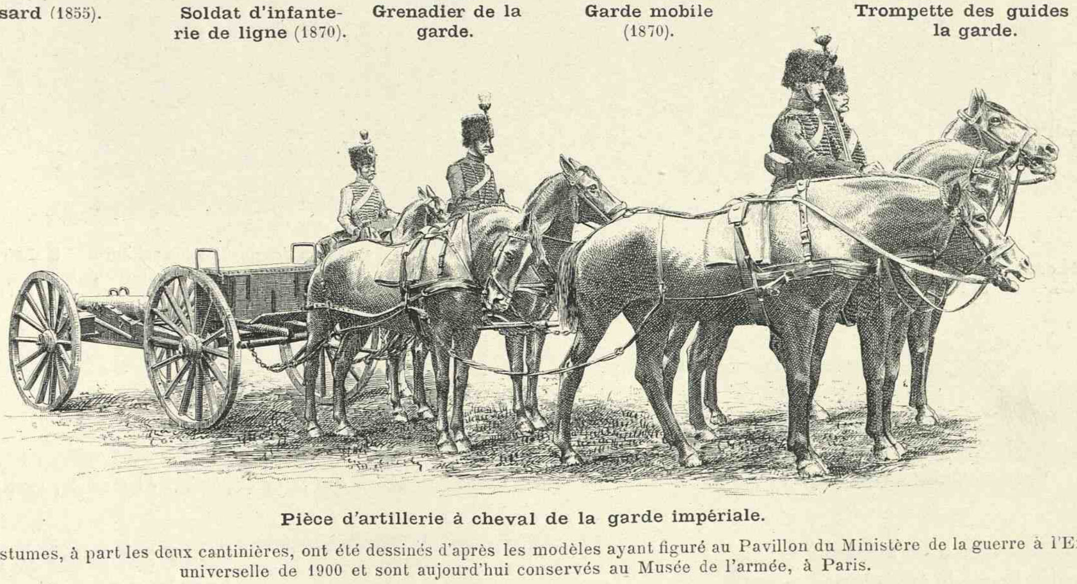
Grenadier de la garde.



Garde mobile (1870).



Trompette des guides de la garde.



Pièce d'artillerie à cheval de la garde impériale.

Tous ces costumes, à part les deux cantinières, ont été dessinés d'après les modèles ayant figuré au Pavillon du Ministère de la guerre à l'Exposition universelle de 1900 et sont aujourd'hui conservés au Musée de l'armée, à Paris.

à la fin du règne de Louis-Philippe, la tunique remplaça l'habit; le képi commença à remplacer le shako; sous le second Empire, la tunique se raccourcit et devint une sorte de veste; c'est alors

Costumes militaires. — États-majors.

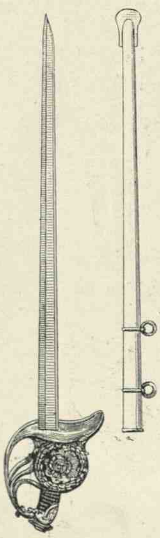


Officiers supérieurs sous la Restauration ; d'après une peinture d'H. Vernet (1789-1863), représentant Charles X et son état-major à la revue de la garde nationale passée au Champ-de-Mars, le 29 avril 1827.



Officiers supérieurs sous le règne de Louis-Philippe ; d'après une peinture d'H. Vernet (1789-1863), représentant l'arrivée de Louis-Philippe et de ses fils pour l'inauguration du Musée, le 10 juin 1837.

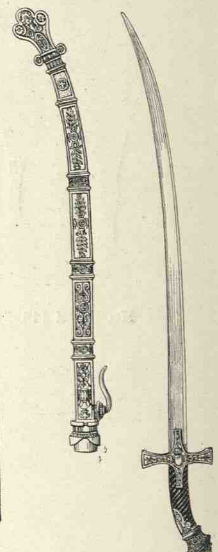
Ces deux peintures sont conservées au Musée de Versailles.



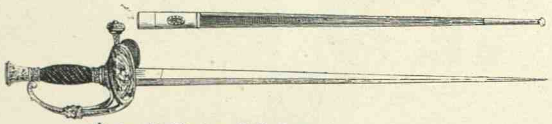
Sabre de cent-garde.



Officiers supérieurs en tenue de campagne sous le second Empire ; d'après un fragment d'une peinture de Meissonier (1815-1891), représentant Napoléon III entouré de son état-major à la bataille de Solférino, le 24 juin 1859 (Musée du Luxembourg).

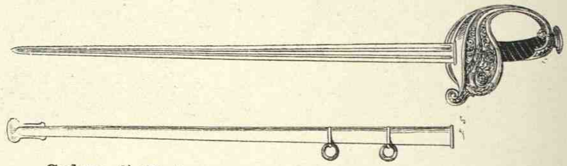


Sabre de tambour-major ; modèle 1822.



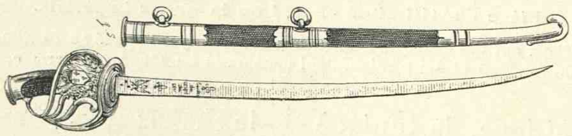
Épée d'officier d'état-major ; modèle 1855.

Toutes ces armes sont conservées au Musée d'artillerie, à Paris.



Sabre d'officier supérieur d'infanterie ; modèle 1855.

que fut donnée aux soldats la capote. Sous la troisième République, à part des modifications de détail, le costume est resté à peu près le même que sous le règne de Napoléon III ; mais le képi a achevé de détrôner



Sabre de garde du corps sous le règne de Louis XVIII.

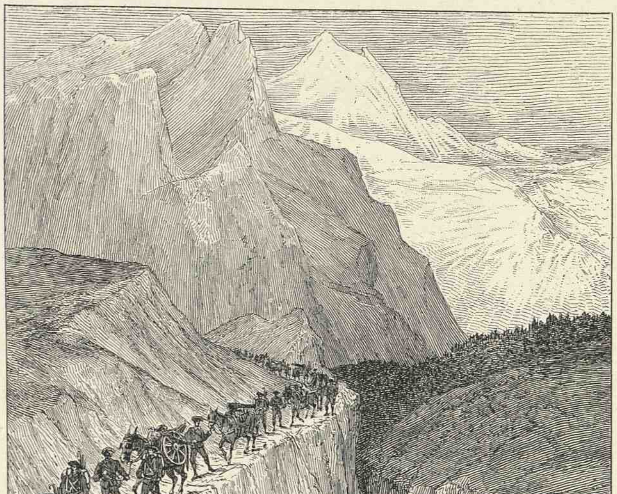
Costumes militaires ; armée coloniale et armes spéciales.



Tirailleurs sénégalais en arrière-garde ; d'après une peinture de M. M. Perret (Musée du Luxembourg).



Tirailleur annamite d'après un document du Musée de l'Armée.



Chasseurs et artilleurs alpins en marche, d'après une peinture de M. Loustauneau conservée au Musée de l'Armée.



Officier indigène de tirailleurs algériens ; d'après un document du Musée de l'Armée.

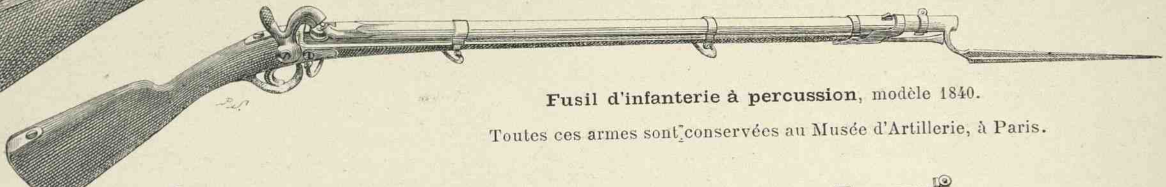
le shako et le bonnet à poil. Sous la Restauration, l'uniforme fut blanc ; en 1820, l'habit et le pantalon redevinrent bleus ; à partir de 1829, l'infanterie a porté le pantalon garance. Depuis la fin du règne de Louis-Philippe, le ceinturon a été substitué aux buffleteries. Au cours du siècle, les troupes de cavalerie ont abandonné, elles aussi, les ornements superflus, tels que le bonnet à poil, les chenilles énormes adaptées au casque, la sabretache ; le nombre des brandebourgs a diminué. De tout temps, l'uniforme de l'artillerie a été plus sobre.

L'armement. — Dans l'armement moderne, il ne subsiste plus des anciennes armes défensives que la cuirasse portée par les cuirassiers et le casque en métal en usage parmi les dragons et les cuirassiers. Le hausse-

L'armement.



Fusil d'infanterie à pierre, modèle 1816.



Fusil d'infanterie à percussion, modèle 1840.

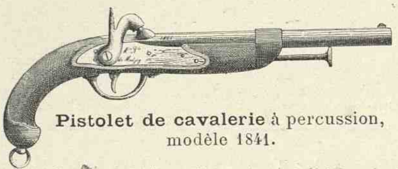
Toutes ces armes sont conservées au Musée d'Artillerie, à Paris.



Fusil d'infanterie à aiguille se chargeant par la culasse, dit fusil Chassepot, modèle 1866.



Pistolet de cavalerie à pierre, modèle 1822.



Pistolet de cavalerie à percussion, modèle 1841.



Revolver système Lefaucheux, modèle 1858 ; en usage dans la marine jusqu'en 1870.



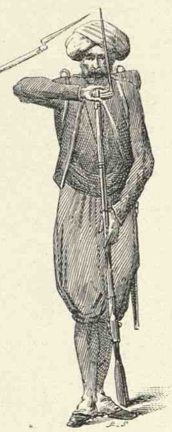
Soldat d'infanterie de ligne [1].



Artilleur de la Garde nationale [7].



Voltigeur d'infanterie de ligne [2].



Zouave [8].



Soldat d'infanterie de ligne [3].



Grenadier de la Garde nationale [9].



Grenadier d'infanterie légère [4].



Soldat d'infanterie de ligne [10].



Garde municipal de Paris [5].



Garde national en capote [11].



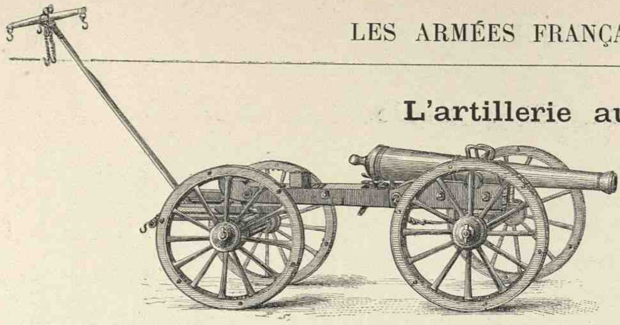
Pompier [6].



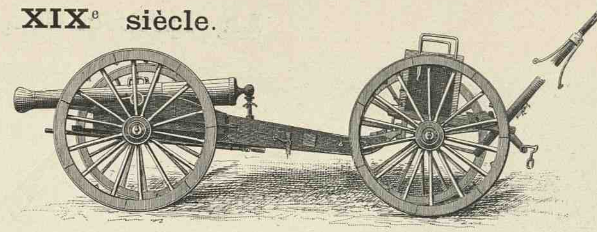
Garde national [12].

Ces vignettes reproduisent une suite de V. Adam où l'on voit la charge en 12 temps exécutée par différents corps français vers 1840. Il n'a pas été possible de disposer ici ces vignettes dans l'ordre de temps de la charge; on le reconstituera en se reportant au numéro qui accompagne chaque vignette. Voici cet ordre : 1. Chargez vos armes. — 2. Ouvrez le bassinet. — 3. Prenez la cartouche. — 4. Déchirez la cartouche. — 5. Amorcez. — 6. Fermez le bassinet. — 7. L'arme à gauche. — 8. Cartouche dans le canon. — 9. Tirez la baguette. — 10. Bourrez. — 11. Remettez la baguette. — 12. Portez armes.

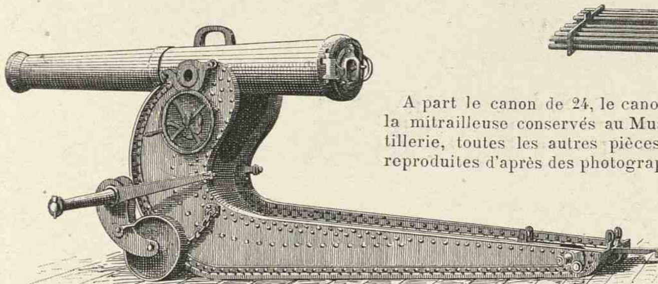
L'artillerie au XIXe siècle.



Canon de 24 de siège en usage dans l'armée française jusqu'en 1858.

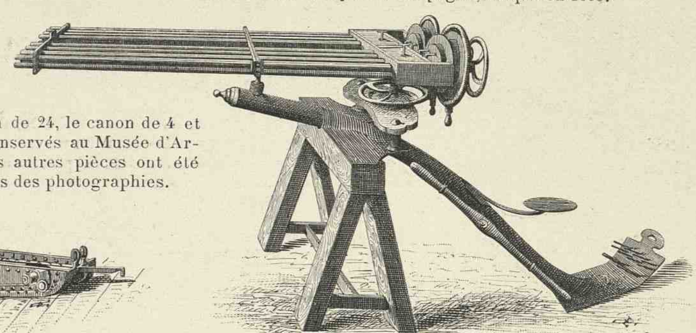


Canon de 4 rayé de campagne, adopté en 1858.

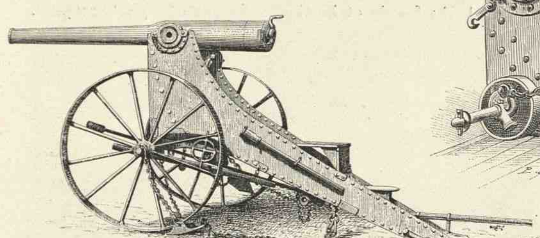


A part le canon de 24, le canon de 4 et la mitrailleuse conservés au Musée d'Artillerie, toutes les autres pièces ont été reproduites d'après des photographies.

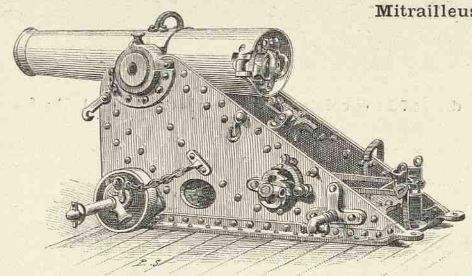
Canon de 155 court, modèle 1882.



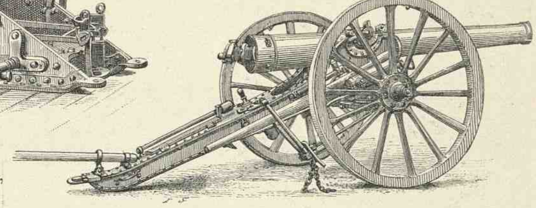
Mitrailleuse à 16 coups au Musée d'Artillerie (1870-71).



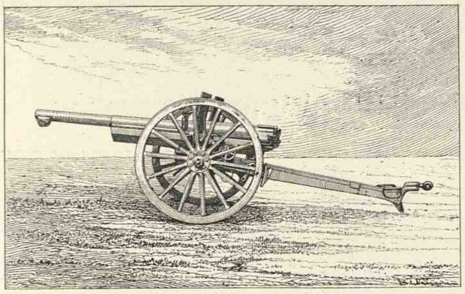
Canon de 95, modèle 1875.



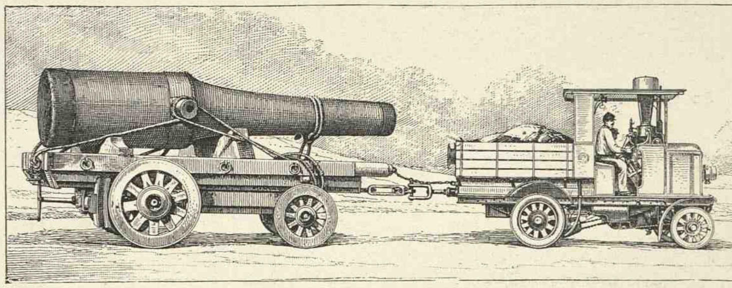
Mortier rayé de 220 de siège, modèle 1880.



Canon de 90 de campagne, modèle 1878.



Canon de 75, modèle 1902.

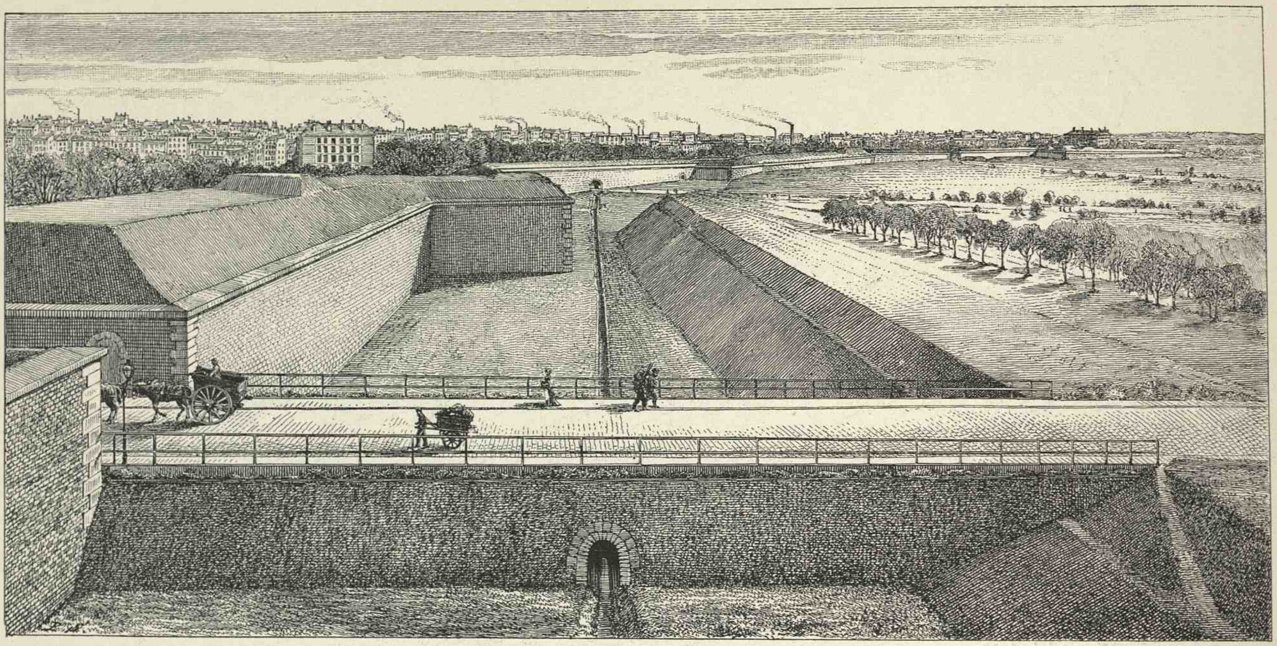


Tracteur Scott transportant un canon de forteresse.

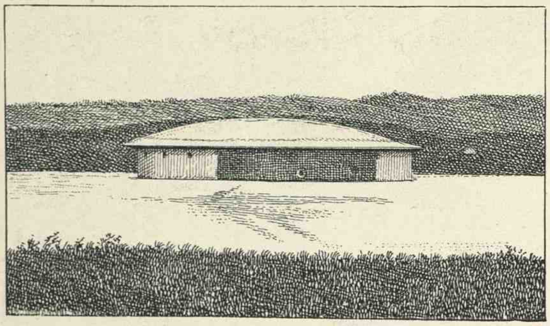
col, seul vestige de la cuirasse de parade, a disparu en 1881. Comme armes blanches, ne sont plus employées que la lance pour quelques escadrons de dragons, le sabre et l'épée; la baïonnette à douille a été remplacée depuis 1868 par le sabre-baïonnette auquel a succédé en 1874 l'épée-baïonnette. Le fusil fut jusqu'en 1840 le fusil à pierre, puis le fusil à percussion jusqu'en 1866 et enfin le fusil se chargeant par la culasse ; c'est à ce type qu'appartient l'arme en usage de nos jours.

L'artillerie. — L'artillerie modifie en 1825 ses affûts et son matériel roulant. Mais les canons, qu'ils fussent lisses ou rayés comme après 1859, continuèrent à être de bronze et à se charger par la bouche. Le chargement par la culasse fut adopté en 1862 dans l'armée de mer, après 1870 dans l'armée de terre ; les canons furent désormais d'acier et montés sur des affûts métalliques; ces pièces sont en général plus longues et plus légères que les pièces antérieures sauf dans l'artillerie de forteresse. Les canons de

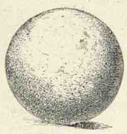
La fortification au XIX[e] siècle.



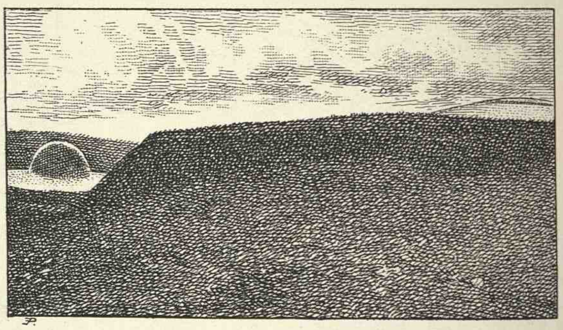
Fortification antérieure à la guerre de 1870 : enceinte de Paris construite en 1841 ; fossés et bastions ; d'après une photographie.



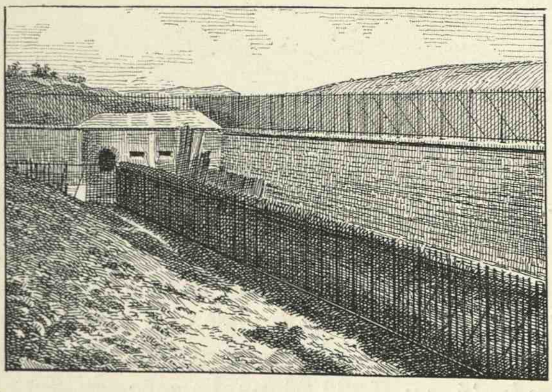
Fortification récente : coupole tournante en position de tir.



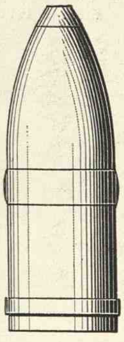
Boulet.



Fortification récente : coupole enfoncée avec son observatoire à gauche.

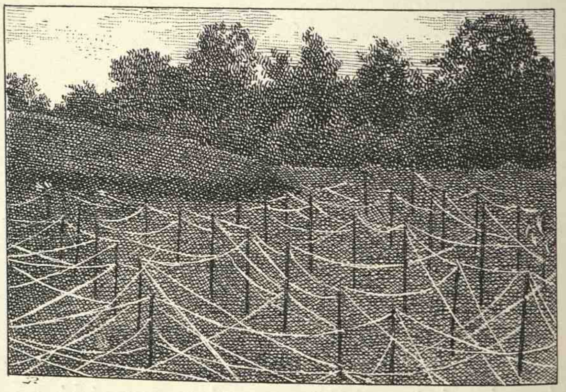


Fortification récente : fossé à double grille d'un nouveau fort.



Obus en usage vers 1873 (Musée d'Artillerie).

Les quatre spécimens de la fortification moderne sont reproduits d'après des documents publiés par le journal l'*Illustration*.

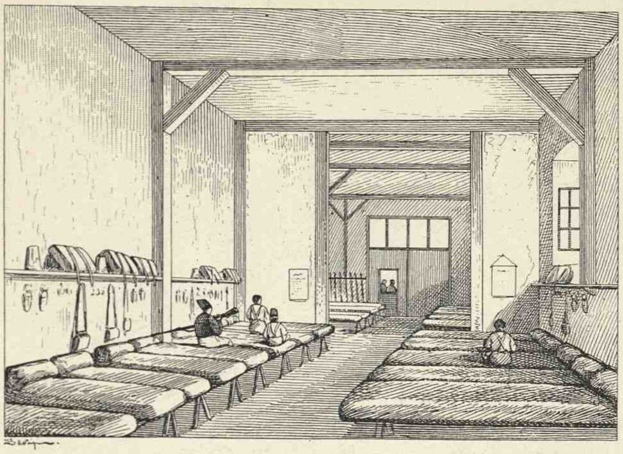


Fortification récente ; réseau de fils de fer.

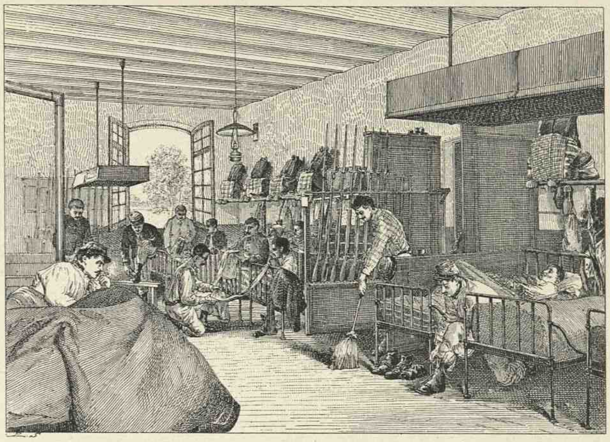
nos forts modernes avec leur outillage de freins, leurs plaques tournantes, les rails sur lesquels ils courent, ressemblent plus à des machines industrielles qu'à des engins de guerre. Pour ces pièces, on a substitué à la traction animale la traction mécanique à l'aide de tracteurs automobiles.

La fortification. — A partir de la seconde

Scènes de la vie militaire.



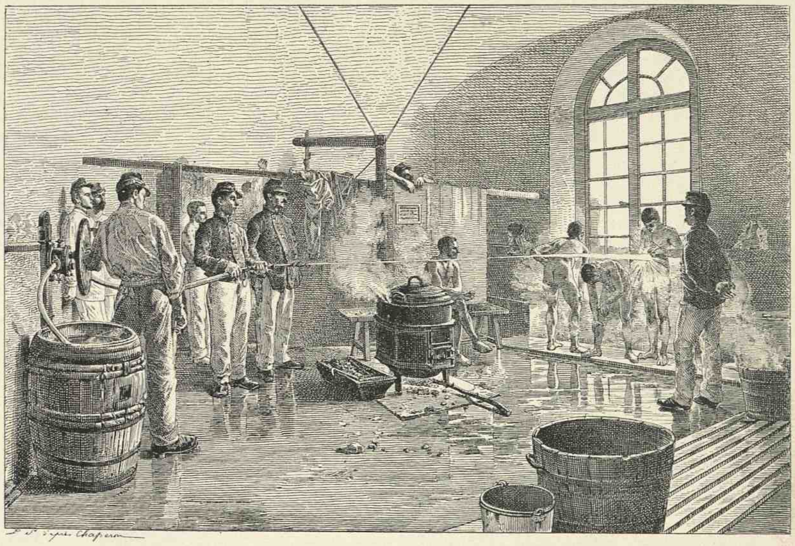
Chambrée en 1841 ; d'après un dessin de Jacque (1813-1894) gravé sur bois par Lavieille (1818-1862), extrait des *Français peints par eux-mêmes.*



Chambrée en 1895, le réveil ; d'après une photographie extraite de l'*Album militaire* (Goupil).

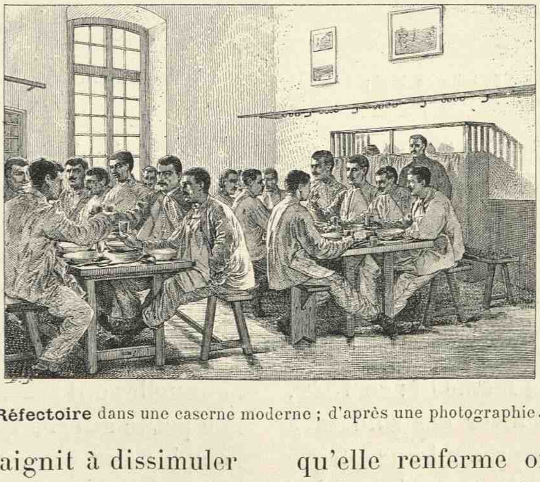


Cantine en 1844 ; d'après une peinture anonyme conservée au Musée de l'Armée.



L'hygiène dans l'armée moderne ; la douche ; d'après une peinture de M. Chaperon ayant figuré au Salon de 1887.

moitié du XIXe siècle, l'emploi des projectiles explosifs transforma la fortification en faisant disparaître d'abord les lourds bastions à la Vauban, dont l'enceinte de Paris présenta les derniers exemples. La découverte de nouveaux explosifs toujours plus puissants fit renoncer à toutes les maçonneries exposées à nu au tir de l'artillerie, et contraignit à dissimuler l'artillerie jusqu'alors laissée à découvert sur les cavaliers des forts. On construisit de nouveaux forts à peine visibles au-dessus du sol et on y disposa les pièces qui les défendent dans des tourelles métalliques à coupoles ; le type le plus récent de ces engins est la tourelle à éclipse qui surgit subitement de la masse bétonnée du fort, et, quand les deux pièces qu'elle renferme ont craché leurs projectiles, revient instantanément à sa position première.

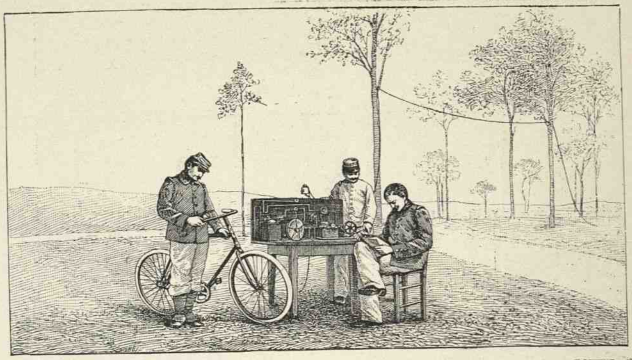


Réfectoire dans une caserne moderne ; d'après une photographie.

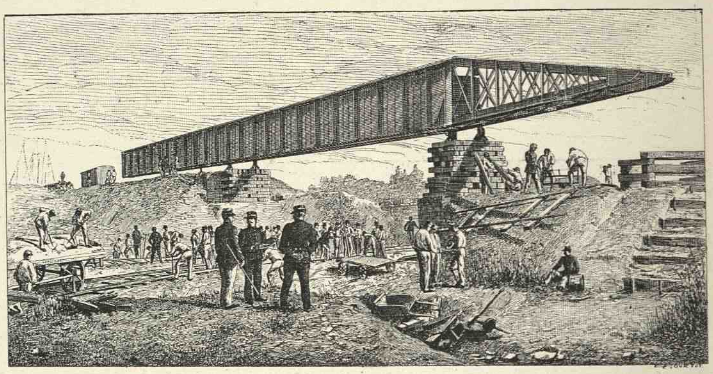
Scènes de la vie militaire.



Exercice d'aérostation militaire; d'après une peinture de M. Loustaunau ayant figuré au Salon de 1887.



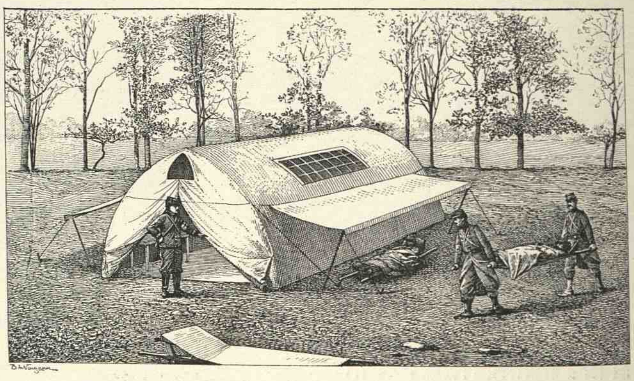
Installation d'un poste de télégraphie en 1904; d'après une photographie.



Lancement d'un pont; d'après une peinture de M. Loustaunau ayant figuré au Salon de 1888.



Passage d'une rivière dans un bachot de toile en 1904; d'après une photographie.

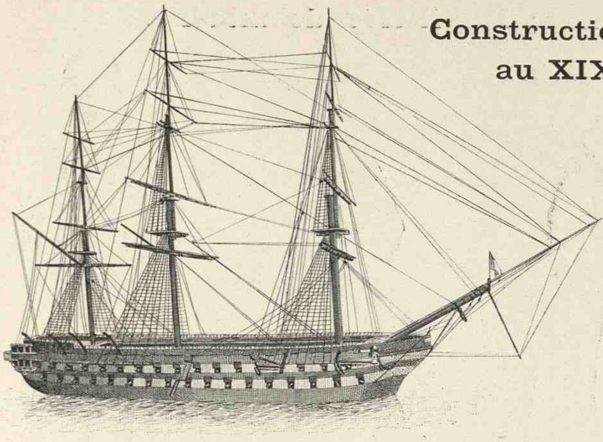


Tente d'ambulance pour la visite des blessés en 1904; d'après une photographie.

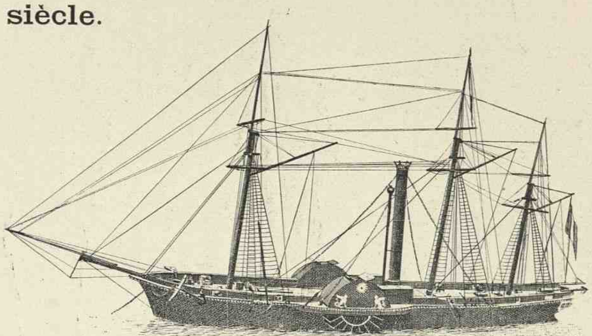
Enfin l'emploi de grilles d'enceinte autour des forts et de réseaux de fil de fer en avant des ouvrages isolés complètent la défense.

La vie militaire. — Jusqu'à la création du service obligatoire, on eut peu de souci du confort et de l'hygiène dans l'armée; au début du règne de Louis-Philippe, les soldats couchaient encore à deux dans le même lit; en 1842, La Bédollière, décrivant le lever des soldats à la caserne, nous les montre « prenant une gorgée d'eau qu'ils se versent dans le creux des mains et se débarbouillant de leur mieux ». Il suffit d'opposer à la vue d'une chambrée en 1841 l'aspect d'une chambrée ou d'un réfectoire dans une caserne moderne pour apprécier les améliorations apportées à la vie du soldat. D'autre part, la réduction de la durée du service a multiplié les exercices d'instruction, et de grandes manœuvres annuelles ont remplacé les médiocres simulacres de petite guerre que l'on faisait sous le second empire aux camps de Sathonay ou de Châlons. Enfin les progrès scientifiques ont introduit dans

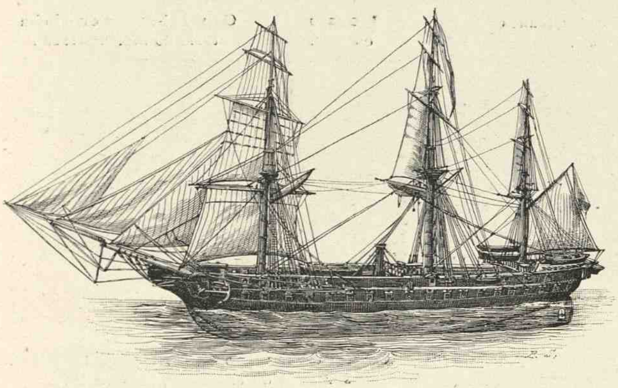
Constructions navales au XIXe siècle.



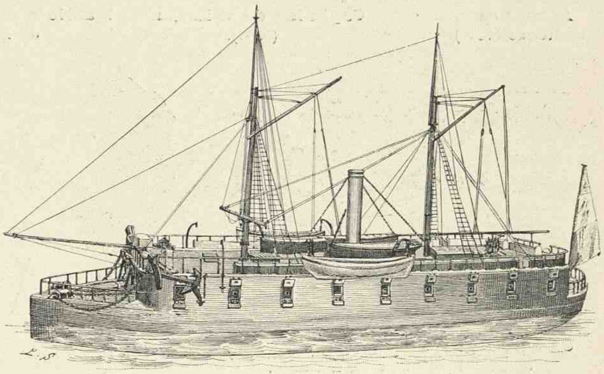
Le Tage, navire de guerre à voiles; vaisseau de 100 canons; construit à Brest, lancé en 1847.



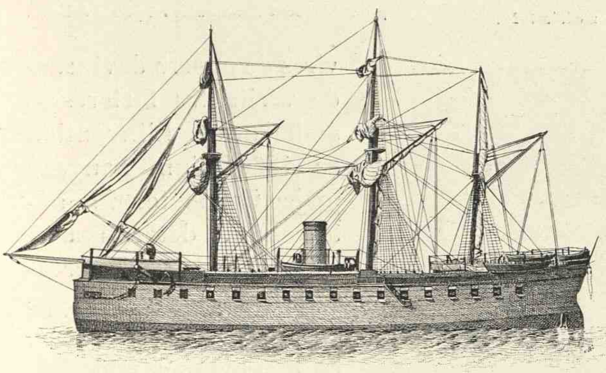
La Corvette le Sphinx, premier navire de guerre à vapeur construit en 1829.



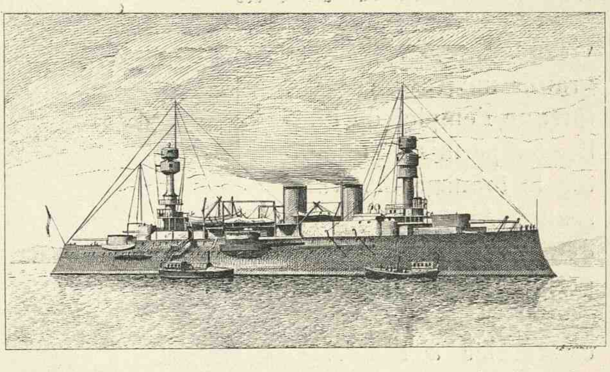
La frégate mixte l'Audacieuse à voiles et à vapeur construite de 1854 à 1857.



L'Arrogante, batterie flottante à vapeur construite en 1844.



La Gloire, premier vaisseau de guerre cuirassé construit en 1860.



Le Jauréguiberry, vaisseau cuirassé de premier rang lancé en 1897; d'après une photographie.

l'armée de nouveaux travaux, tels que ces expériences d'aérostation militaire ou ces lancements de pont que l'on voit représentés ici.

La marine. — Dans la marine, la révolution capitale fut la substitution de la navigation à vapeur à la navigation à voile. Le règne de Louis-Philippe vit construire les derniers voiliers et celui de Napoléon III



Torpilleur de haute mer: le *Sarrazin;* d'après une photographie.

A part le *Sarrazin* et le *Jauréguiberry*, tous les autres navires ont été dessinés d'après les modèles conservés au Musée de la Marine, à Paris.

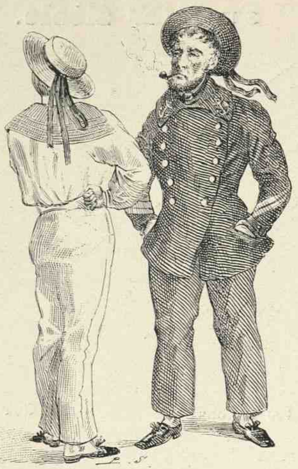
Costumes de la marine; l'artillerie de marine.



Amiral en grande tenue (1837).



Capitaine de vaisseau (1837).



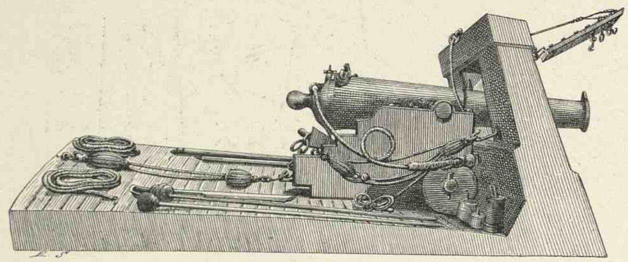
Matelots en différentes tenues de bord (1837).



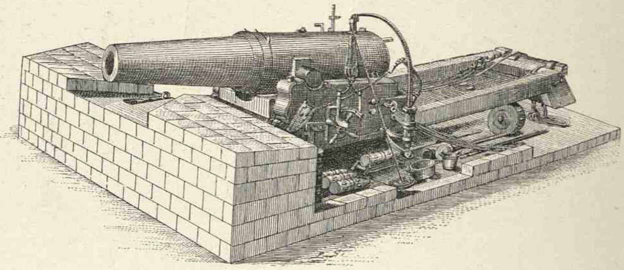
Mousse en 1829.



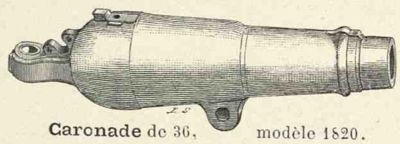
Caporal-fourrier d'infanterie de marine (1829).



Obusier de 22, modèle 1841, avec affût et sabord pour batterie flottante.



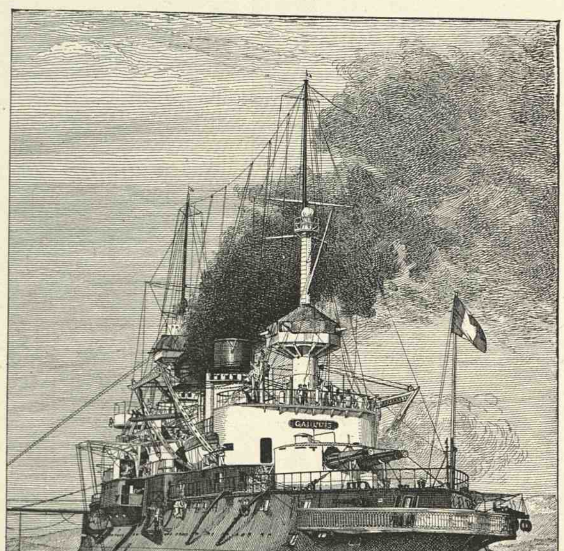
Canon de marine de 27, modèle 1864-1866, sur affût de casemate, modèle 1870.



Caronade de 36, modèle 1820.

Tous les costumes ont été dessinés d'après la collection d'uniformes de la marine peinte à l'aquarelle par M. de Valmont et conservée au Cabinet des Estampes de la Bibliothèque nationale. — Les trois pièces d'artillerie sont conservées au Musée d'Artillerie, à Paris ; les deux premières sont des modèles à petite échelle.

vit apparaître les premiers grands navires à vapeur, lorsque l'emploi de l'hélice eut permis d'augmenter le tonnage des vaisseaux. Après la guerre de Crimée apparurent les premiers navires cuirassés; l'artillerie, autrefois dissimulée à l'intérieur du vaisseau, fut tout entière reportée sur le pont; le nombre des pièces fut diminué, leur calibre augmenté; à la fin du second empire, on les abrita dans des tourelles; les hunes furent armées de pièces légères, et avec leur éperon et ce formidable armement les navires de guerre devinrent de véritables forteresses ambulantes. L'invention en 1868 d'un nouveau projectile, la torpille automobile, détermina à partir de 1874 la création d'un nouveau type de navire, le torpilleur, de dimensions moindres que le cuirassé, de forme allongée, peu élevé sur l'eau et pourvu seulement d'un petit nombre de pièces d'artillerie. Le costume des troupes de la marine fut transformé sous le règne de Louis-Philippe et s'est relativement peu modifié jusqu'à nos jours.



Armement d'un cuirassé moderne ; avec canons à longue portée disposés dans une tourelle mobile, et canons Hotchkiss dans les hunes ; le *Gaulois*, cuirassé lancé en 1895 ; d'après une photographie.



Cour de ferme et paysans dans la seconde moitié du XIXe siècle ; d'après le tableau de M. Lhermitte, *la Paye des Moissonneurs*, peint en 1882 (Musée du Luxembourg).



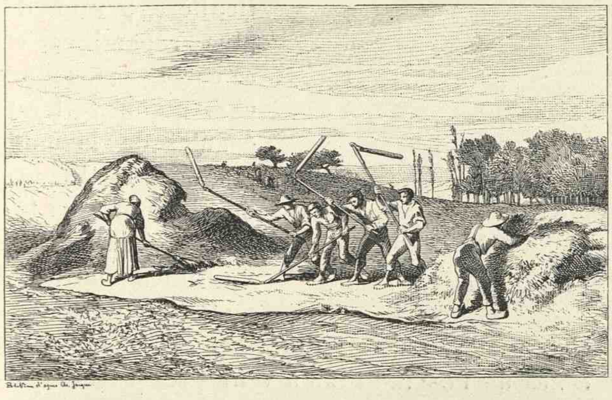
Médaille d'honneur du travail créée en 1886 (face).

CHAPITRE XVI

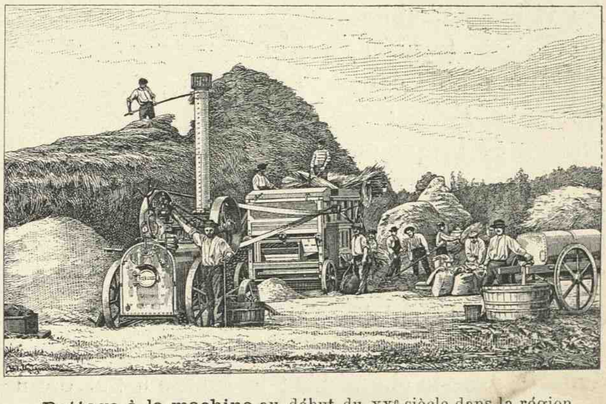
L'Agriculture, l'Industrie et le Commerce en France au XIXe siècle.



Médaille d'honneur du travail (revers).



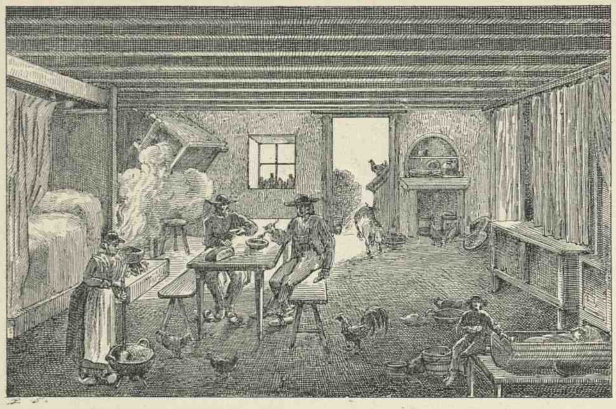
Battage au fléau, vers le milieu du XIXe siècle, d'après une gravure sur bois de Ch. Jacque (1813-1894), publiée dans l'*Illustration*.



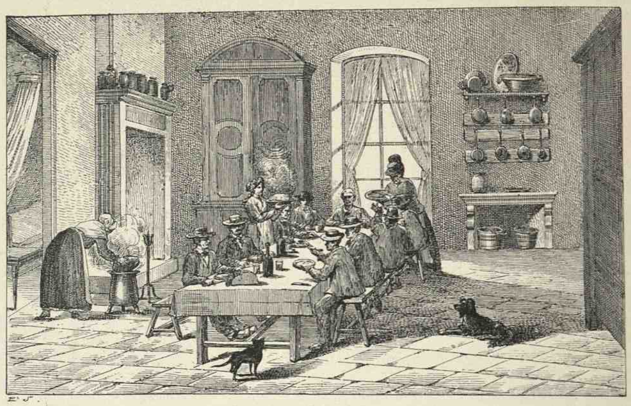
Battage à la machine au début du XXe siècle dans la région du nord de la France (d'après une photographie).

Les campagnes. — Au cours du XIXe siècle l'aspect de nos campagnes s'est modifié; des régions marécageuses, comme la Sologne ou les Dombes, ont été desséchées ; des contrées incultes,

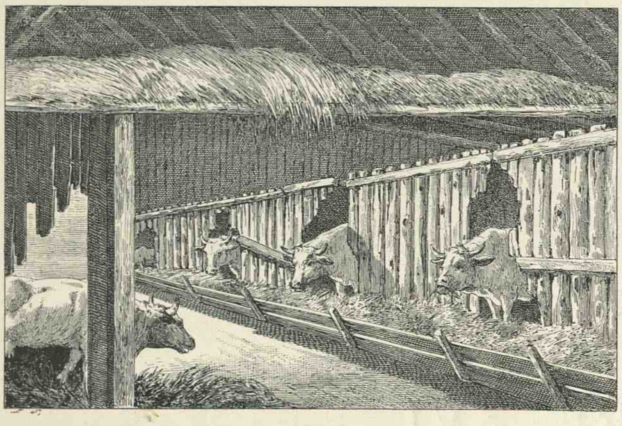
L'agriculture.



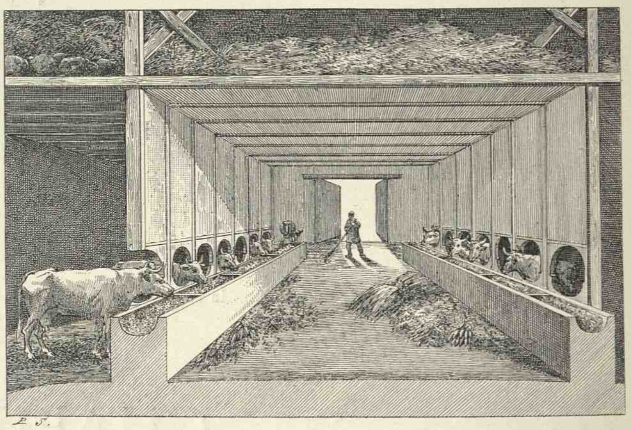
Intérieur d'habitation paysanne dans le centre de la France en 1849.



Intérieur d'habitation paysanne dans le centre de la France en 1878.



Étable à la métairie de Theneuille (Allier) en 1849.



Étable à la métairie de Theneuille (Allier) en 1878.

Ces quatre vignettes sont reproduites d'après des peintures exécutées pour l'Exposition universelle de 1878 et conservées aujourd'hui au Musée du Conservatoire national des Arts et Métiers, à Paris.

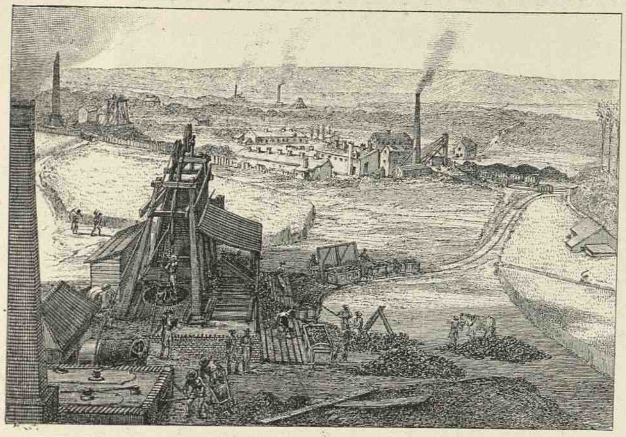
comme les Landes ou la Champagne pouilleuse, se sont couvertes de forêts. Au village, l'habitation s'est transformée, au moins dans les pays riches; la maison de brique ou de pierre, souvent à un étage, a remplacé l'habitation basse à toit de chaume; à l'intérieur, la cuisinière en fonte a été installée devant ou parfois dans la grande cheminée; la lampe à pétrole a été substituée à la chandelle; mais beaucoup trop de pays conservent l'usage du lit en alcôve; souvent le sol a été recouvert d'un carrelage ou même d'un plancher. La plupart des costumes locaux ont disparu : le vêtement de travail a conservé quelques dispositions particulières; une des plus répandues est ce corsage sans manches qu'on voit aux épaules de la jeune mère dans l'œuvre de Lhermitte en tête de ce chapitre. Les machines agricoles mettent dans nos champs d'étranges silhouettes qui remplacent celles de nos moulins à vent presque complètement disparus en France.



Habitations paysannes anciennes et modernes en 1905 (d'après nature) dans un hameau dépendant de la commune de Saint-Gobain (Aisne).

Aspect des établissements industriels. — C'est aussi l'emploi des machines qui a modifié l'aspect des établissements industriels. Jusque

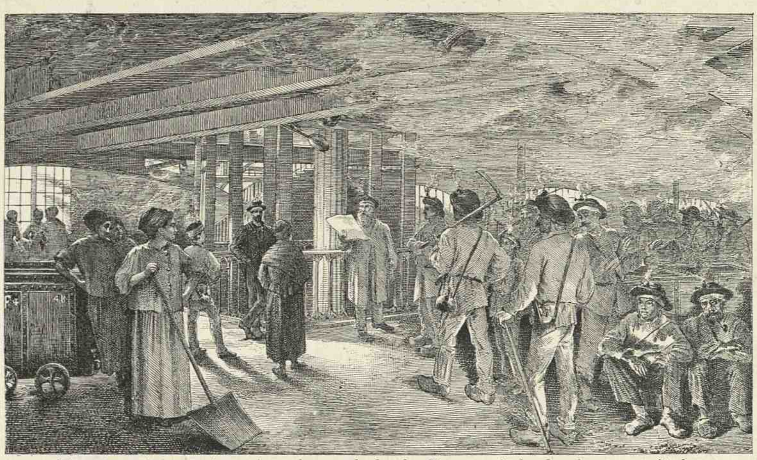
L'industrie; les mines.



Constructions à l'extérieur d'une mine ou **jour** dans une mine du centre de la France; d'après une lithographie de Bonhommé (1809-1881), conservée au département des Estampes de la Bibliothèque nationale.



Établissements extérieurs des mines de la Grand'Combe (Gard), à la fin du XIXᵉ siècle; d'après un plan en relief conservé au Musée du Conservatoire national des Arts et Métiers à Paris.



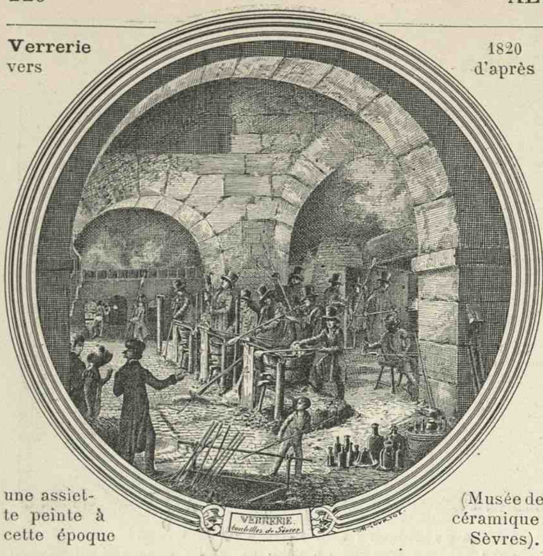
Entrée d'une mine dans le nord de la France à la fin du XIXᵉ siècle; d'après une peinture de M. Delance, ayant figuré au Salon de 1891.



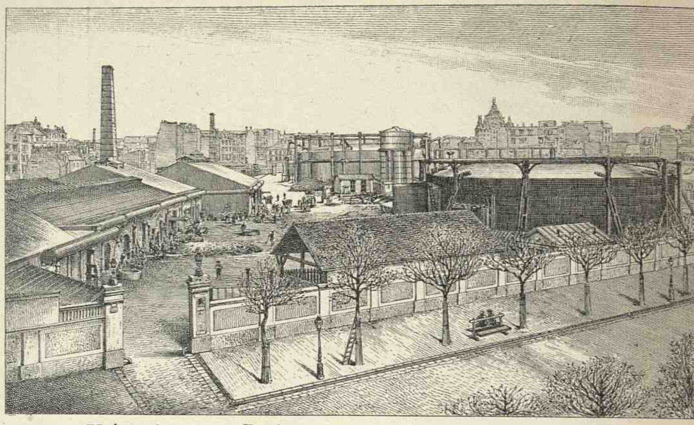
Descente des mineurs au Creusot en 1854; d'après une lithographie de H. Bonhommé (1809-1881), conservée au département des Estampes de la Bibliothèque nationale.

vers 1840, une grande partie du travail industriel se fit à domicile; les usines étaient peu nombreuses et petites; les hauts fourneaux, les verreries, les moulins à eau et les scieries attiraient presque seuls l'attention. Alors le machinisme fit créer ces énormes usines auxquelles notre œil aujourd'hui est habitué; au-dessus des villes industrielles s'élevèrent par centaines les hautes cheminées; les bâtiments d'usine s'allongèrent les uns à côté des autres avec leurs toits à vitrage qui se répètent en ondulations; à l'intérieur, il fallut d'immenses salles pour abriter les machines; les charpentes de bois devinrent insuffisantes et furent remplacées par des fermes métalliques au-dessous desquelles serpentent les courroies de transmission. Ce sont également des constructions métalliques à la fois robustes et légères qui, à la surface du sol dans les exploitations minières, ont été substituées aux échafaudages de bois qui supportaient les treuils à l'aide desquels on ramenait les ouvriers des fonds de la mine dans de primitifs tonneaux. Dans ces dernières années, l'usine a été parfois ornée d'une façade monumentale. Enfin des industries nouvelles ont fait naître des aspects nouveaux; à l'entrée de nos villes, l'œil s'arrête sur les dômes énormes des gazomètres; dans les régions minières, il est attiré par les monticules formés de déblais sur le flanc desquels court parfois une minuscule locomotive avec son cortège de wagonnets. Dans nos montagnes appa-

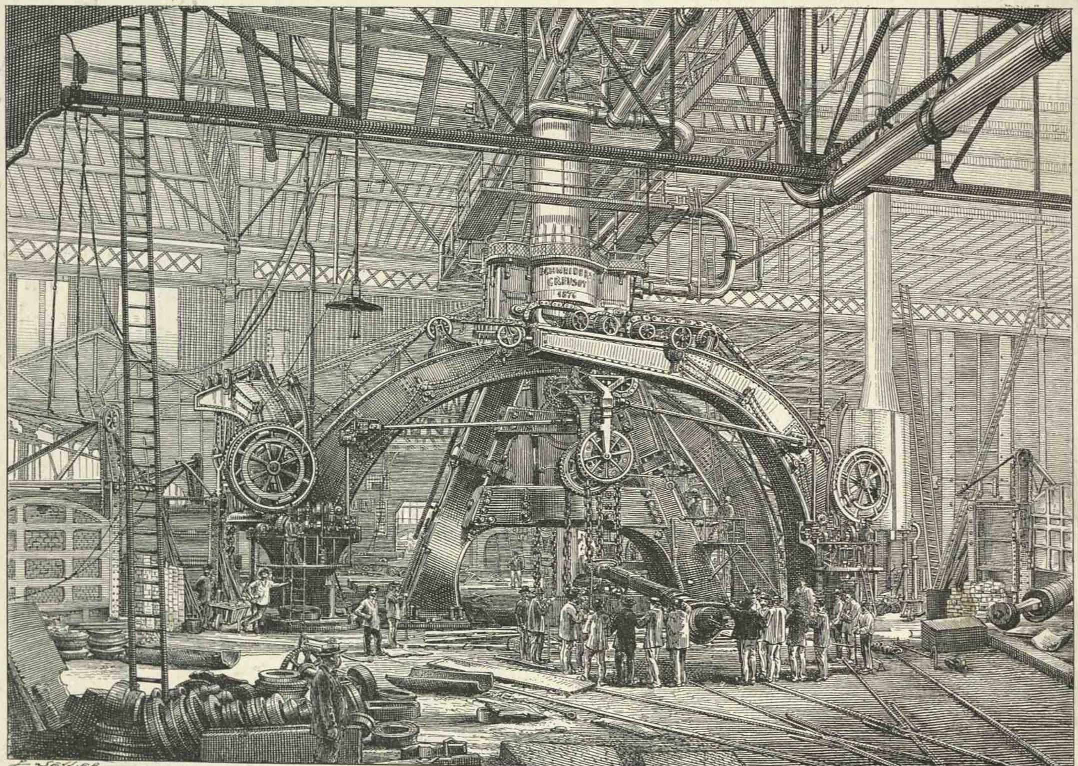
Établissements industriels au XIXe siècle.



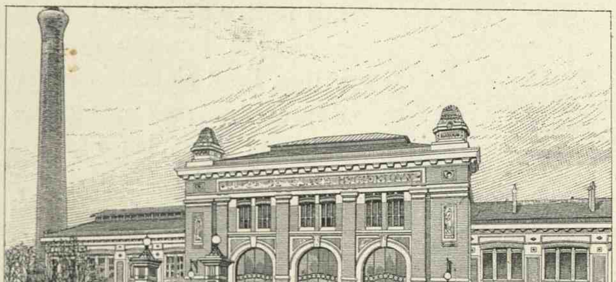
Verrerie vers 1820 d'après une assiette peinte à cette époque (Musée de céramique à Sèvres).



Usine à gaz à Paris en 1894 (d'après une photographie).



Intérieur d'une salle de l'usine du Creusot; marteau-pilon de 100 tonnes mû par la vapeur (d'après une photographie).



Façade d'une usine moderne à Billancourt, près Paris; d'après une photographie.



La forge et le marteau-pilon dans l'usine Cail à Paris en 1862; d'après une gravure sur bois de Morin (Turgan).

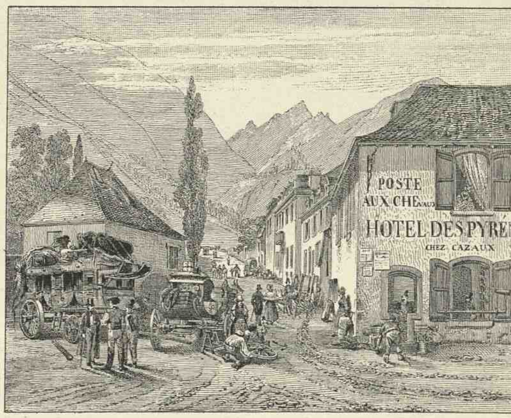
L'industrie des transports : les diligences.



Voies de communication au début du règne de Louis-Philippe ; à gauche, entrée de la ville de Saint-Étienne ; au milieu, pont et village de la Mulatière, aujourd'hui faubourg de Lyon : à droite, grande route de Terrenoire : d'après une lithographie publiée à Lyon en 1836 (Estampes ; Bibliothèque nationale).



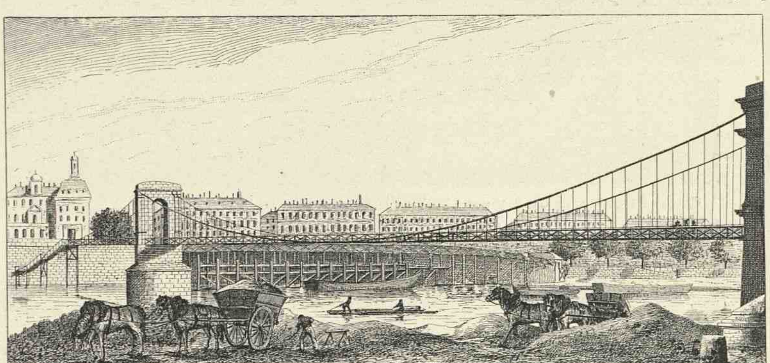
La cour des Messageries à Paris en 1839 ; d'après une lithographie de A. Provost, extraite de *Paris au XIXe siècle*.



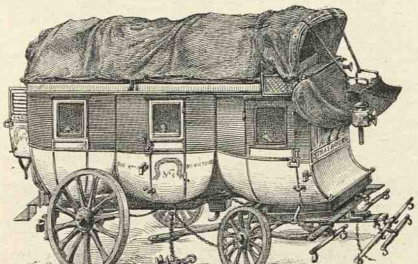
Relais de poste en 1835 à Luz, sur la route de Barèges ; d'après une lithographie de Jacottet.

raissent au flanc des ravins d'énormes tuyaux qui transportent aux usines électriques l'eau dont la force actionne les turbines.

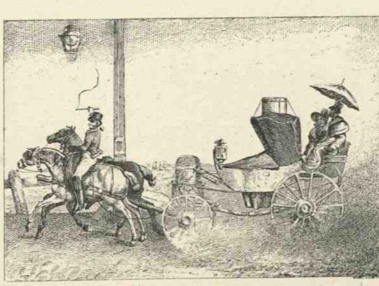
Les transports sur terre.—Dans l'industrie des transports, la diligence et la chaise de poste furent, jusque vers 1840, les seuls moyens de transport. Les *diligences* étaient alors de lourdes voitures tirées par cinq chevaux ; elles pouvaient contenir seize voyageurs ainsi répartis : quatre dans la rotonde dont la porte s'ouvrait sur le derrière de la voiture ; six dans l'intérieur, où l'on pénétrait par les deux côtés latéraux ; trois dans le coupé, compartiment de luxe placé sur le devant ; enfin trois sur la banquette de l'impériale, à



Pont suspendu à Paris, dit *Pont de Constantine*, construit de 1836 à 1838, remplacé en 1876 par le pont Sully ; d'après un dessin conservé au Musée Carnavalet.

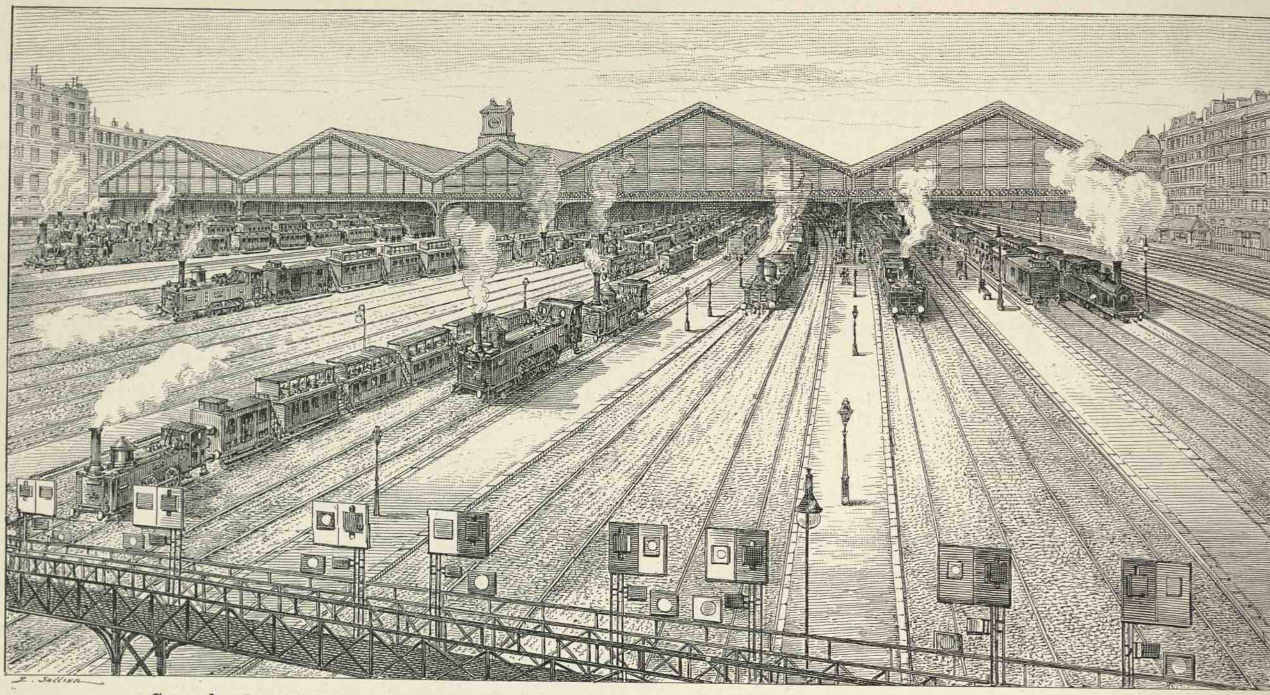


Diligence faisant le service entre Paris et Strasbourg ; d'après un modèle au Musée Carnavalet.



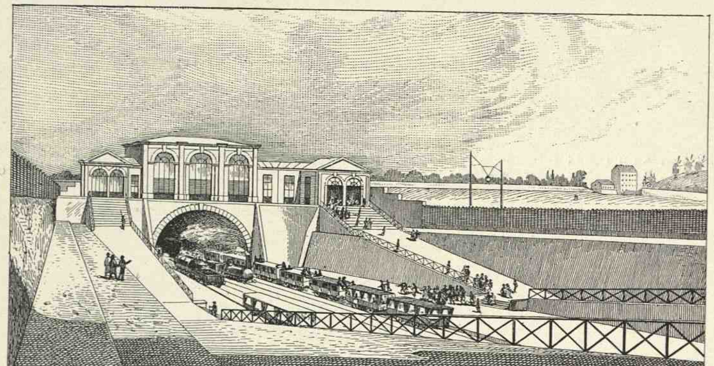
Chaise de poste vers 1830 ; d'après une lithographie de E. Lamy (1800-1890).

Les chemins de fer.

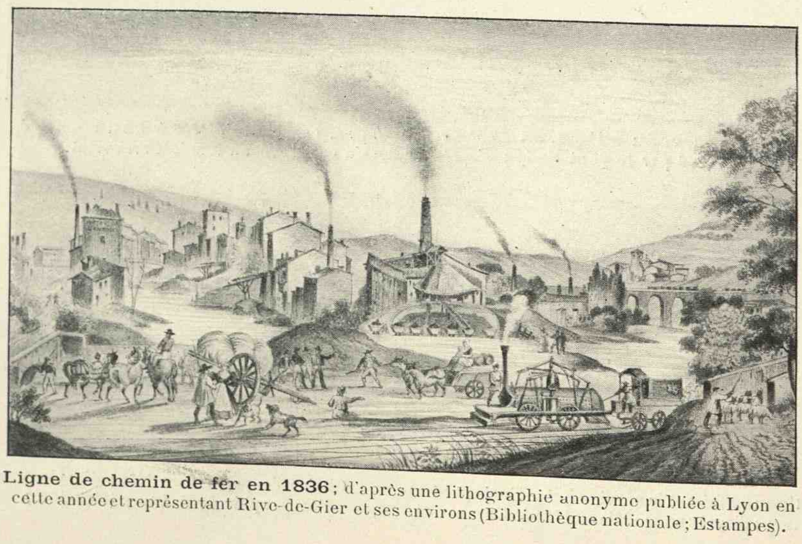


Gare de chemin de fer au début du XX[e] siècle; la gare Saint-Lazare à Paris; d'après une photographie.

côté du conducteur; une bâche de cuir recouvrait les bagages. Les plus rapides de ces voitures, celles qui, sous le nom de *malle-postes*, ne transportaient avec le courrier que trois ou quatre voyageurs, allaient avec une vitesse maxima de 14 kilomètres à l'heure. En 1842 fut commencé le réseau des chemins de fer français. Sur les lignes où avaient été fait les premiers essais, les trains avaient d'abord été conduits par de petites locomotives à longues et étroites



Gare de chemin de fer en 1837; l'Embarcadère de la ligne de Paris à Saint-Germain, sur l'emplacement duquel se trouve aujourd'hui la gare Saint-Lazare; d'après une lithographie d'Arnout (Bibliothèque nationale; Estampes).



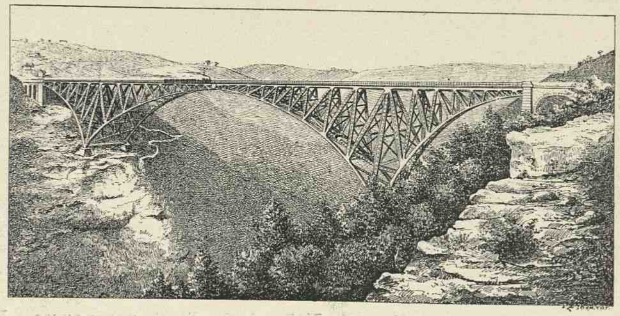
Ligne de chemin de fer en 1836; d'après une lithographie anonyme publiée à Lyon en cette année et représentant Rive-de-Gier et ses environs (Bibliothèque nationale; Estampes).

cheminées, avec un appareil de bielles et de pistons qui leur donnait une silhouette de bizarres sauterelles; les wagons de luxe avaient la forme des coupés de diligence; parfois leur toiture était surmontée de bagages ou bien l'on y disposait à l'avant et à l'arrière des strapontins pour les voyageurs; les autres wagons ne furent d'abord que des plates-formes. On trouva rapidement pour les locomotives la forme la mieux appropriée à leur mécanisme; on fut

Les chemins de fer.

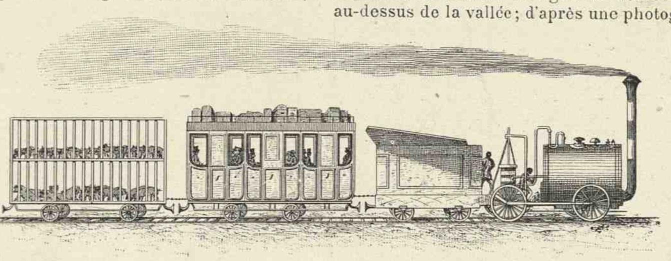


Travaux d'art au milieu du XIXe siècle; viaduc du Val-Fleuri, haut de 36 mètres, construit en 1840 par Payen, sur la ligne de Paris à Versailles; d'après une photographie.



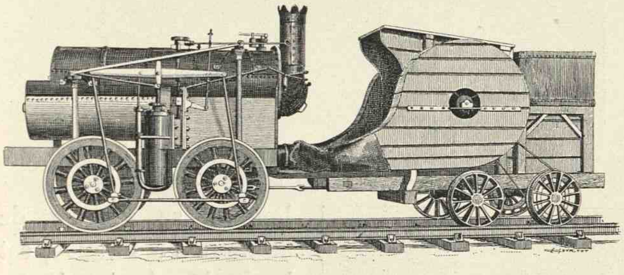
Travaux d'art au début du XXe siècle; viaduc sur le Viaur (Tarn), construit en 1902 sur la ligne de Rodez à Albi, s'élevant à 114 mètres au-dessus de la vallée; d'après une photographie.

Le *Train en 1836* a été dessiné d'après une lithographie anonyme publiée à Lyon en 1836 et conservée au département des Estampes de la Bibliothèque nationale, à Paris.

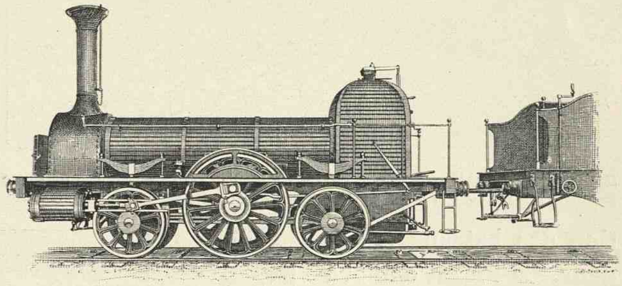


Train en 1836 sur la ligne de Saint-Étienne à Lyon.

Les deux *Locomotives* ci-dessous ont été dessinées d'après des modèles conservés au Musée du Conservatoire national des Arts et Métiers, à Paris.

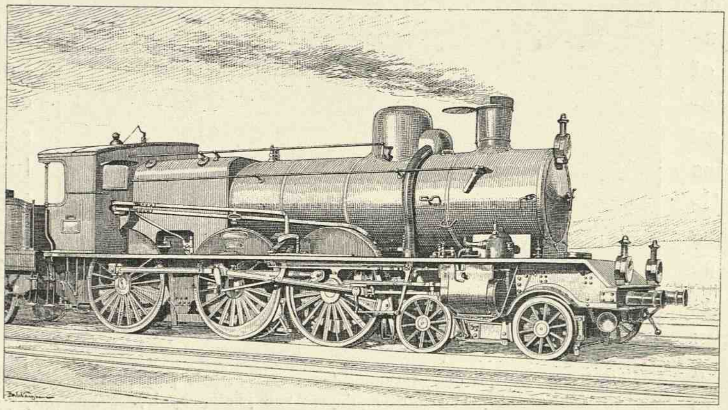


Locomotive construite en 1827 par Marc Séguin (1786-1875).



Locomotive en 1848.

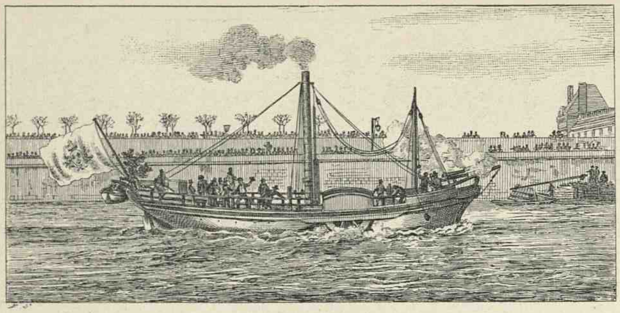
plus long à transformer les wagons; c'est seulement dans ces dernières années que l'on construisit des wagons allongés, communiquant entre eux par des soufflets, type qui, si l'on en juge par la description du train aménagé par la Compagnie de l'Est pour Napoléon III dans ses voyages de Paris à Châlons, fut d'abord réservé aux voyageurs couronnés. Les gares sont devenues une suite de halls couverts d'immenses vitrages. Sur les voies, la traversée des vallées se fit d'abord par des viaducs de pierre, puis à la suite des progrès réalisés dans l'art des constructions métalliques, par des ponts tubulaires et des ponts en treillis comme celui du Viaur. L'usage de ces procédés fit peu à peu disparaître les ponts suspendus à tablier soutenu par des câbles métalliques très employés sous le règne de Louis-Philippe et sous le second empire pour relier les rives des fleuves.



Locomotive en 1905; machine du train dit « Côte d'Azur rapide » sur la ligne de Paris-Lyon-Méditerranée (d'après une photographie).

Les transports par eau. — L'industrie des transports par eau fut transformée par l'inven-

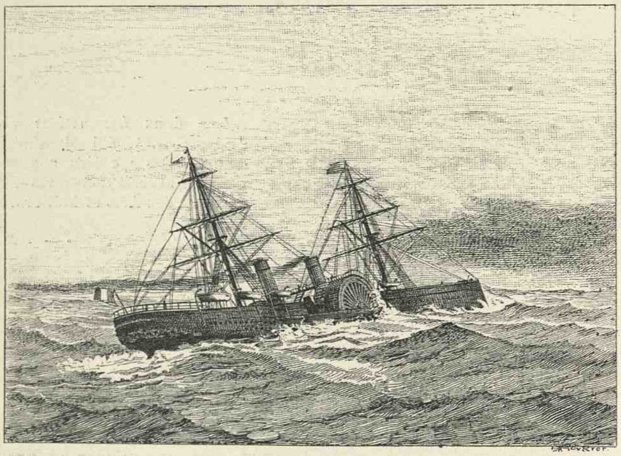
Les bateaux à vapeur.



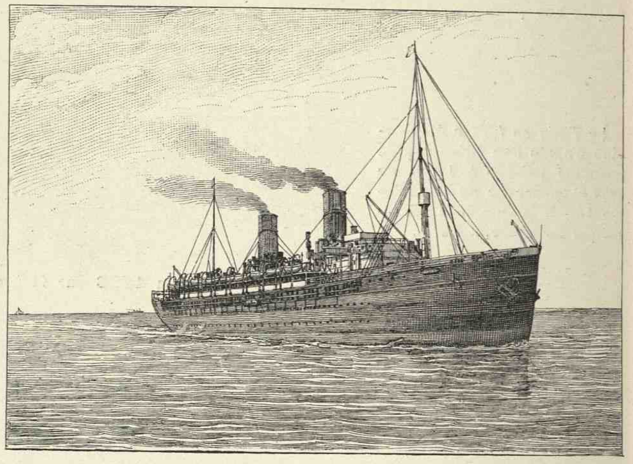
Bateau à vapeur au début du XIXe siècle; d'après une gravure anonyme représentant l'arrivée à Paris, le 29 mai 1816, de l'*Élise*.



Pont d'un bateau à vapeur en 1826; d'après une gravure en taille-douce de Eug. Lami (1800-1890) extraite de l'album intitulé *Souvenirs de Londres*.

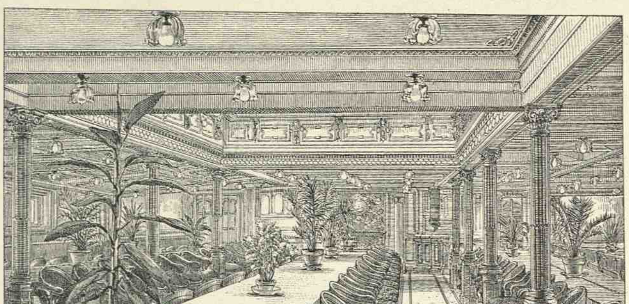


Paquebot transatlantique en 1863; le *Napoléon III;* d'après une peinture conservée à la Compagnie transatlantique.



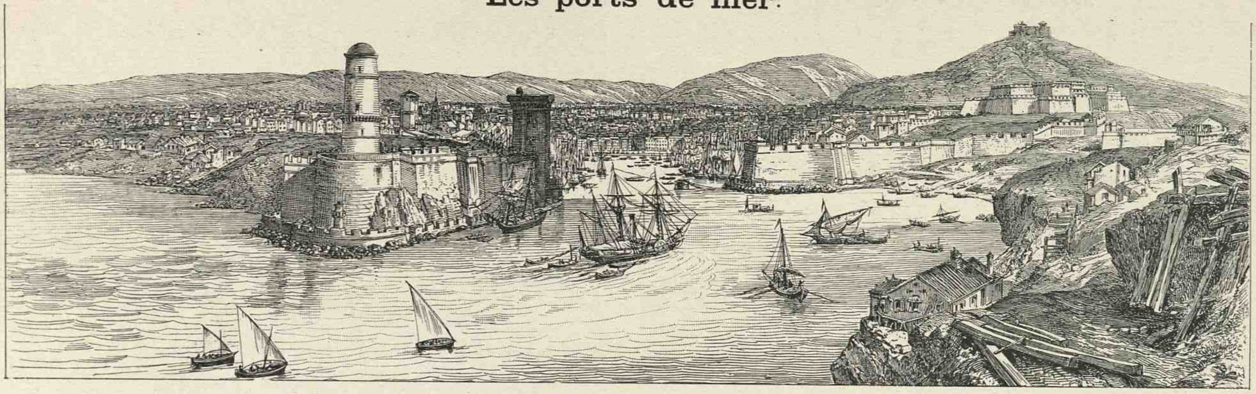
Paquebot transatlantique au début du XXe siècle, la *Lorraine*, lancé en 1900 (d'après une photographie).

tion des bateaux à vapeur. Ce furent d'abord des embarcations petites et étroites avec une machine à roues et à palettes ; une haute et mince cheminée s'élevait au-dessus du navire. En 1847, l'un des premiers transatlantiques ne pouvait encore prendre que 72 passagers ; mais les dimensions de ces vaisseaux s'augmentèrent peu à peu ; déjà en 1864 le *Washington* avait une longueur de 108 mètres. L'emploi de l'hélice utilisée dès 1838 permit de construire encore de plus vastes bâtiments, en même temps que l'emploi de machines plus puissantes facilitait l'accroissement de la vitesse. Parmi les paquebots récemment construits l'un des plus grands, la *Lorraine*, a 177 mètres de long et sa vitesse, de 20 nœuds à l'heure, est le double de la vitesse des plus grands paquebots à roues. Dans ces nouveaux bâtiments, comme dans les vaisseaux de guerre, la voilure a presque complètement disparu. A l'intérieur, les navires ont été aménagés de plus en plus somptueusement ; de nos jours, un paquebot est un hôtel flottant avec tous les services nécessaires aux voyageurs. Sur les rivières et les canaux, la navigation à vapeur se substitue lentement à l'ancien procédé du halage; elle est employée surtout pour les remorqueurs et les toueurs ; quelques bateaux de charge cependant commencent à être actionnés par une machine à vapeur.

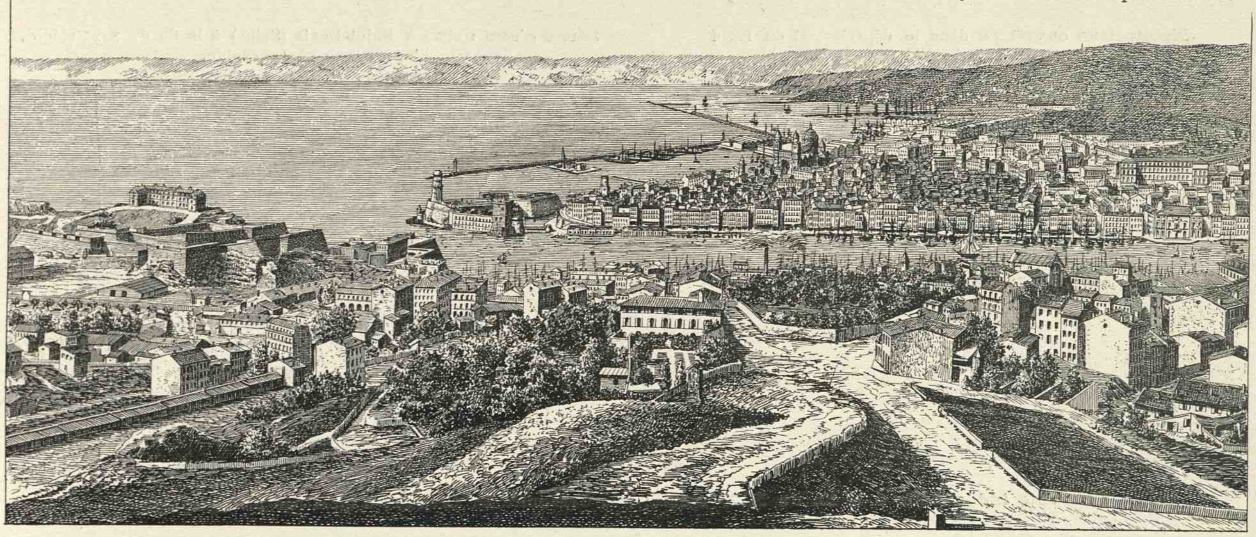


Salle à manger des passagers de 1re classe sur le paquebot transatlantique la *Savoie* (d'après une photographie).

Les ports de mer.



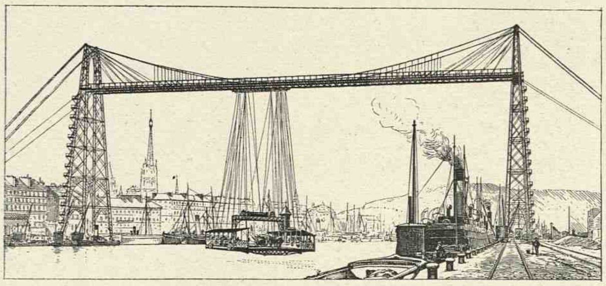
Marseille en 1842 ; d'après une lithographie de Eug. Ciceri (1813-1890) conservée au département des Estampes de la Bibliothèque nationale.



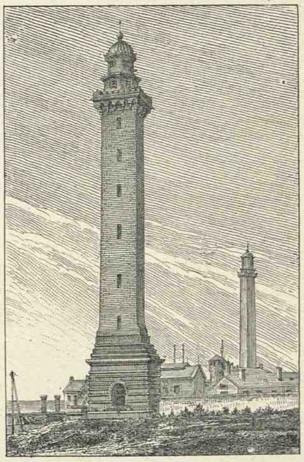
Marseille vers 1895 ; en dessous du premier plan le vieux port et au fond les bassins modernes commencés en 1844 ; d'après une photographie.



Phare vers 1825 ; la tour du Boucau (Basses-Pyrénées) ; d'après une lithographie de Garneray (1783-1857).



Le pont transbordeur de Rouen; d'après une photographie, construit par M. Arnodin.



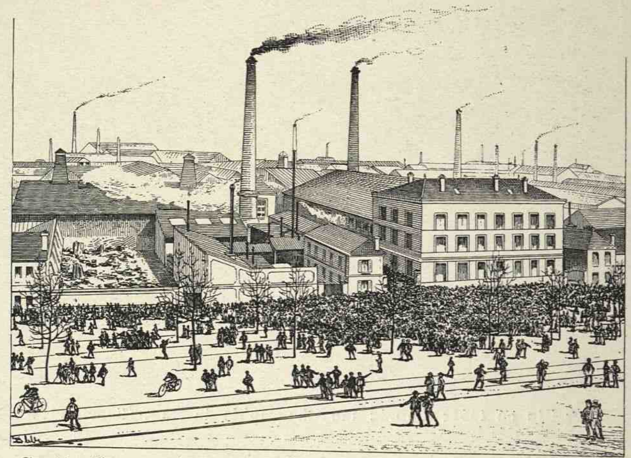
Phare moderne (1897) ; le phare d'Eckmühl à Penmarch (Finistère); d'après une photographie.

Ports et phares. — Pour recevoir les steamers, il fallut, à partir du règne de Louis-Philippe, approfondir dans les ports les anciens bassins, en créer de nouveaux, reconstruire les quais et les môles, aménager de plus vastes écluses, renouveler entièrement l'outillage d'exploitation. A la fin du XVIIIe siècle, un seul bassin de 25 hectares suffisait aux navires qui s'abritaient dans le port de Marseille; les bassins creusés au cours du siècle dernier occupent aujourd'hui une superficie de 173 hectares et sont bordés de 18 kilomètres de

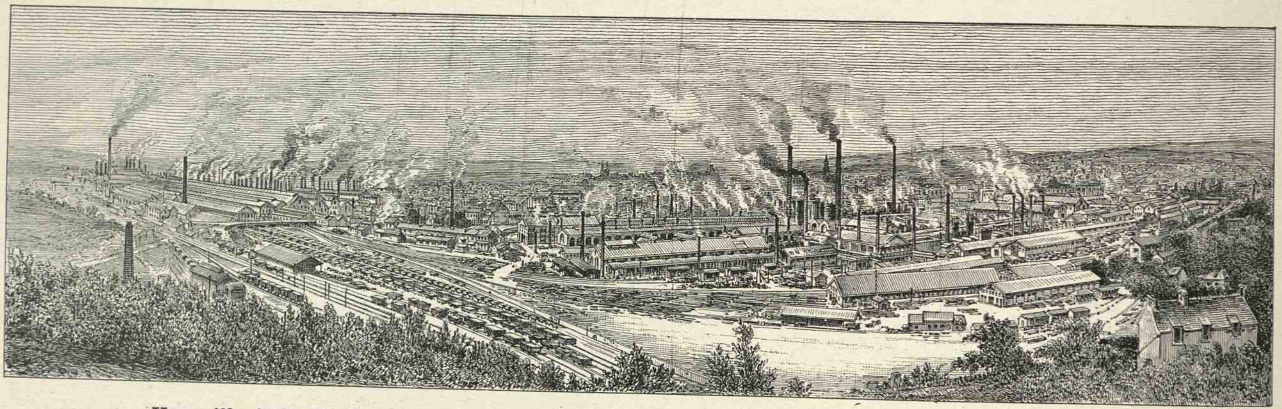
Différents aspects de la vie industrielle au XIXe siècle.



Habitations ouvrières dans le département du Nord à la fin du XIXe siècle ; d'après une photographie.



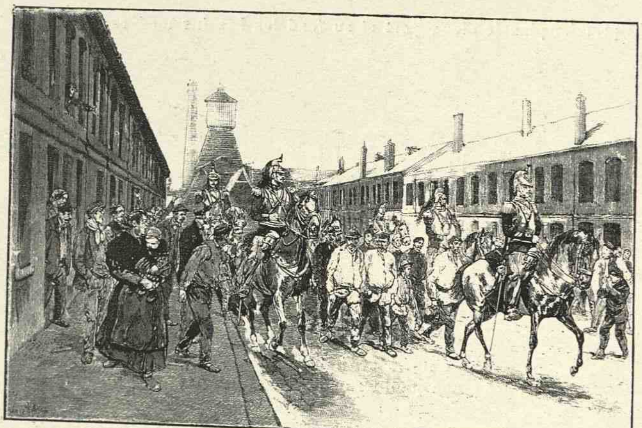
Sortie d'une usine à Saint-Denis (Seine) à la fin du XIXe siècle ; d'après une photographie.



Une ville industrielle à la fin du XIXe siècle ; vue d'ensemble du Creusot ; d'après une photographie.



Compagnon du tour de France vers 1840 ; d'après une lithographie de Raffet (1804-1860).



Scène de grève ; ouvriers non grévistes se rendant au travail sous la protection d'une escorte de cuirassiers, dans une ville du Nord en 1893 (*Illustration*).



Menuisier ; d'après une lithographie anonyme datée de 1839 (Bibliothèque nationale : Estampes).

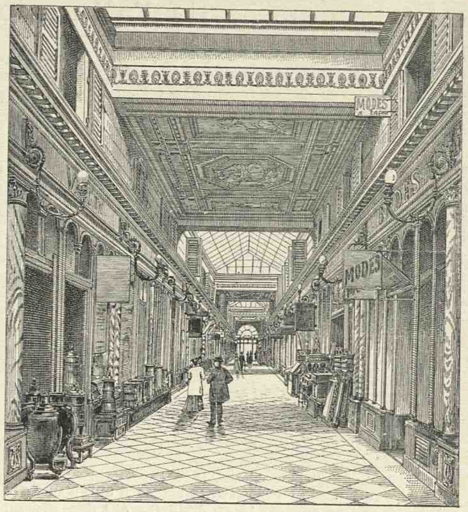
quais. De tous ces perfectionnements, le plus récent est l'installation de ponts transbordeurs. Sur nos côtes, on éleva de nouveaux phares qui, avec des dimensions plus considérables, continuèrent à présenter la forme d'une tour.

La vie ouvrière. — La transformation de l'industrie a modifié la vie de l'ouvrier ; les portes des usines se referment sur des milliers de travailleurs ; ceux-ci demeurent le plus souvent dans le voisinage de l'usine où ils sont occupés ; pour

Le commerce; boutiques et marchés.



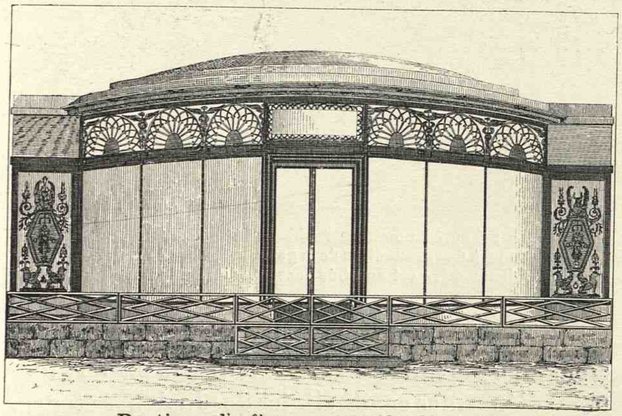
Les Halles centrales à Paris sous la Restauration ; d'après un tableau de Casella peint en 1827, conservé au Musée Carnavalet.



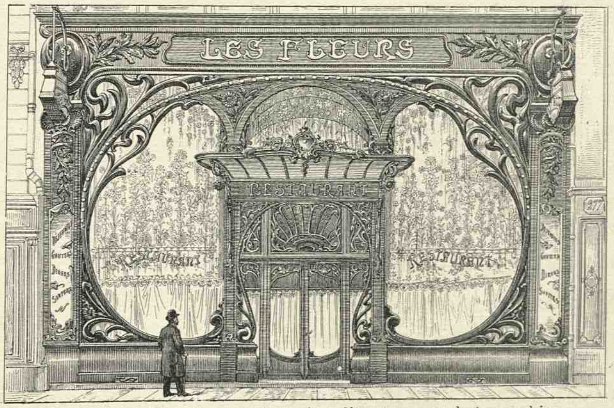
Galerie Véro-Dodat, à Paris, construite sous le règne de Charles X ; d'après une photographie.



Les galeries des Halles centrales à Paris en 1905 ; commencées en 1851 sous la direction de Baltard (1805-1874) ; d'après une photographie.

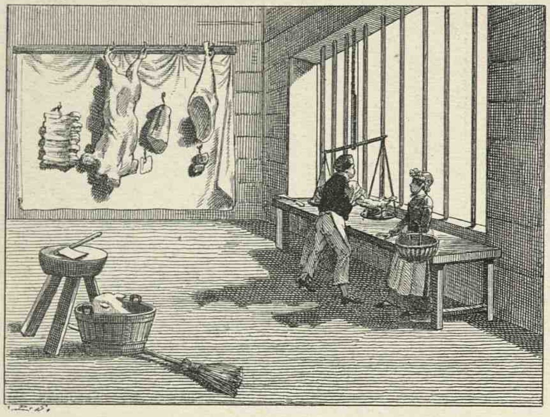


Boutique d'orfèvre en 1819 (*La Mésangère*).



Restaurant moderne à Paris ; d'après une photographie.

Le commerce de l'alimentation.



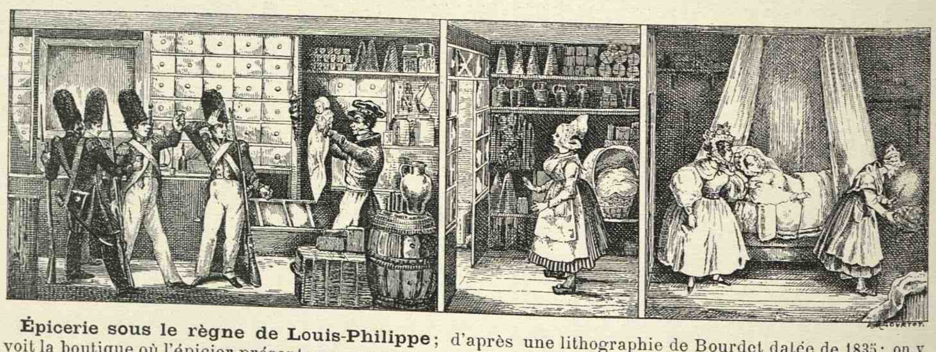
Boucherie sous la Restauration; d'après une gravure sur cuivre anonyme conservée au département des Estampes de la Bibliothèque nationale.



Boucherie moderne (Établissements Duval) à Paris; d'après une photographie.



Épicerie moderne (Établissements Potin) à Paris; construits par M. Auscher en 1899; d'après une photographie.



Épicerie sous le règne de Louis-Philippe; d'après une lithographie de Bourdet datée de 1835; on y voit la boutique où l'épicier présente son nouveau-né à des grenadiers de la garde nationale, l'arrière-boutique où se tient la nourrice et l'appartement où la jeune mère est couchée dans son lit (Bibl. nat. : Estampes).

améliorer leur logement, un type d'habitation nouveau a été créé, la maison ouvrière. De vieux usages ont disparu; tel, le tour de France. D'autre part, la pratique du droit de grève a créé des usages nouveaux; les grévistes occupent parfois les loisirs de leurs journées de chômage à former des cortèges tumultueux, et il est arrivé que ces processions aient abouti à des scènes dramatiques. Souvent, pour protéger le droit au travail des ouvriers non grévistes, des troupes escortent ceux-ci quand ils se rendent à l'usine.

Le commerce. — A son tour, le commerce s'est transformé; les anciens marchés de bois ou de pierre ont été remplacés par de vastes édifices en fer. Les boutiques ont été agrandies et embellies; les ouvertures occupent parfois la façade entière. Le développement des magasins de nouveautés a demandé la construction d'un type nouveau d'édifice; ces magasins, presque entièrement construits en fer, forment d'énormes cages vitrées de plusieurs étages.

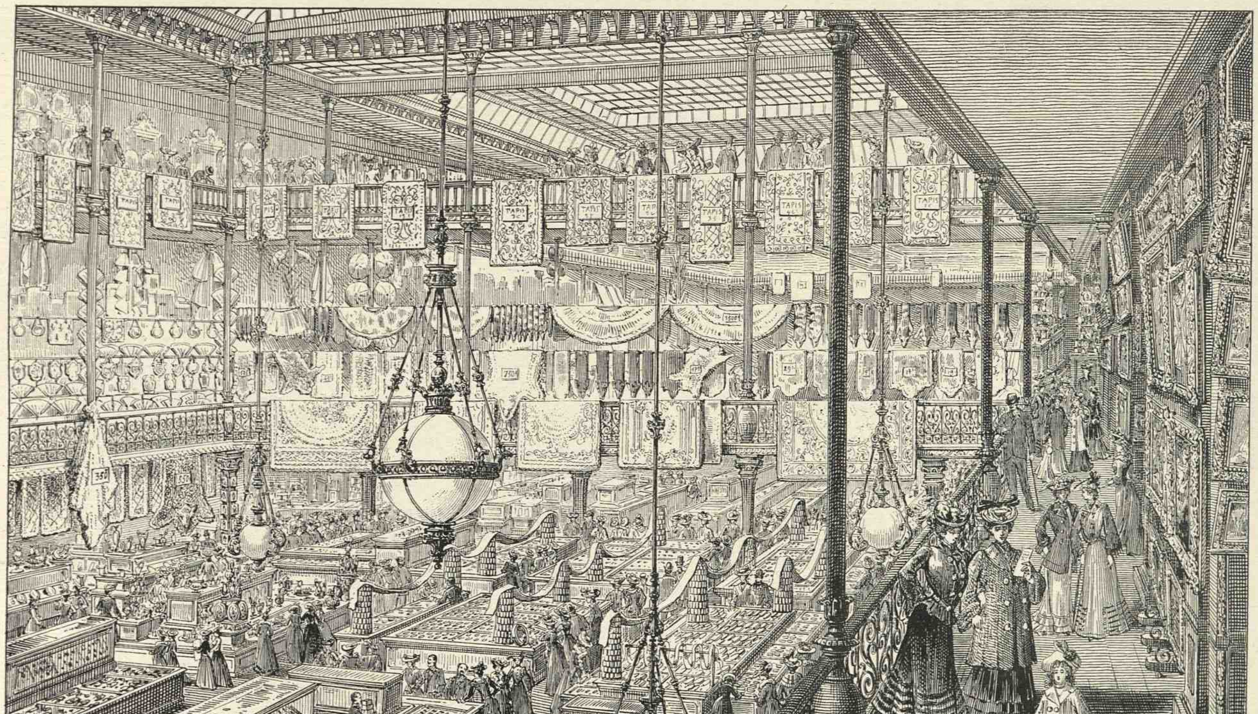
Le commerce du vêtement.



Magasins de nouveautés sous la Restauration ; d'après une gravure anonyme datée de 1820 (Bibliothèque nationale : Estampes).



Magasin de nouveautés sous le règne de Louis-Philippe ; d'après une lithographie de I. Meyer datée de 1846 (Bibl. nat. : Estampes).



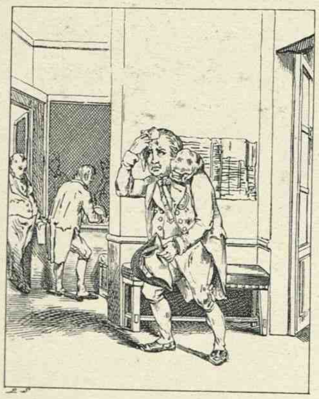
Magasin de nouveautés au début du XXe siècle (Établissements du Bon Marché à Paris); les galeries représentées ici ont été construites par M. K. C. Boileau fils, en 1880; d'après une photographie.

A l'intérieur, ce sont de vastes halls entourés de galeries qui donnent sur des enfilades de salles, dont la construction a été facilitée par la substitution de colonnes de fonte aux piliers de pierre. Ces transformations commencèrent dès la fin de la Restauration dans l'industrie du vêtement, ainsi qu'en témoigne notre estampe de la page 229, où le magasin de M. Bobine, premier degré de l'évolution commerciale, est opposé à la vieille boutique où sont entassées pêle-mêle les pièces d'étoffe. Les autres commerces suivirent plus lentement la voie où s'était engagé de

Établissements financiers.

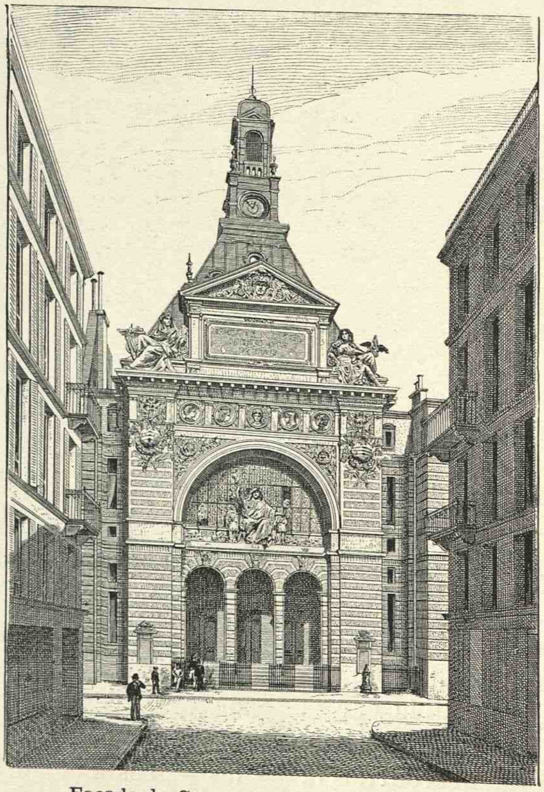


Grand hall du Crédit Lyonnais à Paris, construit par M. W. Bouwens, v. d. Boyen en 1882; d'après une photographie.

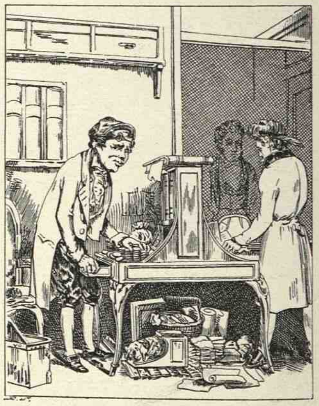


Banque sous la Restauration; le garçon de recettes; d'après une gravure anonyme (Bibliothèque nationale : Estampes).

bonne heure le commerce du vêtement; un des plus retardataires fut celui de la boucherie. A leur tour, les établissements financiers sont devenus, dans ces trente dernières années, de véritables palais. Avant 1860, beaucoup de



Façade du Comptoir d'Escompte de Paris édifiée par M. Corroyer de 1878 à 1882; d'après une photographie.



Banque sous la Restauration; le caissier; d'après une gravure anonyme (Bibliothèque nationale : Estampes).

commerçants s'installaient dans des galeries ou passages couverts qui reliaient les principales rues des grandes villes.

Publicité; expositions. — Les procédés de publicité en usage de nos jours étaient déjà connus sous

La réclame et l'affiche.



Colporteur en 1833 ; d'après une lithographie de Raffet (1804-1860).



La réclame sous la Restauration ; l'homme affiches en 1821 ; d'après une lithographie de Marlet (*Tableaux de Paris*).



Colporteuse en 1833 ; d'après une lithographie de Raffet (1804-1860).



L'Affiche sous la Restauration; d'après un spécimen conservé à la Bibliothèque nationale au département des Estampes.



L'Affiche moderne ; d'après une composition de J. Chéret (*Maîtres de l'affiche :* Chaix, éditeur).

la Restauration ; mais on les employait timidement ; à notre temps appartiennent l'affiche artistique et l'annonce lumineuse. Enfin les expositions des produits de l'industrie sont une création du XIXᵉ siècle ; nationales de 1798 à 1849, elles furent ensuite universelles; celle de 1867 présenta la première avec l'étalage des produits du travail humain, un ensemble d'attractions. Ces expositions eurent d'abord lieu au Champ-de-Mars, puis au Louvre ; sous l'Empire et la Restauration, elles se tinrent dans la cour ou dans les galeries du Louvre ; sous le règne de Louis-Philippe, on les installa d'abord sur la place de la Concorde, puis au carré Marigny dans les Champs-Élysées. Celle de 1855 s'étendit jusqu'aux rives de la Seine; en 1867, les expositions revinrent au Champ-de-Mars, et celle de 1900 engloba le Champ-de-Mars, la colline du Trocadéro, l'esplanades des Invalides et une partie des Champs-Élysées.

Expositions Universelles.



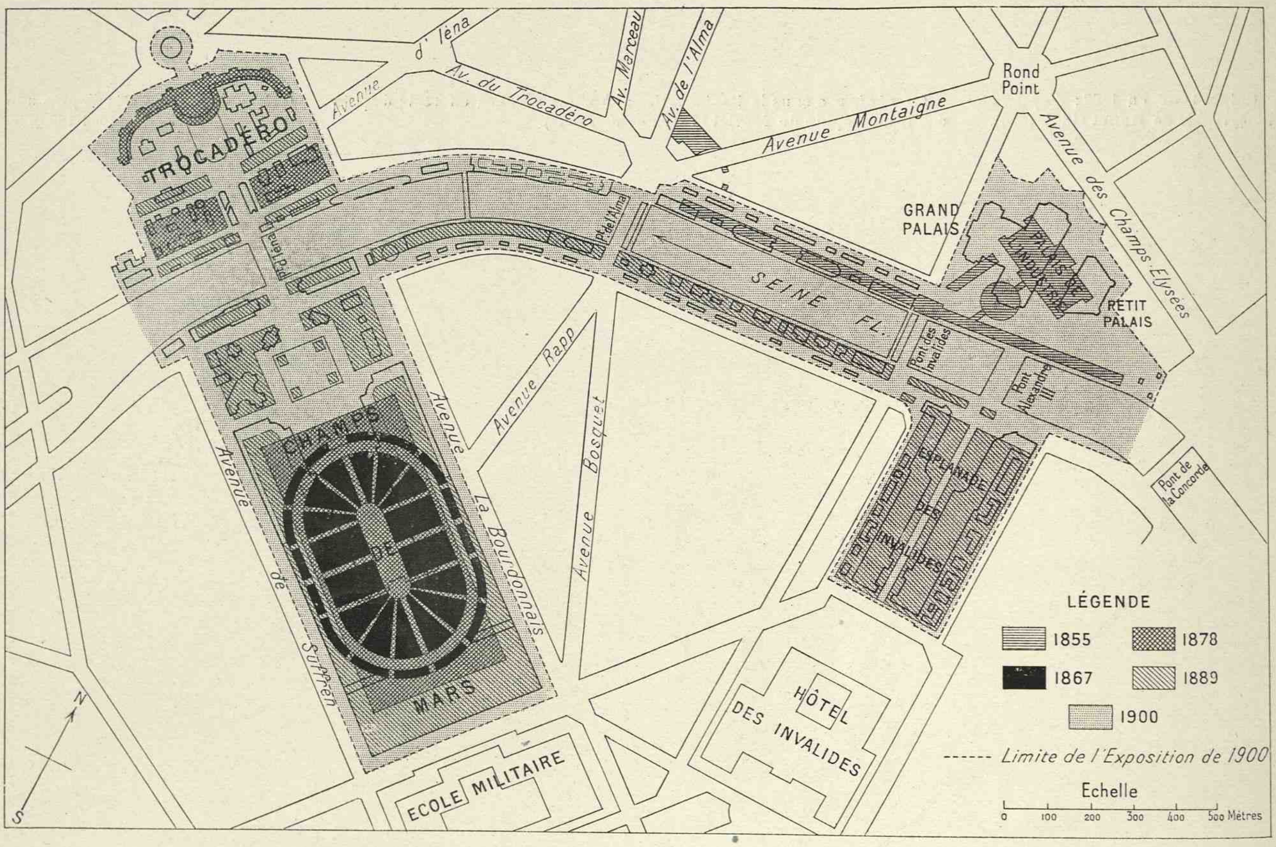
Médaille de l'Exposition universelle de 1867 par H. Ponscarme (Cabinet des médailles).



Le Palais de l'Industrie, construit pour l'Exposition universelle de 1855 et démoli pour celle de 1900; d'après une photographie.



Médaille de l'Exposition Universelle de 1889, par P. Bottée (Cabinet des médailles).



Plans superposés des Expositions Universelles de 1855, 1867, 1878, 1889 et 1900.



Les pavillons des nations étrangères à l'Exposition Universelle de 1900; d'après une photographie.





Costumes d'hommes, de femmes et d'enfants sous la Restauration ; d'après les dessins à la mine de plomb de Ingres (1780-1867), représentant à gauche M. Leblanc, architecte, en 1822 ; au centre la famille Stamati en 1818 ; à droite Mme Leblanc en 1822 (Collection Bonnat).

CHAPITRE XVII

La Vie privée en France au XIXe siècle

Le costume masculin. — Le pantalon et le gilet sans manches figurent dans tous les costumes masculins depuis 1815 ; l'*habit à basques* sous la Restauration, la *redingote* sous le règne de Louis-Philippe, la *jaquette* sous le second Empire, le *veston* sous la troisième République complétèrent ce vêtement ; depuis la fin du règne de Louis-Philippe, la redingote est devenue vêtement de visite ou de dîner ; l'habit, depuis la Restauration, vêtement de cérémonie. Le vêtement de dessus a été au début du siècle un manteau sans manches, le *crispin*, dont le diminutif fut la *pèlerine*, puis, à partir du règne de Louis-Philippe, le *pardessus à manches*. Le costume masculin a été de préférence dans tout le siècle en drap de laine de couleur sombre. La *cravate* fut jusqu'au second Empire un ruban plusieurs fois roulé autour du cou ; puis le nœud de cravate, aménagé d'abord au gré de chacun, et de nos jours vendu tout préparé. Le visage fut rasé sous la Restauration, garni sous le règne de Louis-Philippe de la barbe tout entière ou de favoris ; cette coupe se maintint sous le second Empire à côté de la moustache effilée dite en *impériale* et de la barbiche ; sous la troisième République, la barbe a été taillée en pointe ou carrément ou réduite à la moustache. Les cheveux furent frisés ou courts sous la Restauration, longs ou ramenés en *toupet* sur le front sous le règne de Louis-Philippe, partagés par une raie sous le règne de Napoléon III, ensuite de préfé-




Costumes de femme et d'homme au début du règne de Louis-Philippe, d'après deux lithographies de A. Devéria (1800-1857), dont l'une représente, à gauche, Mme Vatrin, l'autre Alexandre Dumas père.



Costume de garçonnet vers 1844 ; d'après un portrait de famille.

Costumes dans la seconde moitié du XIXᵉ siècle.



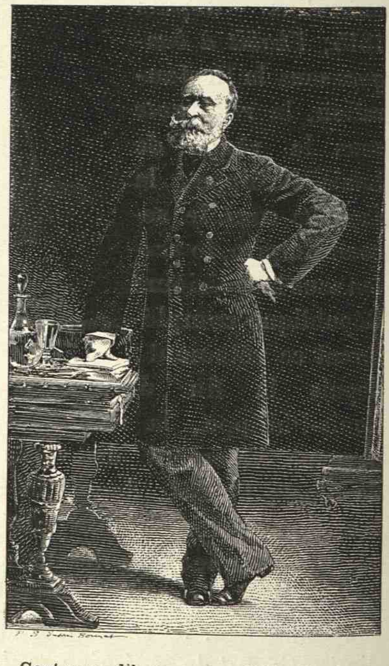
Costumes de femmes en 1855; d'après un portrait peint par Winterhalter (1805-1879), représentant l'impératrice Eugénie entourée des dames de sa cour



Costume féminin en 1901; d'après un portrait peint par M. La Gandara (Musée du Luxembourg).



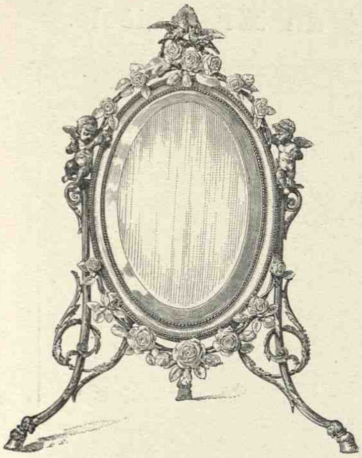
Costumes de femmes à la fin du second Empire; d'après un tableau « *La Visite* » peint par A. Stevens (Musée de Bruxelles).



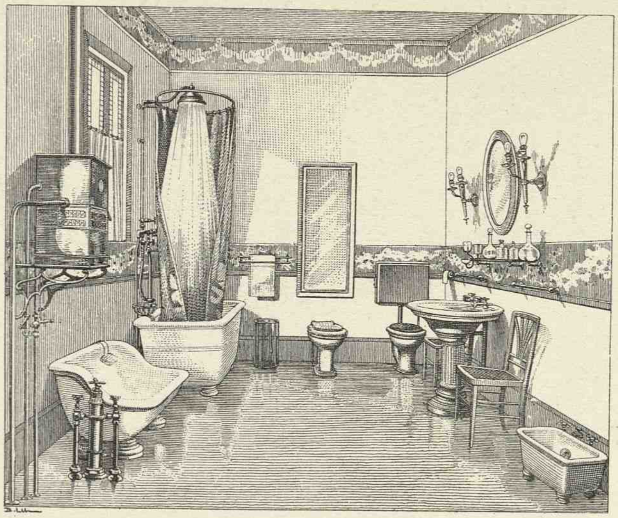
Costume d'homme en 1888; d'après un portrait de Puvis de Chavannes (1824-1898), peint par M. Bonnat.

rence taillés en brosse jusqu'au début du xxᵉ siècle. Le chapeau *haut de forme* a dominé pendant tout le siècle; la *casquette* a été la coiffure négligée sous le règne de Louis-Philippe; au début

La toilette.



Miroir en vieil argent et corail second Empire.
(Modèle de la maison Herbet).



Cabinet de toilette moderne; aménagé par la maison Jacob, Delafosse et Cie.



Châtelaine (règne de Louis-Philippe; d'après une lithographie de Peyre. (Bibliothèque du Musée des Arts Décoratifs).

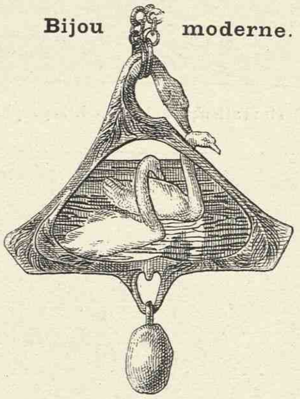


Boucles d'oreille datant de la Restauration; d'après un bijou de famille.



Cabinet de toilette en 1829; d'après une lithographie de Vallon de Villeneuve (1795-1866).

Bijou moderne.



Pendentif aux cygnes, émaux montés sur or, par M. R. Lalique. (Musée des Arts Décoratifs).



Porteur d'eau vers 1830; d'après une lithographie de H. Bellangé (1800-1866).



Bracelet de corail monté sur or datant du second Empire.
(Modèle de la maison Herbet).

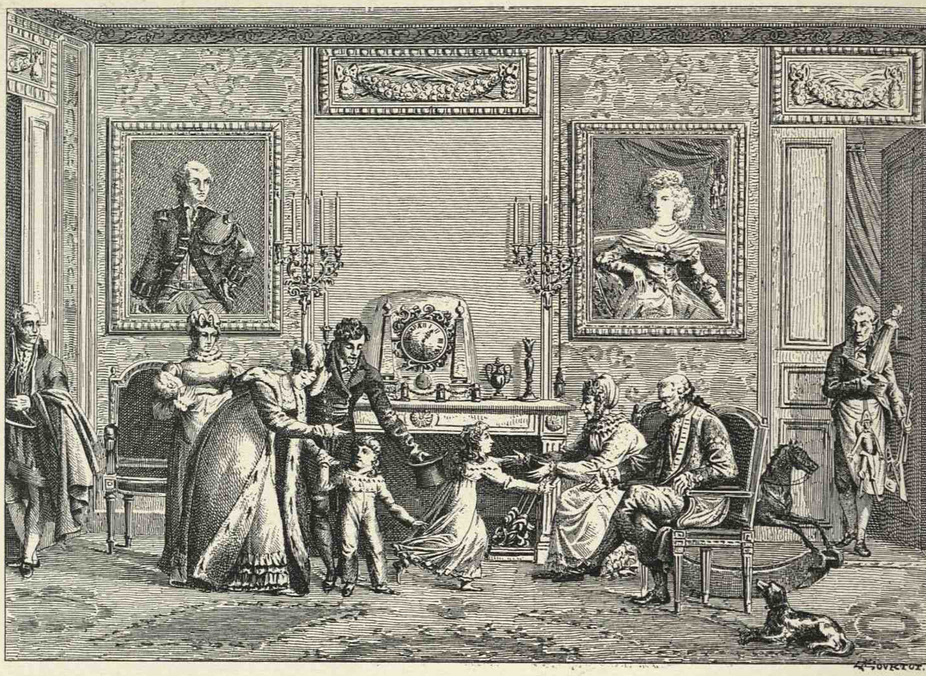
du second Empire apparaissent le *chapeau rond* et le *chapeau de feutre* dont l'usage se généralisa de nos jours; le *chapeau de paille* date de 1852. Dans la première moitié du siècle la chaussure fut la *botte;* puis ce fut la *bottine* à élastiques, à boutons ou à lacets; la chaussette tend à remplacer le bas. Le vêtement est devenu le même pour toutes les classes de la société; la *blouse* a cessé depuis le début de la troisième République d'être le costume distinctif des ouvriers.

Le costume féminin. — Le costume féminin se modifia depuis 1820. La *jupe*, d'abord droite, s'élargit bientôt à tel point qu'il fallut, à partir de 1834 environ, en soutenir l'ampleur avec une sorte de cage métallique, la *crinoline*, qui resta en usage jusque vers 1867; elle fut remplacée jusque vers 1890 par la *tournure* qui faisait bouffer la jupe sur les reins et la laissait droite devant; puis la jupe redevint droite, tantôt large, tantôt étroite; de 1831 à 1890, elle fut constamment ornée de nœuds de rubans, de volants ou de plis. Le corsage le plus souvent s'ajusta au buste; mais vers 1825, les manches s'élargirent sous le nom de *manches à gigots:* elles se rétrécirent vers 1837, se froncèrent aux entournures sous le second Empire, et reprirent vers 1890 la forme du gigot pour se rétrécir de nouveau depuis 1897. A la fin du second Empire, le corsage fut souvent une petite veste ouverte dite *boléro:* cette mode reparut à la fin du siècle

Intérieurs dans la première moitié du XIXe siècle.



Quinquet et Lampe à couronne datant du règne de Louis-Philippe (H. d'Allemagne).



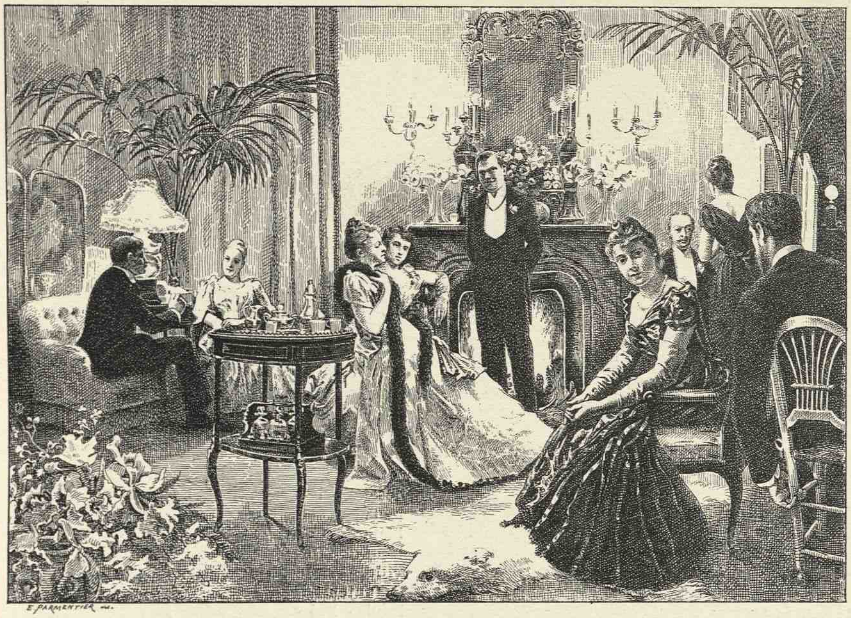
Salon sous la Restauration; d'après une lithographie de Hippolyte Lecomte (1781-1857), datée de 1818.



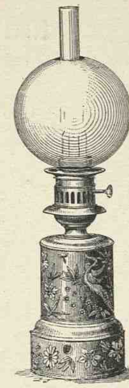
Salon en 1846; d'après une gravure sur acier de Eug. Lami (1800-1890) extraite de *L'Hiver à Paris.*

avec l'usage du *corsage-blouse*, formé d'une étoffe légère non ajustée et porté pendant l'été. Le vêtement de dessus a été de préférence l'*écharpe* et le *châle* dans la première moitié du siècle, et depuis, le *mantelet* et la *jaquette*. Le cou, d'abord entouré d'une collerette, se dégagea d'un col plat sous le règne de Louis-Philippe et sous le second Empire ; à la fin du siècle reparut l'usage du col droit d'étoffe ou de toile. La coiffure fut un échafaudage compliqué jusque vers 1840; puis les cheveux redevinrent plats, en bandeaux, avec ou sans boucles sur les tempes ; sous le second Empire ils furent massés par derrière en un lourd chignon parfois enfermé dans une résille; sous la troisième République, les cheveux furent, vers 1880, coupés ras sur le front; puis le chignon disparut, la chevelure fut redressée sur la nuque et boucle sur le front, et enfin tout autour de la tête. Sous la Restauration, les chapeaux furent la *toque*, le *turban* ou le vaste chapeau circulaire surchargé de plumes, de fleurs ou de rubans, sous le règne de Louis-Philippe domina la *capote à brides*, qui se maintint jusqu'au début de la troisième République en se rétrécissant continuellement; puis elle fut remplacée par un chapeau sans brides, fixé dans les cheveux par des épingles, de forme et de décoration très variées; il y faut joindre dans ces dernières années le chapeau de paille dit *canotier*. L'usage

Intérieurs dans la seconde moitié du XIXe siècle.



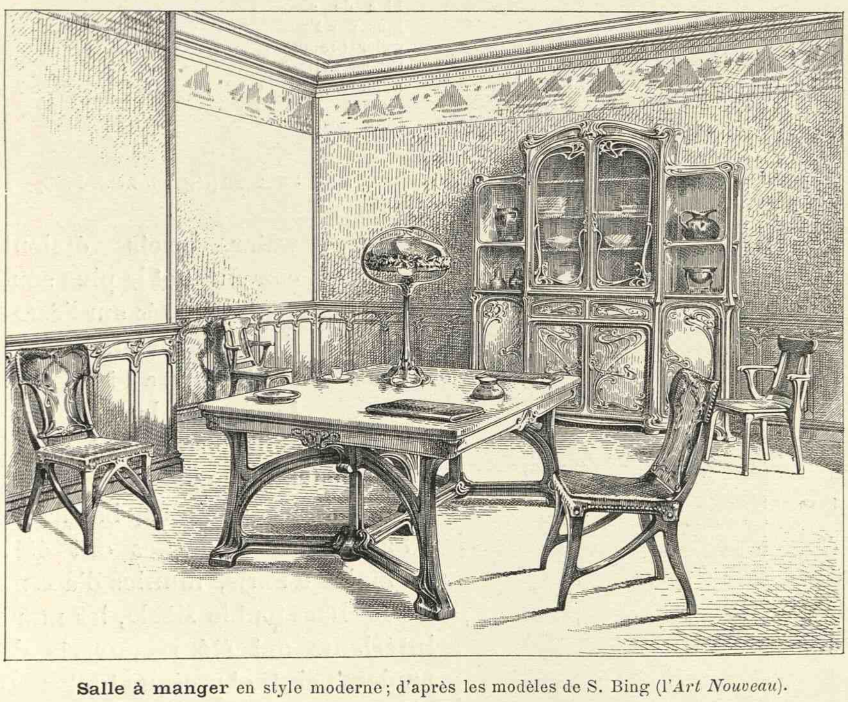
Salon à la fin du XIXe siècle ; d'après une peinture de M. Stewart, ayant figuré au Salon de 1892.



Lampe Carcel du règne de Louis-Philippe (H. d'Allemagne).



Lampe électrique ; d'après un modèle de la maison Henri Beau et Cie.



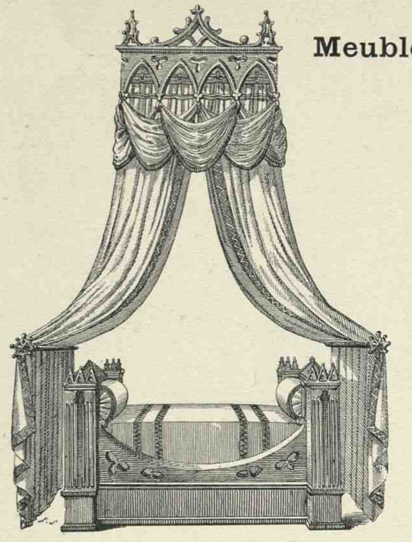
Salle à manger en style moderne ; d'après les modèles de S. Bing (l'*Art Nouveau*).

pour les hommes, le costume féminin est désormais dans ses grandes lignes le même pour toutes les classes de la société.

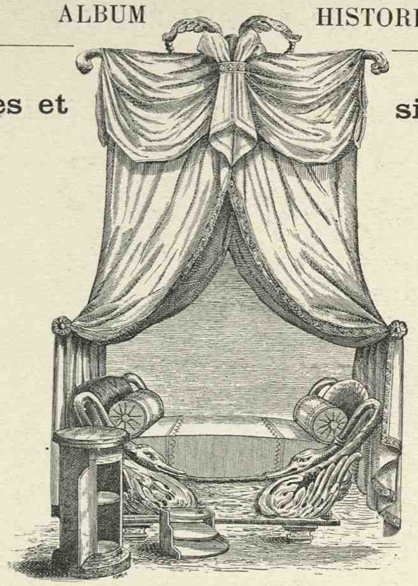
La parure. — Au cours du siècle, les hommes n'ont guère conservé de bijoux, sauf la bague, l'épingle de cravate et la chaîne de montre. Les femmes, peu parées de bijoux sous la Restauration, ont porté sous le règne de Louis-Philippe et le second Empire, outre les bagues et les boucles d'oreilles qui furent très longues vers 1860, des bracelets, des chaînes avec médaillons souvent ornés de camées, des pendeloques en corail, des chaînes de front dites *féronnières*, des broches, des boucles de ceinture, etc. ; sous la troisième République, les bijoux les plus en vogue ont été les bagues, les pendants de cou, les boucles de ceinture, les peignes et les épingles à chapeaux. Dans la toilette de bal, les rivières de perles, les diadèmes et les aigrettes furent pendant tout le siècle les ornements principaux. L'usage des jupes étroites dépourvues de poches a ramené vers la fin du siècle le port du *ridicule ;* enfin, pendant tout le cours du siècle, les femmes ne sont guère sorties sans tenir à la main en été l'ombrelle, en

de la voilette encore rare au début de ce siècle, s'est ensuite généralisé. La chaussure fut, jusque vers 1830, le *brodequin,* puis la *bottine* à boutons, à talons plus ou moins hauts. Dans le costume de dessous, le corset fut d'un usage général depuis 1820 ; le linge s'affina et s'orna de plus en plus en avançant dans le siècle. Comme

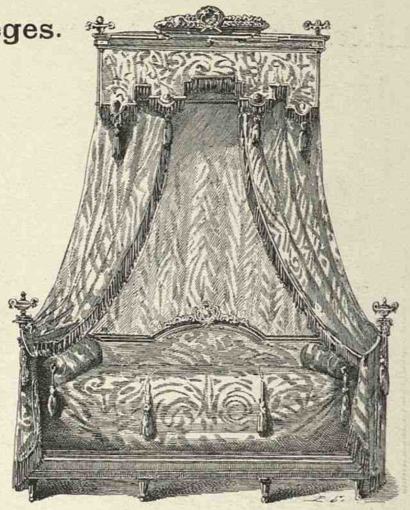
Meubles et sièges.



Lit en style gothique (règne de Louis-Philippe).



Lit dit en gondole de l'époque de la Restauration.

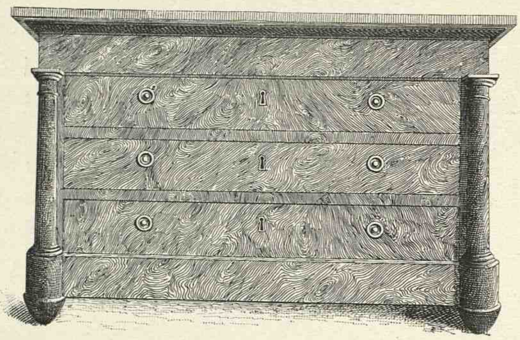


Lit de l'époque du second Empire.



Chaise commune (1819).

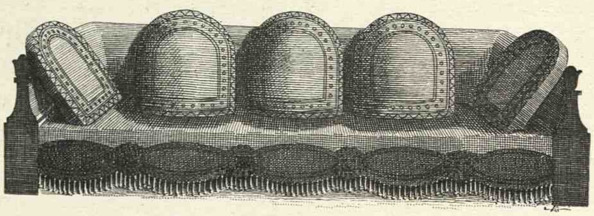
Ces meubles sont reproduits d'après le recueil de meubles et objets divers publié, de 1807 à 1831, par *La Mésangère* (1761-1831) et ses successeurs, sauf le lit du second Empire dessiné d'après un recueil de dessins originaux d'ameublements du tapissier Deville, et le fauteuil Louis-Philippe dessiné d'après un recueil de meubles de salons, par Paquier (Bibliothèque nationale, département des Estampes).



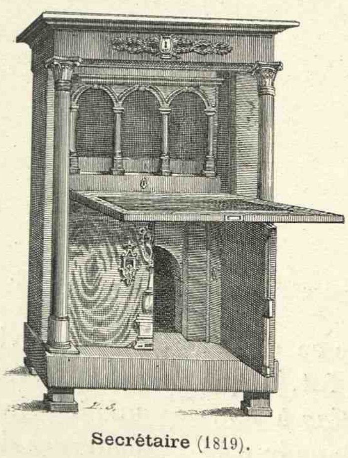
Commode d'acajou (1831).



Fauteuil (règne de Louis-Philippe).



Canapé à cinq places (1831).



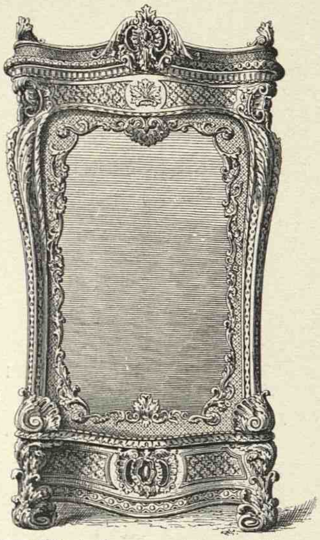
Secrétaire (1819).

hiver le parapluie de plus en plus fin et léger.

L'habitation. — L'hôtel particulier a été dans les grandes villes de plus en plus remplacé par l'immeuble à plusieurs étages et à nombreux appartements. Le plus souvent le rez-de-chaussée en est occupé, depuis la Restauration, par des boutiques; les façades, d'abord nues et plates, se garnirent de balcons saillants depuis la fin du règne de Louis-Philippe, et de loggias et bow-windows dans ces vingt dernières années. A l'intérieur, les appartements, dans la première moitié du siècle, furent, sauf dans les maisons de luxe, étroits, bas de plafond, carrelés, insuffisamment éclairés, avec de petites cuisines où l'eau n'était point amenée, sans cabinets de toilette; les water-closets étaient communs et le plus souvent disposés sur l'escalier, l'escalier lui-même était pauvre et obscur.

La plupart de ces inconvénients ont disparu dans les maisons construites depuis une quarantaine d'années; de plus, beaucoup d'habitations modernes ont été, au moins à Paris, munies d'ascenseurs. Dans tout le siècle, les murs intérieurs ont été recouverts de papiers peints et presque toutes les pièces ont été munies de glaces. Le chauffage se fit d'abord au bois dans des cheminées ou dans des poêles de faïence; puis à partir de la fin du règne de Louis-Philippe, le chauffage à la houille dans des cheminées prévalut; à la fin du siècle, le chauffage au calorifère commença à se répandre; dans

Meubles et sièges.



Armoire à glace ayant figuré à l'Exposition industrielle de 1844 (Guilmard).

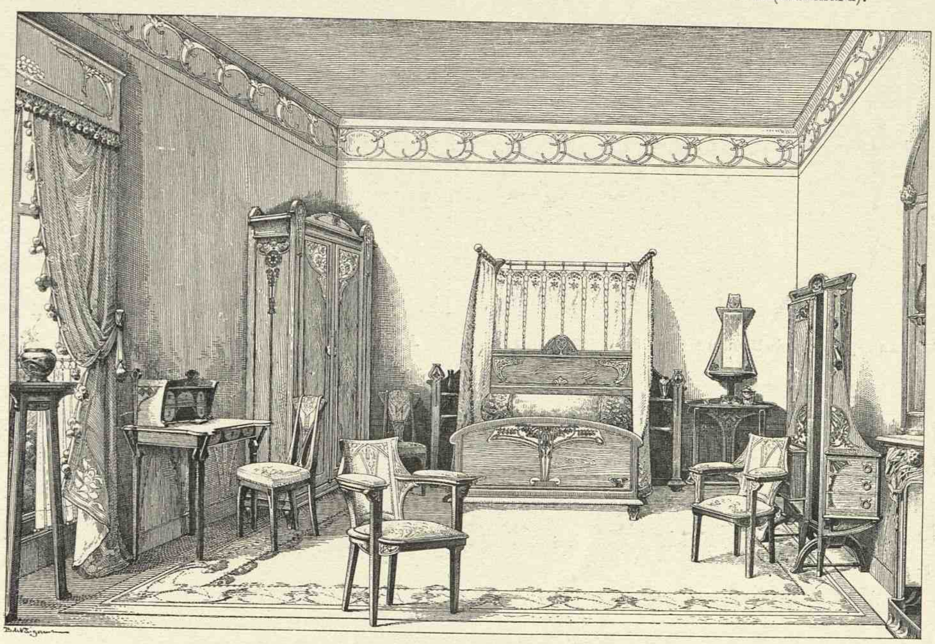


Buffet de salle à manger exécuté en 1857; d'après un modèle de la fabrique de Mazaroz et Ribalier.



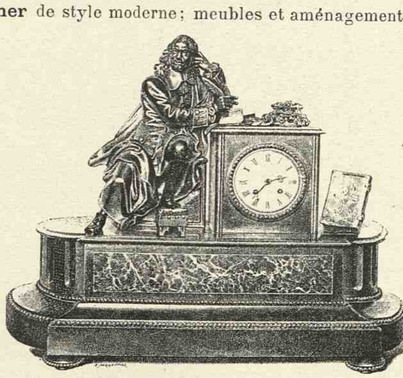
Fauteuil en ébène, dit de style Louis XV, ayant figuré à l'Exposition industrielle de 1844 (Guilmard).

les appartements, il est en outre souvent fait usage du poêle à feu continu. On s'éclaira d'abord avec les lampes à huile et les bougies; à ces deux modes d'éclairage a été de plus en plus substitué depuis vingt ans l'éclairage au pétrole, au gaz ou à l'électricité.



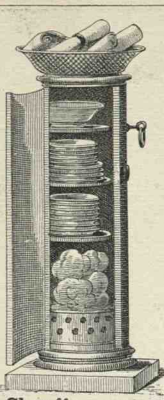
Chambre à coucher de style moderne; meubles et aménagement de la maison Kriéger.

Le mobilier. — Les meubles imaginés au XIXe siècle combinent des meubles antérieurs, tels le buffet de salle à manger, la toilette-commode, l'armoire à glace, qui datent de la fin de la Restauration, ou le lit flanqué d'étagères du style moderne. Chaque pièce de l'appartement eut désormais son mobilier particulier; la chambre à coucher présente l'armoire à glace, la toilette-commode, le secrétaire sous la Restauration, les chaises et fauteuils de repos, le lit autrefois surchargé de rideaux et de tentures, enfermé pendant la première moitié du siècle dans une alcôve, disposé ensuite le long d'une paroi ou d'une encoignure, et depuis une vingtaine d'années, appuyé seulement au mur par la tête. La salle à manger dispose de la table à rallonges, ronde jusqu'aux dernières années du siècle, depuis rectangulaire ou carrée, du buffet de salle à manger, de servantes et de chaises. Au salon, on trouve, avec le piano traditionnel, l'infinie variété des sièges dont le principal fut, jusqu'au milieu du siècle, le divan à



Pendule datant du règne de Louis-Philippe, d'après un meuble de famille.

L'Alimentation.



Chauffe - assiettes (1836); d'après une gravure du journal de modes « *le Fallot* ».

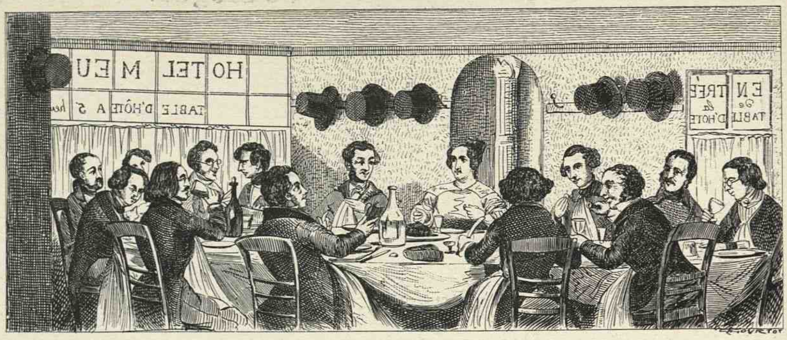
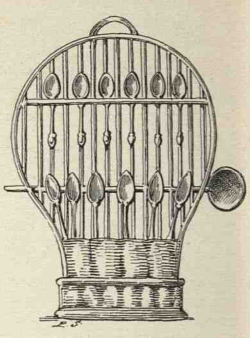
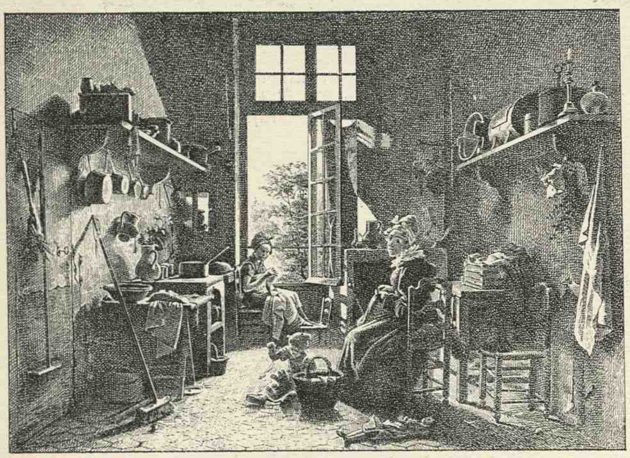


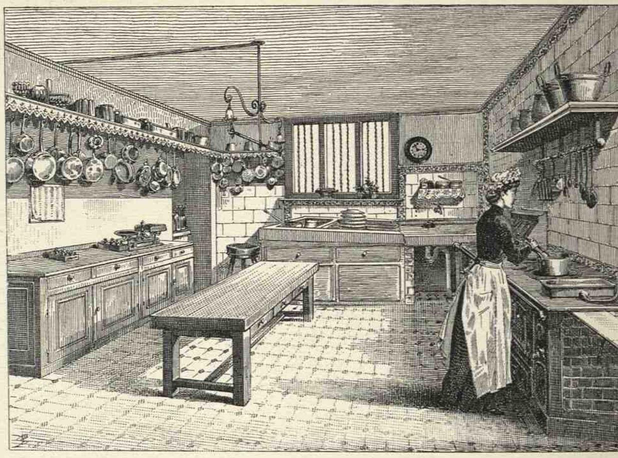
Table d'hôte en 1840; d'après un dessin de Gavarni (1804-1866), gravé sur bois par Soyer, pour « *les Français peints par eux-mêmes* ».



Porte-cuillères sous le règne de Louis-Philippe; d'après une lithographie de Duval le Camus (1790-1854).



Cuisine en 1815; d'après une peinture de Drolling (1752-1817) (Musée du Louvre).



Aménagement d'une cuisine moderne; d'après une photographie.



Restaurant à la fin du XIXe siècle; intérieur d'un *Bouillon Duval* à Paris; d'après une photographie.

coussins, remplacé dans la suite par le canapé. Les essences le plus fréquemment employées furent, jusqu'à la fin du règne de Napoléon III, l'acajou et le palissandre employés en plaqués, puis le noyer et le chêne. Le goût du confort a répandu depuis le début du règne de Louis-Philippe l'usage des sièges capitonnés, des tentures aux fenêtres, des rideaux de mousseline remplacés à la fin du siècle par les stores et les brise-bise, des tapis et des peaux de bêtes. Le goût du luxe s'est manifesté dans les riches garnitures de cheminée du règne de Louis-Philippe et du second Empire, pendules et candélabres, aujourd'hui abondonnés, dans la multiplicité des bibelots et des objets d'art, groupés jusque dans ces

Cafés et restaurants.

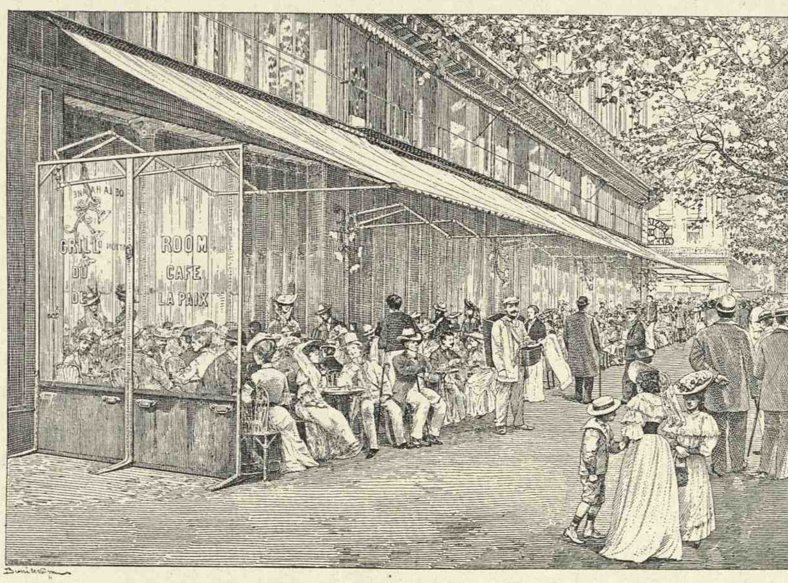


Café sous la Restauration ; le café Lamblin au Palais-Royal, d'après un tableau de Boilly (1761-1845) daté de 1817, aujourd'hui au musée Condé, à Chantilly.



Restaurant moderne : grande salle de la taverne Pousset, à Paris en 1905 ; d'après une photographie.

dernières années sur des étagères, aujourd'hui répandus sur de petites tables ou abrités dans des vitrines, dans la profusion des fleurs et des plantes d'appartement.



Terrasse de café moderne ; le café de la Paix à Paris en 1905 ; d'après une photographie.

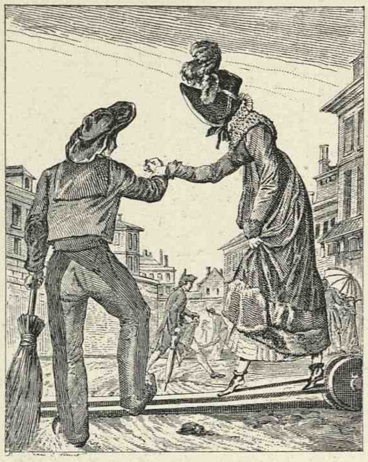
L'alimentation. — L'heure du dîner ayant constamment reculé au cours du siècle, le monde élégant a pris l'habitude de couper l'après-midi par une légère collation, dite à l'imitation des Anglais, *five o'clock*, qui est devenue un prétexte à réunions. La facilité des communications a permis l'arrivée sur les marchés des aliments les plus variés ; dans les villages mêmes, le pain de froment est seul consommé ; rares sont les Français qui, sauf par goût, n'ont plus d'autre boisson que l'eau. Dans le mobilier de la table, l'argenterie ne s'est maintenue que pour quelques pièces, les couverts et les services accessoires qui se sont multipliés dans les dernières années du siècle, ainsi que la verrerie. Jusqu'à la fin du second Empire, le service se fit *à la française*, les plats étant servis sur la table et disposés sur des réchauds ; depuis, il s'est fait *à l'anglaise*, la table étant seulement ornée de corbeilles de fleurs. Les cuisines, même dans les appartements simples, sont aujourd'hui plus propres et mieux agencées que celles de la première moitié du siècle.

Cafés et restaurants. — Les restaurants principaux de Paris, d'abord groupés au Palais-Royal, se sont depuis répandus dans tous les quartiers de la ville. Sous le règne de Louis-Philippe, les restaurants à prix fixe et à bon marché se multiplièrent ; à côté d'eux se maintinrent les restaurants à la carte, dont l'un des types le plus célèbre est depuis 1850 le bouillon Duval ; ils ont fait peu à peu disparaître la table d'hôte. Déjà sous la Restauration les cafés s'embellirent ; du Palais-Royal ils émigrèrent aux boulevards où

Les transports.



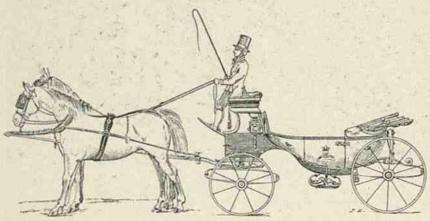
Fiacre sous la Restauration ; d'après une gravure en taille-douce d'Eug. Lami (1800-1890).



La rue à Paris sous la Restauration après un orage ; d'après un dessin de C. Vernet (1758-1835), gravé en taille-douce par Debucourt (1755-1832).



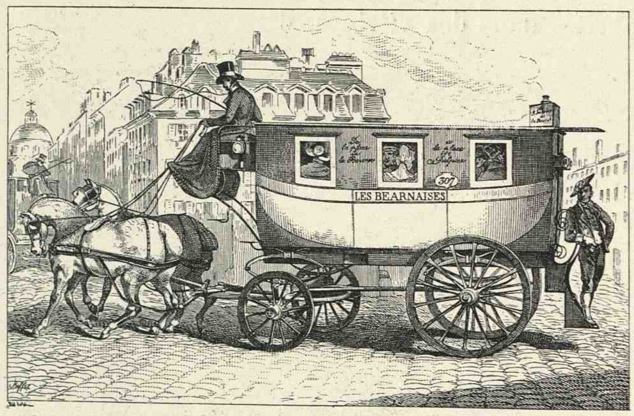
Cabriolet sous la Restauration ; d'après une gravure en taille-douce d'Eug. Lami (1800-1890).



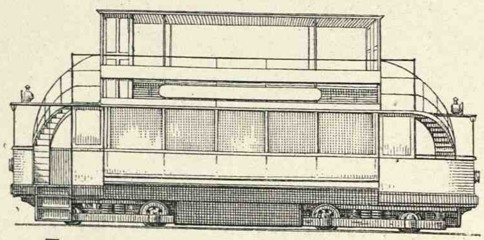
Calèche légère en 1852 (Basley).



Voiture de maître en 1905 ; d'après une photographie.



Omnibus vers 1829 ; d'après une lithographie de Raffet (1804-1860).



Tramway à traction électrique en 1905 ; d'après une photographie.

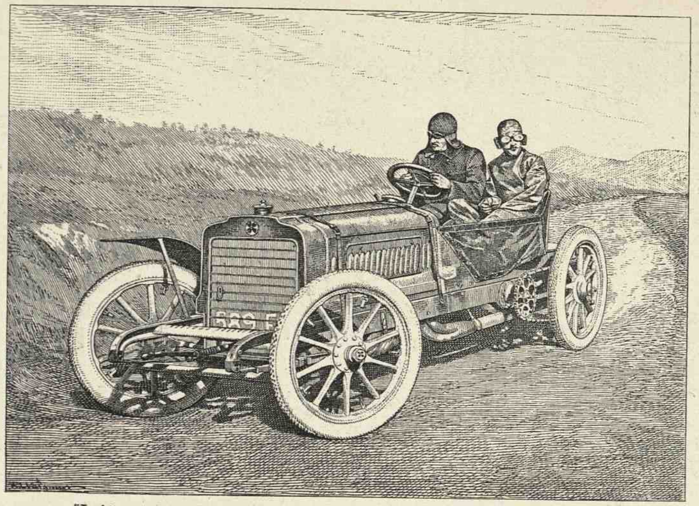
leur nombre s'accrut considérablement sous le second Empire ; alors aussi s'établit l'usage de les faire précéder sur la voie publique d'une terrasse. Vers la fin du règne de Napoléon III apparurent les brasseries ; puis sous la troisième République fut créée la taverne, participant à la fois du restaurant et du café ; les plus brillants de ces établissements, somptueusement aménagés, tendent à remplacer de nos jours pour les soupers les restaurants de luxe dont la vogue a baissé depuis 1870.

Les transports. — Jusqu'en 1828, il n'y eut d'autres moyens de communications à Paris que les fiacres ; c'étaient tantôt la berline à deux chevaux, tantôt le cabriolet. A cette date fut fondée la première compagnie d'omnibus ; les voitures étaient disposées comme les diligences avec coupé, intérieur et rotonde à des prix différents. En 1855, il y avait neuf compagnies différentes qui fusionnèrent en une seule à laquelle fut attribué le monopole des transports en commun dans Paris ; les voitures prirent alors l'aspect que nous leur connaissons encore aujourd'hui. En 1876 furent établies les premières grandes lignes de tramways, et c'est en 1892 que l'on commença à substituer la traction électrique à la traction animale. Pour les voitures privées, la berline et le cabriolet dominèrent jusqu'en 1848 ; la calèche et le coupé devinrent alors les voitures à la mode ; avec l'invention des voitures automobiles vers 1892, ces types furent encore conservés ; mais les fabricants leur substituent de plus en plus des véhicules plus appropriés à la traction automobile. Jusqu'en 1867, il n'y eut sur la Seine que les bateaux à vapeur qui reliaient Paris et les communes riveraines de la banlieue ; à l'occasion de l'Exposition universelle, on créa la première compagnie de bateaux-omnibus sur le modèle des steamers fluviaux d'Amérique. Dès 1852 était construit un chemin de fer de la gare Saint-Lazare à Auteuil ; prolongé, il devint le chemin

Les transports.



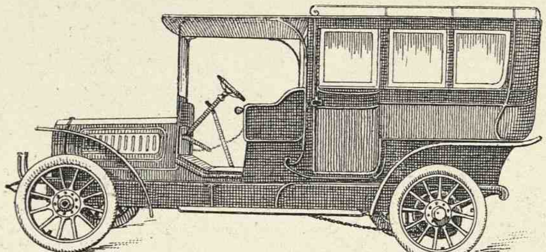
Costume de dame pour automobile en 1905 ; d'après un modèle de la maison Ström.



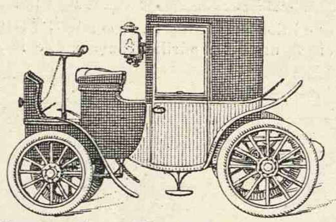
Voiture automobile de course en 1905 (*La Vie au Grand air*).



Costume d'homme pour automobile ; d'après un modèle de la maison Ström.



Coupé-limousine automobile en 1905 ; d'après une photographie.



Fiacre automobile électrique en 1905 ; d'après une photographie.

de fer de ceinture qui fut ouvert à la circulation des voyageurs en 1864. Enfin en 1900, le chemin de fer souterrain, le Métropolitain, commença à fonctionner.

Les divertissements. — La danse est restée au XIXe siècle un des plaisirs les plus goûtés des Français; avec la promenade au bois de Boulogne et les visites, ç'a été le principal divertissement de la société élégante. Dans la première moitié du siècle, on dansait surtout dans les salons le quadrille dont les figures classiques furent fixées de 1800 à 1820; puis on lui préféra les danses dites de caractère, le plus souvent d'origine étrangère, valse, polka, mazurka, scottisch, redowa, boston, etc.; il fut d'usage, dans toute la seconde moitié du siècle, de terminer le bal par une sorte de divertissement, appelé « cotillon ». C'était aussi le plaisir de la danse qui attirait les jeunes gens de toute condition dans les bals publics groupés sur le pourtour des boulevards extérieurs comme la Closerie des Lilas et la Grande-Chaumière ou dans le cœur même de Paris comme le jardin Mabille ou le Château des Fleurs aux Champs-Élysées. Ces établissements furent fréquentés surtout sous le règne de Louis-Philippe et sous le second Empire; on y trouvait d'ailleurs, outre des salles de bal, la plus grande partie des divertissements que l'on rencontre aujourd'hui dans nos fêtes foraines; en particulier, sous la Restauration, ces plans inclinés dits montagnes russes, qui délaissés seulement vers les dernières années du règne de Louis-Philippe, ont retrouvé une vogue nouvelle à la fin du siècle. Ces bals publics furent peu à peu supplantés dans la faveur du public par les bals de corporations et les bals d'arrondissements, et par les cafés-concerts. Déjà, connus sous la Restauration, ces établissements se développèrent pendant le règne de Louis-Philippe et de Napoléon III, et sous la troisième République se transformèrent soit en théâtres où se jouent des pièces à grand spectacle, soit en cabarets artistiques dont le premier spécimen fut le cabaret du Chat-Noir installé à Montmartre en 1885. Les bals masqués de l'Opéra ont eu leur plus grande vogue sous le règne de Louis-Philippe. Des fêtes du Carnaval, les plus curieux épisodes furent jusqu'en 1838 la descente des masques de la Courtille, guinguette qui se trouvait à Ménilmontant, et jusqu'en 1870 la promenade du Bœuf gras sur les grands boulevards; dans ces vingt dernières années, la population parisienne se

Les divertissements.



Bal de société en 1819 ; d'après une lithographie de H. Lecomte (1781-1857). Ce groupe de danseurs exécute la première figure du quadrille français, dite le *pantalon*.

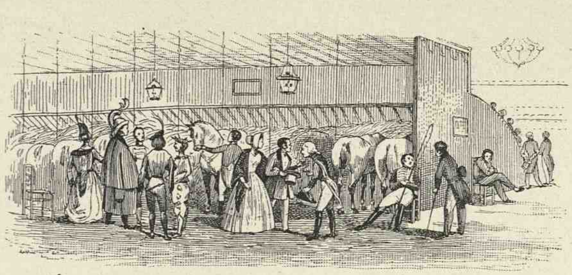


Bal moderne ; d'après une peinture de M. Stewart, le *Cotillon*, ayant figuré au Salon de 1892.

Les divertissements.



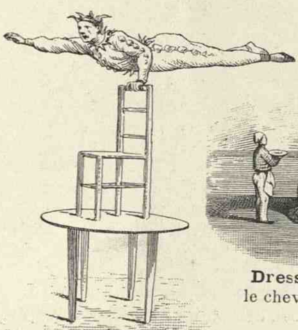
Exercice de haute école; le cheval Partisan monté par l'écuyer Baucher.



Écuries du cirque Olympique, dirigé par Franconi.



Voltige; la sylphide par Mlle Kennebel.



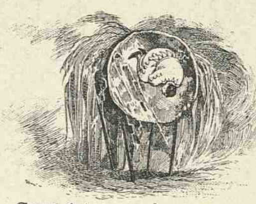
Clown équilibriste nageur.



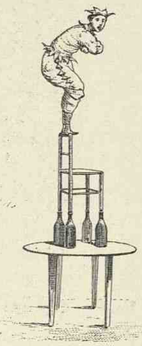
Dressage des animaux : le cheval qui mange à table.



Saut des banderoles par le clown Auriol.



Saut à travers des cerceaux au milieu de flammes, dit la *Voûte infernale*.

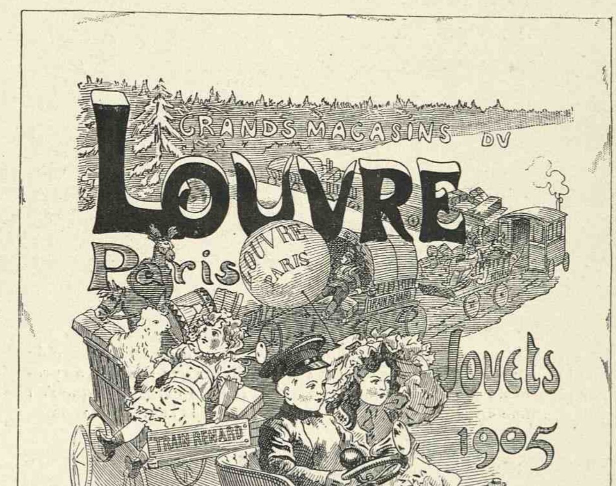


Clown équilibriste.

Ces vignettes font partie d'une suite de lithographies de V. Adam (1801-1867), exécutés en 1840 sous le titre de « *Loisirs* » ; elles représentent les personnages et les exercices les plus célèbres du cirque Franconi.



Jouets d'enfants sous la Restauration ; d'après une lithographie de Boilly (1761-1845) « *les Jouets du Jour de l'An* », exécutée en 1824.



Jouets modernes; d'après l'affiche exécutée pour le magasin du Louvre par M. Sabattier pour les étrennes de l'année 1905.

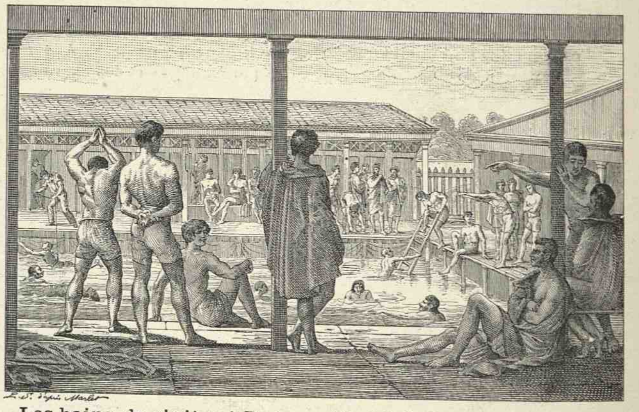
Les divertissements.



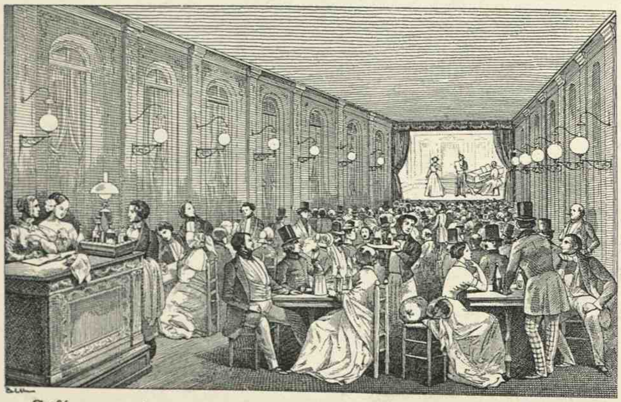
Bal masqué à l'Opéra sous le règne de Louis-Philippe ; d'après une gravure en taille-douce de Eug. Lami (1800-1890), extraite de « *Un hiver à Paris* ».



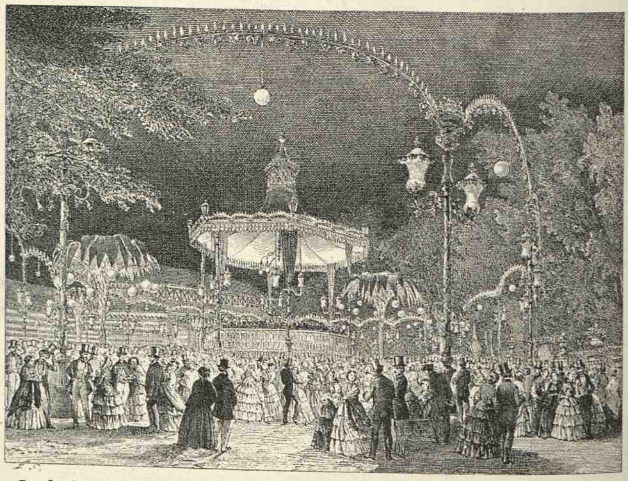
Montagnes russes en 1817 ; d'après une gravure en taille-douce de la suite intitulée « *Le Suprême bon ton* ». L'individu que l'on voit au premier plan assis dans le traîneau représente le type caricature que l'on avait coutume de prêter aux Anglais en France, sous la Restauration.



Les bains de rivière à Paris, au début de la Restauration ; d'après une lithographie de Marlet (1771-1847) extraite du « *Tableau de Paris* ».



Café-concert ou « *estaminet lyrique* » au passage Jouffroy, à Paris, en 1849 (*l'Illustration*).

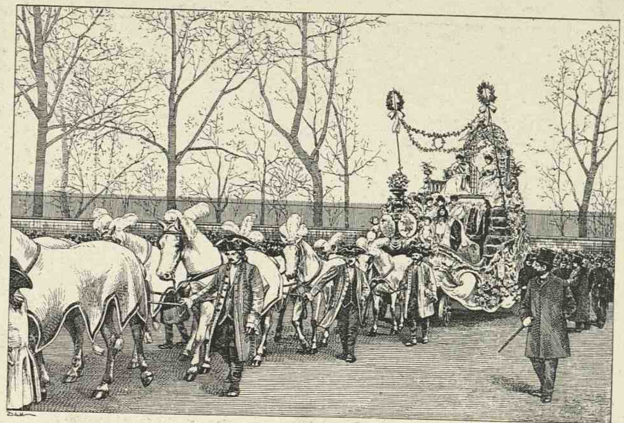


Le bal Mabille sous le second Empire ; d'après une lithographie de Arnoult père.

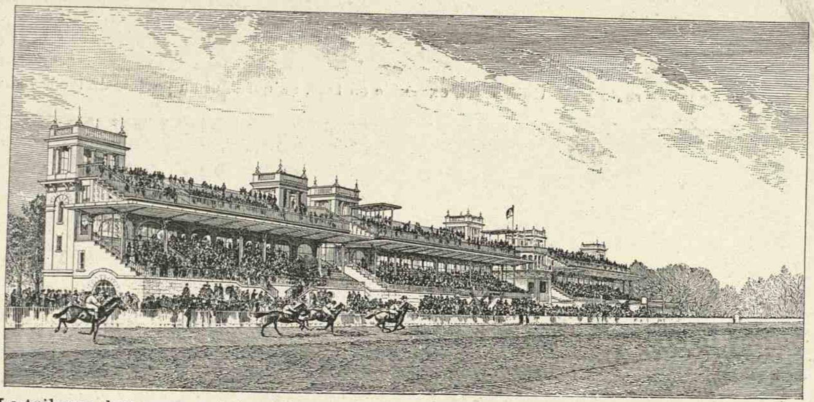
Les divertissements.



Le Carnaval sous le règne de Louis-Philippe; le char du Bœuf gras; d'après une lithographie de V. Adam (1801-1867).



Le Carnaval en 1905; le char de la Reine des Reines; d'après une photographie.



La tribune des courses à Longchamps en 1905; d'après une photographie (*La Vie au Grand air*).



La promenade de Longchamps sous le règne de Louis-Philippe; d'après un dessin de A. Déveria (1800-1857), V. Adam (1801-1867), et Bichebois, lithographié par Bénard et Bichebois aîné.

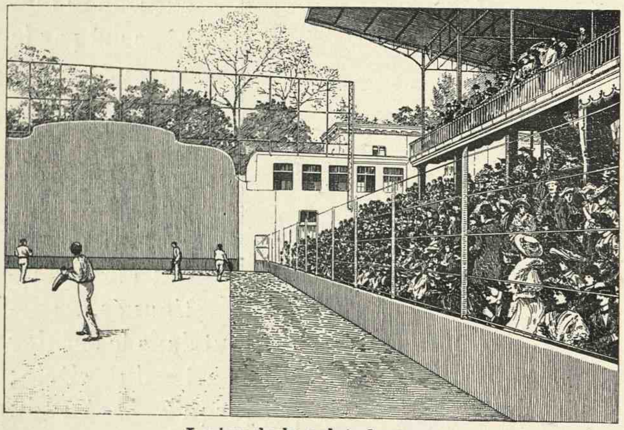
divertit le mardi gras au jeu, imité d'une coutume italienne, de la bataille des confetti et la mi-carême voit de somptueux cortèges de chars dont le personnel est formé de préférence par les blanchisseurs et les blanchisseuses. Comme autre lieux de divertissements, le XIXe siècle a connu les panoramas et les dioramas dont le goût fut très répandu jusque vers 1840 et les cirques équestres; les spectacles qui y attirent la foule n'ont guère changé pendant tout le siècle. On trouvait des diminutifs de ces attractions dans les fêtes foraines; mais la richesse de ces spectacles s'est singulièrement accrue dans le dernier quart du XIXe siècle; au modeste manège de chevaux de bois de nos arrière-grands-pères a succédé le manège mû par la vapeur; l'éclairage électrique y a remplacé le lumignon. Enfin les jouets d'enfant ont été perfectionnés, surtout dans le dernier quart du siècle; jusqu'à la fin du second Empire, nos enfants n'eurent guère que la poupée de bois ou bourrée de son, le cheval de bois, les animaux grossièrement façonnés, les arbres aux feuillages en copeaux; ils disposent aujourd'hui de poupées articulées, d'armées entières de soldats de plomb, d'animaux de caoutchoucs, de jouets scientifiques, etc.

Les sports. — L'équitation fut le sport favori des gens du monde jusqu'aux dernières années

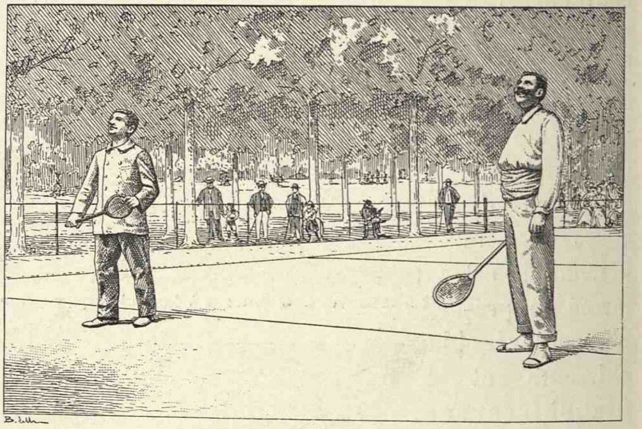
Les sports.



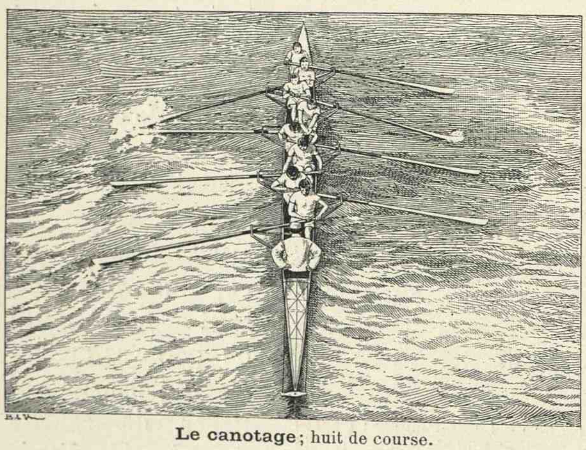
Une partie de foot-ball; d'après une peinture de M. O. Guillonnet, exécutée en 1899, aujourd'hui au parloir du lycée Lakanal, à Sceaux (Seine).



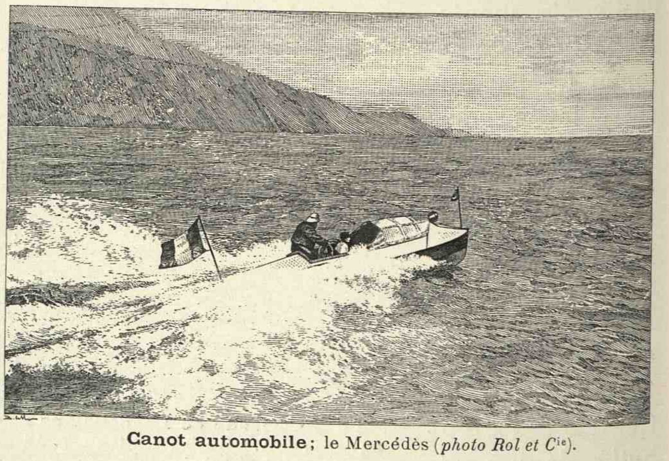
Le jeu de la pelote basque.



Les joueurs de paume au jardin du Luxembourg.



Le canotage; huit de course.

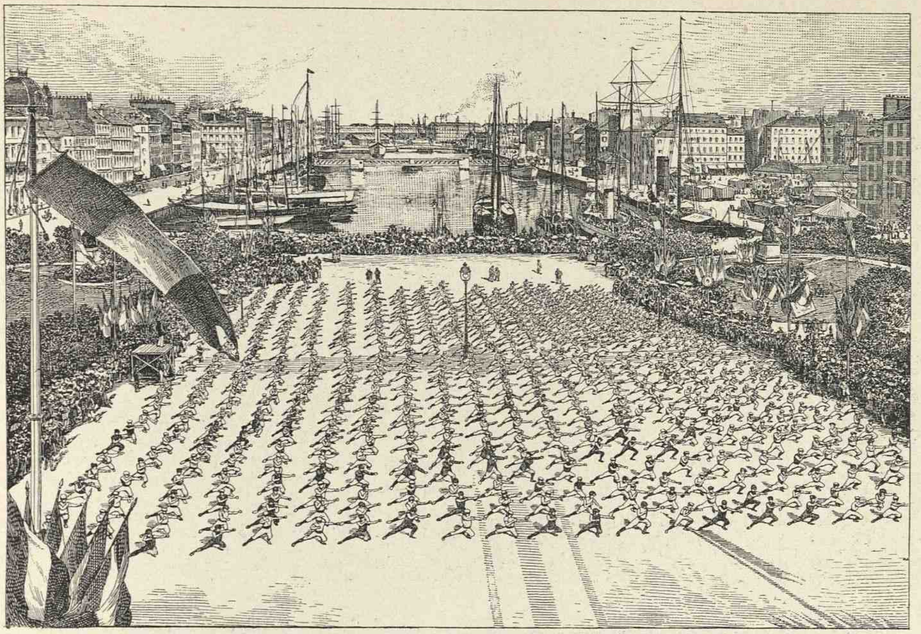


Canot automobile; le Mercédès (*photo Rol et Cie*).

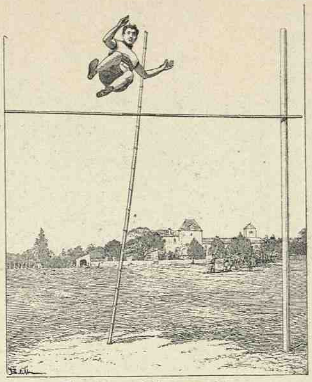
Ces quatre vignettes ont été reproduites d'après des documents communiqués par le journal « *La Vie au Grand air* ».

du XIXe siècle; le goût en était d'ailleurs entretenu par le développement des courses de chevaux. Réorganisées par l'État en 1819, les courses eurent d'abord lieu à Paris, au Champ-de-Mars, une fois par an; en 1833 fut fondée la Société d'Encouragement pour l'élevage du cheval; elle

Les sports.



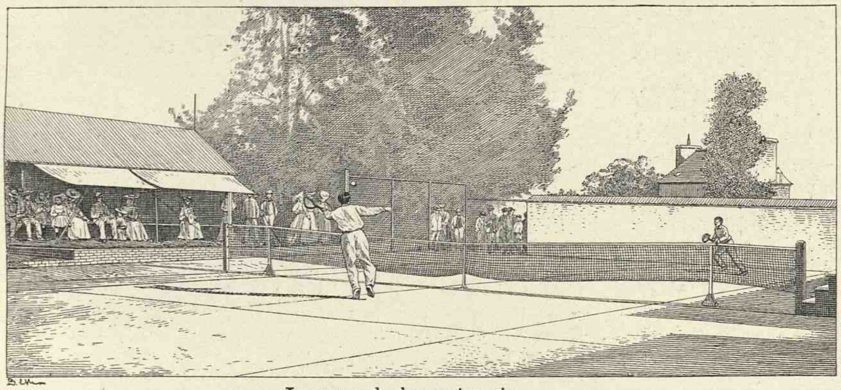
Fête de gymnastique au Havre le 16 juillet 1905; mouvements d'ensemble exécutés par 700 gymnastes.



Sauteur à la perche.



Joueurs de polo à cheval.



Joueurs de lawn-tennis.
Toutes les vignettes reproduites sur cette page, sauf la **Coupe**, ont été exécutées d'après des documents communiqués par le journal « *La Vie au Grand air* ».



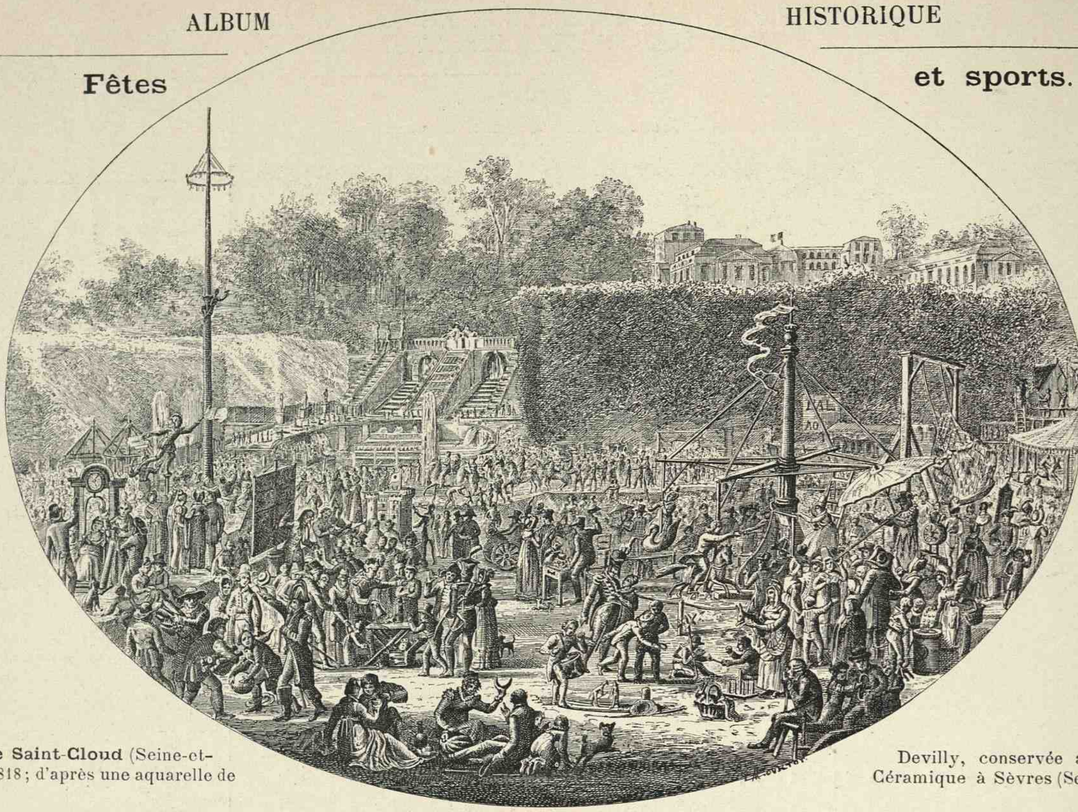
Prix dit « *Coupe Gordon-Bennett* » attribué chaque année au vainqueur de course automobile.



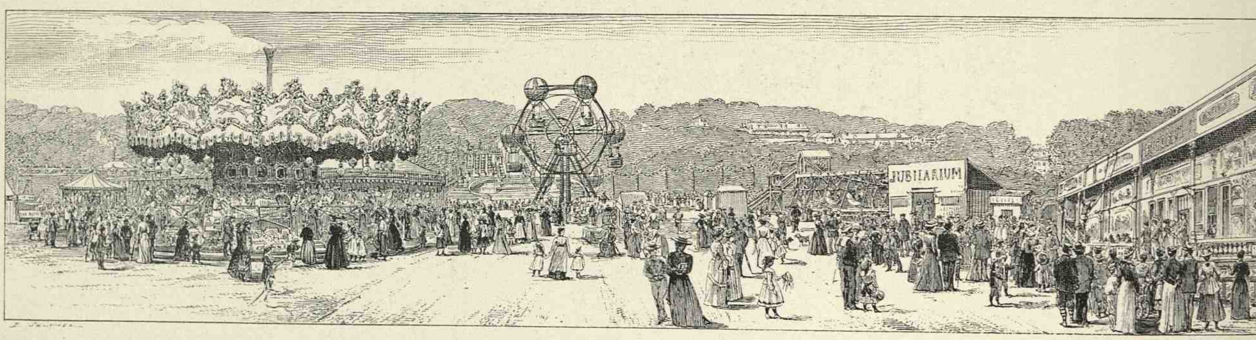
Joueurs de golf.

transporta les courses à Chantilly, puis en 1856 fut inauguré l'hippodrome de Longchamps; dans la seconde moitié du siècle, des champs de course furent ouverts dans toute la France. Pendant toute la Restauration et le règne de Louis-Philippe, un des sports les plus goûtés fut la natation auquel se joignit la pratique du canotage. Les provinciaux installés à Paris se plaisaient à pratiquer aux Champs-Élysées les jeux en usage dans les contrées d'où ils étaient originaires; un écrivain nous signale en 1829 la présence dans cette promenade de jeux de paume, de boule, de ballon et de quilles. Au lendemain de la guerre de 1870, la gymnastique, déjà pratiquée dans les écoles depuis la Restauration fut remise en honneur, et alors se formèrent dans toute la France de nombreuses sociétés de gymnastiques dont les concours devinrent un des éléments de la vie

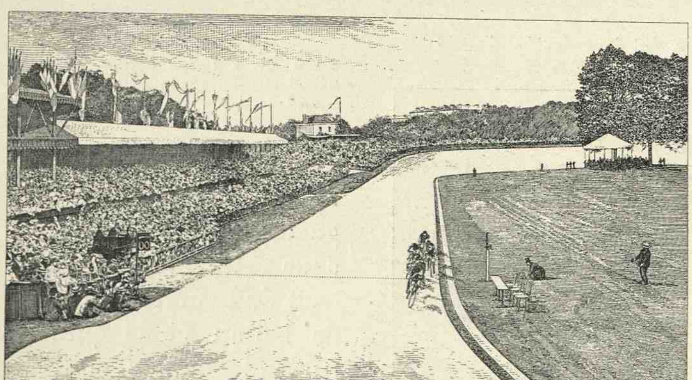
Fêtes et sports.



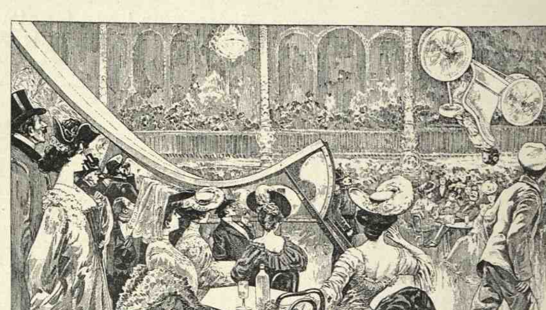
Fête de Saint-Cloud (Seine-et-Oise) en 1818; d'après une aquarelle de Devilly, conservée au Musée de Céramique à Sèvres (Seine-et-Oise).



Fête de Saint-Cloud (Seine-et-Oise) en 1903; d'après une photographie.



Vélodrome à Auteuil (Seine); d'après une photographie.



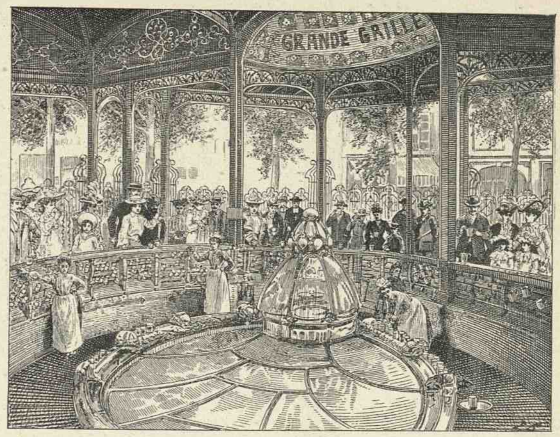
Le tourbillon de la mort au Casino de Paris, en 1903; d'après une aquarelle de M. Widhopff. — Ces deux vignettes ont été dessinées d'après des documents communiqués par « *La Vie au Grand air* ».

nationale. A partir de 1880, la pratique des sports rentra tout à fait en faveur, avec l'usage de la bicyclette qui succéda au vélocipède connu depuis la fin du second Empire; en 1882 se fonde la première Société de courses à pied; en 1905, on comptait unies dans une vaste association, l'Union des Sociétés françaises de sports athlétiques, plus de 800 sociétés réunissant un total d'environ 60000 membres. Auprès de Paris et des grandes villes s'installaient des établisse-

Les villégiatures.



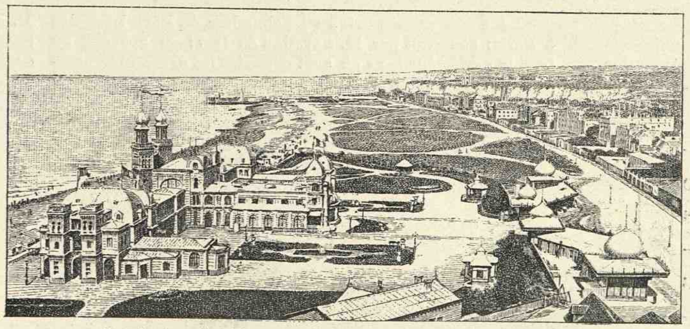
Établissement thermal à Vichy en 1816; d'après une aquatinte de Jazet, représentant l'arrivée de la duchesse de Berry dans cette ville (Bibliothèque nationale ; département des Estampes).



Établissement thermal à Vichy en 1905; la source de la Grande-Grille; d'après une photographie communiquée par la Compagnie des Établissements de Vichy.



Les bains de Dieppe en 1828; bain des dames; d'après une aquatinte de Garneray (1783-1857), extraite des « *Ports de France* ».



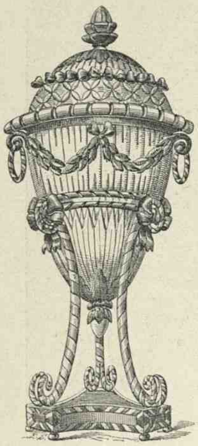
Les bains de Dieppe en 1905; d'après une photographie.

ments d'un nouveau genre, dits vélodromes, formés d'une piste ovale où ont lieu des courses. Le développement du cyclisme et de l'automobilisme faisait naître des courses spéciales auxquelles on donne le nom de « circuits ».

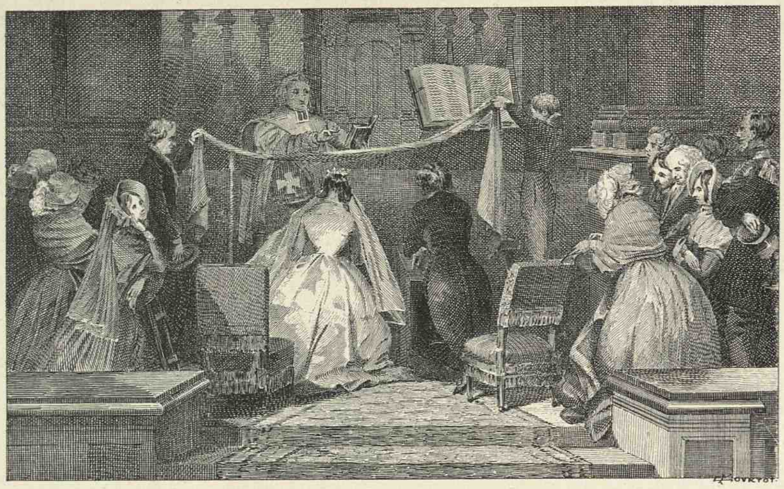
Les villégiatures. — Dans la première partie du siècle, les citadins ne quittaient guère la ville qu'ils habitaient. Les Parisiens allaient prendre l'air aux Tuileries, ou bien aux Champs-Élysées; puis, quand le second Empire eut aménagé en promenades les bois qui avoisinent les fortifications, ils se transportèrent soit au bois de Vincennes, soit au bois de Boulogne où les attirait encore depuis 1860 le Jardin d'acclimatation avec ses exhibitions de peuplades exotiques. L'été, ils se rendaient en foule dans les villages des environs de Paris. La passion de la duchesse de Berry, princesse napolitaine, pour le bord de la mer, créa dans notre pays le goût des bains de mer; Dieppe et Boulogne furent les deux premières plages à la mode. Les déplacements de la cour impériale soit à Biarritz, soit à Plombières, soit à Vichy, généralisèrent l'habitude des villégiatures à la mer ou dans les villes d'eaux; et la majeure partie des habitants des villes françaises sous la troisième République a pris l'habitude de passer tout ou partie des vacances dont ils peuvent disposer hors des villes qu'ils habitent, à la campagne, à la mer ou à la montagne.

Les cérémonies de famille. — La célébration du mariage s'accompagnait sous la Restauration d'un repas et d'un bal, aujourd'hui remplacés l'un et l'autre le plus souvent par le lunch après la cérémonie religieuse; les repas de famille ont vu disparaître, au moins dans la société mondaine et dans la bourgeoisie, l'usage d'égayer

Cérémonies familiales.



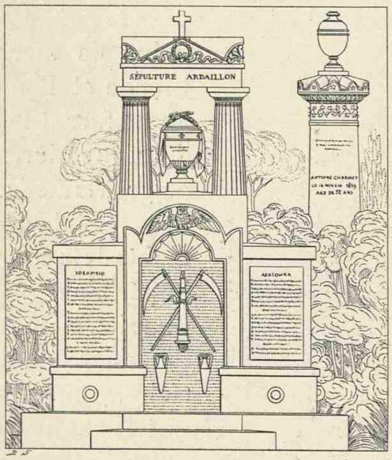
Corbeille d'étrennes en 1819 (*La Mésangère*).



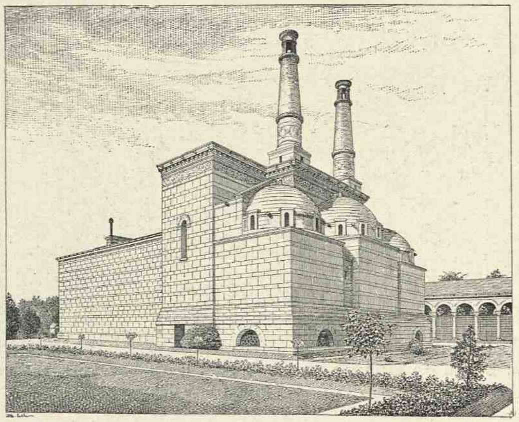
Mariage religieux en 1846; d'après une gravure sur acier de Eug. Lami (1800-1890) extraite de « *Un hiver à Paris* ». Les mariés sont agenouillés sous le *poêle*, bande d'étoffe qu'il était alors d'usage d'étendre au-dessus d'eux pendant que le prêtre les bénissait.



Corbeille de mariage en 1819 (*La Mésangère*).



Sépultures datant de la Restauration au cimetière du Père-Lachaise à Paris (Quaglia).



« **Le Four crématoire** » au cimetière du Père-Lachaise à Paris; construit par M. Formigé en 1887; on aperçoit au fond le « *columbarium* » où sont déposées les urnes funéraires renfermant les cendres des défunts; d'après une photographie.

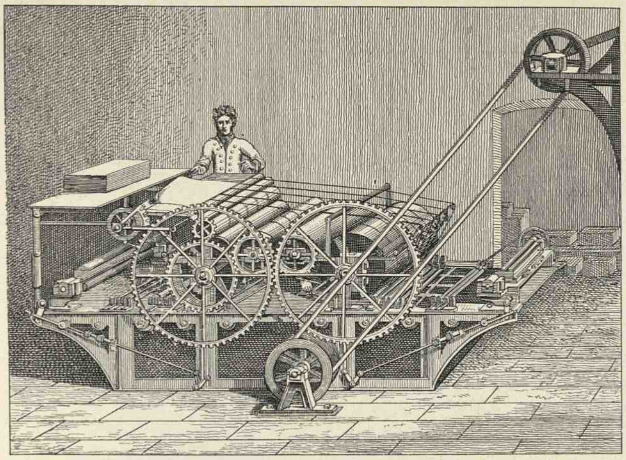


Tombeau moderne dans le cimetière de Thann (Alsace), exécuté par M. Mercié en 1885; d'après une photographie de la répétition de ce tombeau conservée au Musée du Luxembourg, à Paris.

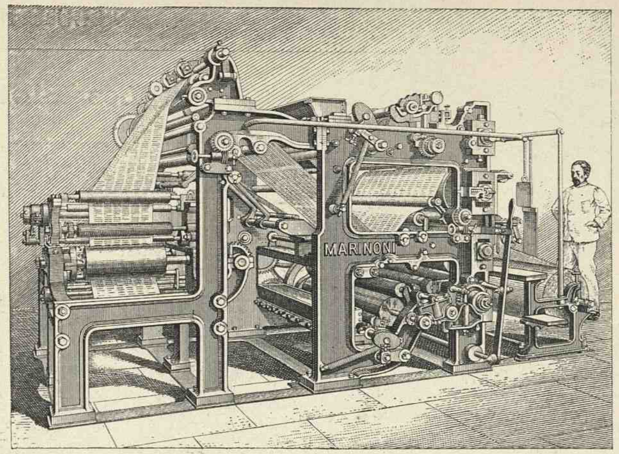


Enterrement sous le règne de Louis-Philippe, d'après une lithographie de Jacottet représentant le cimetière du Père-Lachaise (Bibliothèque nationale; département des Estampes).

le dessert par des chansons. Il n'y a plus que dans les campagnes que les cérémonies funèbres sont suivies d'un repas; à l'imitation de la capitale, dans les villes de province, l'usage du corbillard a remplacé le transfert à bras des cercueils aux cimetières. Dès 1829, un contemporain signalait l'embellissement des cimetières devenus de véritables jardins. Les monuments funéraires y ont la forme de stèles et d'édicules à l'antique ou de chapelles romanes ou gothiques. On commence seulement à renoncer aux symboles usités depuis la Restauration pour représenter l'idée de la mort, à savoir le hibou, les tabliers, la torche à demi renversée, la faux, les lacrymatoires, les vases cinéraires. L'usage de l'incinération des corps ou crémation, devenu licite en France depuis 1886, a eu pour conséquence l'établissement dans quelques cimetières de monuments spéciaux, dits « fours crématoires ».



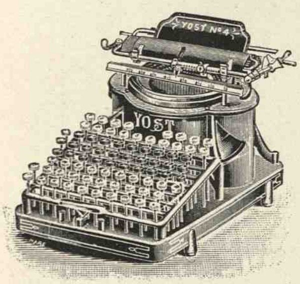
Presse à imprimer en 1834, dite de Cowper, un des premiers types de presse mécanique. (*Magasin pittoresque.*)



Presse rotative Marinoni en 1905 ; d'après un document communiqué par la maison Marinoni.

CHAPITRE XVIII

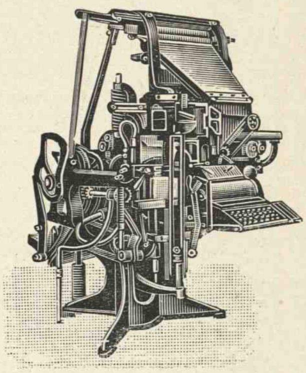
Les Sciences, les Lettres et les Arts en France au XIXe siècle.



Machine à écrire en 1905 ; modèle Yost.



Façade de la maison d'imprimerie Delpech, à Paris, en 1820 ; d'après une lithographie de C. Vernet (1758-1835).



Machine linotype pour composer et fondre les caractères (1905).

L'imprimerie. — Au début du XIXe siècle, les imprimeurs n'employaient encore que la presse en bois, maniée à bras ; mais dès 1790, la presse mécanique était inventée en Angleterre par Nicholson ; la première machine de ce type était introduite en France en 1820. Depuis cette date les machines d'impression se sont rapidement perfectionnées ; il a fallu imaginer pour le tirage des journaux de puissants engins, dont le type actuel est la presse rotative à papier continu. Les progrès de l'imprimerie ont multiplié le nombre de livres et en ont modifié l'aspect ; le livre moderne se distingue de ceux qui l'ont précédé par la profusion de l'illustration. La gravure sur bois, à peu près oubliée depuis la fin du XVIe siècle, fut remise en honneur par les libraires de l'école romantique ; puis on lui substitua dans ces vingt dernières années différents procédés de reproduction directe d'après les originaux dessinés par les artistes ; enfin la plupart des livres sont illustrés aujourd'hui à l'aide de la photographie. L'invention de la chromotypographie, en usage depuis le milieu du siècle dernier, a permis d'orner le livre d'illustrations en couleur.



Bureau d'écrivain public en 1825 ; d'après une lithographie de Langlumé (Bibliothèque nationale ; département des Estampes).

Les bibliothèques. — Les bi-

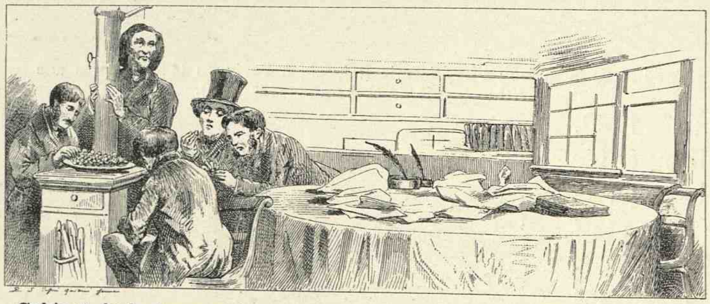
Les Bibliothèques.



Salle de lecture du département des Imprimés à la Bibliothèque nationale de Paris, construite par H. Labrouste (1801-1875), ouverte au public en 1864.



Face.
Plaque commémorative de l'ouverture de l'École municipale du Livre.



Cabinet de lecture en 1840, d'après un dessin de Gavarni (1804-1866), gravé sur bois par Lavieille (1818-1862), extrait des *Français peints par eux-mêmes.*



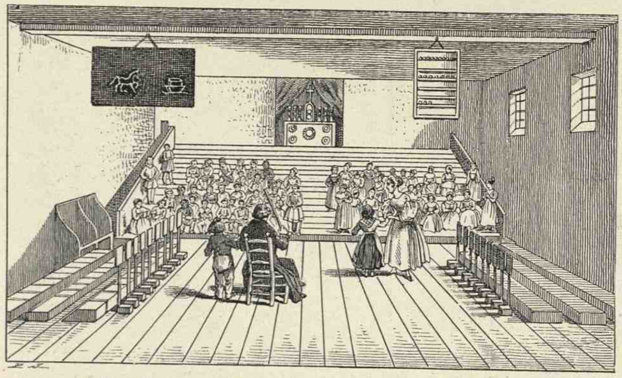
Revers.
Cette plaquette est l'œuvre de M. Mouchon. (Musée du Luxembourg.)

bliothèques sont devenues plus nombreuses, il a fallu agrandir celles qui existaient déjà ; le type des salles de lectures et des salles de conservation des livres a été établi en France par H. Labrouste ; il recourut de préférence dans ces édifices à l'emploi des fermes métalliques qui conjurent le danger du feu et facilitent la construction de vastes salles bien éclairées.

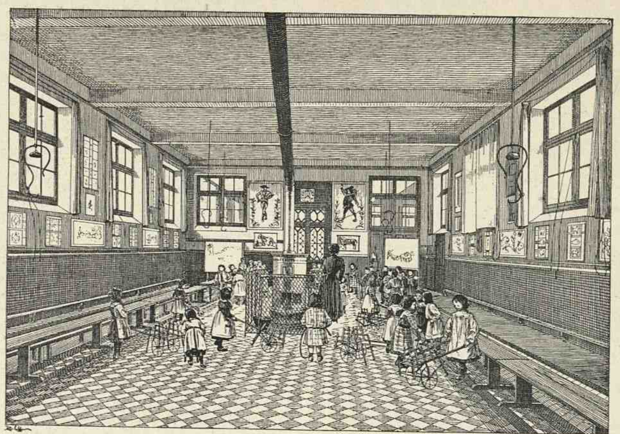
Jusqu'à la fin du second Empire, beaucoup de personnes fréquentaient à Paris et en province des cabinets de lecture, où l'on pouvait, moyennant une légère rétribution, lire sur place les nouveautés ; le développement des bibliothèques municipales a fait disparaître cet usage, au moins à Paris.

L'Enseignement primaire. — La réorganisa-

L'Enseignement primaire.



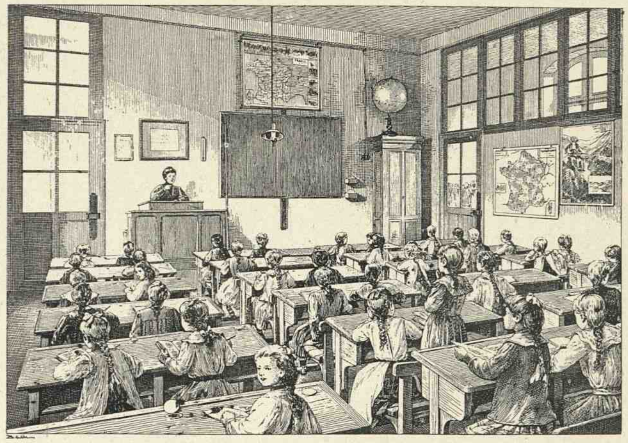
Salle d'asile en 1835, à Angers (*Magasin pittoresque*).



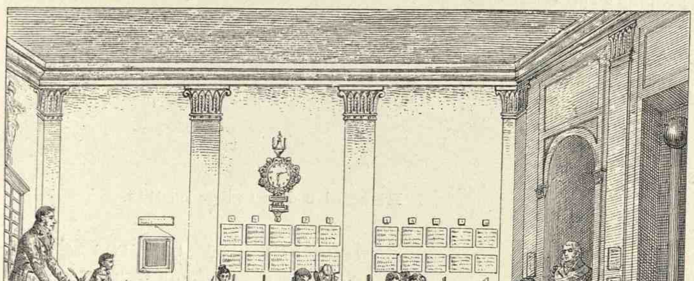
École maternelle à Reims, en 1905; d'après une photographie.



École primaire dans une commune du Jura, en 1872 (*l'Illustration*).

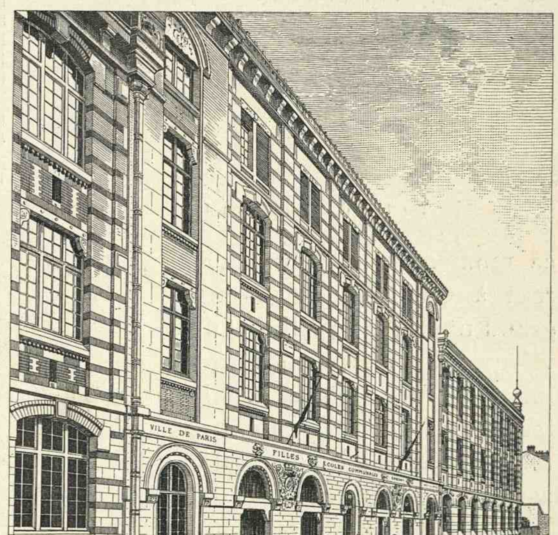


École primaire de filles à Paris, en 1905; d'après une photographie.



École d'enseignement mutuel à Paris, en 1818; d'après une lithographie de H. Lecomte (1781-1857).

tion de l'enseignement primaire remonte à la fameuse loi de Guizot en 1833 ; mais il a fallu attendre la troisième République pour améliorer l'aménagement intérieur des écoles ; un règlement ministériel de 1880 détermina les règles générales à suivre dans la construction de ces édifices ; c'est à partir de



Façade d'un groupe scolaire à Paris (rue Huyghens), construite en 1897, par M. Héneux ; d'après une photographie.

L'Enseignement secondaire.



Pupitre de collégien en 1845.



Collège sous la Restauration ; d'après un portrait du directeur du collège Sainte-Barbe, M. Duvigneau de Lanneau, lithographié par Marlet (1771-1867).



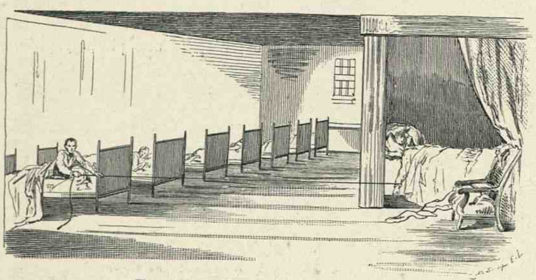
Chaire de professeur en 1845.



Costume de lycéen, sous le second Empire ; d'après une gravure de modes.



Costume de lycéen en 1905 ; d'après une gravure de modes.



Dortoir d'un collège en 1845.

Les vignettes sans indication de provenance sont reproduits d'après les gravures sur bois de Eustache Lorsay qui illustrent l'ouvrage de M. d'Albanès, intitulé « *les Mystères du collège* », publié à Paris en 1845.



Réfectoire d'un collège en 1845.

ce moment que commencèrent à être élevés dans un grand nombres de villes et de villages des bâtiments largement éclairés, d'une architecture sobre et élégante. Les murs des salles d'école restèrent longtemps nus ; puis dès le second Empire on commença d'y accrocher des cartes et des tableaux d'instruction ; et l'usage s'est généralisé de garnir les murs des écoles de pièces qui soient en même temps que des éléments d'instruction des œuvres d'art. C'est de nos jours aussi qu'on a chercher à réaliser des sièges et des tables de travail à la fois rationnels et confortables ; enfin, dans l'attirail de l'enfant, la plume métallique a remplacé depuis la Restauration la plume d'oie.



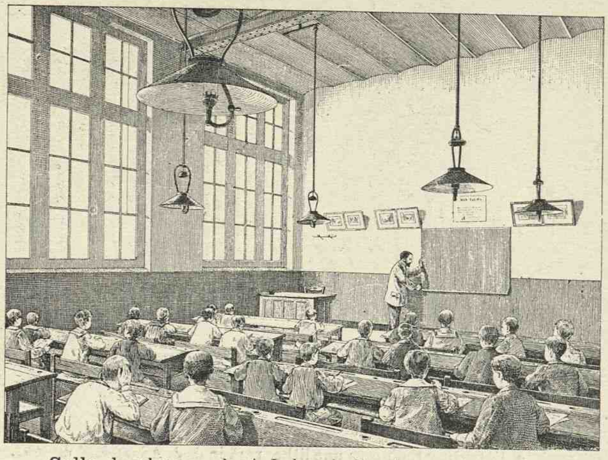
Maître d'étude et collégien en 1845.

L'Enseignement secondaire. — Quelques efforts avaient été déjà tentés sous le règne de Louis-Philippe et sous le second Empire pour améliorer l'aménagement in-

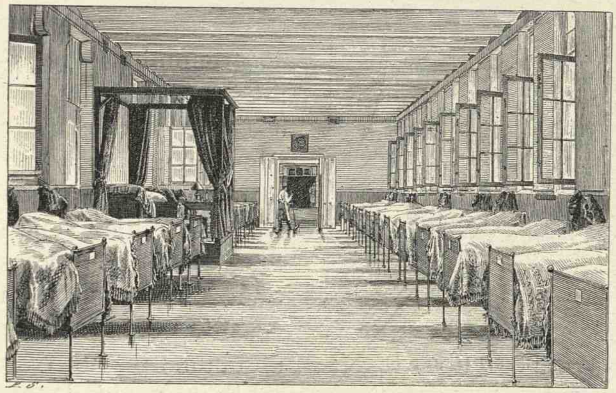
L'Enseignement secondaire.



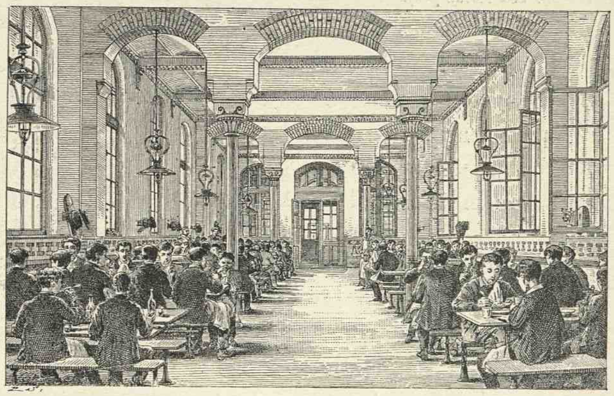
Classe en plein air au lycée Lakanal ; d'après une photographie.



Salle de classe au lycée Lakanal ; d'après une photographie.



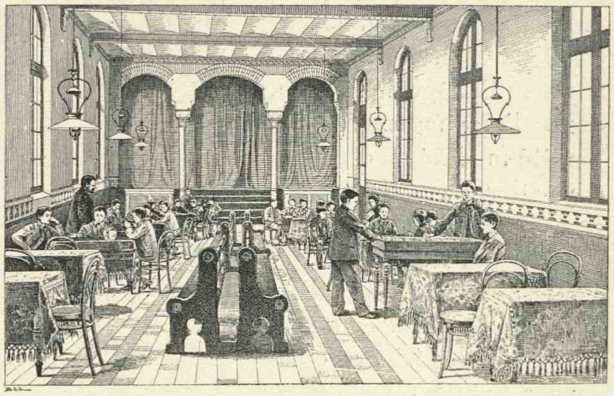
Dortoir au lycée Lakanal ; d'après une photographie.



Réfectoire au lycée Lakanal ; d'après une photographie.



Cour de récréation au lycée Lakanal ; d'après une photographie.



Salon des jeux au lycée Lakanal ; d'après une photographie.

Le lycée Lakanal, situé à Bourg-la-Reine (Seine), a été construit de 1882 à 1885, par M. de Baudot.

térieur des lycées et collèges ; mais c'est surtout depuis le ministère de J. Ferry que l'on commença de construire des bâtiments vastes, aérés, lumineux, pourvus de laboratoires, de salles de gymnastique, de larges cours de récréation. Les élèves internes portèrent le long pantalon, l'habit à la française et le chapeau à haute forme jusqu'en 1848 ; à cette date, on leur donna un uniforme à coupe militaire ; la tunique, le ceinturon et le képi furent remplacés en 1890 par une redingote et une casquette. Depuis le début de la troisième République, les professeurs ne portent plus que dans les cérémonies la robe d'étamine noire avec les insignes de leur grade prescrits par le règlement de 1808. Depuis une vingtaine d'années, la vie intérieure des lycées et des collèges s'est modifiée ; les sports y ont pris une place qu'on ne leur avait jusqu'alors jamais

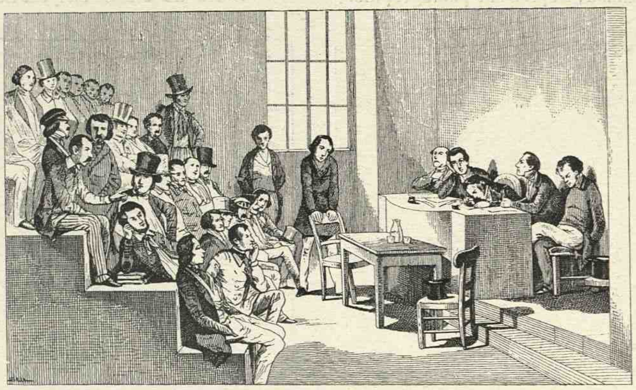
L'Enseignement supérieur; maîtres et étudiants.



Chambre d'étudiant, d'après une lithographie de J. Adam daté de 1837. (Bibliothèque nationale ; département des Estampes).



Salle de travail de la section de médecine à l'Association générale des Étudiants à Paris en 1899 (*Illustration*).



Concours d'agrégation à la Sorbonne en 1847 (*Illustration*).



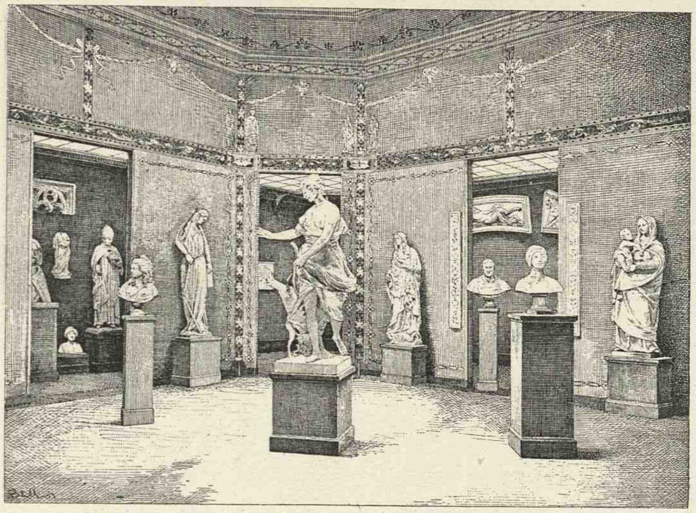
Costumes universitaires au XIXe siècle, d'après une peinture de Benjamin Constant (1845-1902) dans la salle du Conseil de l'Académie de Paris, représentant le recteur et les doyens des facultés en 1888 (d'après une photographie).

donnée ; dans quelques maisons l'on a essayé d'égayer par quelques fêtes l'existence souvent monotone des élèves.

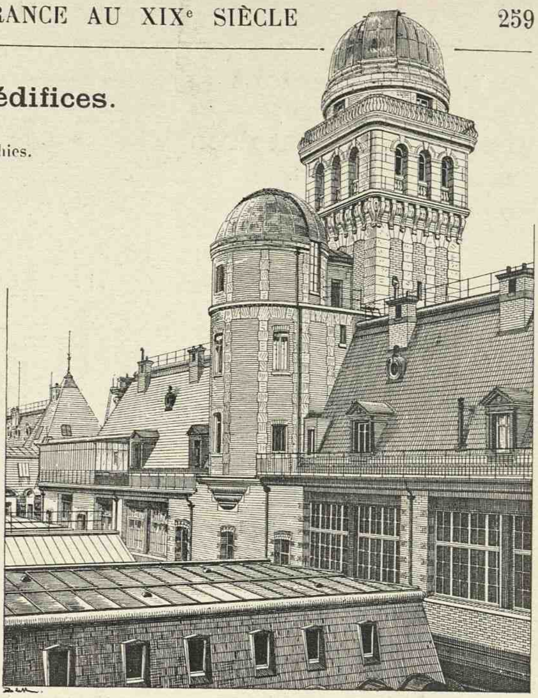
L'enseignement supérieur. — Jusqu'à la troisième République, l'installation matérielle de l'enseignement supérieur fut très négligée ; on peut voir ici, par la vue du laboratoire d'embryologie au Collège de France, dont l'aménagement n'a pas été modifié au cours du siècle dernier, dans quelles conditions défectueuses nos maîtres ont longtemps travaillé. La reconstruction des édifices destinés à l'enseignement supérieur commença par la réfection de l'ancienne Sorbonne à partir de 1884 ; depuis cette date s'est élevé sur l'emplacement de l'ancienne faculté de théologie un ensemble de bâtiments luxueusement aménagés et disposés en vue de la fonction qu'ils avaient à remplir ; tours pour les observations de physique ou d'astronomie, laboratoires élégamment décorés, musée pour l'enseignement de l'histoire de l'Art, salles de géographie, somptueuses salles de réception, etc., tout cela constitue un ensemble absolument nouveau en France, qui depuis a été imité dans nos grandes villes de province. Les musées scientifiques ont été eux aussi transformés ; un regard sur la vue des galeries du Muséum d'histoire naturelle sous le règne de Louis-Philippe et sur leur disposition actuelle fera connaître aussitôt les progrès accomplis. La vie universitaire à son tour s'est transformée ; la condition de l'étudiant a changé ; il ne vit plus isolé dans sa chambre particulière ; il peut, s'il lui plaît, s'affilier à ces associations d'étudiants qui se sont fondées dans toutes les villes de faculté françaises ; il participe à leurs fêtes où sont fréquemment conviés les étudiants étrangers ; en-

L'Enseignement supérieur ; les édifices.

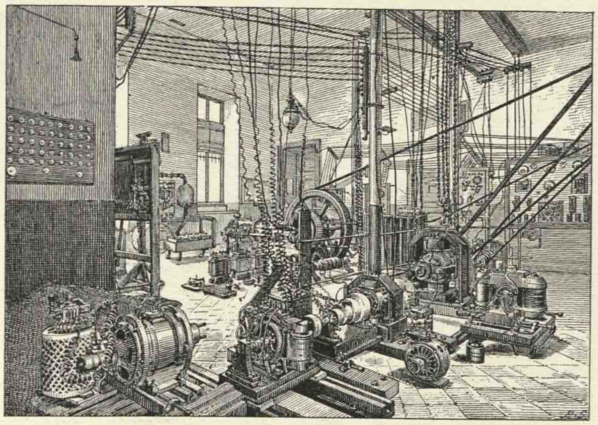
Toutes ces gravures ont été dessinées d'après des photographies.



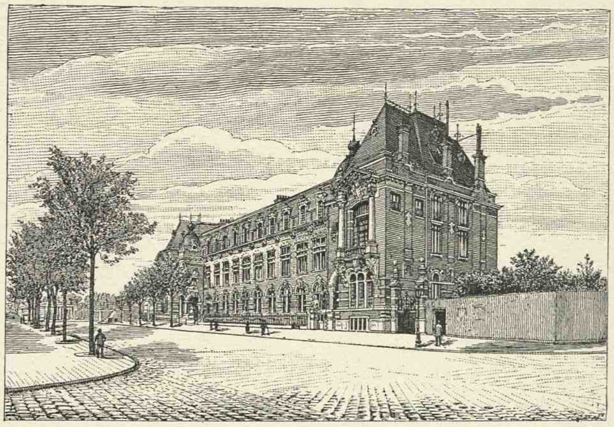
Musée d'histoire de l'Art à la Faculté des lettres de Paris.



Cour intérieure de la Faculté des sciences à Paris.



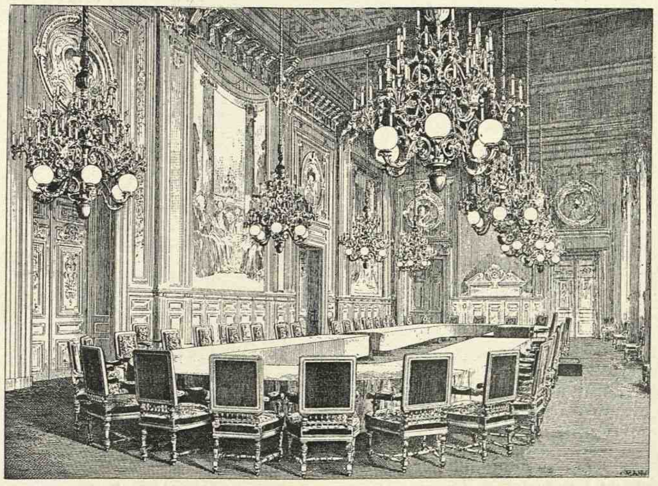
Installation électrique de l'Institut de physique à l'Université de Lille organisé en 1894.



Façade de l'Institut Pasteur à Lille, construit en 1898, par M. Hainez.

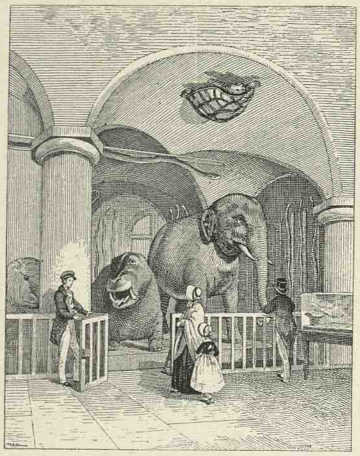
fin il s'associe aux hommages solennellement rendus par les établissements scientifiques à ceux de leurs membres qui les ont tout particulièrement honorés. La jeunesse des écoles, les maîtres et le gouvernement acclament dans leurs jubilés les Pasteur et les Berthelot.

Le théâtre. — Le théâtre au XIXe siècle a profité du développement des connaissances historiques et des découvertes scientifiques. Si l'organisation même des salles de théâtre a peu changé, le progrès accompli au XVIIIe siècle dans la décoration par Servandoni et ses disciples s'est poursuivi avec éclat au XIXe, surtout dans la seconde moitié. Tous les aspects

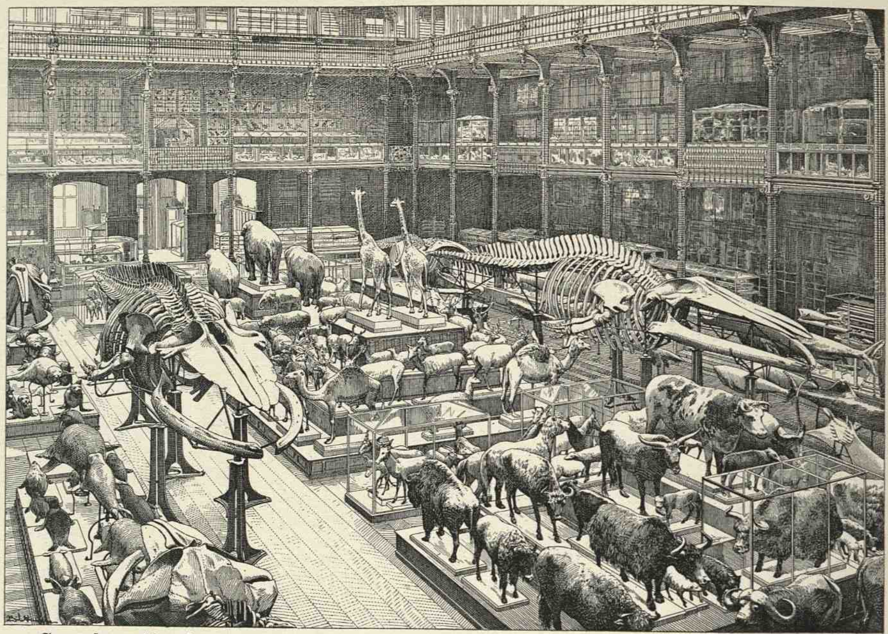


Grande salle du Conseil académique à Paris ; cette salle fait partie des bâtiments de la Sorbonne construits par M. Nénot et inaugurés en 1889.

L'Enseignement supérieur; musées ; laboratoires et cours.



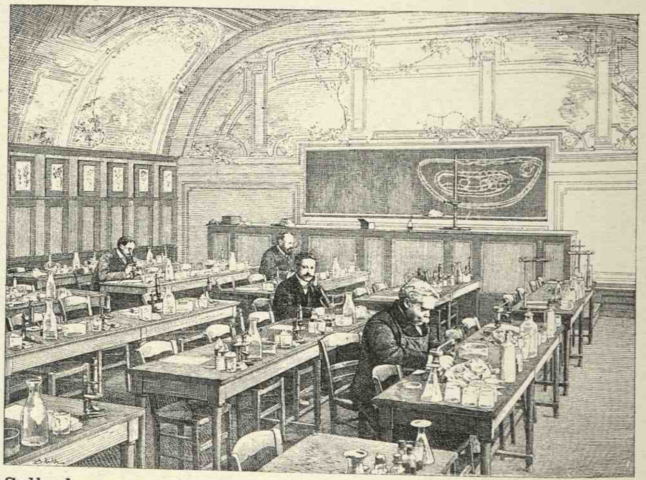
Cabinet d'histoire naturelle au Muséum à Paris, d'après une gravure sur bois de K. Girardet (1810-1871) exécutée en 1842 (Boitard).



Grande salle des mammifères au Muséum d'Histoire naturelle à Paris, construite par André (1819-1889), inaugurée en 1889 ; d'après une photographie.



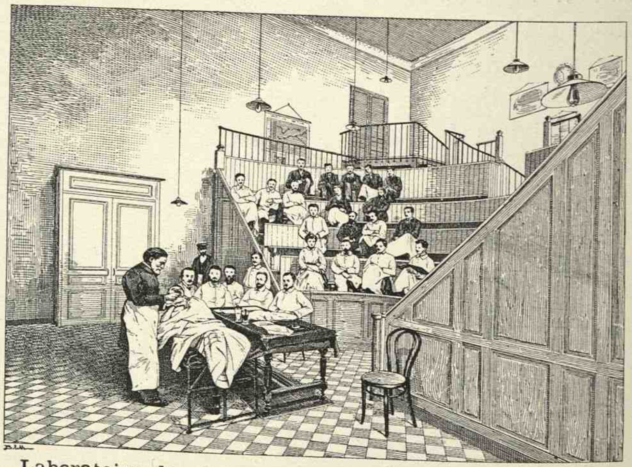
Laboratoire d'embryologie au Collège de France à Paris ; d'après une photographie.



Salle des travaux pratiques au laboratoire de botanique de la Faculté des sciences de Paris en 1905 ; d'après une photographie.



Cours à la Faculté de médecine de Paris sous la Restauration, d'après une lithographie de Bardot datée de 1826 (Bibliothèque du Musée des Arts décoratifs).



Laboratoire de clinique médicale moderne à l'hôpital Saint-Antoine à Paris en 1894, d'après une photographie (Bibliothèque de la Faculté de médecine).

Le théâtre.



La mise en scène et le costume en 1835 ; scène d'*Angelo* de V. Hugo d'après une lithographie anonyme du *Charivari*, conservée au Musée Victor Hugo ; l'actrice qu'on y voit figurer est Mlle Mars (*Le Théâtre*).



Ouvreuse de loge sous la Restauration ; d'après un dessin de Lauté gravé en taille-douce par Gatine (1818-1867), conservé au département des Estampes de la Bibliothèque nationale.



La mise en scène et le costume en 1905 ; scène d'*Angelo* de V. Hugo d'après une photographie ; l'actrice qu'on y voit figurer est Madame Sarah Bernhardt (*Le Théâtre*).



Costume de danseuse sous le règne de Louis-Philippe, d'après une lithographie anglaise de 1831, représentant Mlle Taglioni dans le ballet de la *Sylphide* (Bibliothèque nationale ; département des Estampes).



Affiche de théâtre en 1900, d'après une composition de M. G. Rochegrosse (*Heugel et Cie « Le Ménestrel », éditeurs*).



Costume de danseuse moderne, d'après une peinture de M. L. Comerre « *Une Étoile* », exposée au Salon de 1886 ; d'après une photographie.

de la nature, en particulier les horizons lointains, ont été représentés sur la scène des théâtres ; tous les styles d'architecture y ont figuré ; le machinisme s'est perfectionné et a permis dans des pièces à grands spectacles les changements à vue les plus soudains ; l'emploi des éclairages nouveaux, le gaz, puis l'électricité, a fourni aux décorateurs des sources de lumières inconnues jusqu'alors. Le costume historique, encore parfois fantaisiste sous le règne de Louis-Philippe, est devenu le plus souvent rigoureusement exact.

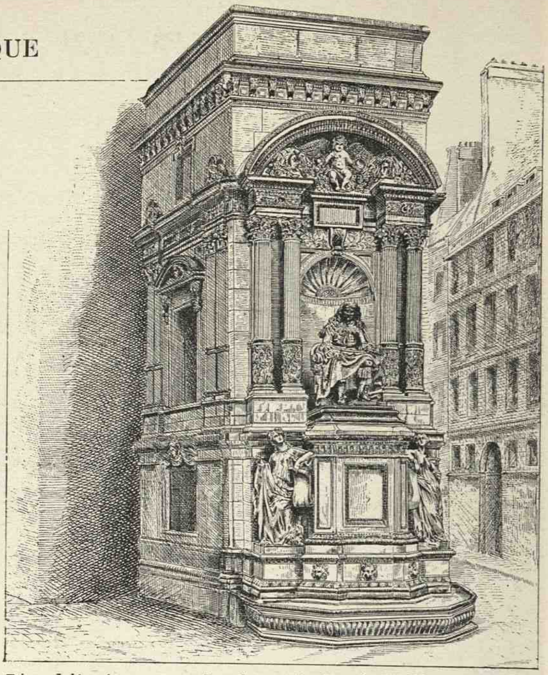
L'art français au XIXe siècle. — Jamais peut-être l'art français n'a été aussi fécond qu'au XIXe siècle. Le nombre des artistes au cours du siècle s'est toujours augmenté ; les femmes à leur tour ont pris le pinceau ou l'ébauchoir. Les expositions se sont multipliées, consacrées les unes aux créations des artistes contemporains, les autres à l'œuvre des grands disparus, ou aux travaux des maîtres d'autrefois. La fortune a récompensé les efforts de quelques-uns des grands artistes du siècle

L'Architecture.

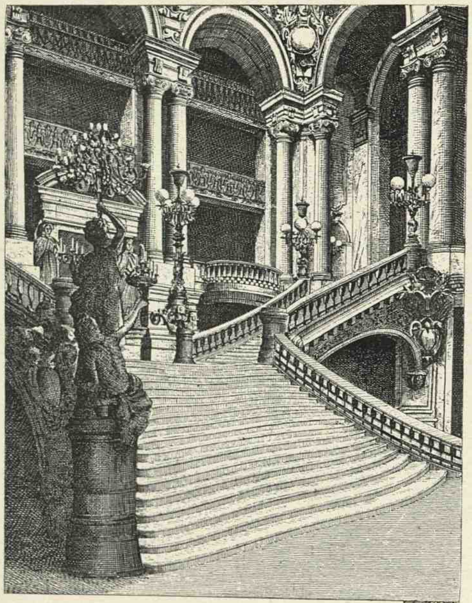
Toutes les gravures représentées sur cette page ont été dessinées d'après des photographies.



L'architecture sous la Restauration; chapelle expiatoire élevée à Paris en mémoire de la mort de Louis XVI en 1826 par Percier (1764-1838) et Fontaine (1762-1853).



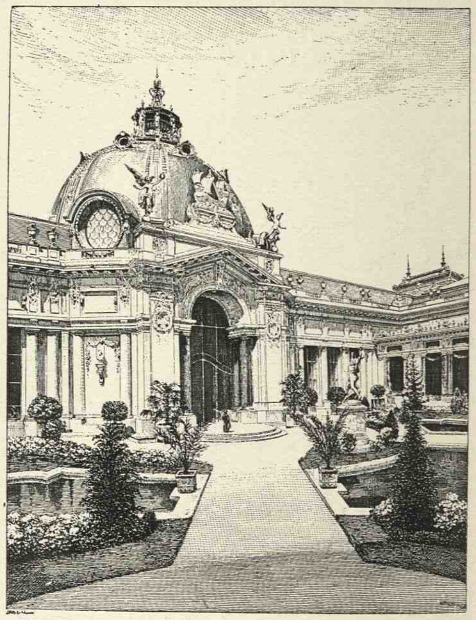
L'architecture sous le règne de Louis-Philippe; fontaine Molière construite à Paris en 1844 par Visconti (1791-1854).



L'architecture sous le second Empire; grand escalier au théâtre de l'Opéra à Paris, inauguré en 1875, œuvre de Ch. Garnier (1825-1898).



Victoire, statue en bronze par Cortot (1787-1843), exposée au Salon de 1835 (Musée du Louvre).



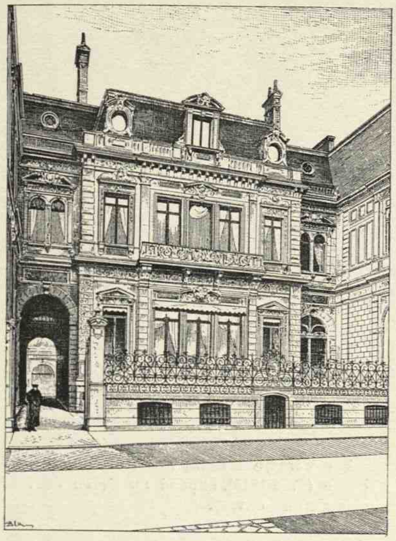
L'architecture moderne; cour intérieure du Palais des Beaux-Arts de la ville de Paris, construit pour l'Exposition universelle de 1900 par M. Ch. Girault.



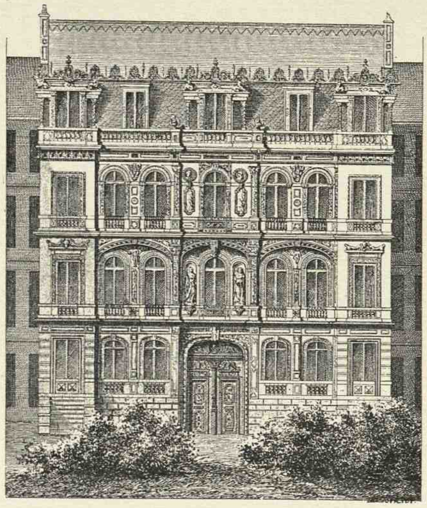
L'architecture métallique; partie médiane du grand palais des Beaux-Arts à Paris (M. Louvet, arch.) construit pour l'Exposition universelle de 1900.

finissant, et le luxe de leurs ateliers, fait contraste avec la simplicité de ceux où travaillaient leurs prédécesseurs. Conscient d'être appuyé par l'opinion publique, l'État à son tour a encouragé le développement des beaux-arts ; il a réorganisé les musées et multiplié les écoles d'art ; sous la troisième République, la construction de nombreux édifices publics a assuré des commandes officielles à beaucoup d'artistes ; enfin les plus hautes récompenses honori-

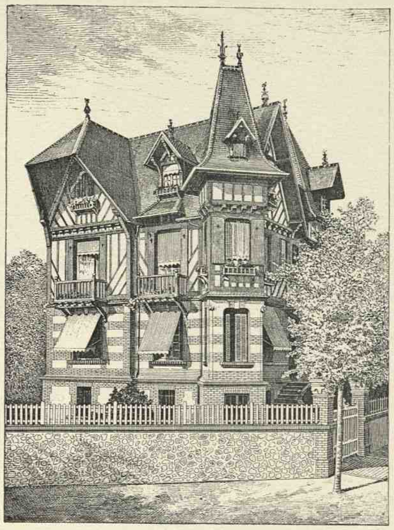
L'Architecture.



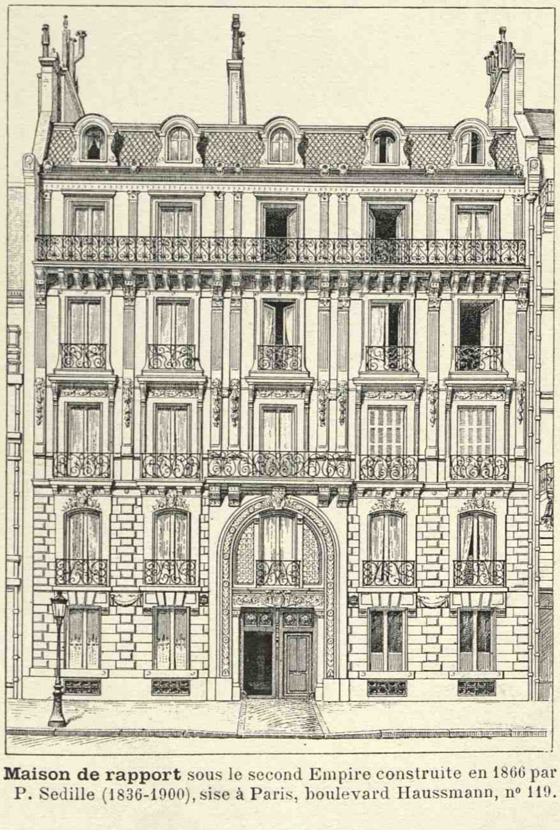
Hôtel sous le second Empire; hôtel de la Payva à Paris construit de 1856 à 1864 par Pierre Manguin (Champs-Élysées, n° 25).



Hôtel à Paris sous le règne de Louis-Philippe, construit en 1843 par M. Renaud (place Saint-Georges, n° 26); d'après une photographie.



Villa « Frenda » à Houlgate; construite par M. Lewicki (*Villas et cottages des bords de la mer;* Schmid, éditeur).



Maison de rapport sous le second Empire construite en 1866 par P. Sedille (1836-1900), sise à Paris, boulevard Haussmann, n° 119.



Maison de rapport moderne construite à Paris en 1902 par M. Ch. Klein (rue Eugène-Manuel); d'après une photographie.

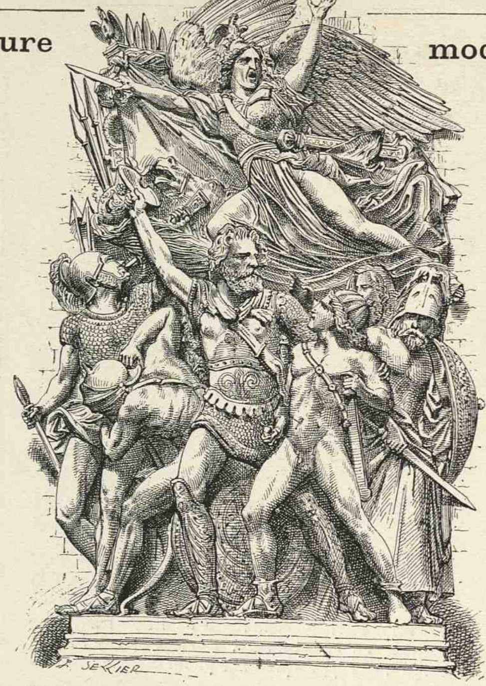
fiques ont été accordées aux maîtres de notre art.

L'architecture au XIXe siècle. — Les architectes de la Restauration et de la plus grande partie du règne de Louis-Philippe restèrent fidèles à l'emploi, dans la construction et la décoration des édifices, des motifs de l'antiquité romaine mal comprise. Puis l'architecture chrétienne primitive et un peu plus tard la Renaissance française devinrent les modèles où les architectes classiques allèrent chercher leurs inspirations. Mais, dès le règne de Louis-Philippe, il se forma une école dissidente qui se mit à étudier avec amour l'architecture du

La Sculpture moderne.



Portrait du botaniste Antoine-Laurent de Jussieu, par David d'Angers (1788-1856), conservé au Cabinet des médailles de la Bibliothèque nationale.



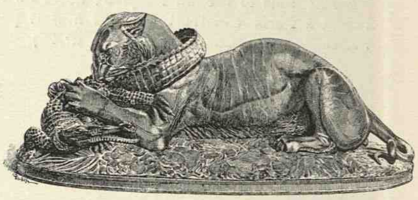
Le Chant du départ; haut-relief à l'Arc de triomphe de l'Étoile à Paris, exécuté par Rude (1784-1855) en 1836.



La Vierge Marie, buste en marbre par Bosio (1766-1845), exposé au Salon de 1835 (Musée du Louvre).



Chien, statue en marbre de Giraud (1783-1836), exposée au Salon de 1827 (Musée du Louvre).



Tigre dévorant un crocodile; groupe en bronze par Barye (1796-1875), exposé au Salon de 1831 (Musée du Louvre).



Sapho, statue en marbre de J.-J. Pradier (1792-1852), exposée au Salon de 1852 (Musée du Louvre).



Ugolin et ses fils, groupe en marbre par Carpeaux (1827-1875), exécuté en 1860 (Jardin des Tuileries).



Jeanne d'Arc à Domrémy, statue en marbre de H. Chapu (1833-1891), exposée au Salon de 1870 (Musée du Luxembourg).



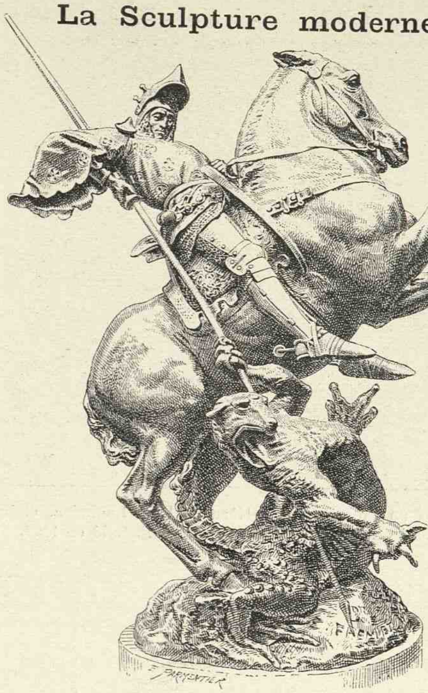
Mariage romain; groupe en marbre de Guillaume (1822-1905), exposé au Salon de 1877 (Musée du Luxembourg).

moyen âge, et découvrant que cet art si longtemps considéré comme barbare et confus reposait sur des principes parfaitement logiques, entreprit de rénover l'architecture française en s'inspirant des méthodes de l'art gothique. Cette école fut

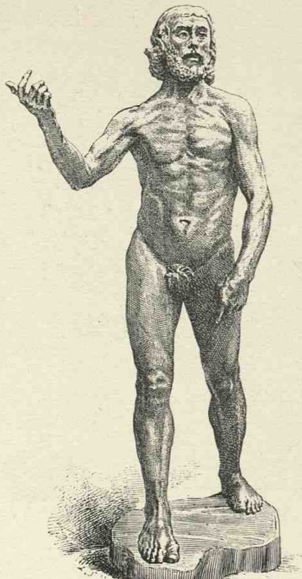
La Sculpture moderne.



La Science, figure en marbre par P. Dubois (1829-1905) faisant partie du tombeau érigé au général Lamoricière dans la cathédrale de Nantes en 1879.



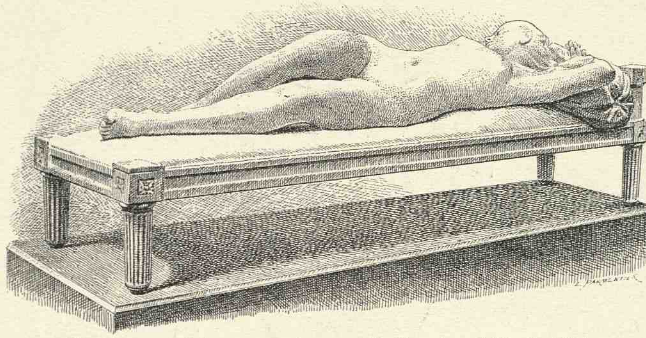
Saint-Georges par M. Frémiet; groupe en bronze doré exécuté en 1891 (Musée du Luxembourg).



Saint Jean-Baptiste, statue en bronze de M. Rodin exposée au Salon de 1881 (Musée du Luxembourg).



Mozart enfant; statue en bronze par E. Barrias (1841-1905) datée de 1887 Musée du Luxembourg).



Le Repos, statue en marbre par M. Boucher datée de 1890 (Musée du Luxembourg).



Salammbo chez Matho, petit groupe en bronze et ivoire exécuté par M. Théodore Rivière en 1895 (Musée du Luxembourg).



Portrait de femme, buste en marbre exécuté par M. Puech en 1893 (Musée du Luxembourg).

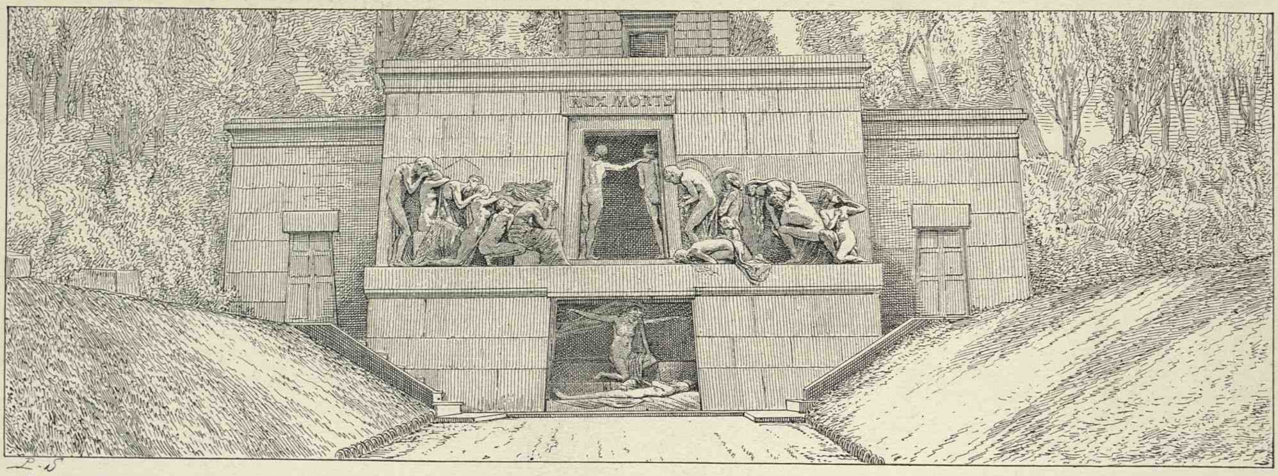


Panthères, groupe en marbre par M. Gardet, exposé au Salon de 1896 (Musée du Luxembourg).

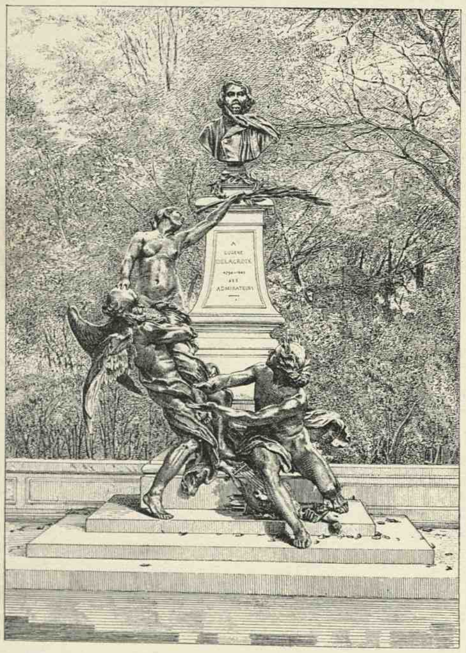


Diane (fragment), statue en marbre de Falguière (1831-1900) exécutée en 1882.

La Sculpture. — Les monuments commémoratifs.



Monument aux morts; monument commémoratif en pierre au cimetière du Père Lachaise, exécuté par M. Bartholomé pour la sculpture et par M. Formigé pour l'architecture, installé en 1898.



Monument à Delacroix, groupe en bronze et marbre par Dalou (1839-1902) inauguré en 1890 (Jardin du Luxembourg).



Médaille en bronze argenté pour la Société française des habitations à bon marché exécutée par M. Chaplain (Musée du Luxembourg).



Monnaie en argent 1898 par Roty.



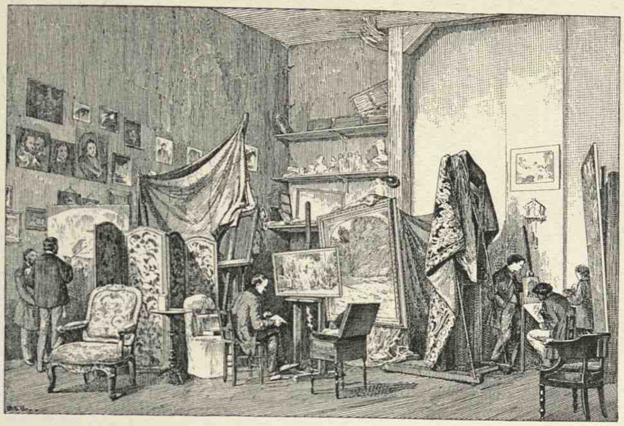
Monument à Guy de Maupassant, groupe en marbre exécuté en 1897 par M. Verlet (Jardin du Parc Monceau).



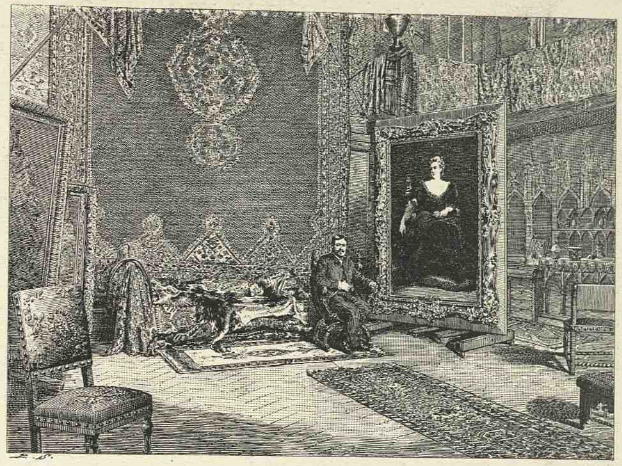
Monument commémoratif du général Chanzy en bronze et pierre, au Mans, exécuté en 1885 par Croisy (1840-1899).

aussi la première à se servir des nouveaux matériaux mis à sa disposition par les progrès de la métallurgie ; la première elle employa les fermes métalliques. Ch. Garnier et quelques-uns de ses disciples ont essayé de concilier les principes des deux écoles ; néanmoins le combat n'est pas encore terminé. Aujourd'hui l'on rencontre dans nos villes côte à côte des monuments où l'imitation des édifices antiques ou de la Renaissance française s'accuse encore, et d'autres, hôpitaux, lycées, gares de chemin de fer, maga-

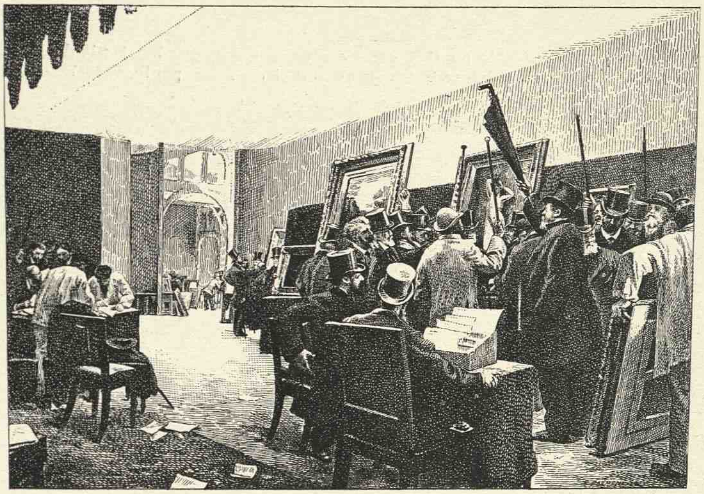
Ateliers et Expositions.



Atelier d'artiste dans la première moitié du siècle ; l'atelier de Paul Delaroche (1797-1856); d'après une peinture de son élève Louis Roux (Goupil, éditeur).



Atelier d'artiste, dans la seconde moitié du siècle; l'atelier de Benjamin Constant (1845-1902); d'après une photographie.



Le jury de peinture au Salon annuel, dans l'ancien palais des Champs-Élysées; d'après une peinture de M. Gervex datée de 1885 (Musée du Luxembourg).

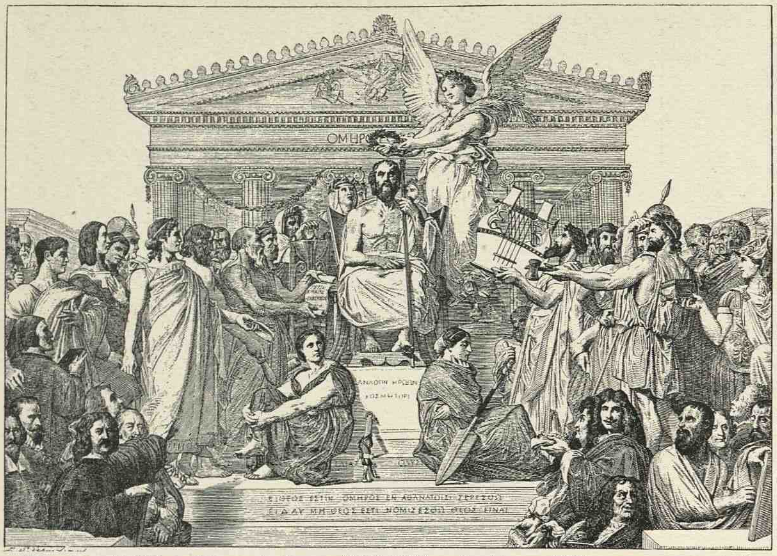
sins de nouveautés, habitations privées mêmes, où les architectes de l'école dissidente, recourant le plus souvent dans la construction à l'emploi de la brique et du fer, ont cherché à réaliser un art original, soucieux avant tout de satisfaire aux nécessité pratiques et de ne rien sacrifier dans la décoration aux exigences du programme.

La sculpture au XIXe siècle. — Comme l'architecture, la sculpture resta d'abord toute classique; mais à partir du règne de Louis-Philippe, sous l'influence du romantisme, quelques maîtres, comme Rude, David d'Angers, Barye, s'affranchirent de l'imitation des modèles antiques et renouvelèrent leur art par une observation plus attentive de la nature et une plus grande liberté d'inspiration. A partir du milieu du second Empire se forma l'admirable école de sculpteurs qui tient encore aujourd'hui le premier rang en Europe. Les maîtres qui la composent ont abordé tous les genres, exprimé avec la variété de leurs tempéraments tous les sentiments humains, recherché la beauté de l'attitude ou du geste dans toutes les classes de la société, ou dans toutes les époques de l'histoire, étudié l'animal dans toutes les espèces de la création; jamais non plus, depuis l'antiquité, le corps humain, qu'il s'agisse de l'énergie masculine ou de la grâce féminine, n'a été étudié avec plus de souci de la vérité des formes. Parmi les œuvres tout particulièrement propres à l'époque contemporaine, il faut citer les monuments commémoratifs où nos sculpteurs ont su rajeunir l'allégorie par la force de leur émotion, l'ingéniosité de leur inspiration ou l'emploi de motifs empruntés à la réalité. Il convient encore de mentionner la plaquette et la médaille où nos maîtres ont renouvelé, en l'adaptant à la vie contemporaine, l'art précis et puissant des médailleurs italiens de la Renaissance.



Caricature relative au conflit des classiques et des romantiques sous la Restauration ; d'après une lithographie anonyme conservée dans la collection Hennin, au département des Estampes de la Bibl. nationale.

La Peinture moderne.



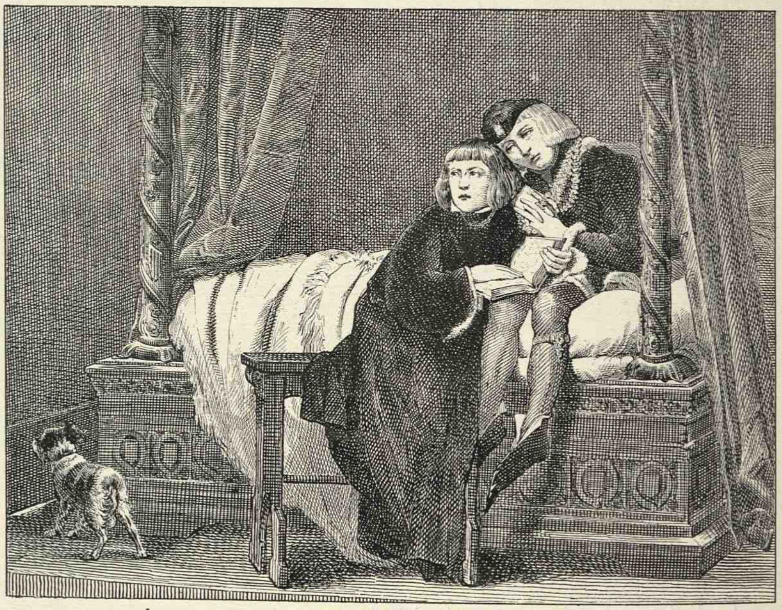
Homère déifié, peinture de Ingres (1780-1867) exécutée en 1827 comme plafond d'une salle du Musée du Louvre (Musée du Louvre, salle de la peinture française au XIXe siècle).



Portrait de M. Bertin, D^r du *Journal des Débats*, par Ingres (1780-1867) exécuté en 1832 (Musée du Louvre).



Les deux Sœurs, portrait par Chassériau (1819-1856) exécuté en 1843, conservé dans la famille du peintre.



Les Enfants d'Édouard (1473), peinture de P. Delaroche (1795-1856) exposée au Salon de 1831 (Musée du Louvre).



La prise de la Smala d'Abd-el-Kader à Taguin le 16 mai 1843 (fragment), peinture par H. Vernet (1789-1863) exécutée en 1845 (Musée de Versailles).



L'Envie; peinture de J.-L. Hamon (1821-1874) exécutée en 1856, appartient au Grand-Cercle de Nantes.

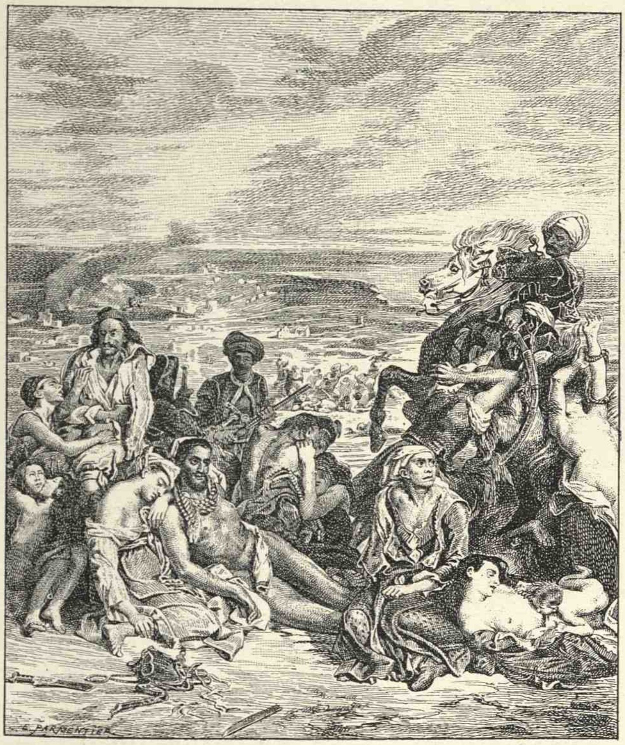
La Peinture moderne.



Le Radeau de la Méduse, peinture de Géricault (1791-1824) exécutée de novembre 1818 à août 1819 (Musée du Louvre).



Les Sonneurs, peinture de Decamps (1803-1860) (Musée du Louvre).



Scène des massacres de Scio (1821), peinture de Delacroix (1798-1863) exposée au Salon de 1824 (Musée du Louvre).



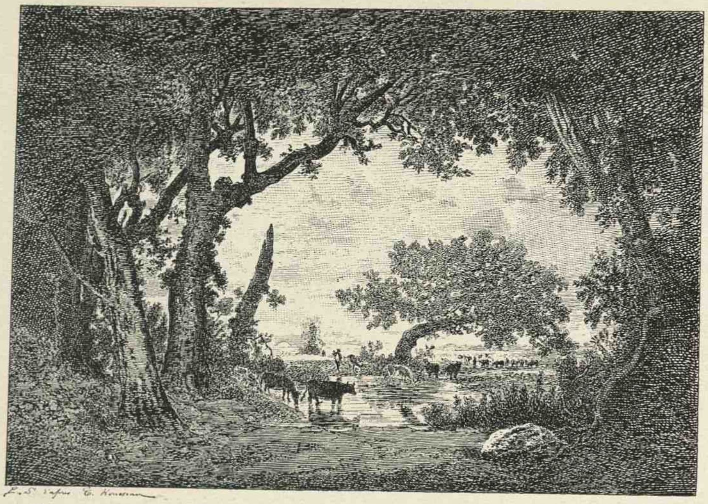
L'éducation d'Achille, peinture de Delacroix (1798-1863) exécutée en 1838 pour la décoration de la bibliothèque de la Chambre des députés, à Paris.



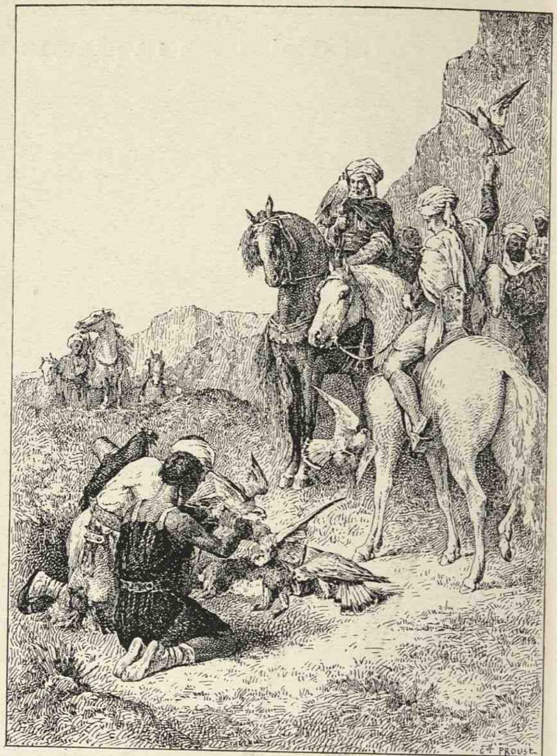
Caricature politique par H. Daumier (1808-1879) parue dans la *Caricature* (11 septembre 1834); l'original est accompagné de cette légende : « *Celui-là, on peut le remettre en liberté, il n'est plus dangereux* », allusion aux poursuites dirigées contre les républicains en 1834.

La peinture ; l'école romantique. — La peinture s'affranchit plus vite que l'architecture et la sculpture. Dès la Restauration l'école romantique avec Géricault, Delacroix, Decamps, débarrassait l'art français de l'influence si longtemps fatale de David et imposait à l'attention du public des œuvres dramatiques et colorées. A cette école se rattachaient par leur souci

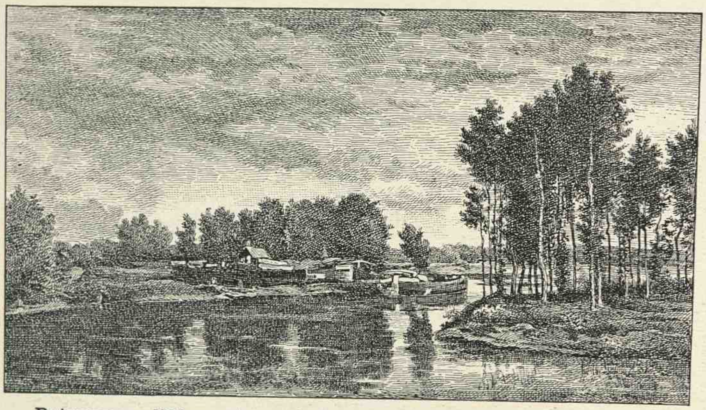
La Peinture moderne.



Sortie de forêt à Fontainebleau, peinture de Th. Rousseau (1812-1867) exposée au Salon de 1855 (Musée du Louvre).



La chasse au faucon en Algérie, peinture de E. Fromentin (1820-1876) exposée au Salon de 1863 (Musée du Louvre).

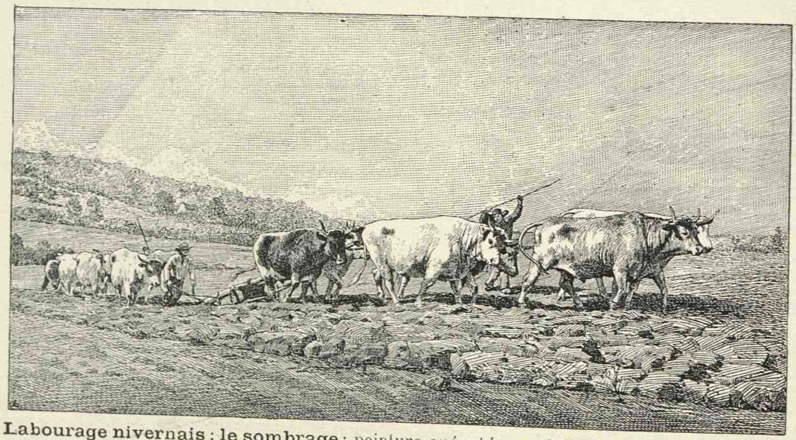


Bateaux sur l'Oise, peinture de Daubigny (1817-1878) conservée dans une collection particulière.



Bœufs se rendant au labour, peinture de C. Troyon (1810-1865) exposée au Salon de 1855 (Musée du Louvre).

d'exactitude historique ou de fidélité dans l'observation des maîtres comme Delaroche et Vernet qui n'avaient pas cependant la richesse du pinceau des maîtres précédents. L'école classique elle-même se renouvelait avec Ingres, ordonnateur habile dans ses compositions et portraitiste scrupuleux; quelques maîtres, comme Chassériau, cherchaient à concilier les deux écoles.



Labourage nivernais : le sombrage; peinture exécutée par Mlle Rosa Bonheur (1812-1899) en 1847 (Musée du Luxembourg).

Enfin tout un groupe de paysagistes guidés par Th. Rousseau substituait au paysage historique jusqu'alors seul admis par les critiques et les connaisseurs, l'observation directe de la nature, tandis que des animaliers, comme Troyon et Rosa Bonheur, rappelaient

La Peinture moderne.



Les glaneuses, peinture de J.-F. Millet (1814-1875) exposée au Salon de 1857 (Musée du Louvre).



Servante à la fontaine, peinture de F. Bonvin (1817-1887) exécutée en 1861 (Musée du Luxembourg).



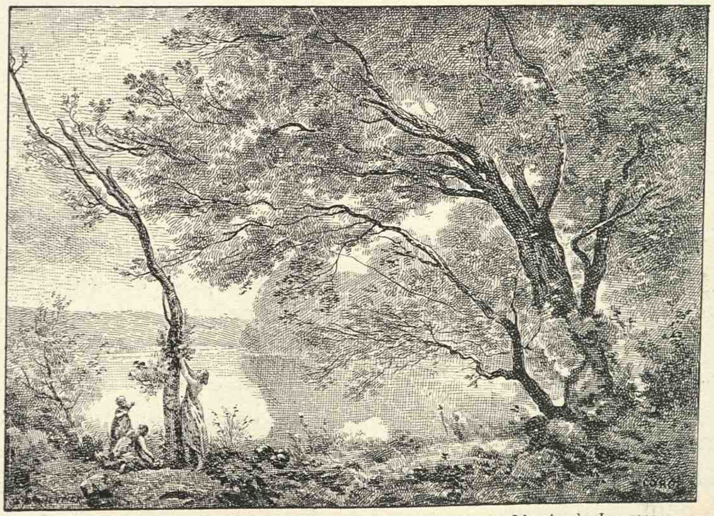
L'Enterrement à Ornans (Jura), peinture de G. Courbet (1819-1877) exposé au Salon de 1851 (Musée du Louvre).



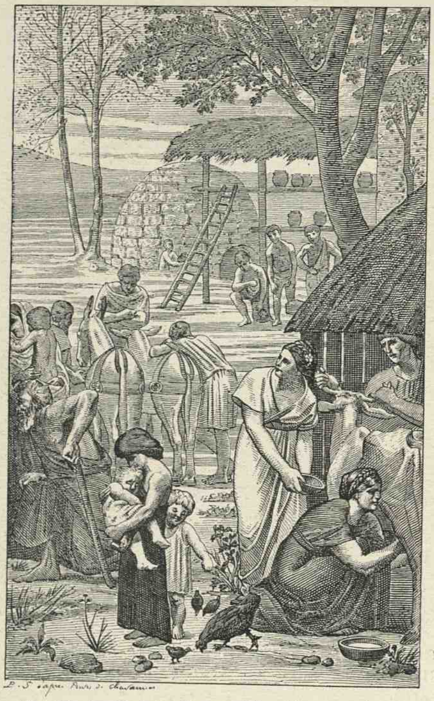
Le bon bock, peinture de Ed. Manet (1832-1883) exposée au Salon de 1873, conservée dans une collection particulière.

l'attention du public sur la beauté de nos animaux domestiques.

La peinture ; l'école réaliste. — Mais vers le milieu du second Empire l'effort de cette admirable génération de peintres romantiques commençait à s'épuiser quand l'école réaliste vint encore une fois renouveler la peinture française. D'abord cruellement raillés ou dédaignés, les novateurs, Courbet, Millet, Corot, Daubigny et plus tard Manet, finirent par imposer aux artistes et au public leur conception de l'art et leur technique qui dominèrent l'art français jusque



Paysage, peinture par Corot (1796-1875) conservée au Musée du Louvre.



La vie de Sainte Geneviève (fragment), peinture de P. Puvis de Chavannes (1824-1898) au Panthéon à Paris exécutée en 1877.

La Peinture moderne.



Fabiola, peinture par J.-J. Henner (1829-1905). Cette œuvre ainsi que celle de Bouguereau, est conservée dans une collection particulière ; *La Nuit* de Fantin-Latour, est conservée au Musée du Luxembourg.



Blessure d'amour, peinture par W. Bouguereau (1825-1905) exécutée en 1897.



Glorification de la Loi, plafond exécuté par P. Baudry (1828-1886) en 1881 à la Cour de cassation, à Paris.



La Nuit, peinture de Fantin-Latour (1836-1904).

dans ces dernières années. Ils le ramenèrent à l'observation implacable de la nature et de la vie, ils le débarrassèrent des colorations forcées auxquelles s'étaient plu les romantiques ; ils bouleversèrent la hiérarchie des genres, déjà ébranlée par l'école romantique ; ils substituèrent aux tyranniques influences de l'enseignement classique la plus absolue liberté.

La peinture contemporaine. — Le résultat, ce fut l'extraordinaire production de la peinture française ; dans ses cinquante dernières années tous les genres furent abordés et pour la plupart renouvelés. On peut dire qu'il n'y a aucun aspect de la nature, aucun épisode de la vie contemporaine, aucune page du passé qui n'ait été

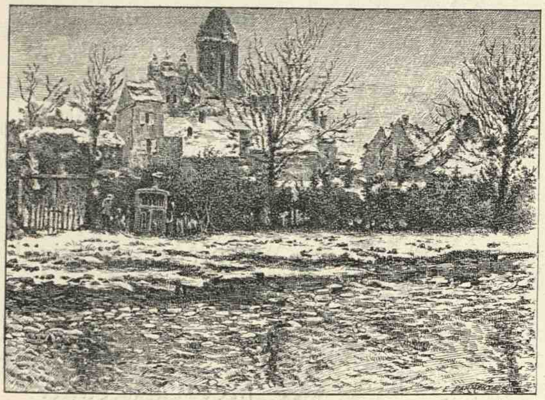
La peinture moderne.



Orphée, peinture de G. Moreau (1826-1898) exécutée en 1865 (Musée du Luxembourg).



Le Triomphe de la Science, plafond peint par M. Besnard pour le Salon des Sciences à l'Hôtel de Ville de Paris.



L'Église de Vétheuil, peinture de M. Claude Monet (Musée du Luxembourg).



Le Moulin de la Galette, peinture de M. A. Renoir (Musée du Luxembourg).

fixé sur la toile par nos artistes ; mais en même temps, par suite de la liberté dont jouit aujourd'hui l'inspiration de nos peintres et grâce au progrès de l'éducation artistique du public, tous les tempéraments ont pu s'exprimer ; la même époque a vu la chaude peinture d'un Regnault et les délicates harmonies d'un Puvis de Chavannes, l'art précis et menu d'un Meissonier et le faire large et brillant d'un Besnard, l'idéalisme d'un Gustave Moreau et le réalisme brutal d'un Bastien-Lepage, le fade classicisme d'un Bouguereau et l'élégance raffinée d'un P. Baudry; et combien de contrastes on pourrait signaler encore entre les maîtres de l'heure présente, admirable variété qui atteste la profonde vitalité de l'école française. Mais il est un genre que notre époque devait remettre tout à fait en honneur; c'est la peinture décorative. Bornée dans la première moitié du siècle à quelques plafonds ou à quelques parois

La peinture moderne.



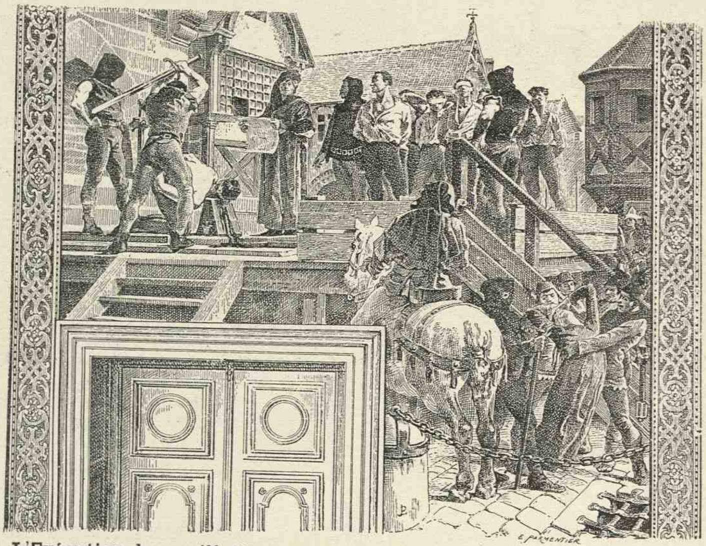
« **Partant pour la Ville éternelle** », lithographie de Raffet (1804-1860), exécutée en 1849.



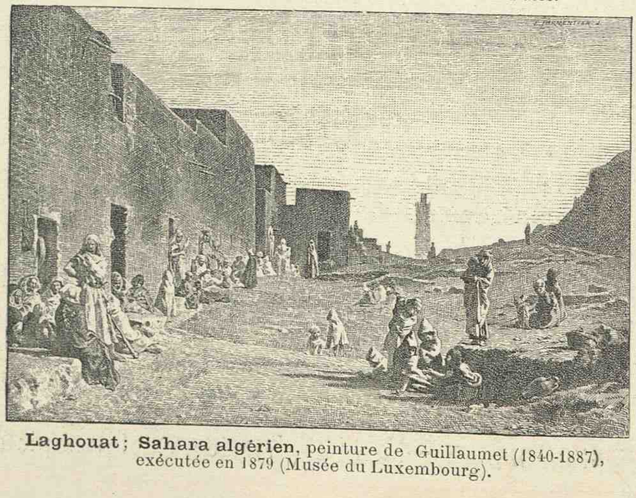
L'Exécution sans jugement à Grenade, peinture exécutée en 1870 par H. Regnault (1843-1871), conservée au Musée du Louvre.



Fumeur, peinture de Meissonier (1815-1891), conservée dans une collection particulière.



L'Exécution des maillotins à Paris en 1382, peinture de M. J.-P. Laurens faisant partie de la décoration de l'Hôtel de Ville de Paris.



Laghouat; Sahara algérien, peinture de Guillaumet (1840-1887), exécutée en 1879 (Musée du Luxembourg).

d'église, la peinture décorative s'est étalée dans la troisième République, aux murs de tous nos grands édifices, établissements scientifiques, hôtels de ville et mairies, gares de chemins de fer, etc. Cessant d'être vouée uniquement aux sujets religieux ou historiques, elle s'est à son tour imprégnée de réalisme, ou bien s'affranchissant des antiques données de la mythologie, elle a su renouveler les allégories coutumières de la pensée humaine, en même temps que nos maîtres retrouvaient les lois fondamentales du genre, la sobriété de la composition, l'harmonie des couleurs, la simplicité du dessin. Ce retour à la peinture décorative entraîna aussi la restauration de la tapisserie qui a cessé d'être la copie irraisonnée des tableaux des maîtres pour redevenir un art original et remit en honneur la mosaïque, dont la tradition s'était presque entièrement perdue en France.

L'estampe. — Le début du XIX[e] siècle avait vu déchoir la gravure en taille-douce ; les romantiques s'approprièrent un procédé nouveau, la lithographie, qui leur permettait de satisfaire leur goût des oppositions violentes d'ombre et de lumière. Dès la fin

La peinture moderne.





Médaille d'honneur, par Daniel Dupuis, décernée par la *Société des Artistes français* à l'occasion de son exposition annuelle des Beaux-Arts.



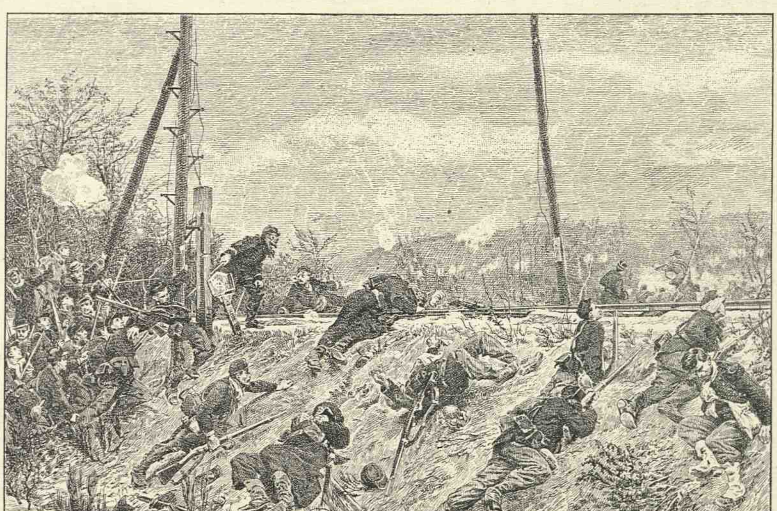
Portraits, peinture exécutée par M. Carolus Duran (Musée du Luxembourg).

Portrait du cardinal Lavigerie, peinture exécutée par M. Bonnat en 1888 (Musée du Luxembourg).



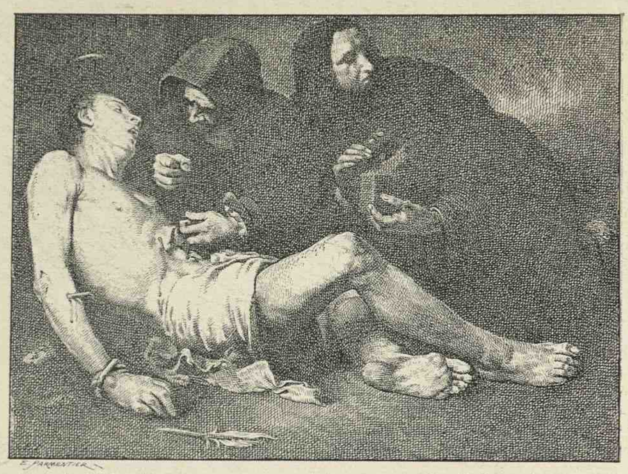
Réception de la Garde impériale par le Conseil municipal de Paris le 25 novembre 1807, peinture exécutée en 1902 par M. Detaille (Hôtel de Ville de Paris).

du règne de Louis-Philippe, la lithographie fut abandonnée pour la gravure sur bois ; une école d'illustrateurs adroits se forma dont le principal représentant fut Gustave Doré ; de nos jours, grâce aux progrès de la photographie, des procédés mécaniques permettent de reproduire directement l'œuvre originale sous toutes ses formes. La troisième République a vu naître un genre nouveau qui participe de la peinture décorative, l'affiche murale ; avec elle, la réclame commerciale s'est faite œuvre d'art ; les maîtres en ce genre garnissent constamment les



Combat sur la voie ferrée, par A. de Neuville (1836-1885) (au Musée Condé à Chantilly).

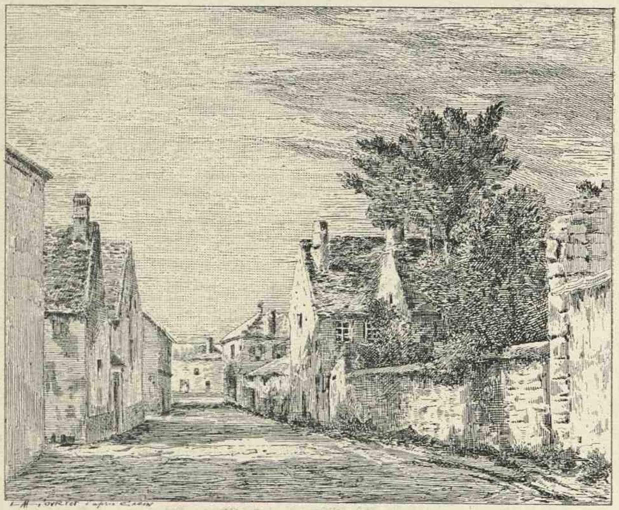
La peinture moderne.



Saint Sébastien, martyr, peinture par Th. Ribot (1823-1891) exécutée en 1865. Cette œuvre, ainsi que le *Lever de lune* et les *Foins* est conservée au Musée du Luxembourg.



Lever de lune, peinture exécutée par M. Harpignies en 1884.



Paysage, peinture de Cazin (1841-1901), conservé dans une collection particulière.



Les Foins, peinture exécutée par Bastien-Lepage (1848-1885) en 1877.



Faits et gestes des propriétaires.
« Comment ne comprenez-vous pas qu'en me laissant cette clef-là, la nuit, un malfaiteur n'aurait qu'à sauter le mur pour ouvrir la porte, imbécile ! »
Lithographie de Gavarni (1804-1866) exécutée en 1847.

murailles de nos murs de compositions agréables par l'éclat des couleurs, et d'une invention souvent divertissante.

Les arts mineurs. — La rénovation qui s'est produite pendant la seconde moitié du siècle dernier dans nos arts majeurs s'est étendue aux arts mineurs. Leur histoire est très pauvre jusqu'à la fin du second Empire ; d'abord restés fidèles aux traditions napoléoniennes, ils subissent ensuite fâcheusement l'influence du goût que les romantiques témoignaient,

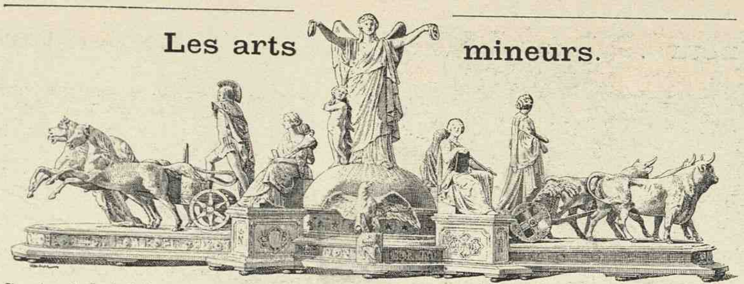


Gravure sur bois de Gustave Doré (1833-1883) (*Roland furieux ;* Hachette et Cie, Éditeurs).

Les arts mineurs.



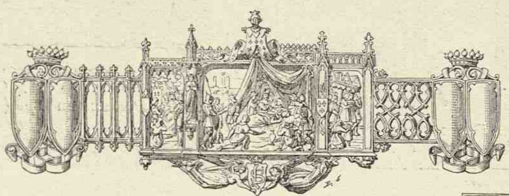
Vase de Sèvres exécuté en 1878 (Musée de Céramique de la manufacture de Sèvres).



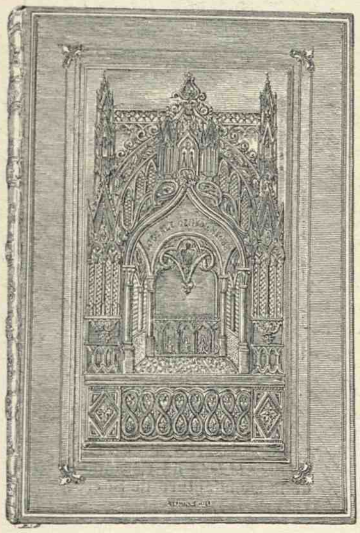
Surtout de table exécuté par la maison Christofle pour Napoléon III (fragment), tel qu'il a été retrouvé parmi les ruines du palais des Tuileries en 1871 (Musée des Arts décoratifs).



Vase de Sèvres exécuté sous le règne de Louis-Philippe (Musée de Céramique de la manufacture de Sèvres).



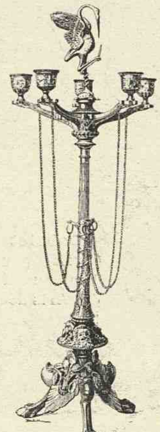
Bracelet romantique, exécuté par Froment-Meurice (1802-1855), qui y a représenté la vie de saint Louis (Ph. Burty).



Reliure romantique, dite *à la cathédrale*, exécutée par Germain Simier (Musée des Arts décoratifs).



Canapé avec jardinière surmontée d'un candélabre exécutée en 1868 par M. Clauses (*Art pour tous*).



Candélabre aux mascarons exécuté en 1852 par M. Delafontaine (Musée des Arts décoratifs).



Panneau de tapisserie pour la décoration du palais de l'Élysée exécuté par Galland (1822-1892); d'après un carton conservé au Musée des Arts décoratifs.



Mât décoratif sur la place de la République exécuté en 1878 par M. H. Mayeur (*Art pour tous*).

sans toujours bien le comprendre, à l'art du moyen âge. Puis ce fut sous le second Empire une sorte de néoclassicisme qui régna dans les arts mineurs simultanément avec une imitation maladroite des styles de la Renaissance ou du XVIIIe siècle. Mais depuis l'exposition universelle de 1878, l'influence de l'art japonais, une connaissance plus approfondie des belles époques d'art, le progrès du goût public déterminèrent un réveil des arts mineurs; il se manifesta d'abord dans la bijouterie et dans l'orfèvrerie par la création de formes nouvelles empruntées le plus souvent aux végétaux ou aux petits animaux de nos pays; puis il s'étendit à la céramique, à la verrerie, au dessin des tissus, à la dentelle, au mobilier enfin; grâce à cette restauration des arts mineurs, les successeurs de ceux qui n'étaient au début du siècle que des artisans, ont pris rang parmi nos plus grands artistes; ils ont mérité notre reconnaissance pour les mille créations ingénieuses dont ils enrichissent notre costume ou nos appartements et, mieux que beaucoup de représentants des arts majeurs, ils auront donné aux premières années de ce vingtième siècle leur caractère original dans l'histoire générale de l'art français.

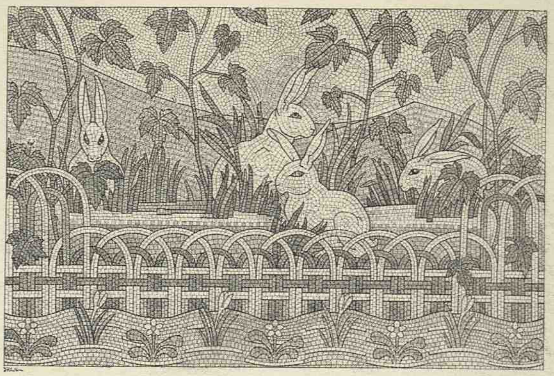
Les arts mineurs.



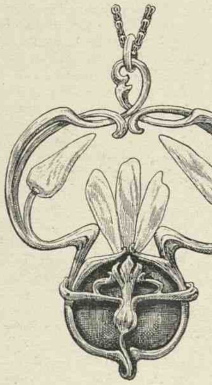
Plaquette en argent, par M. O. Roty Musée du Luxembourg).



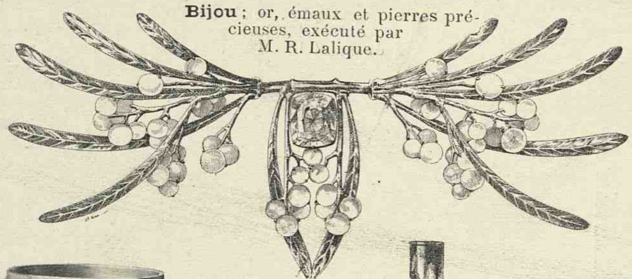
Peigne aux bourdons exécuté par M. L. Gaillard (Musée des Arts décoratifs).



Les lapins; fragment de mosaïque exécuté par M. Martin d'après les dessins de M. Girault pour la décoration du tombeau de Pasteur en 1896 (d'après une photographie).



Pendentif en or ciselé, avec cinq perles de rivière, exécuté par M. L. Gaillard.



Bijou; or, émaux et pierres précieuses, exécuté par M. R. Lalique.



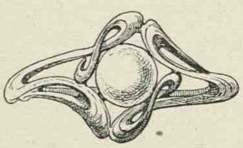
Gobelet en étain, par M. Brateau (Musée des Arts décoratifs).



Verrerie, par E. Gallé (1846-1904) (Musée des Arts décoratifs).



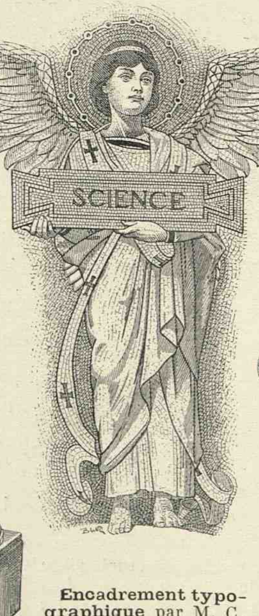
Vase de Sèvres, dit *vase aux soleils* (Musée de Céramique de la manufacture de Sèvres)



Bague, en or ciselé et perle par M. S. Bing.

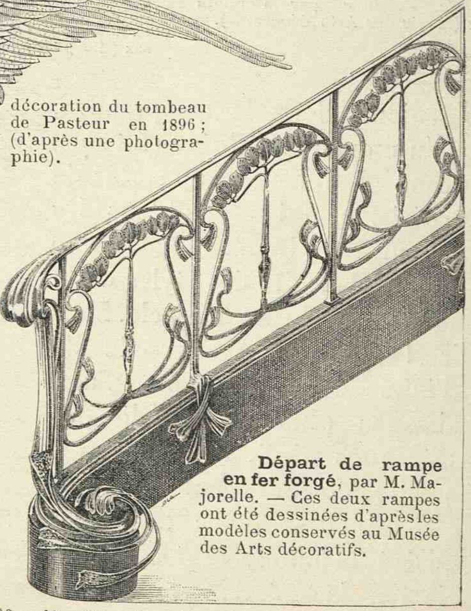


Départ de rampe en fer forgé, exécuté par M. Moreau sur les dessins de M. Daumet pour le grand escalier du château de Chantilly.



La Science; mosaïque par M. Martin, d'après les dessins de M. L.-O. Merson pour la décoration du tombeau de Pasteur en 1896; (d'après une photographie).

Encadrement typographique par M. C. Schwabe (*L'Evangile de l'enfance de N.-S. J.-C.*).



Départ de rampe en fer forgé, par M. Majorelle. — Ces deux rampes ont été dessinées d'après les modèles conservés au Musée des Arts décoratifs.

FIN

INDEX DES NOMS DE LIEUX

N. B. — Dans ces tables, les documents qui ne sont pas datés appartiennent au XIXe siècle ; ceux dont la nature n'est pas indiquée ont été dessinés d'après les originaux ou d'après des photographies ; ceux qui sont accompagnés de la mention, gravure, ont été reproduits d'après le journal l'*Illustration*.

Principales abréviations : *Anon.* = anonyme ; *aq.* = aquarelle ; *archit.* = architecture ; *cost.* = costume ; *dess.* = dessin ; *e.-f.* = eau-forte ; *fac.* = faculté ; *fac.* = façade ; *fam.* = famille ; *gr.* = gravure ; *grs* = gravures ; *gr. en t.-d.* = gravure en taille-douce ; *gr. à la man. noire* = gravure à la manière noire ; *grp* = groupe ; *intér.* = intérieur ; *litho* = lithographie ; *monn.* = monnaie ; *peint.* = peinture ; *portr.* = portrait ; *sc.* = sculpture.

INDEX DES NOMS PROPRES

TABLE MÉTHODIQUE

NOTA. — Cette table a été rédigée de manière à permettre au lecteur de prendre rapidement connaissance des gravures que renferme cet ouvrage sur tel des sujets généraux d'études qu'il comporte. On trouvera aux index le folio des pages de chacun des articles mentionnés à la **table méthodique**.

XII. Beaux-Arts.

Professions. — Costumes civils.

Généralités. — Atelier, musée, jury.

Artistes (dont on retrouvera des œuvres reproduites dans le volume). — **Allemands** : — *Architectes* : Poppelmann. — *Peintres* : Kupezky, La Fontaine, Preissler. — *Aquarellistes* : Kobell, Opitz. — *Graveurs* : Bernigeroth, Brand, Chodowiecki, Corvinus, Delsenbach, Kauffmann, Mettenheiter, Rugendas,

Américain. — *Peintre* : Stewart.

Anglais. — *Sculpteur* : Flaxmann. — *Peintres* : Gainsborough, Hannan, Hogarth, Lawrence, Morland, Raeburn, Reynolds. Romuey, Sandby, Walton. — *Graveurs* : Burry, Boydell, Bowles, Dighton, Earlom, Houston, Smith, Wath, Watson, Woollet, Wright.

Belge. — *Peintre* : Stevens.

Espagnols. — *Architecte* : Rodriguez. — *Peintre* : Goya.

Français. — *Architectes* : André, Ballu, Baltard, Barthélemy, de Baudot, Bing, Boffrand, Boileau, Bouwens v. d. Boyen, Corroyer, Daumet, Fontaine, Formigé, Gabriel, Garnier, Girault, Hainez, Héneux, Héré de Corny, Hittorf, Klein, Labrouste, Lepère, Lewicki, Louis, Mique, B. Moreau, M. Moreau, Nénot, Percier, Poussin, Renaud, Sedille, Soufflot, Vaudremer, Vignon, Viollet-Le-Duc, Visconti. — *Sculpteurs* : L.-S. Adam, Barrias, Bartholomé, Bosio, Bottée, Bouchardon, Brateau, Caffieri, Carpeaux, Chaplain, Chapu, Chaudet, Clauses, Clodion, Cortot, Coustou, Croisy, Dalou, Daniel Dupuis, David d'Angers, P. Dubois, Dumont, Falconet, Falguière, Frémiet, Gardet, Giraud, Guillaume, Houdon, Le Lorrain, Lucas de Montigny, Mercié, Mouchon, Pajou, Pigalle, Pontcarmé, Pradier, Puech, Rivière-Théodore, Rodin, Roland, Roty, Rude, Slodtz, Verlet. — *Peintres* : Aved, Bastien-Lepage, Baudoin, Baudry, Belle, Benjamin Constant, Besnard, Boilly, Bonnat, Bonvin, Boucher, Bouguereau, Bramtôt, Callet, Carolus Duran, Cazes, Cazin, Chaperon, Chardin, Chassériau, Chéret, Comerre, Corot, Courbet, Coypel, Dagnan-Bouveret, Dandré-Bardon, Daubigny, David, Decamps, Delacroix, Delance, Delaroche, Demachy, Demarne, Detaille, E. Devéria, Drevet, Drolling, Drouais, Dubufe, Fantin-Latour, Flandrin, Fragonard père, Fromentin, Gérard, Géricault, Gérôme, Gervex, Granet, Greuze, Gros, Guérin, Guillaumet, Guillonnet, Mme Guyard, Hamon, Harpignies, Henner, Hubert Robert, Ingres, Jacquand, Jeaurat, La Gandara, Lancret, J.-P. Laurens, Lenfant, Le Peintre, Lépicié, Lhermitte, Loustauneau, Manet, Meissonier, Menjaud, L.-O. Merson, Millet, Monet, G. Moreau, Natoire, Nattier, de Neuville, Ollivier, Oudry, Perret, Prudhon, Puvis de Chavannes, Regnault, H. Regnault, Renoir, Ribot, Rigaud, Rochegrosse, Roehn, Roll, Rosa Bonheur, Rousseau, Roux, de Silvestre, Swebach, Tissot, Tocqué, Troyon, A. Vanloo, C. Vanloo, Mme Vigée-Lebrun, J. Vernet, H. Vernet, Véron-Bellecourt, Watteau, Winterhalter. — *Aquarellistes* : Devilly, Hoffmann, Lagrenée, Lawrince, Lejeune, Ricaud, Rosset, de Valmont, Widhopf. — *Pastellistes* : La Tour, Perronneau. — *Miniaturiste* : Mme L. Parmentier. — *Dessinateurs* : G. Doré, Galland, Jacques, Lavieille, Lorsay, Morin, Sabattier, Soyer, Thévenin. — *Lithographes* : J. Adam, V. Adam, Arnoult père, Arnoult, Bardot, Bellangé, Bénard, Bichebois aîné, Bichebois, Bonhommé, Bourdet, Chabert, Ciceri, Collard, Daumier, Delaporte, A. Devéria, Duval le Camus, Gavarni, Gihaut, Grenier, Hunty, Jacottet, Lalaisse, Langlumé, Lecomte, Marlet, Maurin, Mayeur, Meyer, Philippon, Provost, Raffet, Vallon de Villeneuve, Wattier. — *Graveurs* : Audouin, Aveline, Babel, Balechou, Beauvarlet, Berthaut, Binet, Boissieu, Bonnefoy, Bosio, Bourgeois, de Bry, Callyce, Carmontelle, Cars, Castille, Chapuis, Châtaignier, Chéreau le Jeune, Choffard, Cochin le père, Cochin, Coiny, Couché, Darcis, Daullé, Debout, Debucourt, Delafosse, Delignon, Deliong, Delvaux, Dequevauviller, Desfossés, Desrais, Desplaces, Dieu, Dubosc, Duchange, Duclos, Dumont, Duplessis-Bertaux, Dupréel, Dupuis, Eisen, Fessard, Fourdrinier, Fragonard fils, Gaillard, Garbizza, Garneray, Gâtine, Gaucher, Gaugain, Germain, Girardet père, Girardet fils, Gravelot, Guérard, Guérin, Güttenberg, Haussard, Helmann, Isabey, Jacques, Jazet, Labrousse, Lallemand, Lami, de Lannoy, Larmessin, La Rue, Lauté, Lavallée, Le Bas, S. Leclerc, Leclerc, Le Maire, Le Mire, Le Paon, Leprince, Levasseur, Levesque, Liégeard, Liesse, Lix, de Lubersac, Malapeau, Malbeste, Mallet, Mancest, Marchand, Martin, Martinet, Martini, Masquelier, Massard père et fils, Mécon, Moitte, Monnet, Montaut, Montigny, Moreau le Jeune, Moussaud, Née, Niquet, Normand, Normand fils, Ouvrier, Ozanne, Patas, Pauquet, Petit, B. Picart, Pierre, Poisson, Poulteau, Prévost, Prieur, Quaglia, Quévédo, Réville, A. de Saint-Aubin, G. de Saint-Aubin, Salembier, Saraud, Schmidt, Surugue, Tardieu, Tavernier, Thomassin, d'Ulin, Vauzelle, C. Vernet, Wille. — *Ciseleurs* : Chaudron, Jacques. — *Ébénistes* : Jean, Kriéger, Martin-Carlin, Mazaroz, Œben, Ribalier, Riesener, Weisweiler. — *Ferronniers* : Lamour, Majorelle. — *Fondeur* : Forestier. — *Joailliers* : L. Gaillard, R. Lalique. — *Mosaïste* : Martin. — *Orfèvres* : Christophe, Froment-Meurice, Germain, Peyre, Renard, Thomire. — *Relieur* : Simier. — *Sculpteurs ornemanistes* : Delafontaine, Fourreau, Laurent, Martin. — *Tapissier* : Deville. — *Verrier* : Gallé.

Hollandais. — *Peintres* : Troost, Van Huysum. — *Graveurs* : Houbraken, Tanjé.

Italiens. — *Architecte* : Salvi. — *Sculpteur* : Canova. — *Peintres* : Canaletto, Casella, Porta, Tiepolo, Zoffani. — *Pastelliste* : Rosalba Carriera. — *Graveurs* : Currego, Leonardini, Piranesi père, Piranesi fils.

Polonais. — *Graveur* : Zucchi.

Suédois. — *Peintres* : Hillerström, Pilo.

Architecture (termes généraux). — Construction, façade, monument, mât.

Architecture religieuse. — Église, chapelle, chœur, maître-autel, nef, monastère.

Architecture civile. — Habitations, maison, hôtel, villa, pavillon, isba, palais, château, cuisine, bibliothèque, classe, hôpital, halles, usine, fontaine, tribune, arc.

Salle, salon, chambre, cabinet, hall, galerie, préau, cour, porte, dessus de porte, escalier, plafond, panneau, lambris.

Art des jardins. — Jardin, parc, temple.

Architecture militaire. — Fortifications.

Art décoratif. — Fêtes, feu d'artifice, translation, décoration, cadre, encadrement, estrade, trône.

Sculpture. — Monument, groupe, tombeau, statue, statuettes, buste, bas-relief, haut-relief, plaques, plaquette, morceau.

Peinture. — Aquarelle, aquatinte, miniature, sépia, éventail, pastel, peinture, tableaux, marine, nature morte, paysage, pastorale, portrait, morceau.

Dessin. — Dessin, frontispice, cul-de-lampe, frise, majuscules, affiche, caricatures.

Lithographie.

Gravure. — Gravure, eaux-fortes, estampes (marchand d').

Orfèvrerie religieuse. — Bénitier, burette, calice, candélabre, ciboire, ostensoir.

Orfèvrerie civile. — Bijou, bague, boucles, bracelet, châtelaine, montre. — Épée, glaive. — Applique, flambeau, torchère, chenets. — Bouilloire, écuelle, gobelet, plat, plateau, soupière, verseuse, surtout. — Cuvette, pot. — Boîte, tabatière, nacelle, lorgnon. — Berceau. — Microscope.

Joaillerie. — Peigne, pendentif.

Médaille. — Médaille, monnaies, sceau.

Ferronnerie. — Grille, lampe, lustre, rampe.

Art du bois. — Armoire, buffet, bureau, cabinet, cartonnier, commode, canapé, chaise, fauteuil, lit. — Table, guéridon, console. — Horloge pendule. — Écran, miroir. — Orgue.

Tissus. — Tapis, tapisserie, tenture, broderie, ceinture.

Art du cuir. — Reliure.

Céramique. — Assiette, coq, encrier, groupe, porcelaine, vase.

Mosaïque. — Mosaïque, pavage.

Art du verre. — Verrerie.

Musique. — Basse de viole, basson, bugle, caisse, clavecin, flûte, fifre, harpe, hautbois, orgue, piano, tambourin, triangle, trompette. — Métronome.

Chanteurs, cimbalier, musique, orchestre.

Concert, leçon.

XIII. Église.

Costumes ecclésiastiques. — Costumes ecclésiastiques, détails du costume. — Barrette.

Bâtiments ecclésiastiques. — Église, chapelle, chœur, nef, porte, monastère.

Mobilier ecclésiastique. — Maître-autel, candélabre.

Objets du culte. — Bénitier, burette, calice, ciboire, croix ostensoir.

Cérémonies ecclésiastiques. — Messe. — Baptême, Mariage. — Bénédiction, Fête-Dieu, adoration de la croix, procession, jubilé, sacre, pompe.

Exercices religieux. — Catéchisme, confession, communion, bénédicité, prière, pèlerins, pardon.

Institutions ecclésiastiques. — Cercle catholique, école, usine.

Divers. — Chapitre, contemplation. — Calvaire. — Indulgence. — Médaille. — Chanteur. — Désaffectation.

Église réformée. — Office, prêche.

XIV. Iconographie religieuse.

Christ portant sa croix, Sacré cœur de Jésus. — Vierge, Immaculée Conception. — Ange, chérubin. — saint Georges, saint Jean, saint Jean-Baptiste, saint Luc, saint Sébastien, sainte Geneviève. — Moïse. — Enfer, purgatoire, paradis. — Foi.

Divinités mythologiques. — Mercure, Neptune, Vulcain, Diane, Vénus. — Chevaux du Soleil. — Orphée, Sapho, Œdipe, éducation d'Achille.

Allégories. — Égalité, Envie, Glorification de la Loi, Hiver, Justice et Vengeance divines, Liberté, Mort, Nuit, Patriotisme, Raison, Repos, Science, Semeuse, Victoire.

XV. Institutions politiques et sociales.

Classes de la société laïque. — Costumes civils.

Exercice des libertés publiques. — Élection, vote, club, comité.

Diète, kolo.

Assemblées. — Chambre, Sénat, séance, ouverture. — Député, pair. — Speaker.

Pouvoirs publics. — Roi, reine, empereur, président. — Conseil.

Sacre, couronnement, proclamation.

Ambassade, ambassadeurs, audience.

Cour. — Cour, banquet, bal, hommages, offrandes, réception, signature.

Héraut, livrée.

Résidences. — Palais, hôtel de ville, bureaux.

Insignes politiques. — Autel de la patrie. — Trône, couronne, sceptre, main de justice, glaive. — Sceau, monnaies, jeton. — Bonnet, cocarde. — Dais, portefeuille.

Ordres. — Croix, plaque, médaille.

Institutions municipales. — Maire, gardien, garde champêtre, guet. — Mariage. — Hôpital, Hôtel-Dieu. — Incendie, pompe, échelle.

Fonctionnaires. — Costumes civils.

Institutions judiciaires. — Tribunal, Haute Cour, cour d'assises. — Geôlier, gendarme, bourreau. — Question, supplice. — Lecture, exécution, exposition. — Prison, cellule. — Détenus, forçats, ferrement, chaîne, camp.

Cérémonies. — Fêtes, entrée, procession, translation, acceptation, soupers, distribution de vivres. — Messe, pompe funèbre, honneurs.

Opposition. — Manifestations, barricades. — Arrestation, perquisition, saisie.

XVI. Iconographie civile.

duc d'Argyle, Auguste III, J. Baretti, M. Bertin, duc de Gontault-Biron, Buffon, Burry, Carnot, Charles X, Christian VII de Danemark, Clément XIV, J. Cust, A. Dumas père, Duvigneau de Lanneau, général Fournier-Sarlovèze, prince Henri de Prusse, Holzschuher, Homère, A.-L. de Jussieu, général Lariboisière, Latour, cardinal Lavigerie, M. Leblanc, Lekain, Louis XV, Louis XVI, Louis XVII, Louis-Philippe et ses fils, Mirabeau, Mozart, Napoléon Ier, Napoléon III, évêque Newton, Philippe-Egalité, Puvis de Chavannes, Rollin, Charles de Saint-Albin, dom Denys de Sainte-Marthe, Sir J. Stanley, F.-L. Tournus, Ugolin, Washington, A. Young.

Mme Adélaïde de France, Anne de Russie, Mme du Barry, Mme Crozat, Elisabeth de Russie, impératrice Eugénie, Mme Favard, miss Fry, Mme Henriette de France, baronne de Hohenthal, Jeanne d'Arc, impératrice Joséphine, Mme Leblanc, Marie Leszczynska, Mme Lenoir, Mme Louise-Élisabeth de France, Mme Royale, Marie-Antoinette, princesse Mathilde, Mme Morel de Tanguy et ses deux filles, comtesse de Northumberland, Mme de Pompadour, Marg. Pouget, Mme Récamier, Salammbô, mistress Siddons, Mme Taglioni, Mme Vatrin, Mme de Vergy.

Calas (famille), Marlborough (famille), Mme Mercier et sa famille, le duc d'Orléans Philippe-Egalité et sa famille, Stamati (famille).

XVII. Guerre.

Uniformes. — Costumes militaires, capote.

Armées. — Armée en campagne, garde nationale, garde royale, garde impériale.

Armes blanches. — Épée, sabre, baïonnette, épieu, esponton, pique.

Armes à feu. — Pistolet, revolver, fusil, mousqueton.

Armes défensives. — Casque, cuirasse.

Équipement. — Bonnet, botte, éperon, fourreau, giberne, chariot, équipage, selle, tambour, tentes.

Aigle, coq, drapeau, enseigne, étendard.

Artillerie. — Canon, mitrailleuse, mortier, obusier, pièce, batterie. — caisson, écouvillon, tracteur. — Bombe, boulet, obus.

Constructions militaires. — Caserne, chambrée, cantine, réfectoire, infirmerie, ambulance.

Fortifications, fort, coupole.

Éducation militaire. — Instruction, école, campement, maître.

Exercices militaires. — Exercice, parade, revue. — Charge. — Lancement, passage, installation. — Opération.

Vie militaire. — Camp, ronde, sentinelle, vivandiers, bivouac. — Châtiments, capture, exécution. — Conscrit, enrôlements, racolage, recrues. — Milice. — Entrée, distribution des aigles, bâton, honneurs, médaillon, plaque.

Marine. — Vaisseau, navire, corvette, frégate, cuirassé, torpilleur, ponton. — Port.

Affût, sabord. — Caronade.

INDEX ALPHABÉTIQUE

H

I

J

K

L

M

T

VERIFICAT 1987

FUNDATIUNEA UNIVERSITARA CAROL I

BIBLIOTECA CENTRALĂ UNIVERSITARĂ BUCUREŞTI

VERIFICAT 2017

BIBLIOTECA CENTRALĂ UNIVERSITARĂ BUCUREŞTI

PARIS

IMPRIMERIE E. CAPIOMONT & Cie

57, RUE DE SEINE,